



LA FRANCE
PITTORESQUE
ET ARTISTIQUE



LA BRETAGNE

SUIVIE d'un GUIDE



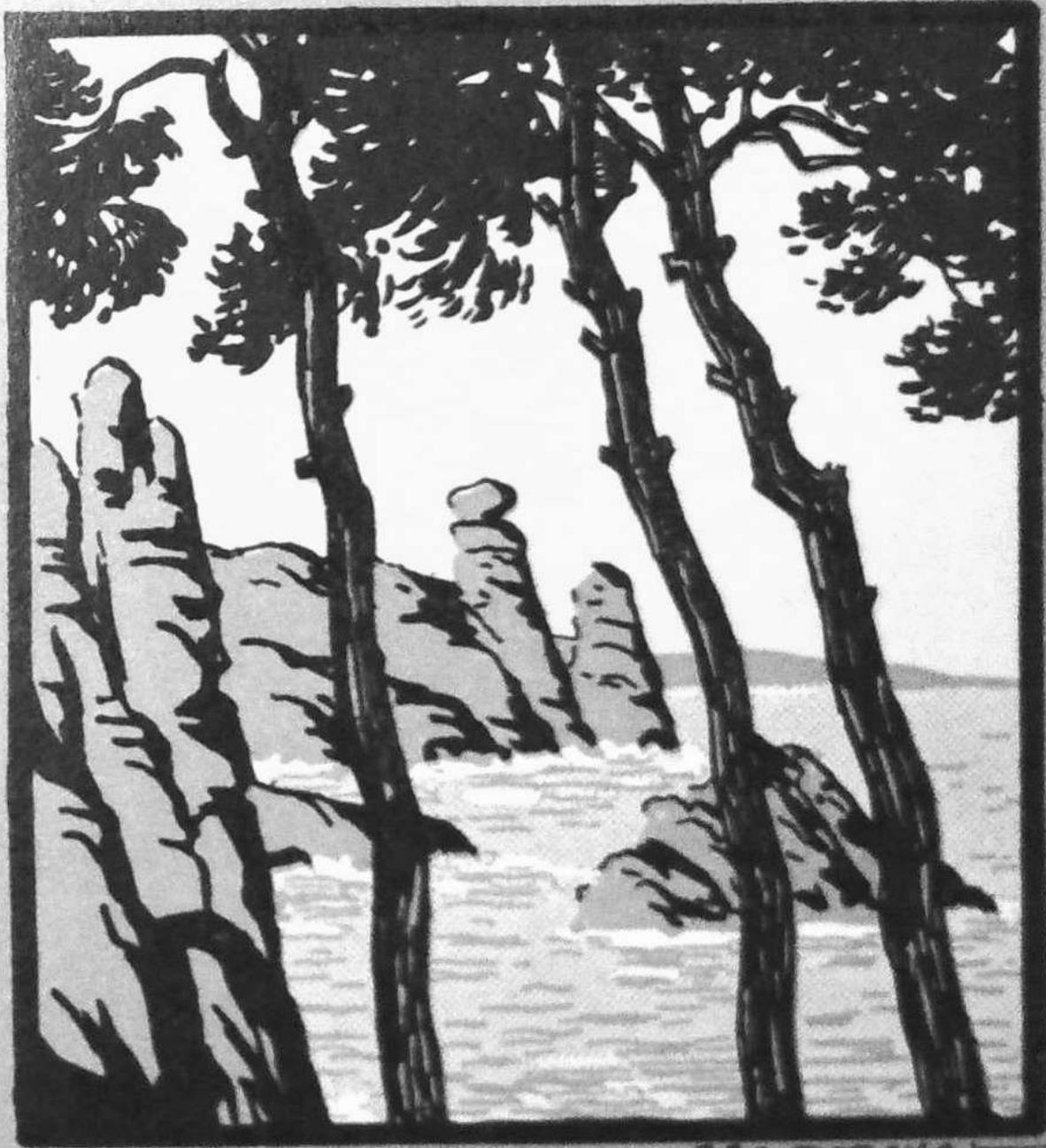
VALD. RASMUSSEN
ÉDITEUR
166, R. ST GERMAIN, PARIS



LA FRANCE
PITTORESQUE ET ARTISTIQUE

LA BRETAGNE

SUIVIE d'un GUIDE



— 300 DORVILLE —
— 18 —

COLLECTIONS LOUIS-MICHAUD
VALD. RASMUSSEN
ÉDITEUR
168, Bd. Saint-Germain
==== PARIS ====

LA BRETAGNE

DANS LA MÊME COLLECTION

La Normandie.....	Un vol.
La Bourgogne.....	—
La Touraine.....	—
La Savoie.....	—
L'Alsace.....	—
La Lorraine.....	—

LA FRANCE PITTORESQUE ET ARTISTIQUE

LA BRETAGNE

Vue par les Écrivains et les Artistes

RECUEIL DE TEXTES

PUBLIÉ AVEC UNE PRÉFACE ET DES NOTES ET ACCOMPAGNÉ D'UN GUIDE
PRATIQUE DES CURIOSITÉS ARTISTIQUES ET NATURELLES

PAR

CAMILLE LE MERCIER D'ERM

CENT NEUF ILLUSTRATIONS ET UNE CARTE



PARIS

COLLECTIONS LOUIS-MICHAUD
VALD. RASMUSSEN, ÉDITEUR
168, Boulevard Saint-Germain, 168

PRÉFACE

Que dire encore de la Bretagne, qui ne risque d'être une redite ? Qu'en dire encore, qui vaille d'être entendu, après Chateaubriand, Souvestre, Renan, Brizeux, La Villemarqué, La Borderie, Luzel, Flaubert, et tant d'autres « découvreurs » illustres de la vieille Armorique millénaire, — « péninsule spectatrice de l'Océan » ?... Que dire, après *Le Braz*, de la Terre du Passé, du Pays des Pardons ? — après *Le Goffic*, de l'Ame bretonne ? — après *Géniaux*, de la Bretagne vivante ? — après *Suarès*, de la Terre d'Émeraude ? — après *Chevillon*, de l'Enchantement breton ?... Est-il quelque chose encore qui n'ait pas été écrit cent fois, et de cent façons, sur la Bretagne et sur les Bretons ?...

Aussi bien, qu'on n'attende pas de cette courte note sans prétention, qui doit servir de préface au choix de textes et de gravures que nous offrons aujourd'hui au public, autre chose qu'une excuse et qu'un aveu : — l'aveu de notre humilité en face de cette prodigieuse « matière de Bretagne » qu'une vieille rhapsodie du XIII^e siècle, la *Chanson des Saisnes*, de Jean Bodel, citait déjà de pair avec les cycles romain et français ; — et l'excuse de notre impuissance à réunir dans ces quatre cents et quelques pages tout ce que nous eussions voulu pouvoir y condenser d'essentiel.

N'est-ce pas de cette race imaginative dont il était issu que Renan a pu dire, dans une page célèbre, que nous avons citée ailleurs (1) :

« Ce petit peuple, resserré maintenant aux confins du monde, au milieu des rochers et des montagnes où ses ennemis n'ont pu le forcer, est en possession d'une littérature qui a exercé au Moyen Âge une immense influence, changé le tour de l'imagination européenne et imposé ses motifs poétiques à presque toute la chrétienté » (2).

Depuis l'heure où Renan portait cet éloquent témoignage et où George Sand — qui n'était pas Bretonne — attestait que « seule des provinces de France, la Bretagne est à la hauteur de ce que le génie des plus grands poètes et celui des nations les plus poétiques ont jamais produit » (3), on aurait pu craindre que les caractères profonds de cette race et de cette terre, dès longtemps menacés dans une lutte inégale, fussent finalement submergés, comme les tours et les palais de la fabuleuse cité d'Is, par le flux égalitaire d'un modernisme dissolvant.

Une réaction s'est heureusement dessinée, avant qu'il fût trop tard, sous l'égide de l'idée régionaliste qui, nulle part mieux qu'en Bretagne, ne saurait trouver sa justification immédiate dans les fins qu'elle se propose : défense du patrimoine spirituel d'une très vieille famille humaine ; mise en valeur de ses ressources morales et économiques, de sa littérature et de son art traditionnels, des savoureux produits de son terroir et de ses rivages ; respect d'un particularisme aux formes multiples et pittoresques ; protection des sites grandioses qui, par la grâce du tourisme intelligent, sont aujourd'hui devenus, au profit d'une population laborieuse et saine, une merveilleuse source d'abondance, jusqu'à présent insoupçonnée.

Les efforts tenaces des « mainteneurs » de la beauté bretonne — qu'il serait injuste de considérer comme des adversaires du

(1) Cf. Camille LE MERCIER d'ERM, *Les Bardes et Poètes Nationaux de la Bretagne Armoricaïne*. Introduction. (1918).

(2) Ernest RENAN, *La Poésie des Races celtiques* (1854), étude rééditée dans les *Essais de Morale et de Critique*, Calmann-Lévy, éditeur.

(3) George SAND, *Promenades autour d'un village*.

« Progrès », — s'ils n'ont pas intégralement triomphé des assauts conjugués du centralisme, de l'indifférence et de la sottise, ont obtenu déjà pourtant des résultats appréciables. La Bretagne d'aujourd'hui, sans doute, n'est plus la Bretagne d'hier. Elle subit l'inéluctable loi d'évolution des sociétés qui semble devoir courber peu à peu les plus fortes races, et les plus différenciées, sous le commun niveau unificateur. Du moins, l'on peut espérer et souhaiter que soit préservé de la déchéance et de l'oubli tout ce qui, du legs ancestral, mérite d'être jalousement sauvegardé, tant au nom du sens esthétique et d'un sentiment national fort respectable qu'en raison de l'intérêt pratique qui s'y attache pour nos populations, largement tributaires du tourisme moderne que nous voyons toujours plus en quête d'originalité et de pittoresque à mesure qu'ils diminuent dans le monde.

Même amoindrie dans sa parure, sinon dans son âme, même meurtrie dans sa chair vive par la grande hécatombe qui lui a arraché 250.000 de ses meilleurs enfants, notre Bretagne d'aujourd'hui présente encore assez d'attraits extérieurs ou secrets pour éveiller, chez ceux qui la parcourent comme chez ceux qui l'étudient, le plus sincère et le plus sympathique intérêt.

S'il ne peut entrer dans nos ambitions d'en donner aux lecteurs de ce livre la complète et parfaite image, du moins pouvons-nous espérer en avoir fixé, dans les textes abondamment illustrés qui vont suivre, quelques traits caractéristiques, qui fourniront au voyageur curieux et cultivé de précieux repères pour l'organisation de son séjour et, plus tard, pour le classement de ses souvenirs.

Le programme général de l'intéressante collection où ce recueil prend place nous a permis de passer rapidement en revue quelques-uns des aspects les plus séduisants de cette terre de beauté, quelques-unes des plus riches manifestations du génie créateur du peuple breton : — contes et chansons populaires, poésie bardique, légende, histoire, traditions, folklore, us et coutumes séculaires, costumes justement admirés, fêtes civiles et religieuses, danses et musiques nationales, « pardons » des vieux Saints du pays, chapelles et fontaines miraculeuses, donjons et calvaires, grave et mystérieux sommeil des mégalithes, paysages évocateurs d'Ar-Môr et d'Ar-Goat, merveilles de l'art local dans tous les domaines où il s'est exercé, et même, sur un plan moins élevé

mais nullement méprisable, fines recettes culinaires et spécialités gastronomiques issues des produits du terroir. — on trouvera un peu de tout cela, et davantage encore, dans les pages que l'on va lire et que nous avons empruntées, tant pour les textes présentés que pour les sites, types, monuments, gravures, tableaux et photographies reproduits par nos soins, aux meilleurs écrivains et artistes que la Bretagne ait inspirés.

En livrant au public ce modeste travail de vulgarisation pratique, — que complètent un répertoire bibliographique, un guide touristique et une carte, — nous souhaitons qu'il atteigne son but, à la fois sentimental et utilitaire, qui est de gagner à ce petit pays d'Extrême-Occident, dressé sur l'Atlantique comme la proue du vieux monde, des visiteurs toujours plus nombreux, des amis toujours plus fidèles, des admirateurs toujours plus fervents.

CAMILLE LE MERCIER D'ERM



LE « BAZ-VALAN » VIENT DEMANDER LA MARIÉE
(Plounéour-Trez.)
Dessin de P. de Saint-Germain.

LITTÉRATURE ET TRADITIONS POPULAIRES

CONTES ET LÉGENDES, POÉSIES, ETC.

ERNEST RENAN (1)

La légende de saint Renan

NERIEZ pas de nous autres Celtes. Nous ne ferons pas de Parthénon, le marbre nous manque ; mais nous savons prendre à poignée le cœur et l'âme ; nous avons des coups de stylet qui n'appartiennent qu'à nous ; nous

(1) Ernest RENAN, né à Tréguier en 1823, mort à Paris en 1892, n'a pas besoin d'être présenté aux lecteurs de ce volume. L'auteur

plongeons les mains dans les entrailles de l'homme, et, comme les sorcières de Macbeth, nous les en retirons pleines des secrets de l'infini. La grande profondeur de notre art est de savoir faire de notre maladie un charme. Cette race a au cœur une éternelle source de folie. Le « royaume de féerie », le plus beau qui soit en terre, est son domaine. Seule, elle sait remplir les bizarres conditions que la fée Gloriande impose à qui veut entrer. Le cor qui ne résonne que touché par des lèvres pures, le hanap magique qui n'est plein que pour l'amant fidèle, n'appartiennent vraiment qu'à nous.

.....

Allez de chapelle en chapelle ; faites parler les bonnes gens, et s'ils ont confiance en vous, ils vous conteront, moitié sur un ton sérieux, moitié sur le ton de la plaisanterie, d'inappréciables récits, dont la mythologie comparée et l'histoire sauront tirer un jour le plus riche parti.

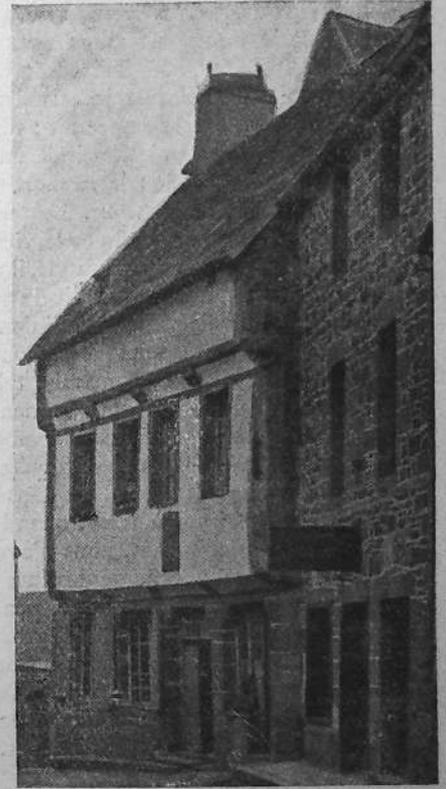
Ces récits eurent la plus grande influence sur le tour de mon imagination. Les chapelles dont je viens de parler sont toujours solitaires, isolées dans des landes, au milieu des rochers ou dans des terrains vagues tout à fait déserts. Le vent courant sur les bruyères, gémissant dans les genêts, me causait de folles terreurs. Parfois je prenais la fuite, éperdu, comme poursuivi par les génies du passé. D'autres fois, je regardais, par la porte à demi enfoncée de la chapelle, les vitraux ou les statuettes en bois peint qui ornaient l'autel. Cela me plongeait dans des rêves sans fin. La physionomie étrange, terrible de ces saints, plus druides que chrétiens, sauvages, vindicatifs, me poursuivait comme un cauchemar. Tout saints qu'ils étaient, ils ne laissaient pas d'être parfois sujets à d'étranges faiblesses. Grégoire de Tours nous a conté l'histoire de ce Winnoc'h, qui passa par Tours en allant à Jérusalem, portant pour tout vêtement des peaux de brebis dépouillées de leur laine. Il parut si pieux, qu'on le garda et qu'on le fit prêtre. Il ne mangeait que des herbes sauvages et portait le vase de

~~~~~

des *Origines du Christianisme* a donné dans ses *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*, auxquels nous empruntons les pages qu'on va lire, l'une de ses œuvres les plus attachantes et qui le peignent le mieux.

vin à sa bouche de telle façon qu'on aurait dit que c'était seulement pour l'effleurer. Mais la libéralité des dévots lui ayant souvent apporté des vases remplis de cette liqueur, il prit l'habitude d'en boire, et on le vit plusieurs fois ivre. Le diable s'empara de lui à tel point qu'armé de couteaux, de pierres, de bâtons, de tout ce qu'il pouvait saisir, il poursuivait les gens qu'il voyait. On fut obligé de l'attacher avec des chaînes dans sa cellule. Ce fut un saint tout de même. Saint Cado, saint Iltud, saint Gonéry, saint Renan ou Ronan, m'apparaissaient de même comme des espèces de géants. Plus tard, quand je connus l'Inde, je vis que mes saints étaient de vrais *richis*, et que par eux j'avais touché à ce que notre monde aryen a de plus primitif, à l'idée de solitaires maîtres de la nature, la dominant par l'ascétisme et la force de la volonté.

Naturellement, le dernier saint que je viens de citer était celui qui me préoccupait le plus, puisque son nom était celui



*La Bretagne Touristique.*

MAISON NATALE DE RENAN A TRÉGUIER

que je portais. Entre tous les saints de Bretagne il n'y en a pas du reste de plus original. On m'a raconté deux ou trois fois sa vie et toujours avec des circonstances plus extraordinaires les unes que les autres. Il habitait la Cornouaille, près de la petite ville qui porte son nom (Saint-Renan). C'était un esprit de la terre plus qu'un saint. Sa puissance sur les éléments était effrayante. Son caractère était violent et un peu bizarre ; on ne savait jamais d'avance ce qu'il ferait, ce qu'il voudrait. On le respectait ; mais cette obstination à marcher seul dans sa voie inspirait une certaine crainte ; si bien que, le jour où on le trouva mort sur le sol de sa cabane, la terreur fut grande alentour. Le premier qui, en passant, regarda par la fenêtre ouverte et le vit étendu par terre, s'enfuit à toutes jambes. Pendant sa vie, il avait été si volontaire, si particulier, que nul ne se flattait de pouvoir deviner ce qu'il désirait que l'on fit de son corps. Si l'on ne tombait pas juste, on craignait une peste, quelque engoulement de ville, un pays tout entier changé en marais, tel ou tel de ces fléaux dont il disposait de son vivant. Le mener à l'église de tout le monde eût été chose peu sûre. Il semblait parfois l'avoir en aversion. Il eût été capable de se révolter, de faire un scandale. Tous les chefs étaient assemblés dans la cellule, autour du grand corps noir gisant à terre, quand l'un d'eux ouvrit un sage avis : « De son vivant, nous n'avons jamais pu le comprendre ; il était plus facile de dessiner la voie de l'hirondelle au ciel que de suivre la trace de ses pensées ; mort, qu'il fasse encore à sa tête. Abattons quelques arbres ; faisons un chariot où nous attellerons quatre bœufs. Il saura bien les conduire à l'endroit où il veut qu'on l'enterre. » Tous approuvèrent. On ajusta les poutres, on fit les roues avec des tambours pleins, sciés dans l'épaisseur des gros chênes, et on posa le saint dessus.

Les bœufs, conduits par la main invisible de Ronan, marchèrent droit devant eux, au plus épais de la forêt. Les arbres s'inclinaient ou se brisaient sous leurs pas avec des craquements effroyables. Arrivé enfin au centre de la forêt, à l'endroit où étaient les plus grands chênes, le chariot s'arrêta. On comprit ; on enterra le saint et on bâtit son église en ce lieu.

De tels récits me donnèrent de bonne heure le goût de la mythologie. La naïveté avec laquelle on les prenait reportait

à des milliers d'années en arrière. On me conta la façon dont mon père, dans son enfance, fut guéri de la fièvre. Le matin, avant le jour, on le conduisit à la chapelle du saint qui en guérissait. Un forgeron vint en même temps, avec sa forge, ses clous, ses tenailles. Il alluma son fourneau, rougit ses tenailles, et, mettant le fer rouge devant la figure du saint : « Si tu ne tires pas la fièvre à cet enfant, dit-il, je vais te ferrer comme un cheval. » Le saint obéit sur-le-champ. La sculpture en bois a été longtemps florissante en Bretagne. Ces statues de saints sont d'un réalisme étonnant ; pour des imaginations plastiques, elles vivent. Je me souviens d'un brave homme, pas beaucoup plus fou que les autres, qui s'échappait quand il pouvait, le soir. Le matin, on le trouvait dans les églises en bras de chemise, suant sang et eau. Il avait passé la nuit à déclouer les christs en croix et à tirer les flèches du corps des saint Sébastien.

(*Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*, Calmann-Lévy, éd.).

## TRISTAN ET ISEULT (1)

### La voix du rossignol

Dans sa chambre, entre les bras de Marc endormi, Iseult veillait. Soudain, par la croisée entr'ouverte où se jouaient les rayons de la lune, entra la voix d'un rossignol.

(1) Le roman de Tristan le Léonois et d'Iseult la Blonde a pour théâtre l'Irlande, la Cornouailles et la Bretagne. Originaires du pays de Galles, importée en France par les harpeurs armoricains, adaptée en français par Béroul (1150), en anglo-normand par Thomas (1170), traduite en allemand pas par Eilhart d'Oberg, par Gottfried de Strasbourg, etc., en norvégien par le moine Robert (1226), cette épopée d'amour a eu une vogue immense dans toute l'Europe du moyen-âge. Une des adaptations les plus récentes qui, par son charme, sa beauté, équivaut à une véritable création, est celle de M. Joseph Bédier, dont nous détachons la page exquise qu'on va lire.

Iseut écoutait la voix sonore qui venait enchanter la nuit, et la voix s'élevait plaintive et telle qu'il n'est pas de cœur cruel, pas de cœur meurtrier qu'elle n'eût attendri. La reine songea : « D'où vient cette mélodie ? » Soudain elle comprit : « Ah ! c'est Tristan ! Ainsi dans la forêt du Morois il imitait pour me charmer les oiseaux chanteurs. Il part, et voici son dernier adieu. Comme il se plaint ! Tel le rossignol quand il prend congé, en fin d'été, à grande tristesse. Ami, jamais plus je n'entendrai ta voix ! »

La mélodie vibra plus ardente.

« Ah ! qu'exiges-tu ? que je vienne ? Non ! Souviens-toi d'Ogrin, l'ermite, et des serments jurés. Tais-toi, la mort nous guette... Qu'importe la mort ? Tu m'appelles, tu me veux, je viens ! »

Elle se délaça des bras du roi et jeta un manteau fourré de gris sur son corps presque nu. Il lui fallait traverser la salle voisine, où chaque nuit dix chevaliers veillaient à tour de rôle : tandis que cinq dormaient, les cinq autres, en armes, debout devant les huis et les croisées, guettaient au dehors. Mais, par aventure, ils s'étaient tous endormis, cinq sur des lits, cinq sur les dalles. Iseut franchit leurs corps épars, souleva la barre de la porte : l'anneau sonna, mais sans éveiller aucun des guetteurs. Elle franchit le seuil. Et le chanteur se tut.

Sous les arbres, sans une parole, il la pressa contre sa poitrine ; leurs bras se nouèrent fermement autour de leurs corps, et jusqu'à l'aube, comme cousus par des lacs, ils ne se déprirent pas de l'étreinte. Malgré le roi et les guetteurs, les amants menèrent leur joie et leurs amours.

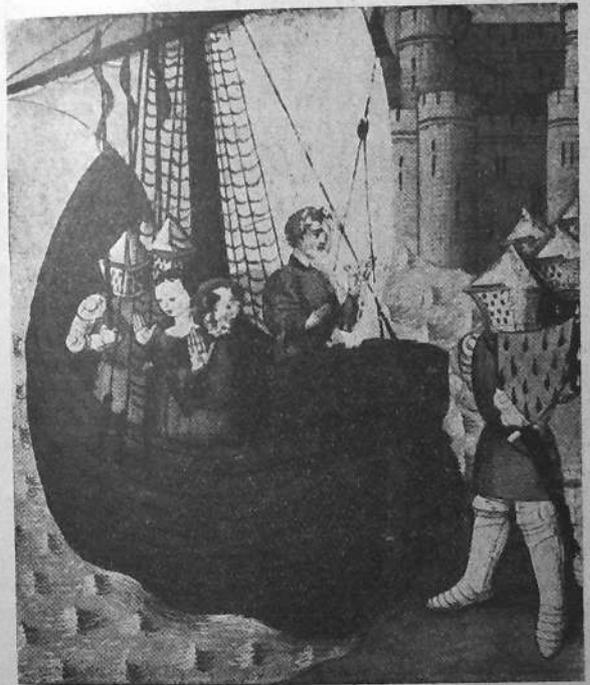
(Joseph BÉDIER, *Le Roman de Tristan et Iseut*. Piazza, éditeur.)

### La mort de Tristan et d'Iseult (1)

Tristan fait appareiller ses plaies et chercher des médecins ; on lui en amène en nombre, mais aucun ne sait guérir ce venin,

(1) Tristan, exilé de la cour du roi Marc, se retire à Carhaix, en Bretagne, où il épouse une autre Iseult, surnommée Iseult-aux-Blanches-Mains. Blessé dans une expédition, il ne peut être guéri

car ils ne le découvrent même pas. Ils ne savent faire aucune emplâtre qui l'attire au dehors ; ils ont beau battre et broyer leurs racines et cueillir leurs herbes, mêler leurs potions, ils



L'ARRIVÉE D'ISEULT

D'après une miniature du manuscrit de la Bibliothèque Nationale.

ne soulagent en rien le patient. Tristan ne fait qu'empirer. Le venin se répand par tout son corps et le fait enfler dehors

que par Iseult la Blonde qu'il fait appeler à son lit d'agonie. Elle arrive trop tard et meurt sur le corps du héros. Nous empruntons ce dernier épisode au poème de Thomas.

et dedans ; il devient noir et livide ; ses os commencent à se découvrir. Il sent qu'il va perdre la vie s'il n'est secouru au plus tôt, qu'aucun d'eux ne peut le panser, et qu'il lui faudra mourir. Cependant, si la reine Iseult était là, elle le guérirait.

*Il mande Kaherdin, le frère d'Iseult-aux-Blanches-Mains.*

Kaherdin voit Tristan pleurer et gémir ; il en a le cœur serré et répond doucement : « Beau compagnon, ne pleurez pas ; je ferai ce que vous voudrez. Oui, ami, pour vous guérir et vous soulager, je m'exposerai à la mort. Dites ce que vous voulez mander à la reine, et je ferai aussitôt mes apprêts.

« — Faites-lui bien connaître ma langueur et le mal dont je souffre. Dites-lui qu'elle vienne me soulager ; dites-lui qu'elle se souvienne des plaisirs que nous avons eu ensemble, et des grandes peines et des tristesses et des joies et des douceurs de notre amour loyal et tendre. Rappelez-lui la plaie qu'elle me guérit jadis, et le philtre que nous bûmes ensemble sur mer ; c'est notre mort que nous avons bue... Vous emmènerez ma belle nef, et vous prendrez avec vous deux voiles l'une blanche et l'autre noire. Si vous ramenez Iseult, mettez au retour la voile blanche, et si vous ne la ramenez pas, cinglez avec la voile noire. »

*Iseult vient au secours de son ami, mais par dépit et vengeance, Iseult-aux-Blanches-Mains annonce la voile noire.*

Tristan sent une douleur perçante, il se tourne vers la muraille et dit : « Adieu Iseult ! vous ne voulez pas venir à moi, il faut que je meure par désir de vous. Je ne puis retenir ma vie plus longtemps ; je meurs pour vous, Iseult, belle amie. Vous n'avez pas eu pitié de ma souffrance, mais de ma mort vous aurez douleur, et ce m'est grande consolation de penser que vous aurez pitié de ma mort. » Il dit trois fois : « Iseult, amie ! » A la quatrième il rendit l'âme.

*Cependant la reine Iseult débarque au milieu des plaintes de deuil et accourt au palais où Tristan vient d'expirer.*

« Ami Tristan, je vous vois mort, je ne puis vivre après vous. Vous êtes mort par amour pour moi, et je meurs par tendresse pour vous... Ami, si j'étais arrivée à temps, je vous aurais rendu la vie ; je vous aurais parlé doucement de l'amour qui a été entre nous ; j'aurais plaint notre aventure ; je vous

aurais rappelé nos grandes joies et nos grandes douleurs : je vous aurais baisé et embrassé. Puisque je n'ai pu vous guérir, je vais mourir avec vous. »

Elle le prend dans ses bras, elle s'étend auprès de lui, elle lui baise la bouche et la face, elle le serre étroitement, corps contre corps, bouche contre bouche ; elle rend ainsi son âme : elle meurt auprès de lui pour la douleur de son ami.

(G. CLOUZET, *Le Roman Français*, Rasmussen, édit.)

## LA GROAC'H DE L'ILE DU LOK

Conte recueilli par ÉMILE SOUVESTRE (1)

Tous ceux qui connaissent la terre de l'église (Lanillis) savent que c'est une des plus belles paroisses de l'évêché de Léon. Là, il y a toujours eu, entre les fourrages et les blés, des vergers qui donnent des pommes plus douces que le miel de Sizun et des pruniers dont toutes les fleurs deviennent des fruits. Pour ce qui est des jeunes filles à marier, elles sont toutes sages et ménagères, à ce que disent leurs parents !..

Dans les temps anciens, alors que les miracles étaient aussi communs dans la Basse-Bretagne que le sont aujourd'hui les baptêmes et les enterrements, il y avait à Lanillis un jeune homme qui s'appelait Houarn Pogamm et une jeune fille nommée Bellah Postik. Tous deux étaient cousins à la mode du pays, et leurs mères, quand ils étaient tout petits, les avaient élevés dans le même berceau, comme on le fait des enfants que l'on destine à être un jour maris et femmes, avec

(1) Émile SOUVESTRE, né à Morlaix en 1806, décédé à Montmorancy en 1854. Romancier et conteur fécond et trop oublié, critique, folkloriste, archéologue et poète. On lui doit notamment : *Les Derniers Bretons* ; *Le Foyer Breton* ; *Un philosophe sous les toits* ; *Chroniques de la Mer* ; *En Bretagne* ; *Scènes de la Chouannerie* ; *Souvenirs d'un Bas-Breton*, etc.

la permission de Dieu. Aussi avaient-ils grandi en s'aimant de tout leur cœur.

Leurs parents étaient morts l'un après l'autre, et les deux orphelins, qui n'avaient pas d'héritage, furent obligés de se mettre en service chez le même maître.

Ils auraient pu se trouver heureux ; mais les amoureux ressemblent à la mer qui se plaint toujours.

— Si nous avions seulement de quoi acheter une petite vache et un pourceau maigre, disait Houarn, je louerais à notre maître un morceau de terre, le curé nous marierait et nous irions demeurer ensemble.

— Oui, répondait Bellah, avec un gros soupir ; mais nous vivons dans des temps si durs ! Les vaches et les porcs ont encore renchéri à la dernière foire de Ploudalmazeau ; pour sûr, Dieu ne s'occupe plus comment le monde va.

— J'ai peur qu'il me faille attendre longtemps ! reprenait le jeune garçon, car ce n'est jamais moi qui finis les bouteilles, quand je bois à l'auberge avec des amis.

— Bien longtemps, répliqua la jeune fille ; car je n'ai pu réussir à entendre le coucou chanter.

Ces plaintes recommencèrent tous les jours, jusqu'à ce qu'Houarn eût enfin perdu patience. Il vint trouver un matin Bellah qui vannait du blé dans l'aire et lui annonça qu'il voulait partir pour chercher fortune.

La jeune fille fut bien affligée à cette nouvelle, et fit tout ce qu'elle put pour le retenir ; mais Houarn, qui était un garçon résolu, ne voulut rien écouter.

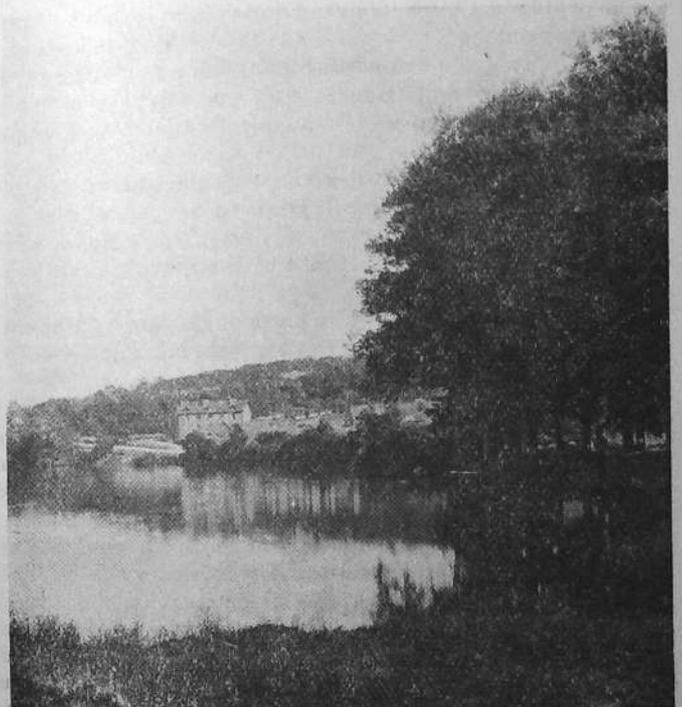
— Les oiseaux, dit-il, vont devant eux jusqu'à ce qu'ils aient rencontré un champ de grain, et les abeilles jusqu'à ce qu'elles trouvent des fleurs pour faire leur miel ; un homme ne peut avoir moins de raison que des bêtes volantes. Moi aussi, je veux chercher partout ce qui me manque, c'est-à-dire le prix d'une vache et d'un pourceau maigre. Si vous m'aimez, Bellah, vous ne vous opposerez pas davantage à un projet qui doit hâter notre mariage.

La jeune fille comprit qu'elle devait céder et, quoique le cœur lui tournât, elle dit à Houarn :

— Partez, à la garde de Dieu, puisqu'il le faut ; mais, avant, je veux partager avec vous ce qu'il y a de meilleur dans l'héritage de mes parents.

Alors, elle conduisit le jeune garçon à son armoire et en tira une clochette, un couteau et un bâton.

— Ces trois reliques, dit-elle, ne sont jamais sorties de la famille. Voici d'abord la clochette de saint Kodélok ; elle a



FORÊT DE PAIMPONT. — ETANG DES FORGES  
(Ancienne forêt de Brocéliande.)  
(Archives du Touring-Club de France.)

un son qui se fait entendre, quelle que soit la distance, et qui avertit nos amis des périls que nous courons. Le couteau a appartenu à saint Corentin, et tout ce qu'il touche échappe aux enchantements des magiciens et du démon. Enfin le bâton est celui que portait saint Vouga, il vous conduira où

vous voulez aller. Je vous donne le couteau pour vous défendre des maléfices, la clochette pour me faire connaître vos dangers et je garde le bâton pour vous rejoindre si vous avez besoin de moi.

Houarn remercia sa promise, il pleura un peu avec elle, comme il le faut toujours quand on se sépare, puis il s'en alla vers les montagnes.

Mais, c'était alors comme aujourd'hui ; et dans tous les villages où il passait, Houarn était poursuivi par des mendiants qui, parce que ses braies étaient entières, le prenaient pour un seigneur.

— Par ma foi, pensa-t-il, ceci est un pays où je vois plus d'occasions de dépenser que de faire fortune : allons plus loin.

Il continua donc, en descendant, jusqu'à la côte, et arriva à Pontaven, qui est une jolie ville bâtie sur une rivière bordée de peupliers.

Là, comme il était assis à la porte de l'auberge, il entendit deux sauhiers qui causaient en chargeant leurs mules et parlaient de la Groac'h de l'île du Lok. Houarn demanda ce que c'était ; ils lui répondirent que l'on donnait ce nom à une fée qui habitait le lac de la plus grande des Glénans, et que l'on disait aussi riche à elle seule que tous les rois réunis. Bien des gens étaient allés déjà dans l'île pour s'emparer de ses trésors, mais aucun n'était revenu.

Houarn eut tout de suite, la pensée de s'y rendre à son tour, afin de tenter l'aventure. Les muletiers firent leurs efforts pour l'en détourner. Ils ameutèrent même tout le peuple autour de lui en criant que des chrétiens ne pouvaient laisser ainsi un homme courir à sa perte, et on voulut retenir de force le jeune garçon. Il remercia de l'intérêt qu'on lui montrait, et se déclara prêt à abandonner son projet si l'on voulait seulement faire une quête dont le produit lui permettrait d'acheter une petite vache et un pourceau maigre ; mais à cette proposition, les muletiers et tous les autres se retirèrent, en répétant que c'était un entêté et qu'il n'y avait aucun moyen de le retenir.

Houarn se rendit donc au bord de la mer, chez un batelier, qui le conduisit à l'île du Lok.

Il trouva sans peine l'étang placé au milieu de cette île et qui était entouré de gazon marin à fleurs roses. Comme il en

faisait le tour, il aperçut, vers une des extrémités, à l'ombre d'une touffe de genêts, un canot couleur de mer qui flottait sur les eaux dormantes. Ce canot avait la forme d'un cygne endormi, la tête sous son aile.

Houarn, qui n'avait jamais rien vu de pareil, s'approcha avec curiosité et entra dans la barque pour mieux la voir. Mais à peine y eut-il mis le pied, que le cygne eut l'air de s'éveiller ; sa tête sortit de dessous ses plumes, ses larges pattes s'étendirent sur l'eau et il s'éloigna brusquement du rivage.

Le jeune homme poussa une exclamation d'effroi ; mais le cygne avança plus vite vers le milieu de l'étang. Houarn voulut se jeter à la nage ; alors l'oiseau enfonça son bec dans les eaux et plongea, en l'entraînant avec lui.

Le Léonard, qui ne pouvait crier sans boire la mauvaise eau de l'étang, fut forcé de se taire et parvint ainsi à la demeure de la Groac'h.

C'était un palais de coquillages qui surpassait tout ce que l'on pouvait imaginer. On y arrivait par un escalier de cristal fait de telle manière que, lorsqu'on y posait le pied, chaque marche chantait comme un oiseau des bois ! Tout autour, on voyait d'immenses jardins où grandissaient des forêts de plantes marines et des pelouses d'algues vertes toutes parsemées de diamants au lieu de fleurs.

La Groac'h était couchée dans la première salle sur un lit d'or. Elle était habillée d'une toile vert de mer, fine et souple comme une vague ; ses cheveux noirs, entremêlés de corail, tombaient jusqu'à ses pieds, et son visage blanc et rose ressemblait, pour l'éclat, à l'intérieur d'un coquillage.

Houarn s'arrêta, tout ébloui de voir une créature si belle ; mais la Groac'h se leva, en souriant, et s'avança vers lui.

Sa démarche était si souple qu'on eût dit un des flots blancs qui courent sur la mer. Elle salua le jeune Léonard.

— Soyez le bienvenu, dit-elle, en lui faisant signe d'entrer ; il y a toujours place ici pour les étrangers et pour les beaux garçons.

Le jeune homme, rassuré, entra.

— Qui êtes-vous, d'où venez-vous et que cherchez-vous ? ajouta la Groac'h.

— On m'appelle Houarn, répondit le Léonard. Je viens

de Lanillis et je cherche de quoi acheter une vache et un pourceau maigre.

— Hé bien, venez, Houarn, reprit la fée, et ne vous inquiétez plus de rien, car vous aurez tout ce qui pourra vous réjouir.

Elle l'avait fait entrer dans une seconde salle tapissée de perles, où elle lui servit de huit espèces de vin, puis il les trouva si bons qu'il en rebut huit fois de chacun, et, à chaque coup, il trouvait la Groac'h plus belle.

Celle-ci l'encourageait en lui disant qu'il ne devait point avoir peur de la ruiner, puisque l'étang de l'île du Lok communiquait avec la mer, et que toutes les richesses qu'englou-tissaient les naufrages y étaient apportées par un courant magique.

— Sur mon salut, dit Houarn, que le vin avait rendu gai, je ne m'étonne plus si les gens de la côte parlent mal de vous ; les personnes si riches ont toujours des jaloux ; quant à moi, je ne demanderais que la moitié de votre fortune.

— Vous l'aurez si vous voulez, Houarn, dit la fée.

— Comment cela ? demanda-t-il.

— Je suis veuve de mon mari le Korandon, reprit-elle, et, si vous me trouvez à votre gré, je deviendrai votre femme.

Le Léonard fut tout saisi de ce qu'il entendait. Lui se marier à la Groac'h qui lui semblait si belle, dont le palais était si riche et qui avait de huit espèces de vins, qu'elle laissait boire à discrétion !... Il avait, à la vérité, promis à Bellah de l'épouser : mais les hommes oublient facilement ces espèces de promesses ; ils sont, pour cela, comme les femmes.

Il répondit donc poliment à la fée qu'elle n'était pas faite pour qu'on la refusât, et qu'il y avait joie et honneur à devenir son mari.

La Groac'h s'écria alors qu'elle voulait préparer, sur-le-champ, le repas de la *Velladen*. Elle dressa une table qu'elle couvrit de tout ce que le Léonard connaissait de meilleur (outre beaucoup de choses qu'il ne connaissait pas) ; puis elle alla à un petit vivier qui était au fond du jardin, et elle se mit à appeler :

— Eh ! le procureur ! eh ! le meunier ! eh ! le tailleur ! eh ! le chantre !

Et à chaque cri, on voyait accourir un poisson qu'elle mettait dans un filet d'acier. Lorsque le filet fut rempli, elle passa

dans une pièce voisine et jeta tous les poissons dans une poêle d'or.

Mais il sembla à Houarn, qu'au milieu des pétilllements de la friture, de petites voix chuchotaient.

— Qui est-ce donc qui chuchote sous la poêle d'or, Groac'h ? demanda-t-il.

— C'est le bois qui pétille, dit-elle en attisant le feu.

Un instant après, les petites voix recommencèrent à murmurer.

— Qui est-ce donc qui murmure, Groac'h ? demanda le jeune homme.

— C'est la friture qui fond, répondit-elle en faisant sauter les poissons.

Bientôt les petites voix crièrent plus fort.

— Qui est-ce donc qui crie, Groac'h ? reprit Houarn.

— C'est le grillon du foyer, répliqua la fée, en chantant si haut que Houarn n'entendit plus rien.

Mais ce qui venait de se passer lui avait donné à réfléchir, et, comme il commençait à avoir peur, il commença à sentir des remords.

— Jésus, Marie ! se dit-il, est-ce bien possible que j'aie si vite oublié Bellah pour une Groac'h qui doit être une fille du démon ? Avec cette femme-là, je n'oserais même pas faire mes prières du soir, et je suis sûr d'aller en enfer comme un langageur de porcs.

Pendant qu'il se parlait ainsi, la fée avait apporté la friture, et elle le pressa de dîner, en lui disant qu'elle allait chercher pour lui douze espèces de vins.

Houarn tira son couteau, tout en soupirant, et voulut commencer à manger : mais à peine la lame qui détruisait les enchantements eut-elle touché au plat d'or, que tous les poissons se redressèrent et redevinrent de petits hommes, portant chacun le costume de son état. Il y avait un procureur en rabat, un tailleur en bas violets, un meunier couleur de farine, un chantre en surplis, et tous criant à la fois en nageant dans la friture :

— Houarn, sauve-nous, si tu veux toi-même être sauvé !

— Sainte Vierge ! quels sont ces petits hommes qui chantent dans le beurre fondu ? s'écria le Léonard stupéfait.

— Nous sommes des chrétiens comme toi, répondirent-

ils ; nous étions aussi venus à l'île du Lok pour chercher fortune, nous avons consenti à épouser la Groac'h et, le lendemain du mariage, elle a fait de nous ce qu'elle a fait de nos prédécesseurs qui sont dans le grand vivier.

— Quoi, s'écria Houarn, une femme qui paraît si jeune est déjà veuve de tous ces poissons !

— Et tu seras bientôt dans le même état, exposé aussi à être frit et mangé par les nouveaux venus.

Houarn fit un saut, comme s'il se fût déjà senti dans la poêle d'or, et courut vers la porte, ne songeant qu'à s'échapper avant le retour de la Groac'h, mais celle-ci, qui venait d'entrer, avait tout entendu. Elle jeta son filet d'acier sur le Léonard qui se transforma aussitôt en grenouille, et elle alla le porter dans le vivier, où se trouvaient déjà ses autres maris.

Dans ce moment, la clochette qu'Houarn portait à son cou tinta d'elle-même, et Bellah l'entendit à Lanillis où elle était occupée à écrémer le lait de la veille.

Ce fut pour elle comme un coup dans le cœur. Elle jeta un cri en disant :

— Houarn est en danger !

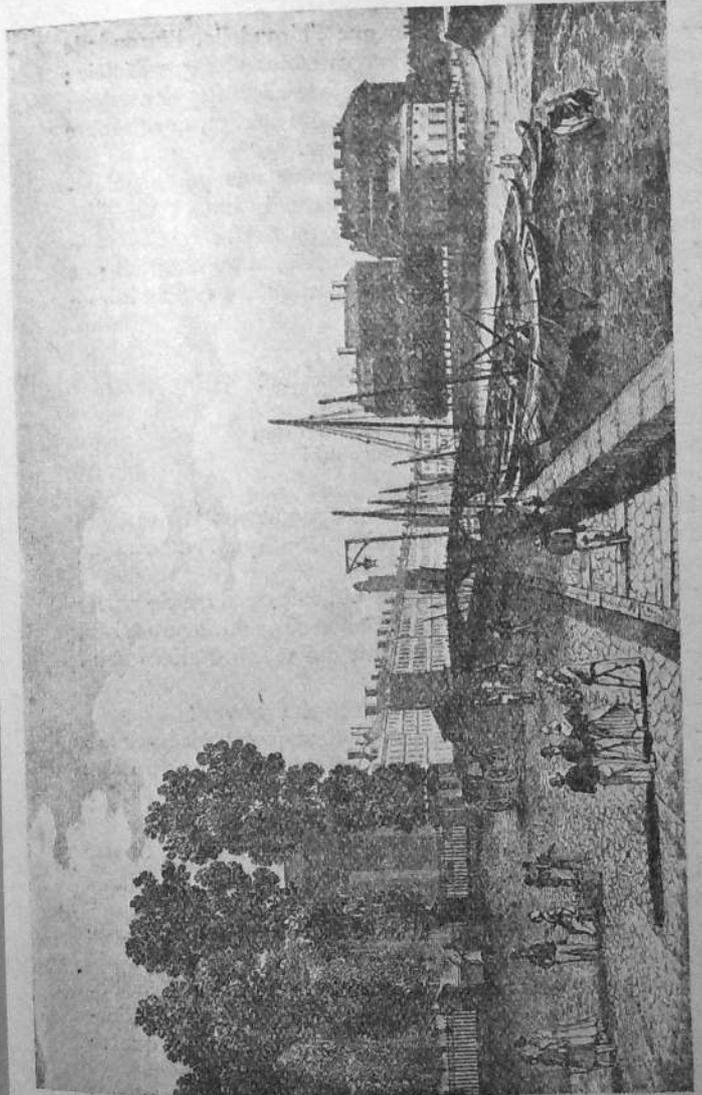
Et sans attendre autre chose, sans demander conseil à personne, elle courut mettre ses habits de grand'messe, ses souliers, sa croix d'argent, et sortit de la ferme avec son bâton magique.

Arrivée au carrefour, elle planta celui-ci dans la terre en murmurant :

Du bon saint Vouga souviens-toi !  
Bâton de pommier, conduis-moi  
Sur le sol, dans les airs, sur l'eau,  
Partout où passer il me faut !

Le bâton se changea aussitôt en un bidet rouge de Saint-Thégonnec, peigné, sellé, bridé, avec un ruban sur chaque oreille et un plumet bleu au front.

Bellah le monta sans balancer. Il partit d'abord au pas, puis au trot, puis au galop, et il allait si vite que les fossés, les arbres, les maisons, les clochers passaient devant les yeux de la jeune fille comme les bras d'un dévidoir. Mais elle ne se plaignait pas, sachant que chaque pas l'approchait de son cher Houarn ; elle excitait au contraire le bidet, en répétant :



NANTES EN 1833  
D'après une gravure anonyme. (*La Bretagne Touristique.*)

— Le cheval va moins vite que l'hirondelle, l'hirondelle va moins vite que le vent, le vent va moins vite que l'éclair ; mais toi, mon bidet, si tu m'aimes, il faut aller plus vite qu'eux tous ; car j'ai une part de mon cœur qui souffre, la meilleure moitié de mon cœur qui est en danger.

Le bidet l'entendait et courait comme une paille qu'emporte le tourbillon, si bien qu'il arriva enfin dans l'Arhès au pied du rocher qu'on appelle le Saut du Cerf.

Mais là, il s'arrêta, car jamais cheval ni jument n'avait gravi ce rocher. Bellah, qui comprit pourquoi il restait immobile, recommença à dire :

Du bon saint Vouga souviens-toi !  
Bidet du Léon, conduis-moi  
Sur le soi, dans les airs, sur l'eau,  
Partout où passer il me faut !

Dès qu'elle eut achevé, des ailes sortirent des flancs de sa monture, qui devint un grand oiseau, et qui l'emporta au sommet du rocher.

Ce sommet était occupé par un nid fait de terre de pctier et garni de mousse desséchée sur lequel se tenait accroupi un petit korandon tout noir et tout ridé qui se mit à crier quand il vit Bellah.

— Voici la jolie fille qui vient pour me sauver !

— Te sauver ! dit Bellah, qui es-tu donc, mon petit homme ?

— Je suis Jeannik, le mari de la Groac'h de l'île du Lok ; c'est elle qui m'a envoyé ici.

— Mais que fais-tu dans ce nid ?

— Je couve six œufs de pierre et je n'aurai ma liberté que lorsqu'ils seront éclos.

Bellah ne put s'empêcher de rire.

— Pauvre cher petit coq, dit-elle, et comment pourrais-je te délivrer ?

— En délivrant Houarn, qui est au pouvoir de la Groac'h.

— Ah ! dis-moi ce qu'il faut faire pour cela ? s'écria l'orpheline, et, quand je devrais faire à genoux le tour des quatre évéchés, je commencerais tout de suite.

— Hé bien, donc, il faut deux choses, dit le korandon : d'abord te présenter à la Groac'h comme un jeune homme ;

puis lui enlever le filet d'acier qu'elle porte à la ceinture et l'y enfermer jusqu'au jugement.

— Et où trouverai-je un habit de garçon à ma taille, Korandon, mon chéri ?

— Tu vas le savoir, ma jolie fille.

A ces mots, le petit nain arracha quatre de ses cheveux roux, il les souffla au vent, en marmottant quelque chose tout bas, et les quatre cheveux devinrent quatre tailleurs dont le premier tenait un chou, le second des ciseaux, le troisième une aiguille, et le dernier un fer.

Tous quatre s'assirent autour du nid, les jambes en forme d'x, et se mirent à préparer un costume complet pour Bellah.

Avec la première feuille de chou, ils firent un bel habit piqué sur toutes les coutures ; une autre feuille servit au gilet, mais il en fallut deux autres pour les grandes culottes à la mode du Léon. Enfin, le cœur de chou fut taillé en chapeau ; et le trognon servit à faire des souliers.

Quand Bellah eut revêtu ce costume, on eût dit un gentilhomme habillé de velours vert doublé de satin blanc.

Elle remercia le korandon qui lui donna encore quelques instructions ; puis son grand oiseau la transporta, tout d'une volée, à l'île du Lok. Là, elle lui ordonna de redevenir bâton de pommier, et elle entra dans la barque en forme de cygne qui la conduisit au palais de la Groac'h.

A la vue du jeune Léonard, vêtu de velours, la fée parut ravie.

— Par Satan, mon cousin, se dit-elle, voici le plus beau garçon qui soit jamais venu me voir, et je crois que je l'aimerai jusqu'à trois fois trois jours.

Elle se mit donc à faire de grandes amitiés à Bellah, en l'appelant mon mignon ou mon petit cœur. Elle lui servit à goûter, et la jeune fille trouva sur la table le couteau de saint Corentin, qui avait été laissé par Houarn. Elle le prit pour s'en servir à l'occasion, puis elle suivit la Groac'h dans le jardin.

Celle-ci lui montra les pelouses fleuries de diamants, les jets d'eau parfumés de lavande, et surtout le vivier où nageaient les poissons de mille couleurs.

Bellah parut si enchantée de ces derniers, qu'elle s'assit au bord de la pièce d'eau afin de mieux les regarder.

La Groac'h profita de son ravissement pour lui demander si elle ne serait pas bien aise de rester toujours en sa compagnie.

Bellah répondit qu'elle ne demanderait pas mieux.

— Ainsi, tu consentirais à m'épouser sur-le-champ ? demanda la fée.

— Oui, répondit Bellah, à la condition que je pourrai pêcher un de ces beaux poissons avec le filet d'acier que vous avez à la ceinture.

La Groac'h qui ne soupçonnait rien, prit cela pour un caprice de jeune garçon ; elle donna le filet et dit en souriant :

— Voyons, beau pêcheur, ce que tu prendras.

— Je prendrai le diable, cria Bellah, en jetant le filet ouvert sur la tête de la Groac'h. Au nom du Sauveur des hommes, sorcière maudite, deviens de corps ce que tu es de cœur.

La Groac'h ne put que jeter un cri qui se termina par un murmure étouffé, car le vœu de la jeune fille était accompli : la belle fée des eaux n'était plus que la hideuse reine des champignons.

Bellah ferma vivement le filet et courut le jeter dans un puits, sur lequel elle posa une pierre scellée du signe de la croix, afin qu'elle ne pût se soulever qu'avec celle des tombeaux, au jour du jugement.

Elle revint ensuite bien vite vers le vivier ; mais tous les poissons en étaient déjà sortis et s'avançaient à sa rencontre, comme une procession de moines bariolés, en criant de leurs petites voix enrrouées :

— Voilà notre seigneur et maître, celui qui nous a délivrés du filet d'acier et de la poêle d'or.

— Et ce sera aussi celui qui vous rendra votre forme de chrétiens, dit Bellah, en tirant le couteau de saint Corentin.

Mais comme elle allait toucher le premier poisson, elle aperçut, tout près d'elle, une grenouille verte qui portait au cou la clochette magique et sanglotait à genoux, ses deux petites pattes posées sur son petit cœur. Bellah sentit comme un coup intérieur, et elle s'écria :

— Est-ce toi, est-ce toi, mon petit Houarn, roi de ma joie et de mon souci ?

— C'est moi ! répondit le petit garçon engrenouillé.

Bellah le toucha aussitôt de la lame qu'elle tenait, il reprit sa forme, et tous deux s'embrassèrent, en pleurant d'un œil pour le passé et en riant de l'autre pour le présent.

Elle fit ensuite de même pour tous les poissons qui redevinrent ce qu'ils avaient été.

Comme elle achevait, on vit arriver le petit korandon du « rocher du cerf », traîné dans son nid, comme dans un char, par six grosses mouches de chêne qui étaient écloses des six œufs de pierre.

Il conduisit les deux amants aux bahuts de la Groac'h, qui étaient remplis de pierres précieuses, en leur disant d'y prendre à volonté.

Tous deux chargèrent leurs poches, leurs ceintures, leurs chapeaux et jusqu'à leurs larges braies du Léon ; enfin, quand ils eurent pris tout ce qu'ils pouvaient porter, Bellah ordonna à son bâton de devenir une voiture ailée assez grande pour les conduire à Lanillis avec tous ceux qu'elle avait délivrés.

Là, ses bans furent publiés, et Houarn l'épousa, comme il le désirait depuis longtemps. Seulement, au lieu d'acheter une petite vache et un pourceau maigre, il acheta toutes les terres de la paroisse, et y établit, comme fermiers, les gens qu'il avait emmenés de l'île du Lok.

(Le Foyer Breton. Paris, Calmann-Lévy, éd.)

AUGUSTE BRIZEUX (1)

### Le pont Kerlô

Un jour que nous étions assis au pont Kerlô,  
Laisant pendre, en riant, nos pieds au fil de l'eau,

(1) Auguste BRIZEUX (1803-1858), né et inhumé à Lorient, mort à Montpellier, est une des figures les plus connues et les plus charmantes de la littérature bretonne contemporaine. Qui ne connaît

Joyeux de la troubler, ou bien, à son passage,  
 D'arrêter un rameau, quelque flottant herbage,  
 Ou sous les saules verts d'effrayer le poisson  
 Qui venait au soleil dormir près du gazon ;  
 Seuls en ce lieu sauvage, et nul bruit, nulle haleine  
 N'éveillant la vallée immobile et sereine,  
 Hors nos ris enfantins et l'écho de nos voix  
 Qui partait par volée et courait dans les bois,  
 Car entre deux forêts la rivière encaissée  
 Coulait jusqu'à la mer, lente, claire et glacée ;  
 Seuls, dis-je, en ce désert, et libres tout le jour,  
 Nous sentions en jouant nos cœurs remplis d'amour.  
 C'était plaisir de voir sous l'eau limpide et bleue  
 Mille petits poissons faisant frémir leur queue,  
 Se mordre, se poursuivre, ou, par bandes nageant  
 Ouvrir et refermer leurs nageoires d'argent ;  
 Puis les saumons bruyants ; et, sous son lit de pierre,  
 L'anguille qui se cache au bord de la rivière ;  
 Des insectes sans nombre, ailés ou transparents,  
 Occupés tout le jour à monter les courants,  
 Abeilles, moucherons, alertes demoiselles,  
 Se sauvant sous les joncs du bec des hirondelles. —  
 Sur la main de Marie une vint se poser,  
 Si bizarre d'aspect qu'afin de l'écraser  
 J'accourus ; mais déjà ma jeune paysanne  
 Par l'aile avait saisi la mouche diaphane  
 Et voyant la pauvrete en ses doigts remuer :  
 « Mon Dieu, comme elle tremble ! oh ! pourquoi la tuer ? »  
 Dit-elle. Et dans les airs sa bouche ronde et pure  
 Souffla légèrement la frêle créature,  
 Qui, déployant soudain ses deux ailes de feu,  
 Partit, et s'éleva joyeuse et louant Dieu.

Bien des jours ont passé depuis cette journée,  
 Hélas ! et bien des ans ! Dans ma quinzième année,

son poème de Marie ? On lui doit également : *Les Bretons, La Fleur d'Or, Telen Arvor* (« La Harpe d'Armorique »), *Furnez Breiz* (« La Sagesse de Bretagne »), etc. (Voir : BRIZEUX, *Choix de Poésies*, Paris, Vald. Rasmussen, éditeur.)

Enfant, j'entraîs alors ; mais les jours et les ans  
 Ont passé sans ternir ces souvenirs d'enfants ;  
 Et d'autres jours viendront et des amours nouvelles ;  
 Et mes jeunes amours, mes amours les plus belles,  
 Dans l'ombre de mon cœur mes plus fraîches amours,  
 Mes amours de quinze ans re fleuriront toujours.

(Marie.)

## LA LÉGENDE DU CHENE-VERT

Recueillie par JULES HAIZE (1)

### I

Ceci est la dolente histoire d'Arthur le troubadour et de la belle Alix.

Sur la pointe de granit qui, du bourg de Plouër s'avance dans la « plaine » de Mordrec, est le château fort construit par le comte Raymond. C'est un ouvrage avancé qui commande la Rance à l'endroit où, se resserrant, elle devient vraiment rivière ; il défend ainsi les seigneuries de Dinan et de Léhon contre toutes incursions venant de la mer.

Depuis de longues années, le comte Raymond est à la guerre. Quand Alain Fergent a fait appel aux chevaliers pour la délivrance des lieux saints, le comte Raymond a été l'un des premiers à s'en aller en Palestine.

Depuis de longues années, la comtesse Mathilde, chaque matin, monte au haut du donjon, mais c'est en vain que son regard fouille les chemins du sud par où doit revenir son mari.

Reviendra-t-il jamais !

(1) Jules HAIZE, ancien président de la Société historique et archéologique de Saint-Malo, maire de Saint-Servan-sur-Mer, a publié divers travaux sur l'histoire locale de la région malouine, ainsi qu'un recueil de traditions populaires : *Le Légendaire de la Rance*.

Depuis son départ, le deuil est entré au Chêne-Vert. Ce fut d'abord le vicomte qui, parti avec son père, fut ramené quelques jours après au château, déprimé par une fièvre maligne qui allait bientôt l'emporter. Dans l'enfeu seigneurial de Plouër où on mit son corps, on déposa bientôt celui de la vicomtesse.

Il ne reste plus au château que la comtesse Mathilde et sa petite-fille Alix, délicieuse enfant qui, malgré son âge, s'efforce de faire refluer le sourire sur les lèvres de l'aïeule.

Que de longues veillées tristes dans la salle des gardes, quand, l'hiver, le vent siffle entre les créneaux de la tour et que les oiseaux de mer, chassés par la tempête, viennent à grands coups d'aile raser les embrasures !

Que d'heures douloureuses dans la chapelle, que d'invocations aux bons vieux saints bretons, pour la sauvegarde et le prompt retour du croisé ! Que de désespérances aussi, que l'on considère aussitôt comme des blasphèmes et que l'on expie ensuite dans le jeûne et les mortifications !

Un jour d'automne, qu'un pâle soleil a mis un peu de joie dans les yeux des deux femmes, on baisse le pont-levis devant un beau jeune homme dont tout le bagage consiste en une viole d'amour.

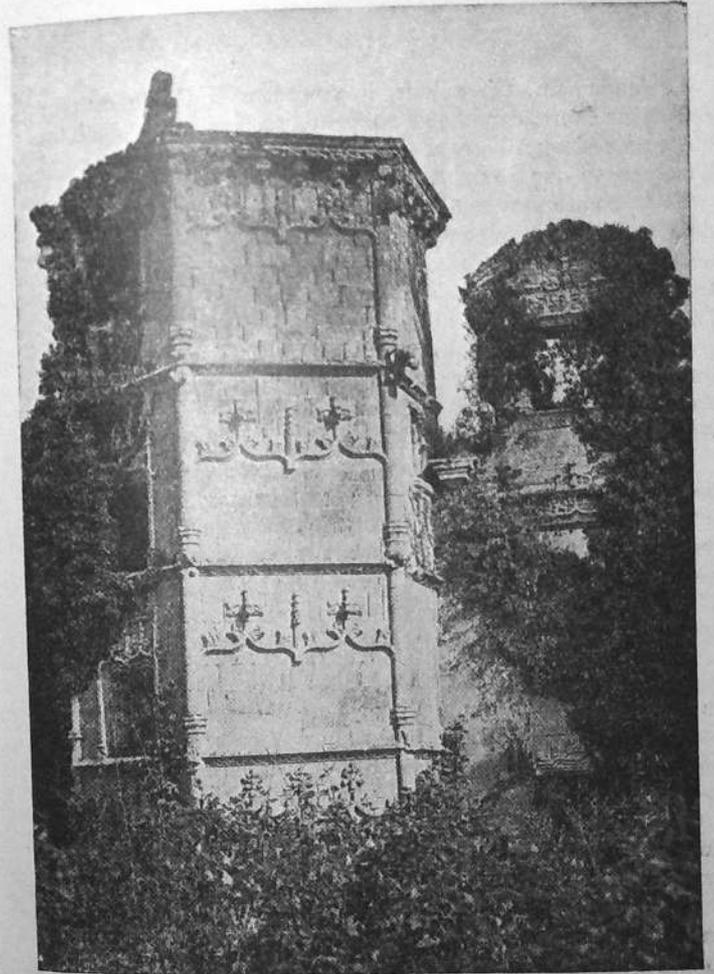
Il est introduit vivement dans la grande salle ; il vient des provinces du sud et rapporte plusieurs chants ayant trait aux pays d'Orient. On doit penser s'il est le bienvenu !

Mais le troubadour commence à peine son récit, que résonnent les sons d'une fanfare guerrière.

— Qu'est cela, belles dames ? dit le troubadour. Vite qu'on m'arme et qu'on m'assemble les valets. Si l'on sait chanter pour les damoiselles, on sait aussi les servir et, s'il le faut, mourir pour elles.

La rumeur grandit, le pont-levis n'a pas été relevé derrière le troubadour. Déjà la cour d'honneur est envahie par les manants ; ils entourent un seigneur poudreux escorté d'hommes d'armes.

C'est le vaillant sire du Chêne-Vert qui revient de la Sainte Croisade. Sonnez trompettes, battez tambours, manants, frappez des mains et lancez grands cris de victoire. Et vous, pauvre viole d'amour au chant plaintif, effacez-vous dans l'angle le plus sombre.



RUINES DU CHATEAU DE LA GARAYE  
près de Dinan.

(*La Bretagne Touristique.*)

## II

Le lendemain, triste jour, la comtesse Mathilde est sur son lit de mort, car la joie souvent tue. Ses forces épuisées n'ont pu résister à l'assaut du bonheur, et le comte Raymond n'est revenu que pour lui fermer les yeux à jamais.

Et le comte Raymond reste seul avec sa petite-fille Alix dont les yeux bleus sont noyés de larmes. Et le grand-père, ne voulant pas mettre au tombeau ce qui lui reste de son trésor, a prié le troubadour de rester auprès d'elle afin de l'égayer.

Arthur a composé de nouveaux lais qui chantent les exploits du comte Raymond chez les infidèles ; de nouveaux lais qui chantent aussi les blonds cheveux, les lèvres roses et les mains effilées de la jeune fille.

Et le comte Raymond s'est pris d'amitié pour son troubadour qui sait si bien traduire les hauts faits d'armes dont il fut le héros ; et la belle Alix sent son cœur se fondre, quand les doux regards d'Arthur semblent répandre dans les siens les jolis sons de la viole d'amour.

## III

Le vicomte de Léhon aime Alix ; il est venu demander sa main et le seigneur du Chêne-Vert n'a rien à lui refuser. Compagnons d'armes sur les champs sacrés qui entourent Jérusalem, cette union va pour toujours, entre deux nobles familles de Bretagne, sceller un pacte d'amitié.

Que les morts se réjouissent en leurs tombes. Point ne faut plus les pleurer. Le vicomte de Léhon va se fiancer à la gentille châtelaine du Chêne-Vert.

L'hydromel coule à plein bord dans les coupes, les manants frappent des mains et sont en liesse ; battez tambours, sonnez trompettes ; et vous, pauvre viole d'amour, qu'attendez-vous pour errer à nouveau sur le grand chemin blanc ?

## IV

Ce soir, le château du Chêne-Vert resplendit de mille feux. Tous les seigneurs des manoirs environnants ont répondu à l'appel du comte Raymond. Les châtelaines sont venues

dans leurs plus beaux atours ; elles entourent la belle Alix, qui, dans sa robe de fiancée, est plus pâle que la soie blanche qui l'habille.

Le vicomte de Léhon s'empresse de lui présenter ses valeureux compagnons ; leur teint bronzé sillonné de cicatrices proclame leur courage ; ce sont des preux dont les bras ont mieux servi Dieu que ne le firent les patenôtres des moines.

Bientôt s'organisent les danses ; on boit, on rit, on s'amuse pour oublier quelque peu les jours de misère. Et comme si ce tumulte déplaît à Dieu lui-même, voilà que la foudre tonne et que les éclairs sillonnent la nue.

Les vagues de la Rance s'élançant furieuses contre les maîtresses tours du Chêne-Vert, et tandis que là-haut les réjouissances se donnent libre cours, sans souci des éléments déchaînés, voilà qu'une petite barque reçoit à son bord Arthur le troubadour.

Bientôt une forme blanche apparaît à la poterne du nord ; elle hésite à s'élaner dans la tempête, puis, courageusement, descend à corps perdu sur les rochers, vers la nacelle.

Le vent du sud enfle enfin démesurément la voile. L'esquif vole vers la grande mer.

Arthur a pris sa viole d'amour et, dans la tourmente, penché sur les lèvres de son amie si douce, il chante.

Un choc violent, la barque s'entr'ouvre sur un roc. Un éclair fulgurant dans la nue, c'est l'île Notre-Dame.

## V

Moine de l'île de Notre-Dame, agite en vain ta clochette ; comment veux-tu qu'on l'entende dans ce concert satanique ? Et quand même, crois-tu que ces deux enfants, tout à leur rêve, entendraient la voix du danger ?

Allons, rabaisse ta capuche et donne la main au naufragé qui te tend la sienne. Vois combien lourd est le fardeau. Et quel fardeau ! Regarde cette pâle châtelaine ; mais c'est la gentille Alix du Chêne-Vert, qui, hier encore, te faisait l'aumône.

Vite, qu'on allume un grand feu. Comme s'ils avaient maintenant accompli leur œuvre, les éléments se taisent. Sur

les bruyères endormies étend sa robe de bure, pour que le bel Arthur y dépose son lourd fardeau.

Et maintenant, moine, que l'on récite les prières des trépassés.

## VI

Sur l'île Notre-Dame, il y a une jolie tombe, sur laquelle l'hirondelle de mer vient doucement se poser. Sur cette tombe, point de nom ; celui-ci repose dans le souvenir des hommes. Deux moines, sans cesse, veillent sur elle. Et, quand ils seront morts, d'autres moines encore, pendant des siècles, viendront prier ici.

Et quand les remous de la mer battront les flancs du rocher, quand le vent sifflera dans les chênes de la Rance, les moines agiteront leur clochette pour signaler le sombre écueil ; et quand les flots seront calmes, les marins, en passant, chanteront des cantiques.

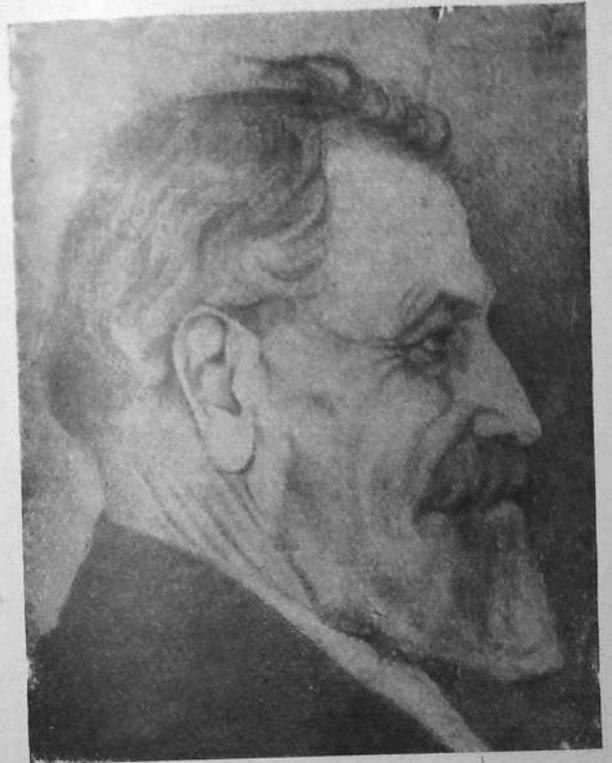
(*Le Légendaire de la Rance*. J. Haize, éd.).

## ANATOLE LE BRAZ (1)

**La chanson du vent de mer**

O vent de mer, ô roi des vents,  
Toi qui fais, quand tu te déchaînes,

(1) Anatole LE BRAZ, né à Duault, en Haute-Cornouaille, le 2 avril 1859, mort à Menton en mars 1926, inhumé à Tréguier, en 1928, est un des écrivains de notre époque dont la Bretagne s'enorgueillit le plus justement. Il a fait sa carrière dans l'Université, principalement au lycée de Quimper et à la Faculté des Lettres de Rennes. Styliste prestigieux, humaniste complet, poète ému, conteur et romancier d'un rare talent, critique et celtisant des plus érudits, causeur remarquable, Anatole Le Braz a laissé une œuvre de premier plan : *Soniou Breiz Izel* (« Chants Populaires de Basse-Bre-



PORTRAIT D'ANATOLE LE BRAZ  
par W. van den Arend.

(*La Bretagne Touristique*.)

tagne ») avec F. M. Luzel ; *La Chanson de la Bretagne*, poésies couronnées par l'Académie française ; *Poèmes notifs* ; *Tryphina Keranglaz* ; *Au pays des Pardons* ; *La Légende de la Mort chez les Bretons armoricains* ; *Le Théâtre celtique*, thèse de doctorat ès-lettres ; *La Terre du Passé* ; *Au pays d'exil de Chateaubriand* ; *Viellies histoires du pays breton* ; *Pâques d'Islande* ; *Contes du Soleil et de la Brume* ; *Ames d'Occident* ; *Croquis de Bretagne* ; *Le Gardien du Feu* ; *Le Sang de la Sirène* ; *L'Illienne*, etc.

Crier l'angoisse des vivants,  
Dans le vaste sanglot des chênes,

Souffle, souffle, grand souffle amer,  
O roi des vents, ô vent de mer !

O vent de mer, ô roi des vents,  
De nos âmes et de nos portes  
Chasse les rêves décevants,  
Avec le tas des feuilles mortes.

Souffle, souffle, grand souffle amer,  
O roi des vents, ô vent de mer !

O vent de mer, ô roi des vents,  
Fais-nous planer dans ton domaine,  
Sur l'infini des flots mouvants,  
Plus haut que l'espérance humaine !

Souffle, souffle, grand souffle amer,  
O roi des vents, ô vent de mer !

O vent de mer, ô roi des vents,  
Prends notre rêve, et, sur ton aile,  
Qu'il monte aux éternels levants  
Ou tombe à la nuit éternelle !

Souffle, souffle, grand souffle amer,  
O roi des vents, ô vent de mer !

O vent de mer, ô roi des vents,  
On dit que c'est Dieu, quand tu passes,  
Qui parle aux âmes des fervents,  
Dans l'immensité des espaces !

Souffle à jamais, grand souffle amer,  
O roi des vents, ô vent de mer !

(*La Chanson de la Bretagne*, Calmann-Lévy, éditeur.)

### Quimper

Ce qui me charme en toi, Quimper de Cornouailles,  
C'est ton cœur paysan sous tes airs de cité,  
Ce sont les verts labours qui trempent tes murailles  
D'un grand bain de nature et de rusticité.

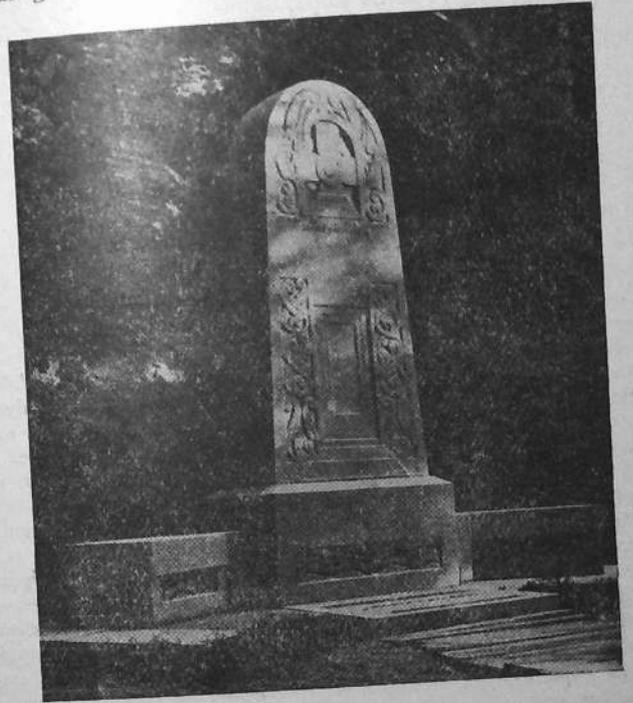


Photo L. du Vivier.

TOMBE CELTIQUE D'ANATOLE LE BRAZ  
Par Armel Beaufils. (Bois de l'ancien Evêché, à Tréguier.)

Tes rivières, avec un bruit clair de sonnailles,  
T'apportent des odeurs de foin frais récolté,  
Et tes filles, aux cheveux blonds, du blond des pailles,  
Pour grâce souveraine ont leur calme santé.

Dans les soirs bleus, à l'heure où les choses s'embrument,  
Des glas discrets de cloches tintent, des toits fument ;  
Un grêle biniou chevrote un chant léger ;

Et sur l'ombre flottante où s'enfonce la ville,  
Le noir Frugy s'accoude, ainsi qu'un vieux berger  
Qui rêve, sous la lune, à quelque jeune idylle.

(*Poèmes votifs*, Calmann-Lévy, éditeur.)

CHARLES LE GOFFIC (1)

### Printemps de Bretagne

Une aube de douceur s'éveille sur la lande :  
Le printemps de Bretagne a fleuri les talus.  
Les cloches de Ker-Is l'ont dit jusqu'en Islande  
Aux pâles « En-Allés » qui ne reviendront plus.

(1) Charles LE GOFFIC, le délicat et savant analyste de *L'Ame Bretonne*, est né à Lannion, en juillet 1863. Il débuta par l'Université, qu'il quitta bientôt pour se consacrer exclusivement aux Lettres. En 1887, il fondait, avec Maurice Barrès, Jules Tellier et Raymond de la Tailhède, la revue *Les Chroniques*. L'œuvre de Charles Le Goffic est considérable et de haute valeur : on lui doit des poèmes exquis (*Poésies complètes*), des contes et souvenirs (*Passions vagues, Contes de l'Assomption*, etc.), des romans très prenants (*Le Crucifié de Kéralès, La Payse, Croc d'argent, Ventôse, Le Pirate de l'île Lern, Morgane, La double Confession, l'Illustré Bobinet, L'Abbesse de Guérande, Madame Ruguellou*, etc.), des études critiques et des essais sur la Bretagne qui resteront classiques (*Sur la Côte, Les Métiers pittoresques, Fêtes et coutumes populaires*, et surtout *L'Ame Bretonne*, qui comprend quatre volumes parus à ce jour et qui a obtenu de l'Académie française une de ses plus hautes distinctions, le prix Née); enfin, dans la littérature de guerre, la célèbre trilogie des Fusiliers marins : *Dixmude* (prix Lasserre), *Stenstraete, Saint-Georges et Nieuport* et *les Marais de Saint-Gond*, histoire de l'armée Foch à la Marne.

Charles Le Goffic a été président de la Société des Gens de Lettres et l'Académie s'honorera en accueillant ce brillant écrivain, qui demeure, avec Le Braz, le plus représentatif du génie breton à notre époque.

Nous aussi qui vivons et qui mourrons loin d'elle,  
Loin de la douce fée aux cheveux de genêt,  
Que notre cœur au moins lui demeure fidèle :  
Renaissions avec elle à l'heure où tout renaît.

O printemps de Bretagne, enchantement du monde !  
Sourire virginal de la terre et des eaux !  
C'est comme un miel épars dans la lumière blonde :  
Viviane éveillée a repris ses fuseaux.

File, file l'argent des aubes aprilines !  
File pour les landiers ta quenouille d'or fin !  
De tes rubis, Charmeuse, habille les collines ;  
Ne fais qu'une émeraude avec la mer sans fin.

C'est assez qu'un reflet pris à tes doigts de flamme,  
Unê leur ravie à ton ciel enchanté,  
Descende jusqu'à nous pour rattacher notre âme  
A l'âme du pays qu'a fleuri ta beauté !

(*Poésies complètes*. Paris, Plon, éd.)

GUSTAVE FLAUBERT (1)

### Chez Chateaubriand

A COMBOURG

Une lettre du vicomte de Vesin devait nous ouvrir l'entrée  
du château. Aussi, à peine arrivés, nous allâmes chez M. Cor-  
vesier qui en est le régisseur.

(1) Gustave FLAUBERT (1821-1880), le célèbre auteur de *Salammbô*, fit, en 1847, un voyage en Bretagne en compagnie de Maxime du Camp. Le récit de cette « exploration » devait être écrit à tour de rôle par les deux voyageurs, Flaubert se chargeant des chapitres impairs et Maxime du Camp des chapitres pairs. Les pages dues à Flaubert ont été réunies par la suite sous le titre : *Par les Champs et par les Grèves*. (Voyez, dans la présente collection, le volume consacré à la Normandie, p. 142.)

On nous introduisit dans une grande cuisine où une demoiselle en noir, fort marquée de petite vérole et portant des lunettes d'écaille sur de gros yeux myopes, égrainait des groseilles dans une terrine. La marmite aux confitures était sur le feu et on écrasait du sucre avec des bouteilles. Evidemment nous *dérangions*. Au bout de quelques minutes, on descendit nous dire que M. Corvesier, malade et grelottant de la fièvre, dans son lit, était bien désolé de ne pouvoir nous rendre service, mais qu'il nous présentait ses respects. Cependant, son commis, *qui venait de rentrer de course* et faisait la collation dans la cuisine en buvant un verre de cidre et en mangeant une tartine de beurre, s'offrit à sa place à nous montrer le château. Il déposa sa serviette, se suça les dents, alluma sa pipe, prit un paquet de clés accroché à un clou et se mit à marcher devant nous dans le village.

Après avoir longé un grand mur, on entre par une vieille porte ronde dans une cour de ferme silencieuse. Le silex sort ses pointes sur la terre battue où se montre une herbe rare salie par les fumiers qu'on traîne. Il n'y avait personne, les écuries étaient vides. Dans les hangars, les poules, juchées sur le timon des charrettes, dormaient la tête sous l'aile. Au pied des bâtiments la poussière de la paille tombée des granges assourdissait le bruit des pas.

Quatre grosses tours, rejointes par des courtines, laissaient voir sous leur toit pointu les trous de leurs créneaux qui ressemblent aux sabords d'un navire, et les meurtrières dans les tours, ainsi que sur le corps du château de petites fenêtres irrégulièrement percées, font des baies noires inégales sur la couleur grise des pierres. Un large perron d'une trentaine de marches monte tout droit au premier étage devenu le rez-de-chaussée des appartements depuis qu'on a comblé les douves.

Le « violier jaune » n'y croissait pas, mais les lentisques et les orties, avec la mousse verdâtre et les lichens. A gauche, à côté de la tourelle, un bouquet de marronniers a gagné jusqu'à son toit et l'abrite de son feuillage.

Quand la clé eut tourné dans la serrure et que la porte, poussée à coups de pied, eut grincé sur le pavé collant, nous entrâmes dans un couloir sombre qu'encombraient des planches et des échelles avec des cercles de futailles et des brouettes.

Ce passage vous mène à une petite cour comprise entre les



CHATEAUBRIAND  
Lithographie de Lordereau.

plans intérieurs du château et resserrée par l'épaisseur des murs. Le jour n'arrive que d'en haut, comme dans un préau de prison. Dans les angles, des gouttes humides coulaient le long des pierres.

Une autre porte fut ouverte. C'était un vaste salle dégarnie,

sonore ; le dallage est brisé en mille endroits ; on a repeint le vieux lambris.

Par les grandes fenêtres, la teinte verte des bois d'en face jetait un reflet livide sur la muraille blanchie. Tout à leur pied, le lac est répandu, étalé sur l'herbe parmi les joncs ; sous les fenêtres, les troènes, les acacias et les lilas, poussés pêle-mêle dans l'ancien parterre, couvrent de leur taillis sauvage le talus qui descend jusqu'à la grande route ; elle passe sur la berge du lac et continue ensuite par la forêt.

Rien ne résonnait dans la salle déserte où jadis, à cette heure, s'asseyait sur le bord de ces fenêtres l'enfant qui fit René. Le commis fumait sa pipe et crachait par terre. Son chien, qu'il avait amené, se promenait en furetant les souris, et les ongles de ses pattes sonnaient sur le pavé.

Nous avons monté les escaliers tournants. Le pied trébuche, on tâtonne des mains. Sur les marches usées, la mousse est venue. Souvent un rayon lumineux, passant par la fente des murs, et frappant dessus d'aplomb, en fait briller quelque petit brin vert, qui, de loin, dans l'ombre, scintille comme une étoile. Nous avons erré partout : dans les longs couloirs, sur les tours, sur la courtine étroite dont les trous des mâchicoulis béants, tirent l'œil en bas vers l'abîme.

Donnant sur la cour intérieure, au second étage, est une pièce basse dont la porte de chêne, ornée de ramures moulées, s'ouvre par un loquet de fer. Les poutrelles du plafond, que l'on touche avec la main, sont vermoulues de vieillesse ; les lattes paraissent sous le plâtre de la muraille qui a de grandes taches sales ; les carreaux de la fenêtre sont obscurcis par la toile des araignées et leurs châssis encroûtés dans la poussière. C'était là sa chambre. Elle a vue vers l'ouest, du côté du soleil couchant.

Nous continuâmes ; nous allions toujours ; quand nous passions près d'une brèche, d'une meurtrière ou d'une fenêtre, nous nous réchauffions à l'air chaud qui venait du dehors, et cette transition subite rendait tous ces délabrements encore plus tristes et plus froids. Dans les chambres, les parquets pourris s'effondrent, le jour descend par les cheminées, le long de la plaque noircie où les pluies ont fait de longues traînées vertes. Le plafond du salon laisse tomber ses fleurs d'or et l'écusson qui en surmonte le chambranle est cassé en

merceaux. Comme nous étions là, une volée d'oiseaux est entrée tout à coup, a tourbillonné avec des cris et s'est enfuie par le trou de la cheminée.

Le soir, nous avons été sur le bord du lac, de l'autre côté dans la prairie. La terre le gagne, il s'y perd de plus en plus, il disparaîtra bientôt et les blés pousseront où tremblent maintenant les nénuphars. La nuit tombait. Le château, flanqué de ses quatre tourelles, encadré dans sa verdure et dominant le village qu'il écrase, étendait sa grande masse sombre. Le soleil couchant, qui passait devant sans l'atteindre, le faisait paraître noir, et ses rayons, effleurant la surface du lac, allaient se perdre dans la brume, sur la cime violette des bois immobiles.

Assis sur l'herbe, au pied d'un chêne, nous lisions René. Nous étions devant ce lac où il contemplait l'hirondelle agile sur le roseau mobile, à l'ombre de ces bois où il poursuivait l'arc-en-ciel sur les collines pluvieuses ; nous écoutions ce frémissement de feuilles, ce bruit de l'eau sous la brise qui avaient mêlé leur murmure à la mélodie éplorée des ennuis de sa jeunesse. A mesure que l'ombre tombait sur les pages du livre, l'amertume des phrases gagnait nos cœurs, et nous fondions avec délices dans ce je ne sais quoi de large, de mélancolique et de doux.

Près de nous une charrette a passé en claquant dans les ornières son essieu sonore. On sentait l'odeur des foin coupés. On entendait le bruit des grenouilles qui coassaient dans le marécage. Nous rentrâmes.

Le ciel était lourd ; toute la nuit il y eut de l'orage. A la lueur des éclairs, la façade de plâtre d'une maison voisine s'illuminait et flambait comme embrasée. Haletant, lassé de me retourner sur mon matelas, je me suis levé, j'ai allumé ma chandelle, j'ai ouvert la fenêtre et j'ai regardé la nuit.

Elle était noire, silencieuse comme le sommeil. Mon flambeau qui brûlait dessinait monstrueusement sur le mur d'en face ma silhouette agrandie. De temps à autre, un éclair muet survenant tout à coup m'éblouissait les yeux.

J'ai pensé à cet homme qui a commencé là et qui a rempli un demi-siècle du tapage de sa douleur.

Je le voyais d'abord dans ces rues paisibles, vagabondant avec les enfants du village, quand il allait dénicher les hiron-

delles dans le clocher de l'église ou la fauvette dans les bois. Je me le figurais dans sa petite chambre, triste et le coude sur la table, regardant la pluie courir sur les carreaux et, au delà de la courtine, les nuées qui passaient pendant que ses rêves s'envolaient ; je me figurais les longs après-midi rêveurs qu'il y avait eus ; je songeais aux amères solitudes de l'adolescence, avec leurs vertiges, leurs nausées et leurs bouffées d'amour qui rendent les cœurs malades. N'est-ce pas ici que fut couvée notre douleur à nous autres, le golgotha même où le génie qui nous a nourris à sué son angoisse ?

Rien ne dira les gestations de l'idée ou les tressaillements que font subir à ceux qui les portent les grandes œuvres futures ; mais on s'éprend à voir les lieux où nous savons qu'elles furent conçues, vécues, comme s'ils avaient gardé quelque chose de l'idéal inconnu qui vibra jadis.

Sa chambre ! sa chambre ! sa pauvre petite chambre d'enfant ! C'est là que tourbillonnaient, l'appelaient des fantômes confus qui tourmentaient ses heures en lui demandant à naître : Atala secouant au vent des Florides les magnolias de sa chevelure ; Velléda, au clair de lune, courant sur la bruyère ; Cymodocée veillant son sein nu sous la griffe des léopards, et la blanche Amélie, et le pâle René !

Un jour, cependant, il la quitte, il s'en arrache, il dit adieu et pour n'y plus revenir au vieux foyer féodal. Le voilà perdu dans Paris et se mêlant aux hommes ; puis, l'inquiétude le prend, il part.

Penché à la proue de son navire, je le vois cherchant un monde nouveau, en pleurant la patrie qu'il abandonne. Il arrive ; il écoute le bruit des cataractes et les chansons des Natchez ; il regarde couler l'eau des grands fleuves paresseux et contemple sur les bords briller l'écaïlle des serpents avec des yeux de femmes sauvages. Il abandonne son âme aux langueurs de la savane : de l'un à l'autre, ils épanchent leurs mélancolies natives et il épuise le désert comme il avait tari l'amour. Il revient, il parle, et on se tient suspendu à l'enchantement de ce style magnifique, avec sa cambrure royale et sa phrase ondulante, empanachée, drapée, orageuse comme le vent des forêts vierges, colorée comme le cou des colibris, tendre comme les rayons de la lune à travers le trèfle des chapelles.

Il part encore ; il va, remuant de ses pieds la poussière

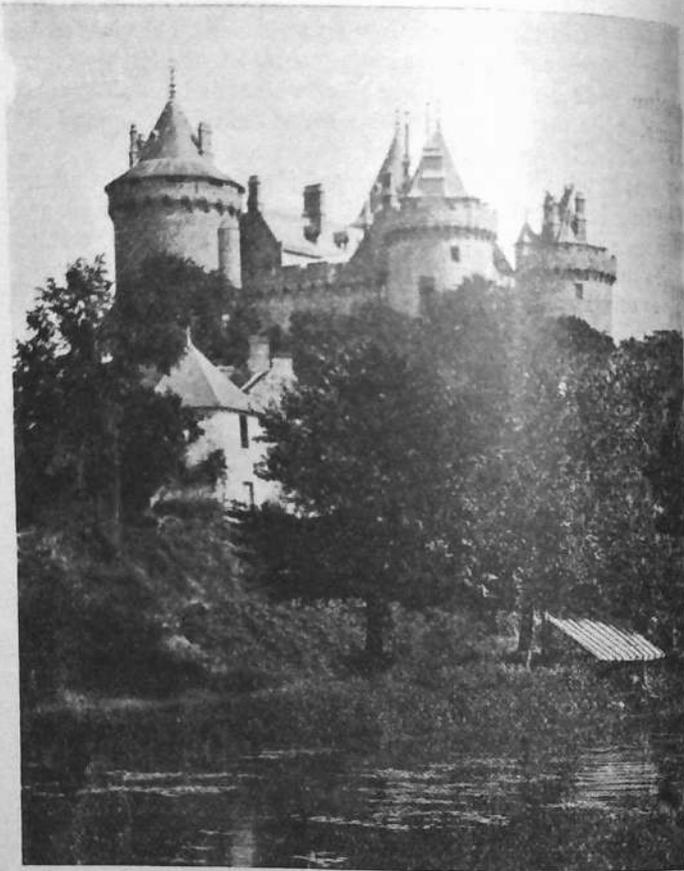
antique ; il s'assoit aux Thermopyles et crie : Léonidas Léonidas ! court autour du tombeau d'Achille, cherche Lacédémone, égrène dans ses mains les caroubiers de Carthage, et, comme le pâtre engourdi qui lève la tête au bruit des caravanes, tous ces grands paysages se réveillent quand il passe dans leurs solitudes.

Tout à tour, exilé, proscrit, comblé d'honneurs, il dînera ensuite à la table des rois, lui qui s'était évanoui de faim dans les rues ; il sera ambassadeur et ministre, essaiera de retenir de ses mains la monarchie qui s'écroule et, au milieu des ruines de ses croyances, assistera enfin à sa propre gloire, comme s'il était déjà compté parmi les morts.

Né sur le déclin d'une société et à l'aurore d'une autre, il est venu pour en être la transition et comme pour en résumer en lui les espérances et les souvenirs. Il a été l'embaumeur du catholicisme et l'acclamateur de la liberté. Homme des vieilles traditions et des vieilles illusions, en politique il fut constitutionnel et en littérature révolutionnaire. Religieux d'instinct et d'éducation, c'est lui qui, avant tous les autres, avant Byron, a poussé le cri le plus sauvage de l'orgueil, exprimé son plus épouvantable désespoir.

Artiste, il eut cela de commun avec ceux du XVIII<sup>e</sup> siècle qu'il fut toujours, comme eux, gêné dans des poétiques étroites, mais qui, débordées à tout instant par l'étendue de son génie, en ont malgré lui craqué dans toute leur circonférence. Comme homme, il a partagé la misère de ceux du XIX<sup>e</sup> siècle ; il a eu leurs préoccupations turbulentes, leurs gravités futiles. Non content d'être grand, il a voulu paraître grandiose, et il s'est trouvé pourtant que cette manie vaniteuse n'a pas effacé sa vraie grandeur. Il n'est point certes de la race des contemplateurs qui ne sont pas descendus dans la vie, maîtres au front serein, qui n'ont eu ni siècle, ni patrie, ni famille même. Mais lui, on ne peut le séparer des passions de son temps ; elles l'avaient fait et il en a fait plusieurs. L'avenir peut-être ne lui tiendra pas compte de ses entêtements héroïques et ce seront, sans doute, les épisodes de ses livres qui en immortaliseront les titres avec le nom des causes qu'ils défendaient.

Ainsi, tout seul, devisant en moi-même, je restais accoudé, savourant la nuit douce et me trempant avec plaisir dans l'air froid du matin qui rafraîchissait mes paupières. Petit à petit,



CHATEAU DE COMBOURG  
(Archives du Touring-Club de France.)

le jour venait ; la chandelle allongeait sa mèche dans sa flamme pâissante. Le pignon des halles a paru au loin, un coq a chanté ; l'orage avait fui ; quelques gouttes d'eau, cependant, tombées sur la poussière de la rue, y faisaient de grosses taches rondes. Comme je m'assoupissais de fatigue, je me suis recouché, et j'ai dormi.

Nous nous en allâmes fort tristes de Combourg ; et puis, la fin de notre voyage approchait. Bientôt allait finir cette fantaisie vagabonde que nous menions depuis trois mois avec tant de douceur. Le retour aussi, comme le départ, a ses tristesses anticipées qui vous envoient par avance la fade exhalaison de la vie qu'on traîne.

(Par les Champs et par les Grèves. Paris, Fasquelle, éd.)

YVES LE FEBVRE (1)

### Chez La Mennais

AU CHATEAU DE LA CHÈNAIE

A l'époque où nous sommes parvenus, — entre 1823 et 1828, — l'action de La Mennais était considérable dans l'Eglise. Il y jouait le rôle d'une sorte de réformateur, de « Père de l'Eglise », selon l'expression que j'ai déjà rappelée. Il y avait des disciples nombreux, zélés, affectionnés et il les réunissait fréquemment autour de lui, dans cette propriété de *La Chênaie* où s'était écoulée son enfance et où il aimait à se recueillir, au milieu des bois et des landes de sa chère Bretagne. Ainsi s'était créée, à La Chênaie, une sorte de petite église qui rappelle par son charme et par sa piété ce que nous savons des églises primitives. C'est l'époque où rayonne dans son ombre ce qu'on a appelé l'école Mennaisienne. On retrouve à La Chênaie, parmi les familiers de ces années heureuses, outre les abbés Rohrbacher, de Salinis et Gerbet, ses disciples les plus enthousiastes : Hippolyte de la Morvonnais, Elie de Kertanguy, De Coux, Cazalès, Du Breil de Marzan, d'Ortigue,

(1) Yves LE FEBVRE, romancier et conteur, né à Morlaix, fondateur d'une revue aujourd'hui disparue, *La Pensée Bretonne*, a publié *Sur la pente sauvage de l'Aréz*, *Le Sang des Emeutes*, *Les Barbares*, *La Terre des Prêtres*, etc.

Combalot, Jules Morin, Boré, La Provostaye, Lacordaire, Montalembert et plus tard Maurice de Guérin.

« La Chênaie, écrivait Maurice de Guérin à sa sœur, la douce et pensive Eugénie, La Chênaie est une espèce d'oasis au milieu des steppes de Bretagne. Devant le château s'étend un vaste jardin coupé par une terrasse plantée de tilleuls avec une toute petite chapelle au fond... A l'orient et à quelques pas du château, dort un petit étang entre deux bois peuplés d'oiseaux en la belle saison ; et puis, à droite et à gauche, de tous côtés, des bois, des bois, partout des bois. »

Voilà le cadre.

C'est dans cette vieille demeure, pleine de ses plus chers souvenirs de jeunesse, que La Mennais réunissait ses amis et disciples pour les préparer à l'action religieuse par les prières et par la méditation. Il célébrait lui-même la messe chaque matin dans le petit oratoire dont il avait dirigé en personne la construction quelques années auparavant. La journée était remplie par des exercices de piété et de graves causeries. On a retrouvé et conservé, d'après le cahier de notes de l'un de ses disciples, l'abbé Houët, les entretiens de La Mennais à La Chênaie. La lecture en est passionnante, même pour ceux qui n'appartiennent pas à l'Église. Après les travaux et les exercices religieux de la journée, la petite compagnie se retrouvait au salon, et là encore, La Mennais animait la conversation de son éloquence, de sa verve et même de sa gaieté. Maurice de Guérin nous a laissé de ces soirées un récit plein de vie et un portrait qui est peut-être le plus exact, le plus intéressant et le plus vivant que nous ayons de La Mennais.

« M. Féli, écrivait à sa sœur Maurice de Guérin, est un homme admirable à étudier dans l'intimité... Ses conversations valent des livres, mieux que des livres. Impossible d'imaginer, à moins de l'avoir entendu, le charme de ces causeries où il se laisse aller tout à l'entraînement de son imagination : philosophie, politique, voyages, anecdotes, historiettes, plaisanteries, malices, tout cela sort de sa bouche, sous les formes les plus originales, les plus vives, les plus saillantes, les plus incisives, avec les rapprochements les plus neufs, les plus profonds, quelquefois avec des paraboles admirables de sens et de poésie, car il est grandement poète... Le soir, après souper, nous passons au salon. Il se jette dans un immense

sopha, vieux meuble de velours cramoisi râpé qui se trouve précisément sous le portrait de sa grand'mère où l'on remarque quelques traits du petit-fils et qui semble le regarder avec complaisance. C'est l'heure de la causerie... Alors, si vous entriez dans le salon, vous verriez là-bas, dans un coin, une petite tête : rien que la tête, le reste du corps étant absorbé par le sofa, avec des yeux luisants comme des escarboucles, et pivotant sans cesse sur son cou. Vous entendriez une voix tantôt grave, tantôt moqueuse, et parfois de longs éclats de rire aigus : c'est notre homme ! »

Voilà l'homme, — comme écrit Maurice de Guérin, — après le cadre et dans le cadre lui-même. Je vous devais ce portrait si vivant, et je vous devais aussi le tableau rapide de La Chênaie et de sa petite colonie apostolique et chrétienne. La Chênaie demeure à mes yeux, avec Combours et Rozmapamon, l'un des sanctuaires de la pensée bretonne, un de ces asiles où j'aime à retrouver, sous la patine et sous la poussière des siècles, l'âme profonde de notre terre et de notre race.



LA MENNAIS, par Ch. Rousseau.

(La Bretagne Touristique.)

CHARLES LE GOFFIC

**Chez Renan**

A ROZMAPAMON

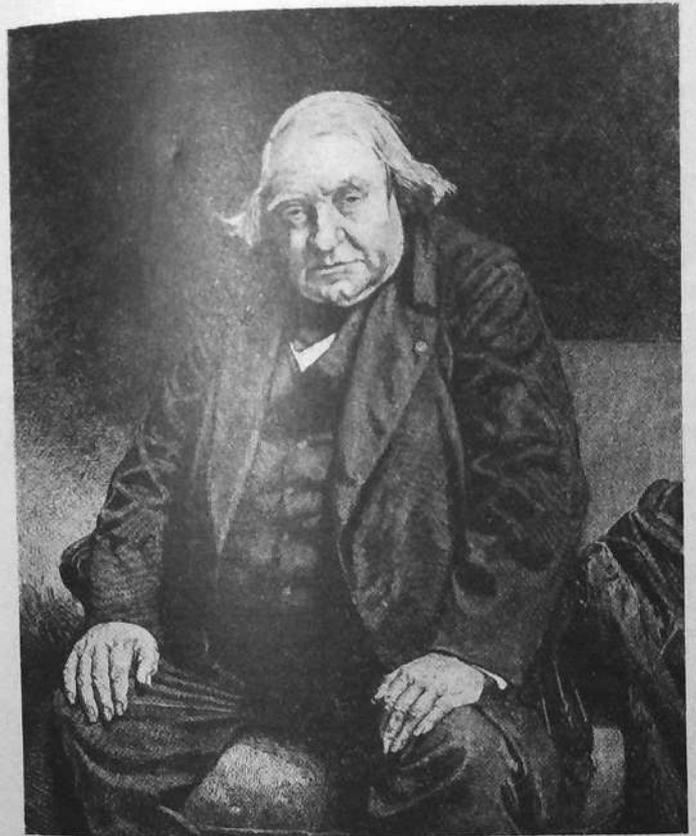
Rozmapamon, la chère et glorieuse maison d'été qui abrite la vieillesse de Renan et dont sa famille est restée locataire, et, avec Rozmapamon, le pavillon voisin, la ferme, le « salon des Ecureuils », le magnifique bois de châtaignier, la blanche hêtraie aux troncs droits et lisses comme des fûts de colonnes doriques, tout ce ravissant domaine, dédié aux muses de l'Hellade par un nourrisson des fées, va être morcelé, dispersé au vent des vacances publiques ; les efforts tentés par la fille du grand écrivain pour en éviter l'aliénation n'ont pu aboutir, et des camions ont emporté, hier, vers un toit plus hospitalier, le mobilier de l'auteur des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*. Rozmapamon survivra sans doute en tant qu'immeuble. Mais Rozmapamon sans Renan sera-t-il encore Rozmapamon ?

J'ai voulu voir au moins, une dernière fois, avant qu'elle n'ait changé d'hôtes et perdu la physionomie que la piété filiale de M<sup>me</sup> Noémi Renan lui avait conservée, cette maison naguère si accueillante où passèrent tant de visiteurs illustres et qui ne rebutait pas des pèlerins moins fortunés. Le vendredi est le « jour des pauvres » en Bretagne, et chaque semaine, ce jour-là, leur procession loqueteuse emplissait l'avenue de Rozmapamon ; les aumônes qu'ils recevaient de la main du maître ou de sa femme, ils les payaient en patenôtres.

— C'est encore moi qui gagne à l'échange, expliquait Renan avec bonhomie, et je reçois de ces pauvres gens infiniment plus que je ne leur donne.

\*\*

Où sentirait-on mieux qu'ici, d'ailleurs, l'esprit de vertu pacifiante que la mort peut dégager du conflit des idées ? Cette maison de Renan, c'est aussi la maison de ses deux



ERNEST RENAN

D'après le tableau de Bonnat, gravé par J. Peyrau.

petits-fils, Ernest et Michel Psichari, les deux héros chrétiens tombés à Rossignol et en Champagne. Je les ai vus, enfants, autour de leur grand-père dont ils étaient l'orgueil. Je retrouve leur image auprès de la sienne, dans ce salon du rez-de-chaussée, tendu de la même andrinople écarlate, décoré des mêmes toiles des frères Scheffer, où l'illustre philosophe me

reçut un jour avec Maurice Barrès que je lui présentais... La visite dura bien dix minutes qui devinrent les fameux *Huit jours chez M. Renan*, dont le bruit fut si vif et qui fâchèrent un peu — bien à tort — le grand vieillard dérangé de ses songeries crépusculaires par la turbulence de nos vingt ans.

Il avait loué cette maison une ou deux années auparavant, après les fêtes de Tréguier qui l'avaient rassuré sur les dispositions de ses compatriotes à son égard. Le besoin de revenir au pays natal, quand les premières ombres commencent à descendre sur nos têtes, n'a peut-être d'égal que notre empressement à le quitter quand nous sommes à l'aube de la vie. L'on ne cite guère que Léopardi qui ait gardé jusqu'au bout l'horreur de la maison où il était né et dont il s'était évadé comme d'une prison. Renan, dont la sentimentalité bretonne souffrait d'être devenu un étranger et presque un ennemi dans ce pays qui avait gardé toute sa tendresse, fut ravi à l'idée d'y passer désormais ses « vacances ». Des amis s'employèrent à lui chercher l'« ermitage » qu'il souhaitait, « ni trop loin, ni trop près de la mer », et crurent l'avoir découvert dans la banlieue de Lannion, à la Haute-Folie. Mais cette Haute-Folie, au carrefour de deux routes fréquentées, manquait de recueillement, et Renan lui préféra R zmapamon (en breton, la colline du fils Hamon) qui, à mi chemin de Perros et de Louannec, dans une anse solitaire de la côte trégorroise, s'enveloppe d'ombre et de silence. L'habitation elle-même, de forme rectangulaire, n'avait rien de princier ; c'était une de ces maisons des champs, construites par la bourgeoisie du second Empire sur l'emplacement et peut-être avec les débris d'un ancien manoir ; elle ne comporte qu'un étage et des mansardes, mais ses quatre portes-fenêtres, dont les cintres de pierre blanche tranchent sur le crépi jaunâtre de la façade, ouvrent de plain-pied, au rez-de-chaussée, sur une terrasse d'où l'on voit scintiller la mer à travers le feuillage. Par les temps clairs, Tomé, que Renan comparait à un léviathan marin, soulève à l'horizon sa rugueuse échine de granit. Un jardin potager occupe les derrières de la maison. Et, tout de suite après, le long d'un ruisseau, qui prend sa source à Barac'h et que la route de Louannec franchit au hameau de Truzuguel, s'étend à perte de vue le royaume enchanté des futaies, la Brocéliande adoptive de ce nouveau Merlin.

\* \* \*

— Oui, nous disait M<sup>me</sup> Noémi Renan, que nous trouvâmes occupée aux mélancoliques apprêts de son déménagement et qui voulut bien les interrompre un moment pour nous guider dans ce pèlerinage, ce sont ces bois surtout qui séduisirent mon père. Il aimait d'y rêver. Et pour les avoir davantage sous ses yeux, il voulut installer sa chambre, qui était aussi son cabinet de travail, dans une pièce de derrière qui donnait sur eux et où je vais vous conduire...

Je la connais bien, cette pièce : Renan m'y reçut autrefois et je pourrais la décrire les yeux fermés. Elle n'a pas changé : voici l'alcôve, avec sa portière de cretonne à fleurs ; la commode Louis-Philippe ; la table de travail, si simple, que le maître portait près de la fenêtre et devant laquelle je le trouvais assis, les mains croisées sur son ventre de chanoine, dans un vieux fauteuil Louis XIII en tapisserie reprise. La même aquarelle de Scheffer — une cascade anonyme dans un paysage de fantaisie — se balance au-dessus de la cheminée ; le papier de la pièce, à fond vert jaune, est seulement un peu plus passé. Aucun luxe céans : à peine le nécessaire. Renan était bien de sa race, la plus indifférente qui soit à un certain ordre de contingences, et, en vérité, il ne manque que lui ici — et M<sup>me</sup> Cornélie Renan, à qui était réservé cet autre fauteuil en moleskine noire, rangé contre la cloison, et dont la chambre, située sur le devant, communiquait avec celle de son mari.

L'émotion fait trembler légèrement la voix de notre hôtesse en nous montrant ce modeste intérieur, si chargé pour elle de souvenirs.

— C'est ici, nous dit-elle, que mon père m'a dit ses plus belles paroles.

\* \* \*

Quelles étaient ces paroles ? Nous n'osons pas le lui demander. Mais il en est d'autres qu'elle se rappelle, et dont l'écho ne retentit pas moins profondément dans cette âme si tragiquement partagée entre sa piété filiale et sa tendresse maternelle. Car c'est la destinée étrange de cette demeure illustre

que les mêmes murs devaient entendre tour à tour, et de bouches pareillement sincères, la voix captieuse du duc et l'accent souverain de l'affirmation chrétienne. La messe que Renan n'avait pas dite, l'aîné de ses petits-fils voulait la dire pour lui, et il l'annonça ici même à sa mère; une balle, avant qu'il eût mis son projet à exécution, le coucha sur sa pièce, à l'entrée du village belge qu'il défendait pour protéger la retraite de ses hommes.

Celle qui concilie peut-être en elle les deux thèses, mais qui garde son secret, nous dit sa tristesse de quitter une maison qui recélait de si chers fantômes.

— Il y a trente-cinq ans que nous étions ici. Nous avons tout fait pour y rester; n'y pensons plus! Ma fille Euphrasie, qui est mariée au docteur d'Allonnes et mère de quatre enfants, a fait l'acquisition d'une villa dans la vallée de Trestraou; j'ai acquis moi-même une maison plus simple, pour ma seconde fille Corrie et pour moi, sur la corniche de Trestrignel. Et nous avons baptisé l'une le Jaudy et l'autre le Guindy, du nom des deux rivières qui mêlent leurs eaux à Tréguier.

Ainsi Andromaque, chassée de Troie, donnait au ruisseau qui coulait près de sa nouvelle demeure le nom de Simois.

(*L'Âme Bretonne*, t. IV, Champion, éditeur.)

CAMILLE LE MERCIER D'ERM (1)

### La Bretagne inspiratrice

LE MOUVEMENT DES IDÉES ET L'ÉVOLUTION DU SENTIMENT BRETON  
CHEZ LES ÉCRIVAINS DE CE PAYS

#### I

L'énigmatique figure médiévale que nous évoquons sous le simple nom de « Marie de France », trouvère harmonieux

(1) Camille LE MERCIER D'ERM, poète, critique et celtisant très averti, fut l'un des plus actifs théoriciens du mouvement in-

du XIII<sup>e</sup> siècle anglo-français et courtoise admiratrice de la littérature originale des Bretons, porta jadis en leur faveur un témoignage dont les siècles

~~~~~  
tellectuel de rénovation bretonne depuis une quinzaine d'années. On lui doit notamment quelques volumes de vers : *Les Exils*; *La Muse-aux-Violettes*; *Léda*; *Le Poète et la Femme*; *Le Poème de Paris nocturne*; *La « guerre »*; *Irlande à jamais!*; diverses études sur le mouvement breton contemporain et plusieurs recueils anthologiques d'inspiration particulariste : *Les Bardes et Poètes nationaux de la Bretagne Armoricaîne*; *Les Hymnes nationaux des Peuples Celtiques* (Galles, Ecosse, Irlande, Bretagne); *La Bretagne libertaire*, etc.; enfin trois florilèges de poésie générale, parus dans les collections Vald. Rasmussen : *Les Ballades d'Amour*, *Les Rondeaux d'Amour* et *Les Poètes de Paris*.

(Note de l'Éditeur.)



Photo Roseman.

LA PENHEREZ DE PLOUGASTEL
par Arnel Beauflis.

ont éprouvé et confirmé la véracité. C'est elle, en effet, qui a formulé cet axiome de psychologie nationale : « Bretagne est Poésie », par quoi se trouve constatée pour la première fois devant l'histoire la singulière identité dont s'honore à bon droit notre race.

Lorsqu'en 1891 le maître historien Arthur Le Moigne de la Borderie, membre de l'Institut de France, donna, à la Faculté des Lettres de Rennes, la leçon d'ouverture de son cours d'histoire de Bretagne, il n'eut garde de laisser dans l'ombre ce juste éloge qui fixe, sous l'un de ses aspects les plus attrayants, la physionomie morale d'un peuple. Reprenant le thème de Marie de France qu'il développa éloquemment devant un auditoire d'élite, La Borderie traça de la Bretagne ce portrait essentiel, soulignant d'un trait vigoureux chacune de ses particularités distinctives :

« Chez les Bretons, disait-il en substance, nous trouvons tous les principes de l'originalité nationale. La Bretagne, notre Bretagne, c'est une langue, la langue sacrée des aïeux... La Bretagne, c'est un caractère, un caractère national, bien tranché, bien trempé ; par là même, c'est un peuple, et non pas seulement une province, mais une nation qui a eu son existence propre, originale, indépendante... La Bretagne, c'est une histoire, une longue et glorieuse histoire... Mais, la Bretagne, c'est autre chose encore, qui suffirait à expliquer l'attachement passionné que lui portent ses fils. La Bretagne n'est pas seulement une langue, un caractère, un peuple, une histoire : la Bretagne, en outre, est une Poésie, — une Poésie dans le présent et dans le passé. »

Il nous eût été agréable de développer largement ce thème, pour peu qu'Arthur de la Borderie n'eût pris soin de le faire avant nous. Mais notre historien national a trouvé d'incomparables accents pour magnifier son pays, pour montrer avec quelle perfection cette Bretagne est suggestrice et génitrice de Poésie, combien elle est Poésie elle-même, jusqu'en sa plus intime substance et dans ses moindres éléments : — dans tout ce que l'on évoque : ses fastes historiques et légendaires, son épopée nationale, qui sommeillent enclos en de beaux livres reliquaires, comme une Bretagne-au-Bois-Dormant ; — dans tout ce que l'on admire : sa « flore mégalithique », asile et sanctuaire de l'imagination merveilleuse des Celtes, et

son architecture chrétienne, épanouie dans la dentelle granitique des clochers, des calvaires, des jubés et des fontaines ; ses arts nationaux et surtout cette ébénisterie que des travailleurs de science et de goût sauvent du poncif industriel ; ses costumes d'hommes et de femmes où persiste la noble esthétique d'un autre siècle ; ses traditions toujours vivantes en ses danses, pardons, pèlerinages, fêtes civiles et religieuses, us rustiques, mœurs patriarcales, et dont la France moderne n'a pas assez compris qu'elles sont d'un peuple étranger plutôt que d'une race archaïque ; — dans tout ce que l'on contemple : son sol prenant, poignant, d'une prodigieuse variété d'aspects, vallées arcadiennes, crêtes rocheuses, eaux rapides, prés et labours, mornes landes, sapinières bruissantes et sombres, côtes audacieuses et torturées, et la mer, la Mer, ar Môr ! dont le seul nom illimité est toute poésie : et ses ciels, ses ciels changeants, ondoyants et divers, toute la palette indéfinie de ses ciels réfléchis et brisés par la mer : — dans tout ce que l'on respire : brises ou rafales, senteurs salines et résineuses, pommiers fleuris, herbe mouillée, odeur du pays que perçoit le cœur plus que les narines et que nul Breton ne saurait méconnaître ; — dans tout ce que l'on entend et que l'on sent : son âme éparse autour de nous, vibrante en sa langue, « idiome d'or depuis l'Inde parlé », frissonnante en sa musique populaire si caractérisée et dont la moindre note, sonnée par la bombarde, expirée par le biniou, est plus émouvante pour la sensibilité bretonne qu'un nocturne de Chopin ou qu'une symphonie de Beethoven : toute son âme palpitante aux contes funèbres ou joyeux de ses *marvailhers* inconnus, aux chants héroïques ou plaintifs de ses anciens Bardes, toute son âme triomphante enfin dans l'œuvre innombrable et moderne de ses poètes, de ses écrivains, de ses savants, de tous les fils pieux qui l'aiment et qu'elle inspire.

Oui, La Borderie a tenté une telle synthèse de la poésie essentielle d'un peuple et d'une terre, en des termes dont nous ne saurions faire oublier l'éloquence. Mais, ce qu'il n'a peut-être point montré avec assez d'insistance, c'est à quel point cette poésie de la Bretagne ou cette Bretagne qui est poésie — Bretagne d'outre-mer et Bretagne d'Arvor — a rayonné hors de son foyer sur l'Europe et sur le monde.

Dès le XIII^e siècle, Jean Podel, l'auteur d'un vieux poème roman, *La Chanson des Saisnes* (« Chanson des Saxons »), formule cette curieuse remarque :

Ne sont que trois matères, à tout homme entendant,
De France, de Bretagne et de Rome la grant,
Et de ces trois matères n'i a nule semblant :
Li conte de Bretagne sont et vain et plaisant,
Cil de Rome sont saige et de sens apparent,
Cil de France sont voir (véridiques)...

Quelque crédit qu'on veuille bien accorder à cette appréciation péremptoire de leurs qualités respectives, comment ne serait-il point agréable à notre amour-propre national de voir ici traitée de pair avec celle de Rome et de France cette « matière de Bretagne » dont l'influence rayonna sur la vieille Europe, dès l'heure où fleurissaient, pour l'immortel honneur du peuple breton, les chroniques de l'épopée arthurienne et les romans de la Table Ronde ?

Et ne voyons-nous point, en effet, les trouvères, ambassadeurs de la société romano-germanique, accourir en grand nombre de France, d'Angleterre, des Allemagnes, vers la mystérieuse Bréchéliant, où dort Myrddhinn au Val-sans-Retour ? Ne les voyons-nous point se hâter vers la source enchantée, vers l'intarissable Barenton, seule capable d'apaiser la soif idéale de leurs âmes ? Ah ! qui pourrait dire à quel point les artistes étrangers nous sont redevables de leurs plus hautes inspirations !

Ce sont les Latins qui, avec Robert Wace, dans son roman de *Brut y Brenhined* (1155), indirectement puisé à des sources armoricaines, avec Chrestien de Troyes et son école, et Robert de Boron, et Rusticien de Pise, et La Chèvre, et Bérout, et Thomas, et bien d'autres, nous empruntent les fictions chevaleresques du cycle d'Arthur, les vaticinations de l'enchantement Merlin, les exploits incomparables des paladins quêteurs du Saint-Graal, des Perceval, des Lancelot, des Ivain, des Erec, des Amadis, le suave et douloureux conte d'Iseult la Blonde et de Tristan de Leonnois et ces lais délicats où triompha Marie de France et qui firent les délices des cours occidentales. Plus tard, d'autres Latins, l'Arioste et le Tasse, viennent largement puiser à la même source de poésie



ALAIN RENÉ LE SAGE

Auteur de *Gil Blas*,

né à Sarzeau (Morbihan) en 1668, mort à Boulogne-sur-Mer, en 1747.

féerique et chevaleresque. Et voici que, de nos jours même, un Edouard Lalo tire de nos légendes le thème de son opéra du *Roi d'Ys* : un Henry Bataille trouve dans la gwerz d'*Iannik Coquari*, des *Gwerziou Breiz-Izel*, le canevas de sa *Lépreuse* et pousse... le scrupule jusqu'à adopter, dans leur texte littéral, maintes pages de la traduction que Luzel a donnée de cette gwerz ; un Joseph Bédier, enfin, « à force d'imagination sym-

pathique et d'érudition patiente », insufflé une vie nouvelle au roman de *Tristan et Iseut* et nous restitue, sous le souple vêtement d'une langue modernisée, l'âme et l'attrait du très ancien poème celtique que ses lointains devanciers, Bérout et Thomas, avaient ingénument accommodé au goût de leur époque.

Ce sont les Anglo-Saxons Layamon et Robert de Brunne qui, au Moyen Âge, traduisent le *Brut* en leur langue ; c'est Shakespeare qui adapte l'épisode romantique du *Roi Lear* ; c'est sir Edward Bulwer-Lytton qui, en 1848, magnifie le Roi Arthur dans les douze chants de son poème héroï-comique.

Ce sont aussi les Germains qui, dès le début du XIII^e siècle, accueillent à leur tour les héros celtes : Parsifal, Lancelot et l'immortel Arthur, de qui la statue, chef-d'œuvre de la Renaissance, dû au sculpteur Peter Vischer, garde aujourd'hui à Innsbruck le monument funéraire du « dernier chevalier », l'empereur Maximilien, grand-père de Charles-Quint et premier époux d'Anne de Bretagne. C'est, entre les écrivains germaniques qui nous empruntèrent d'illustres modèles de littérature courtoise, Hartmann d'Aue, adaptateur de l'*Erec* et de l'*Ivain* que Chrestien de Troyes devait lui-même à l'invention bretonne : c'est Gottfried de Strasbourg et Eilhart d'Oberg qui chantent à nouveau les fatales amours des amants de Cornouaille : c'est le Bavaïse Wolfram d'Eschenbach qui réédite, en un récit prolixe, les péripéties de l'initiation de Parsifal. Et parmi les contemporains, quel hommage éclatant le génial Wagner n'a-t-il pas rendu à l'épopée celtique en y puisant les thèmes de ses plus glorieux poèmes symphoniques !

Ainsi, Ernest Renan n'exagérait point le témoignage de son filial respect, lorsqu'il constatait en ces termes la haute noblesse intellectuelle de sa race :

« Ce petit peuple, resserré maintenant aux confins du monde, au milieu des rochers et des montagnes où ses ennemis n'ont pu le forcer, est en possession d'une littérature qui a exercé au Moyen Âge une immense influence, changé le tour de l'imagination européenne et imposé ses motifs poétiques à presque toute la chrétienté. »

Est-ce à dire qu'après avoir brillé d'un tel éclat le divin flambeau de poésie se soit éteint sous l'ouragan des vents

contraires ? Parce que les hasards de l'aveugle politique ont déchu la Celtie de son ancienne splendeur, ravalé la Bretagne au rang d'une province de France et moins encore, réduite, comme ses sœurs d'outre-mer, à graviter dans l'orbite des grands États tentaculaires, faut-il croire que soit tarie la source miraculeuse où s'abreuva et se réfléchit l'âme médiévale ? D'aucuns, qui seraient tentés de le supposer, éprouveront la plus heureuse surprise à lire, sous la plume de George Sand, d'autant moins suspecte de partialité qu'elle est plus étrangère à notre peuple et à notre race, ce hautain éloge du génie breton :

« Une seule province de France est à la hauteur, dans sa poésie, de ce que le génie des plus grands poètes et celui des nations les plus poétiques ont jamais produit, et nous oserons dire qu'elle le surpasse.

« Nous voulons parler de la Bretagne. Mais la Bretagne, il n'y a pas longtemps que c'est la France. Quiconque a lu le *Barzas-Breiz*, de M. de la Villemarqué, doit être persuadé avec moi et pénétré intimement de ce que j'avance.

« Le *Tribut de Nominoë* est un poème de cent quarante vers, plus grand que l'*Iliade*, plus complet, plus beau, plus parfait qu'aucun chef-d'œuvre sorti de l'esprit humain. *La Peste d'Elliant*, *Les Nains*, *Lez-Breiz* et vingt autres diamants de ce recueil breton attestent la richesse la plus complète à laquelle puisse prétendre la littérature lyrique...

« Vraiment, nous n'avons pas assez fêté notre Bretagne, et il y a encore des lettrés qui n'ont pas lu les chants sublimes devant lesquels nous sommes comme des nains devant des géants.

« Qu'est-ce donc que cette race armoricaine qui s'est nourrie, depuis le druidisme jusqu'à la chouannerie, d'une telle moelle ? Nous la savions bien forte et fière, mais pas grande à ce point, avant qu'elle eût chanté à nos oreilles.

« Génie épique, dramatique, amoureux, guerrier, tendre triste, sombre, moqueur, naïf, tout est là ; et, au-dessus de ce monde de l'action, de la pensée, planent le rêve, les sylphes, les gnomes, des djins, tous les fantômes, tous les génies de la mythologie païenne et chrétienne, sur ces têtes exaltées et puissantes.

« En vérité, aucun de ceux qui tiennent une plume ne devrait rencontrer un Breton sans lui ôter son chapeau. »

L'enthousiasme dont témoigne ici un écrivain français à l'égard du génie breton n'est qu'un loyal écho de l'admiration unanime que provoqua chez les lettrés du monde entier la révélation des chants du *Barzas-Breiz*. Et le *Barzas-Breiz*, ne fût-il, à tout prendre, que l'œuvre géniale d'un Mac-Pherson armoricain, n'en participerait pas moins déjà à cette « poésie dans le passé » dont nous avons quelque sujet de nous enorgueillir.

« Une poésie dans le passé », et jusque dans un passé tout proche, jusque dans un passé immédiatement révolu, la plus haute, la plus mystique, la plus passionnée, la plus chevaleresque, la plus spontanément romantique des poésies ! — voilà bien, au regard du monde, notre Bretagne historique et légendaire.

Nous avons eu l'occasion de montrer, — tout au long d'un ouvrage dont la publication fit quelque bruit à l'époque (1) et dont le premier exemplaire fut, en 1918, solennellement remis aux mains du Président Wilson par une délégation du Cercle Celtique de Paris, — de montrer que notre Bretagne moderne demeure, à un égal degré et plus encore, s'il se peut, « une poésie dans le présent », une poésie ardente et généreuse, vivante et vibrante, fidèle jusqu'en ses tendances nouvelles à son génie et à sa tradition, et bretonne, bretonne par-dessus tout, et, soit d'expression celtique ou d'expression française, digne en tous points de sa devancière.

II

La Révolution, en supprimant brutalement les anciennes provinces françaises, en leur substituant cette arbitraire mosaïque de « départements » que Bismarck a plaisamment qua-

(1) Celui-là même à l'Introduction duquel sont empruntées ces pages, quelque peu remaniées et mises à jour en vue de leur présente réimpression : *Les Bardes et Poètes Nationaux de la Bretagne Armoricaire*, préface d'Anatole Le Braz (gr. in-16 de près de 1000 p.), Plihon et Hommay, Rennes, et Sansot, Paris, éd., 1918).

lifiée d'« échiquier d'utopie dessiné par des fous », pensa porter le coup fatal à l'antique royaume de Nominoë. Cependant, il nous restait notre Histoire, patrimoine intangible et sacré dont nulle puissance humaine ne pouvait nous dépouiller. Il nous restait aussi notre langue, que la Révolution eut le bon sens de respecter en quelque mesure, qu'elle utilisa même pour la diffusion de ses principes, plus sage, en cela, et plus équitable que tous les régimes, impérial, royal ou républicain, qui, par la suite, devaient proscrire et traquer impitoyablement l'idiome de nos pères. Ni cette histoire, ni cette langue ne pouvaient être abolies par un simple caprice du législateur. Et ce fut là le salut de la nationalité bretonne.

Or, cette Bretagne que l'Assemblée Constituante avait cru enterrer pour toujours, que les guerres de l'Empire avaient ruinée et dépeuplée, cette Bretagne n'était pas morte et ne voulait pas mourir, tant les événements se jouent des prévi-



STATUE DE BRIZEUX, A LORIENT
par Pierre Ogé.

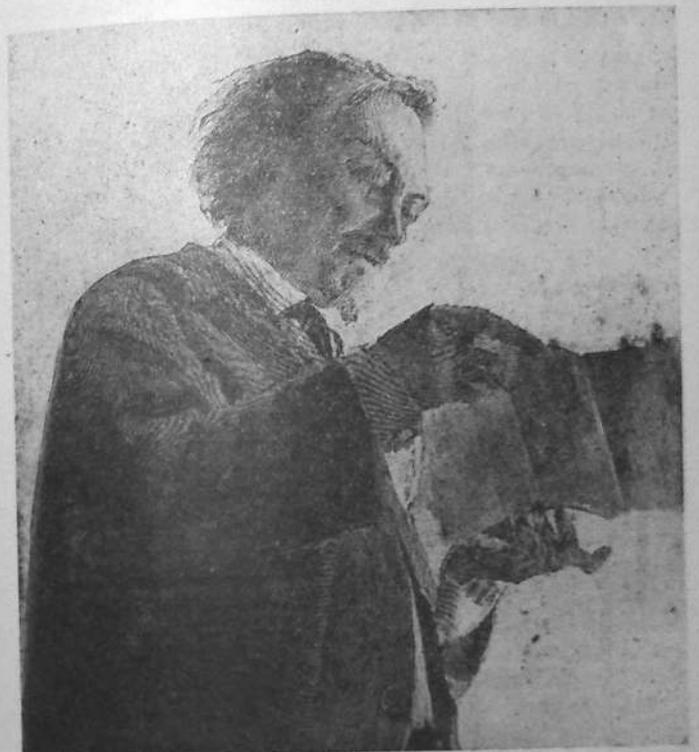
sions des hommes, cette Bretagne allait naître, plus forte, plus vivante, plus vivace que jamais, grâce à ses historiens, à ses philologues, à ses folkloristes, grâce à ses bardes et à ses poètes.

C'est au glorieux Le Gonidec, « Reizer ar Brezoneg » (le « Législateur du Breton »), que revient l'honneur d'avoir définitivement restauré et fixé la langue bretonne. C'est lui, à l'aurore du XIX^e siècle, qui en a précisé et codifié les règles complexes ; c'est à sa Grammaire et à ses Dictionnaires monumentaux que les celtisants doivent aujourd'hui d'être maîtres d'un admirable instrument d'expression.

Après lui, La Villemarqué s'est appliqué à mettre en valeur les beautés originales de notre idiome et la splendeur épique du Romancero breton, dont les textes, manifestement épurés et stylisés par ses soins, ont paru, pour la première fois, en 1838, sous le titre immortel de *Barzaz-Breiz* ou « Chants populaires de la Bretagne ». Quelque opinion que l'on puisse aujourd'hui professer au sujet de leur authenticité, on sait l'enthousiasme provoqué dans le monde entier, qui les traduisit en ses langues les plus répandues, par la révélation de ces chants où palpitait l'âme d'un noble peuple. George Sand s'en fit l'écho dans le magnifique éloge du génie breton que nous avons reproduit au début de cette étude. Qu'il nous suffise de constater ici, avec Louis Tiercelin, « l'influence merveilleuse du livre de La Villemarqué sur le mouvement des études bretonnes » et que « c'est du *Barzaz-Breiz* seulement que date l'exhumation de la Bretagne ».

Et pourtant Brizeux, en publiant son poème *Marie*, dès 1831, Emile Souvestre, en donnant, quatre ans plus tard, sa remarquable étude critique sur *Les derniers Bretons* (qui n'étaient même pas les avant-derniers), avaient préparé, entrepris cette exhumation redoutable. Elle devait être achevée, peu après l'avènement du *Barzaz-Breiz*, par le Walter Scott armoricain, Pierre-Michel-François Chevalier, dit Pitre-Chevalier, romancier romantique qui eut son heure de vogue, mais qui a été mieux inspiré en s'affirmant le brillant vulgarisateur de notre histoire dans les deux volumes consacrés par lui, en 1844, à *La Bretagne ancienne* et à *La Bretagne moderne* et tout pénétrés du plus vif esprit patriotique.

A la suite de ces premiers apôtres de la renaissance nationale, il faudrait pouvoir évoquer leurs innombrables disciples. La place, malheureusement, nous manque, et nous devons



VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, par Guth.

nous borner à citer les plus marquants, tout en jetant un rapide coup d'œil sur l'ensemble de ce grand mouvement idéaliste.

En ce qui concerne les bardes et les poètes, on trouvera

dans notre recueil (1) les noms de ceux qui méritent une particulière attention. En 1879, le *Bulletin* de la « Société des Bibliophiles bretons » a publié une liste de nos poètes du XIX^e siècle ; cette liste donne plus de deux cents noms et elle est loin d'être complète. Les bardes qui ont chanté dans la langue ancestrale ne sont pas moins nombreux.

Dans le roman et dans le conte, nous ne pouvons que mentionner au hasard quelques personnalités notables : Erwan ar Moal (*Dir-na-dor*), Loeiz ar Floc'h (*Stourmer*), Yvon Crocq (*Eostik Kerinek*), Klaoda'r Prat (*Pluenzir*), pour le breton ; et contentons-nous de rappeler au hasard Chateaubriand, Villiers de l'Isle-d'Adam, Emile Souvestre, Paul Féval, Zénaïde Fleuriot, Raoul de Navery, Pierre Zaccone, Hippolyte Violleau, Anatole Le Braz, Charles Le Goffic, Charles Géniaux, Yves Le Febvre, Ian Karker, qui ont cultivé les mêmes genres littéraires en français.

Des philosophes et des sociologues comme La Mennais, Renan, Hello, Jules Simon, Théodule Ribot ; des « scientifiques » comme Le Maout, La'nnec, Lucas-Championnière, Félix Le Dantec ; des critiques comme Amédée Duquesnel, Pierre Ginguéné, Charles Monselet, Hippolyte Lucas, Gustave Geffroy, Léon et Alphonse Séché, Armand Dayot ; des historiens et des hagiographes, spécialisés dans l'étude de notre passé breton, tels que Arthur Le Moyne de la Borderie, auteur de la définitive *Histoire de Bretagne*, M. Barthélemy Pocquet du Haut-Jussé, son continuateur, et MM. Aurélien de Courson, P. G. de Roujoux, Miorcec de Kerdanet, P. Levot, Armand du Chatellier, l'abbé Manet, J. M. Le Huërou, Guillaume Le Jean, Geslin de Bourgogne, Anatole de Barthélemy, Louis et Gaston de Carné, Henri et Alain de Cleuziou, René de Lisle du Dréneuc, Frédéric Saulnier, A. Le Moy, Xavier de Bellevue, le chanoine Ch. Peyron, Dom Plaine, Dom Robert, Charles de la Lande de Calan, René de Laigue, Prosper Hémon, Léon Dubreuil, pour ne citer que quelques-uns des plus notoires ; des héraldistes comme Briant de Laubrière, Pol Potier de Courcy, et MM. de Bergevin, de l'Estourbeillon, Fret-

(1) *Les Bardes et Poètes nationaux de la Bretagne armoricaine* (1918).

tier de la Messelière ; des archéologues comme Cambry, les Closmadeuc, Maudet de Penhouet, Cayot-Délandre, l'abbé Mahé, Jollivet, et tant d'autres, — ont porté très haut le renom intellectuel de la Bretagne.

La philologie celtique moderne a rompu depuis longtemps avec le système par trop fantaisiste (« *Celtica negata, negatur orbis* ») des Le Brigant et des Corret, ce dernier plus connu sous le nom de La Tour d'Auvergne et plus fameux d'ailleurs comme « Premier Grenadier de France » que comme auteur des *Origines gauloises*. La véritable science des langues celtiques est de création récente ; le mérite en revient aux éminentes études de Zeuss et des philologues allemands. Mais nous nous honorons à bon droit des travaux de nos savants bretons : Le Gonidec et ses continuateurs : Troude, Le Men, Loth, Ernault, Vallée, Pierre Le Roux, René Le Roux, de qui les travaux s'égalent à ceux des premiers celtistes étrangers à notre pays ; Jubainville, Gaidoz, Dottin, Tourneur, Vendryès, Quiggin, Mackinnon, Zimmer, Kuno Meyer...

La littérature orale de notre pays a été pieusement recueillie par les soins de Luzel et Le Braz et de Narcisse Quélien en Trégor, du docteur A. Fouquet et de Loeiz Herrieu en Vannetais, des abbés J.-G. Henry et Henri Guillerm en Cornouaille et Leon, de Laterre et Gourvil en Poher-Cornouaille. Pour la Haute-Bretagne, où règnent les patois gallos, il convient de ne point oublier, après ceux de Paul Sébillot, « Prince des Fokloristes », les travaux estimés d'Armand Guéraud, Lucien Descombe, Adolphe Orain, Eugène Herpin, Louis Esquieu, des abbés Duine et Mathurin...

Au théâtre, les Lettres françaises ont été représentées avec distinction par un certain nombre d'écrivains de notre pays : Jacques Royou, Alexandre Duval, Hippolyte Lucas, Monselet, Souvestre, Féval, Villiers de l'Isle-Adam. Edouard Menechet, Poupard-Davyl, Louis Tiercellin, Olivier de Gourcuff... Cependant que la langue bretonne, après nous avoir donné une littérature lyrique hors de pair et d'honorables productions en romans, contes, critique, voire en histoire et en archéologie, semble devoir trouver dans l'art dramatique les éléments de sa plus haute revanche. Depuis la mémorable journée de Ploujean, en 1898, où MM. Le Braz et

Le Goffic et le regretté Emile Cloarec, plus tard député de Morlaix, renouvelèrent avec éclat la vieille formule du théâtre populaire breton, depuis la thèse approfondie, mais si pessimiste, d'Anatole Le Braz sur *Le Théâtre Celtique*, nous avons vu plus de cent troupes improvisées surgir dans nos campagnes et dans nos villes, interprétant avec une égale bonne volonté et une fortune diverse les anciens mystères qui ravissaient nos pères et le nouveau répertoire des Le Bayon, Perrot, Le Garrec, Rolland, Gwennou, Jaffrennou, Le Berre, Carné, Le Prat, Herrieu, Larboulette, Kelen-Glas... De ces tentatives éparées, deux surtout sont à signaler, pour leur légitime et durable succès : au pays de Vannes, celle de l'abbé Joseph Le Bayon, barde « Job er Gléan », qui, avec l'aide de son excellente troupe des *Paotred Sant Guigner* (« les Gars de Saint-Guigner »), a réussi à fonder, à côté du pèlerinage national que Sainte-Anne d'Auray propose à la dévotion catholique des populations, un pèlerinage d'Art très suivi qu'on a surnommé à juste titre l'« Oberammergau breton » ; au pays de Leon, l'abbé J.-M. Perrot et ses *Paotred Sant Vouga* (« les Gars de Saint-Vougay ») ont déjà fait à leurs représentations solennelles du château de Kerjean, dont se rehausse la fête annuelle des *Bleuniou Brug* (« Fleurs de Bruyère »), une renommée qui tend à égaler celle du théâtre semi-permanent de Sainte-Anne d'Auray. Et il convient de mentionner encore, parmi les plus hardies entreprises du théâtre populaire et les mieux conduites, celle du barde Charles Rolland et de ses *Paotred Gwerleskin* (« les Gars du Guerlesquin ») qui déployaient, à la veille de la guerre, une activité non moins méritoire.

Si nous n'avions été dans la nécessité de restreindre cette étude, nous eussions pris plaisir à montrer ici, même brièvement, le rôle et le développement de la presse bretonne depuis la Révolution, à rechercher par quels moyens et dans quelle large mesure elle a contribué au réveil de la nationalité bretonne, enfin à énumérer les publications quotidiennes ou périodiques, journaux, revues, magazines, qui, au cours du XIX^e siècle, ont puissamment coopéré à la grande œuvre du relèvement.

Niera-t-on qu'elle est prodigieuse, cette vitalité de l'âme bretonne, depuis l'heure où la Constituante a pensé l'abolir en même temps que les derniers vestiges de notre particularisme politique ? Lisez la belle page, toute frémissante d'espoir, que Luzel a donnée pour préface à son recueil *Bepred Breizad* ; vous y remarquerez, entre d'autres, ces lignes extraites par le barde des manuscrits posthumes de l'historien celtisant Le Huërou :

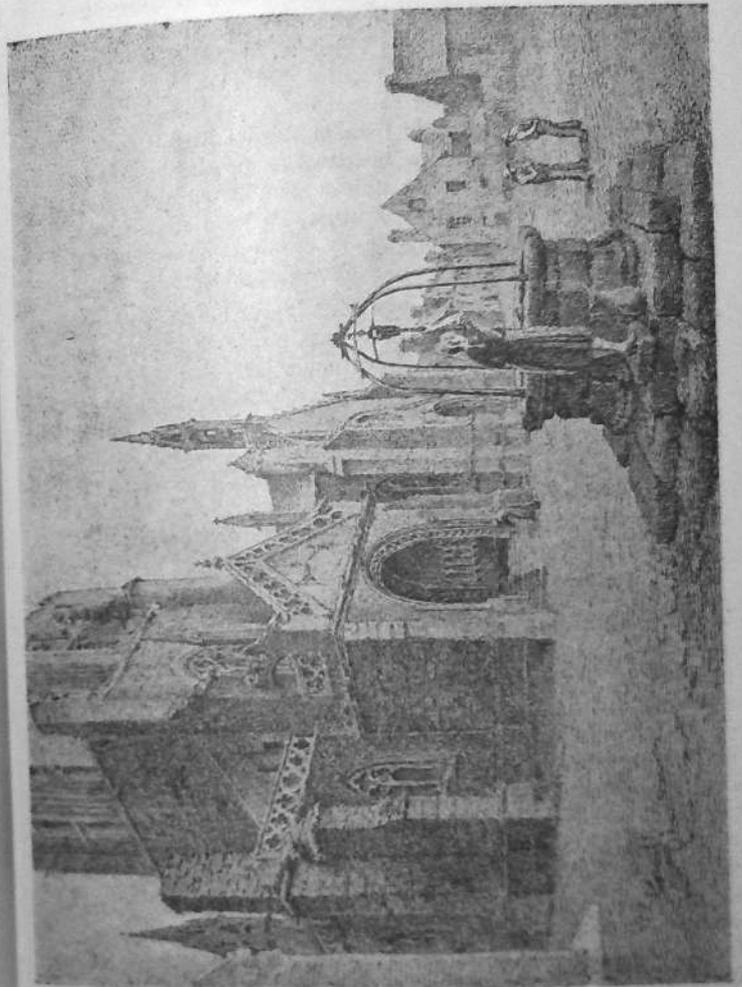
« Les souvenirs de nationalité sont indestructibles ; ils peuvent être obscurcis, altérés, submergés parfois au milieu de la tourmente, mais ils ne périssent pas ; ils finissent toujours par surmonter l'abîme ; toujours ils reparaissent à la surface. C'est là comme un symbole de l'immortalité qui leur est réservée. »

Ainsi, loin d'amener une décadence, la suppression officielle de la province de Bretagne a provoqué chez nous une renaissance de l'art national. Ne serait-on pas, en effet, bien empêché de trouver, avant la Révolution, une pareille activité intellectuelle appliquée tout ensemble à l'étude de notre passé, à la mise en valeur de nos richesses collectives, à l'illustration de notre langue trop longtemps négligée, au maintien de nos plus respectables traditions, enfin à l'amélioration progressive de notre situation matérielle et morale, dans le présent et pour l'avenir ?

Et n'allez pas croire que cette activité se borne à des écrits ! Les Bretons agissent. Depuis un siècle ils n'ont cessé d'agir. L'une des formes les plus remarquables de leur activité extérieure est l'association. Partout, les Bretons, sachant que l'union fait la force, et surtout les Bretons exilés, se groupent pour affirmer leur solidarité de race et d'aspirations. Dès 1810, nous voyons, à Paris, sous l'impulsion de la vieille nostalgie patriotique, l'élite de la colonie bretonne se réunir en de fraternelles agapes, qui deviennent annuelles à partir de 1836 et qui se sont perpétuées par le « Dîner Celtique », fondé par Narcisse Quélien et présidé par Renan jusqu'à sa mort, et par les banquets périodiques du *Fursteur Breton*, du *Breton de Paris*, de *La Bretagne*, de l'*Union Régionaliste Bretonne*, auxquels il convient d'ajouter le banquet breton-gallois de la Saint-David.

Bien d'autres occasions se sont offertes aux Bretons exilés sur les rives séquanaises de se grouper et de communier dans l'amour du pays natal : qu'il nous suffise de rappeler les divers cours de breton professés depuis 1900, sous les auspices de *La Bretagne* et du *Breton de Paris*, par Tanguy Malmanche, le P. Camenen et les poètes Adrien de Carné et Joseph Jacob ; et aussi les brillantes séries de conférences données à l'École des Hautes Etudes Sociales sur l'histoire et l'économie des peuples celtiques et où s'affirma jusqu'à la guerre, devant un public nombreux et fervent, la jeune maîtrise de Yann Morvran-Goblet, Ovate du *Gorsedd*.

Les sociétés régulièrement constituées, qui se recrutent parmi les élites bretonnes, sont très nombreuses, les unes spécialement préoccupées de littérature, d'art, de science, d'autres se donnant pour but la sauvegarde d'une langue et l'émancipation d'un peuple, d'autres s'appliquant à la solution de certains problèmes économiques dont dépendent l'avenir et la fortune du pays, d'autres encore se bornant à resserrer les liens de fraternité entre compatriotes émigrés, plusieurs même assumant à la fois ces différentes missions. Dans les années qui précédèrent la guerre européenne, on comptait environ cinquante associations de ce genre en Bretagne (sans parler des troupes de théâtre populaire), une trentaine à Paris et dans sa banlieue, une quinzaine dans les provinces françaises et autant aux colonies (Alger, Constantine, Casablanca, Saint-Louis du Sénégal, Madagascar, Saïgon, etc.). Citons, parmi les principales : l'Association Bretonne, une des doyennes, dont les présidents les plus distingués ont été Arthur de la Borderie, Vincent Audren de Kerdrel et le comte Lanjuinais ; la Société des Bibliophiles Bretons et de l'Histoire de Bretagne, fondée à Nantes en 1877, longtemps présidée par La Borderie et dirigée en 1914 par le vicomte Charles de la Lande de Calan ; l'Union Régionaliste Bretonne (*Kevredigez Broadek Breiz*), fondée en 1898 et successivement présidée par Anatole Le Braz, René de Kerviler et le marquis de l'Estourbeillon ; la Fédération Régionaliste de Bretagne (*Unvaniez Arvor*), fondée en 1911 sous la présidence de Jos Parker ; le *Gorsedd Gourenez Breiz-Vihan* ou « Collège des Druides, Bardes et Ovates de la Presqu'île de Petite-Bretagne » créée en 1905, suffragant du *Gorsedd* gallois et dont les Grands



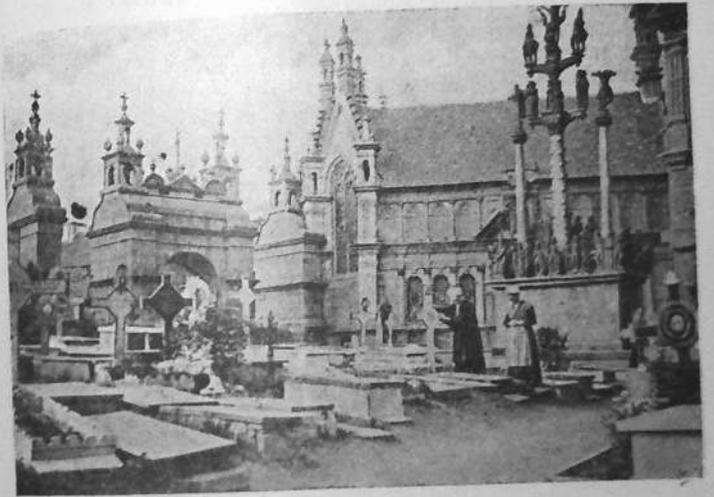
LOCRONAN. — L'ÉGLISE ET LA PLACE
D'après un dessin original de Ch. Corcuff, communiqué par *La Bretagne à Paris*.

Druides ont été jusqu'à ce jour Jean Le Fustec (« Lemenik ») et Yves Berthou « Kaledvoulc'h » ; enfin, marchant sur les traces de l'ancienne Académie Celtique, fondée par Cambry et Mangourit en l'an XIII, l'Institut National de Bretagne, édifié par les délégués de seize sociétés savantes, réunis à Redon, sur l'initiative de l'Union Régionaliste Bretonne, le 14 septembre 1912. Cet Institut, formé de six Académies composées chacune de quinze membres et qui étaient celles de Langue Bretonne, Littérature, Histoire et Archéologie, Beaux-Arts, Sciences morales et économiques, avait élu son premier président en la personne de Charles Le Goffic.

Outre les congrès et réunions périodiques de ces sociétés, il convient de signaler, parmi les manifestations les plus remarquables de l'intellectualité bretonne, les solennités commémoratives en l'honneur de nos hommes illustres, qui furent pour le patriotisme breton de fréquentes occasions de s'affirmer et s'accroître ; puis, ces gracieux « pardons » régionalistes organisés un peu partout depuis quelques années et qui sont des fêtes des yeux et du cœur ; et aussi, et surtout, les grands meetings panceltistes qui réunirent aux Bretons des Îles les Bretons du continent.

Ce fut à Abergavenny, dans le pays de Galles, qu'eut lieu la première rencontre interceltique, les 10, 11 et 12 octobre 1838, à l'occasion de l'Eisteddfod du *Gorsedd* gallois, qui perpétue en Grande-Bretagne l'antique institution bardique. Les députés de l'Armorique étaient MM. de la Villemarqué, du Marc'hallac'h, de Francheville du Pélinec, de Jacquilot du Boisrouvray, de Mauduit, M. et M^{me} A. F. Rio, cette dernière d'origine galloise. Ils furent fêtés avec enthousiasme par leurs frères de Cambrie. La Villemarqué fut particulièrement acclamé lorsqu'il entonna son *Kanaouen Eisteddvod* (chant de l'Eisteddfod). On lui offrit une magnifique coupe (*korn-hirlas*) qui a été pieusement conservée dans sa famille, et l'investiture bardique, avec le nom de « Barz Nizon », lui fut conférée par l'Archi-Druide « Cawrdaf » sur le dolmen sacré, le *Maen-Llog* ou « Pierre du Destin ». Le vicomte de Jacquilot du Boisrouvray lut aussi avec grand succès le fameux toast composé tout exprès par Lamartine, époux d'une Galloise qui prête aux Bretons ce fier langage :

Quand ils se rencontraient sur la vague ou la grève,
En souvenir vivant d'un antique départ,
Nos pères se montraient les deux moitiés d'un glaive
Dont chacun d'eux gardait la symbolique part :
— « Frère, se disaient-ils, reconnais-tu la lame ?
Est-ce bien là l'éclair, l'eau, la trempe et le fil ?
Et l'acier qu'a fondu le même jet de flamme
Fibre à fibre se rejoint-il ? »



SAINT-THÉGONNEC

(La Bretagne Touristique.)

Et nous, nous vous disons : « O fils des mêmes plages,
Nous sommes un tronçon de ce glaive vainqueur !
Regardez-nous aux yeux, aux cheveux, aux visages :
Nous reconnaissez-vous à la trempe du cœur ?...
N'est-ce pas cet œil bleu comme la mer profonde
Qui brise entre nos caps sur des écueils pareils,
Où notre ciel brumeux réfléchit dans son onde
Plus de foudres que de soleils ?

« De nos robustes mains quand la paume vous serre,
Ce langage muet n'est-il pas un serment
Qui jure l'amitié, l'alliance ou la guerre,
Que nul révers ne lasse et nul jour ne dément ?
Nos langues, où le bruit de nos grèves domine,
Ne vibrent-elles pas, rudes, du même son,
Ainsi que deux métaux nés dans la même mine
Rendent l'accord à l'unisson ?

« Reconnaissons-nous donc, ô fils des mêmes pères !
Le sang de nos aïeux, là-haut, nous avouera.
Que l'hydromel natal écume dans nos verres,
Et poussons dans le ciel trois sublimes hurra :
Hourra pour l'Angleterre et ses falaises blanches !
Hourra pour la Bretagne aux côtes de granit !
Hourra pour le Seigneur qui rassemble les branches
Au tronc d'où tomba le vieux nid !

« Dans le drame des temps, nous avons deux grands rôles :
A nous les champs d'argile, à vous les champs amers !
Pour répandre de Dieu la semence aux deux pôles,
Creusons-nous deux sillons sur la terre et les mers !
Dans toute glèbe humaine où sa race fourmille,
Premiers-nés d'Occident, à la neuve clarté,
Marchons, distribuant à l'immense famille
Dieu, la Paix et la Liberté ! »

Après trente années révolues, les Celtes de la branche kymrique se retrouvent à Saint-Brieuc, où La Villemarqué, La Borderie, Luzel, Henri du Cleuziou, Geslin de Bourgogne, Charles de Gaulle, Henri Martin et d'autres personnalités éminentes organisèrent, du 15 au 20 octobre 1867, un important congrès celtique, sous les auspices de l'Association Bretonne et avec la participation des Gallois.

Une nouvelle période de trente ans s'écoule, et c'est à Cardiff qu'en juillet 1899 Bretons et Cambriens scellent à nouveau le pacte de fraternelle alliance. Nos délégués, trois fois plus nombreux que ceux de 1838 et dont plusieurs reçurent à leur tour l'ordination bardique des mains de l'Archi-Druide « Hwfa-Môn », étaient Charles Le Goffic et M^{me} Le Goffic, Anatole Le Braz, Bourgault-Ducoudray, François Vallée, François Jaffrennou, Jean Le Fustec, Lionel Radiguet, Léon Durocher, René Grivart de Kerstrat, R. de Saint-Meleuc,

Cadic, le peintre-photographe Emile Hamonic, Guillaume Corfec, directeur du quotidien briochin *L'Indépendance Bretonne*, MM. de l'Estourbeillon, Riou et Le Gonidec de Traissan, députés de Bretagne, et leur futur collègue Emile Cloarec. A cette délégation s'étaient joints spontanément quelques journalistes français.

Depuis ces trois imposantes manifestations, qui marquent les trois étapes de l'entente celtique au XIX^e siècle, les Celtes des cinq nations, Kymris et Gaëls réunis, ont eu presque annuellement l'occasion de fraterniser, soit aux grands congrès pan-celtiques de Dublin (1901), Caernarvon (1904), Edimburgh (1907), Bruxelles (1911), Quimper (1924), Riec (1927) ; soit aux Eisteddfodau bretonnes-galloises de Saint-Brieuc (1906), Swansea (1907), Nantes (1910), etc., soit à l'occasion des Oireachtas d'Irlande ou des Mod d'Ecosse.

Ainsi fut définitivement renouée la tradition d'une race que le malheur n'a point abattue et qui, en dépit de ses ennemis coalisés, trop prompts à proclamer sa déchéance, semble bien décidée à surmonter enfin les destins contraires et à rassembler les tronçons du glaive symbolique chanté par Lamartine dans son *Toast* d'Abergavenny. Ainsi se manifesta et se développa, au cours des temps modernes, un double sentiment national et racial dont les Bretons d'Armorique prennent conscience chaque jour davantage et que justifie cette haute parole du même poète : « Les nations doivent croire en leur éternité ».

(*Les Bardes et Poètes nationaux de la Bretagne Armoricaïne.*)

HERSART DE LA VILLEMARQUÉ (1)

Origines de la langue bretonne

Aucune langue de l'Europe ne possède des titres de noblesse plus respectables et mieux établis que celle des Bretons. Fille

(1) Le vicomte Théodore-Claude-Henry HERSART DE LA VILLEMARQUÉ, est né au château de Keransker, près Quimperlé, le 7 juillet

des dialectes celtiques, alliée à la grande famille des idiomes indo-européens et sœur du sanscrit, dont le vocabulaire et la syntaxe ont avec les siens des rapports frappants, elle cache, comme lui, sa source dans les premiers âges du monde. Les travaux lumineux des philologues gallois et irlandais, James Pritchard et Adolphe Pictet, ont mis tout récemment ce fait à l'abri du doute. Aucune langue européenne n'offre autant de monuments littéraires de la même ancienneté. Les autres nations de notre hémisphère étaient encore barbares, et déjà notre littérature était cultivée depuis plusieurs siècles : elle avait des poètes, héritiers de la civilisation gauloise réfugiée en Armorique, qui résumaient en eux-mêmes toute la science du passé druidique et du présent chrétien, et déjà le barde Gwenc'hlan, dont les paysans armoricains chantent encore les poésies, Taliésin, converti par saint Gildas de Rhuys, barde illustre lui-même, Hyvarnion, saint Sulio, et d'autres dont les Bretons Gallois ont sauvé les écrits, faisaient retentir de leurs chants les solitudes armoricaines récemment colonisées par les émigrés de l'île de Bretagne. Les Barbares écoutaient, charmés, des accents si nouveaux pour eux : les rois franks cherchaient à les attirer à leur cour et les chefs étrangers tenaient à honneur d'être célébrés par la muse bretonne.

Quand, avec le progrès des âges, l'empire frank fut devenu monarchie française, et l'heptarchie saxonne, royaume anglo-normand ; quand naquit la langue française, parlée dès sa naissance dans l'île de Bretagne et sur le continent, ce ne fut pas au latin seul et aux seuls idiomes germaniques qu'elle emprunta son vocabulaire et sa syntaxe ; la langue des Bretons

1815. Il devait y mourir le 8 décembre 1895. Cet éminent celtisant doit sa célébrité et son entrée à l'Institut à la publication de son fameux recueil du *Barzaz-Breiz* (1838), chants populaires, recueillis et plus ou moins remaniés par lui. Cet ouvrage, qui eut un retentissement mondial, marque le renouveau des études bretonnes. Il a même eu une influence déterminante sur les mouvements régionaliste et autonomiste qui se sont développés depuis cette époque et surtout depuis la guerre. La Villemarqué a publié en outre : *Les Contes populaires des anciens Bretons et les Épopées de la Table Ronde* ; *La Légende celtique et la Poésie des Cloîtres* ; *Myrdhinn*, *Dictionnaires bretons* de Le Gonidec ; *Poèmes bretons du Moyen Âge*, etc.

d'Armorique eut une part notable dans sa formation. Ce ne fut pas uniquement dans les littératures de la Grèce et de Rome qu'elle alla prendre des modèles poétiques, elle en chercha dans celle des anciens Bretons, elle imita leurs ouvrages qui, « une fois traduits dans les autres langues, dit l'illustre auteur de la *Conquête de l'Angleterre*, devinrent pour les étrangers la lecture la plus attachante, le thème sur lequel les romanciers du moyen âge bâtirent le plus volontiers leurs fictions ». En effet, les épopées chevaleresques de la Table Ronde que la France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne, l'Italie

et jusqu'à la Scandinavie et l'Islande ont tour à tour traduites, imitées, reproduites en vers et en prose, qui ont fait les délices et le plus beau titre littéraire de l'Europe du XII^e au XV^e siècle, et dont la renommée dépasse toute imagination, ces épopées nous appartiennent, elles ont pris naissance en Bretagne, elles sortent de nos chants populaires : « Ils étaient si remplis de poésie, ils avaient une si forte teinte d'enthousiasme et de



COSTUME D'AURAY
(Archives du Touring Club de France.)

conviction, continue M. Aug. Thierry, qu'ils durent naturellement frapper les auteurs du moyen âge. » Les derniers chants, venus jusqu'à nous par la tradition, ont eu le même succès : ils ne sont imprimés que d'hier, et déjà les voilà traduits en français, en anglais, en allemand : le philologue les commente, l'historien s'en prévaut, le poète les chante, le romancier s'en empare et les développe : ils réalisent en un mot les prévisions d'un critique aussi judicieux qu'impartial qui les jugeait de nature à intéresser non seulement la France, mais l'Europe. Tels sont les titres de gloire de la langue bretonne et les obligations que lui ont les littératures étrangères.

(*L'Avenir de la Langue bretonne*,
article de *La Bretagne Contemporaine*, Nantes, 1865.)

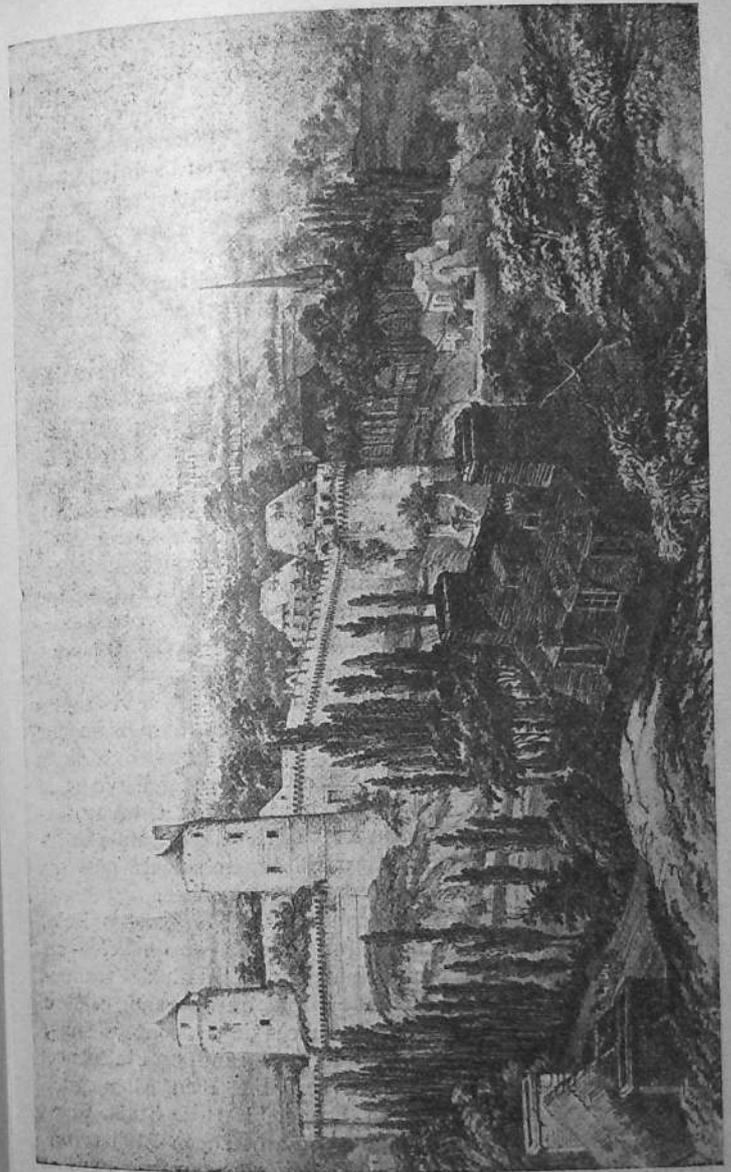
GEORGES DOTTIN (1)

Les littératures celtiques et la littérature bretonne

Par littératures celtiques, nous entendons les littératures de langue celtique. Les œuvres de langue latine, comme de langue anglaise ou de langue française, des auteurs celtiques, n'y ont point de place.

Les langues celtiques, vers le ^{ve} siècle avant notre ère, étaient en usage dans la péninsule ibérique, les Gaules cisalpine et transalpine, l'Europe centrale, la Balatie d'Asie Mi-

(1) Georges DOTTIN (1863-1928), né à Liancourt (Oise), d'une famille mayennaise, universitaire des plus distingués, a inscrit son nom parmi ceux des premiers celtisants de notre temps. Professeur à la Faculté des Lettres de Rennes, Doyen depuis la nomination de M. Loth au Collège de France, M. Georges Dottin a laissé une œuvre considérable, formée principalement d'études ethniques et philologiques : *La Philologie celtique* ; *Manuel pour servir à l'histoire de l'antiquité celtique* ; *Manuel d'irlandais* ; *Contes et Légendes d'Irlande* ; *L'Épopée irlandaise* ; *Les Littératures celtiques*, etc.



FOUGÈRES. (Dessin et lithographie de F. Benoist.)

neure. Elles ne sont plus conservées que dans l'Ouest de l'Europe. Elles se divisent en deux familles : le gaélique, parlé au commencement du XX^e siècle par 640.000 personnes en Irlande, 230.000 en Ecosse, 4.500 dans l'île de Man ; le breton, parlé par 281.000 personnes dans le pays de Galles, et par 500.000 personnes en Bretagne armoricaine. Le cornique, ou breton de la Cornouaille anglaise, a cessé de vivre au milieu du XVIII^e siècle. Le breton d'Armorique a été importé au XIX^e siècle par les émigrés de Grande-Bretagne fuyant l'invasion saxonne.

La littérature des Celtes du continent nous est tout entière inconnue ; il ne reste rien des chants de victoire dont nous parle Tite-Live, ni des milliers de vers que, d'après César, les druides faisaient apprendre par cœur à leurs disciples. On a découvert en Gaule quelques inscriptions votives et funéraires, des formules magiques et un calendrier, seules reliques de la langue gauloise, qui n'ont guère qu'un intérêt historique.

La littérature des Celtes des Îles Britanniques, qui nous est, en grande partie, parvenue, est, après les littératures grecque et romaine, la plus ancienne des littératures européennes. Elle nous a conservé, mieux encore que la littérature scandinave, les idées, les sentiments et les coutumes antérieurs à la civilisation classique et au christianisme. A la vérité, les plus vieux manuscrits n'en remontent pas au delà du XII^e siècle, mais les textes transcrits leur sont souvent antérieurs de plusieurs siècles ; ils furent sans cesse rajeunis dans la tradition écrite ou orale, en sorte que l'on peut trouver conservées, par des manuscrits du XVI^e siècle, des légendes antérieures à l'ère chrétienne, et, par la mémoire de paysans illettrés du XIX^e siècle, des vers du XIII^e siècle.

Restée inédite jusqu'à la seconde moitié du XVIII^e siècle, l'ancienne littérature gaélique fut tout à coup révélée au monde, en 1762, dans les imitations, données pour des traductions authentiques, d'Ossian, fils de Fingal, qui ont rendu célèbre le nom de James Macpherson. Le succès de ces compositions, qui répondaient au goût de l'époque, fut grand, et l'influence s'en exerça sur les plus illustres écrivains : en Allemagne, Klopstock, Herder, Goethe ; en France, M^{me} de Staël, Chateaubriand, Lamartine ; en Italie, Cesarotti ; en Angleterre, Byron. Dès 1805, la supercherie de Macpherson était décou-

verte, mais les manuscrits qui, directement ou indirectement, lui avaient fourni quelques éléments de ses poésies, restèrent enfouis dans les bibliothèques et ne furent mis au jour que lorsque l'étude des langues celtiques fut assez avancée pour en permettre la traduction, environ un siècle plus tard. Dans l'intervalle, une autre littérature celtique était, elle aussi, l'objet de pratiques analogues. En 1839, une jeune littérateur breton, Th. Hersart de la Villemarqué, publiait, sous le titre de *Barzaz Breiz*, chants populaires de la Bretagne, une collection de chansons, dont le texte primitif avait, pour rappeler des souvenirs historiques, subi d'importants remaniements. C'était le temps où le romantisme avait mis à la mode les chants populaires, et, sans avoir le retentissement et l'influence des prétendus poèmes d'Ossian, le *Barzaz Breiz*, tant en France qu'à l'étranger, obtint le succès que méritait le talent de Hersart de la Villemarqué.

Les littératures celtiques furent ainsi, par un paradoxe singulier, célèbres avant d'être en réalité connues. La publication, en 1853, de la *Grammatica Celtica* de Zeuss, qui créait la grammaire comparée des langues celtiques, rendit enfin possible l'étude des plus anciens textes littéraires. En Irlande, un millier de manuscrits contenaient des romans épiques, des poèmes, des chansons, des vies de saints, des annales, des recueils de lois. Des fac-similés furent établis des plus importants manuscrits ; les principaux textes furent publiés et traduits par Whitley Stokes, E. Windisch, R. Atkinson, Kuno Meyer, W. F. Skene.

Mais l'étude des littératures celtiques est loin d'être achevée. Si la grammaire est aujourd'hui bien connue, nous ignorons encore une partie du vocabulaire, sinon dans ses traits principaux, du moins dans les nuances où l'on pourrait mieux apprécier la valeur du style. On commence à peine à entrevoir dans le fouillis des remaniements successifs les dates et les sources qui permettraient d'écrire l'histoire des œuvres.

*
*
*

La littérature de la Bretagne armoricaine, qui ne s'unit à la France qu'en 1532, n'offre pas de monuments plus anciens que la littérature cornique. Nous connaissons la langue du

VIII^e au XI^e siècle par des gloses à des textes latins conservés en Grande-Bretagne ou sur le continent et par les noïns propres cités dans les anciens cartulaires.

Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, si l'on met à part quelques livres de piété, une collection de noëls anciens (1650), un dictionnaire intitulé le *Catholicon* (1464), la *Vie de Sainte Catherine* (1576), des poèmes sur la Vierge Marie (1513), les œuvres du poète satirique Le Laé (1745-1791), les seuls genres en honneur furent la tragédie et la chanson. Les tragédies sont issues et imitées des mystères du moyen âge, elles traitent de sujets bibliques, de la vie des saints ou d'épisodes de romans de chevalerie. Elles sont au nombre de plus de cent. La plus ancienne qui nous soit parvenue, la *Vie de sainte Nonne et de son fils David*, appartient à la fin du XV^e siècle. Les auteurs en sont inconnus. Elles eurent un grand succès dans le peuple, qui ne se lassa pas de les copier et de les jouer, malgré l'opposition du Parlement et du clergé. La plupart des tragédies datées qui nous ont été conservées sont de la fin du XVIII^e siècle ou du commencement du XIX^e siècle. Trois farces, dont deux ont pour sujet Mardi gras, et qui datent du XVIII^e et du XIX^e siècle, représentent seules le théâtre comique. Si les sujets des mystères et des farces sont peu originaux, si la composition dramatique en est simple, le style pénible, la langue pénétrée de mots français, la versification soutenue à grand renfort de chevilles, les restes de ce théâtre celtique méritent pourtant l'étude que M. Anatole Le Breton a faite ; c'est un des rares exemples conservés d'un théâtre populaire, œuvre de clercs à demi lettrés et même de simples artisans, que des copistes patients et malhabiles, laboureurs, tisserands, matelots, employaient leurs rares loisirs à transcrire, et que des paysans pleins de zèle plutôt que de talent représentaient sur des tréteaux grossiers, où des draps tendus faisaient l'office de décors.

Les chansons populaires de la Basse-Bretagne constituent un ensemble à part dans les littératures celtiques. Si les chansons proprement dites ou soniou, chansons d'amour, satires, chants d'artisans, de soldats et de matelots, chants de noëls et noëls ne manquent point d'analogues en Irlande, en Écosse et au pays de Galles, les complaintes ou gwerziou, tant par leur sujet que par leur composition, sont propres à la péninsule armoricaine.

Hersart de la Villemarqué avait cru trouver les souvenirs les plus lointains de l'histoire de Bretagne dans la collection de chants populaires qu'il fit connaître au grand public dès 1839. Mais des critiques ont montré que ces chants ne contiennent guère de souvenirs historiques antérieurs au XVII^e siècle, sauf quelques thèmes appartenant au folklore européen et dont la provenance est incertaine. Ce sont les menus faits de la chronique locale qui en fournissent les principaux éléments ; ces éléments ont été mis en œuvre de façon à présenter une suite de tableaux qui se succèdent comme les divers actes d'une pièce de théâtre. La forme en est dramatique et émouvante. Les auteurs, qui ne manquent ni de vigueur, ni de sentiment, ni de psychologie, sont rarement nommés et, plus rarement encore, connus.

Vers le milieu du XIX^e siècle, à la suite du succès du *Barzaz Breiz*, une poésie nouvelle, plus variée, se développe en Basse-Bretagne ; elle est souvent influencée par la littérature française ; elle ne pouvait se renouveler aux sources, alors inconnues, de l'inspiration celtique. Brizeux, poète breton de langue française, publia en 1844 la *Harpe d'Armorique*, recueil de poésies bretonnes. Luzel, qui avait recherché et publié les versions authentiques des chansons et les principaux contes qui restaient encore dans la mémoire du peuple, est l'auteur d'un volume de vers intitulé *Toujours Breton*. Le Cornouaillais Prosper Proux a composé de joyeuses chansons en une langue simple et savoureuse. Les Géorgiques bretonnes ont été écrites par l'abbé Guillome sous le titre de *Le livre du laboureur* (1840). La Bible a été traduite par Le Gonidec, Troude et Milin (1868). Le Gonidec et Troude sont également connus comme lexicographes.

Il y a eu aussi une renaissance du théâtre, qui s'est développé au commencement du XX^e siècle, dans les sens historique, moral et religieux, en tenant compte, dans une large mesure, des idées et des coutumes bretonnes. Telles sont les pièces de l'abbé Le Bayon, fondateur du théâtre breton de Sainte-Anne d'Auray, *Monsieur Keriolet* (1902), *Nicolazic* (1909) ; et de M. Tanguy Malmanche, *Le Conte de l'Ame qui a faim* (1904).

On peut encore chercher la littérature bretonne dans les nombreux contes, légendes, traditions et proverbes qui ont

été recueillis surtout par F. M. Luzel, Sauvé et M. Anatole Le Braz, et dont la richesse dépasse de beaucoup celle des compositions populaires récoltées dans les autres provinces françaises, mais dont l'originalité ne pourra être complètement déterminée que par des études critiques qui restent encore à faire.

(*Les Littératures celtiques*. Paris, Payot, éd.)



JOUEURS DE BINIOU ET DE BOMBARDE
(Archives du Touring Club de France.)

CHANSONS ET POÉSIES POPULAIRES

LE TRIBUT DE NOMINOË

Gwerz recueillie et adaptée
par HERSART DE LA VILLEMARQUÉ
(Traduction.)

I

L'HERBE d'or est fauchée ; il a bruiné tout à coup.
— Bataille ! —
— Il bruine, disait le grand chef de famille du sommet des montagnes d'Arez ;
— Bataille ! —
Il bruine depuis trois semaines, de plus en plus, de plus en plus, du côté du pays des Franks,

Si bien que je ne puis en aucune façon voir mon fils revenir vers moi.

Bon marchand, qui cours le pays, sais-tu des nouvelles de mon fils Karo ?

— Peut-être, vieux père d'Arez ; mais comment est-il, et que fait-il ?

— C'est un homme de sens et de cœur ; c'est lui qui est allé conduire les chariots à Rennes,

Conduire à Rennes les chariots traînés par des chevaux attelés trois par trois,

Lesquels portent sans fraude le tribut de la Bretagne, divisé entre eux.

— Si votre fils est le porteur du tribut, c'est en vain que vous l'attendrez.

Quand on est allé peser l'argent, il manquait trois livres sur cent :

Et l'intendant a dit : « Ta tête, vassal, fera le poids. »

Et tirant son épée, il a coupé la tête de votre fils.

Puis il l'a prise par les cheveux, et il l'a jetée dans la balance.

Le vieux chef de famille, à ces mots, pensa s'évanouir ; Sur le rocher il tomba rudement, en cachant son visage avec ses cheveux blancs ;

Et, la tête dans la main, il s'écria en gémissant : — Karo, mon fils, mon pauvre cher fils !

II

Le grand chef de famille chemine, suivi de sa parenté ;
Le grand chef de famille approche, il approche de la maison forte de Nominoë.

— Dites-moi, chef des portiers, le maître est-il à la maison ?
— Qu'il y soit, ou qu'il n'y soit pas, que Dieu le garde en bonne santé !

Comme il disait ces mots, le seigneur rentra au logis,
Revenant de la chasse, précédé par ses grands chiens foâtres.

Il tenait son arc à la main, et portait un sanglier sur l'épaule.
Et le sang frais, tout vivant, coulait sur sa main blanche,
de a gueule de l'animal.

— Bonjour ! bonjour à vous, honnêtes montagnards ; à vous d'abord, grand chef de famille ;
Qu'y a-t-il de nouveau ? que voulez-vous de moi ?

— Nous venons savoir de vous s'il est une justice, s'il est un Dieu au ciel, et un chef en Bretagne.

— Il est un Dieu au ciel, je le crois, et un chef en Bretagne, si je puis.



L'ILE AUX MOINES (Golfe du Morbihan).
(Archives du Touring Club de France.)

— Celui qui veut, celui-là peut ; celui qui peut, chasse le Frank,

Chasse le Frank, défend son pays, et le venge et le vengera !
Il vengera vivants et morts, et moi, et Karo mon enfant,
Mon pauvre fils Karo décapité par le Frank excommunié ;
Décapité dans sa fleur, et dont la tête, blonde comme du
mil, a été jetée dans la balance pour faire le poids !

Et le vieillard de pleurer, et ses larmes coulèrent le long de
sa barbe grise,

Et elles brillaient comme la rosée sur un lis, au lever du
soleil.

Quand le seigneur vit cela, il fit un serment terrible et sanglant :

— Je le jure par la tête de ce sanglier, et par la flèche qui l'a percé,

Avant que je lave le sang de ma main droite, j'aurai lavé la plaie du pays !

III

Nominoë a fait ce qu'aucun chef ne fit jamais :

Il est allé au bord de la mer avec des sacs pour y ramasser des cailloux,

Des cailloux à offrir en tribut à l'intendant du roi chauve.

Nominoë a fait ce qu'aucun chef ne fit jamais :

Il a ferré d'argent poli son cheval, et il l'a ferré à rebours.

Nominoë a fait ce que ne fera jamais plus aucun chef :

Il est allé payer le tribut, en personne, tout prince qu'il est.

— Ouvrez à deux battants les portes de Rennes, que je fasse mon entrée dans la ville ;

C'est Nominoë qui est ici avec des chariots pleins d'argent.

— Descendez, seigneur ; entrez au château ; et laissez vos chariots dans la remise ;

Laissez votre cheval blanc entre les mains des écuyers, et venez souper là-haut.

Venez souper, et, tout d'abord, lavez vos mains ; voilà que l'on corne l'eau ; entendez-vous ?

— Je les laverai dans un moment, seigneur, quand le tribut sera pesé...

Le premier sac que l'on apporta (et il était bien ficelé).

Le premier sac qu'on apporta, on y trouva le poids.

Le second sac qu'on apporta, on y trouva le poids de même.

Le troisième sac que l'on pesa : — Ohé ! ohé ! le poids n'y est pas ! —

Lorsque l'intendant vit cela, il étendit la main sur le sac ;

Il saisit vivement les liens en s'efforçant de les dénouer.

— Attends, attends, seigneur intendant, je vais les couper avec mon épée.

A peine il achevait ces mots, que son épée sortait du fourreau

Qu'elle frappait au ras des épaules la tête du Frank courbé en deux,

Et qu'elle coupait chairs et nerfs et une des chaînes de la balance de plus.

La tête tomba dans le bassin, et le poids y fut bien ainsi.

Mais voilà la ville en rumeur : — Arrête, arrête l'assassin !

Il fuit ! il fuit ! portez des torches ; courons vite après lui !

— Portez des torches, vous ferez bien ; la nuit est noire et le chemin glacé ;

Mais je crains fort que vous n'usiez vos chaussures à me poursuivre,

Vos chaussures de cuir bleu doré ; quant à vos balances, vous ne les userez plus ;

Vous n'userez plus vos balances d'or à peser les pierres des Bretons.

— Bataille ! —

(Barzaz-Breiz. Paris, Perrin et C^{ie}, éd.)

LES CONSCRITS DE PLO-MEUR

Gwerz d'AUGUSTE BRIZEUX

(Traduction)

Il fut un temps, un temps noir et cruel,
Où tous les jeunes gens disaient malédiction à leur jeunesse :
Par bandes en pays français ils s'en allaient, chaque année ;
Hélas ! ils ne revenaient jamais en Bretagne !

Non ! alors, en Bretagne, on ne voyait personne.
Hormis des estropiés, de vieillards et des enfants ;
Il n'y avait plus d'hommes pour labourer et conduire la charrue ;
Les femmes enfin cessèrent d'enfanter.

Napoléon était le chef, le vrai loup de guerre,
Qui, sans pitié pour les pauvres mères, enlevait leurs enfants.

On dit qu'en l'autre monde il est dans un étang,
Plongé jusqu'à la bouche dans un marais de sang.

Lorsque ceux de Plô-Meur furent appelés pour la grande tuerie :
« Le loup est parmi les brebis ! dirent-ils alors.
Oui, le mal est sur nous ! Endurons notre mal,
Et à la bête sauvage tendons notre cou. »

Ils dirent au prêtre : « Voici le jour de l'angoisse,
Revêtez l'étoile blanche et noire pour nous bénir » ;
A leurs parents : « Revêtez aussi vos habits de deuil ; »
Au charpentier : « Faites-nous tout de suite un cercueil. »

Epouvante ! à travers les champs et la lande, on vit
Ces jeunes soldats porter eux-mêmes leur bière ;
Ils conduisaient leur propre deuil vers une tombe ouverte
En chantant avec le prêtre la prière des morts.

Beaucoup de gens charitables de tous les alentours
Étaient venus avec des flambeaux, des clochettes et des croix.
Agenouillés au bord de la route, quelques-uns disaient :
« Allez, chrétiens ! pour vous, nous prions Dieu ! »

Au milieu de la lande du Gôz-Ker, à la lisière de la paroisse
S'arrêta le deuil ! Là ce fut la désolation :
Dans la bière furent jetés leurs cheveux et leurs ceintures,
Et tout le convoi chanta : *De Profundis*.

Les pères se lamentaient, hélas ! et les mères
Lançaient en sanglotant leur âme vers le ciel ;
Tous entre leurs deux bras appelaient leurs fils ;
Eux, comme s'ils étaient morts, ne disaient plus rien.

Dans un calme chrétien, et sans regarder en arrière,
Ils s'en allèrent laissant leur vie à Dieu ;
Le long des sentiers, ils s'en allaient deux à deux,
Aussi tristes que des trépassés, plus dolents, sans mentir.

Ils sont, hélas ! retournés à Dieu, et, sous la terre,
Leurs os sont plus blancs que la cire ;
Leurs parents affligés sont aussi descendus dans la tombe
Les pères et les fils, tous maintenant sont morts.

(*Telen Arvor.*)

LA PROMENADE D'AHES

Gwerz de NARCISSE QUELLIEN (1)
(Traduction.)

Quand la lune est levée sur le Méné-Hom,
La baie de Douarnenez est incomparable.

Aussitôt que le soir descend,
Le pêcheur, au bas de la montagne,

Le pêcheur tourne et retourne ses filets
Et les étend pour les faire sécher.

Ensuite, assis, en attendant
Que soit venue la tombée de la nuit,

Il reste à écouter la voix du vent,
Une petite voix de la nuit qui s'élève dans le lointain.

« N'est-ce pas la nuée, par delà la mer,
Qu'on voit s'ouvrir, chaque soir ? »

(1) Narcisse QUELLIEN, le Barde du « Dîner Celtique » que présida Renan jusqu'à sa mort, est né en Trégor, à la Roche-Derrien, en 1848. Il devait y reposer plus tard, après sa mort accidentelle, survenue à Paris en 1902. Barde, conteur, historien, folkloriste, son œuvre est de haute valeur. On lui doit notamment : *Annik* et *Breis*, poésies bretonnes ; *L'Argot des Nomades en Basse-Bretagne* ; *Chansons armoricaines* ; *Perrinaic* ; *Loïn de Bretagne* ; *Contes et Nouvelles du Pays de Tréguier*, etc.

» Le soleil couché, n'est-ce pas, chaque soir,
Le paradis qui s'ouvre là-bas ?

» Et, le long de la grève, qui est-ce donc qu'on entend
Chanter ainsi, dis-le moi, pêcheur ? »

L'homme de la mer a répondu :

« Ce n'est pas la grande porte du paradis qui s'ouvre ;

» Mais c'est une ville qui s'élève vers le firmament pur,
Une superbe ville qui surgit de l'abîme profond.

» Regarde ce palais monter du fond du golfe,
Et cette église avec son clocher à plate-forme ;

» Et puis, regarde, s'en allant aux danses,
Avec son chevalier, la Princesse aux cheveux blonds.

» A présent écoute comme chante doucement
Sur la grève le tiède vent d'été,

» Et comme le flot touche aux rochers,
Ainsi que glisse une robe de soie dans un bal.

» — Pourtant, me diras-tu, pêcheur,
Quand les étoiles se mettent à briller dans le ciel clair,

» Pourquoi, les étoiles commençant à briller,
Le bal tombe dans les abîmes d'enfer ?

» — C'est la ville d'Is qui sommeille là-bas,
Avec Ahès, sous son enchantement.

» C'est cette fille qui mène les danses,
Chaque soir, pour sa pénitence ;

» Et, quand elle aura fait le tour de la baie,
Elle descendra encore en son pénity :

» Reculez, au moment où elle passera,
Car ses regards sont deux tisons de feu.



QUIMPER. — STATUE DU ROI GRALLON
(*La Bretagne Touristique.*)

» Et si Dieu ne venait à mon secours,
Je la suivrais bien au bas de la mer. »

Mais il fait un signe de croix, le pauvre garçon,
Dès qu'il entend frôler la robe d'Ahès.

(*Breiz. Paris, Maisonneuve, éd.*)

MARGUERITE LA JOLIE

Sône recueilli par F.-M. LUZEL (1)
et A. LE BRAZ

Ecoutez tous, et écoutez encore
Une chansonnette nouvelle, qui a été « levée »
Pour Marguerite de Kerglujar,
La fille la plus proprette qu'il y ait sur terre.

Et sa mère lui disait :
— Chère Marguerite, que vous êtes jolie !
— Que me sert d'être si belle,
Puisque vous ne me mariez toujours pas.

Quand la pomme est rouge,
Il faut la cueillir, et tout de suite ;
La pomme tombe de l'arbre,
Si on ne la cueille, elle se gâte.

— Ma fillette jolie, ne vous désolez !
Avant un an vous serez mariée.
— Et si je meurs avant un an !...
Mettez-moi dans une tombe neuve.

(1) François-Marie LUZEL (1821-1895), celtisant, folkloriste et barde, l'un des plus érudits écrivains bretons de son époque. Pendant près de quarante ans, il a parcouru à pied nos campagnes pour y glaner les précieuses fleurs de notre littérature populaire. Il a ainsi recueilli une soixantaine de vieux « mystères » manuscrits, quatre volumes de chansons et sept volumes de contes et légendes. Parmi ses principaux ouvrages : *Bepred Breizad (Toujours Breton)*, poèmes ; *Gwerziou Breiz-Izel (Chants populaires de la Basse-Bretagne)*, 2 v. ; *Soniou Breiz-Izel (Chansons Populaires de la Basse-Bretagne)*, avec Le Braz, 2 v. ; *Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne* ; *Contes Populaires de la Basse-Bretagne*, etc.



GUÉRANDE. — LES REMPARTS.
Dessin de Cl. Dervenn.
(*La Bretagne Touristique.*)

Mettez trois bouquets sur ma tombe,
Un de roses, deux de lauriers.
Quand iront des mariés au cimetière,
Ils prendront chacun un bouquet

Et ils se diront l'un à l'autre :
— Voici une jeune fille ici,

Laquelle est morte au beau milieu de son envie
De porter des miroirs d'argent (1).

Sur la grand'route, avant de m'enterrer, exposez-moi :
Cloche pour moi ne sonnera point,
Cloche sur la terre ne sonnera point,
Prêtre me chercher ne viendra point.

(*Soniou Breiz-Izel* Paris, Champion, éd.)

MARGUERITE DE KERONAR

Adapté d'un sône breton
par CHARLES LE GOFFIC

Une chanson vient d'être écrite
En dialecte léonard,
Une chanson sur Marguerite
De Keronar.

C'était la plus riche héritière
Qu'on connût chez nos paysans.
On l'a menée au cimetière
A vingt-deux ans.

— Margot, Margot, que je te gronde !
Où sont passés ta lèvre en fleurs,
Tes fins cheveux, ta gorge ronde
Et tes couleurs ?

(1) Les nouvelles mariées, le jour de leurs noces, portaient de
petits miroirs d'argent sur leur coiffure.

— C'est votre faute à vous, ma mère.
On vous l'a dit et répété :
« Rien n'est, hélas ! plus éphémère
Que la beauté. »

A quoi me sert d'être jolie
Comme un fruit mûr en sa saison,
Si par vos ordres l'on m'oublie
A la maison ?

Le plus beau tissu devient loque,
C'est le destin de nos appas.
Mariez-nous quand c'est l'époque ;
N'attendez pas !...

Je veux qu'on m'enterre un dimanche.
Creusez ma tombe et semez-y
De l'aubépin, de la pervenche
Et du souci.

Pour vous dont les cœurs infidèles
Ont fui tout à coup de mon toit,
Comme on voit fuir les hirondelles,
Au premier froid,

Puisque aujourd'hui dans nos campagnes,
Fermier, gentilhomme ou valet,
Vous avez trouvé les compagnes
Qu'il vous fallait,

O jeunes gens de ma paroisse,
Je prierai Jésus, mon Seigneur,
Qu'il favorise et qu'il accroisse
Votre bonheur !

Et maintenant sonnez l'antienne.
Oignez mon corps d'ambre et de nard.
Je n'ai plus rien qui me retienne
A Keronar...

Elle mourut sur ces paroles,
Un soir que les vents attiédís
Jouaient dans les branches des saules...
De profundis !

(*Poésies complètes*. Paris, Plon, éd.)

TH. BOTREL (1)

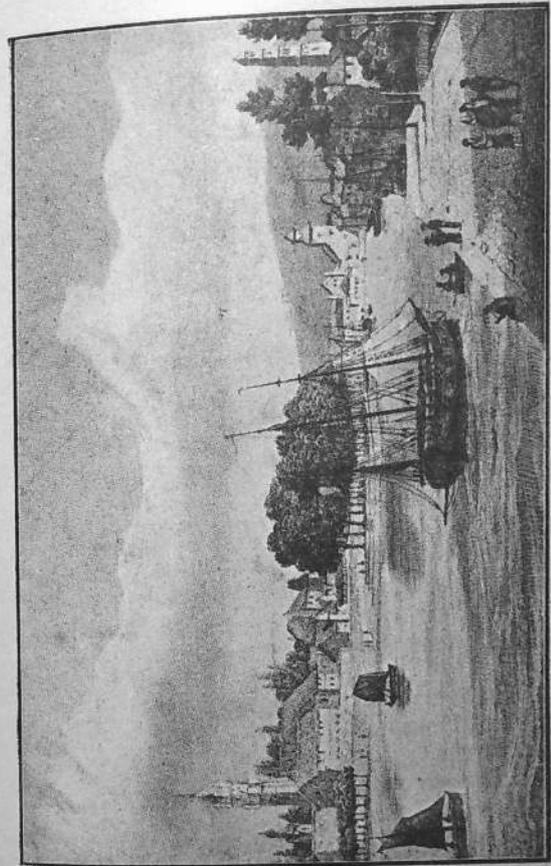
Retour d'Islande

Les trois dernières goélettes
Aujourd'hui rentrent au pays :
Là-bas, leurs blanches silhouettes
Se profilent sur le ciel gris :

Par mer calme à peine moirée
Et légère brise du Nord
Les bateaux, avec la marée,
S'avancent, penchés sur bâbord :

Et, les poings crispés aux bordages,
Déjà les graves morutiers
Voient les clochers de leurs villages
Leur dire bonjour, les premiers !

(1) Théodore BOTREL, né à Dinan le 14 septembre 1868, mort à Pont-Aven le 27 juillet 1925, a fait connaître et aimer jusqu'en Amérique la Bretagne qu'il a chantée avec une foi inlassable. Sa belle voix au timbre prenant s'est tue pour toujours, mais son œuvre restera populaire et l'on continuera de chanter partout ses *Chansons de chez nous*, ses *Chansons en sabots*, ses *Chansons des clochers à jour*... La mort ne lui a pas permis d'achever ses *Souvenirs d'un Barde errant*, où il a conté, d'une façon simple et pittoresque, les vicissitudes de sa carrière.



LANDERNEAU

D'après un dessin de La Pylaie, gravé par Skelton fils.
(*La Bretagne Touristique*.)

*
* *

Or, à Porz-Even, les falaises
Depuis un mois, dès le matin,
Sont couvertes de Paimpolaises
Observant l'horizon lointain ;

L'Ave têtue d'un cœur fidèle
Monte vers la Reine des Cieux
Implorant la « Bonne Nouvelle »
D'un retour hâtif et joyeux ;

L'espoir monte à la mer montante,
D'une lourde angoisse suivi :
Tout le pays est en attente
De Paimpol jusqu'à Loguivy !

*
* *

Mais un cri, soudain : « Ce sont elles,
« L'Ajonc, l'Arvor, le Goéland ! »
Rien qu'à la torme de ses ailes
On reconnaît chaque oiseau blanc.

« Mouille l'ancre et cargue les voiles ! »
Mais ce ne sera qu'à la nuit,
Furtivement, sous les étoiles,
Que l'on abordera, sans bruit,

Pour laisser à leur douleur sombre
Les veuves de quarante amis
Qui pleurent, en berçant dans l'ombre
Soixante orphelins endormis !

(Les Alouettes, Bloud et Gay, éd.).

AN HINI-GOZ (1)

An hi-ni Goz eo va Dous, An hi-ni Goz, eo zur ! An hi-ni Goz
eo va Dous, An hi-ni Goz eo zur ! Ha kouls kou de war a we lan An
hi-ni Ja-ouank ar vrawan An hi-ni Goz eo va Dous an hi-ni Goz eo zur

DISKAN

An Hini-Goz eo va Dous,
An Hini-Goz, eo zur !

Ha koulskoude, war a welan,
An Hini-Iaouank ar vrawan.

An Hini-Iaouank a zo koant,
An Hini-Goz en deus skiant.

An-Hini-Goz am c'hondu mad,
An Hini-Goz a zo d'am grad.

Ma daol an dorn war ben he glin,
An Hini-Goz a c'hoarz ouz-in.

(1) C'est la célèbre chanson populaire que la Muse sordide du Caf'Conc' a parodiée d'indigente façon sous la forme vulgaire et trop connue : *A la nigousse*. L'air et les paroles d'*An hini-goz* sont fort anciens. Ce sône émouvant et symbolique estrée llement pour les Bretons une chanson nationale : la « Vieille » dont il s'agit ici, c'est la vieille et chère Bretagne qui sera toujours la « Douce » de ses fils.

Ha koulskoude, ebarz e ker,
An Hini-Iaouank a garer.

An Hini-Iaouank 'zo ken son,
An Hini-Goz eun tammik krom ;

An Hini-Iaouank 'zo lijer,
An Hini-Goz a zo pounner.

Ha koulskoude n'ouzon perak
Ma c'halon 'ra tik-tak, tik-tak,

Tik-tak a ra ma c'halon baour,
Pa c'han da skei war doull an nor...

An Hini-Goz en deus bleo gwen,
An Hini-Iaouank bleo melen ;

An Hini-Goz liou raden sec'h,
An Hini-Iaouank liou an erc'h,

Liou an erc'h, hag hi ken ien,
Na ra komz ha na sell ouz den...

— Tec'h alese ! tec'h kuit ! tec'h pel !
An Hini-Goz a zo kant gwel,

An Hini-Goz a zo kant gwel :
Ne ra ket taillou Dimezel.

Dimezelled na reont bepred
Nemet goap euz ar Vretoned.

An Hini-Goz zo Bretonez,
An Hini-Iouank 'zo C'Hallez.

Fae eo ganin gant ar C'Hallez
Gant he lerou en he botez !



SAINT-JEAN-DU-DOIGT. — L'ÉGLISE
(*La Bretagne Touristique.*)

Ma komzit a briadelez,
Komzit d'in euz ar Vretonez.

Na lakfen van, pa ve laret
Eo ar Vretonez groac'hellet ;

Evithan da vout groac'hellet,
Eun aval blaz-fal n'en deus ket.

Bezef drouk gant neb a garo,
Troc'het an ed, dornet a vo ;

Bezef drouk gant neb a garo,
Ma Dous ha me m'ereüjo.

Ni 'gousko en eur gwele kloz
War ar pel fresk, bemnoz, bemnoz...

Na pas ve ken koz nag ar bed,
Ganin a vezo gwalennet.

An Hini-Goz eo va Dous,
An Hini-Goz, eo zur !

LA VIEILLE

(Traduction de la chanson précédente.)

REFRAIN

C'est la Vieille qui est ma Douce, — C'est la Vieille assurément !

Et cependant, à ce que je vois, — La Jeune est la plus belle.

La Jeune est jolie, — Mais la Vieille a du cœur.

La Vieille me conduit bien, — La Vieille est à mon goût.

Si je pose ma main sur la pointe de son genou, — La Vieille sourit vers moi.

Et cependant, à la ville, — C'est la Jeune qu'on préfère.

La Jeune se tient si droite, — La Vieille un peu courbée ;

La Jeune est légère, — La Vieille est lourdaude.

Et cependant je ne sais pourquoi — Mon cœur fait tic-tac, tic-tac,

Tic-tac, tic-tac fait mon pauvre cœur, — Quand je vais frapper à sa porte...

La Vieille a les cheveux blancs, — La Jeune a les cheveux blonds ;

La Vieille a un teint de fougère sèche, — La Jeune a un teint de neige,

Un teint de neige, et elle est si froide — Qu'elle n'a de paroles ni de regard pour personne...

— Va-t-en d'ici ! va-t-en ! va-t-en bien loin ! — La Vieille est cent fois meilleure,

La Vieille est cent fois meilleure : — Elle ne fait pas des manières de « Demoiselle ».

Les « Demoiselles » ne font constamment — Que se gausser des Bretons.

La Vieille est Bretonne, — La Jeune est Française.

Je fais fi de la Française, — Avec ses bas dans ses fines bottines.

Si vous voulez me parler de mariage, — Parlez-moi de Bretonne.

Peu m'importe que l'on me dise — Que la Bretonne est ridée par l'âge ;

Pour être ridée — Une pomme n'en a pas mauvais goût.
S'en fâchera qui voudra, — Le blé est fauché, il sera battu ;
S'en fâchera qui voudra, — Ma Douce et moi nous nous
épouserons.

Nous coucherons dans un lit clos, — Sur la balle fraîche,
toutes les nuits, toutes les nuits...

Quand même elle serait vieille comme le monde, — C'est
de moi qu'elle aura l'anneau.

C'est la Vieille qui est ma Douce, — C'est la Vieille assurément !

KOUSK BREIZ-IZEL

Sôn gant « Blei Lannvaus » (1)

An heol a zo ku - zet setu echu an de
 Me glev ar c'hloc'h o tintal an Ave koush koush Breiz-Izel ho dis-pai
 Setu an noz o tond war an douar koush Breiz-Izel ho ken mad
 Trouz ar mor braz a zav d'az luskellat

An heol a zo kuzet, setu echu an de,
Me glev ar c'hloc'h o tintal an Ave.

(1) L'Abbé Jacques LE MARÉCHAL, né à Pluvigner, près d'Auray, en 1877, barde breton qui signe généralement « Blei Lannvaus »

DISKAN

Kousk, kousk, Breiz-Izel, bro dispar !
Sethu an noz o tond war an douar,
Kousk, Breiz-Izel ! bro ken mad !
Trouz ar mor braz a zav d'az luskellat.

C'houez vad ar parkou glaz, hag al lann alaouret
Gant ar gliz noz war ar maeziou a red.

Ar Vesaërien a gan o tastum o loened...
Gwerziou Bro Vreiz ne n'int ket c'hoaz kollet.

En traoniennou didrouz, me glev kan an eostik...
Tellenner-noz, kanet flour ha dousik.

Uz da Vreiz o kousket an nenv steredennet
A lâz ez eus eun Doue d'hon c'haret.

An neb a c'houer bemde a c'hounid e repoz,
'Vid an dud vad Doue 'neuz graet an noz.

Arvor, o douar sakr, a greiz kalon m'ho kar,
N'euz bro a bed ken kaer war an douar.

(le loup de Lanvaux), a composé un certain nombre de poèmes disséminés dans les revues bretonnes. Mais il est surtout connu comme auteur de la délicieuse cantilène : *Kousk, Breiz-Izel* (« Dors, ô Bretagne ») que nous reproduisons.

Cette chanson, toute moderne, sur un délicieux air populaire qui ne semble pas ancien, est aujourd'hui très répandue en Basse-Bretagne. Et elle mérite pleinement sa vogue par le charme très prenant qui s'en dégage.

DORS, O BRETAGNE !...

(Traduction.)

Poème moderne de JACQUES LE MARÉCHAL,

Le soleil est couché, voici le jour qui s'achève ; — J'entends la cloche tinter l'*Ave* du soir.

REFRAIN

Dors, dors, ô Bretagne, pays incomparable. — Voici la nuit qui descend sur la terre ; — Dors, Bretagne, ô mon doux pays, — La grande voix de la mer chante pour te bercer.

Les senteurs du blé vert et du genêt fleuri — S'épandent sur la campagne avec la rosée de la nuit. — Dors, ô Bretagne !...

Les bergers chantent leur sône du soir en rassemblant leurs troupeaux ; — On n'a pas encore oublié les chants de la Bretagne. — Dors, ô Bretagne !...

Dans les vallons paisibles j'entends la voix du rossignol. — O harpeur de la nuit, berce-nous de ton chant émouvant et suave. — Dors, ô Bretagne !...

Le ciel étoilé, qui ondule et scintille au-dessus de toi, ô ma Bretagne, — Proclame qu'il existe un Dieu et qui nous aime. — Dors, ô Bretagne !...

L'homme qui peine chaque jour a droit à son repos ; — Pour les pauvres gens qui travaillent, Dieu a créé la nuit. — Dors, ô Bretagne !...

Arvor, ô terre bénie, c'est de toute mon âme que je t'aime : — Il n'est pas au monde un pays plus beau que le nôtre. — Dors, ô Bretagne !...

BRO GOZ MA ZADOU

Chant national breton, par TALDIR-JAFFRENNOU (1)
(Sur l'air de l'hymne gallois *Hen Wlad fy Nhadau*,
musique de James James (1856) (2))

I

Ni, Breiziz a galon, karomp hon gwir Vro !
Brudet eo an Arvor dre ar bed tro dro,
Dispont 'kreiz ar brezel, hon tadou ken mad
A skuillaz evit-hi o gwad.

DISKAN

O Breiz, ma Bro ! me gar ma Bro !
Tra ma vo mor 'vel mur 'n he zro,
Ra vezo digabestr ma Bro !

II

Breiz, douar ar Sent koz, douar ar Varzed,
N'euz bro all a garan kemend 'barz ar bed.
Peb menez, peb traonien d'am c'halon zo ker :
Ennê kousk meur a Vreizad ter !

O Breiz, ma Bro !...

(1) François JAFFRENNOU, Barde « Taldir », est né à Carnoët, en Haute-Cornouaille, le 15 mars 1879. On lui doit le populaire *Bro goz ma Zadou* (« Vieux pays de mes pères... »), hymne national des Bretons armoricains, qui se chante sur le même air que l'hymne gallois. Jaffrennou a publié des ouvrages appréciés de divers genres, la plupart en breton : *An Delen Dir* (« La Harpe d'acier ») ; *Barzas Taldir* (« Les Poèmes de Taldir ») ; *La Genèse d'un mouvement*, etc.
(2) Musique et accompagnement en vente à la Librairie « Ti-Breiz », à Morlaix.

III

Ar Vretoned a zo tud kaled ha krenv :
 N'euz pobl ken kalonek a zindan an nenv !
 Gwerz trist, son dudius a ziwann eno...
 O ! pegen kaer ec'h out, ma Bro !

O Breiz, ma Bro !...

IV

Mar d'eo bet trec'het Breiz er brezeliou braz,
 He iez a zo bepred ken beo ha biskoaz,
 He c'halon birvidik a lamm c'hoaz 'n he c'hreiz
 Dihunet out brema, ma Breiz !

O Breiz, ma Bro !...

VIEUX PAYS DE MES PÈRES

Hymne national breton

(Traduction.)

I

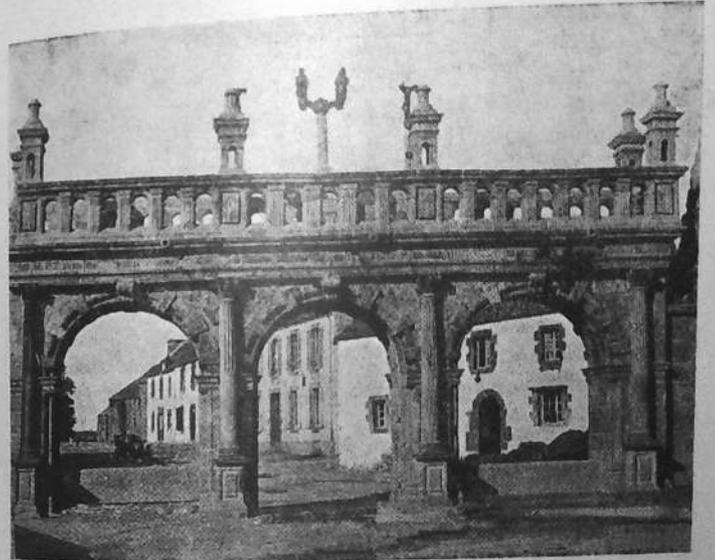
Nous, Bretons de cœur, aimons notre vraie Patrie ! —
 L'Armorique est renommée partout dans le monde. — Sans
 peur à la guerre, nos pères si généreux — Répandirent pour
 elle leur sang.

REFRAIN

O Bretagne, ma Patrie ! j'aime ma Patrie ! — Tant que
 la mer formera un rempart autour d'elle, — Que ma Patrie
 soit libre !

II

Bretagne, terre des vieux Saints, terre des Bardes, — Il
 n'est pas un pays que j'aime tant au monde ; — Chaque
 montagne, chaque vallée est chère à mon cœur : — Plus
 d'un fier Breton y repose !
 O Bretagne, ma Patrie !...



SIZUN. — ARC DE TRIOMPHE
 (La Bretagne Touristique.)

III

Les Bretons sont des hommes robustes et forts ; — Il
 n'est pas de peuple plus courageux sous le ciel. — Les tristes
 gwerziou et les soniou joyeux germent chez nous de toutes
 parts... — Oh ! que tu es belle, ma Patrie !

O Bretagne, ma Patrie !...

IV

Si la Bretagne a été vaincue dans les grandes guerres, —
Sa langue est encore aussi vivante que jamais, — Son cœur
vivace bat toujours dans sa poitrine : — Tu es maintenant
réveillée, ma Bretagne !

O Bretagne, ma Patrie !...

GEORGES DOTTIN

La chanson populaire en Bretagne

Il est intéressant de considérer les chansons du point de vue
de la composition. Il ne s'agit pas, seulement, en effet, de
raconter. Il faut encore savoir conduire l'action, composer
le chant de façon à ce qu'il produise le plus d'effet possible
sur l'auditoire.....

Anatole Le Braz, dans son étude sur *Le Théâtre Celtique*, a
remarqué cette qualité, cette faculté à conduire une action
essentiellement tragique.

Nous en avons un exemple typique dans *La Lépreuse* de
Henry Bataille, dont le sujet est tiré d'une gwerz bretonne (1)

IANNIK COQUART

I

Iannik Coquart, de Ploumilliau, — Est le plus beau fils
de paysan qui soit dans le pays : — C'est la fleur des jeunes
gens, — Le petit cœur des demoiselles.

(1) Henry Bataille a même copié des pages entières de la tra-
duction de Luzel dont il a reproduit dans sa pièce le texte littéral.

Quand Iannik Coquart allait à la Lieue de Grève, — Les
jolies filles accouraient sur le seuil de leurs maisons, — En se
disant l'un et l'autre : — C'est Iannik Coquart qui passe !

Iannik Coquart a dit — A ses parents, en arrivant à la
maison : — « Mon père et ma mère, si vous êtes contents,
j'épouserai une jolie fille.

« J'épouserai Marie Tili. — On donne avec elle une dot
considérable, — On lui donne sept métairies, — Et plein un
boisseau d'argent.

Plein la grande jatte de fil blanc, — Une charette ferrée et
un attelage ! » — Le vieux Coquart répondit — Alors à son
fils Iannik :

« Vous n'épouserez pas Mari Tili, — Car on le reprocherait
à vous et à nous, — Car vous épouseriez une lépreuse !

« — Mon père et ma mère, au moins — Laissez-moi aller
au pardon ; — Laissez-moi aller au pardon, — Au Folgoat
ou à Sainte-Anne.

« — Si vous allez au pardon au Folgoat, — Que Dieu vous
donne bon voyage, — Et de bonnes nouvelles à vos parents, à
la maison ! »

II

Comme il passait par Morlaix, — Il rencontra sa lépreuse.
— « Iannik Coquart, mon bien-aimé, — Permettez-moi de
vous accompagner,

« Pour demander à Dieu la grâce — De coucher tous les
deux dans le même lit, — Et manger dans la même écuelle. »

De Morlaix à Plouvorn, — Ils sont allés en se tenant par
la main. — Marie Tili disait, — En passant devant la porte
de son père :

« Cher Iannik, attendez-moi un peu, — Que j'entre pour
parler à ma mère, — Pour lui demander si elle a de quoi —
Pour nous donner à souper à tous les deux. »

« Ma fille chérie, j'ai entendu dire — Que Iannik Coquart
est marié : — Quand il sera à table, à souper, — Ma fille,
demandez-le lui ;

« Et, suivant ce qu'il dira, s'il est chrétien, — Donnez-lui

sa croix d'extrême-onction ; — Donnez-lui sa croix d'extrême onction, — Avec un cercueil de quatre planches ! »

« Iannik Coquart, mon bien-aimé, — Avouez-moi la vérité ; — Avouez-moi la vérité, — Avez-vous femme et enfants ? »

« — Oui, j'ai femme et enfants, — Et je voudrais être auprès d'eux. — Iannik Coquart, mon bien-aimé, — Acceptez de boire avec moi :

« Je ne vous donnerai pas de vin blanc, — De crainte qu'il ne vous monte à la tête ; — Je vous verserai du vin clair, — Qui vous donnera des forces pour marcher. »

III

Quand Iannik Coquart allait chercher de l'eau, — Il ne savait pas qu'il était malade ; — Il ne savait pas qu'il était malade, — Jusqu'à ce qu'il eut regardé dans l'eau.

Quand il regarda dans la fontaine, — Il vit qu'il était pourri de lèpre ! — Iannik Coquart disait — A son père et à sa mère, en arrivant :

« Mon père et ma mère, si vous m'aimez, vous me bâtirez une maison neuve ; — Bâissez-moi une maison neuve, sur le bord de la lande, — Près du chemin qui mène à Saint-Jean ;

« Et faites une fenêtre dans le pignon, — Pour que je puisse voir la procession, — Avec la grande bannière de Ploumilliau, — Allant vers Saint-Cado.

« La grande bannière autour du cimetière, — Que de fois ne l'ai-je pas portée ! — Oui, je l'ai portée bien souvent, — Mais je ne la porterai plus, hélas ! »

Son père et sa mère disaient — A Iannik Coquart, à ce moment : — « Iannik Coquart, dites-nous, — Qu'est ce qui vous a donné la lèpre ? »

« — C'est en buvant du vin à plein verre, — Versé par une jeune fille que j'aimais, — En buvant du vin empoisonné — Par une lépreuse maudite ! »

IV

Marie Tili disait, en arrivant à Morlaix : « — J'ai aimé dix-huit clercs, — Et je leur ai donné la lèpre à tous :

« Mais Iannik Coquart, le dernier, — Me brise le cœur ! — Une goutte de sang de mon petit doigt — Donnerait la lèpre à cent comme à un seul ! »

A côté de ces *gwerziou* sentimentales ou tragiques, il y a les *sóniou* plaisants...

Une verve truculente et satirique anime ces chansons. Le goût pour la moquerie en a inspiré un grand nombre. On ne se figure pas combien l'esprit breton est, essentiellement, moqueur ; le nombre des parodies est considérable. La satire bretonne s'exerce avec succès contre les gens mariés, et toutes les plaisanteries d'usage s'y succèdent en une langue qui ne manque point de verve. Les misères des époux sont exposées avec malice : la femme risque d'être battue, l'homme d'être trompé avec la collaboration du meunier et du chef-domestique ; le mari rongera les os, nettoiera et bercera les enfants. Les chansonniers se moquent encore, non seulement des gens mariés, mais de ceux qui aspirent à l'être. C'est la fiancée qui vante, en termes pompeux, sa richesse imaginaire ; elle prétend posséder quatre navires chargés, quatre charrettes ferrées et quatre bons chevaux ; or, les navires sont quatre canes sur une mare ; les quatre charrettes, les pieds d'un lit d'osier, et les quatre chevaux, les petits chats d'une même portée. C'est, encore, la fille qui voudrait tuer une poule pour faire la soupe à ses amoureux ; la fille qui se dispute toute la journée avec sa mère afin qu'on la marie ; les gens de la noce, que l'on logera dans la soue et à qui l'on servira des abats de pou, des langues de puce, et de l'urine de cochon. Il y a des satires sur les veufs et les veuves soi-disant inconsolables et qui, pourtant, se remarient.

La verve comique des auteurs se donne libre cours dans les parodies dont les plus amusantes sont celles des testaments :

LE TESTAMENT DE LA CHÈVRE

La petite chèvre disait, quand on l'eut lâchée dehors, — Que, si on l'en empêchait, elle n'irait pas voler.

Or, survint avec elle le fripon Piriou, — Qui la traîna hors du champ, en la tirant par les cornes.

La petite chèvre disait, quand elle approchait du banc :
— Donnez-moi un peu de temps que je fasse mon testament :
Mon lait, je le lègue à l'enfant de Coat-an-Noan — A qui
la mort a pris sa mère, et qui est encore petit en bas âge ;
Ma langue, je la lègue à Jeannette Le Bon, — Pour qu'elle
ait du cœur à vous chanter ma chanson.

Ma grande corne, je la lègue au petit boîteux Le Quéré —
Afin qu'il ait une sébile pour boire de l'hydromel ;

Mon poil, je le lègue au grand François Le Gall, — Pour en
faire une perruque, afin que sa tête ne soit plus nue ;

Ma tête, je la lègue au recteur de Ploumilliau, — Pour en
faire une boule à jouer aux quilles ;

Mes boyaux, je les lègue aux filles de Trézéni — Pour en
faire des cordes à mettre à leurs rouets ;

Mon cœur, je le lègue au vicaire de Minihi, — Afin qu'il
ait un cœur tendre, lui qui maintenant en a un dur ;

Mes deux jambes, je les lègue à Yves Gouriou — Pour en
faire des bâtons à mettre à ses claies ;

Ma peau, je la lègue à Anette Tili, — Pour en faire un
manteau, elle qui n'en a jamais eu.

Les derniers legs sont d'une verve si gauloise qu'on ne
saurait les dire en latin.

La parodie s'étend aussi jusqu'au genre des *gwerziou* elles-
mêmes. C'est ainsi qu'une composition faite sur le modèle
des plaintes, et dans leur ton, se termine d'une façon
burlesque, absolument inattendue.

Voici, dans ce genre, la chanson de Monsieur de Kerjean de
Leon et de François Simon dont nous résumons les premières
parties :

M. de Kerjean de Leon a fait une chambre en laiton pour
mettre, en son absence, sa femme à l'abri de Simon, le meunier.

Mais celui-ci trouve bien le moyen de la rencontrer dans une
chambrette du bout de l'avenue.

Et quand M. de Kerjean, au bout de quatorze mois, revient
de Paris, il se trouve le père d'un enfant aux cheveux blonds
et à l'œil bleu, qui ressemble à François Simon.

La petite servante du manoir, d'ailleurs, n'a pas tardé à
lui raconter l'aventure. Elle répond à M. de Kerjean :

« — François Simon est là-bas sur la chaussée de l'étang,
— Qui chasse un oiselet gentil, — Qui chasse un oiseau ramier,
— Qu'a désiré madame. »

De son côté, le meunier, interrogé, n'hésite pas à avouer ce
qui s'est passé :

« — Vous-même, Monsieur, vu les circonstances, auriez fait
comme moi. »

Le seigneur ne prend pas la chose aussi gaiement ; qu'on en
juge par le texte même de la chanson :

« Dût-il m'en coûter cinq cents écus, — François Simon
sera pendu !

Madame de Kerjean disait à sa petite servante — un jour
fut :

« — Je voudrais voir le Seigneur pendu, — François
Simon à moi marié. »

François Simon disait, sur le plus haut échelon, quand il
montait :

« — Je vois dix-huit tourelles, et dedans, dix-huit demoiselles ;

« Elles portent chacune un petit enfant — qui a les cheveux
blonds comme les miens ;

« Et, dedans, il y a dix-huit dames, — qui ont servi de
femme à François Simon !

« Si elles avaient donné chacun un écu, — Madame de
Kerjean en a donné douze,

« Madame de Kerjean en a donné douze, pour qu'il n'eût
aucun mal. »

Monsieur de Kerjean disait — à François Simon, alors :

« — François Simon, descends de là, — Tu ne seras pas
pendu aujourd'hui,

« Tu ne seras pas pendu aujourd'hui, — Tu n'as pas fait
plus de cocus que moi ! »

Voilà une chanson qui ne manque pas de gaieté ! Pourtant,
toutes les fois qu'on parle de race bretonne, d'âme bretonne,
on évoque la mélancolie. « En Bretagne, on connaît à peine

le soleil, et la joie même y est un peu triste. » Si, parfois, l'âme bretonne semble s'éveiller, elle ne connaît pas la vraie joie : « Race à la fois timide et fière, puissante dans le sentiment, mais timide dans l'action », voilà ce qu'en dit Renan. Il a dit aussi, cependant : « La conscience celtique n'est ni triste ni gaie, elle est toujours suspendue entre le rire et les larmes. » Et même, c'est encore Renan qui disait en parlant de sa mère : « Ses souffrances n'ont pu avoir raison de son étonnante gaieté. Elle plaisantait, encore, l'après-midi du jour où elle mourut ! »

Il faut mettre une conclusion aux idées que nous venons de dégager ensemble.

Les chansons que je vous ai lues peignent l'âme de tout un peuple, de toute une race. Semblent-elles offrir quelque analogie avec la conception si répandue d'une Bretagne perdue dans les brouillards du rêve et de la tristesse ? La race bretonne y semble-t-elle si atteinte de neurasthénie qu'on nous la dépeint ? Il paraît bien que non.

Tout ce que l'on peut lire sur la Bretagne doit être critiqué de près, car les images les plus célèbres du sol et de l'âme bretonne ne correspondent pas toujours à la réalité.

Il n'est pas besoin de rappeler, ici, les rudes épisodes de l'histoire — histoire des temps reculés et histoire d'hier, — où les Bretons se sont révélés comme des hommes d'action, pour contester la phrase de Renan sur la race bretonne, « race étrangère à toute idée d'agression et de conquête ».

Je viens de relire le recueil de Luzel d'un bout à l'autre et, ainsi que je crois l'avoir démontré, ce qui en ressort le plus ce sont, d'un côté, des actes de violence, de l'autre, la pleine gaieté tout épanouie. Si donc nous considérons l'âme bretonne à travers ses *gwerziou* et ses *sóniou*, nous nous trouvons en présence non d'une race apathique, veule et dolente, mais d'une race sensible, sans doute, et surtout énergique, ardente et rieuse, comme l'étaient nos ancêtres, les vieux Gaulois.

(Extrait d'une conférence publiée
par *La Bretagne Touristique*.)



FONTAINE DU FOLGOËT

Gravure de Gabriel Toudouze (1845), personnages d'Anaïs Toudouze
(*La Bretagne Touristique*.)



Photo *La Bretagne à Paris*.

LA BRIÈRE. — FÉDRUN

A TRAVERS LE PAYS

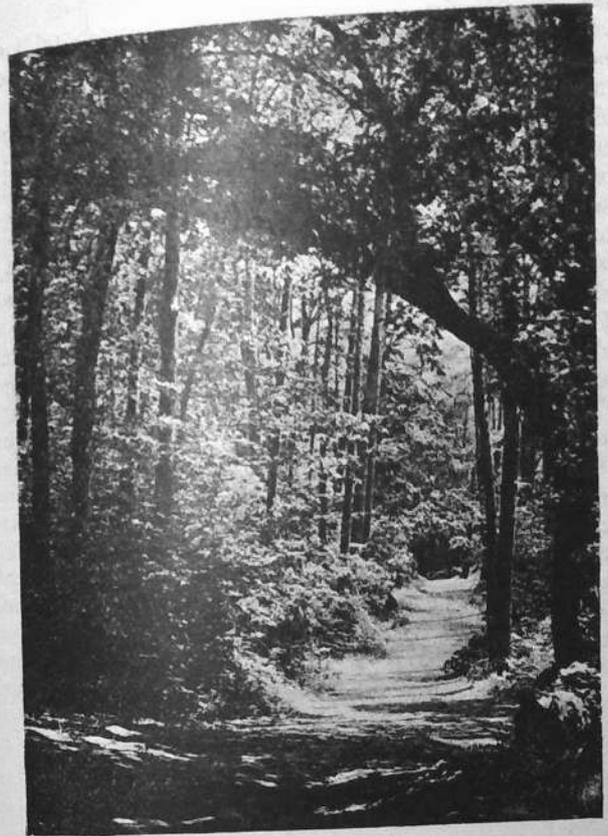
HISTOIRE. — EXCURSIONS, ETC.

CHATEAUBRIAND (1)

En Bretagne

CETTE longue presqu'île, d'un aspect sauvage, a quelque chose de singulier : dans ses étroites vallées, des rivières non navigables baignent des donjons en ruine, de vieilles abbayes, des huttes couvertes de chaume où les troupeaux

(1) François-René de CHATEAUBRIAND, né à Saint-Malo en 1768, mort à Paris en 1848, inhumé sur le rocher du Grand-Bé, en face les remparts de sa ville natale. Son œuvre littéraire est trop connue



HUELGOAT. — VALLÉE DES VIOLETTES

(*La Bretagne Touristique.*)

vivent pêle-mêle avec les pâtres. Ces vallées sont séparées entre elles, ou par des forêts de houx grands comme des

pour qu'il soit utile de la citer ici. Ecrivain, diplomate, ministre de la Restauration, membre de l'Académie française, son nom appartient à l'histoire. (Voir *Chateaubriand*, choix de textes, biographie et bibliographie. Collection « Les Prosateurs illustres », Vald. Rasmussen, éditeur.)

chênes, ou par des bruyères semées de pierres druidiques autour desquelles plane l'oiseau marin et paissent des vaches maigres avec de petites brebis.

Un voyageur à pied peut cheminer plusieurs jours sans apercevoir autre chose que des landes, des grèves et une mer qui blanchit contre une multitude d'écueils : région solitaire, triste, orageuse, enveloppée de brouillards, couverte de nuages, où le bruit des vents et des flots est éternel.

Sur les bruyères et dans les vallées de la Bretagne vous rencontrez quelques laboureurs vêtus de peaux de chèvre, les cheveux longs, épars et hérissés, ou vous voyez danser au pied d'une croix, au son d'une cornemuse, d'autres paysans avec l'habit gaulois, le sayon, la casaque bigarrée, les larges braies, et parlant la langue celtique.

D'une imagination vive et néanmoins mélancolique, d'une humeur aussi mobile que leur caractère est obstiné, les Bretons se distinguent par leur bravoure, leur fidélité, leur esprit d'indépendance, leur attachement pour la religion, leur amour pour la patrie. Fiers et susceptibles sans ambition et peu faits pour la cour, ils ne sont avides ni d'honneurs ni de places. Ils aiment la gloire pourvu qu'elle ne gêne en rien la simplicité de leurs habitudes ; ils ne la recherchent qu'autant qu'elle consent à vivre à leur foyer, comme un hôte obscur et complaisant qui partage les goûts de la famille.

(Mémoires d'Outre-Tombe.)

Le printemps breton

Le printemps, en Bretagne, est plus doux qu'aux environs de Paris, et fleurit trois semaines plus tôt. Les cinq oiseaux qui l'annoncent, l'hirondelle, le loriot, le coucou, la caille et le rossignol, arrivent avec de tièdes brises qui émergent dans les golfes de la péninsule armoricaine. La terre se couvre de marguerites, de jonquilles, d'hyacinthes, de narcisses, de renoncules, d'anémones, comme les espaces abandonnés qui environnent Saint-Jean-de-Latran et Sainte-Croix-de-Jérusalem, à Rome. Des clairières se panachent d'élégantes et hautes fougères, des champs de genêts et d'ajoncs respren-

dissent de fleurs qu'on prendrait pour des papillons d'or posés sur des arbustes verts et bleuâtres.

Les haies, au long desquelles abondent la fraise et la violette, sont décorées d'églantiers, d'aubépine blanche et rose, de boules-de-neige, de chèvrefeuille, de buis, de lierre à baies écarlates, de ronces dont les rejets brunis et courbés portent des feuilles et des fruits magnifiques. Tout fourmille d'abeilles et d'oiseaux, les essaims et les nids arrêtent les enfants à chaque pas. Le myrte et le laurier croissent en pleine terre ; la figue mûrit comme en Provence. Chaque pommier, avec ses roses carminées, ressemble à un gros bouquet de fiancée de village.

L'aspect du pays, entrecoupé de fossés boisés, est celui d'une continuelle forêt et rappelle l'Angleterre.

Des vallons étroits et profonds, où coulent, parmi des saulaies et des chenevières, de petites rivières non navigables, présentent des perspectives riantes et solitaires. Les tutaies à fonds de bruyères et à cépées de houx, habitées par des sabotiers, des charbonniers et des verriers tenant du gentilhomme, du commerçant et du sauvage, les landes nues, les plateaux pelés, les champs rougeâtres de sarrazin, qui séparent ces vallons entre eux, en font mieux sentir la fraîcheur et l'agrément. Sur les côtes, se succèdent des tours à fanaux, des clochers de la Renaissance, des vigies, des ouvrages romains, des monuments druidiques, des ruines de châteaux : la mer borne le tout.

(Mémoires d'Outre-Tombe.)

MICHELET (1)

La côte bretonne

Rien de sinistre et de formidable comme cette côte de Brest ; c'est la limite extrême, la pointe, la proue de l'ancien

(1) Jules MICHELET (1798-1874) est assez connu pour que nous nous dispensions de lui consacrer une longue notice. Son œuvre

monde. Là, les deux ennemis sont en face : la terre et la mer, l'homme et la nature. Il faut voir quand elle s'émeut, la furieuse, quelles monstrueuses vagues elle entasse à la pointe de Saint-Mathieu, à cinquante, à soixante, à quatre-vingts pieds ; l'écume vole jusqu'à l'église où les mères et les sœurs sont en prières.

L'homme est dur sur cette côte. La nature ne lui pardonne pas. La vague l'épargne-t-elle quand, dans les terribles nuits de l'hiver, il va, par les écueils, attirer le varech flottant qui doit engraisser son champ stérile et que si souvent le flot apporte l'herbe et emporte l'homme ? L'épargne-t-elle, quand il glisse en tremblant sous la Pointe du Raz aux rochers rouges où s'abîme l'Enfer de Plogoff, à côté de la baie des Trépassés, où les courants portent les cadavres depuis tant de siècles ? C'est un proverbe breton : « Nul n'a passé le Raz sans mal ou sans frayeur. » Et encore : « Secourez-moi, grand Dieu, à la Pointe du Raz, mon vaisseau est si petit et la mer est si grande. »

Asseyons-nous à cette formidable Pointe du Raz, sur ce rocher miné à cette hauteur de trois cents pieds, d'où nous voyons sept lieues de côtes. C'est ici, en quelque sorte, le sanctuaire du monde celtique. Ce que vous apercevez par delà la baie des Trépassés est l'île de Sein, triste banc de sable, sans arbres et presque sans abri. Quelques familles y vivent pauvres et compatissantes, qui, tous les ans, sauvent des naufragés. Cette terre était la demeure des Vierges sacrées qui donnaient aux Celtes beau temps ou naufrage. Là, elles célébraient leur triste et meurtrière orgie ; et les navigateurs entendaient avec effroi, de la pleine mer, le bruit des cymbales barbares. Tous ces rochers que vous voyez, ce sont des villes englouties ; c'est, au fond de la baie de Douarnenez, Is, la Sodome bretonne ; ces deux corbeaux, qui vont toujours volant lourdement au rivage, ne sont rien autre que les

considérable — particulièrement son *Histoire de France* et son *Histoire de la Révolution* — est depuis longtemps classique. Les tendances républicaines, qu'il ne craignait pas d'affirmer sous le régime impérial, lui valurent de voir son cours d'histoire au Collège de France suspendu par deux fois.



POINTE DU RAZ

(Archives du Touring-Club de France.)

âmes du roi Grallon et de sa fille ; et ces sifflements, qu'on croirait ceux de la tempête, sont des *crieries*, ombres des naufragés qui demandent la sépulture.

(*Notre France.*)

CHARLES LE GOFFIC

Pour - voir - ce pays

Choisissez la voie de mer, dirais-je à qui n'aurait jamais vu la Bretagne et voudrait surprendre la belle en négligé.
La Bretagne est la terre du passé. Nulle part les mœurs

n'ont gardé un parfum d'archaïsme, une noblesse et un charme suranné aussi pénétrants. Sur ce cap avancé du monde, dans le crépuscule éternel du jour, la vie est toute embrumée de mystère ; les âmes sont graves et résignées et comme sous l'oppression du double infini de la mer et du ciel. Mille signes éclatent, témoignant avec évidence d'une intervention surnaturelle de tous les instants et dans la conduite des choses les plus humbles. L'homme ne s'appartient pas ; il marche dans un invisible et mouvant réseau de fortes croyances, toute sa vie est dirigée par elles.

Mais ce n'est pas seulement dans le domaine de la conscience qu'apparaît l'originalité profonde de ce pays. Elle se révèle aussi dans son sol heurté, ses bois secrets, ses prodigieux entassements de rocs, l'infini de ses landes et la pâle lumière qui met à son front comme un bandeau de gaze mourante et lointaine. Quel contraste avec nos autres provinces de France ! La Normandie et la Bretagne sont coude à coude et il n'est point de pays plus dissemblables. Sans doute. Encore n'y prêtez-vous attention que si, pour aller de l'une à l'autre, vous avez su choisir votre itinéraire. Fi de la grande route ! Fi de la terre ferme ! Les transitions y sont trop marquées : des vastes herbages de la Seine et de l'Eure vous passez à la culture moyenne et aux ravines angustées du Cotentin ; les champs commencent à revêtir l'aspect de blockhaus ; de minces oseraies les divisent en carrés. Puis ce sont des talus énormes levés de terre, hautes de deux ou trois mètres, toutes barbelées d'ajoncs pareils à des fascines, qui donnent à la culture bretonne cet air singulier et farouche d'un assemblage de camps retranchés. Et de même, les mœurs (une surprise, quand on saute brusquement du régime séquanais au pays de Leon ou de Tréguier), le voyage par terre permet d'en suivre la lente dégradation et les nuances insensibles. Il n'y a plus choc, ou du moins, il est grandement atténué. L'impression est autrement profonde, si l'on s'est embarqué dans quelque port du Calvados ou de la Seine-Inférieure, à Ouistreham ou au Havre, par exemple, et qu'on se réveille le lendemain sur la Corderie de Lannion ou devant la flèche ajourée du Kreisker.

C'est qu'en réalité il n'y a qu'une même méthode pour péné-

trer un pays et un homme : il n'est que de pousser droit au cœur. Cela n'est possible pour la Bretagne qu'avec la mer. Cette mer qui la presse, l'érode, la fouille et la cisèle amoureusement depuis des siècles, s'ouvre aux estuaires des fleuves



LANNION. — PLACE DU CENTRE
(La Bretagne Touristique.)

bretons de larges percées qui sont les vestibules naturels, les voies royales menant au cœur du pays :

O Breiz-Izel, ô kenta bre !
Kont en he c'hreiz, mor en hé zra !

« O Bretagne, dit Breiz-Izel, ô le plus beau des pays ! Bois au milieu, mer alentour ! » Ne croirait-on point à l'entendre, ce poète, qu'aucune langue de terre ne joint la Bretagne au continent ? Merveilleux socle de granit, son pays lui apparaît

isolé du reste du monde. Et les premiers habitants de cette étrange contrée poussèrent encore plus loin le mépris des contingences ; c'est une même chose pour eux que la Bretagne et la mer ; ils leur donnent à toutes deux le même nom maternel et puissant : ARMOR...

(*L'Ame Bretonne*, t. I. Paris, Champion, éd.).

PIERRE GUÉGUEN (1)

Debout à l'Ouest...

Debout à l'Ouest depuis des millénaires, la Bretagne fauche les flots et divise les vents.

L'Océan qui la sape l'a morcelée en îlots noirs et les pluies sans fin ont supprimé ses cimes. Toute déchainée et tragiquement nue, elle semble auprès des sols jeunes une vieille Hammière des terres. Pourtant les plus beaux pays pâlisent auprès de son image. Qu'elle descende à la grève sous sa coiffe de nuées, pour couper le varech, cette toison des moutons marins ; qu'elle laboure sa maigre arable ou bien qu'elle embarque sur la rugueuse mer : toujours elle offre au rêve une matière infinie.

Elle a d'ailleurs ses douceurs d'aéule : des vallées de paradis plissant son masque aux lignes de leur sourire. En ces retraits le vent lui-même oublie ses chants sauvages et aide aux angéus. La marée y chatoie, éblouissant les yeux des placides villages. On y trouve maints bois de chênes où règne une pénombre sous-marine.

Les prairies y sont chastes et pauvres. Des anémones, au mois de Marie, les peuplent de leurs béguinages. Parfois une corolle rougit, comme à quelque souvenir du siècle.

(1) Pierre GUÉGUEN, né à Perros-Guirec, le 29 mars 1880, ami et disciple de Ch. Péguy, qui paraît avoir exercé sur son esprit une profonde influence, a donné des poèmes et des essais, d'une pensée et d'un style très personnels : *Mardi de Printemps et An- en-ciel sur la Douneuse*.

En ces beaux jours, l'horizon sur les vals est si doux qu'on y sent régner une Vierge amie qui pavoise les ciels aux couleurs des lins et des blés noirs.

Mais aux premières pentes des monts, la Bretagne reprend aussitôt sa rudesse. Ménez-Du ou Arez, Montagnes Noires ou



MAURICE LÉONARD. — LA BAIE DU FOZ-YRODET
(Estuaire du Guet, près Lannion.)

(*La Bretagne Touristique*.)

Landes de Lanvaus, ce sont des hauteurs bien mesquines, si l'altitude seule fait la grandeur. Rarement les ruines d'un pic se surplombent ; schistes déchiquetés évoquant un amas de casques et de cuirasses oubliés là du temps d'Arthur.

Les sommets nus parlent d'un passé plus lointain encore : celui de la chaîne hercynienne déployée en front de bandière sur l'océan. L'étréscellement des glaciers a sombré dans les

brumes et leurs socles rappellent plutôt des bêtes pétrifiées que des montagnes évanouies. Longues échines et croupes rondes ont maintenant des airs de mammouths sous la nue diluvienne, ou bien, l'été, lorsque brûle au soleil la toison des bruyères, on dirait des mégathériums pourprés descendant vers les pâturages.

Patrie singulière où survivent ainsi des visions de la pré-histoire. Elle date, en effet, de l'écorce originelle : elle fut un des premiers continents sur la mer des eaux, un des radeaux sur la mer du feu. Aînée des océans et aînée des terres, elle tient de la genèse même son émouvante majesté.

(*Marées de Printemps*, Paris, Rieder et C^{ie}, éd.)

PAUL-YVES SÉBILLOT (1)

La Haute-Bretagne

Il est un certain nombre d'écrivains, surtout parmi ceux qui recherchent le pittoresque plutôt que la réalité, qui font commencer la Bretagne juste à la lisière du pays où la langue bretonne est d'un usage courant. Pour eux, le pays Gallo (c'est-à-dire celui où l'on se sert du français ou d'un dialecte roman facile à comprendre) en fait à peine partie : Rennes, Nantes, Saint-Brieuc ne sont pas des villes bretonnes. Mais brusquement, dès qu'ils ont dépassé Châtelaudren ou Elven, ils pénètrent tout à coup dans une contrée aussi différente que l'ombre l'est de la lumière. Ils entrent dans une région brumeuse, quasi mystique, peuplée d'habitants un peu sauvages, à l'air étrange et archaïque, dans un pays rempli

(1) Paul-Yves SÉBILLOT, fils du regretté « Prince des Folkloristes » Paul Sébillot, a publié une série d'ouvrages variés et pleins d'intérêt : *La Bretagne pittoresque et légendaire*, études ; *Le dernier Duc de Bretagne* et *Les Bleus*, romans historiques ; *L'Île volante*, roman d'aventures ; *La Lande et la Cité*, poésies ; *L'Aide des États-Unis à la France* ; *Le Tourisme et l'Hôtellerie*, etc. (La carte de la p. 135 est extraite de la *Bretagne pittoresque et légendaire*.)

de fantômes, de diables, d'êtres fantastiques, où les korrigans et leurs congénères dansent autour des menhirs... Le seul passage du pays Gallo au pays Bretonnant suffit pour opérer ce changement à vue : il est loin de correspondre à la réalité.

La majeure partie de la Haute-Bretagne a parlé breton jusq' à une époque qui ne remonte guère qu'à un millier d'années, et on en retrouve la trace dans les noms de lieux et de personnes. La limite actuelle entre la Basse-Bretagne et la Haute-Bretagne ne correspond d'aucune manière à une différence géographique ou géologique ; aucun cours d'eau, aucune colline même, ne marque la séparation. C'est une limite purement linguistique, et par conséquent variable : là où l'on parle breton, c'est la Basse-Bretagne ou pays bretonnant ; là où l'on parle le patois Gallo c'est la Haute Bretagne ou pays Gallo.

A l'époque de Noménoé (IX^e siècle), cette limite était marquée par une ligne partant de l'embouchure du Couesnon (Ille-et-Vilaine) et allant aboutir à Savenay (Loire Inférieure) en passant à peu près par Tinténiac, Monfort, Bain et Guémené. Les invasions normandes et l'influence française la firent reculer considérablement, mais depuis plusieurs siècles elle n'a presque pas bougé ; elle commence à Plouha (Côtes-du-Nord) et se termine à l'est de Vannes. A gauche donc, la Basse-Bretagne, à droite la Haute-Bretagne.

Les qualificatifs de Haute et de Basse ne viennent pas, d'ailleurs, d'une différence d'altitude entre les deux parties de la Bretagne ; c'est en général le résultat d'un principe géographique qui, dans une région, donne le nom de Bas au pays situé à l'Ouest et de Haut à celui qui se trouve à l'Est ; ces qualificatifs se trouvent avec ce sens dans les deux provinces voisines : le Maine et la Normandie.

La principale différence qui existe entre les populations de la Basse et de la Haute-Bretagne c'est que les premières ont conservé la langue des aïeux tandis que les secondes parlent un patois roman dans lequel figurent encore un certain nombre de mots bretons. La différence de langue, il est vrai, constitue en elle-même une différence sensible entre les deux populations ; le caractère national et l'esprit celtique se sont bien mieux conservés dans le pays bretonnant, mais ce ne serait pas une raison pour dire qu'il n'y a de Bretons que les bre-

tonnants. Bien que la langue soit un des grands facteurs de la nationalité et la base d'appui la plus solide de sa vitalité, elle n'en est pas la condition exclusive. La nation suisse parle quatre langues et l'immense empire russe ne contient pas moins de 142 idiomes. L'Irlande, sur une population de 4.700.000 habitants, ne compte, d'après Fournier d'Albe, que 680.000 Irlandais parlant le gaélic.

Les Hauts-Bretons, d'ailleurs, sont loin de renier la Bretagne. Demandez à n'importe quel habitant ou originaire de l'Ille-et-Vilaine ou des parties patoisantes des Côtes-du-Nord et du Morbihan de quel pays il est, il vous répondra assurément :

— Je suis Breton !

Si vous le questionnez sur la Basse-Bretagne, il vous dira que c'est là qu'on parle breton, mais que les gens de son pays ne le savent pas et qu'ils sont des sets-bretons. Je ne sais quelle est l'origine de ce mot : peut-être est-il là pour haut et que jadis on disait des z'hauts-bretons. Toujours est-il que, maintenant, le paysan gallo n'a nulle honte en disant : « Je suis un sot-breton. »

Le pays gallo, comme le pays bretonnant, a été fécond en grands hommes dont les noms font honneur à la Bretagne et à la France, et dont parfois la renommée est mondiale : Duguesclin, La Riboisière, les crosaires malouins et nantais, Duclos, Broussais, La Mennais, Chateaubriand et bien d'autres encore sont nés dans la Haute-Bretagne, sans oublier la brillante pléiade des peintres nantais du siècle dernier.

La partie la moins bretonne du pays gallo est la Loire-Inférieure. Elle entretient pourtant, grâce à ses usines sardinières, d'importantes relations commerciales avec les pêcheurs des côtes du Finistère et du Morbihan.

Au point de vue de la race, la limite linguistique ne correspond pas à une limite ethnique. La division doit être faite, pour ce qui est de l'anthropologie de la Bretagne, par deux lignes horizontales et non par une ligne verticale. Sur toute la côte et même parfois profondément dans l'intérieur, le pays est peuplé par les descendants des émigrés bretons venus de l'île de Bretagne, vers le v^e siècle après J. C. Ainsi que cela se produit généralement, les émigrants occupèrent les parties les plus fertiles et refoulèrent vers les montagnes les occu-



Journal pour reproduction interdite par M. P. Sébillot

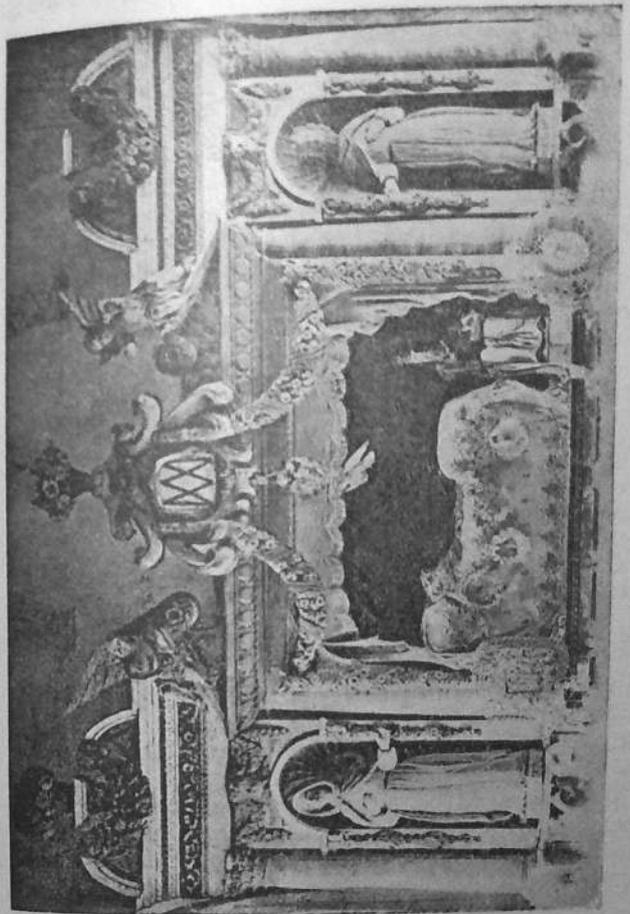
pants plus anciens, ceux qui pouvaient passer pour autochtones.

D'un bout à l'autre de la Bretagne, la population, prise en masse, est honnête, brave, endurante et robuste : agricole presque partout dans l'intérieur, elle vit de la pêche sur la côte. Les Hauts-Bretons sont aussi hospitaliers que les Bretonnants : et dans les fermes, le mendiant est assuré de trouver une écuelle de soupe et une place dans la grange pour passer la nuit.

Il y a encore, en Haute-Bretagne, quelques pardons. Le plus vivant et plus pittoresque est celui de Saint-Mathurin de Moncontour (Côtes-du-Nord), à la Pentecôte : on y danse même au son du biniou et de la bombarde. Les Hauts-Bretons ont aussi leurs danses particulières. Outre la ronde les plus en vogue sont les avant-deux, les gigouiettes et les polka-piquées. Les vaises et les mazurkas, quoique tendant à les supplanter, n'ont pas encore remplacé ces danses locales pleines de mouvement, dansées avec accompagnement d'accordéon ou de violon ou, souvent, de la voix. Il y a en effet, tout un répertoire de chansons populaires, souvent très jolies, qui remplacent les instruments et permettent d'improviser les danses.

L'hiver, les Hauts-Bretons se réunissent également à la veillée, et, au point de vue de l'abondance, les conteurs de la Haute-Bretagne ne le cèdent en rien à ceux de la Basse. En 1892, mon père enregistrait 550 récits pour le pays Gallo et 480 récits pour le pays bretonnant, soit un total de 1.030 légendes recueillies en Bretagne sur 2.640 pour le total de la France.

Les deux parties les plus bretonnes du pays gallo sont : le littoral de la Manche, où la population est d'origine très celtique, témoin les noms de lieux dont il est parlé plus loin et les noms des habitants : je prends au hasard parmi les noms courants entre Dinan et Saint-Brieuc : Collet, Hamon, Harmonic, Chehu, Even, Carfantan, Briend, Marquer, Jagu, Quémat, Hervé, etc. L'autre région bien bretonne est le pays guérandais qui presque en entier, parla le breton jusqu'à une époque assez récente : aujourd'hui la langue celtique n'est plus guère usitée qu'au Bourg-de-Batz et dans quelques villages environnants par quelques centaines d'individus. Cette décrois-



LA VIERGE COUCHÉE DU YEODET
(La Bretagne Touristique.)

sance s'explique par les modifications que l'industrie «aline a subies. Depuis les chemins de fer, les paludiers vendent leur sel en gros et ne vont plus, comme autrefois, le transporter dans les campagnes : alors la connaissance de la langue bretonne leur était nécessaire pour l'écoulement de leur marchandise en pays bretonnant.

Le Patois Gallo

Les paysans de la Haute-Bretagne parlent un langage qui leur est propre : le patois gallo, et qui est plein d'originalité et d'expression. Le roman en fait le fond ; toutefois il contient un certain nombre de mots d'origine bretonne ou que l'on retrouve dans le breton comme :

hijer pour dire secouer	en breton	hija
broner » » allaiter	» »	brôn (sein)
touzé » » tondu	» »	touzed
yan » » oui	» »	ya
berne » » tas	» »	bern
choane » » miche (de pain)	» »	choanen
dalet » » coiffe du cap Fréhel	» »	daled (bandeau)
donjér » » répugnance	» »	donjer
doué » » lavoir	» »	doue
féti » » épais	» »	fetiz
segal » » seigle	» »	segal, etc.

Au premier abord, le patois gallo semble sans intérêt, mais dès qu'on l'étudie, on revient sur cette opinion : il est, en effet, plein d'images, de tournures pittoresques et s'adapte aussi bien à décrire des scènes gaies que des sujets tragiques. En dialogue, il atteint même parfois un comique plein de saveur. A part, quand ils travaillent, et alors leur parole est plutôt brève, les Gallos parlent patois avec animation, en joignant presque toujours à la parole le geste explicatif.

Le costume en Haute-Bretagne.

Le costume des hommes a presque disparu en Haute-Bretagne : ils portent maintenant une longue blouse bleue, noire ou violette et un chapeau mou, en Ille-et-Vilaine et dans la

Loire-Inférieure (exception faite pour le pays guérandais) ; dans le Morbihan gallo, les blouses courtes de couleur claire et les chapeaux à rubans se mettent encore, surtout l'été ; dans la partie gauloise des Côtes-du-Nord, ils ne se portent plus guère, mais il y a vingt ans, ils étaient encore en pleine mode, alors que dans la partie bretonnante du même département le costume et le chapeau breton ont disparu depuis longtemps.

La plupart des femmes de la Haute-Bretagne portent toujours le costume breton avec des modifications modernes. Sur la côte de la Manche et dans l'intérieur des arrondissements de Saint-Brieuc, de Saint-Malo et de Dinan, la variété des coiffes est assez grande et, naguère encore, il y en avait de très coquettes : elles varient un peu moins dans la partie gauloise du Morbihan. En Ille-et-Vilaine, on porte presque partout le bonnet à brides, et dans la Loire-Inférieure, la coiffe tuyautée et pointue par derrière. Elles ont toutefois une tendance, comme ailleurs, à devenir de plus en plus petites.

La cause de la disparition du costume est d'ordre économique : certaines coiffes, par exemple, coûtent cher et se salissent vite, tandis qu'un chapeau dure bien plus longtemps.

Autrefois les coiffes étaient souvent en toile, comme dans les environs de Dinan. Elles coûtaient bien moins cher que les coiffes en dentelles, on pouvait les laver et, comme m'expliquait une bonne femme du pays gallo, pour les repasser, il n'y avait... qu'à s'asseoir dessus.

La Haute-Bretagne celtique.

Au ^ve siècle après Jésus-Christ, un grand nombre de Bretons, chassés de l'île de Bretagne par les Anglo-Saxons, vinrent s'établir dans l'Armorique que les barbares avaient dépeuplée en partie. L'émigration bretonne dura environ deux siècles, au bout desquels les Bretons finirent par reconstituer un peuple, d'abord divisé en principautés, puis conquis par les Francs et délivrés de leur joug au ^{ix}e siècle, par Noménoé. A sa mort, la Bretagne presque entière parlait breton, et la limite entre cette langue et le roman était celle dont j'ai parlé au début de cette étude ; elle allait du Couesnon à Savenay

en passant à gauche de Rennes. Le breton se conserva surtout dans les pays de Dinan et de Saint-Brieuc qui, plus près de la Grande-Bretagne, ont dû recevoir au ^v^e siècle un nombre d'émigrants bretons plus grand que les autres parties du rivage armoricain.

Les noms commençant par *Plou* (1), *Pen*, *Tré*, *Lan* (2) y sont nombreux. Je cite au hasard : Penguilly, Trémeur, Héna bihen, Hénan al, Trélivet, Plébouille, Pléhérel, Plouër, Guenroc, Lancieux, Langrolay, Trigavou, Ploubalay. Même, près de Rennes, on rencontre des noms de lieux à physiologie celtique, tels que Langan et Langouet. Les villages situés sur les hauteurs des derniers contreforts des Monts du Méné, dans la partie gauloise des Côtes-du-Nord, portent des noms comme Saint-Jacut du Méné et Saint-Gilles du Méné (Méné ou Menez = mont, en breton). Les habitants de ces hauteurs sont encore appelés dans le pays des m'naux.

Dans l'ouest de la Loire-Inférieure on trouve encore des localités qui s'appellent Derval, Pornic, Penhouet, Guenrouet, Languin Le Croisic, Guéméné-Penfao, sans oublier les noms bien celtiques des villages du pays de Guérande : et dans le Morbihan gallo les noms en Ker, comme Kerbrin, Kerfleury, Kerglasier ; ou Pluherlin, Limerzel, Couelaret, Coetquidam, etc., sont fréquents.

Quant au pays compris entre cette limite linguistique et les frontières de la Bretagne, c'est-à-dire le pays qui n'a jamais parlé breton, dès que les ducs de Bretagne en furent maîtres, ils tentèrent de bretonner cette partie de leur duché. Voici le moyen qu'ils employèrent : « Les ducs confièrent les principaux fiefs frontières à des seigneurs de Basse-Bretagne qui amenèrent avec eux des colonies de Bretons bretonnants et exaltèrent ainsi le sentiment national jusqu'aux limites extrêmes du pays. L'on trouve la preuve de ce fait dans les noms éminemment bretons des premiers possesseurs de ces fiefs. Pour Retz, ce sont Pestn, Harscouet ; pour la Benaste, Jarnogon ; pour Ancenis, Alfrit, Guethenoc ; pour Châteaubriant, Tihern, Brient ; pour la Guerche, Manguinose ; pour

(1) Groupement d'émigrés bretons autour d'un chef laïque ;
(2) Groupement autour d'un abbé.

Fougères, Main ; pour Combourg, Rivallon, etc. » (Arthur de la Borderie.)

On représente souvent la Bretagne comme un pays désert ne contenant que des landes au milieu desquelles on aperçoit, çà et là, de rares chaumières. Ce qui est encore vrai pour certaines contrées au sol maigre et aride, devient faux lorsqu'on l'étend à l'aspect général de la Bretagne.

Elle possède, en effet, de nombreuses régions fertiles, et sa population dépasse 3.200.000 habitants ; or, la Bretagne se compose de cinq départements, c'est donc une des régions les plus peuplées de France, puisque la population totale du territoire français n'est que de 39.000.000 d'habitants répartis en 86 départements.

(*La Bretagne pittoresque et légendaire*. Paris, Dargaud, éd.)

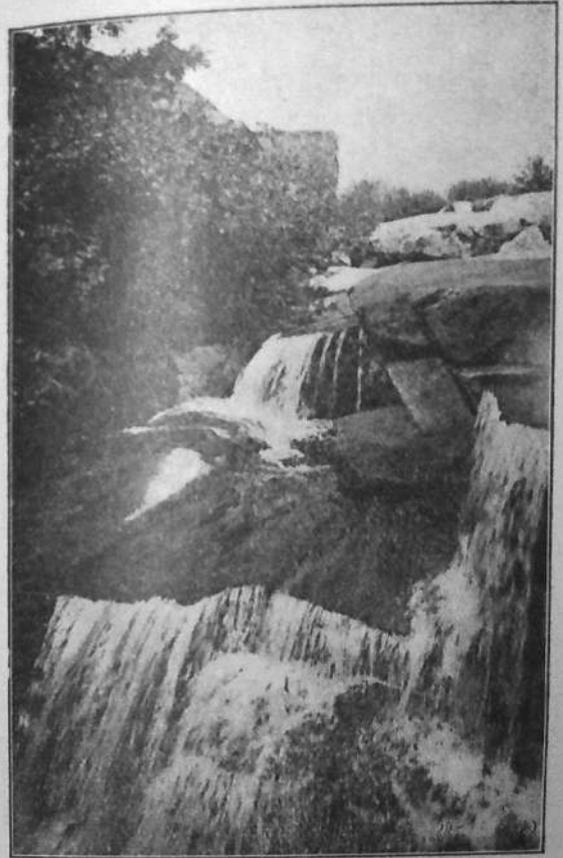
H. DE BALZAC (1)

La vallée du Couesnon

Du sommet de la Pèlerine apparaît aux yeux du voyageur la grande vallée du Couesnon, dont l'un des points culminants est occupé à l'horizon par la ville de Fougères. Son château domine, en haut du rocher où il est bâti, trois ou quatre routes importantes, position qui la rendait jadis une des clefs de la Bretagne. De là, les officiers découvrirent, dans

(1) Honoré de BALZAC (1799-1850). Nous n'entreprendrons pas de présenter ici le père de *la Comédie Humaine*. Qu'il nous suffise de rappeler, en ce qui concerne ses rapports avec la Bretagne, une intéressante étude de Robert du Pontavice de Heusev sur Balzac en Bretagne et l'article de Paul-Yves Sébillot : *Au pays des Chouans*, Balzac à Fougères, dans *La Bretagne pittoresque et légendaire*. (Voyez, dans la présente collection, le volume consacré à la Touraine, p. 26.)

toute son étendue, ce bassin, aussi remarquable par la prodigieuse fertilité de son sol que par la variété de ses aspects. De toutes parts, des montagnes de schiste s'élèvent en amphithéâtre, elles déguisent leurs flancs rougeâtres sous des forêts de chênes, et recèlent dans leurs versants des vallons pleins de fraîcheur. Ces rochers décrivent une vaste enceinte, circulaire en apparence, au fond de laquelle s'étend avec mollesse une immense prairie dessinée comme un jardin anglais. La multitude de haies vives qui entourent d'irréguliers et nombreux héritages, tous plantés d'arbres, donne à ce tapis de verdure une physionomie rare parmi les paysages de la France et il enferme de féconds secrets de beauté dans ses contrastes multipliés, dont les effets sont assez larges pour saisir les âmes les plus froides. En ce moment, la vue de ce pays était animée de cet éciat fugitif par lequel la nature se plaît à rehausser parfois ses impérissables créations. Pendant que le détachement traversait la vallée, le soleil levant avait lentement dissipé ces vapeurs blanches et légères qui, dans les matinées de septembre, voltigent sur les prairies. A l'instant où les soldats se retournèrent, une invisible main semblait enlever à ce paysage le dernier des voiles dont elle l'aurait enveloppé, nuées fines semblables à ce linceul de gaze diaphane qui couvre les objets précieux et à travers lequel ils excitent la curiosité. Dans le vaste horizon que les officiers embrassèrent, le ciel n'offrait pas le plus léger nuage qui pût faire croire, par sa clarté d'argent, que cette immense voûte bleue fût le firmament. C'était plutôt un dais de soie supporté par les cimes inégales des montagnes, et placé dans les airs pour protéger cette magnifique réunion de champs, de prairies, de ruisseaux et de bocages. Les officiers ne se lassaient pas d'examiner cet espace où jaillissent tant de beautés champêtres. Les uns hésitaient longtemps avant d'arrêter leurs regards parmi l'étonnante multiplicité de ces bosquets que les teintes sévères de quelques touffes jaunies enrichissaient de couleurs de bronze, et que le vert émeraude des prés irrégulièrement coupés faisait encore ressortir. Les autres s'attachaient aux contrastes offerts par des champs rougeâtres où le sarrasin récolté se dressait en gerbes coniques semblables aux faisceaux d'armes que le soldat amoncelle au bivouac, et séparés par d'autres champs que doraient les guérets des seigles mois-



SAINT-HERBOT. — LA CASCADE
(*La Bretagne Touristique.*)

sonnés. Ça et là, l'ardoise sombre de quelques toits d'où sortaient de blanches fumées : puis les tranchées vives et argentées que produisaient les ruisseaux tortueux du Couënon attiraient l'œil par quelques-uns de ces pièges d'optique qui

rendent, sans qu'on sache pourquoi, l'âme indécise et rêveuse. La fraîcheur embaumée des brises d'automne, la forte senteur des forêts, s'élevaient comme un nuage d'encens et enivraient les admirateurs de ce beau pays, qui contemplaient avec ravissement ses fleurs inconnues, sa végétation vigoureuse, sa verdure rivale de celle d'Angleterre, sa voisine, dont le nom est commun aux deux pays. Quelques bestiaux animaient cette scène déjà si dramatique. Les oiseaux chantaient, et faisaient ainsi rendre à la vallée une suave, une sourde mélodie qui frémissait dans les airs. Si l'imagination recueillie veut apercevoir pleinement les riches accidents d'ombre et de lumière, les horizons vaporeux des montagnes, les fantastiques perspectives qui naissent des places où manquaient les arbres, où s'étendaient les eaux, où fuyaient de coquettes sinuosités ; si le souvenir colorie, pour ainsi dire, ce dessin aussi fugace que le moment où il est pris, les personnes pour lesquelles ces tableaux ne sont pas sans mérite auront une image imparfaite du magique spectacle par lequel l'âme encore impressionnable des jeunes officiers fut comme surprise.

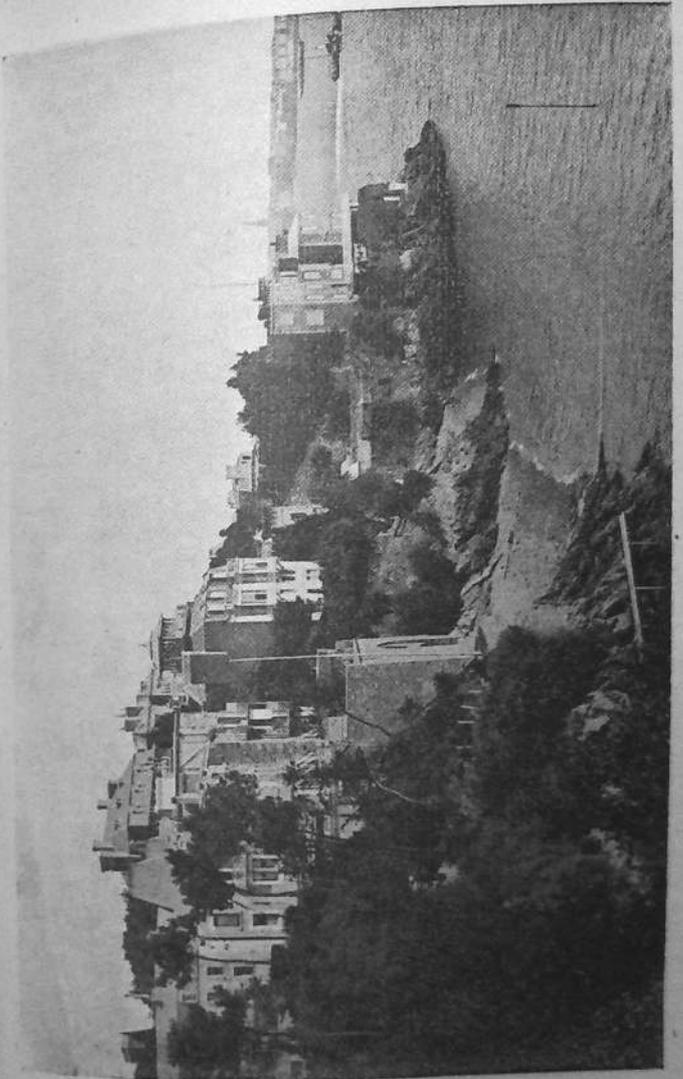
(*Les Chouans.*)

LOUIS BOIVIN (1)

La Côte d'Émeraude

Avant de s'appeler « Côte d'Émeraude », et de se poser, sur la carte du monde, en émule de la fameuse Côte d'Azur, dont on ne saurait trop, d'ailleurs, vanter la séduisante et attirante beauté, la région, ou, tout au moins, une grande

(1) Louis BOIVIN, né à Guingamp, le 18 novembre 1866, mort à Saint-Malo, en 1924, poète, journaliste et chroniqueur estimé, a publié *Bretagneries d'automne* (1903), etc. Après sa mort, Charles Le Goffic a publié un choix de ses meilleurs poèmes sous le titre : *En flânant sur les grèves.*



DINARD. — LE BRIC-A-BRAC
(Archives du Touring-Club de France.)

partie de la région que je vais présenter aujourd'hui aux lecteurs de la *Bretagne Touristique*, répondait au vocable moins harmonieux, quelque peu rébarbatif même et archaïque à souhait, de *Pou Aleth*, Pays d'Aleth, que la tradition populaire transforma, on ne sait trop pourquoi, en Clos Poulet.

De ces deux dernières dénominations, l'une, la savante, l'étymologique, est depuis longtemps reléguée dans le domaine de l'histoire et de l'archéologie, d'où, timidement, de doctes rats d'archives la font sortir de loin en loin, tandis que la seconde, naïve comme l'âme du peuple qui l'imagina, n'est plus, hélas ! qu'un vague souvenir. Oui, Pou Aleth et Clos Poulet n'ont plus aujourd'hui qu'une valeur rétrospective, dont quelques érudits seuls se souviennent encore, et cela, depuis qu'un jour, heureusement inspiré, un charmant écrivain malouin, qui est en même temps romancier, historien, peintre et poète, décida que le rivage enchanté et enchanteur, qui du Cap Fréhel à l'Abbaye du Mont-Saint-Michel, plus loin, même, jusqu'à la pointe avancée de Granville, étale, au bord du flot, son ruban sinueux et pittoresque, s'appellerait désormais la Côte d'Émeraude.

Le nom a fait fortune et l'on peut affirmer, sans crainte d'être taxé de chauvinisme, sans médire même des autres perles qui forment le riche collier du littoral de la France, que ces perles soient d'azur, d'or ou d'argent, que ce succès est grandement justifié.

Je n'irai certes pas jusqu'à prétendre, comme le fit jadis un bon abbé, égaré par son amour enthousiaste pour son pays natal, que « le plus joli coin du monde, c'est Dinard », et sans doute, par extension, le radieux écrin qui enclt la perle de la Manche. Mais je ne crois pas que l'on puisse m'accuser d'exagération, si je déclare que cette Côte d'Émeraude, si recherchée des étrangers, depuis plus d'un demi-siècle, pour la variété, la couleur, l'incomparable charme de ses sites si divers et cependant si complets, est l'un des coins non seulement les plus jolis, mais aussi les plus beaux de France. D'autres ont peut-être plus d'éclat ; certains, dans notre chère Bretagne, par exemple, offrent au touriste des paysages plus sombres, plus sauvages, propres à émouvoir plus fortement les esprits romantiques, s'il en est encore, mais je ne crois pas qu'il en existe de plus gracieux dans

l'ensemble, de plus achevés dans le détail, de plus séduisants, en un mot, et de plus accueillants. « La baie de Saint-Malo, disait un jour, où à peu près, devant moi, un illustre prélat, je ne connais rien qui l'égalé en beauté, si ce n'est toutefois le Bosphore, à Constantinople. » Et ce n'est pas là, n'est il pas vrai, un mince éloge.

Éloge mérité, d'ailleurs, et j'en appelle au témoignage des touristes, de plus en plus nombreux, de plus en plus fidèles, qui viennent, chaque été, demander à nos rivages privilégiés, en même temps que le salutaire repos de l'esprit et de saines distractions, le charme des yeux, qui compte aussi, il me semble, pour quelque chose dans la joie de vivre.

C'est que la Côte d'Émeraude, qui se développe du Cap Fréhel, promontoire sauvage, hérissé de rocs millénaires et planté de hautes bruyères, sentinelle avancée vers l'infini,

On dirait, quand l'ombre brunit
Le havre énorme qui s'échancre,
Un grand navire de granit
Qui serait prêt à lever l'ancre
Pour s'élancer vers l'infini,

à la pointe de Granville, adorable thébaïde, aux molles ondulations vêtues d'ombrages, n'a rien à envier à la Côte d'Azur. De même que son orgueilleuse et somptueuse rivale, elle offre au voyageur une succession ininterrompue de sites très justement vantés et une foule de séductions incomparables.

Si la Manche, qu'elle enserme de ses pittoresques falaises, moins imposantes certes, moins fantastiques d'aspect que les chaos de la côte du Trégor et que les plaines rocheuses, évocatrices d'épouvante, de la presqu'île finistérienne, si la Manche, dis-je, n'a pas l'attrait troublant de la Méditerranée, aux flots toujours bleus ; s'il lui manque l'implacable azur du ciel, les parfums grisants des fleurs rares et le sourire obsédant d'un soleil quasi éternel, elle possède un autre charme, fait d'exquise mélancolie, tout en nuances atténuées, délicates à souhait. Les flots qui la baignent sont verts comme l'espérance ; son ciel est gris, souvent, mais d'un gris bleuté, d'un joli gris d'ardoise qui se marie à merveille avec la mélancolie, toute de douceur, du paysage. Dans ses jardins poussent à

profusion, grâce à un climat tempéré et sans traîtrises, les camélias, les œillets, les roses, les mimosas, et cent autres fleurs embaumées.

Mais, de plus que le littoral méditerranéen, la Côte d'Émeraude, qui ne veut pas qu'on oublie qu'elle est de Bretagne, — tout au moins jusqu'au Couesnon, qui, en sa folie, mit le Mont en Normandie, — a ses landes diaprées de bruyères aux tons variés, d'ajoncs aux rudes aiguilles et de genêts aux longues flammes d'or. Elle a aussi ses bienfaisants ombrages, profonds et mystérieux, protecteurs de ruines vénérables, témoins d'un très lointain et glorieux passé, et de chapelles aux éblouissantes verrières, aux robes de granit richement brodées et dont les clochers pointent audacieusement dans les nues.

Rien ne lui manque, pas même le mistral, et quand le vent du nord-ouest souffle à pleins poumons du large, que la mer irritée par les coups de fouet des équinoxes se cabre et hennit, que les lames déferlent, écumantes et furieuses, sur les falaises abruptes ou se ruent à l'assaut de la cité ceinte des remparts, c'est alors que la Côte d'Émeraude est belle à contempler.

La Côte d'Émeraude, c'est Saint-Malo, la ville des coureurs d'aventures, nid de corsaires, orgueilleuse de son passé de gloire, et où, chaque coin de rue, chaque maison presque, évoquent un grand homme : Saint-Malo qui vit naître Jacques Cartier et Surcouf, Duguay-Trouin et La Mettrie, Maupertuis et Broussais, Chateaubriand et, enfin, Lamennais, c'est-à-dire toute l'audace, toute la vaillance, toute la pensée, tout le génie.

Ville illustre, originale, unique au monde peut-être, où l'on revit encore aujourd'hui dans le lointain des siècles. Ville accueillante pourtant, qui, aux premiers rayons du soleil, sait mettre un sourire à son front de granit, pour recevoir l'étranger et le retenir.

La Côte d'Émeraude, c'est Saint-Servan, l'antique Aletum gallo-romaine, petite ville curieuse, tranquille et séduisante, avec son joli balcon ouvert depuis quelques mois sur la rade, sa tour Solidor qui mire sa fine silhouette dans les flots mouvants de la Rance, un des plus jolis fleuves de Bretagne ; Saint-Servan, paradis des retraités et des calmes familles

bourgeoises, avec ses jardins ombragés et sa verte campagne aux solitudes si reposantes.

C'est Paramé et ses faubourgs de Saint-Ideuc et de Rothéneuf, avec sa superbe digue, ses plages de sable fin, rutilant au soleil, et ses villas sans nombre, aux volets de toutes nuances, groupées au hasard, closes pour la plupart l'hiver, mais qui, dès le retour de la saison nouvelle, s'ouvrent à la vie et à la joie.

C'est Cancale, l'éden des peintres et des gourmets, le pays des hardis marins, des bisquines aux formes élancées et si vives sur l'eau quand la brise propice gonfle leurs voiles blanches ; le pays aussi des jolies filles et des huitres. C'est Dol avec sa radieuse cathédrale et ses curieux vestiges des âges abolis ; Combourg, avec ses tours féodales et les futaies de son mail où rôde l'âme du grand René ; La Chesnaie et Lamennais ; Chateauneuf et Renée de Rieux. C'est le Mont Saint-Michel, la prestigieuse abbaye, le Mont au péril de la Mer, la merveille de l'Occident en un mot, et c'est tout dire. C'est enfin, voisinant sans façon avec ses sœurs plus modestes, Saint-Enogat, Saint-Lunaire, Saint-Briac, Lancieux, Saint-Jacut et Saint-Cast, jolies perles du riche collier, l'aristocratique Dinard, la Nice de la Côte d'Émeraude, la reine du littoral breton, Dinard la Belle et la Jolie, « l'italienne Dinard, a dit Bergerat, sœur de Sorrente, dont les villas de marbre étalent au soleil leurs jardins suspendus, pleins de roses ; Dinard, véritable oasis surgie à la pointe d'une langue de terre enchantée, où les camélias fleurissent à l'air libre, où les figuiers atteignent la stature des chênes de cent ans et que l'haleine du Gulf-Stream embaume des aromes enivrants des Antilles ».

La Côte d'Émeraude, c'est tout cela et bien d'autres choses encore. Pays de ravissement et de rêve, de délassement et de joie, pays affable et accueillant, où toutes les races du monde se donnent rendez-vous, mais où il y a encore place pour les Français, qui, plus que les autres, sont à même de se laisser séduire jusqu'à l'enthousiasme par son charme enchanteur.

(La Bretagne Touristique.)

JÉRÔME ET JEAN THARAUD (1)

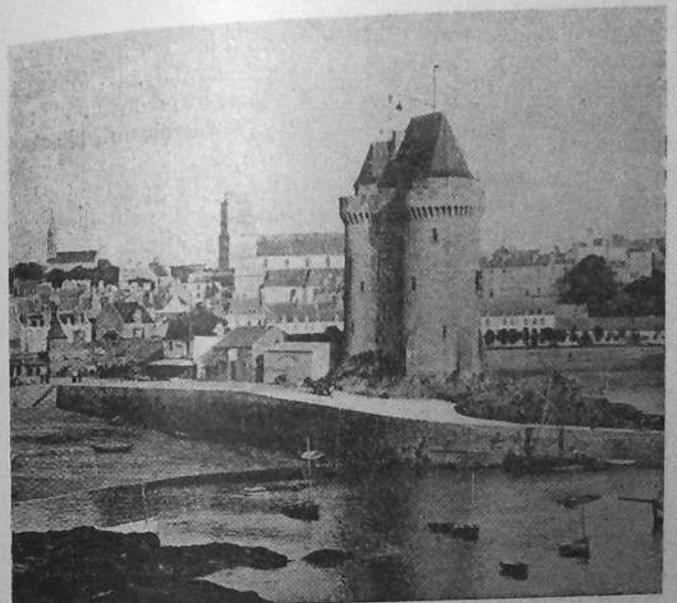
Le pays de Rance

Nous ne sommes que des Bretons de passage, des Bretons de vacances. Mais, dans ce pays, un écrivain, de quelque province qu'il soit, et même s'il arrive, comme moi, du fond du Limousin, n'est jamais tout à fait un étranger. Non vraiment, je ne puis pas dire que je me sois jamais senti dépaycé au milieu des étangs, des landes et des bois où Chateaubriand et La Mennais ont promené leurs rêveries. Et je ne parle que des grands saints que l'on trouve ici. Mais il y a encore tous les saints, les petits saints rustiques, les *dii minores*, qu'on apprend à connaître, et auxquels en esprit on voue un culte anical lorsqu'on a un peu fréquenté les grèves et les chemins creux. Autour de ma maison, je rencontre à chaque pas les ombres un peu effacées des jeunes poètes qui s'abritèrent un moment sous le toit de La Chesnaie : Hippolyte de la Morvonnais, avec ses longs cheveux et ses lunettes ; l'aimable Cazalès, le gentil du Breil de Marzan, et ce Maurice de Guérin, venu, comme moi d'une province lointaine pour découvrir ici, dans la pluie et le vent, des secrets inconnus des Centaures et des Bacchantes. Et je mêle à cette troupe légère la fille de Théophile Gautier, qui venait passer chaque année plusieurs mois à Saint-Enogat, dans sa maison du « Pré-des-Oiseaux », où elle rêvait de la Chine qu'elle n'avait

(1) Jérôme et Jean THARAUD, les auteurs bien connus de *Dingley* (Prix Goncourt), de *La Maîtresse servante*, *L'Ombre de la Croix*, *La Tragédie de Ravaillac*, *Une Relève*, *La Randonnée de Samba Diouf*, *Un Royaume de Dieu*, *La Rose de Saron*, *Quand Israël est roi*, *Notre cher Péguy*, etc., sont de fervents amis de la Bretagne, où ils passent une partie de l'année, en leur manoir des Auffenavs, près Dinard. La page que nous publions est empruntée à un discours prononcé par Jérôme Tharaud à une séance solennelle de la Société historique et archéologique de Saint-Malo, qu'il présida ces années dernières.

jamais vue avec les pensées nostalgiques que peut avoir, j'imagine, une statuette de Bouddha au fond d'un coffre malouin.

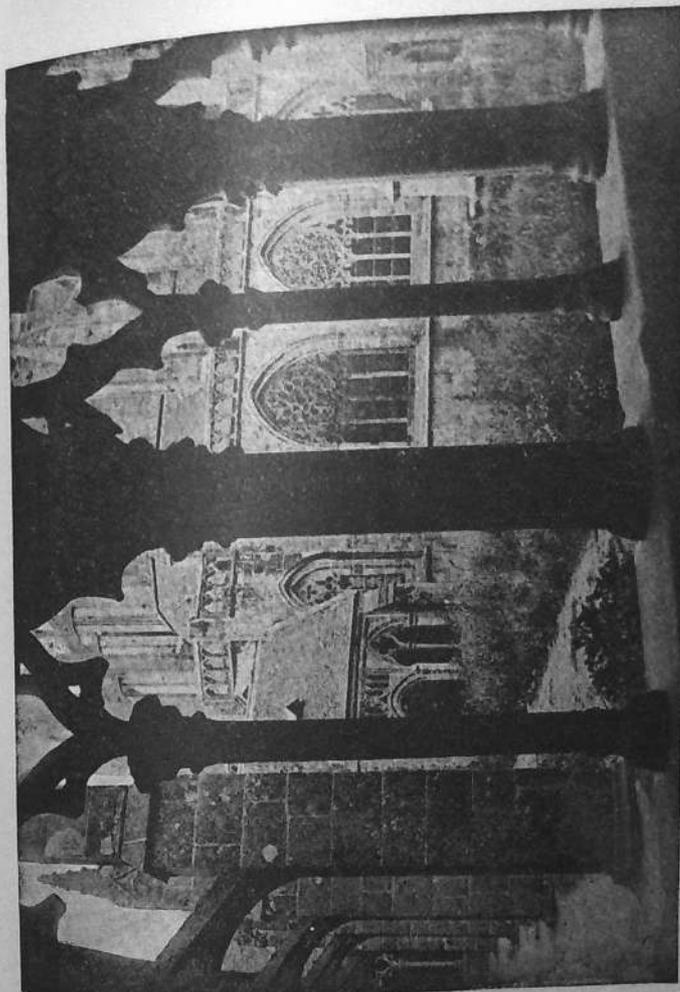
Mais nous avons des raisons plus personnelles d'aimer les rives de la Rance. Le hasard nous y a d'abord conduits, puis nous y sommes revenus chaque été, et j'ose dire qu'aujourd'hui nous sommes un peu des vôtres, puisque nous voilà maintenant hauts et puissants seigneurs d'un petit champ de pommiers et d'une petite maison sur le bord de cette rivière étrange. Pourquoi deux écrivains vagabonds, toujours prêts à mettre les voiles, ont-ils, un beau jour, jeté l'ancre dans une de ces vallées marines ? Eh ! mon Dieu, nous avons fait ce que font tous les gens d'ici : ou bien ils font le tour de leur courtil, ou bien ils font le tour du monde. Après



SAINT-SERVAN. — LA TOUR SOLIDOR

quoi le maître du navire retrouve sa demeure ou sa gentilhommière, et le matelot sa maison amarrée dans le petit champ que sa femme a cultivé pendant qu'il n'était pas là. Notre vie est en harmonie, je crois, avec la vie qu'on mène en ce pays, et c'est probablement pour cela que nous y sommes à notre aise. Comme les Terreneuvas, nous partons chaque année, nous aussi, jeter nos lignes quelque part, et, notre pêche faite, nous revenons à nos pommiers... Ce qui fait le charme des gens d'ici, c'est qu'on les sent à la fois figés comme des arbres et mobiles comme des mâts. Ils font tour à tour deux métiers, et les deux plus beaux du monde ; ils sont marins et paysans. Cela donne à leur esprit quelque chose de particulier qui me séduit infiniment. Vous ne sauriez croire combien j'aime à m'approcher de l'homme qui soigne mon jardin et le voir suspendre son travail pour me parler d'autre chose que de l'herbe qui pousse trop vite dans l'allée ou de la salade qui monte en graine. Cette autre chose, ce sont les jours de brume, c'est le doris égaré, le paquebot brutal qui passe à travers la flottille presque invisible au ras de l'eau, ou bien encore les longues randonnées à travers les lointains pays pendant le temps du service ou dans la marine marchande. Tout cela (et j'en remercie Dieu !) ne prête pas pour eux à de bien longs bavardages. L'homme de mer n'est pas bavard, le paysan non plus. Mais leurs mots sont saisissants et, par je ne sais quelle magie, ils viennent tout à coup m'apporter dans mon petit jardin de curé, au milieu des roses trémières et des marguerites épanouies, ce conseil amical : « Prends garde de t'enliser au charme de ce pré et de ce gracieux verger. Ailleurs, il y a d'autres étoiles que ces belles marguerites blanches. »

Toute cette belle campagne de la Rance est pareille aux gens qui l'habitent. Elle a un double caractère, elle inspire un double sentiment. L'aspect en est riant, aimable, sauvage, sans rudesse, mystérieux avec clarté. C'est un pays doux à vivre et, pour employer une expression que j'ai souvent entendue dans la bouche des gens d'ici, c'est un pays plaisant. Il vous retient, vous invite à rester. Dites-moi, à quoi bon chercher ailleurs un bonheur qui est là, à portée de la main, dans les champs de pommes de terre, de sarrasin ou de blé ?... Mais dans le même temps où je pense cela, je vois



TREGUIER. — LE CLOITRE
(La Bretagne Touristique.)

de la fenêtre la mer qui monte dans le pré et chasse devant elle un petit troupeau de vaches qui broutaient l'herbe tout à l'heure. Comme la marée monte vite ! Là où il y avait une pâture, il y a maintenant un bras de mer. Le pré a disparu tout à fait sous une nappe d'eau étincelante. Ainsi deux fois par jour, aux heures montantes, la mer vient vous chercher au fond de votre solitude pour vous inviter au voyage. Elle apparaît comme un désir. Elle s'éloigne comme un regret, et l'on sent bien qu'un jour, bientôt, tout à l'heure peut-être, on fera comme elle et l'on s'éloignera de la rive.

Ah ! que j'aime cet appel de l'eau qui s'enfonce si curieusement dans les terres, ce paysage jamais en repos ! Et dans les jours d'automne, au fond de cette baie de Fosse-Morts où j'habite, que j'aime ces matinées et ces fins de journées où, dans les brumes de la rivière, l'eau, la terre et le ciel créent en ce coin du monde quelque chose de fantastique que traverse le cri des courlis ! C'est alors qu'on prend la barque magique de Saint-Malo ou de Saint-Brandan et que l'on appareille pour les plus hardis voyages, ceux qu'on ne fait pas, ceux qu'on rêve ..

(Inédit.)

ÉMILE SOUVESTRE

Le Trégor

Depuis huit jours je parcourais les Côtes-du-Nord, et j'avais toujours marché au milieu des souvenirs d'un autre âge. Le pays s'était déroulé devant moi comme un immense médaillon, conservant une empreinte de chaque siècle.

J'avais parcouru les voies romaines à demi effacées sous un macadamisage communal : je m'étais reposé au pied des menhirs gaulois, surmontés de la croix chrétienne ; j'avais vu le vieux château de Kertaouarn, avec ses meurtrières encore béantes - sa basse-fosse humide, que traverse l'immense poutre garnie d'anneaux à laquelle le seigneur rivait ses prisonniers ;

j'avais écouté à la porte de fer du double souterrain le mugissement sourd du vent sous les voûtes, et mon guide m'avait dit que c'étaient les âmes des faux-monnayeurs qui revenaient travailler à la tombée du jour ; j'avais dormi à Beaumanoir, et les enfants m'y avaient raconté l'histoire de Fontenelle le Ligneur, qui éventrait, disaient-ils, les jeunes filles, pour chauffer ses pieds dans leur sang. A Carrec, on m'avait montré le puits mystérieux où un duc de Bretagne avait caché le berceau d'or de son fils. J'étais entré au château de la Roche, et j'avais cherché la place où le seigneur de Rhé trouva le bon connétable du Guesclin dépeçant un verrat et faisant portions pour les voisins ; la veille enfin, je m'étais longuement arrêté devant cette étrange construction d'un âge inconnu, qui s'élève sur la Terre des Pleurs (lan-loft), couronnée de son if immense. Or, maintenant, j'allais revoir l'Océan, la grève de Saint-Michel et Beauport, cette chartreuse de Bretagne, où notre Lamennais voulut ouvrir un refuge aux cœurs devenus malades à l'air du monde et qui avaient besoin du silence et de la prière.

Déjà la plaine de Saint-Michel s'étendait devant moi. Le soleil dardait alors d'aplomb sur cette grande solitude, tandis qu'une rafale piquante venait de la mer. Ce mélange de chaleur dévorante et de fraîcheur produisait je ne sais quelle sensation agaçante, impossible à décrire. Le ciel était sans nuées, et d'un bleu si limpide, qu'on eût dit une tente de soie ; nul bruit ne se faisait entendre, si ce n'est le grouillement confus des grèves, au sein desquelles bourdonne un monde d'insectes invisibles. Mon cheval, comme tous ceux de sa race, s'était ranimé à l'air salin du rivage ; il tournait sa tête vers les flots, et humait la brise marine. Je lui abandonnai la bride et il s'élança de toute sa vitesse à travers l'espace ; ses pieds, en frappant le sable humide, ne produisaient aucun bruit, et son galop était si doux, que je ne sentais aucun de ses mouvements. Avec une nuit sombre, la lune à ma droite, et le grondement de la mer à ma gauche, j'aurais pu, sans avoir la tête trop allemande, me croire emporté, comme Lénore, sur quelque coursier fantastique à travers des espaces inconnus ; mais l'hallucination était impossible en plein jour et sous un ciel aussi joyeux. Je dus me contenter de la réalité.

Mon guide (un de ces pâles et poétiques jeunes gens qui poursuivent leurs études dans les séminaires des Côtes-du-Nord) me fit voir la grande roche bleue (Roc'h Hi Glaz), près de laquelle débarquèrent saint Efflam et ses compagnons, à cette époque miraculeuse où les auges de pierre servaient de vaisseaux aux solitaires d'Hibernie pour traverser les eaux, et venir prêcher le catholicisme aux idolâtres de l'Armorique. Le jeune séminariste me raconta comment saint Efflam, qui avait épousé une princesse plus belle que le jour, la quitta pour répandre la foi en Bretagne, et débarqua dans cet endroit où il trouva son cousin Arthur, prêt à attaquer un horrible dragon, qui suait du feu, et dont les regards frappaient les hommes ainsi qu'une lance. « Le chevalier et le dragon combattirent tout un jour sans pouvoir se vaincre. Vers la nuit, Arthur vint s'asseoir sur le bord de la forêt, car il était lassé et il avait bien soif ; mais aucune eau ne bruissait alentour, sinon la grande mer qui grondait tout affolée contre le Ir Glaz. Saint Efflam se mit alors en prières, et ayant frappé la terre de son bâton, il en jaillit aussitôt une source à laquelle Arthur but à longs traits. Le saint passa le reste de la nuit en oraison, et quand le jour fut venu, comme le chevalier reprenait sa bonne épée :

« — Chômez pour aujourd'hui, beau cousin, dit Efflam et laissez dague au fourreau, car la parole de Dieu est plus forte que le fer émoulu.

« Cela dit, il s'avança vers le dragon, auquel il ordonna, au nom du Christ vivant, de sortir de sa tanière et de se précipiter dans la mer, ce que fit le monstre avec de sourds et terribles meuglements qui faisaient tressaillir Arthur dans sa cotte de fer. » En mémoire duquel miracle, ajouta mon guide, se voit encore aujourd'hui la fontaine que le saint fit sortir de terre et la chapelle de Toul-Efflam que vous avez aperçue à l'entrée de la grève, sur cette colline boisée.

J'avais contemplé le jeune kloärek pendant ce récit ; il était resté grave, pieux et sans embarras ; on voyait qu'il ne craignait pas plus le doute dans l'esprit de son auditeur qu'il ne pouvait l'éprouver lui-même. Ce qu'il me racontait là était sûr, disait-il, car il l'avait lu dans un livre imprimé et composé par un prêtre.

Cependant la mer, qui montait toujours, faisait voir de

plus près sa longue dentelle d'écume ; je commençais à craindre qu'elle ne nous entourât. J'avais entendu raconter, dans mon enfance, des histoires de voyageurs surpris par les flots de la grève de Saint-Michel, et sentant la mort leur monter



LANNION. — MAISON DU CHAPELIER
Dessin de Dubouchet (1890)
(*La Bretagne Touristique.*)

pouce à pouce, de la cheville jusqu'à la gorge. Je témoignai mes craintes à mon compagnon.

— Il n'y a pas de danger, me dit-il en étendant la main vers le milieu de la grève : la croix nous voit !

Et, en effet, une croix de granit s'élevait là, et les flots commençaient à peine à l'effleurer à sa base. J'appris qu'aussi

longtemps que cette croix apparaissait, la fuite était encore facile, et que l'espoir ne mourait qu'au moment où son sommet s'était englouti sous les vagues : idée vraiment chrétienne que d'avoir fait ainsi du signe de la rédemption le symbole de la vie, comme pour avertir le voyageur, par une image matérielle et immuable, qu'où la croix a disparu, Dieu est absent, et que l'homme reste livré à sa propre faiblesse.

En traversant la grève, j'aperçus successivement les trois chapelles de Toul-Efflam, de Saint-Michel et de Lancarré. A l'extrémité de la plaine, je trouvai quelques maisons presque ensevelies et une chapelle demi-croulée. C'est le bourg de Saint-Michel, pauvre Herculanium maritime que mine lentement le flot et sur lequel, chaque année, la mer étend plus avant son linceul de sable. Les deux tiers de la commune ont déjà été rongés par la vague. Pour maintenir ses divisions territoriales, l'administration vole, de temps en temps, aux communes voisines un lambeau de territoire, dont elle fait l'aumône à Saint-Michel ; mais invariable dans sa poursuite, la mer continue à manger, chaque année, sa part de champs et de maisons, de sorte que, dans cette singulière partie jouée entre l'Océan et un préfet, les enjeux semblent devoir rester les mêmes, jusqu'à la ruine de l'un des joueurs.

Mais la lieue de grève ne m'avait point donné un aspect d'Océan. Dans ce désert de sable je n'avais vu que de l'eau et non la mer. Celle-ci m'apparut à Perros et à Bréhat. Ce fut là que je pus juger du caractère particulier des côtes de Tréguier.

Je me rappelais encore les sombres baies des Trépassés et d'Audierne, les passes de l'île de Sein et des Glénans ; je m'attendais à retrouver quelque chose de semblable. Je fus complètement trompé. Au lieu des longs récifs de la côte de Cornouaille, autour desquels hurle la vague, et qui élèvent dans la brume leurs squelettes jaunâtres, je trouvai un rivage fertile et habité. D'immenses rochers de granit rose, bizarrement taillés par les tempêtes, s'avançaient de loin en loin, comme des sphinx égyptiens accroupis dans l'écume de la mer. Au fond de chaque havre apparaissaient des villages à maisonnettes rouges, avec leurs clochers pointus et ardoi...

Ce fut en quittant cette grève, où murmuraient tant d'ar

monies confuses, où scintillaient tant de teintes nuancées, que Beauport m'apparut.

J'avais alors sous les yeux, dans un seul paysage et comme en résumé, tout le pays de Tréguier : un monastère devant moi ; à droite, des mûriers aux girouettes rouillées ; à gauche, quelques ruines féodales, tout autour, une campagne tranquille ; et, au loin, la mer !... Il y avait bien dans ce tableau un calme rustique et je ne sais quelle poésie facile. C'était un paysage tel qu'il en faut à une méditation de jeune abbé causant tout bas avec Dieu, au paisible gentilhomme livrant sa vie au courant des joies vulgaires, au pâtre lançant sa voix dans les bruyères. Et puis, tout respirait autour de moi un bon air de féodalité, non celle du xv^e siècle, brutale encore et la dague au poing, mais cette gentilhommerie bénigne et campagnarde du xviii^e siècle, qui ne se faisait guère sentir que par l'aumône et par quelques innocentes vanités ; véritable aristocratie d'opéra-comique, avec ses fêtes de village, ses rosières dégourdies et ses paysans rusés. C'est qu'en effet, le pays de Tréguier a conservé cette physionomie nobiliaire effacée partout ailleurs. Il semble que là où le temps a laissé le plus de ruines du moyen âge, où les souvenirs guerriers sont le plus nombreux, la féodalité ait passé plus vite, usée rapidement par son action violente sur les populations. C'est dans le Finistère et dans le Morbihan qu'il faut chercher encore de rudes gentilhommes restés fidèles aux traditions de leurs familles, et qui, retirés dans leurs aires, jettent à la mer les fanfares de leurs cors de chasse et les balles de leurs mousquets ; au pays de Tréguier, la race de cette dure noblesse avait disparu dès avant la Révolution, pour faire place à l'aristocratie de l'étole ou à celle des parlements, puissances polies et savantes qui, dans les derniers siècles, s'armèrent de l'intelligence comme la noblesse primitive s'était armée de l'épée.

J'avais traversé le réfectoire de Beauport, transformé maintenant en avenue de peupliers ; je m'arrêtai au milieu de son église presque détruite, et qui n'avait plus pour toit que le ciel. Le pied posé sur une pierre tombale où se lisaient encore les noms d'Alain d'Avaugour, comte de Penthièvre, de Tréguier et de Goïlle, fondateur de l'abbaye en 1269, je contemplais avec ravissement le coup d'œil qui s'offrait à moi.

Le jour commençait à tomber : à l'horizon, Bréhat, entouré de ses mille rochers et de ses deux cents voiles, flottait entre la brume et l'Océan, semblable à une île de nuages ; les cloches des chapelles et des paroisses tintaient l'angélus, les conques des bergers se répondaient du haut des collines, les merles sifflaient dans les sureaux, l'alouette descendait des cieus avec son cri joyeux... Et ces mille bruits du soir se confondaient dans une inexprimable harmonie. Je nageais dans un air tout embaumé d'une douce odeur de lait et de fleurs. Le soleil couchant jaillissait en rayons pourprés à travers les dentelures du cloître, le vent soupirait dans les ruines, et, au loin, sur la route, un vieux prêtre s'en allait péniblement, son bréviaire à la main.

La nuit descendit bientôt ; mon guide m'avertit qu'il était temps de partir, et nous nous dirigeâmes vers Paimpol.

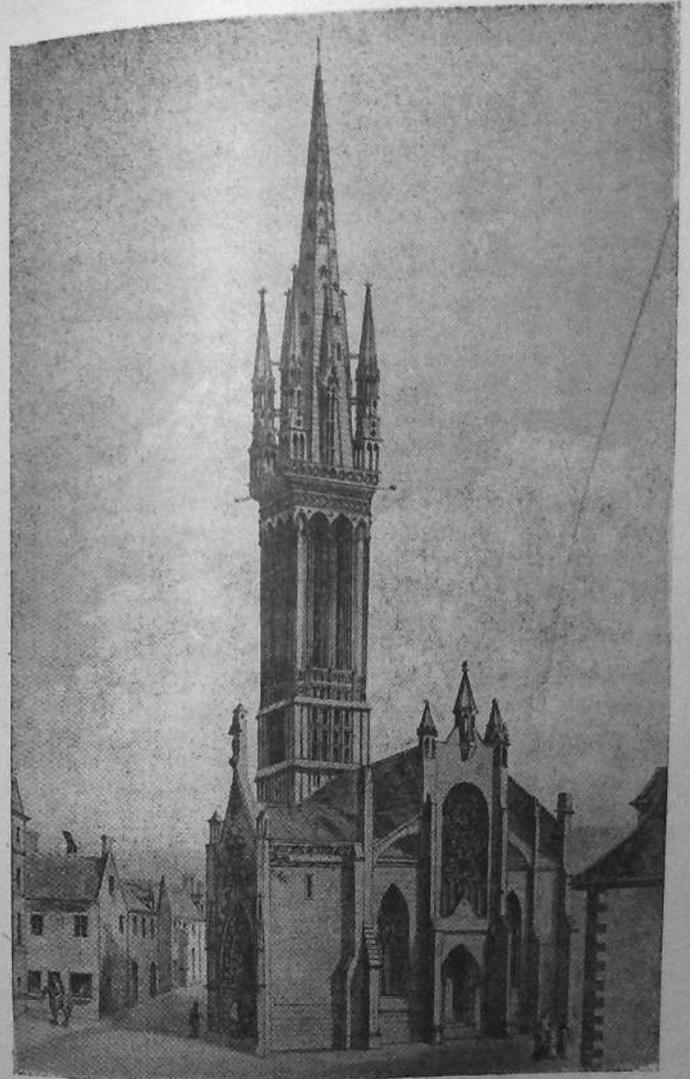
Alors les chants du jeune paysan s'élevèrent dans la nuit, selon l'usage de Bretagne, pour empêcher l'approche des mauvais esprits, et le kloärek chanta un des sônes trégorrois avec lesquels ma nourrice m'avait autrefois endormi.

(*Les Derniers Bretons*. Paris, Calmann-Lévy, éd.)

Le pays de Leon

Le Leonais, qui comprend à peu d'exceptions près tout le territoire renfermé dans les arrondissements de Morlaix et de Brest, forme la plus riche partie du Finistère. Là, sont les campagnes à luxuriantes végétations, les vallées mousseuses, festonnées de chevreuilles, de ronces et de houblon sauvage, mille nids de verdure d'où sort la fumée d'une chaumière, et toutes ces oasis de fleurs ou d'ombrages au milieu desquelles pointe l'aiguille brodée d'un clocher de granit ou la tête penchée d'un calvaire.

Nullé autre partie de la Bretagne ne présente une variété aussi continuelle. Les aspects du Leonais, moins austères que ceux de la Cornouaille, moins arcadiens que ceux du pays de Tréguier et moins arides que les landes de Vannes, participent à la fois de ces trois natures ; ils en offrent comme un résumé poétique.



SAINT-POL-DE-LEON. — LE KREISKER
D'après une lithographie de E. Clec'h.

Mais ce qui est surtout propre au Léonais, c'est l'ablouissante fraîcheur de ses campagnes, c'est l'espèce d'humide opulence de ses feuillées et de ses plages. Tout, dans cette contrée, exhale je ne sais quelle enchanteresse et paisible fertilité. Il semble que, couverte d'églises, de croix, de chapelles, elle soit fécondée par la présence de tant d'objets sacrés. On voit, rien qu'à la regarder, que c'est une terre bénite et qu'aiment les habitants du Paradis. Ses villes même conservent ce caractère de sainte et charmante aisance. C'est Morlaix, assis au fond de sa vallée, avec sa couronne de jardins et les paisibles caboteurs à voiles roses qui dorment sur son canal ; c'est Saint-Pol-de-Leon, qui se dessine de loin sous des clochers aériens, comme une grande cité du Moyen Age : ville-monastère ou vous ne trouvez que des prêtres qui passent, des enfants en prière au seuil des églises, et de pauvres kloâreks aux longs cheveux, apprenant tout haut, sur les chemins, leurs leçons latines ; c'est Lesneven, triste bourgade, semée de couvents démolis ; Landerneau, charmant village allemand, avec ses maisonnettes blanches, ses parterres à grilles vertes et ses fabriques cachées dans les arbres ; Roscoff, enfin, vaillant petit port qui s'avance vers l'Angleterre comme pour la défier, relâche de corsaires et de flibustiers qui fleurit sous la protection de sainte Barbe. Je ne dis rien de Brest, colonie maritime, qui n'a de breton que le nom. Brest n'est pas une ville de terre ferme, c'est un gaillard d'avant où vit un équipage ramassé de tous côtés, où s'agite dans la brume une population en toile cirée et en chapeau de cuir bouilli : mais, à part cette exception, il n'est point un seul hameau dans le Léonais qui ne reflète plus ou moins le calme et pieux bien-être dont nous avons parlé. C'est là le cachet du pays. Tout y semble sous l'immédiate protection du ciel et marqué aux armoiries de Dieu. On ne peut croire, lorsqu'on ne l'a point parcouru, à l'innombrable quantité de ses monuments religieux. Un seul fait en donnera une idée. Pendant la Restauration, on songea à relever les croix de carrefours qui avaient été abattues en 1793 et, après une recherche exacte, on trouva qu'il ne faudrait pas moins de 1.500.000 francs pour rétablir toutes celles qui existaient à cette époque dans le Finistère ! Le Léonais comptait au moins pour les deux tiers de cette somme.

On couçoit, d'après cela, combien cette contrée a dû souffrir,

depuis trente ans, du vandalisme qui a fait porter le marteau sur nos vieux monuments. La Bretagne était restée longtemps à l'abri de cet esprit de destruction qui souffle comme un ouragan sur l'ancienne France. Vieille druidesse baptisée par saint Pol, elle avait gardé ses dolmens et ses menhirs, près de ses milles chapelles à Marie. Le temps et les révolutions avaient en vain passé rudement la main sur sa tête et déchiré son antique pourpre, la fière pauvresse se drapait encore dans ses haillons de croyances et de coutumes et s'entourait de ses ruines comme des débris d'une riche parure. Mais son tour est enfin venu, et, elle aussi, il faudra qu'elle passe à la refonte pour recevoir une empreinte nouvelle. En attendant, des mains barbares s'acharnent sur ses monuments et les dépècent ou les dégradent. Ainsi, sans parler du monastère de Saint-Mathieu, défiguré par ce phare dont la tête a crevé la voûte du sanctuaire, et qui se montre maintenant au-dessus de l'abbaye, comme un noir cyclope ; sans parler de Lanlévenec, cette chartreuse des lettres bretonnes que l'on a démolie pour en avoir les pierres et en construire une halle : de cette tour de Carhaix, si massivement majestueuse, et qui, ébréchée par la foudre, a été achevée par les ingénieurs ; de l'admirable ruine de Trémazan, qu'on laisse crouler sous les dégradations des paysans et les orages de mer ; du sanctuaire druidique de la presqu'île de Kermorvan, que l'on a fait sauter à la mine pour construire des étables ; que dire de cette belle cathédrale de Saint-Pol-de-Léon, naguère si sombre et si majestueuse, avec ses ogives de Kersanton verdâtre qui la faisaient ressembler à une construction de bronze, et qui, maintenant, passée au lait de chaux, blanche et inornée de lumière, papillote comme la salle d'une guinguette ? Que dire de l'église du Folgoat, où l'on a peint à l'huile les sculptures qui brochaient les autels et abattu le balcon gracieux qui entourait le toit dans toute son étendue ? Que dire du beau cloître lombard de Douglas, dont les colonnettes brisées ont été transformées en bornes pour les chemins, et dont les frontons servent à faire des margelles de puits ou d'abreuvoirs ? Que dire, enfin, du reliquaire de Pleyben, maçonné, recrépi, et dans lequel siège aujourd'hui l'école primaire du village ? Quant aux chapelles, aux croix de carrefours, aux niches des madones, à tous les monuments isolés, il ne faut plus y penser ; à peine s'il en reste quelques débris

comme souvenirs ! Depuis vingt ans, ils sont la proie des mendiants étrangers, des colporteurs, des maquignons, et il est presque aussi rare de voir un homme civilisé passer devant eux sans leur jeter une pierre qu'un sauvage bas-breton sans leur tirer son chapeau. J'ai eu en ma possession deux têtes d'anges de Kersanton, délicatement sculptées et ramassées dans une douve, près d'un calvaire ainsi mutilé.

Et un tel état de choses n'excite aucune sollicitude ! Qu'on y songe pourtant ; dans un moment où l'on paraît vouloir recueillir les traditions historiques, les monuments peuvent devenir d'importants révélateurs des faits passés. Ce sont des témoignages de gloire ou de malheur, des symboles de croyances perdues, et chaque débris qui frappe mes yeux rappelle quelque principe que le temps a changé ; chaque ruine est la tombe d'une idée sociale. Les vieux monuments forment une véritable bibliothèque en plein air dont les volumes de pierre ne s'effacent que lentement sous le souffle des siècles. Ils s'effacent cependant, car le temps a beau imprimer fortement son pas sur le sol, la civilisation en recouvre bientôt l'empreinte ; l'humanité s'avance dans le monde comme une caravane dans le désert ; et le vent du soir efface les traces laissées par les voyageurs du matin.

Du moins, ne hâtons pas cette destruction. Profitons de ce qui nous reste du passé pour l'étudier. La Bretagne offre à cet égard, d'immenses ressources. Ses symboles de Teutatès soutiennent encore les croix du Christ ; ses aqueducs romains sont protégés par des vierges qui font des miracles. Souvent, dans l'espace que franchirait la balle d'un mousquet, l'œil du voyageur peut rencontrer les monuments des Celtes, des Romains, du moyen âge et de la Renaissance. C'est un musée complet d'histoire, un cabinet d'antiquités de cent lieues, étalé à la clarté du soleil par les mains du temps. Voilà ce que nous demandons de conserver, par respect pour l'histoire, par respect pour nos pères ; car nous ne trouvons pas plus de raison à un peuple qui démolit ses monuments antiques pour en retirer les pierres qu'à un noble descendant des Montmorency qui déchirerait des portraits de famille pour en avoir la toile.

(*Les Derniers Bretons*. Paris, Calmann-Lévy, éd.)

PIERRE LOTI (1)

Au pays du Creizker

Au détour d'un rocher, la pluie cesse comme le vent et, du même coup tout change d'aspect.

Nous découvrons à perte de vue un grand pays plat, une lande aride nue comme un désert : le vieux pays de Léon, au fond duquel, tout là-bas, le reizker dresse sa flèche de granit.

Il a du charme, pourtant, ce pays triste, et Yves sourit en apercevant son clocher qui s'approche.

Les ajoncs sont en fleurs, et toute la plaine est d'une couleur d'or. Par places, il y a des zones roses, qui sont des bruyères. Un voile de vapeurs gris-perle, d'une teinte très douce, d'une teinte septentrionale, couvre le ciel tout d'une pièce, et, dans la monotonie de ce pays jaune et rose, tout au bout de l'horizon profond, rien que ces points saillants : la silhouette de Saint-Pol et de trois clochers noirs.

Nous montâmes au clocher du Creizker : naturellement, c'était haut, cela n'en finissait plus, cette pointe dans l'air. Nous dérangions beaucoup les vieilles corneilles nichées dans le granit.

Une merveilleuse dentelle de pierre grise, qui montait, qui montait toujours, et qui était légère à donner le vertige. Nous nous élevions là dedans par une spirale étroite et rapide, découvrant par toutes les découpures du clocher à jour des échappées infinies.

En haut, isolés tous deux dans l'air vif et dans le ciel bleu, nous regardions les choses comme en planant. Sous nos pieds d'abord, il y avait les corneilles qui tournoyaient comme un

(1) Julien VIAUD, dit Pierre LOTI, officier de marine (1850-1923), l'un des plus illustres romanciers de la dernière génération. Parmi ses œuvres, connues de tous, il nous suffira de rappeler : *Pêcheur d'Islande* ; *Mon frère Yves* ; *Le Mariage de Loti* ; *Ramuntcho* ; *Asiyadé* ; *Les Désenchantées* ; *Madame Chrysanthème* ; *Le Pèlerin d'Angkor*, etc.

nuage, nous donnant un concert de cris tristes ; beaucoup plus bas, la vieille ville de Saint-Pol, tout aplatie, une foule lilliputienne s'agitant dans ses petites rues grises comme un essaim de *bugel-noz* ; à perte de vue, du côté du sud, s'étendait le pays breton jusqu'aux Montagnes Noires, et puis au nord, c'était le port de Roscoff avec des milliers de petits rochers bizarres criblant de leurs têtes pointues le miroir de la mer, — le miroir de la grande mer bleu pâle, qui s'en allait se fondre là-bas, très loin, dans la pâleur semblable du ciel.

Cela nous amusait d'avoir enfin réussi à monter dans ce *Creizker*, qui nous avait tant de fois regardé passer au milieu de cette eau infinie, lui planté, tranquille, toujours là, inaccessible et immuable, quand nous, pauvres gens de la mer, nous étions malmenés par tous les mauvais vents du large.

Cette dentelle de granit qui nous soutenait en l'air était polie, rongée par les vents et les pluies de quatre cents hivers. Elle était d'un gris foncé à reflets roses ; il y avait dessus, par plaques, ce lichen jaune, cette mousse du granit qui met des siècles à pousser et qui jette ses tons dorées sur toutes les vieilles églises bretonnes.

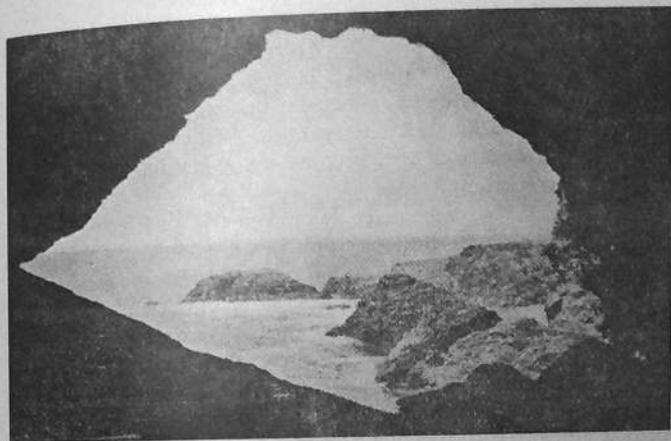
(*Mon Frère Yves*, Paris, Calmann-Lévy, éd.)

CHARLES LE GOFFIC

Les îles bretonnes

D'autres mers ont des îles. Aucune plus que la mer bretonne. Callot, Batz, Siek, l'Île Vierge, Ouessant, Molène, Sein, les Glénans, en voilà quelques-unes. La population masculine n'y compte que des inscrits maritimes. Les femmes y cultivent le sol et font en général tous les travaux qui sont réservés aux hommes sur le continent. Ce renversement des rôles est poussé si loin qu'à Ouessant entre deux marées, quand les pêcheurs ne sont pas au cabaret et que le temps est beau, ils tricotent des bas sur le port en bavardant. Il est remarquable que la toilette féminine dans ces îles, même dans les plus rapprochées

de la charovante Cornouaille, est presque toujours de couleur sombre. A Sein en particulier, c'est le deuil complet ; la coiffe elle-même est noire. A Ouessant, où les veuves se tondent, la coiffe n'emprisonne pas les cheveux, qui pendent en boucles sur l'épaule. A Batz, le costume garde sa sévérité monacale. Jeunes ou vieilles d'ailleurs, la vie ne diffère pas pour ces îliennes. Quand elles ne sont pas aux champs, elles travaillent



BELLE-ISLE-EN-MER. — LA GROTTÉ DE L'APOTHECAIRERIE

devant leur porte à la réparation de filets, sur la grève à la récolte des goémons. Les hommes naviguent ou pêchent.

L'alcool, le misérable alcool de grains, poison du corps et de l'âme, fait tant de ravages dans les îles bretonnes qu'un médecin a pu écrire que la « tristesse et la joie de l'habitant se mesurent dans ces îles à la quantité d'eau-de-vie qu'il absorbe ».

Ces îles sont les épaves d'une terre morte engloutie par quelque cataclysme ou lentement désagrégée par le travail des eaux : elles survivent au continent dont elles faisaient autrefois partie.

(*L'Âme Bretonne*, t. II, Paris, Champion, éd.)

FRANCIS GOURVIL (1)

La région de Morlaix

COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE

Sans chercher à contester le moins du monde l'intérêt des autres provinces par rapport à la Bretagne, et celui des autres régions de Bretagne par rapport à la région de Morlaix, il nous sera permis d'avancer que peu de coins de terre peuvent s'enorgueillir d'une variété de richesses et de curiosités naturelles, comme de souvenirs des âges révolus, comparables à celle que présente notre région.

La variété est, par excellence, le charme de la Bretagne, de cette terre d'Occident qui, par une inconcevable aberration, fut longtemps considérée comme un pays de tristesse éternelle.

Mais, est-il imprudent de prétendre que la variété bretonne se trouve quintessenciée dans ce morceau d'Armorique septentrionale qui va de Plestin à Goulven et de l'Île de Batz à la Montagne d'Arré ? Nous ne le pensons pas.

Certains pays, justement célèbres par leurs paysages, n'offrent nul intérêt au point de vue architectural ; d'autres, au contraire, riches en monuments, sont par ailleurs de l'aspect le plus quelconque. En tout cas, si tel d'entre eux cumule les intérêts de l'art et du pittoresque, il est plutôt rare que le type humain y soit assez tranché pour retenir l'attention du visiteur.

Or, la triple séduction du paysage, de l'art humain et de la race, nous la voyons s'affirmer pour ainsi dire à chaque pas dans la région de Morlaix.

(1) François GOURVIL, né à Morlaix, le 5 juillet 1889. Diplômé d'études supérieures celtiques de la Faculté des Lettres de Rennes, a publié de nombreuses études sur la langue, la littérature populaire, les traditions et l'archéologie bretonnes.

On lui doit *Kanaonennou Breiz-Vihan* (« Chansons de la Petite Bretagne »), recueillies et publiées en collaboration avec H. La terre (1911).



MORLAIX. — LE PAVÉ
 Dessin de A. Rouargue, lithographie de V. Guilmer.

Par ses origines, son histoire, ses mœurs et ses coutumes, la race bretonne revêt une « personnalité » bien à elle, et différente de celle des autres populations européennes. La langue dont elle se sert communément est, dans sa contexture, aussi éloignée du français, par exemple, que le français lui-même l'est de l'allemand ; de plus, malgré les influences extérieures, cette race conserve un ensemble de traditions particulières dont l'étude n'est pas l'un des moindres attraits de notre vieille province, du moins pour quiconque se plaît à observer en profondeur.

Le pays de Morlaix où se rencontrent trois types bretons nettement tranchés : le Leonard, le Trégorrois et le Cornouaillais, est à cet égard heureusement partagé au point de vue ethnographique. En plus des trois grands dialectes correspondant aux dénominations ci-dessus, on peut y relever différents costumes et coiffures : la touken, dont il existe plusieurs formes, à l'est de Morlaix ; la toléadès (Taulé, Carantec), la chikololen (Roscoff et toute la côte nord), la coiffe de Batz, les vêtements masculins et féminins ; du clan « Julot » (Saint-Thégonner, Sizun, etc.), enfin celles de la Haute-Cornouaille (Huelgoat, La Feuillée, etc.).

Si nous passons à la physionomie du pays lui-même, nous constatons qu'elle est faite d'un jeu de perpétuels contrastes. Voyez ces promontoires arides : Berg-ar-fri, la pointe de Primel... Ce sont, semble-t-il, des morceaux de continent que, jadis, auraient tenté de lointaines aventures et dont la mer a cruellement châtié la témérité. Sur leurs profils convulsés s'inscrit la lutte atroce qu'ils soutiennent depuis des centaines de siècles contre une irréconciliable ennemie. La voilà bien, la Bretagne sauvage, chère aux romantiques !

Mais... dans quelle contrée sommes-nous à présent ? De délicieux vallons, où chantent des ruisseaux et s'étagent des moulins au caquet intermittent, se faufilent discrètement vers l'intérieur du pays. Une douceur d'églogue s'étend sur toutes les choses, emprisonnant l'âme en un réseau d'enchantements poétiques.

Contemplez ces criques abritées où des eaux nonchalantes s'étaient aux heures de flux ; c'est l'anse sablonneuse de Locquirec où vient mourir le Douron ; c'est l'agreste coulée qui

descend de Morlaix vers la mer, où la Manche s'insinue deux fois par jour comme une puissante coulée d'argent.

Voici des plages ! des plages de sable fin qui s'incurvent avec grâce sous l'incessante caresse du flot, veillées par une légion de rochers monstrueux et débouillonnés. Elles sont plus de vingt, le long de cette côte prodigieusement découpée ; et quels jolis noms ! Mélin an Aod, Trégastel, Le Guerzid, Térénez, Le Kélen, Pempoul, Le Téven, Kernic, etc.

Arrachons nous maintenant aux sortilèges de la côte, pour savourer les charmes trop ignorés de la Bretagne intérieure.

Les friches et les cultures se succèdent irrégulièrement. Des chemins creux, bordés de grands talus ombragés, errent, comme sans but, de droite à gauche, de gauche à droite.

Revenons le cours du Douron, au Ja lot ou du Keffieut. Ils sont larges comme la main, ces ruisseaux, mais leurs eaux murmurantes coulent au fond de vallées tellement encaissées, par endroits, qu'on dirait de véritables gorges.

Le pays se découvre soudain ; les horizons reculent par delà des plans mollement ondulés, légèrement voilés de gaze bleue. A la verte luxuriance des bas-fonds succède la fauve nudité des sommets ; les landiers ou l'or des ajoncs ruisselle, comme une coulée du « fabuleux métal », les tourbières au sol avare, crevé de place en place par la poussée souterraine des quartz, escaladent les pentes arréennes.

La poésie de la solitude et du silence plane sur ces milliers d'hectares de terrains vagues, sur ces hauteurs qu'on dirait inviolées ; et qui n'a gravi les crêtes hérissées des Kragou et du Roc'h Trévezel, ou le dôme du Mont Saint-Michel de Brasparts, ignore ce que la Bretagne a peut-être de plus magnifique, non seulement en fait de panorama, mais encore comme aspect particulier. Qui néglige de parcourir l'Arrée méconnaît une partie essentielle du visage innombrable de notre pays, et se prive des sensations que peuvent procurer la montagne, la lande et le steppe, réunis de la façon la plus saisissante qui soit.

De Bolazec, en Trégor, à Saint-Cadou, en Leon, les croupes arides se succèdent, séparées par une âpre alternance de pics et de crêtes schisteuses dont les seuls noms évoquent la poignante sauvagerie.

Mais, descendez l'un et l'autre versant de cette chaîne de montagnes aussi ancienne que le monde. A la moindre dépression formée par le cours d'un ruisseau, une oasis vous attend et vous offre la paix reposante d'un éden en réduction. Voici le Hilvern, en Bolazec, le Goasven, en Lannéan ou, Goazelen, en Berrien, Le Relec, en Plounéour, le Mougau, en Commana, et mille autres paysages d'Arcadie à quelques centaines de mètres à peine des sommets les plus désolés !

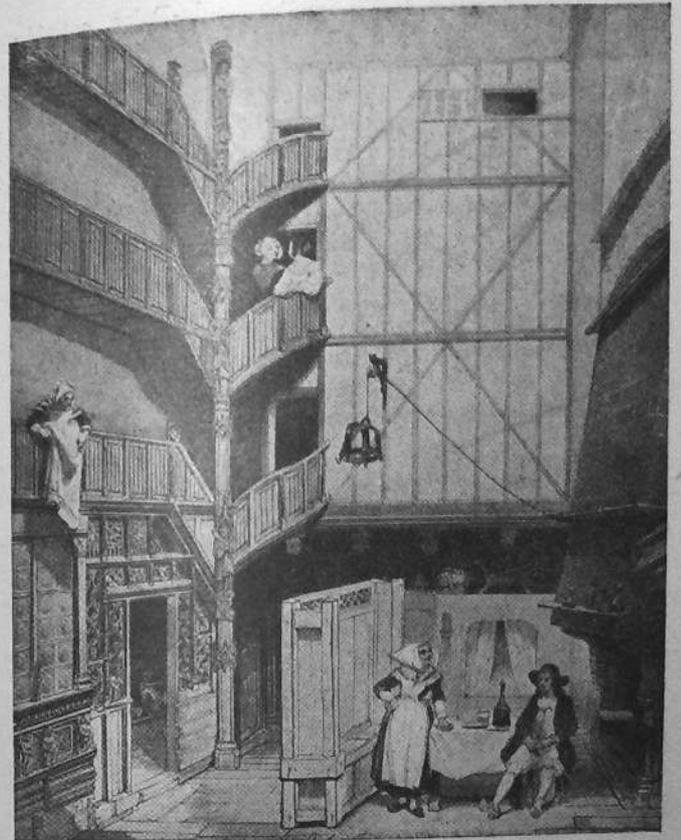
Et que dire de ces joyaux, uniques dans leur gémellité, que sont les coins d'Huelgoat et de Saint-Herbot, aux sous-bois mystérieux peuplés de granits apocalyptiques, aux cascades cyclopéennes, où rugissent et s'irisent les eaux funèbres du Yun Elez, Orcus des Bas-Bretons !

Il appartenait à un pays si divers dans sa structure géologique, si multiple dans ses aspects naturels et dans ses types humains, d'offrir aux amateurs de curiosités archéologiques et architecturales de tous ordres un champ d'exploration absolument sans égal.

Les mégalithes, ces farouches témoins d'une civilisation éteinte dans les ténèbres de la préhistoire, y sont représentés par des spécimens de premier ordre : les menhirs isolés ou groupés de Kermorvan (Guimaec), Kerprigent (Saint-Jean), Kermorgan (Le Cloître), Quilliou (Plougouven), Kerampulven (Berrien), etc., et les dolmens du Cosquer (Plougouven), Lingoz (Henvic), Kerangouez (Saint-Pol), Keravel (Roscoff) etc., sans oublier la superbe allée couverte du Mougau, en Commana, la plus belle du Finistère, avec ses quatorze mètres de long et ses sculptures intérieures en relief.

Les antiquités romaines s'y manifestent par de nombreux vestiges de voies, par le camp retranché dit Douvezou Saint-Mélar, en Lanmeur, et les thermes récemment mis à jour à Gorré-Ploué, en Plouescat, pour ne citer que les plus marquantes des constructions.

L'architecture religieuse de notre région nécessiterait bel et bien une douzaine de volumes d'étude ; c'est dire que nous ne pouvons même pas songer à énumérer tout ce qu'elle comporte d'intéressant. Mentionnons cependant pour les différents styles :



MORLAIX. — INTÉRIEUR DE LA MAISON N° 12 GRANDE RUE (1800)
Dessin de P. de Saint-Germain, lith. de V. Guilmer.

Pré-Roman et Roman. — Crypte de Saint-Mélar et chapelle de Kernitron, en Lanmeur, nef de Locquéolé, chapelle ensablée de Batz, ruines de Brévelenez, en Cleder.

Ogi al. — Église abbatiale du Relec, en Plounéour, églises paroissiales de Plouégat-Guérand, Guerlesquin, Plougouven,

Saint-Melaine de Morlaix, Saint-Jean-du-Doizt, cathédrale de Saint-Pol, chapelles du Kreisker, à Saint-Pol, de Saint-Herbot, en Plouvénéz-du-Flaou, clocher de Lambader, en Plouvorn véritables merveilles en leur genre.

Renaissance. — Églises de Roscoff, de Berven, de Lanhouarneau, de Bodilis, de Guimiliau, de Lampaul, de Saint-Thégonnec, de Sizun, de Connana, de Plounour-Menez, etc.

Mais en plus de ces églises et chapelles si attachantes par leur ensemble, leurs détails et la richesse extraordinaire de leur mobilier : vitraux, rétables, statues, baptistères, jubés, autels sculptés, la région de Morlaix présente une collection inégalable, par sa valeur comme par sa quantité, de monuments religieux particuliers à la Bretagne : ossuaires, calvaires, arcs triomphaux de cimetières.

Les modestes bourgades de Saint-Thégonnec, de Guimiliau, de Lampaul, de Berven, de Sizun, de Plougonven sont, à cet égard, autant de sources d'émerveillement pour les connaisseurs.

À la différence d'autres pays, où telle grande cathédrale monopolise tout l'intérêt d'une région sur plusieurs lieues de rayon, chez nous, l'art religieux s'exprime, superbement ou gauchement, mais toujours de façon émouvante, par les clochers, les porches, les charniers et les croix de toutes les églises ou chapelles des localités les plus retirées.

En résumé, dans ce domaine de l'art, c'est, à la lettre, un véritable entassement de trésors, pour le moins inattendu dans un pays jadis réputé misérable, que le « Montroulez » présente à ses visiteurs.

L'architecture militaire n'a, il est vrai, laissé ici que la sévère forteresse du Taureau, en rade de Morlaix, mais combinée avec l'architecture civile, elle a produit les célèbres châteaux de Kerjean, de Kergournadec'h et de Kerouzéré, orgueil du « Léon Noir », et une multitude de manoirs et gentilhomnières rustiques qui font pointer, à chaque détour du vieux chemin, la note d'un pittoresque discret mais puissamment évocateur.

Cet aperçu rapide des diverses curiosités de notre région aura, pensons-nous, suffi pour démontrer que celle-ci synthétise, sur un espace relativement restreint, tous les attraits

que d'autres ne présentent qu'isolés ou disséminés sur de vastes étendues.

Il en est un, cependant, que nous n'avons pas encore signalé, parce que, les complétant exquisement, il convenait de le réserver pour la fin. D'essence en quelque sorte immatérielle, et plus indéfinissable que tous les autres, c'est peut-être celui que notre pays peut le mieux revendiquer comme le sien. C'est le charme émanant de l'atmosphère bretonne, de cette atmosphère qui, par les prestigieux artifices de la lumière, donne, à toutes les heures d'une même journée, un visage nouveau à tous les paysages, et fait que nul de ceux-ci ne paraît banal aux yeux qui savent voir ; cette atmosphère qui dépose sur la moindre pierre d'un vieux mur une adorable patine, et communique à nos monuments un cachet d'une personnalité si émouvante !

On a pu dire en d'autres pays que l'art « c'est l'homme ajouté à la nature ». Chez nous, il semblerait qu'il faille modifier cette définition et dire que l'art « c'est l'atmosphère ajoutée à l'homme ».

(Morlaix et sa région.)

ANDRÉ SAVIGNON (1)

Chez les « Filles de la Pluie »

[Herment] se remémora les circonstances de son voyage vers cette terre oubliée.

Pour gagner l'île, il lui avait fallu attendre au Conquet le départ du courrier qui, deux fois par semaine, dessert Ouessant et Molène.

On avait averti Herment d'arriver sans retard au bateau

(1) André SAVIGNON, qui n'est pas Breton, s'est intéressé à la vie et à l'âme des femmes d'Ouessant, les *Filles de la Pluie* (Prix Goncourt). On lui doit encore : *Le secret des eaux* ; *Une femme dans chaque port*, etc.

s'il voulait partir à coup sûr, car le nombre des places sur la *Louise*, pendant la saison d'hiver, n'excédait pas quarante-cinq, y compris les hommes d'équipage. Par la nuit noire — il était à peine cinq heures et demie du matin — Herment s'achemina vers la « pierre glissante », l'endroit où le canot viendrait prendre les passagers.

Les eaux étaient basses et le navire, dont on apercevait le fanal, s'était mis à l'ancre en dehors de la jetée, à l'entrée de la baie. Sur le rocher mouillé et couvert d'algues où le pied se posait incertain, un groupe silencieux attendait, parmi des paniers, des caisses et des valises.

Il y avait là quelques Ouessantines, reconnaissables à leur costume, des matelots permissionnaires, des représentants de maisons de commerce brestoises et plusieurs soldats coloniaux qui allaient rejoindre leur poste, sac au dos et le fusil en bandoulière. Une pluie fine faisait reluire les faces quand l'allumette d'un fumeur avait craqué ; la marée montante, parfois, soulevait une vague qui s'étalait ensuite, inondant les passagers résignés. Enfin, une embarcation détachée du vapeur arriva, dans laquelle on s'entassa pêle-mêle. Quand elle accosta la *Louise*, on put voir que des gens pressés occupaient déjà le tillac, au milieu de marchandises éparses. Des bestiaux, vaches et porcs, emplissaient l'avant de l'étréot vapeur jusqu'à la machine. La chaloupe retourna au rivage deux fois encore. Elle ramena les retardataires et le capitaine qui monta sur la passerelle et prit la barre. On leva l'ancre et la *Louise* quitta le Conquet, recevant l'éclat affaibli de Kermorvan et des feux voisins.

En effet, une pâleur laiteuse venait d'apparaître dans le déchirement d'un ciel sans tendresse, chargé de nuages, et sous lequel la mer, pourtant contenue, semblait vindicative. Des lames courtes firent piquer le bateau, coup sur coup, et puis elles l'empoignèrent comme un jouet et la danse commença. Le haut des mâts se mit à zigzaguer, la cheminée tituba. La brise était fraîche ; mais la mer était calme, comparativement aux gros temps précédents. Des paquets d'eau sautèrent d'un bout à l'autre du navire ; sous le vent, des barques que l'on croisa, couraient vers le Conquet déjà distant ; et soudain, à l'Est, par Porspoder et Lanildut, le soleil se montra morose, les nuages semblèrent moins opaques, et



FEULVEN DE KERPRIGENT
en Saint-Jean-du-Doigt. (Dessin de L. Le Guennec.)

(*La Bretagne Touristique.*)

le jour fut. Les feux des bouées et des balises s'éclipsèrent. On serra de plus près l'archipel et, de rocher en rocher, le petit vapeur atteignit l'escale de Molène.

Là, des canots bruyants entourèrent la *Louise*. Ils étaient

pilotés par des gamins auxquels on jeta des sacs de pain, car l'ilot n'a pas de boulangerie. La semaine d'avant, le pain était arrivé si détrempé par l'eau embarquée pendant une traversée difficile, que les habitants avaient dû le refuser. Quelques personnes descendirent avec le facteur chargé de la tournée de Molène, et la *Louise*, ainsi allégée, mit le cap sur Ouessant.

On rangea le Léac'h et Gour ar Vras ; on passa l'île Balanec, la laissant à gauche, et puis Bannec, peu visible, au ras des eaux, étroit banc de sable et de roches, bien au delà de la bouée Pengloc'h. Alors, on vit Ouessant dans toute son étendue.

...D'abord une ligne grise et bleue, longue, très longue... Cette ligne se précisa ensuite, plus colorée. A cause de ses falaises escarpées s'étendant du Stiff à Porz Goret, l'île semblait un mur formidable qui barrait l'horizon où, çà et là, des taches indiquaient des pointes et des anses dont le détail échappait.

La mer était houleuse en ces parages. Sa violence s'accrut dès qu'on se fut engagé dans le puissant courant du Fromveur pour entrer dans la baie du Stiff, mouillage rendu obligatoire par les vents du Sud-Ouest. A l'abri des prodigieux rochers qui enserraient la baie, les eaux profondes avaient maintenant le calme d'un lac. On approcha le môle d'aussi près qu'on put le faire sans danger d'échouage. Mais il fallut quand même user des embarcations pour descendre à terre. Assises au haut de la falaise en surplomb, une demi-douzaine de filles aux longs cheveux interpellaient les nouveaux débarqués, effrontément.

Six kilomètres séparaient le Stiff de Lan Pol. Les hommes chargèrent leurs fardeaux sur leurs épaules et s'attaquèrent au chemin raide qui monte de la cale.

Du sommet du plateau, on aperçoit à droite le phare du Stiff, blanc et court, haut perché à l'extrémité Nord-Est de l'île. En maints endroits les sillons ont tracé des terrains de culture dans la prairie grasse qui s'étend à perte de vue. Parfois ces champs sont entourés de petits murs de granit ; parfois, dans ces enclos, des ajoncs poussés en taillis drus jettent la note aiguë de leurs fleurs jaunes. On voit aussi des moulins isolés et des toits de chaume, serrés les uns contre les autres, par groupes de trois ou quatre, agglomérations qui prennent ici le nom de villages.

Quelques-uns sont traversés par la route principale, la grande voie qui partage Ouessant du Nord-Est au Sud-Ouest, du Stiff au Créac'h, en passant par Lan Pol. Vue de cette hauteur, l'île paraît s'allonger sur l'Océan comme une gigantesque patte de crabe dont les deux pointes dentelées de Pern et de Porz Goret formeraient les pinces. Entre chacune d'elles se jouent les eaux tranquilles de la baie de Lan Pol ; mais au delà de la pyramide du Runiou, point extrême Sud, la mer est toujours déchaînée et les récifs à demi couverts se jouent les eaux tranquilles de la baie de Lan Pol ; mais au delà de la pyramide du Runiou, point extrême Sud, la mer est toujours déchaînée et les récifs à demi couverts s'avancent, blancs d'écume, vers Ar Gazec. la « Jument », où, depuis des années, on travaille quand on le peut à la construction d'un phare. Si l'on promène le regard de l'Ouest au Nord, tour à tour défilent Loqueltas, le phare de Créac'h et Niou-i-zella, le « village voisin des eaux », et Kermoran, un autre hameau, et Keller, que huit cents brasses à peine séparent d'Ouessant.

Les passagers de la *Louise* traversèrent Frugulou et longèrent la clôture du fort Saint-Michel. A partir de cet endroit, accrochée au flanc d'un vallon, la route plonge en ligne droite et s'étend comme un long ruban, avec seulement quelques courbes légères, jusqu'au clocher de l'église. De rares maisons sont postées en bordure, certaines blanches et neuves, et un ou deux hameaux faits de chaumières sans toitures et abandonnées. Au bout d'une demi-heure de marche, on laissa les baraquements des coloniaux à l'entrée du bourg et l'on atteignit Lan Pol. Alors la troupe des voyageurs se disloqua et chacun courut à ses affaires.

Octobre touchait à sa fin. Depuis un mois des pluies continues étaient tombées sur l'île, transformant en lagunes tous les terrains plats dont l'eau ne pouvait s'écouler. La côte, de Pen ar Roc'h à Toul al Lan, de Yusinn à Pern, avait en chaque endroit son caractère propre. En bien des points la terre épuisée par un duel millénaire avec les vagues s'effritait et lâchait prise. Ailleurs, des rochers aux formes fantasques semblaient converser d'un bout à l'autre des criques balayées d'embruns : les oiseaux de mer y jetaient leurs cris effarés. Seules, quelques anses abritées, comme à Paraluc'hen, à Porz Gwen, à Kergadou et Porz Allemgen reposaient de l'horreur de certains paysages.

Or l'émoi de ces courses s'augmentait de la solitude et de

l'automne décoloration des lieux. Parfois seulement on apercevait, courbées vers le sol, deux ou trois jeunes filles qui coupaient des ajoncs ou des bruyères. Herment en surprit d'autres, farouches dans l'inclémence de la saison, qui se cachaient derrière les rochers et épiaient son passage. Certaines vieilles qu'il rencontra étaient surtout impressionnantes avec la masse de leurs cheveux blancs qui flottaient autour d'un masque ridé et jauni, délavé par les pluies. Les maisons ne semblaient pas moins mystérieuses : leurs portes étaient closes, strictement, leurs fenêtres étroites ne laissaient rien deviner au promeneur.

La nudité de cette campagne surajoutait à sa mélancolie. Pas un arbre, sauf quelques buissons chétifs, poussés çà et là dans des creux de terrain. A travers la lande des petits moutons erraient par centaines. On les entendait têter aigrement de fort loin, mêlant leur voix à la chanson maussade du vent pluvieux. Quand on s'approchait toute la bande affolée prenait la course.

Herment voulut connaître le secret de cette solitude : il savait l'île assez peuplée. On lui dit que les travaux des champs étant finis, les femmes, occupées à tricoter, restaient dans leurs maisons. Quant aux hommes, dédaigneux de la culture, ils étaient tous « sur la navigation », au commerce ou dans la flotte. Les seuls pêcheurs de l'île étaient des retraités ou quelques coloniaux mariés dans le pays et qui tendaient des lignes dans les trous poissonneux du bord, la cigarette au coin des lèvres, en rentiers.

Avec la nuit — c'était le dernier quartier de lune — les sorties devenaient périlleuses. Il fallait se perdre dans un dédale de sentiers, au risque de rouler sur la grève ou au fond de quelque carrière. Les deux phares éclairaient seuls, médiocrement.

Alors, dans l'ombre, un peu d'animation naissait. Car, après la belle saison, c'est surtout le soir que sortent les Ouessantines. Des formes se glissaient dans les chemins encaissés, filles seules hâtant le pas, minuit sonné, courant d'un village à l'autre, silencieuses, inquiétantes, parce que rien dans l'uniformité de leur robe noire ne pouvait trahir leur identité. Par instinct, elles détournaient la tête ou se jetaient dans un fossé pour se mieux dissimuler encore. Souvent aussi,

une bande de marsouins avinés répandaient la terreur dans les hameaux perdus. Ou c'était la marche endormie d'une patrouille, ou l'éclat de voix fraîches d'iliennes revenant de la veillée, parmi des tires.

(*Filles de la Pluie*. Paris, Grasset, éd.)

FRANÇOIS MENEZ (1)

Aux jardins de Cornouaille

Nulle région bretonnante n'a été, plus que la Cornouaille, marquée d'un renom de pauvreté et de mélancolie. Même pour les Trégorrois, qui ne la connaissent guère, parce qu'ils n'ont pas l'instinct voyageur et qu'il en sont séparés par la barrière des monts, la Cornouaille a longtemps passé et passe peut-être encore pour être un pays rebutant et de mœurs frustes.

A la lisière des deux pays, on s'est toujours défendu, comme d'une infériorité, d'être Cornouaillais. Jean des Cognets rapporte qu'à une réunion de prêtres du canton de Belle-Isle-en-Terre, les recteurs des paroisses les plus inéridionales, Plougonver ou la Chapelle-Neuve, répondaient à ce propos, aux taquineries de leurs voisins, en reculant toujours plus au sud les limites de la Cornouaille.

C'est ce même dédain pour les habitants d'un sol qu'ils croyaient déshérité qui portait, au temps de mon enfance, les paysans du Trégor et du Bas-Penthièvre à poursuivre les Kernevots de leurs quolibets : « Kerné paour, Kerné du !... Pauvre Cornouaille, Cornouaille noire. Kernevod kov ru... Cornouaillais au ventre rouge... »

(1) François MENEZ, professeur à l'École Primaire Supérieure de Quimper, a donné : *La Chanson des Galets*, poésies, *L'Envoûté*, roman, et *Aux Jardins enchantés de Cornouaille*, recueil d'impressions personnelles, où le don d'observation s'allie à une sensibilité très bretonne.

Mais la Cornouaille, depuis ce temps, est sortie de sa pauvreté. Elle a fertilisé ses champs, défriché les moins abruptes de ses terres de bruyère, multiplié ses troupeaux et ses vergers. Elle a transformé ses dunes, jadis stériles, en d'immenses potagers où florissent les pois et les pommes de terre. Le seigle des sols pauvres de l'intérieur a peu à peu fait place au sarrasin et à l'avoine et sur la « ceinture dorée » enrichie par les engrais de mer, le froment a pris la place du sarrasin. Des vallées de l'Aulne, de l'Odet, du Jet et de l'Isole, où jadis elles se resserraient, les cultures riches ont grimpé à l'assaut des monts d'Arez et de la Montagne Noire ; le blé pousse aujourd'hui, maigre encore, sur les pentes du Méné-Mikel et jusque sur les bords du marais de Botmeur.

Les étrangers des plus lointains pays, du Brésil et de l'Argentine, ont appris la route de ses foires, où ils viennent se disputer à prix d'or ses chevaux sobres et durs. Et voilà que le moindre éleveur d'Elliant, de Scaër, ou qu'un fermier de Cornouaille maître de sa terre est plus riche que ne pouvait l'être un gentilhomme de jadis.

La richesse s'est accrue, même dans les plus hauts pays de granit et de bruyère. Des besoins nouveaux s'y sont fait jour, avec des rêves de vie plus douce. La race s'y est à peu près éteinte des bergers et des pillaoûer.

Dans le même temps s'est transformé l'humble village de la côte. C'était jadis un groupe de maisons basses éparpillées où l'on se chauffait, l'hiver, de débris d'épaves glanées dans des « laisses » de mer, mêlées à du go mon sec ou à de vieilles bouses. Des chèvres, ou des moutons noirs, broutaient autour du village l'herbe des pâtis, où séchaient les palanques. Des sentiers, plutôt que des routes, reliaient les maisons, menaient au puits, à l'école, à l'église. La vie s'y écoulait, chétive et monotone, tournée vers l'Océan, et sans relations avec l'intérieur. Tandis que les hommes faits étaient au loin, parfois pendant des mois, sur la vaste mer, les femmes, pour vivre, aidaient à la moisson ou à la récolte des pommes de terre.

Le triste village d'autrefois est devenu, le plus souvent, une blanche petite ville, dont les maisons crépies à la chaux ont escaladé le promontoire rugueux qui dominait les grèves. Les lourds bateaux non pontés de jadis ont allégé leurs formes et affiné leur voilure. Le pêcheur y a vécu dans de meilleures

conditions d'hygiène et de confort. Menant toujours la vie libre et aventureuse du large, il s'est réservé des heures et des jours pour le repos et s'est mieux défendu contre les mauvais coups de la mer. Les trains de marée qui ont transporté vers les halles des lointaines villes le produit de sa pêche, lui ont apporté, en retour, les idées et les préoccupations du dehors.



GUINGAMP. — FONTAINE DE LA PLACE DU CENTRE

(*La Bretagne Touristique.*)

Ainsi la Cornouaille, terrienne ou maritime, s'est éveillée à une vie plus large et moderne. Mais partout où la lande et le passé l'emportent, elle est bien plus riche encore de sa couleur et de sa joie.

Cette joie éclate de mille façons et sous mille formes ; elle est le caractère distinctif du pays et de la race ; elle rétablit un lien entre les cantons si divers d'aspect et d'aptitudes dont se composait jadis l'évêché de Cornouaille, qui s'étendait des

rives de l'Elorn à celles de la Laïta et des baies de l'Atlantique au seuil montueux du Poher.

Cette surprise, il me souvient de l'avoir éprouvée, il y a quelque dix ans, en visitant les rives du Blavet, entre les gouffres de Toul-Goullic et les trois hêtres de Saint-Urban.

C'était au temps où n'exi-tait pas encore le petit train de Plésidy qui, soufflant et ahinant en grim pant les rampes, s'enfonce par toutes petites étapes au cœur de la Bretagne bocagère.

Je voyais pour la première fois le pays de Kerné, et ce premier contact me fut une révélation. Je n'avais en effet jamais dépassé jusqu'à ce jour Bourbriac, dont le clocher est, vers les terres à fro nent du Nord, la borne extrême de Cornouaille, ni les bords du Coatlou, qui sont vraiment à l'automne les bois de la couleur de l'or, de la pourpre et de l'émeraude.

Aussi quel enchantement, passé la ligne de faite de Kérien et de Magour, de voir s'étendre à mes pieds, dans la corque d'or qui sépare les monts, la flambée des ajoncs en fleur, comme une offrande au soleil !

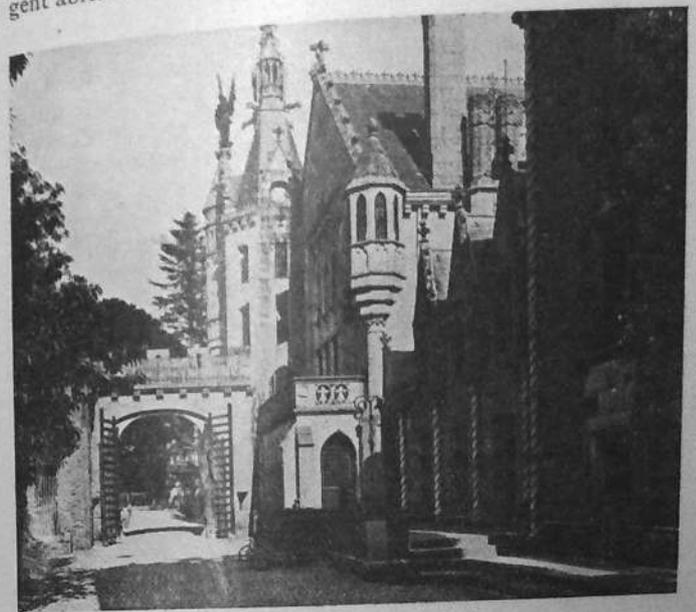
J'ai vagabondé, dix jours durant, par les chemins qui s'en vont droit comme des flèches au milieu des solitudes, pour suivi par le cri des grillons et par le cantique des aloues.

Des croix de pierre détachaient au croisement des routes leurs fûts penchés sous le vent des crêtes et les formes tordues de leurs larrons suppliciés. Elles m'offraient pour le repos, d'étage en étage, leurs socles usés où l'herbe pousse, et la mousse de leurs tertres, égayés par les fleurs mauves des chardons et par les gouttes d'azur des scabieuses.

Parfois un chemin couvert descendait vers une combe, d'où partout l'eau sourdait en ruisseaux tintants, en claires fontaines. Des bas-fonds noyés, environnés de hêtres et d'aulnes, émergeaient en bouquet les toits d'un village : Saint-Eusèbe, Lannégan, Le Pelinec, une flèche ajourée de chapelle ou des ruines d'abbayes comme Kort-Malouën, encloses en des jardins sauvages et d'une fraîcheur d'oasis.

La Cornouaille, dans toute son étendue, se caractérise par ce ruissellement de lumière et de couleur. Elle se drape, suivant les saisons, des écharpes dorées ou violettes, des genêts ou des bruyères. Ses forêts de Laz, du Cranou, de Clohare et de Coatloc'hs gardent sous leurs frondaisons le secret des fées

oubliées et des enchanteurs. Ses rivières, en blanches cascades, dévalent la pente des monts, mirant dans leurs cours les aubes vertes des moulins et les tourelles des manoirs. Ses chapelles, dans la paix des grands arbres, sont comme des chasses d'argent abritant le sommeil des saints.



CONCARNEAU. — CHATEAU DE KERIOLET
(Archives du Touring-Club de France.)

Sa mer est belle, même où elle paraît le plus sauvage. Ses baies, en été ou par les calmes de novembre, ont un coloris de mer orientale, sous l'ocre et le safran des voiles. Ses ports remuants, pleins de soleil, sentent le goudron et la roque : ils s'égaient du pavois des filets qui séchent, tendant leurs arcs de triomphe entre les maisons des Villes Closes. Ses îles — Sein, les Glénans, Raguénès et l'île Verte. — suspendues entre le ciel et l'eau, sont lumineuses et fraîches comme l'aurore. L'air y est vif et léger comme aux premiers temps du monde.

Les moutons y broutent sur les dunes une herbe courte et des panicauts imprégnés des parfums de la mer. Les femmes y ont une beauté rude, et leurs lèvres ont un goût de sel.

L'homme, en Cornouaille, est, à l'égal de la nature, fougueux, plein de sève, débordant d'une vie gaie et brutale. Il aime la foule, les chants, le biniou criard, les jeux bruyants de la perche et de la sou'e. Il se plaît aux grandes beuveries, dans les auberges et sous les tentes, aux pardons, aux foires, aux grandes noces — vraies noces de Cana, — où les festins se prolongent huit jours et où les convives se comptent par centaines. Il y a dans ses propos et ses gwerz un peu de la verve triviale des fabliaux.

De tout temps lui déplut la vie casanière. Il a du reste de qui tenir : les saints de sa légende eurent eux-mêmes un penchant marqué pour l'existence vagabonde. Venus d'Irlande ou de Cambrie dans des barques de pierre poussées par le souffle des anges, c'est pour plaire à Dieu et faire pénitence qu'ils s'imposaient de vivre, sur le tard, dans les limites étroites de leur plou ou de leur ménec'h ty. Encore tournaient-ils, comme des lions en cage, autour de leur domaine, regardant avec nostalgie les horizons tentateurs.

Le Cornouaillais — terrien ou maritime — a conservé cette humeur nomade. Il passe une bonne partie de l'an par monts et par vaux, courant les pèlerinages et les foires. Le pillaouer de la Montagne, marchand de tamis ou de croix de Saint-Tugga, bat le pays bien moins par nécessité que pour l'ivresse d'aller par les chemins à l'aventure, de voir des terroirs et des visages nouveaux.

Où apparaît mieux encore la fantaisie cornouaillaise, c'est dans les costumes éclatants et d'une diversité telle que jamais aucun pays de France n'en sut présenter de pareille. Par là se manifeste chez la paysanne le sentiment inné de la couleur et le goût naturel qui la porte à emprunter au cadre de la mer, des bois ou des landes qui l'enveloppe, les principes de son élégance. Cette même harmonie de l'âme et du paysage se retrouve dans les coiffes qui, quoique dérivant toutes de la coiffe monastique, se diversifient à l'infini, suivant la façon d'épingler les ailerons, de les resserrer en mentonnières ou de les laisser tomber en volutes sur les épaules.

La Cornouaillaise, au gré de sa fantaisie, a su donner cent

formes variées à la visagère, qui n'est autre que l'ancien voile dont la femme se couvrait, au moyen âge, pour entrer à l'église parce qu'elle n'était pas faite à l'image de Dieu et que c'est par elle, au dire des vieux liturgistes, que la prévarication a commencé sur la terre.

L'artisane, qui n'est ni campagnarde, ni tout à fait citadine, a, peu à peu, supprimé les ailerons qu'elle a jugés trop lourds ; la pêcheuse de Douarnenez et de Concarneau les a ramenés de chaque côté de sa tête comme les nageoires argentées des sardines. D'autres, comme à Bannalec, Rosporden et Pont-Aven, ont échanuré au cou le camail qui retombait jadis sur la nuque ; ou bien, comme au Kap-Sizun, elles en ont allégé la cape primitive.

Le capuchon a pris les mêmes formes innombrables, prolongeant jusqu'au sommet les rides du froncis, à la façon bigoudène, ou les faisant rayonner comme un soleil, dans le cac'h-pod d'Arzano. Parfois, il s'est surmonté d'un plus petit capuce, comme dans la brugueriez de Pont-Croix.

C'est un des plus grands charmes de la Cornouaille que cette variété de la coiffe et du costume, traduisant les nuances de l'âme et de la terre.

Car la Cornouaille, très loin d'être une, est divisée, comme l'antique Grèce, par ses cours d'eau, ses estuaires indentés, ses chaînes de hauteurs parfois insignifiantes, et un grand nombre de « pays », dont chacun à son caractère, son génie propre, son individualité bien marquée.

Franchi l'Elorn, le pays de Daoulas et la presqu'île de Crozon s'étendent jusqu'au Faou comme une marche où Cornouaille et Léhon mêlent leurs influences. Cette dualité s'exprime en un vieux dicton :

'Tre ar Faou ha Landerne
Ne m'omp nag e Leon nag e Kerne.

Déjà, au creux de la rivière, les verdure opulentes de la Roche et de Pont-Christ donnent un avant-goût de la fraîcheur cornouaillaise. Le Léhon réapparaît, quelque temps encore, avec ses dos de pays, tristes et nus, de Dirinon et de la Martyre. Puis le plateau s'abaisse et le paysage s'humanise. La lande, moins rugueuse, se ponctue de toits bleus et de bou-

quets de pins verts. Le viaduc jette sur la Doula ses arches blanches, comme à l'entrée d'une terre promise.

Et soudain, d'une radieuse échappée, bordant les replis de l'arrière-rade, la campagne de Daoulas découvre au regard son croissant d'une éblouissante verdure.

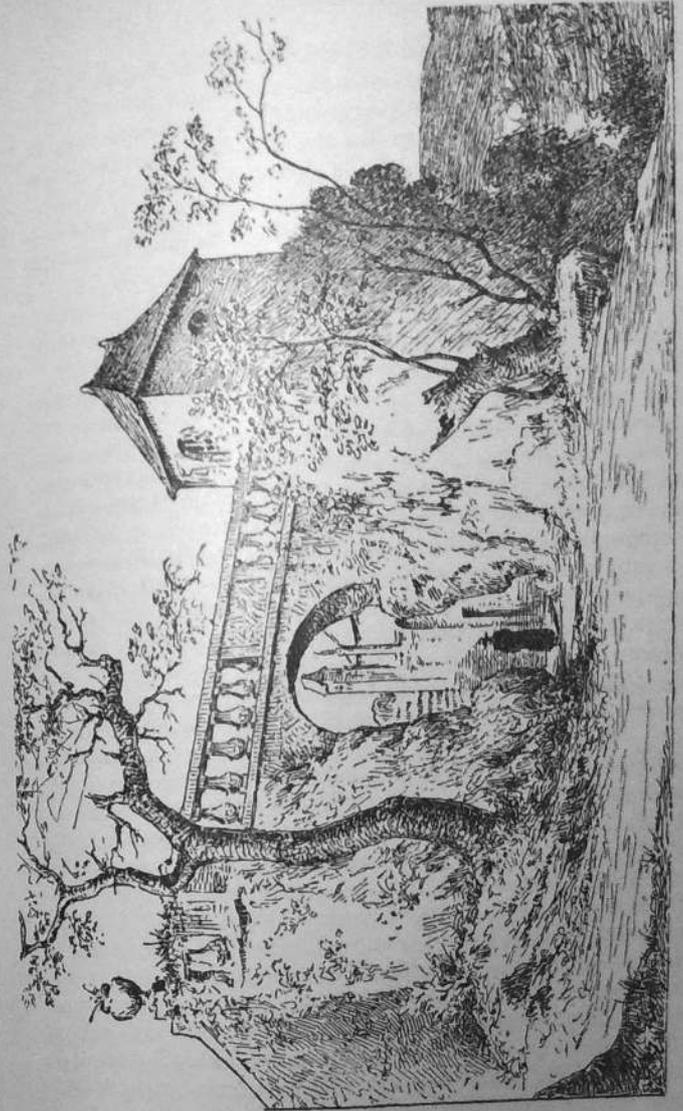
Cette verdure est partout, dans les prés, les landes, les jardins, les champs rares. Elle noie d'ombre les chemins, revêt de mousse et de scolopendres les vieux murs : elle se glisse aux joints des vieilles pierres, ourle les bas-fonds d'un liséré sinueux de trembles et de saules, pousse son herbe saline et ses joncs marins jusqu'au chenal des estuaires.

L'eau jaillit, de toutes parts, en sources claires. Elle descend, en gazouillant, les pentes ajoncées. On devine, sous le tapis des aulnes, son murmure et ses scintillements. Daoulas, seuil vert de la Cornouaille, est la ville des o'nbrages, des ruisseaux et des ponts. Elle annonce, par delà la ligne des fleuns, un pays de vie plus suave, où l'air est si doux, au dire du chroniqueur, « qu'on n'y saurait mourir ».

De même, le Daoulasien annonce le Kernevot par la vivacité et le tour frondeur de son caractère.

Sa ville connue jadis une certaine splendeur. Assoupie l'hiver sous les brumes de la Doula elle s'anime au printemps d'une vie joyeuse. Les Rohan, les Carné, les Kervern Tréanna et d'autres familles puissantes y possèdent leurs « maisons de dimanche » reconnaissables encore aujourd'hui, dans les vieilles rues des Merciers et du Guerneur, à leurs nobles façades et à leurs écus de pierre. Ils y résidaient dans l'aimable société des moines de l'abbaye. Rosmellec et les détours de la rivière, jusqu'au Bindy, leur offraient de calmes promenades, par des chemins remplis d'une odeur de fraise et de violette.

Cette gaîté d'autrefois, le Daoulasien l'a conservée, mais elle se tempère d'une pointe du sérieux et de l'esprit réfléchi du Léonard. Sur le fond de molles collines qui masque le pays du Faou et de Landevennec, l'église, vieille de douze siècles, dresse la sévérité de ses arcades romanes. On sent d'ailleurs, partout présente sur cette terre, la pensée de Dieu. Elle prête une expression pathétique aux innombrables calvaires, taillés dans la pierre de Logonna, dont le ciseau des imagiers fouillait sans effort le grain tendre bleu, et aux Saint Sébastien lardés de flèches, liés aux fûts de granit des carrefours.



SAINTE-BARBE DU FAOUEZ. (Dessin de S. Michel.)
(La Bretagne Touristique.)

On la retrouve dans les édifices abbatiaux, dans le porche des Apôtres, mi-ogival, mi-Renaissance, orné d'une profusion de Pietas, de Nativités, de Crucifixions naïves, dans les chapelles du Faou, de Sainte-Anne et du Rosaire, dont le campanile s'est tu depuis des siècles, dans le cloître en ruines où les statues éparses, autour de la vasque aux ablutions, ont l'air, sous la lèpre des lichens, de fantômes figés dans un rêve d'un autre temps.

Juridiquement même, Daoulas se rattache au Léon dont dépendait jadis sa châtellenie et dont il suit toujours, en grande partie, les usances et les coutumes.

Mais, en s'acheminant au Sud vers le pays des rivières, on sent s'effacer peu à peu l'influence léonarde. Une mysticité plus douce, entre Rumengol et Ty-Bidi, plane sur le paysage. Des bourgades comme Le Faou mirent leurs maisons vieillottes dans l'eau tranquille des estuaires. L'Arez projette vers Rosnoën le chaînon de Quimerc'h, couronné de landes et de bois. La brèche du Pont-de-Buis, par où se glisse la Doufine, ouvre au regard une échappée sur le Ménez-Hom, nimbé de brumes, et sur le bleu pays du Porzay. Puis le Val de l'Aulne découvre, dans la ceinture onduleuse des monts, ses herbages et ses ardoisières.

C'est la Cornouaille normande, d'une verdure grasse et un peu sombre, telle qu'on se souvient de l'avoir vue ailleurs, aux lisières de la Vallée d'Auge ou à Saint-Sauveur-le Vicomte. Les fermes y ont des dehors cossus, avec leurs portes à plein cintre encadrées de roses et leurs aires spacieuses qu'ombrent de grands arbres. Les fermiers y portent, sur leur personne épanouie, un air d'opulence et de dignité qui les apparente aux « julots » de Saint-Pol.

Cette impression se précise comme on approche de l'Arez, en traversant de vieux bourgs, comme Pleyben, aux rues silencieuses et aux églises solennelles. On y sent davantage la bourgeoisie du paysan bien nourri, fier de ses écus, de ses troupeaux et de sa terre et qui laisse percer volontiers une pointe de dédain pour ses voisins montagnards. Ses filles, elles-mêmes, hautes de taille, rondes de joues, ont sous leurs jupes à plis lourds la raideur des riches héritières.

Le dernier éperon de la Montagne Noire, entre Gouézec et Quéménéven, sépare la vallée de l'Aulne du pays Glazik, qui

est le pays du chupen bleu, brodé de jaune aux manches et à l'encolure. Il s'étend de Brice et de Sainte-Marie du Ménez-Hom à Elliant et à Ploven. Quimper en est la capitale, pleine de charme mélancolique, engourdie dans l'ombre de ses vieilles murailles.

La nature est gaie alentour, fleurie de vergers, de landes et de colzatières. La terre et la mer y mêlent leur douceur. L'Odet et ses affluents, le Jet et le Stéir, tracent à travers les prés, comme sur une nappe verte, de grands méandres de lumière. L'air est vibrant de cris d'oiseaux et de fredons d'abeilles.

Affinée par un long temps de vie facile, la race cornouaillaise, au pays glazik, porte sa fleur sociable et pacifique ; l'homme y est équilibré, plein de finesse ; la femme, blonde et d'une grâce dolente, porte le petit hennin et serre sa longue taille dans une gaine de velours.

Au contraire du Glazik, le Bigouden est instable, impétueux, débordant de passions brutales. Il est comme le pays qu'il habite, entre Plogastel, Pont-Labbé et Penmarc'h, et comme la mer qui le borde, un mélange de rudesse et de grâce sauvage. Il inquiette et attire tout à la fois, comme une énigme que pose avant de finir le vieux monde. Il aime, avec une égale frénésie, le travail et le plaisir. Il porte dans ses yeux un reste de barbarie primitive ; ses colères sont soudaines et violentes, ses fêtes religieuses ont un relent de bacchanale.

Il forme un parfait contraste avec le Capiste de Plogoff, dont le sépare la ligne de Geyen. Le Cap est, en marge des pays glazik et bigouden, un îlot de tristesse, comme un Léhon cornouaillais en proie aux brumes et à la mer. Le vent y balaie, d'un souffle âpre, les plateaux dépouillés de Beuzec et de Geulien ; l'Océan, battant les écueils du Raz et les roches de Bestré, y épuise en vain ses fureurs impuissantes. L'été, sur cette pointe, connaît cependant des jours d'une aveuglante splendeur ; l'automne, qui n'y est point sans charme, s'y trempe dans un bain mauve de bruyères où les champs de sarasin mûrissant sèment leurs taches sanglantes.

Mais les courants, entre le Raz et la Vieille, offrent par tous les temps les mêmes périls ; de grands vaisseaux s'y sont trouvés broyés par les plus grands calmes et sans laisser aucune trace.

Le pêcheur du Cap est moins triste que résigné : la femme, brûlée par le hâle et ployée sur les besognes trop lourdes, n'y songe point à plaire. Ses cheveux sont strictement tirés sous la coiffe monacale. Comme au temps des sires de Lézurec, de cruelle mémoire, elle porte un corsage à taille courte, sans échancrure, et la jupe de gros drap, aux plis raides, qu'on voit aux paysannes en oraison sur les vitraux des cathédrales.

Les Lézurec, depuis beau temps, ont disparu : de leur château ne subsistent que quelques débris que le vent écorne. Mais le Capiste est demeuré serf de la mer. Il vit sous sa contrainte, tenant d'elle sa subsistance et sa loi.

Tout différent est le pays duik, qui va de l'estuaire de l'Odet à la Laïta et à l'Ellé, au delà desquelles commence la mélancolie du Broërec'h. Il s'étend, d'autre part, jusqu'à Gourin et le Faou t, sur les pentes méridionales de la Montagne Noire.

De toutes les Cornouailles, c'est la plus souriante et la plus heureuse. Dans cette Arcadie, la nature a multiplié ses enchantements. Nulle part la Bretagne n'a plus de vergers, d'eaux vives, de moulins, ni de rivières aux noms plus harmonieux, ni des sous-bois plus profonds, ni une herbe plus éclatante.

C'est le pays de la collerette, dont les femmes égaient leur costume aussi bien à Sca r, Pont-Aven, Quimperlé qu'à Guis-criff et à Bannalec. Leur grande affaire est d'être belles et de poursuivre le plaisir. Elles aiment les riches velours, les fonds de coiffes aux couleurs tendres, les lourdes broderies d'argent et d'or.

L'homme, par contre, au pays duik, est uniquement vêtu de noir. Plantureux, jovial, le teint fleuri, il a sous le chupen sombre et le chapeau à boucle d'argent l'air placide d'un maître drapier ou d'un bourgmestre de Hollande. Un Rembrandt sans mysticité ni clair-obscur.

Il sait tout le prix de la vie et du bonheur ; il en jouit voluptueusement. La nature n'a pas exigé de lui l'effort de chaque jour ; il sait lui en rendre grâces. Peu actif, peu profond, il s'abandonne volontiers, surtout au pays heureux du « Kiz Faouën », à l'effet assoupissant du climat et du sol, profitant, dans la plus large mesure, des bienfaits dont la terre l'a comblé.

Sa nonchalance naturelle se retrouve jusque dans son lan-

gage, où s'affadit ce que le pays glazik peut avoir de provocant et d'un peu dur.
Il est aimable, accommodant, peu entêté dans ses prin-



PLOUGASTEL. — LE CALVAIRE

(La Bretagne Touristique.)

cipes et sa foi. Il entretint le meilleur commerce, même aux premiers temps révolutionnaires, avec les abbés de Saint-Maurice. Lancelot, chassé de Port-Royal, trouva chez les moines de Sainte-Croix, à Quimperlé, le plus accueillant des

asiles, et put, au milieu d'eux, persévérer dans l'hérésie janséniste.

Toutes ces petites villes de la Cornouaille du sud semblent s'offrir d'ailleurs comme des refuges à la méditation et au rêve blessé. Quimperlé, dans une atmosphère monacale, a de vieilles maisons, de vieux cloîtres, de vieilles églises, des escaliers, des ponts, des rues étroites et grimpantes, des placettes où l'herbe pousse et un quai fleuri de quelques voiles. Pont-Aven, dans un décor de collines, passait pour posséder jadis « pour cinq maisons, quatre moulins ». Rosporden, plus austère, mire son église mélancolique dans un étang bordé de joncs.

Le massif heurté du Poher est, vers l'est, le flanc-garde de Cornouaille. Il n'atteint jamais quatre cents mètres, mais on ne l'appelle pas moins, en Cornouaille, avec quelque emphase, la Montagne.

L'Arez et la Montagne Noire s'y opposent, dressant sur les rives de l'Aulne leurs ménez arrondis et leurs roc'hiau. Poullaouen, Collerec et l'Iouyé jettent entre les deux chaînes un isthme de grasse végétation.

Partout ailleurs, c'est un sol maigre, dur, de tourbière et de lande, parsemé de rocs erratiques et de parcelles chétives de seigle, d'orge et de pommes de terre.

La vie est précaire, sur les sommets jadis hantés par la terreur des moines rouges et des loups. L'homme les déserte, pour aller chercher ailleurs sa pitance, entre le temps de la tourbe et celui des foins. Il porte le costume le plus ingrat de Cornouaille : un habit de drap triste, sans revers ni basquines, un pantalon serré aux cuisses, à l'espagnole, et un chapeau arrondi en galette, tenu au menton par une ganse.

Mais il fait ressortir, par ce qu'il a de pauvre et de rude, la délicatesse du costume féminin, rehaussé de dentelle et qui, sous le bonnet ou la cornette, a des grâces d'un autre temps.

Tout impécunieux qu'il soit, pâtre ou pillauœr, le Montagnard lui-même n'est pas triste. Il aime les bonnes histoires, les chansons moqueuses, les passe-pied endiables.

Il est vif, avantageux, frondeur ; il a, de tradition, l'amour de la liberté.

Et quel sort, à tout prendre, fut jamais plus enviable que

le sien ? Il habite dans la sérénité des hauts lieux. La Bretagne lui offre, baigné de brumes, bordé d'ajoncs et de bruyères, le plus somptueux de ses horizons. Son rêve s'alimente aux sources de poésie les plus anciennes de la terre. Chaque printemps lui ramène les joies de la vie errante, où il s'en va, au hasard des routes, entendant des histoires nouvelles, buvant du cidre rouge et lutinant de belles servantes aux auberges des carrefours.

A chaque printemps, au cours de son périple, il retrouve chaque coin, chaque ville de Cornouaille dans la plénitude de sa grâce et sous son aspect : Le Faou miré dans l'eau calme de son estuaire, Quimper inclinant sur l'Odet l'ombre verte de ses collines, Fouesnant sous ses foins odorants et ses pommiers en fleurs.

Et il regagne, à l'automne, sa Montagne, comme devant pauvre d'écus, mais la tête emplie de rêves et de visions.

(Aux jardins enchantés de Cornouaille.)

ANDRÉ CHEVRILLON (1)

Par les routes

L'équinoxe passé, j'aime à courir un peu le pays dans la direction de la grande mer. Il est plus doux, plus seul, sous un azur apaisé ou les voiles de grisaille tendus très bas, comme pour plus de quiétude et de secret. Les champs reposent : les pailles rasées luisent doucement dans les chaumes ; la lande couverte d'un ajonc bas commence à reflleurir. Entre les beaux pins qui s'espacent, elle étend son miel, un miel

(1) André CHEVRILLON, de l'Académie française, né à Ruelle (Charente), le 3 mai 1864, est l'auteur de magistrales études sur la littérature anglaise et d'impressions de voyages très remarquées : *Marrakech dans les palmes*, etc. Sur la Bretagne, dont il est un des fervents et pénétrants admirateurs, on lui doit *L'Enchantement breton* et *Derniers reflets à l'Occident*.

plus mûr et tièdement parfumé que celui du printemps. Et l'on voit des fumées bleues monter dans les bois.

Par les plus beaux jours, la lumière qui baigne les lignes d'herbe aux côtés de la route est toute molle et sans force. Le souvenir de l'été rayonne et s'alanguit sur ces campagnes. Si tendre, et plus émouvant que l'été, c'est quelque chose comme le bel effluve crépusculaire, la traîne de clarté rose et dorée qui suit, par un soir très pur, la disparition du soleil, et longuement s'attarde dans l'espace.

Mais la marque de l'automne est déjà sur les choses. Dans les énigmatiques avenues que l'on retrouve partout dans ce pays, déjà les petits hêtres, les chênes, ne sont plus verts. Dès la fin d'août, dans les lieux exposés aux vents du large, leur feuillage hérissé tourne à ce brun rouille qui ajoute alors au sérieux du paysage breton

Les humains ne s'en attristent pas. Chez eux aussi, comme dans le ciel, il y a encore des heures de fête. Beaucoup d'assemblées, de Pardons, en ces derniers beaux jours : à la Clarté, à la Treminou, à Pont-l'Abbé, à Tronoën ; et aussi au pays *Glazik*, où la *chupen* est bleue, du côté de Quimper et de Locronan. Et dans les villages que l'on traverse, toujours, çà et là, quelque fête, quelque bande heureuse, en train de sautiller en mesure dans la poussière ou la boue de la route.

On passe la rivière. Douceur, au premier matin, de ce bleu virginal entre les futaies serrées des pins. Le soleil naissant les baigne de rayons neufs, et, sous les cimes, dont s'exalte alors le vert de mousse, mille tiges rosées s'entre-croisent.

Lentement, on s'en va sur l'eau lustrée, au rythme espacé des grands avirons. Un long passage...

On débarque, et l'on retrouve le hameau de pêcheurs, à l'éveil de sa vie quotidienne. Et voici toutes les choses amicales : les bateaux goudronneux, au creux du havre, où dort le vert feuillage ; la courbe et la pierre moussue du quai où des femmes, déjà, tricotent au pas de leurs portes ; et la minuscule chapelle, et le pré en pente, et les châtaigniers centenaires où les hommes appuient toujours leurs agrès. Et quand, avec la carriole venue par le bac, on a monté la côte entre les grands arbres, et tourné le dos à tout cela, on est hors de chez soi, hors du pays fermé dont on sait par cœur tous les traits, et qui ne ressemble à aucun autre. On entre dans le

vaste monde, où les champs et les landes ne mènent qu'à des landes et des champs pareils. On peut regarder : le cocher — un petit maigre, à lèvres minces, en grand costume noir du pays de Fouesnant — ne sort de son silence que pour exciter sa bête ou siffloter un petit air triste, breton, toujours le même.



LOCRONAN. — PARDON DE LA TROMÉNIE.

(*La Bretagne Touristique.*)

C'est d'abord la plus riche région du pays bigouden ; peut-être me semblerait-elle moins douce si je n'en avais retrouvé les ombrages en revenant, les lèvres un peu brûlées de sel, du jaune désert de Penmarc'h. On longe de grands halliers, de profondes retraites où se cachent, en des clairières, des fermes d'autrefois (porches gothiques, grand appareil de granit dans

l'ombre verte des arbres patriarches). De la route, on voit ces belles masses abritées qui commencent à se dorer magnifiquement. Et puis l'on entre dans le royaume des pins.

Tout cela, pendant la première lieue, fait partie d'une même terre, un domaine qui s'en va, au nord, border deux longs bras de notre rivière, et, dans le sud, avec ses pinèdes, ses châtaigniers, ses landes, ses terres cultivées, s'étend jusqu'à la grande plage. En voici le centre : un noble parc qui s'ouvre, taillis, pelouses, murailles de rhododendrons, allées convergeant vers la longue et grise façade d'un château.

On passe une royale avenue, si large que des chaumes s'y déploient, entre deux rangées de chênes antiques, sous la bande lointaine et si bleue de la mer.

Plus loin, le pays se soulève et se creuse ; le dessous rocheux primitif de cette terre bretonne apparaît. Longues nappes de landes dont la maigreur révèle et, çà et là, laisse percer le modelé du granit. Entre deux de ces pentes graves, mais que l'or automnal de l'ajonc enchante aujourd'hui, dans un bref intervalle, je vois briller des eaux lointaines : les grands estuaires de Pont-l'Abbé, où s'en va finir le tout petit ruisseau de ce vallon. On devine là-bas des îles, des chenaux bleus entre de vaporeux bouquets de pins, même une très lointaine blancheur qui doit être l'île Tudy, la petite ville de pêcheurs, au ras des flots. L'eau salée, d'ailleurs, est là tout près ; si l'on avance un peu dans le ravin, on découvre un moulin de la mer. Rapide vision d'un pays à part, comme celui de chez nous, d'un petit monde clos, et qui ne se révèle au dehors que par cette étroite échappée. La carriole passe vite, et tout de suite c'est fini ; il n'y a plus qu'une lande sur un coteau qui se referme.

(L'Enchantement breton. Paris, Plon, éd.)

ANDRÉ SUARES (1)

Terre d'Émeraude

ENTRÉE A BÉNOTET

Il faut descendre la rivière de Kemper, ce bras de mer profonde entre des forêts bleues, par une claire journée d'été, ou un après-midi roux d'automne. Mais l'entrée de Bénodet n'est jamais si belle que sous un ciel d'orage, quand la nuée est suspendue sur la contrée gracieuse et que les vapeurs cuirées ou déjà noires luttent avec le soleil couchant.

Par mer, venant de l'Est, Bénodet disparaît dans la verdure. Le temps est doux, un peu sombre. Un ciel agité et pesant, qui présage des grains pour la nuit ; et le vent qui fraîchit lance un souffle lourd de menaces. On serre la côte d'assez près ; et la vue s'étend au loin sur le couchant, où court la ligne basse de Tudy, et l'arc du littoral, à fleur d'eau, comme une lagune, jusqu'au coude de Lesconil. On ne distingue pas l'estuaire de l'Odet ; mais, par delà, on dirait qu'il pleut sur la rivière. Le blanc de la dune et la noire masse des feuillages s'étaient sous la tour trop haute du phare en terre. En vain, le sait-on, on ne croirait pas qu'une rade s'ouvre au pied de ces hauteurs boisées, tant elle est fermée et tant elle se cache.

Bientôt, on approche. Les deux rives, lentement, se séparent comme des lèvres qui se descendent. Le feu rouge du phare en mer saigne au bord du long crépuscule. Le ciel est d'un velours gris, tramé de reflets jaunâtres, qui ont la couleur de la fumée au-dessus des usines. Sur ce petit pays, l'espace a de la grandeur ; les nuages ont du mouvement et du trouble... L'agitation d'un ciel passionné prête une âme nouvelle à la baie rustique, qui n'avait que du charme. Le ciel fait la pensée des pays marins, et leur caractère.

(1) André SUARES, poète, dramaturge et chroniqueur dont l'œuvre est considérable, a donné sur la Bretagne, dont il fut l'hôte attentif, un volume d'impressions qui disent son émerveillement d'artiste, en une langue harmonieuse et choisie, et c'est *Le Livre de l'Émeraude*.

On entre : sur les deux bords, comme une végétation de monstres, les rocs couverts de goémons jaunes. La rivière est large plus qu'un fleuve, miroitante, soyeuse. Le courant joue entre les eaux de la marée, comme s'il ne s'y mêlait pas, et qu'il coulait, laiteux, dans un lit élevé sur le lit plus sombre des eaux marines. Une charmante maison trempe dans la mer et disparaît sous les fougères. Un petit bois de pins retient les restes de la lumière, et une ferme très basse, dans le milieu du bois posée, semble un tombeau de chaume, sous les ombres violettes d'un lieu consacré.

Partout on a la sensation de l'eau profonde, un vertige familier pour les yeux. Les courbes de la rivière se dessinent, molles et gracieuses comme des baigneuses couchées : elles se croisent, penchent leurs couronnes d'arbres verts, et prolongent la perspective en lointains pleins de mystère et de rêve. Ces grands bois se déroulent à perte de vue, crête feuillue de collines. A mi-chemin de la hauteur qui fait face à la petite rade, une prairie en forme de cirque s'étale sur la pente et cinq ou six chevaux y broutent, pareils à des jouets bruns sur l'herbe verte et froide.

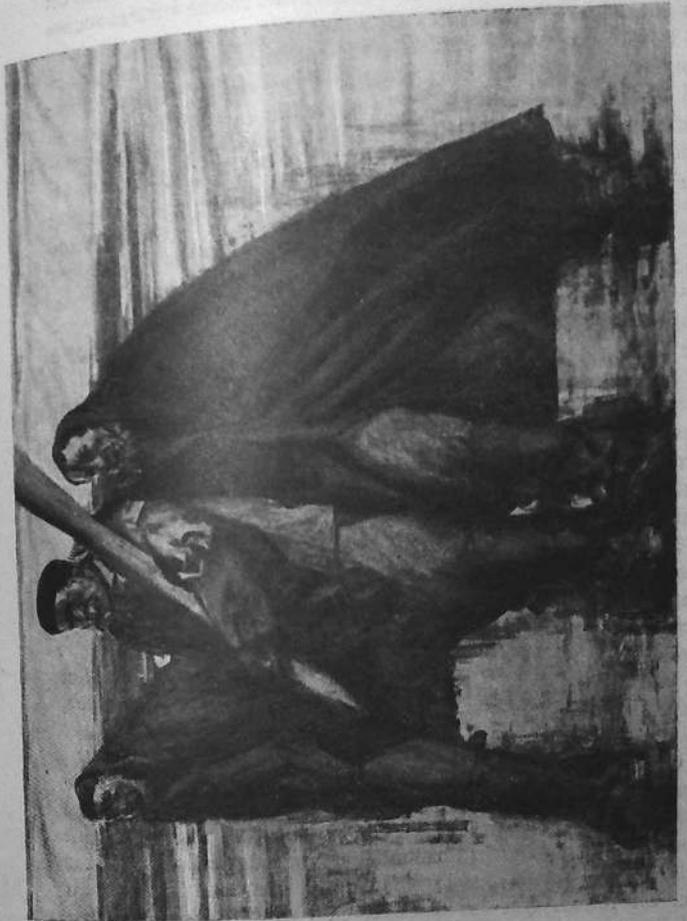
Dans le port, des voiles au mouillage, de petits yachts blancs comme le plâtre dans l'ombre plus épaisse. Prêt à glisser le long du câble, le bac est plein de paysans et de femmes ; le vieux passeur, maigre, noir, à la barbe pointue, qui a l'air d'un homme en bois, moins les yeux vifs sous les sourcils touffus, regarde s'il ne laisse personne. Et voici une bonne vieille, sur la rive, qui, tout en ramenant les lacets de sa coiffe, crie qu'on l'attende, en brandissant un large parapluie de coton rouge.

Le long du mur opposé à la cale, un peuple goguenard et violent de pêcheurs, le plus souvent silencieux, sont debout, adossés à la muraille noire, où ils se tiennent, dirait-on, à sécher. Un long voile nuageux glisse sur la forêt de Cos-Ker comme une écharpe de soie grise...

Et grise, la petite église entre les larges arbres.

PENMARC'H

Temps gris, — et, d'abord quelques grains. Puis la pluie. Une tristesse terrible. Sans espoir, sans retour, sans conso-



JEAN-JULIEN LEMORDANT. — LES TROIS PÊCHEURS (Musée de Nantes.)
(La Bretagne Touristique.)

lation. Depuis le commencement des âges, il doit pleuvoir ainsi sur ce pays sinistre ; et il pleuvra de même sur ces rochers mornes, jusqu'à la fin des siècles.

Des blocs et des blocs ; des montagnes éboulées ; et, partout où il y eut des vivants, ce sont des débris et des ruines. Si Kérity, Penmarc'h et Saint-Gwenolé n'ont formé jadis qu'une seule ville, si elle était plus grande et plus somptueuse qu'une capitale, si les cathédrales de l'Ouest et les châteaux forts de l'Occident s'élevaient ici, — on en discute ; et plus encore, si des flottes entières, le vaste commerce et les entreprises des négociants ont eu ces sables et ces rocs pour métropole. Mais il le faudrait. Et le grand port de l'Atlantide méritait d'être placé entre les chevaux monstrueux de Penmarc'h, si les Atlantes furent une race vouée au sépulcre, et aux profondes catastrophes de l'Océan.

Pas un arbre. Seuls, règnent le sable et le granit.

Sous la lumière douteuse et louche de l'automne, tous ces grands corps de pierre prennent d'étranges formes. Une armée, une cavalerie pétrifiée que montent, au loin, les brouillards aux écharpes grises. Et là-bas, c'est un navire amiral, qui porte toute sa voilure noire de nuages...

Pas un arbre. Sur cette terre virile, toute en os et en promontoires, pareille aux squelettes décharnés d'un ossuaire de géants, on se prend à reconnaître la puérilité infinie de la verdure, et la douceur des arbres se fait sentir par le regret. Mais l'on éprouve mieux encore ce que la vie a d'enfantin, et la vanité de ses promesses à l'aspect de ces puissances éternelles, parce qu'elles sont infécondes : la terre de granit, et la mer désespérée.

Que ferait ici le jardin ? et même la forêt ? Point de feuillages : ils amollissent la ligne des pierres. Et le chant des oiseaux ferait pitié, près de la lamentation immense, qui obsède l'espace. Les feuilles ont le charme des enfants, jouant échevelés et rieurs sous les yeux de leurs mères. Ici, l'œil du ciel est fermé. Que les oiseaux, en Arcadie, gazouillent au soleil, comme bruissent les feuilles ; mais ce n'est plus qu'un sifflement piteux qui vient des créatures, quand les mornes immensités se parlent et qu'au souffle de la marée, les îles et les rocs se comparent.

Un sombre pays, plus beau que sous le soleil et la lumière

— beau sous le ciel sombre. Le vent perfide ne souffle encore que de côté : et, jusqu'ici, faiblement. Mais déjà les vagues roulent avec fracas. Le murmure est éternel, — et presque toujours la violence. C'est un canton de deuil, un littoral sans pitié, le plus riche en naufrages. Et même à terre la côte est pleine de dangers. Les lames sourdes, parfois, se forment et balayent tout ce qu'elles touchent, sournoises comme la mort, rapides comme l'infortune. Une vague plus haute qu'une maison a mangé d'un seul coup cinq personnes, assises par un beau jour au haut d'un rocher pareil à une colline. Comme la gueule d'un monstre caché au fond de l'eau, elle en est sortie et a happé sa proie, plus prompte que la pensée ; puis elle s'est refermée sur ces fétus, cinq vies détruites...

Une légère brume monte de l'horizon. La pluie a cessé. La mer cruelle a l'éclat, sombre et gris, d'un regard de triomphante haine. Les rocs se font de plus en plus noirs et se penchent sur leur ombre, comme des monstres en méditation.

Un aigre souffle humide passe sur la terre. On frissonne. Il est temps de revenir sur ses pas, car le gouffre de la nuit va bientôt s'ouvrir sur le gouffre de l'étendue. Et tout déjà se fait abîme.

(Le Livre de l'Emeraude. Paris, Emile-Paul, éd.)

ARTHUR DE LA BORDERIE (1)

La nation bretonne

Si nous jetons une vue d'ensemble sur l'histoire de Bretagne, si nous envisageons du dehors, pour ainsi dire, son

(1) Arthur LE MOYNE DE LA BORDERIE, né à Vitré en 1828 mort en 1901, membre de l'Institut, fondateur, en 1853, de la *Revue de Bretagne et de Vendée*, membre de l'Assemblée Nationale en 1870, a produit une œuvre historique considérable, entièrement consacrée à la Bretagne. Il est l'auteur d'une définitive *Histoire de Bretagne*, en 6 volumes in-4°, qui représente un énorme labeur. Arthur de la Borderie est une des grandes figures bretonnes du dernier siècle.

aspect et sa physionomie générale, et si nous la comparons aux autres histoires du même genre, ce qui frappe tout d'abord, c'est qu'elle a incontestablement pour objet et pour matière la plus longue, la plus complète des existences provinciales.

C'est que la Bretagne est mieux qu'une province, elle est un peuple, une nation véritable et une société à part, non pas étrangère à la nation, à la société française, mais du moins parfaitement distincte dans ses origines, parfaitement originale dans ses éléments constitutifs.

Voyez ! même encore aujourd'hui, après un siècle de centralisation, d'unification complète, souvent encore dans les livres, dans les discours publics, on parle du peuple breton, de la nation bretonne, en appliquant ce mot au présent, et sans que nul n'y trouve à dire. Et à Rennes même, il n'y a pas bien longtemps, dans une circonstance solennelle que je ne veux pas rappeler autrement, mais qu'on n'a pu oublier, n'a-t-on pas entendu le chef de la France à cette époque, saluer officiellement, on peut le lire, la Bretagne de ce nom, de ce titre : le peuple breton !

Maintenant regardez autour de nous les autres provinces, nos sœurs, nos voisines, pour lesquelles nous avons les sentiments de l'amitié la plus sympathique. Même cette Normandie qui a une histoire, une existence si grande, si illustre, qui a des traditions universitaires où il est question de la « nation normande », malgré cela je ne vois pas qu'on fasse mention aujourd'hui du peuple normand. Qui a jamais songé à saluer nos excellents voisins angevins, les Poitevins, du nom de nation angevine ou nation poitevine ? Et si quelqu'un s'avisait de parler, par exemple, du peuple mançais ou du peuple berrichon, il aurait peut-être du succès, mais ce serait, je crois, un succès d'hilarité.

C'est que ces populations, ces contrées n'ont jamais été que des fractions, des membres d'un tout, soit la Gaule, soit la France, fractions fort honorables, glorieuses, illustres ; mais aucune d'entre elles ne possédait le germe d'une originalité nationale, aucune au moins n'a développé ce germe de façon à fournir une carrière indépendante, une vie spéciale, autonome, individuelle, assez longue pour constituer l'existence d'un peuple.

Chez les Bretons, au contraire, il y a d'abord le principe essentiel de l'originalité nationale, c'est-à-dire une langue.

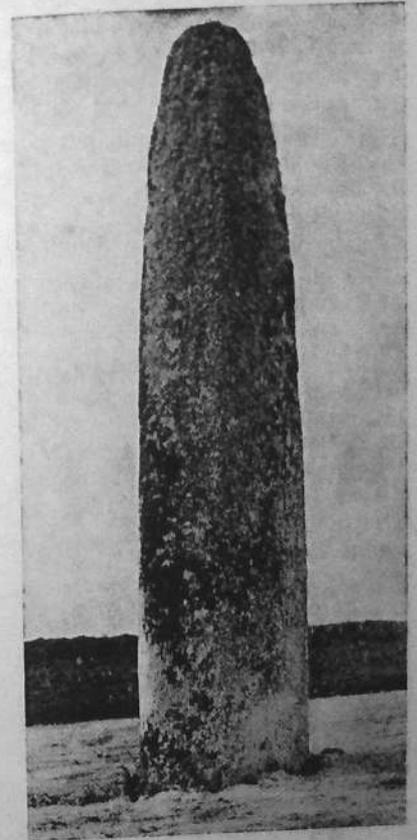
Et quelle langue, Messieurs !

Celle-là même que notre Brizeux appelle « l'idiome d'or depuis l'Inde parlé ».

Cette langue, c'est le véritable débris, le dernier reste, encore vivant en France, de la langue de nos premiers ancêtres nationaux, les Celtes, nos vrais pères, dont les traits originels, malgré toutes les influences romaines et germaniques venues à la traverse, marquent encore d'une empreinte si apparente et indélébile le caractère français.

Et si, par suite des vicissitudes historiques, cette vénérable langue celtobretonne n'est plus

parlée que dans une partie de la Bretagne, dans l'autre partie même, dans celle d'où elle s'est retirée, ses traces, son influence sont partout ; partout elle est respectée, honorée comme la langue des aïeux, et c'est au milieu de la



MENHIR DE PORSPODER
(*La Bretagne Touristique.*)

Haute-Bretagne qu'elle a aujourd'hui son temple, son conservatoire, dans le cours de langue et de littérature celtique professé ici même, à la Faculté des Lettres de Rennes, avec tant de science et de talent, par l'un des meilleurs celtisants que possède la France.

Mais une langue ne suffit pas pour constituer un peuple, surtout pour lui donner à travers les âges une existence propre, une physionomie originale, une indépendance résistante, une histoire longue et glorieuse.

Il faut encore que ce peuple ait un caractère, un caractère tranché, et surtout si c'est un petit peuple fortement trempé, car il aura à repousser bien des assauts, à subir bien des épreuves.

Un caractère, c'est-à-dire un ensemble de qualités et de défauts, d'idées, de sentiments, de traditions et d'habitudes, qui donnent à un peuple et à une race une personnalité distincte, une individualité propre, bien accentuée.

Il y a des races d'un naturel si facile qu'il subit docilement, et tour à tour, toutes les influences du dehors ; d'une pâte si malléable et si molle qu'elle ne peut garder aucune empreinte. Ces races n'ont point de caractère, ou il est tellement effacé et banal, qu'on a peine à le discerner ; leur histoire, si elles en ont, n'est jamais qu'un appendice ou un reflet de celle du voisin.

Est-ce là le cas des Bretons ?

Nous devons, je crois, hardiment répondre : Non.

Les Bretons ont un caractère, et il y a un caractère breton ; et parce que ce caractère est le nôtre, ce n'est peut-être pas une raison suffisante pour ne pas lui rendre justice.

Allons à l'autre bout de la France, dans une ville du Nord, du Midi, de l'Est, peu importe. Dans cette ville arrive un étranger, on va aux informations, et si l'on répond : « C'est un Breton », hé bien, l'impression est bonne.

C'est là un fait certain, un fait d'expériences dont nous pouvons bien, par conséquent, convenir entre nous : les Bretons, au dehors, ont une bonne renommée, — et, si vous voulez me permettre une expression un peu familière, ils sont bien cotés sur la place.

Mais encore quel genre d'homme se représente-t-on quand on dit de quelqu'un : « C'est un Breton ? »

On imagine un caractère franc, loyal, de relations très sûres, indépendant, ennemi de l'oppression et de la bassesse, esprit ouvert, cœur généreux, volonté tenace, oh ! très tenace, parfois jusqu'à l'obstination, jusqu'à l'entêtement, dans ses résolutions, ses sentiments, ses idées.

L'entêtement est certainement un défaut ; néanmoins, vous le voyez, Messieurs, l'impression générale est bonne.



CHATEAU DE CLISSON

D'après une gravure de Rouargue frères

Que si, de cet étranger, nouvel arrivant, l'on disait, par exemple : « C'est un Gascon, c'est un Picard, c'est un Normand », assurément l'impression serait autre. Je ne dis pas, Dieu m'en garde, qu'elle serait moins bonne, mais seulement qu'elle serait différente.

Eh bien ! le caractère du Breton, tel que je viens de l'esquisser, c'est aussi le caractère de la race bretonne dans l'histoire. C'est une race dure et résistante avant tout, ayant

horreur du joug, et détestant d'autant plus la fourbe et la ruse qu'elle en est souvent victime et ne sait pas — même par réciprocité — la pratiquer.

Nos ancêtres, les Bretons primitifs, c'est-à-dire les premiers qui ont habité notre pays, notre péninsule armoricaine, sortirent, il y a quatorze siècles, de la Grande-Bretagne, de l'île de Bretagne, la seule Bretagne qui existât encore. Chassés de là par les grandes invasions barbares, ils vinrent s'établir dans notre presqu'île, alors aux trois quarts déserte. Ils étaient là à l'extrémité du monde ; si là on les poursuivait encore, plus de refuge : il fallait ou se soumettre, se laisser dompter, absorber, ce qu'ils ne voulaient pas, ou se défendre jusqu'à la mort.

Ils furent attaqués et même très vite dans ce dernier refuge, ils y soutinrent une lutte de dix siècles, d'abord assaillis par les Franks mérovingiens, puis par Charlemagne au faite de sa puissance, avec toutes les forces de son empire, ensuite par les invasions normandes, puis encore par les Plantagenets, ces puissants rois d'Angleterre, par les rois capétiens de France, etc. Ils résistèrent constamment, intrépidement, par toute fortune. Oh ! souvent, ils furent vaincus, plus d'une fois on les crut domptés, finis, anéantis. Erreur : quelques années après on les voyait reparaître, profiter d'une chance heureuse, reprendre leur indépendance et s'épanouir de nouveau dans leur liberté. Par leur entêtement à vivre, et à vivre libres, ils vinrent à bout de leurs terribles adversaires, et ils vainquirent leurs vainqueurs.

Cela pendant dix siècles. Jusqu'au jour où, se laissant tomber enfin du côté où ils penchaient visiblement depuis quelque temps, ils se donnèrent par une alliance bénie à la France, dont ils ont été depuis les fils dévoués, les plus vaillants défenseurs.

Ils se donnèrent — ils se donnèrent sans partage, mais non sans réserve.

Ils renoncèrent à leur indépendance nationale, il conservèrent leur liberté administrative, la forme libérale de leur gouvernement, les lois nouvelles, les impôts nouveaux ne pouvant être établis chez eux sans le consentement de leurs États.

Pendant que le reste de la France portait le joug d'un

absolutisme longtemps glorieux, mais toujours très abusif, déplorable dans ses résultats, la Bretagne conservait, non sans luttes, non sans obstacles, non sans sacrifices, mais enfin elle conservait jusqu'au bout, jusqu'en 1789, le bienfait d'un gouvernement modéré, où les affaires du pays étaient examinées, délibérées dans l'assemblée des représentants du pays.

La Bretagne gardait ainsi dans une large mesure son existence particulière, son autonomie. Elle la garda jusqu'au jour où tout changea en France : et ce jour-là, il y avait quatorze siècles que les Bretons venus de l'île de Bretagne avaient planté en Armorique leurs premières colonies.

Quatorze siècles, voilà le champ de l'histoire de Bretagne ; voilà la durée de la vie propre et particulière de la Bretagne.

Si la Bretagne a fourni cette longue et glorieuse carrière, elle le doit surtout, évidemment, à cette force de résistance, à cette ténacité et cette obstination dans le bien et dans le juste, qui est la caractéristique de la race.

Ainsi, la Bretagne, notre Bretagne, c'est une langue, la langue sacrée des aïeux ;

La Bretagne, c'est un caractère, un caractère national, bien tranché, bien trempé ; par là même c'est un peuple, non



ANNE DE BRETAGNE
D'après la statue de Paul Ponce.

pas seulement une province, mais une nation qui a eu son existence propre, originale, indépendante ;

La Bretagne, c'est cette longue et glorieuse histoire — mais c'est autre chose encore — car si c'était cela seulement, ce ne serait peut-être pas suffisant pour expliquer l'attachement passionné que lui portent ses fils, et non seulement ses fils d'origine, mais bien d'autres qui, pris par son charme, se donnent à elle de tout cœur et méritent assurément des lettres de grande naturalisation.

De notre Bretagne aussi, en effet, on peut dire avec Racine :

D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés ?

C'est que la Bretagne n'est pas seulement une langue, un caractère, un peuple, une histoire : la Bretagne, en outre, est une poésie.

Une poésie dans le présent comme dans le passé.

Dans le passé, par les splendides exploits de nos héros, par les adorables légendes de nos vieux Saints, qui sont d'autant plus belles qu'elles sont plus vraies ; car, ne vous y trompez pas, la vérité historique a sa poésie plus forte, plus intime, plus pénétrante que celle des fables et des imaginations suspectes. Je parle donc de ces légendes vraies, qui nous montrent, aux premiers temps de notre histoire, les barques fugitives des Bretons insulaires chassés de la Grande-Bretagne par les barbares, traversant la Manche sous leurs voiles blanches et venant par bandes, par flottes successives, sous la conduite de leurs évêques et de leurs chefs de clan, aborder aux côtes de notre péninsule, alors encore infectée de paganisme, aux trois quarts inculte, toute chargée de forêts sauvages uniquement habitées par les fauves ; et là, pour nourrir ces pauvres émigrés, les prêtres, les moines bretons se faisant bûcherons, ouvriers, agriculteurs, jetant bas les forêts, défrichant le sol qui de nouveau se couvre de blondes moissons, bâtissant des villages, organisant des *plou* (tribu et paroisse tout à la fois), et partout prêchant l'Évangile, plantant la croix, non seulement sur les grands rochers de la côte, mais dans le cœur de ce nouveau peuple créé par eux, et l'y plantant si profondément, si solidement que les siècles et les

siècles passeront, passeront encore, sans qu'on l'en puisse arracher.

Et nos héros ! . . . La liste en serait trop longue. Je me bornerai à rappeler très brièvement quelques-unes de nos héroïnes : Jeanne de Montfort et Jeanne de Penthièvre, par exemple, dont les fières et gracieuses figures traversent, comme de blanches visions, les rudes et cruelles batailles de notre XIV^e siècle, la guerre de Blois et de Montfort, et surtout notre dernière souveraine, Anne de Bretagne, qui, durant son règne breton, donna au monde un spectacle unique, vraiment admirable : une fille, une enfant de douze à quinze ans, sans parents, sans amis, sans trésor, sans armée, presque sans villes, et seule, abandonnée, trouvant dans son cœur, dans la fierté virile de son âme, dans le sentiment héroïque de son patriotisme et de sa dignité, la force de maintenir pendant trois ans, contre les armées d'un tout-puissant adversaire, le nom, l'honneur, le drapeau, l'indépendance de la nation bretonne qui l'avait proclamée pour sa souveraine ; puis, par une résolution généreuse, acceptant enfin la tâche de conclure la grande et glorieuse alliance du Duché breton avec la France. Aussi le peuple, voyant en cette princesse la suprême et radieuse incarnation du génie de la Bretagne, a gardé jusqu'à nos jours son souvenir, et il la salue encore du nom de la « Bonne Duchesse ».

J'ai dit qu'aux derniers moments de sa lutte pour l'indépendance bretonne, Anne de Bretagne s'était vue abandonnée de tous : c'est inexact. Il y eut une ville du moins qui lui resta fidèle jusqu'au bout, à elle et à la cause de la Bretagne ; cette ville, c'est la noble ville de Rennes... C'est Rennes qui, le lendemain de la victoire des Français sur les Bretons, à Saint-Aubin-du-Cormier, sommée de se rendre au vainqueur, répondit à ses envoyés par un refus, avec ces fières paroles : « Nous ne craignons le Roi ni toute sa puissance ! Portez cette joyeuse réponse à votre maître, car de nous n'aurez autre chose pour le présent. »

La poésie de la Bretagne dans le passé, la voilà.

La poésie de la Bretagne dans le présent, elle est sous nos yeux ; pour la voir, il suffit de les ouvrir.

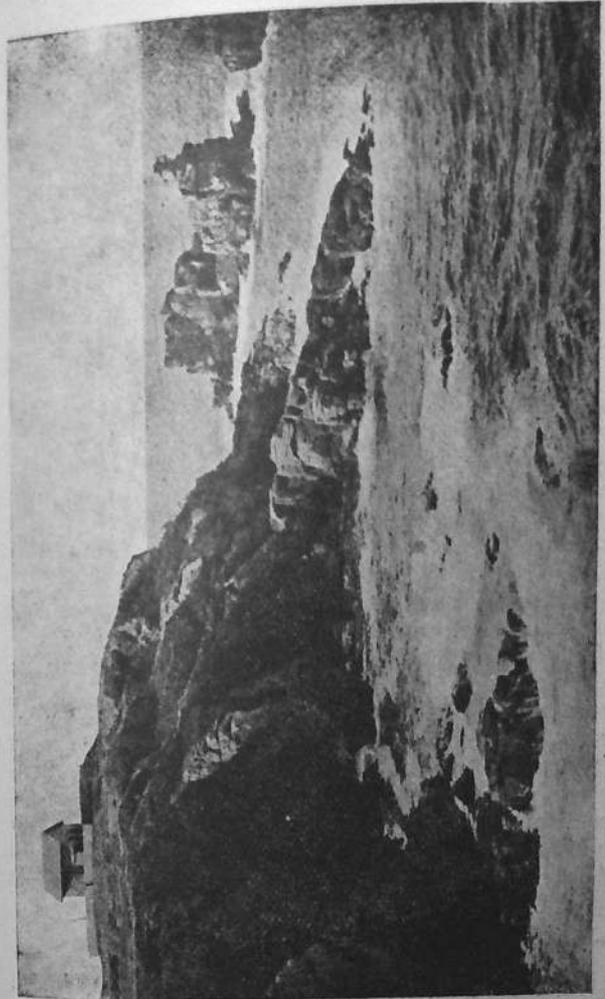
C'est la terre bretonne elle-même, avec ses harmonies naturelles, souriantes ou mélancoliques, toujours variées, toujours

attrayantes, toujours splendides, avec ses grands paysages de terre et de mer : dans l'intérieur, les vallées moussues où gazouillent les ruisseaux et se cachent les petites chapelles ; les collines plantées de chêne, couronnées de vieilles tours féodales ou de clochers en pyramide ; les forêts couvrant les croupes rocheuses de leurs immenses tentures d'un vert sombre ; les sommets des monts d'Arez découpant tristement sur le ciel leurs têtes dénudées ; sur les côtes, des promontoires géants (Fréhel, la pointe du Raz), pareils à de sauvages forteresses qui s'élancent dans les flots pour provoquer, pour exciter leur fureur ; des baies entourées de collines verdoyantes, qui rient comme de grands lacs bleus (Perros-Gui ec, Douarnenez) ; des îles hérissées de roches tranchantes, semblables à des griffes gigantesques, énormes monstres marins toujours grondants et menaçants (Bréhat, Quiberon) ; de petites anses enfoncées dans les terres, bordées d'un sable d'or fin chauffé par le soleil, avec de grands chênes, au fond, trempant leurs branches dans la mer, comme à la Forêt-Fouesnant.

En un mot, tous ces aspects si divers, souvent si opposés, mais toujours pittoresques, toujours charmants ou grandioses, dont le caractère, la succession et l'infinie variété font d'une promenade en Bretagne, surtout sur les côtes ou dans les belles vallées de l'intérieur, un enchantement continu.

Outre cette poésie, s'exhalant de la terre bretonne comme un parfum naturel, la Bretagne en a une autre encore, plus originale peut-être et que l'on ne trouve nulle part ailleurs au même degré. C'est celle qui émane des mœurs, des coutumes, des croyances, des traditions si curieuses, si colorées, si naïves, souvent si touchantes, conservées par les populations rurales, surtout dans la Bretagne bretonnante : poésie rustique dont la note fraîcheur embaume comme une senteur d'aubépine, et que notre Brizeux a appelé si heureusement une « vivante harmonie ».

(Leçon d'ouverture du Cours d'Histoire de Bretagne, 1890. Plihon et Hommay, éd.)



QUIBERON. — LA CÔTE SAUVAGE
(La Bretagne Touristique.)

GEORGES DE CADOUAL (1)

La Chouannerie Bretonne

Lors de la réunion des Etats généraux, en 1789, les Bretons étaient tous, nobles et autres, profondément catholiques et attachés au clergé. Ils avaient un amour profond pour leurs coutumes et leur Bretagne, et par là même de gros griefs contre la France et ses rois, personnifiés dans les gouverneurs de province, qui voulaient faire disparaître les unes et accaparer l'autre. On peut conclure de là que si le mouvement révolutionnaire enthousiasmait une portion minime des villes bretonnes, s'il portait atteinte à bien des intérêts, du moins il laissait les campagnes parfaitement calmes et indifférentes. Considérez, en outre, le caractère froid et méthodique de ce peuple, sa différence de langage, et vous aurez la raison qui l'a empêché de se joindre à ses voisins de la Vendée, lors du soulèvement de 1793.

Vous trouverez aussi pourquoi sa tenace résistance s'est cantonnée dans une sorte d'égoïsme, bloquant les villes et gardant la campagne, dans son inextricable écheveau de chemins creux et d'ajoncs.

Breton toujours, il veut être maître chez lui, libre dans sa religion et ses coutumes ; il n'aime pas l'étranger, dans lequel il voit un envahisseur, et ne demande rien aux autres. Mais malheur à qui le gêne ! Tel est le portrait, telles sont les causes.

Comment, nous dira-t-on, un peuple aussi indépendant d'allures a-t-il pu pendant près de dix ans se courber sous l'autorité d'un seul homme, tel que Georges Cadoudal ? La réponse ressortira du récit même des événements.

(1) Georges de CADOUAL (1823-1885), fils de Joseph Cadoudal, le frère aîné du célèbre chef de la Chouannerie morbihannaise, a publié plusieurs volumes de prose et dispersé des poésies dans les journaux et les revues. Son ouvrage principal est l'importante étude qu'il a consacrée à son oncle : *Georges Cadoudal et la Chouannerie*.

Les Bretons, leurs prêtres persécutés, leurs enfants requis pour l'armée, ne voyant plus nulle part respecter le principe d'autorité, firent une première tentative de résistance. Elle fut spontanée, unanime mais sans direction, sans but ; une sorte de manifestation pacifique comme celle de la place Vendôme, au début de la Commune, en 1871. Ils furent reçus de la même façon que les Parisiens, d'autres se trouvèrent là aussi pour commander : Feu !

Les villes se ruèrent alors sur la campagne et, sous prétexte de chercher des prêtres réfractaires et des déserteurs, se livrèrent au pillage, au viol et au meurtre. La résistance se fit partout, commune par commune, canton par canton ; puis, lorsque l'on vit les bénéfices de cette association, on songea à l'organiser et l'on se donna pour chefs ceux qui, par leur caractère, leur intelligence et leur vigueur, surent inspirer le plus de confiance.

Les inepties des clubs, les violences des sans-culottes de petits bourgs, les crimes des proconsuls délégués par la Convention et le Comité de Salut Public ont fait la chouannerie ; ils ont jeté la Bretagne dans les bras de la Royauté française.

(*Georges Cadoudal et la Chouannerie*. Plon, éd. Paris, 1887.)

ÉMILE CLOUARD (1)

Vitré

Porte de Bretagne

Au voyageur qui aborde Vitré par les routes de Paris, de la Guerche, ou par le chemin de fer, rien ne fait présager les beautés qu'il va découvrir ; le pays est monotone, sans caractère.

(1) Emile CLOUARD, poète, critique, essayiste estimé, est originaire de Vitré, qui fut aussi la patrie des historiens bretons Bertrand d'Argentré et La Borderie.

Arrive-t-on de l'ouest, par les routes de Rennes ou de Fougères, l'impression est très différente et tout de suite, la dernière côte de la route de Rennes descendue et la Vilaine franchie au Bas Pont, apparaît le château, dressé sur la pointe d'une sorte de falaise. Mais c'est de la route de Fougères que le panorama est le plus complet. Le voyageur a là devant lui tout un aspect de l'antique cité qui, de la Tour romane de Saint-Martin à l'extrémité occidentale des murailles s'allonge sur une colline abrupte formant avec les tertres de Villaudin le joli Val de Cantache. Des Tertres Noirs, amas schisteux au-dessus du Rachapt, la vue est également intéressante, surtout le matin.

Comme beaucoup d'autres, notre ville prend ses origines dans la forteresse bâtie par le seigneur local. Rivallon, le premier baron de Vitré, édifia la sienne au coteau de Sainte-Croix, dans le type de celle de Rennes dont la tapisserie de la reine Mathilde, conservée à Bayeux, donne le modèle : de simples pièces de bois équarries, fortement liées entre elles ; cinquante ans plus tard, le château était reconstruit en face, sur son emplacement actuel, cette fois en bonnes pierres de schiste et de granit dont il subsiste trois baies cintrées à droite de la porte où s'abaissait la herse ; mais c'est au XIII^e siècle que les fortifications furent agrandies et au XV^e que la veuve de Duguesclin et de Guy de Laval, « Madame l'Aînée », comme on l'appelait, les compléta.

Entre ses murailles, enceinte peu étendue soudée au château, la ville close se tassait autour de l'église Notre-Dame en un dédale de petites rues étroites bordées de maisons de bois ou de pierre aux étages surplombants ; dans quelques-unes, des porches de bois abritaient marchandises et denrées diverses. Trois faubourgs importants : à l'est, Saint-Martin, au midi, la Mériais, à l'ouest, le Rachapt. En Saint-Martin et à la Mériais habitaient de riches bourgeois appartenant à la confrérie des « Marchands d'Outre-Mer » qui commerçaient en France, en Allemagne, en Hollande, en Espagne, jusqu'en Amérique, où ils vendaient des toiles dites « cannevas », tissées dans les paroisses environnantes.

De beaux souvenirs de ce passé brillant existent encore. Pour les rechercher, nous pénétrons dans la ville, si vous le voulez bien, par le faubourg de l'est, aujourd'hui la rue de

Paris. C'est par là que pendant la guerre de Cent ans, les Anglais, venant du Maine, tentèrent maintes surprises ; toutes échouèrent contre les murailles de la ville et du château, mais le faubourg Saint-Martin surtout et son église subirent de nombreux pillages.

Par le même faubourg, les Seigneurs de Vitré faisaient leur

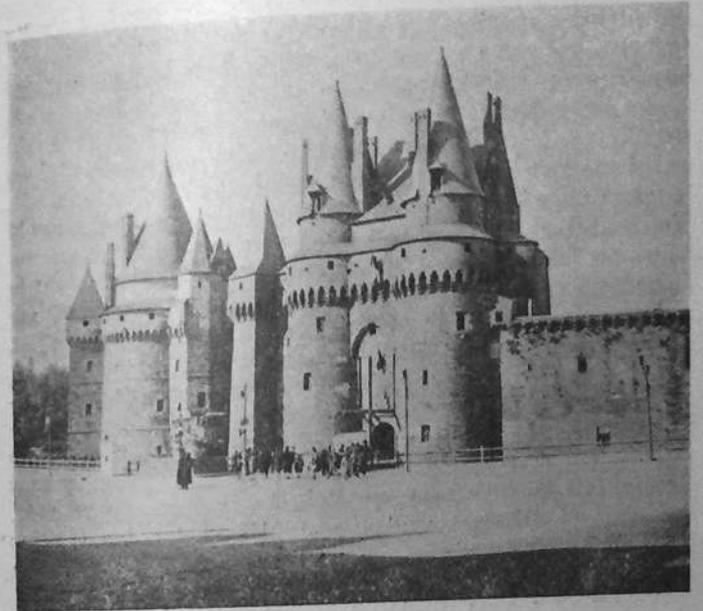


Photo La Bretagne à Paris.

VITRÉ. — LE CHATEAU

entrée solennelle ; celle de la femme de Guy XVI, Anne de Montmorency, a même son historien : un riche bourgeois contemporain dont le livre de raison est conservé aux manuscrits de la Bibliothèque Nationale. Plus tard, c'est Henri IV qui traverse Vitré au galop, venant de Nantes où il a signé le fameux édit et qui n'a, dit-on, que le temps de lancer cette gasconnade : « Ventre saint-gris, Messieurs, si je n'étais roi de France, je voudrais être bourgeois de Vitré ! » Puis c'est Louis XIII qui passe

aussi chez nous en toute hâte ; enfin Henri de la Trémouille, le dernier seigneur...

Nous qui ne sommes ni rois ni seigneurs, ni même de ces députés du Tiers venus du fond de la Basse-Bretagne aux États si joliment contés par M^{me} de Sévigné (1671), nous cheminerons pédestrement et posément à travers la ville, nous arrêtant où il nous plaira.

Voici dans le faubourg, à droite, d'anciens porches encore debout sur leurs piliers de chêne avec des linteaux moulurés en fortes saillies ; une sculpture, taillée dans la poutre d'une boutique s'ouvrant à l'arrière du n° 23, ferait la joie de nos modernes cubistes. D'aucuns de ces porches datent du xv^e siècle : « Le vieux bois ne veut pas mourir », me disait dans son pittoresque langage un brave menuisier vitréen, et, de fait, le bois a résisté à l'action du temps souvent aussi bien que la pierre... Citons le logis du n° 42 ; au n° 40, dans une arrière-cour, une jolie tourelle avec son bel escalier de pierre dont la colonnette centrale s'épanouit en une voûte à nervures ; ce qui reste de la façade du n° 26 ; la tourelle de la cour du n° 28, enfin le pignon du xvi^e siècle du n° 21, intelligemment restauré.

Laissant derrière nous le faubourg, arrêtons-nous sur l'emplacement de la Porte d'Enhaut. C'est tout près de là que le canon de Mercœur, en 1589, ouvrit le brèche par où les troupes ligueuses donnèrent l'assaut furieusement mais sans succès, car la ville resta au Roi. Du 22 mars au 24 août, les assiégés s'étaient vaillamment défendus ; les femmes elles-mêmes s'en mêlèrent, ce qui leur a valu un éloge bien senti de Brantôme dans ses *Dames galantes*.

Voulez-vous nous permettre un léger écart du droit chemin ? Descendons un instant sur la promenade du Val par le boulevard qui a découvert des pans de muraille et de vieilles tours et admirons la vue qui s'étend là du Rachapt, à l'ouest, jusqu'aux lointaines collines de l'orient... puis reprenons notre visite de la ville.

Nous traverserons la place du Marchix pour entrer dans l'ancien couvent des Bénédictins qui servit longtemps de mairie ; le tribunal et la sous-préfecture y furent installés, assez mal d'ailleurs. De là, nous nous dirigerons par la rue Notre-Dame vers l'Eglise. Sur notre parcours : une curieuse tourelle de la Renaissance à cul-de-lampe (n° 12), une façade de la même

époque, aux larges baies s'ouvrant entre des colonnes et des corniches superposées (n° 16) et surtout, derrière des constructions modernes (n° 23), une maison de marchands des xv^e et xvi^e siècles (1508) ; on y remarquait jadis une porte à nervures encadrée par deux colonnes torsées en granit avec, sur son archivolt, la *Tentation d'Adam et d'Eve* et des animaux stylisés. La porte et ses ornements accessoires ont été transportés au Musée municipal ; on y voit encore un bel escalier, un grand appartement avec son plafond à poutrelles, une cheminée de pierre, de belles arcades qui s'adossaient à l'une des plus intéressantes demeures du vieux Vitré, l'Hôtel Hardy (n° 27) : c'est un hôtel de la Renaissance avec tourelle, pavillon, lucarnes décorées, gargouilles pittoresques, dont Viollet-le-Duc a parlé, que Busnel a dessiné, et qui a été mille fois peint, photographié, reproduit en cartes postales. Les Sœurs de Charité l'occupent aujourd'hui. L'Eglise paroissiale lui fait face.

Elle date, notre Eglise, du premier quart du xv^e siècle avec, aux siècles suivants, des additions successives. Sur la façade méridionale, la plus intéressante, une chaire extérieure remarquable bien plus par ses harmonieuses proportions que par son ornement d'ailleurs fort délabré. N'aurait-elle point été construite avant l'achèvement de la façade, beaucoup plus récente, en vue du passage de Vincent Ferrier dont la foule d'auditeurs ne pouvait trouver place dans le sanctuaire ?

Notre-Dame comporte une grande nef voûtée en bois et deux collatéraux voûtés en pierre avec un chœur, roman d'origine, mais modifié par les Bénédictins et qu'on appelle encore « le Chœur aux Moines ».

Dans l'église, une splendide verrière du xvi^e siècle : l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem (1537) ; aux chapiteaux, de curieux détails ; au collatéral sud, sur la « Tribune du Seigneur de Vitré » (1491), un haut-relief malheureusement peu visible à cause de l'obscurité de cette partie du monument et paraissant représenter un personnage qui arrache la langue à une femme (?).

Pour terminer votre visite, n'oubliez pas de demander à voir la magnifique série d'émaux de Limoges (32 sujets) donnés en 1544 à la paroisse par le bon choriste Dom Jehan Bricier. Le 28 juillet 1896, un des émaux avait été volé dans la chapelle

Sainte-Anne ; depuis, le tryptique qui les réunit, très curieux lui-même, a été placé en lieu sûr.

Quelques minutes de marche conduisent de l'église au Château. Une grande place le précède qui permet d'examiner les deux élégantes tourelles du Châtelet qu'un film récent (*Les Trois Mousquetaires*) vient de populariser dans tous les cinémas de France. Au-devant se dresse le monument aux enfants de Vitré morts pour la France pendant la Grande Guerre et la superbe statue du « poilu » de Jean Boucher.

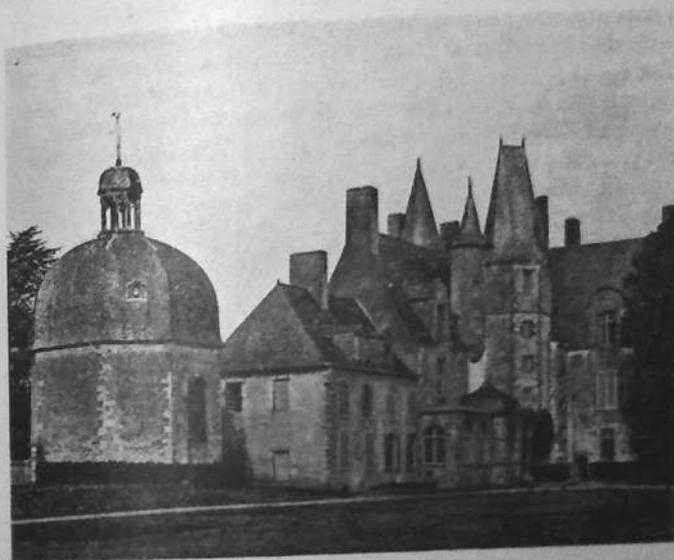
Il faudrait un volume pour décrire le Château. C'est un vaste triangle dont la base est formée par la grosse tour Saint-Laurent (le donjon), les deux tourelles de l'entrée et l'ancienne tour du Trésor ou des Archives, le côté méridional par la tour Saint-Laurent, la tour de l'Argenterie, la tour de la Chapelle, avec, au sommet, la tour Montafiland, le côté occidental par les nouveaux bâtiments de la Mairie, puis des tours ruinées dont la tour de la Magdelaine.

M. Darcy fut l'architecte des Monuments Historiques chargé, vers 1875, des réfections jugées nécessaires à la conservation du plus complet peut-être des châteaux français du xv^e siècle. Il vint faire ses études sur place. Je me souviens l'avoir vu maintes fois dans la propriété de mon père lavant avec une sûreté peu commune de pimpantes aquarelles et se montrant tout heureux de la silencieuse attention que lui prêtait un gamin de mon âge.

Le Château a gardé son apparence de forteresse — porte de la Bretagne indépendante — d'où son aspect un peu sombre ; mais tout y est si heureusement combiné, raisonné, appliqué à l'objet, que de cet assemblage compliqué de tours, de courtines, de murs crénelés, résulte un ensemble vraiment artistique et de grand air. La Renaissance s'est risquée cependant à atténuer cette sévérité avec un gracieux sourire : le petit édicule que Guy XVI accola à la tour de la Chapelle est encore là, en effet, pour réjouir l'œil et l'esprit, et voici qu'on répare depuis l'an passé ses motifs sculptés dans une pierre tendre que la rigueur des saisons et aussi la brutalité des hommes avaient gravement endommagés.

La Ville a installé son musée dans la tour Saint-Laurent ; on y a classé tous les débris retrouvés, bois et pierre, de la collégiale de la Magdelaine, qui se trouvait près du Château, et de

plusieurs maisons de la Ville, notamment une cheminée monumentale du xvi^e siècle et d'autres curiosités, à côté de dessins et de tableaux anciens et modernes, dont quelques-uns de réelle valeur ; la bibliothèque se trouve dans le Châtelet, le musée de minéralogie et ses fossiles du terrain silurien de la contrée (collection très complète) dans la tour de l'Argenterie.



CHATEAU DES ROCHERS

(Archives du Touring-Club de France.)

Presque toute la façade occidentale est occupée par les services municipaux : grâce à la volonté, au bon goût d'un maire éclairé, l'architecte restaurateur en a tiré un excellent parti. La salle des mariages est très belle : elle se trouve au-dessus de la salle où se faisait le prêche ; Vitré fut, en effet, une des villes de Bretagne qui compta quelque temps le plus de réformés calvinistes. Des fenêtres de la Mairie, une vue superbe s'étend sur la vallée, l'Hôpital Saint-Yves, dont la

vieille chapelle vaut une visite, et le faubourg du Rachapt dont les petites maisons escaladent la colline opposée.

Les rues anciennes de Vitré se dirigent de l'est à l'ouest ; une seule va du sud au nord, la Beaudrairie ; c'est là que se trouvent les plus beaux souvenirs des vieilles demeures ; à signaler (n° 7) une maison de bois (1579) remarquable par ses bustes largement taillés et décoratifs à souhait ; un escalier à balustres, aussi en bois (n° 5) ; les bustes de la façade du n° 23 ; mille détails charmants aux portes, aux fenêtres, aux lucarnes (nos 10, 16, 18, 24, 25). Dans la rue Poterie, quelques porches. Dans la rue d'En-bas, de curieux pignons : les nos 1 et 4 ; au n° 20, l'Hôtel de la Botte Dorée avec sa date : « Anno Domini 1513 » ; enfin le n° 29 (1686) dont la façade porte cette inscription en relief sur une corniche de bois qui paraît provenir d'une construction plus ancienne : « Pax huic domui et habitantibus in ea » ; tout près, ce qui reste de la porte d'En-bas ; une tour restaurée.

Ce que j'ai dit du vieux Vitré n'est qu'un résumé forcément très incomplet. Je laisse aux touristes amateurs des choses d'autrefois le plaisir des découvertes à faire. Mais à ceux qui préfèrent le moderne, notre ville a de quoi plaire aussi. Sans parler de sa gare, la seule pittoresque de la ligne de Paris à Brest, de sa grande rue la Borderie, large et bordée de belles maisons, de la nouvelle église Saint-Martin, réussite de style roman élancé, de sa recette municipale, de son élégante caisse d'épargne, des quartiers de la route de la Guerche et de la rue du Collège où de coquettes villas s'édifient tous les ans, son jardin public, avec la jolie statue de M^{me} de Sévigné par d'Olivet, est un des plus beaux que je connaisse ; il est fort bien soigné et très fleuri ; le climat du pays est d'ailleurs des plus favorables, puisque camélias et mimosas y vivent en pleine terre...

Vitré se modernise donc chaque jour et des industries nouvelles, fourrures, ferronneries, etc., y prospèrent. Jadis, une industrie spéciale s'y exerçait, exclusivement féminine ; le touriste la découvrait facilement, si, pour visiter le manoir de Pierre Landais, le ministre célèbre de François II, il avait le courage de grimper le faubourg du Rachapt : à toutes les portes, du bas du faubourg jusqu'à la vieille chapelle des Trois Maries, femmes et jeunes filles, assises en cercle, trico-

taient d'une main agile toutes sortes d'objets de laine aux couleurs variées et les langues marchaient, n'en doutez pas, aussi vite que les doigts... Les tricoteuses vitréennes se font de plus en plus rares ; leur gain journalier était trop minime, et, là comme ailleurs, la machine a supprimé le travail manuel ; mais elles n'ont point perdu leur belle humeur. Les gens de Vitré n'ont d'ailleurs rien de cette mélancolie qu'on attribue, à tort ou à raison, à la race bretonne ; ils sont pourtant bien de cette race ; mais ils ont l'esprit ouvert et de la gaieté ; s'ils boivent un bon coup à l'occasion, ils sont vraiment excusables, le cidre fourni par les campagnes d'alentour est si agréable ! Qu'après une tournée rapide comme celle que nous venons de faire, nos touristes, un peu las, aient la curiosité, par une chaude journée d'été, de boire quelques fraîches bolées de ce cidre-là, ils s'en trouveront, j'en suis persuadé, tout regaillardis.

(La Bretagne Touristique.)

MAURICE BIGOT (1)

Rennes

Rennes est au creux d'une vallée où la Vilaine et l'Ille, après s'être prélassées en de multiples méandres, viennent se rejoindre au milieu des alluvions. A l'arrivant, s'offrent de longues avenues bordant des enclos que surmontent parfois des cheminées d'usines ; des parcs immenses suivent, et puis, dans une échappée de clarté, une ville se dresse entre deux lignes de quais, une ville dont un des angles est précisé par deux tours d'une cathédrale, emmenant dans son sillage une pléiade de clochers, qui pointent au-dessus de la houle des toits, comme les mâts d'une flotte dont Saint-Pierre serait le vaisseau amiral.

(1) Maurice BIGOT, chroniqueur et journaliste, est l'auteur d'un remarquable ouvrage sur *Rennes à travers les âges* (1928), d'un beau recueil iconographique des *Coiffes bretonnes*, etc.

Nous sommes dans la capitale de la Bretagne.

Ne vous attendez pas à y retrouver beaucoup de quartiers vous rappelant Lannion, Morlaix, Quintin, Josselin ou Auray, fût-ce même Vitré. Ce n'est pas la cité des petits artisans des villes perdues sur l'océan des landes immenses, ce n'est pas non plus le séjour des bons bourgeois de France, vivant insouciant au clair soleil des pays riches ; c'est la ville des administrations françaises qui étaient toutes puissantes au règne du Grand Roi, alors que la Bretagne était dirigée par des Hauts-Bretons représentants du pouvoir suprême et ouvriers de la francisation de la province.

Ville historique, miniature du Paris que rêva Louis XV et que Gabriel pensa lui donner. Réunion des palais des Facultés, voisinant avec l'hôtel du Gouverneur, le séjour somptueux du Parlement et l'évêché majestueux. La France moderne a conservé tout cela en érigeant la circonscription ecclésiastique en archevêché, mais les vieilles familles qui jadis détenaient les charges se sont, avec les régimes successifs qui décevaient leurs espérances ou portaient le coup fatal à leur idéal, retirées sous leurs tentes. Elles sont restées dans l'hôtel que le conseiller au Parlement ou le lieutenant du Roy bâtirent jadis pour leur lignée et ont fermé hermétiquement leurs fenêtres doubles aux bruits du monde. Avec le temps, beaucoup d'entre elles se sont ainsi éteintes et Rennes semble, depuis quelque vingt ans, se réveiller de sa léthargie, si poétique, pourtant. La vie veut rentrer en elle. Doit-on s'en réjouir ? Oui, bien certainement, quoi qu'en disent certains rêveurs de notre sorte, car « on ne cloue pas le Temps au fronton du Passé ».

Par sa magnifique suite de quais, par ses rues se coupant en damier, Rennes donne au visiteur une impression rarement ressentie dans une autre ville. Il se dit : « Je suis en présence d'une cité bâtie en quelques années, mais quel cataclysme a jeté à terre tout ce qui a été ainsi remplacé ? » Parlant de la sorte, il ne saurait mieux dire. Oui, une tornade de feu de six jours brûla, en 1720, un tiers de la bonne ville des artisans du moyen âge, ville qui ressemblait à ce que nous voyons aujourd'hui encore dans plusieurs cités de Bretagne. Ce qu'il en reste se cache pudiquement au fond de quelque coin et demeure masqué par le rideau des hôtels

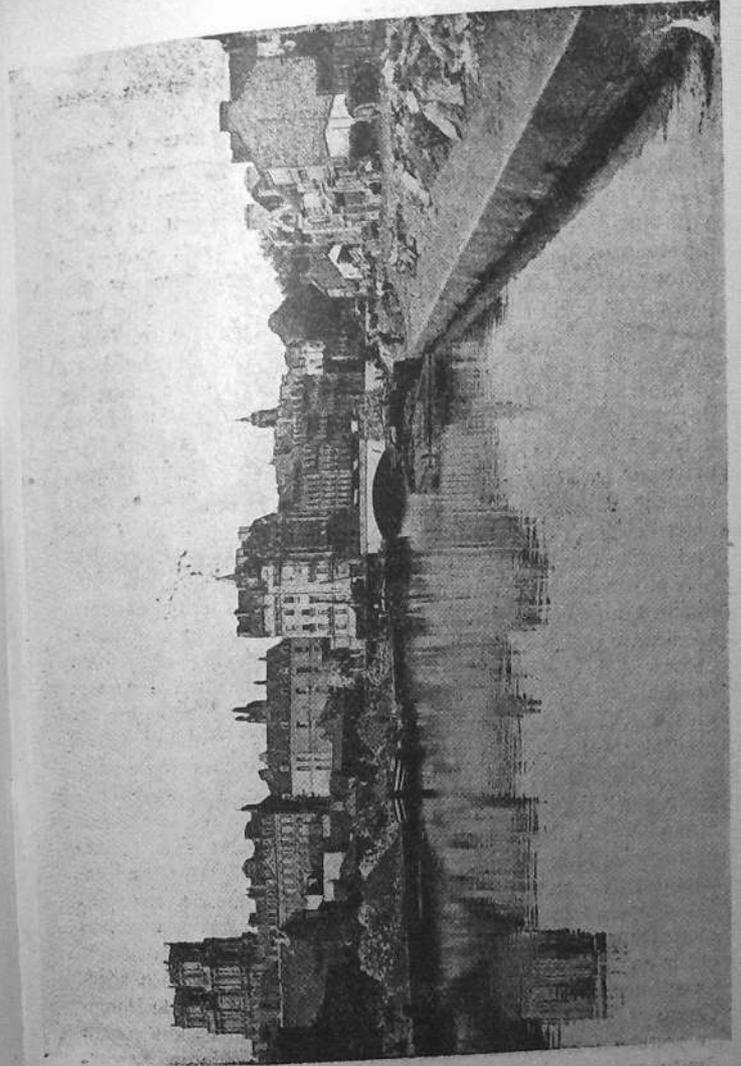


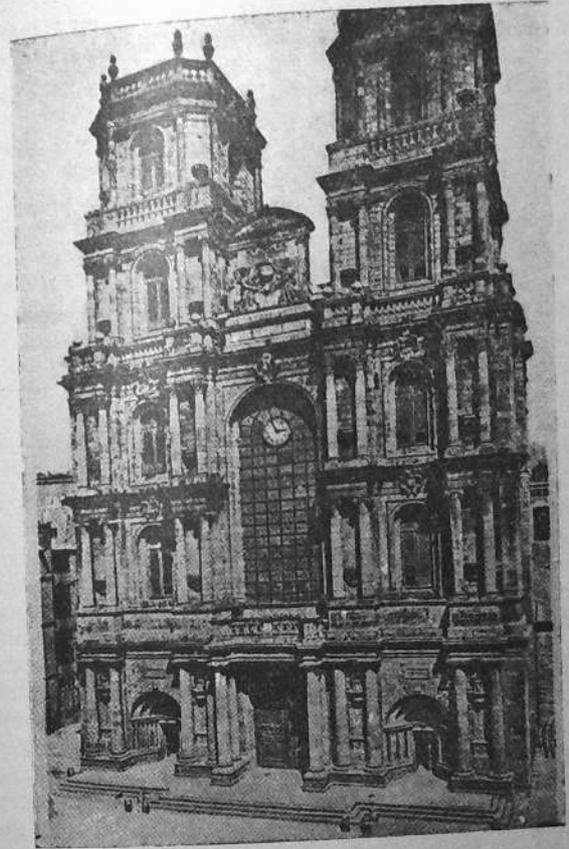
Photo Laurent-Nel.

RENNES. — LE QUAI DE LA PRÉVAIAYE

orgueilleux ou relégué dans la périphérie, ou encore gisant en contre bas des artères neuves.

Jadis, ces modestes logis de bois, aux pignons de toutes formes, aux balustrades à jour, aux auvents curieux, étaient blottis frileusement autour de leur cathédrale, dans l'angle de l'Ille et de la Vilaine. Ils étaient sur l'emplacement de la ville gallo-romaine, *urbs rubra*, la cité aux remparts rouges, se développant en un rectangle exigu de 360 mètres sur 320. Autour de ces bicoques, le moyen âge refit trois fois les remparts. Dédale de ruelles où grouillait une vie intense. Toutes les églises, sauf la cathédrale, sont en dehors des murs. Au sud, de la poterne Saint-Yves à la porte Aivière, dans les boucles de la rivière, sont les champs témoins des exploits des chevaliers de Charles de Blois ; au nord, de la porte Mordeleine à la porte Saint-Michel, voilà les Lices célèbres désormais par les joutes de Duguesclin ; à l'est, les cloches de la chapelle Saint-Sauveur sonnent trois fois le jour pour rappeler l'aide qu'elles donnèrent aux Rennais en leur signalant l'approche des Anglais.

A partir du XIV^e siècle, Rennes s'agrandit à deux reprises ; d'abord sur la rive droite, ensuite vers le sud de la Vilaine. L'enceinte, à un moment, sera flanquée de vingt-cinq tours et percée de six portes. Au-dessus des remparts émergera le fouillis des flèches des clochers, car la ville contiendra, en plus de sa cathédrale, neuf paroisses, deux abbayes, dix prieurés, sept couvents d'hommes, treize couvents de femmes, quatre hôpitaux ! De loin, quel joli aspect ne présentera-t-elle pas ! D'Argentré, si taciturne le plus souvent, pensera être poète en la contemplant. Cristal de roche aux facettes multiples que fera briller le beau soleil levant. Ah ! les Rennais des XVI^e et XVII^e siècles pourront être fiers de leur ville. En 1520, ils la trouveront si jolie avec toutes ses pierres blanches gardant encore la fraîcheur de leurs premiers siècles, qu'ils en offriront une miniature au roi François I^{er}. En 1636, ils estimeront que ce même cadeau n'est pas indigne de Notre-Dame et ils penseront recueillir ainsi son intercession contre la peste qui sévit avec rage. Ce vœu, dit la Ville en Argent, fondu en 1793, fut renouvelé en 1865. Il se trouve à l'église Saint-Aubin.



RENNES. — LA CATHÉDRALE
(*La Bretagne Touristique.*)

La Vilaine traversait Rennes en quatre bras, que l'on franchissait sur plus de dix ponts.
Mais après l'incendie, Robelin et Gabriel dressèrent un plan grandiose qui fut exécuté en trois époques. De 1720 à 1740, fut reconstruite la cité incendiée. De 1843 à 1847, la

ligne des quais fut percée. De 1855 à 1860, furent tracées les rues de la basse-ville et élaboré le projet des avenues et des boulevards.

Arthur Young nous parle ainsi de Rennes avant la Révolution : « Ville bien bâtie, avec de belles places. » Il y a quinze ans, Ardouin-Dumazet écrivait : « Rennes est une fort belle ville. Les lignes en sont régulières et graves. Cela s'harmonise à merveille avec le ciel et avec ce que l'on sait du passé parlementaire de la cité. »

Déjà ce n'est plus la cité blanche et coquette ; elle est grise, morose, semble boudier comme ses vieux habitants. La cause en est au feu qui se plaît à la décimer, aux pierres des carrières voisines où elle ne trouve que des matériaux trop friables, à la merci des intempéries d'un ciel toujours brumeux.

Il ne faut pourtant point médire de ce ciel. Il garde au travers de son rideau diaphane de nuages une luminosité qui suffit à draper la ville d'une chape de clarté, et permet aux murs du logis de recevoir assez de soleil pour nous en reporter la réverbération aux dernières heures du jour.

S'il vous arrive de vous attarder, un soir d'automne, sur la place du Palais, je vous conseille de vous retirer dans la cour du Parlement. Sur trois faces, vous aurez une architecture faisant penser aux Tuileries de Delorme et, devant vous, une de ces colonnades à la Gabriel dont le cavalier Bernin nous avait fait connaître toute la beauté. Vous vous croirez reculé tout à coup au fond de quelque demeure austère de ville abandonnée.

Il est dans la nature du Breton une faculté de poétiser toute chose qui lui permet, au témoignage de Sainte-Beuve, d'exalter les aspects les plus terre à terre de tout ce qui l'entoure.

À côté du Palais, une merveille de reconstitution Louis XIV, de l'Hôtel de Ville, nous reportant en des boudoirs Louis XV, sévit à tous les carrefours le style jésuite des églises. Nous n'en voyons que des façades plaquées sur de grands vaisseaux froids et monotones.

Mais lorsque les rayons du soleil s'attardent à y jouer au milieu des colonnes, lorsque la splendeur des couchers sanglants vient incendier le granit et lui donner toute sa force de réverbération, vous vous prendrez à demeurer hypnotisés

devant les tours de notre cathédrale, qui, soudain, vous apparaîtront colossales.

D'autres villes de Bretagne peuvent se symboliser par un monument dont le profil suffit à en évoquer l'ambiance : quelque tour par exemple, appelant de loin les regards du visiteur et sur laquelle l'exilé demeure longtemps les yeux fixés en s'éloignant vers une nouvelle patrie. Il n'existe rien de semblable à Rennes, hormis la tonalité qu'y donne le granit breton des arcades. On n'y rencontre plus la féerie des clochers ajourés et ce parler chantant de la terre celtique, mais l'ambiance demeure, l'ambiance grise, chère aux poètes, qui vous replie sur vous-même et vous fait rêver toujours, vous obligeant aussi à penser que vous foulez encore la terre bretonne.

(*La Bretagne Touristique.*)

O.-L. AUBERT (1)

Dinan

Chateaubriand, qui, tout enfant, fréquenta son collège, pensait très certainement à Dinan et à ses environs quand, en rédigeant ses *Mémoires d'outre-tombe*, il parlait avec enthousiasme « des campagnes pélagiennes, frontières indécises des deux éléments », où « l'alouette des champs vole avec l'alouette

(1) O.-L. AUBERT, Breton adoptif, que la Bretagne a conquis corps et âme, est le créateur de cette belle publication illustrée qui s'appelle *La Bretagne Touristique*. Véritable *Illustration* de la Bretagne, la revue d'O.-L. Aubert s'applique depuis 1922, avec un rare bonheur, à faire mieux connaître et admirer ce pays. La collection de *La Bretagne Touristique* est particulièrement intéressante à consulter. C'est le fidèle miroir de la vie bretonne. O.-L. Aubert a d'ailleurs apporté lui-même une importante contribution à sa revue sous forme de monographies locales, articles et chroniques sur l'actualité bretonne. Il a publié divers ouvrages appréciés : *Le Livre de la Bretagne*, *L'énigmatique Monsieur Charles*, *Les Légendes traditionnelles de la Bretagne*, etc.

marine », où « la charrue et la barque, à un jet de pierre l'une de l'autre, sillonnent la terre et l'eau ».

Comme au temps de René, « le pays conserve des traits de son origine ». Il est entrecoupé de fossés boisés ; on s'y croirait à la lisière d'une forêt habitée par les fées.

...C'est en remontant le cours de la plus merveilleuse de nos rivières, la Rance, au lit somptueux et drapé de verdure, qu'il faut se rendre à Dinan. Après une dernière boucle, tout à coup, au sommet d'un coteau luxuriant, la ville apparaît, entourée d'une ceinture de murailles crénelées et gonflées de tours, que des lierres festonnent après avoir envahi les fossés, escaladé les contreforts et les mâchicoulis.

De cette corbeille de granit décorée de fleurs et de feuillages, jaillissent les flèches noires des églises Saint-Sauveur et Saint-Malo, le beffroi de l'Horloge, où tinte encore une cloche qui eut, en 1507, la reine Anne pour marraine. En opposition avec ces élans de clochers, se tasse le Donjon, dit, lui aussi, d'Anne de Bretagne, ultime vestige du château plus important, construit à la fin du XIV^e siècle par Jean IV de Montfort, devenu duc de Bretagne.

Au pied de la ville, c'est le port. Le fond en est fermé par un pont gothique du XV^e siècle que domine parallèlement le haut viaduc où passe la route de Dol et de Saint-Malo. Avant d'arriver sous les arcades de ce dernier, après la Vieille Maison, si heureusement reconstituée par le peintre L. Carrembat, commence la montée du Jerzual, pendant plusieurs siècles, seul chemin conduisant, du côté de l'est, au cœur de la cité ducale. Un peu plus qu'à mi-course de cette pente rapide, on franchit la curieuse porte dite du Jerzual, percée dans les remparts à la fin du XV^e siècle, pour éviter, croit-on, au carrosse de la reine Anne de faire un long détour. A la voir, avec ses arcades en plein cintre et ses mâchicoulis, on dirait la poterne d'un château fort, dont les murs qui l'enserrent seraient les flancs et les courtines.

L'ensemble du système de défense de Dinan se développait sur près de trois mille mètres et ne comportait pas moins de vingt-quatre tours. Il n'en subsiste plus qu'une quinzaine. Les principales sont : Coëtquen, Beaufort, de Hunaudaye, Vaucouleur, Beaumanoir, du Gouverneur, Sainte-Catherine, du Cardinal, du Sillon, de Penthièvre. Des glacis formaient

au pied de la muraille une première enceinte, derrière quoi se trouvaient des douves profondes. On pénétrait dans la ville par plusieurs portes. En outre de celle du Jerzual, ne subsistent plus de ces entrées que les portes de Saint-Malo et de Saint-Louis.

Les douves ont été comblées, les glacis sont devenus les promenades des Petits et des Grands Fossés ; le faite des murs épais de l'enceinte, le sommet des tours qui demeurent, ont été transformés en boulevards et en squares. C'est dire combien est grand le charme d'une promenade circulaire sur ces murailles féodales devenues des jardins suspendus...

Quelques places assez spacieuses, bien ombragées, où se dressent des statues parmi les arbres ; d'autres plus étroites, comme les places du Vieil Marcheix (le Marchix), des Cordeliers, de l'Apport ; des rues abruptes, capricantes, étranglées, tortueuses, aux noms évocateurs des anciennes corporations, telle est, tracée à grands traits, la physionomie intérieure de Dinan. Ces places et ces rues sont bordées de maisons à porches romans ou ogivaux, à étages en encorbellement soutenus par des piliers de bois ou de pierre. Toutes ont leur caractère particulier et leur ensemble forme un impressionnant décor, qui comble de joie les fervents du médiévisme.

L'origine de Dinan, au nom étymologiquement celte, se perd dans la nuit des temps. Cependant, qu'elle ait été, ou non, la capitale de Diablintes, cités par César dans ses *Commentaires*, ce n'est qu'au XI^e siècle qu'elle quitte les brumes de la légende et de sa vie inconnue pour entrer vraiment dans l'histoire à la suite de Guillaume le Conquérant. Et les événements se précipitent dans son cadre pendant quatre ou cinq siècles. Olivier de Dinan fonde le prieuré de Saint-Malo ; Alain de Lanvallay, le couvent des Jacobins, devenu plus tard dépositaire des corps de Tiphaine Raguenel et de du Guesclin. Au retour de la croisade, c'est Henri d'Avaugour qui édifie les Cordeliers. Jusqu'à la Révolution, sa femme et lui y dorment leur dernier sommeil. Mais voici la terrible guerre de la Succession. Comme toutes les villes de Bretagne, Dinan passe alternativement entre les mains des deux belligérants. Charles de Blois en est d'ord maître. Sa mystique piété se manifeste par la fondation de la chapelle Sainte-Catherine. Les dégâts causés par l'ennemi sont à peine réparés que Tho-

mas d'Agewörthe, lieutenant d'Edouard d'Angleterre, au nom de Montfort, incendia la ville. Mais celle-ci ne se laisse pas accabler par l'adversité. Elle se redresse à nouveau et, avec l'aide de Bertrand du Guesclin, résiste au duc de Lancastre, qui l'enserme dans un véritable étau de fer et de feu. Une trêve se produit. Dinan se rendra si, dans quarante jours, elle n'est pas secourue...

La Place du Champ ou Place du Guesclin, avec ses tilleuls, son parapet et surtout avec l'admirable statue de Frémiet, rappelle à tout passant le célèbre duel qu'elle vit se dérouler au début de l'année 1357. Si les maisons du XVIII^e et XIX^e siècle qui l'entourent ont changé sa physionomie, sa disposition, croit-on, n'a que peu varié. Et il est encore facile de se rendre compte de l'aspect qu'elle dut avoir à l'instant où Bertrand du Guesclin et Thomas de Canterbury y entrèrent en champ. A cette époque, la Haute-Bretagne était riche. Cette richesse éclatait précisément dans le faste des costumes.

Les seigneurs, les nobles, les bourgeois, les damoiseaux, les marchands, les paysans, revêtirent donc ce jour-là leurs habits de fête aux pièces garnies et bordées de fourrures. Les femmes s'atournèrent de chaperons enjolivés de boutons d'or et se coiffèrent de hennins brodés, avec le voile de dentelle retombant sur la traîne des robes de laine fine et de soie. Elles portaient, pendues à leurs côtés, des bourses assorties aux broderies de leur hennin et agrémentées, à l'extrémité, de clochettes d'argent.

Les nobles et les bourgeois qui accompagnaient les châtelaines et les dames, avaient des ceintures ornées de clous d'or et de perles. Leurs armoiries étaient niellées ou émaillées sur des plaques d'or et d'argent. Dans cette foule, accourue de la ville et des campagnes environnantes, les hommes d'armes les archers et les coustiliers allaient et venaient, bravaches et faisant sonner au passage le cliquetis de leurs armures.

En attendant l'heure du combat, on s'entretenait de ses causes. Chacun racontait comment le chevalier anglais Thomas de Canterbury avait traîtreusement retenu prisonnier Olivier, le frère puîné de Bertrand. Ce dernier avait exigé qu'en réparation de sa trahison, blâmée même par les Anglais, Canterbury se rendît à lui, son épée tenue à la main par la pointe aiguisée. L'Anglais se refusant à subir pareille humili-

liation, le duel avait été décidé. Quelques personnes bien renseignées assuraient, en outre, que ce combat, corps à corps, pair à pair, serait une victoire éclatante pour Bertrand. Une noble damoiselle de Dinan, Tiphaine Ragueneil, qui passait pour la fille la plus instruite et la plus sage de tout le pays, en consultant les astres, avait annoncé le succès. Ce à quoi d'autres répliquaient que Bertrand, loin d'être touché par cette prédiction heureuse, avait répondu à celui qui la lui rapportait : « Va, fou, sottises que tout cela ! Qui à femme se fie n'est guère avisé ; en femme n'a de sens non plus qu'en la brebis. »

Un grand silence succède tout à coup au bruit des bavardages. Le duc de Lancastre, escorté de vingt chevaliers, fait son entrée sur la place. Il est l'invité du chevalier de Penhoët, dit le Tort-boiteux, gouverneur de Dinan, qui le reçoit solennellement.

Le duel commence. Dès le début, les adversaires se précipitent l'un sur l'autre. Leurs lances se brisent. Ils saisissent leurs épées et se frappent d'estoc. Dans un effort fait par Canterbury pour fendre la tête de son adversaire, son épée lui échappe. Bertrand met pied à terre, ramasse l'épée et la jette



LE CONNÉTABLE DU GUESCLIN
Duc de Molina et de Transtamare
(D'après une peinture de Féron.)

hors du champ. Contrairement aux règles de la chevalerie, Canterbury refuse de combattre à pied. Il pousse même sa monture sur Bertrand. Celui-ci l'esquive et porte un coup d'estoc dans le ventre du cheval qui projette son cavalier sur le sol. Du Guesclin s'est débarrassé d'une partie de son armure. Il court sur son adversaire et le frappe à coups de pommeau d'épée. Mais on intervient : on demande à Bertrand, qui y consent sous conditions, d'épargner celui qu'il tient à sa merci. Le duc de Lancastre félicite du Guesclin de sa courtoisie et, aux applaudissements de la multitude, condamne Canterbury à payer mille livres à Olivier.

* * *

Dinan demeure fidèle à Charles de Blois et à Jeanne de Penthievre, même après qu'elle a dû se rendre à Jean IV de Montfort. C'est en vain que celui-ci, devenu seul duc de Bretagne après la mort de Charles, essaie de gagner sa confiance. Il rencontre toujours chez elle une sourde hostilité. Et les événements semblent eux-mêmes se liguier contre lui.

En 1368, Jean IV vient à Dinan. Il a comblé les Cordeliers de ses dons et reçoit chez eux l'hospitalité. Soudain, comme il entre à l'église, il aperçoit sur le mur le portrait de Charles de Blois, représenté en chevalier, avec une cotte d'armes de Bretagne et à genoux devant saint François. Jean IV, gêné par cette vue, demande aux moines d'effacer le portrait. Les religieux n'osent s'y refuser et font blanchir les murs. Mais bientôt, voici que de l'endroit où devait se trouver, sur le tableau, le cœur de Charles, le sang jaillit à flots. Toute la ville accourt pour constater cet événement prodigieux. Des Anglais, mêlés à la foule et voulant paraître moins crédules qu'elle, accusent les moines de supercherie et de chercher, par cette ruse, à entretenir la superstition du peuple. Ils examinent l'endroit d'où jaillit le sang et donnent dans le mur des coups de couteau pour découvrir si quelque vessie n'y est pas dissimulée. Leurs recherches sont vaines et ne servent qu'à confirmer le prodige.

Quatre ans plus tard, du Guesclin, à la tête des troupes françaises, reprend Dinan. Jean IV se réfugie en Angleterre, mais revient définitivement avec Clisson, en 1379. C'est

alors que, pour sa sûreté et celle de Dinan, il fait construire le château.

Autour de cet important édifice, dont le donjon formait l'un des angles avancés, la ville ne tarde pas à se développer. Elle déborde même bientôt les murailles. Les maisons de coquette apparence s'étagent dans le Jerzual, d'autres se pressent, presque ignon à pignon, autour des premiers murs de l'église Saint-Sauveur qui ne sera achevée que cent soixante-dix ans plus tard. La paix règne dans le pays et, avec elle, la prospérité. Ce repos et ce bien-être durent une centaine d'années. A peine sont-ils troublés lors de la mort du duc François II. Presque aussitôt, le mariage d'Anne et de Charles VIII ramène en effet la tranquillité. Les corporations seront actives et fortes. Elles auront leurs rues : de la Lènerie pour les drapiers ; de la Rouairie pour les rouisseurs de lin ; de la Tarderie pour les marchands de porcs ; de la Chaux, de la Ferronnerie, de la Poissonnerie, etc. Toutes, également, auront leur fête patronale qui sera l'occasion de réjouissances. On donnera des quintaines, on jouera à la soule, au mail, à la paume, on abattra le papegault ou papegeai, sorte de pigeon de bois perché sur l'une des tours du château et qui se tire à l'arc. Celui qui descendra le papegault sera nommé roi et amené triomphalement, au son des tambours et des trompettes, devant le gouverneur qui lui passera au cou une chaînette d'argent, emblème de sa royauté, lui remettra une épée d'honneur et lui donnera l'accolade comme à un vrai chevalier.

A cette époque également, la chapelle de Sainte-Catherine est donnée aux franciscains. Ils la transforment et établissent à ses côtés l'abbaye de Sainte-Claire. L'église Saint-Malo a été détruite sur l'ordre de François II, qui craignait qu'elle ne devînt une citadelle aux mains des Français. Anne de Bretagne la fait réédifier en style ogival. La tour communale s'achève et prendra bientôt le nom de Tour de l'Horloge, quand un cadran sera placé sur la façade de son clocheton.

La ville embellie devient un centre d'affaires pour la région. De grandes foires s'y tiennent régulièrement : celle du liège subsiste toujours et dure toute une quinzaine. Les huit premiers jours sont le liège proprement dit ; les sept autres forment le déliège.

Avec la Ligue, la vie de Dinan redevient mouvementée. Henri III l'a donnée comme place de sûreté au duc de Mercœur. Celui-ci s'établit au château avec une forte garnison. Il ne tarde pas, avec son lieutenant Saint-Laurent, à piller le pays. Quand Henri IV devient Roi de France, les Dinanais, fatigués du gouvernement de la Ligue, se révoltent. Après plusieurs tentatives pour se délivrer, ils y parviennent enfin, le 13 février 1598. Concertés avec les Malouins, ils éloignent par ruse Saint-Laurent et 1.500 de ses hommes. L'un des conjurés invite les officiers ligueurs à un bal. Sous prétexte de préparer un réveillon, il les enferme dans la salle où ils dansent. Les conjurés, aidés par les Malouins, s'emparent de la ville. Le château résiste seul, mais au point du jour, arrivent des renforts qui apportent des munitions. La garnison est obligée de capituler.

Dinan prise, un certain jour, Jean Pépin de la Blinaye se rendit à Paris pour annoncer la nouvelle au Roi. Il creva son cheval, mais parvint à approcher Henri IV.

— Sire, lui dit-il brusquement, j'avons prins Dinan.

— Cela me semble impossible, s'écria le maréchal Biron.

— Vair, répliqua Pépin d'un ton railleur, il le sçaura mieux que may qui y étas !...

Puis, nullement intimidé par l'apparat de la cour, il ajouta :

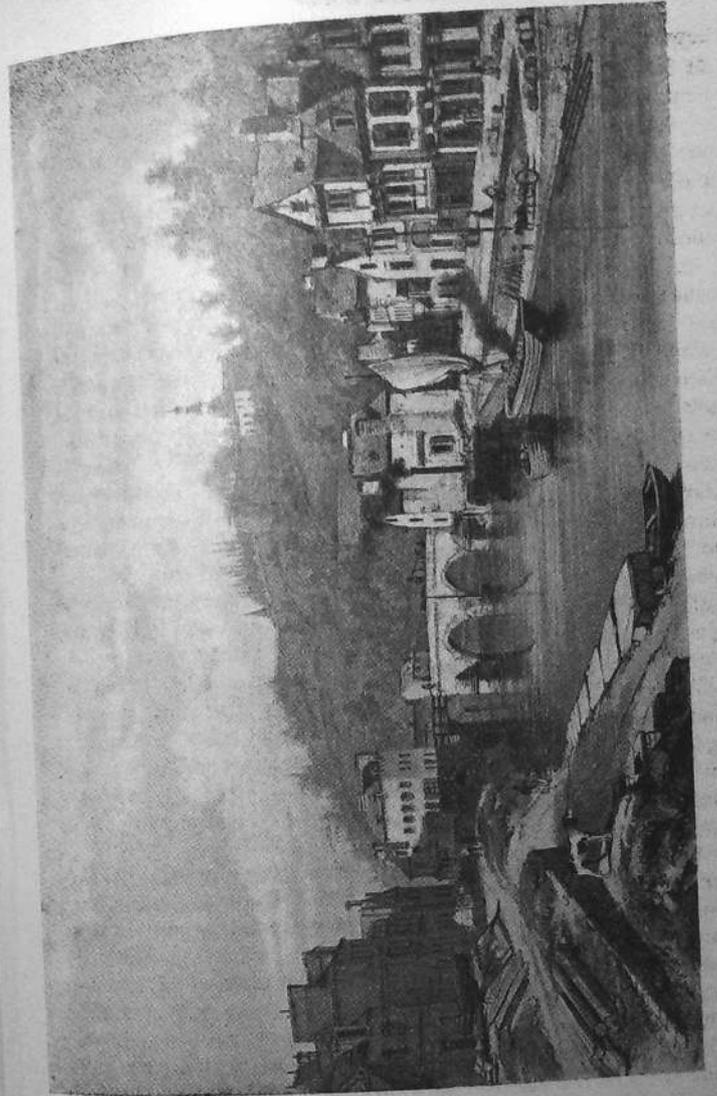
— Ah ça, est-on ici dans la maison du Bon Dieu, où l'on ne boit ni ne mange ?

Henri IV, mis en bonne humeur, ordonna qu'on le regalât, et lui demanda ensuite s'il voulait qu'on le fit gentilhomme.

— Nenni, répondit Pépin, les gentilshommes, Sire, je les chassons de notre ville à coups de bâton, mais faites-moi donner, pour m'en retourner, un cheval de votre écurie, car le mien a crevé comme un porc.

Et le Roi fit droit à sa requête.

Au lendemain du traité qui mit fin aux guerres de la Ligue, Dinan devint vraiment française. Elle continua de se déve-



DINAN
D'après une lithographie de Benoist.

lopper. Les anciens bâtiments se transformèrent et les églises de Saint-Sauveur et de Saint-Malo furent achevées... A plusieurs reprises, les États de Bretagne y tinrent réunion. En 1778, une violente épidémie de peste blanche, communiquée par trois mille prisonniers anglais détenus au château, causa d'affreux ravages parmi la population et, dans la nuit du 18 au 19 mars 1781, un terrible incendie détruisit de nombreuses maisons dans le quartier de la Ferronnerie.

La Révolution ne troubla que fort peu Dinan. Les lois nouvelles y furent respectées et les fêtes civiles et patriotiques s'y déroulèrent avec le cérémonial coutumier, dans un calme relatif. En 1793, quand les Girondins en fuite passèrent par Dinan, ils y reçurent un bon accueil et leur marche fut assurée par les habitants jusqu'à Moncontour. Cette même année, le 18 novembre, onze cents hommes, venant de Brest, et commandés par un certain Trébout, traversèrent Dinan pour aller attaquer les Chouans massés du côté de Pontorson. Ils durent battre en retraite. En 1795, les chefs de la chouannerie, Cermatin, Chantereau et Tinténiac, tentèrent de soulever la population dinanaise. Celle-ci, par besoin de tranquillité, plus peut-être encore que par attachement aux idées révolutionnaires, résista à tous leurs appels. Il y eut bien, au cours de ces années de troubles, quelques excès, comme le pillage des Cordeliers et celui des Jacobins, quelques acquisitions de biens nationaux, quelques arrestations de ci-devant, opérées par les patriotes, mais d'une façon générale, l'ordre fut peu troublé et ce ne fut nullement par ironie que la commune débaptisa un moment la place Saint-Sauveur pour l'appeler la Place de la Concorde.

Au cours du XIX^e siècle, les diverses municipalités qui se succédèrent s'efforcèrent de garder à Dinan son caractère moyenâgeux. Cependant, pour donner aux quartiers principaux de l'air et de la lumière, certains sacrifices durent être consentis. Des rues pittoresques disparurent et si les transformations ne furent pas toujours guidées par le bon goût, elle ne manquèrent pas d'être réalisées avec bon sens. Déjà, à la fin du XVIII^e siècle, conformément au plan arrêté par Charles Pinot-Duclos, les fossés du château avaient été transformés en promenades et plantés d'ormes.

En 1810, on avait transporté à l'église Saint-Sauveur le

cœur de du Guesclin que le maire Charles Néel de la Vigne avait pu arracher aux pillards du couvent des Jacobins. Et l'on peut lire sur le cénotaphe : « Ci gist le cœur de Messire du Guerqui, en son vivat connétable de France, qui trespassa le XIII^e jour de juillet, l'an mil III C IIII dont son corps repose avecques ceulx des rois à Saint-Denis en France ».

A cette occasion, une partie de la place du Champ fut baptisée Place du Guesclin. C'est là que s'élève la belle statue de Frémiet, remplaçant celle qui se trouve actuellement à la Motte-Broons et qui avait été érigée en 1823. L'année précédente (1822), le donjon avait été transformé en prison. La mairie s'était installée où elle est encore, dans les bâtiments de l'ancien hôpital. En 1826, on commençait la construction du Palais de Justice, sur l'emplacement de l'ancienne abbaye Sainte-Claire, vendue comme bien national. C'est à cette époque, également, que la bibliothèque fut créée avec les volumes saisis dans les couvents au cours de la Révolution.

En 1832, on nivelle la Place du Champ (devenue Place du Maréchal Foch), on la plante de tilleuls, on l'entoure de bordures de granit. On supprime le cimetière Saint-Sauveur, et l'on établit entre l'église et les remparts un joli jardin qui, en 1856, prend le nom de place de la Duchesse-Anne. C'est là que, dans un bosquet, se dresse la stèle élevée à la mémoire de Ch. Néel de la Vigne, ancien maire et bienfaiteur de Dinan. En 1879, l'enceinte et la porte de Brest disparaissent pour établir la place Duclos, où se dressent, d'un côté, la statue de Beaumanoir et, de l'autre, le monument aux morts, deux œuvres du sculpteur dinanais Guéniot. Mais si tout le vieux quartier de la porte de Brest a disparu, le Vieil Marchix est demeuré. Il semble que le héros du Combat des Trente le garde de tout envahissement moderne. Il n'a pu cependant empêcher que son nom fût changé voilà quelques années. Il est vrai que c'était pour lui donner celui de Clemenceau...

Dinan est maintenant une ville très visitée. Les étrangers sont immédiatement séduits par la verdure qui l'entoure, par les panoramas qu'elle présente, par l'aspect curieux de ses maisons à piliers. La Rance la fait communiquer avec sa sœur et rivale Saint-Malo et, aussi, avec cette perle de la Manche Dinard. Quant à ses environs immédiats, ils sont pleins de fraîcheur et forment tout autour d'elle une merveilleuse série de

promenades aussi agréables qu'intéressantes : le Vallon d'Argental et la Fontaine des Eaux ; la Conninais ; la Pierre Longue, Saint-Samson, le beau château de la Garaye ; Léhon et la chapelle de Saint-Magloire où se voient les tombeaux des sires de Beaumanoir et qui dépendait jadis du prieuré aujourd'hui en ruines ; la Chesnaie, où Lamennais passa une partie de sa vie ; le vieux manoir de la Bellière, qui garde encore intact le souvenir des seigneurs de Dinan et de Triphaine Ragueneau, « dame » de du Guesclin, dont l'ombre bienfaisante erre, dit-on, chaque nuit, consolant aux alentours les veuves et les affligés...

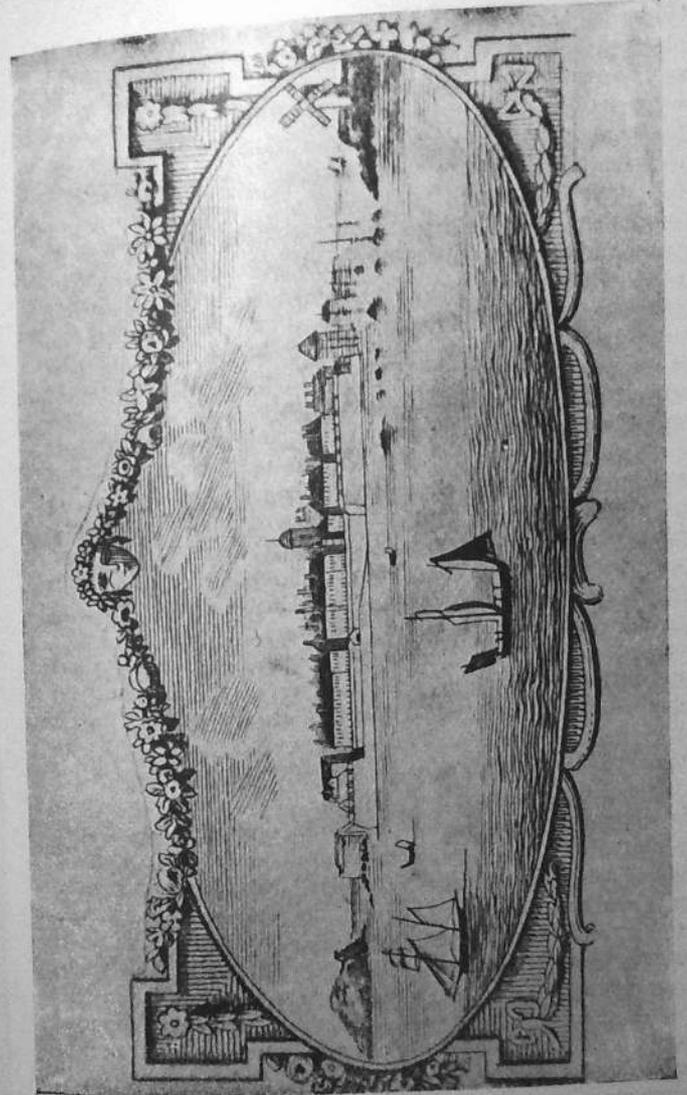
Pays boisé, disions-nous au début, c'est-à-dire pays d'une température exempte de grandes variations, pays que le froid semble prendre plaisir à éviter, même au cours des hivers les plus rigoureux. Et c'est précisément parce que le soleil s'y attarde, parce que les arbres y prennent à l'automne des teintes d'or, parce que les chemins y sont abrités des vents, que l'on voit, chaque année davantage, les touristes et les promeneurs y venir goûter, de préférence après l'afflux de l'été, les exquis douceurs de l'arrière-saison.

(*La Bretagne Touristique.*)

GUSTAVE FLAUBERT

Saint-Malo en 1856

Saint-Malo, bâti sur la mer et clos de remparts, semble, lorsqu'on arrive, une couronne de pierres posées sur les flots dont les mâchicoulis sont les fleurons. Les vagues battent contre les murs et, quand il est marée basse, déferlent à leur pied sur le sable. De petits rochers couverts de varechs surgissent de la grève à ras du sol, comme des taches noires sur cette surface blonde. Les plus grands, dressés à pic et tout unis, supportent de leurs sommets inégaux la base des fortifications, en prolongeant ainsi la couleur grise et en augmentant la hauteur.



SAINT-MALO. (Gravure romantique.)
(*La Bretagne Touristique.*)

Au-dessus de cette ligne uniforme de remparts, que ça et là bombent des tours et que perce ailleurs l'ogive aiguë des portes, on voit les toits des maisons serrés l'un près de l'autre, avec leurs tuiles et leurs ardoises, leurs petites lucarnes ouvertes, leurs girouettes découpées qui tournent, et leurs cheminées de poterie rouge dont les fumignons bleuâtres se perdent dans l'air.

Tout à l'entour sur la mer s'élèvent d'arides îlots sans arbres ni gazon sur lesquels on distingue de loin quelques pans de mur percés de meurtrières tombant en ruines et dont chaque tempête enlève de grands morceaux.

En face de la ville, rattaché à la terre ferme par une longue jetée qui sépare le port de la pleine mer, de l'autre côté du bassin s'étend le quartier de Saint-Servan, vide, spacieux, presque désert et couché tout à son aise dans une grande prairie vaseuse. A l'entrée se dressent les quatre tours du château de Solidor reliées entre elles par des courtines, et noires du haut en bas. Cela seul nous récompense d'avoir fait ce long circuit sur la grève, en plein soleil de juillet, au milieu de chantiers, parmi les marmites de goudron qui bouillaient et les feux de copeaux dont on flambait la carcasse des navires.

Le tour de la ville par les remparts est une des plus belles promenades qu'il y ait. Personne n'y vient. On s'assoit dans l'embrasure des canons, les pieds sur l'abîme. On a devant soi l'embouchure de la Rance, se dégorgeant comme un vallon entre deux vertes collines, et puis les côtes, les rochers, les îlots et partout la mer. Derrière vous se promène la sentinelle dont le pas régulier marche sur les dalles sonores.

Un soir nous y restâmes longtemps. La nuit était douce, une belle nuit d'été, sans lune, mais scintillant des feux du ciel, embaumée de brise marine. La ville dormait ; les lumières, l'une après l'autre, disparaissaient des fenêtres, les phares éloignés brillaient en taches rouges dans l'ombre qui sur nos têtes était bleue et piquée en mille endroits par les étoiles vacillantes et rayonnantes. On ne voyait pas la mer, on l'entendait, on la sentait, et les vagues se fouettant contre les remparts nous envoyaient des gouttes de leur écume par le large trou des mâchicoulis.

A une place, entre les maisons de la ville et la muraille, dans un fossé sans herbe, des piles de boulets sont alignées.

De là vous pouvez voir écrit sur le second étage d'une maison : « Ici est né Chateaubriand. »

Plus loin, la muraille s'arrête contre le ventre d'une grosse tour : c'est la Quiquengrogne ; ainsi que sa sœur, la Générale, elle est large et haute, ventrue, formidable, renflée au milieu comme une hyperbole, et tient bon toujours. Intactes encore et comme presque neuves, sans doute qu'elles vaudraient mieux, si elles égrenaient dans la mer les pierres de leurs créneaux, et si par leur tête frissonnaient au vent les sombres feuillages amis des ruines. Les monuments, en effet comme les hommes et comme les passions, ne grandissent-ils par le souvenir ? ne se complètent-ils pas par la mort ?

Nous entrâmes dans le château. La cour déserte où les tilleuls chétifs arrondissent leur ombre sur la terre, était silencieuse comme celle d'un couvent. La femme du concierge alla chercher les clés chez le commandant ; elle revint en compagnie d'une belle petite fille qui venait s'amuser à voir les étrangers. Elle avait les bras nus et tenait un gros bouquet. Ses cheveux noirs, frisés d'eux-mêmes, dépassaient sa capote mignonne, et la dentelle de son pantalon flottait sur ses petits souliers de peau de chèvre rattachés autour de ses chevilles par des cordons noirs. Elle allait devant nous dans l'escalier, en courant et en nous appelant.

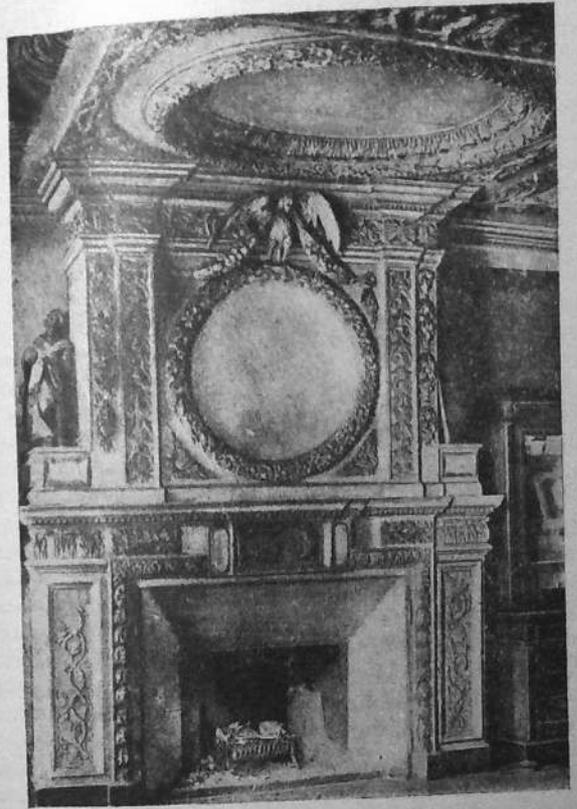
On monte longtemps, car la tour est haute. Le jour vif des meurtrières passe comme une flèche à travers le mur. Par leur fente, quand vous mettez la tête, vous voyez la mer qui semble s'enfoncer de plus en plus et la couleur crue du ciel qui grandit toujours, si bien que vous avez peur de vous y perdre. Les navires paraissent des chaloupes et leurs mâts, des badines. Les aigles doivent nous croire gros comme des fourmis,

Nous voient-ils seulement ? Savent-ils que nous avons des villes, des arcs de triomphe, des clochers ?

Arrivés sur la plate-forme, quoique le créneau vous vienne jusqu'à la poitrine, on ne peut se défendre de cette émotion qui vous prend sur tous les sommets élancés : malaise voluptueux, mêlé de crainte et de plaisir, d'orgueil et d'effroi, lutte de l'esprit qui jouit et des nerfs qui souffrent. On est heureux singulièrement ; on voudrait partir, se jeter, voler, se répandre dans l'air, être soutenu par les vents, et les genoux tremblent, et l'on n'ose approcher du bord.

Des hommes ont pourtant grimpé là, une nuit, avec une corde, mais jadis ! Dans ce prodigieux XVI^e siècle, époque de convictions féroces et de frénétiques amours. Comme l'instrument humain y a vibré de toutes ses cordes ! comme l'homme y a été large, rempli, fertile ! Ne peut-on pas dire de cet âge le mot de Fénelon : « Spectacle fait à souhait pour le plaisir des yeux » ? car, sans parler des premiers plans, croyances qui craquent sur les bases comme des montagnes qui s'écroulent, mondes nouveaux qu'on découvre, mondes perdus qu'on exhume, et Michel-Ange sous son dôme, et Rabelais qui rit, et Shakespeare qui regarde et Montaigne qui rêve ; où trouver ailleurs plus de développement dans les passions, plus de violences dans les courages, plus d'âpreté dans les volontés, une expansion plus complète enfin de la liberté se débattant et tournant sous toutes les fatalités natives ? Aussi avec quel relief l'épisode se détache de l'histoire, et comme il rentre cependant d'une merveilleuse façon pour en faire briller la couleur et en approfondir les horizons ! Des figures passent devant nous, vivantes en trois lignes : on ne les rencontre qu'une fois, mais longtemps on les rêve et on s'efforce à les contempler pour les mieux saisir. N'en étaient-ce pas de belles entre autres, et de terribles, que celles de ces vieux soudards dont la race disparut à peu près vers 1598, à la prise de Vervins, tels que Lamouche, Heurtaud de Saint-Offrande, La Tremblaye qui s'en revenait portant au poing la tête de ses ennemis, ou ce La Fontenelle dont on a parlé ; hommes de fer dont les cœurs ne ployaient pas plus que les épées et qui, attirant à eux mille énergies divergentes qu'ils dirigeaient de la leur, réveillaient les villes entrant au galop, la nuit, dans leurs murs, équipaient des corsaires, brûlaient la campagne, et avec qui l'on capitulait comme avec des rois ! Qui a songé à peindre ces violents gouverneurs de province, taillant à même la foule, violant les femmes, et raflant l'or, comme d'Epéron, tyran atroce en Provence et mignon parfumé au Louvre, comme Montluc, étranglant les huguenots avec ses mains, ou comme Baligni, ce roi de Cambrai, qui lisait Machiavel pour copier le Valentinien, et dont la femme allait sur la brèche, à cheval, casque en tête et cuirassée ?

Un des hommes les plus oubliés de ce temps-là, un de ceux du moins que la plupart des historiens se contentent de



CHEMINÉE
Hôtel du Fresne, à Saint-Malo.
(*La Bretagne Touristique.*)

nommer, c'est le duc de Mercœur, l'intrépide ennemi de Henri IV, qui lui résista plus longtemps que Mayenne, plus longtemps que la Ligue et que Philippe II. Désarmé à la fin, c'est-à-dire gagné, apaisé (à de telles conditions qu'on tint secrets vingt-trois articles du traité) et ne sachant alors plus que

faire, il s'en alla servir en Hongrie, combattit les Turcs, en attaqua un jour toute une armée avec cinq mille hommes, puis, vaincu encore par là et s'en revenant en France, mourut de la fièvre à Nuremberg, dans son lit, à l'âge de quarante-quatre ans.

Saint-Malo vient de me le mettre en mémoire. Il s'y heurta toujours et ne put jamais l'avoir pour sujet ni pour allié. Ils entendaient, en effet, faire la guerre pour leur propre compte, le commerce, par leurs propres forces, et quoique ligueurs au fond, repoussaient le duc tout en ne voulant pas du Béarnais.

Quand le sieur de Fontaines, gouverneur de la ville, leur eut appris la mort de Henri III, ils refusèrent de reconnaître le roi de Navarre. On prit les armes, on fit des barricades. Fontaines se renferma dans le château et chacun resta sur la défensive. Peu à peu ils empiétèrent. D'abord ils exigèrent de Fontaines qu'il déclarât vouloir les conserver dans leurs franchises. Fontaines céda, espérant gagner du temps. L'année suivante (1598) ils choisirent quatre généraux indépendants du gouverneur. L'année d'après, ils obtinrent de tendre des chaînes, Fontaines accorda encore. Le roi était à Laval, il l'attendait. Le moment allait venir qu'il se vengerait d'un seul coup de toutes les humiliations qu'il avait reçues, de toutes les concessions qu'il avait faites. Mais il se hâta trop et se découvrit. Quand les Malouins vinrent à lui rappeler ses promesses, il leur répondit que si le roi se présentait il lui ouvrirait les portes. Dès lors on prit un parti.

Le château avait quatre tours. C'est par la plus haute (la Générale), celle en qui Fontaines se fiait le plus, qu'ils tentèrent l'escalade. Ces audaces alors n'étaient pas rares, témoin l'ascension de la falaise de Fécamp par Bois-Rosé et l'attaque du château de Blain par Guebriant.

On se concerta, on se réunit plusieurs soirs de suite chez un certain Frotet, sieur de la Landelle, on s'aboucha avec un canonnier écossais de la place, et par une nuit de brouillard tous partirent en armes, se rendirent sous les murs de la ville, se laissèrent couler en dehors avec des cordages et s'approchèrent du pied de la Générale.

Là ils attendirent. Un frôlement brusque se fit sur la muraille; un peloton de fil tomba, ils y attachèrent vite leur échelle de

corde qui fut hissée le long de la tour et liée par en haut par le canonnier, à l'extrémité d'une couleuvrine braquée dans l'embrasure d'un créneau.

Michel Frotet monta le premier, puis Charles Anselin, La Blissais et les autres. La nuit était sombre, le vent soufflait; ils grimpaient lentement, le poignard dans les dents, tâtonnant du pied les échelons et avançant les mains. Tout à coup (ils étaient au milieu déjà), ils se sentent descendre, la corde se dénoue. Pas un cri, ils restèrent immobiles. C'était le poids de tous ces corps qui avait fait faire la bascule à la couleuvrine; elle s'arrêta sur l'appui de l'embrasure, puis ils se remirent en marche et arrivèrent tous à la file sur la plateforme de la tour.

Les sentinelles engourdies n'eurent pas le temps de donner l'alarme. La garnison dormait, ou jouait aux dés sur les tambours. La terreur la prit, elle se réfugia dans le donjon. Les conjurés l'y poursuivirent; on se battit dans les escaliers, dans les couloirs, dans les chambres, on s'écrasait sous les portes, on tuait, on égorgeait. Les habitants de la ville arrivèrent en renfort; d'autres dressèrent des échelles contre la Quiengrogne, entrèrent sans résistance et commencèrent le pillage. La Péraudière, lieutenant du château, apercevant La Blissais, lui dit: « Voilà, monsieur, une misérable nuit. » Mais La Blissais lui fit comprendre qu'il n'était pas temps de discourir. On n'avait pas encore vu le comte de Fontaines. On alla à sa chambre, on le trouva mort sur le seuil, percé d'un coup d'arquebuse que lui avait tiré un des habitants, au moment où il sortait faisant porter un flambeau devant lui. « Au lieu de courir au danger, dit l'auteur de la relation, il s'était habillé lentement comme pour aller aux noces, sans qu'aucune aiguillette ne manquât d'être attachée. »

Cette surprise de Saint-Malo qui fit tant de mal au roi n'aida en rien le duc de Mercœur. Il désirait fort que les Malouins acceptassent un gouverneur de sa main, son fils, par exemple, un enfant, c'est-à-dire lui-même, mais ils s'obstinèrent à ne vouloir personne. Il leur envoya des troupes pour les protéger, ils les refusèrent, et les troupes furent contraintes de loger hors de la ville.

Ils n'en devenaient pas cependant plus royalistes pour cela; car quelque temps après ayant arrêté le marquis de La Noussaie

et le vicomte de Denoual, il en coûta pour sortir de prison douze mille écus au marquis et deux mille au vicomte.

Puis craignant que Pont-Brient n'interrompît le commerce avec Dinan et les autres villes de la Ligue, ils s'en emparent.

Supposant que leur évêque, seigneur temporel de la ville, pourrait bien les dépouiller de la liberté qu'ils venaient d'acquérir, ils le mettent en prison et ne le relâchent qu'au bout d'un an.

On sait enfin à quelles conditions ils acceptèrent Henri IV ; ils devaient se garder eux-mêmes, ne pas recevoir de garnison, être exempts d'impôts pendant six ans, etc.

Placé entre la Bretagne et la Normandie, ce petit peuple semble avoir à la fois : de la première, la ténacité, la résistance granitique ; de la seconde, la fougue, l'élan. Marins ou écrivains, voyageurs de tous océans, ce qui les distingue surtout c'est l'audace ; violentes natures d'homme, poétiques à force d'être brutales, souvent étroites aussi à force d'être obstinées. Il y a cette ressemblance entre ces deux fils de Saint-Malo : Lamennais et Broussais, qu'ils furent toujours également extrêmes dans leurs systèmes, et qu'ils ont, avec la même conviction acharnée, employé la seconde partie de leur vie à combattre ce qu'ils avaient soutenu dans la première.

Dans l'intérieur de la ville vous passez par de petites rues tortueuses, entre des maisons hautes, le long de sales boutiques de voiliers ou de marchands de morue. Point de voitures, aucun luxe ; c'est noir et puant comme la cale d'un vaisseau. Ça sent Terre-Neuve et la viande salée, l'odeur rance des longs voyages.

« Le guet et la ronde s'y fait chaque nuit avec de gros chiens d'Angleterre, dits dogues, lesquels on met au soir hors de la ville, avec un maître qui les mène, et ne fait lors bon s'y trouver à l'entour. Mais, venant le matin, on les ramène en certain lieu de la ville où ils déposent toute leur fureur qui, de nuit, est étrangement grande (1). »

A part la disparition de cette police quadrupède qui dévora jadis M. du Mollet, et dont voilà l'existence constatée par un texte contemporain, l'extérieur des choses a peu changé, sans

(1) ARGENTRÉ, *Hist. de Bretagne*, p. 62. (Note du manuscrit de G. Fl.)

doute, et même les gens civilisés qui habitent Saint-Malo prétendent qu'on y est fort arriéré. Le seul tableau que nous ayons remarqué dans l'église est une grande toile représentant la bataille de Lépante et dédiée à Notre-Dame-des-Victoires. Elle plane, en haut, dans les nuages. Au premier plan, toute la chrétienté est à genoux, princesses et rois, couronnes en tête.

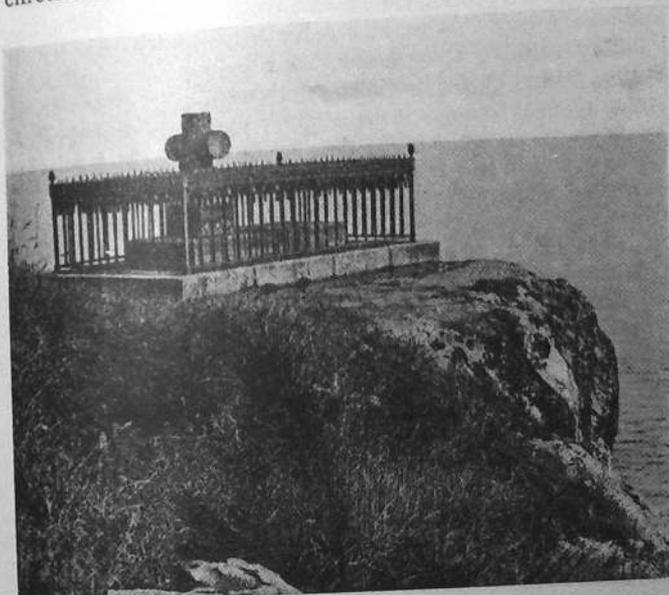


Photo Laurent-Nel.

SAINT-MALO. — LE TOMBEAU DE CHATEAUBRIAND
Sur le Grand Bé.

Au fond, les deux armées s'entrechoquent. Les Turcs sont précipités dans les flots, et les chrétiens lèvent les bras au ciel.

L'église est laide, sèche, sans ornements, presque protestante d'aspect. J'ai remarqué peu d'ex-voto, chose étrange ici en face du péril. Il n'y a ni fleurs ni cierges dans les chapelles, pas de sacré-cœur saignant, de vierge chamarrée, rien enfin de tout ce qui indigné si fort M. Michelet.

En face des remparts, à cent pas de la ville, l'îlot du Grand Bay se lève au milieu des flots. Là se trouve la tombe de Chateaubriand : ce point blanc taillé dans le rocher est la place qu'il a destinée à son cadavre.

Nous y allâmes un soir, à marée basse. Le soleil se couchait, l'eau coulait encore sur le sable. Au pied de l'île, les varechs dégouttelants s'épandaient comme des chevelures de femmes antiques le long d'un grand tombeau.

L'île est déserte ; une herbe rare y pousse où se mêlent de petites touffes de fleurs violettes et de grandes orties. Il y a sur le sommet une casemate délabrée avec une cour dont les vieux murs s'écroulent. En dessous de ce débris, à mi-côte, on a coupé à même la pente un espace de quelques dix pieds carrés au milieu duquel s'élève une dalle de granit surmonté d'une croix latine. Le tombeau est fait de trois morceaux, un pour le socle, un pour la dalle, un pour la croix.

Il dormira là-dessous, la tête tournée vers la mer ; dans ce sépulcre bâti sur un écueil, son immortalité sera comme fut sa vie, déserte des autres et tout entourée d'orages. Les vagues avec les siècles murmureront longtemps autour de ce grand souvenir ; dans les tempêtes elles bondiront jusqu'à ses pieds, ou les matins d'été, quand les voiles blanches se déploient et que l'hirondelle arrive d'au delà des mers, longues et douces, elles lui apporteront la volupté mélancolique des horizons et la caresse des larges brises. Et les jours ainsi s'écoulant, pendant que les flots de la grève natale iront se balançant toujours entre son berceau et son tombeau, le cœur de René devenu froid, lentement, s'éparpillera dans le néant, au rythme sans fin de cette musique éternelle.

Nous avons tourné autour du tombeau, nous l'avons touché de nos mains, nous l'avons regardé comme s'il eût contenu son hôte, nous nous sommes assis par terre à ses côtés.

Le ciel était rose, la mer tranquille et la brise endormie. Pas une ride ne plissait la surface immobile de l'Océan sur lequel le soleil à son coucher versait sa lumière d'or. Bleuâtre vers les côtes seulement, et comme s'y évaporant dans la brume ; partout ailleurs la mer était rouge et plus enflammée encore au fond de l'horizon, où s'étendait dans toute la longueur de la vue une grande ligne pourpre. Le soleil n'avait plus ses rayons ; ils étaient tombés de sa face et noyant leur

lumière dans l'eau semblaient flotter sur elle. Il descendait en tirant à lui du ciel la teinte rose qu'il y avait mise, et à mesure qu'ils dégradèrent ensemble, le bleu pâle de l'ombre s'avancé et se répandait sur toute la voûte. Bientôt il toucha les flots, rogné dessus son disque d'or, s'y enfonça jusqu'au milieu. On le vit un instant coupé en deux moitiés par la ligne de l'horizon ; l'une dessus, sans bouger, l'autre en dessous qui tremblotait et s'allongeait, puis il disparut complètement ; et quand à la place où il avait sombré, son reflet n'ondula plus, il sembla qu'une tristesse tout à coup était survenue sur la mer.

(Par les Champs et par les Grèves. Paris, Fasquelle, éd.)

ERWAN MAREC (1)

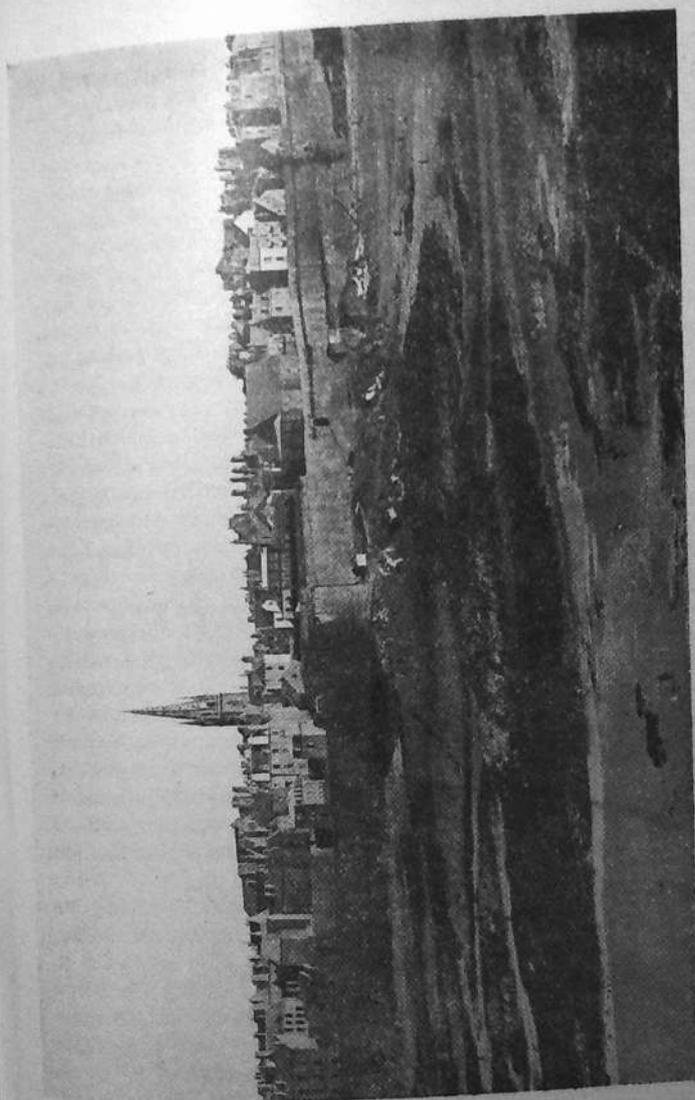
Saint-Malo en 1918

Saint-Malo... le lourd vaisseau corsaire, aux batteries de granit, prêt éternellement à courir au pillage des « navies » étrangères... Mais il n'y a plus de corsaires, et l'anachronique et fastueux vaisseau, à l'ancre maintenant en son mouillage aux dangereux écueils, semble, avec ses canons braqués sur le Réel, garder superbement l'émerveillante entrée du « Pays des mirages ». Comme aux grands jours d'antan, il domine la mer du prestige étagé de ses hauts-bords robustes que n'ont pu couler bas les siècles, les brûlots, pas plus que la furie aveugle des tempêtes. La proue semble encore fendre l'onde, au tranchant dur du vieux donjon, et de la haute plage arrière où Cartier raidit à la barre son vigoureux geste de bronze, on voit mourir un sillage d'écume. Et n'est-ce pas vraiment un vaisseau de légende cinglant, voiles gonflées,

(1) Erwan MAREC, né à Lorient en 1888, poète et auteur dramatique, a publié ; *Les Cloches d'Is*, poème. *Le Rire de Bouddha*, trois actes en prose, en collaboration avec Maurice Lélou, œuvre étrange et puissante, très remarquée lors de sa publication en 1927, etc.

vers tout ce qui rêve, puisque le ciel breton, féérique et tourmenté dans ses métamorphoses, le leurre à tout instant d'horizons merveilleux renouvelés sans cesse ? La nostalgie du soir incite aux appareillages, et quand au crépuscule enfin le vent s'élève, les voix des vieux marins montent, impérieuses, pour chanter l'inconnu, l'ancienne aventure la magie des départs... Voici Duguay-Trouin, voici Gouin de Beauchêne, et nous irons aux Indes avec La Bourdonnais !... A la nuit des fanaux s'allument... l'œil lumineux du clocher, mât gothique, inspecte en vigie l'au-delà... le grand navire a geint de toute sa membrure, et peut-être bien qu'il avance, peut-être qu'il va nous porter, ce soir, en notre songe, vers les quais fabuleux d'Is, la cité coupable, ou bien vers Avallon, pour y quérir Arthur attendant notre appel...

Illusion, hélas, qu'ont tôt fait d'effriter les âpres vents du large, soudain hurleurs et déchaînés. Il faut rentrer au port, si jamais on l'avait quitté sur l'aile des voiles de chimère. C'est fini du vaisseau-fantôme et voici en sa place, accueillante dans son mantelet de pierre, la bonne cité debout sur son roc comme un solide refuge des tempêtes. Dire la joie de ce retour au nid étroit, mais protecteur, à l'abri des vagues infernales. Il y fait bon, et dès l'abord, de sa niche de fleurs et de lumières, à la grand'porte crénelée, tombe en souhait de bienvenue l'immarcescible et tricentenaire sourire de la Vierge du Ravelin... *Ave Maris Stella!* car les cierges brûlent devant elle toutes les nuits dans un brasillement de gloire, et c'est vraiment l'Etoile mystique en prière pour la cité. Dire le réconfort des étroites rues protectrices qui vêtent de silence et d'ombre chaude après le vacarme des houles et le souffle aigre des embruns. On veut s'enfoncer plus avant, par leur dédale inextricable, par les poternes mystérieuses, les escaliers imprévus sur quoi se penchent, confidentielles, les vieilles maisons coiffées d'auvents étranges, jusqu'au cœur même de la ville, le « Pourpris de l'Insigne Chapitre », nouvelle enceinte dans la première, enceinte claustrale, celle-là, que domine la flèche légère de l'ancienne cathédrale. De rares passants... des volets qui ferment... Dix heures... les cloches, en haut, sonnent « noguette », un carillon vieillot qui semble venir du fond des âges pour annoncer, comme autrefois, le couvre-feu... Une complainte de Terre-Neuva's s'est tue tout dou



SAINT-MALO VU DU GRAND BÉ
(Archives du Touring-Club de France.)

cement dans un cabaret borgne... Et, dans la nuit accrue, il n'est plus d'autre bruit que la basse sourde de la mer, qui bat rythmiquement les remparts, comme la respiration de la ville en sommeil...

Or, qui saura jamais pour quel quart décisif s'érige alors en masse d'ombre muette, toute noire sur le halo lumineux de la côte, où trop de danses et de chants vibrent sans trop de clartés, la silhouette morose et renfrognée de la vieille ville forte, immobile à l'avant-garde des frontières de Bretagne. Que guette-t-elle ainsi sans trêve, au long des nuits, dans une haute garde, maintenant que ses dogues n'errent plus à l'entour pour défendre à quiconque l'approche de ses murs, que ses ponts restent abaissés, ses portes ouvertes, et qu'un quai de granit l'enchaîne à la terre ferme ? Continue-t-elle son vieux rêve farouche d'indépendance, en dépit des conseils de renoncement et de détente que lui prodiguent ironiquement les valse lentes égrenées dans les casinos d'alentour, et malgré que la houle des plèbes cosmopolites, plus agressive et destructrice que celle des flots émeraude, déferle, chaque jour plus dense, au pied de ses remparts ? Ou bien se souvient-elle seulement que, sentinelle avancée de la Celtie, elle porte toujours à son avant, non plus comme une menace envers elle, mais bien comme une de ces figures de proue qui protégeaient les vieux navires, la tour bâtie par la Reine Anne pour affirmer et perpétuer sa volonté bretonne, et qui, désormais, tournée vers l'extérieur, le levant, oppose à l'envahissement moderne, à ses erreurs, à ses laideurs — *qui qu'en groigne !* — sa foi tenace, son fier défi, et l'indéfectible espoir d'un Avenir digne de son Passé !...

(Buhez Breiz.)

O.-L. AUBERT

Saint-Brieuc au temps jadis

L'un des plus grands charmes de Saint-Brieuc vient de ses magnifiques promenades. Sur plus de deux kilomètres de

ongueur, un boulevard suspendu surplombe la luxuriante vallée du Gouédic et épouse les gonflements et les creux du coteau dont les multiples assises s'étalent en pente douce sous la verdure des prairies, jusqu'au bord du ruisseau qui

...Saute, léger, sur les pierres
En sifflant ce qu'il lui plaît...

Le coup d'œil est féérique. La vallée au loin s'élargit. Ses murs tapissés d'ajoncs rugueux paraissent s'écarter pour laisser entrevoir un plus large espace du bleu miroir de la mer. Et dans l'entrebâillement des collines et des falaises, sur un monticule, telle une œuvre d'art sur son piédestal, se dresse la ruine imposante de la vieille tour de Cesson, dont près de dix siècles d'existence n'ont pas diminué l'auguste fierté.

Si l'on suit le boulevard, après maints changements d'horizon, on quitte bientôt la vallée du Gouédic pour celle du Gouët. Celle-ci est peut-être plus sauvage encore. On dirait le cratère éteint d'un volcan au sein duquel la nature aurait repris ses droits. La vue s'étend à la fois vers le large et vers les terres. On éprouve l'impression de se trouver en face d'un site resplendissant de beauté sauvage et qui n'a que peu changé depuis le jour où, venant en ligne droite d'Hibernie, l'évêque Briomagle, à la fin du ^ve siècle, remontait le cours du « ruisseau de sang » avant d'arriver à la « vallée double » et de s'engager dans celle de l'Ingoguet où il devait fonder le *péniti*, puis le monastère qui furent l'âme de la ville actuelle.

Dans l'ancienne chronique de la vie de saint Brieuc, il est dit que celui-ci « regarda et considéra attentivement ce séjour et ce climat, qu'il trouva l'aër fort tempéré, doux et salubre, la situation agréable, qu'il vit ce terrouër arrosé de plusieurs belles fontaines, entouré de deux gentilles rivières ».

Aussitôt, en compagnie de ses disciples, il défriche et déboise les lieux. Il capte également les sources. La fontaine Orel, où les druides aimaient à venir puiser l'eau pure, devient bientôt celle de Notre-Dame. Plus tard, au ^{xv}e siècle, la trop fameuse Margot de Clisson, sans doute en expiation de ses méchancetés, fera édifier sur la source même le ravissant édifice gothique, que l'on voit encore adossé à la chapelle reconstruite depuis peu.

C'est dans cette chapelle que saint Briec est représenté avec deux loups à ses pieds. Cet attribut rappelle la lutte du saint contre « l'infinité de bestes sauvages qui étaient les hostes » de la forêt et aussi l'événement suivant : Briomagle, devenu très vieux, se rendait chez le comte Rigwal, retiré à Lis Hillion. Il était accompagné de quelques-uns de ses religieux, qui entouraient son char traîné par des bœufs. Tout à coup, comme il traversait une forêt, une bande de loups se jeta sur le cortège et le dispersa. Les loups formèrent un cercle autour de l'évêque, mais n'osèrent ni l'approcher ni le mordre. Le saint leur adressa alors la parole en leur ordonnant d'un ton sévère d'avoir à se retirer. Et les loups déguerpirent après avoir fait à leur évêque une profonde révérence.

*
*
*

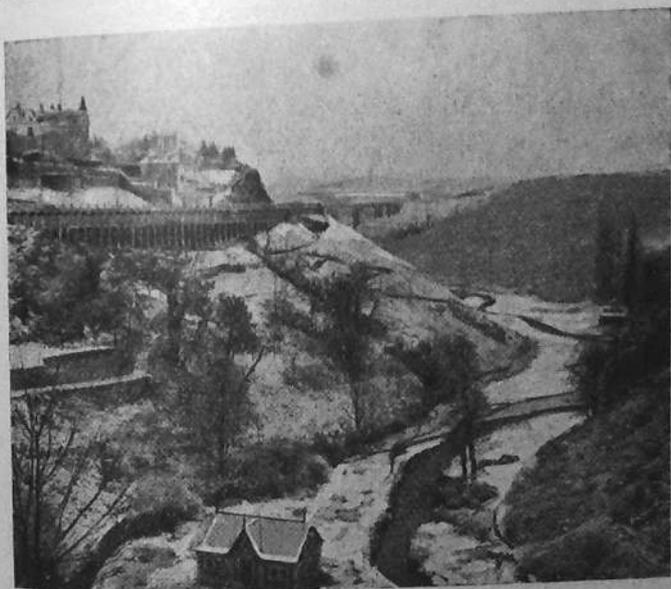
On ne sait pas grand'chose des débuts de la ville même que s'appelait alors Saint-Briec-les-Vaulx. Elle était le chef-lieu de Turnegouët, petit comté détaché du duché de Penthièvre et comprenant tout le territoire situé entre les rivières de l'Urne et du Gouët. A partir du X^e siècle, la cité se forme, grâce à l'action de ses évêques, dont Noménoé, en 848, avait ratifié le privilège. A la fin du XV^e siècle, elle commence à prendre ce caractère qui, suivant la juste expression de M. de la Villerabel, « a laissé à ses monuments, comme à ses rues et coutumes, une physionomie particulière, un reflet couleur du temps ».

Et ce reflet se retrouve encore en maint endroit, contrastant agréablement avec des aspects plus modernes.

Saint-Briec, comme toutes les villes de Bretagne, s'est développée autour de sa cathédrale. Le monument actuel, en dépit des transformations qu'il a pu subir au cours des ans, est celui que saint Guillaume Pinchon fit construire de 1220 à 1234, en utilisant même quelques débris de l'ancienne basilique du IX^e siècle. Son emplacement correspond à « ce palais de chênes », le camp du Rouvre, que le comte de Rigwal donna à saint Briec, dès qu'il eut fondé son monastère.

La basilique s'élevait au milieu d'un marécage formé par des infiltrations provenant de divers ruisseaux et « venelles d'eau » qui se réunissaient un peu plus bas, au carrefour de

la Grenouillère. Jusqu'au XVIII^e siècle, le centre de Saint-Briec ressemble donc à un quartier vénitien. Les rues actuelles de Rohan (ancienne chaussée des Pavés Neufs), des Trois-Frères Merlin (ancienne allée Menault) formaient, en quelque sorte, le grand canal. Celui-ci débouchait plus bas dans un autre marécage, l'Amuzoire, vaste entonnoir qu'on entoura



SAINT-BRIEC. — LA VALLÉE DU GOUEDIC SOUS LA NEIGE
(*La Bretagne Touristique.*)

par la suite d'une grille et qui est maintenant la place du Gouët.

Des tanneries existaient le long du canal, que l'on franchissait sur des ponceaux de bois ou de pierre, et de confortables maisons bourgeoises le bordaient, les pieds dans l'eau et le front dans le ciel.

Deux d'entre elles étaient chargées d'une bizarre redevance. « En la vigile de Monsieur Saint-Jehan-Baptiste, dit

un vieil aveu, estoient tenus les dicts habitants d'icelles maisons, oultre le payement de douze deniers, faire taire les renouësselles (grenouilles) du ruisseau frappant par trois fois le dict ingoguet : Renouësselles, taisez-vous, taisez-vous ! Renouësselles, taisez-vous ! laissez Monsieur (l'évêque) dormir ! » Et la tradition assure que l'évêque, pendant la durée des vêpres de Saint-Jean-Baptiste, dormait effectivement.

En face de la cathédrale, de l'autre côté de la place du Martray-Neuf ou Pilon, que l'évêque Alain de Lamballe débâta au début du XIV^e siècle, lui donnant la configuration qu'elle a à peu près conservée depuis, s'élevait le Palais-Royal des Bourgeois, en place et lieu duquel est aujourd'hui la Préfecture. C'est en 1699 que les Nobles Bourgeois de Saint-Brieuc acquirent « le vieil manoir de la Grange » pour y installer leur chambre de ville, « M. Le Gouverneur, la Cour Royale avec sa geôle ».

La Préfecture actuelle n'offre pas un grand intérêt, mais si l'on en franchit la grille et si l'on pénètre dans la cour de gauche, on se trouve en face de l'Hôtel Quincroigne, des anciens sires de Boisboissel. C'était une jolie maison de plaisance. Du Guesclin y reçut l'hospitalité lors de ses chevauchées en Basse-Bretagne. Il y aurait même rédigé son testament en 1364.

Le beau pays qui s'étend derrière la Préfecture et l'ancien évêché dépendait de l'hôtel des Boisboissel. En face, sur le fond même de l'Hôtel de Trégomar, est bâti l'Hôtel de Ville dont le fronton porte toujours le vieux blason de la ville : « d'azur au griffon d'or, armé et lampassé de gueules ».

De l'autre côté du Martray, l'aspect des quartiers Quinquaine, Fardel et du Vieux-Martray n'a que peu changé dans son ensemble. Cependant une halle à galeries remplace maintenant l'ancienne cohue du Vieux-Martray, où, il n'y a pas encore bien longtemps, se dressaient sur des étaux ambulants les parapluies rouges offerts aux marchands des halles par le député Glais-Bizoin qui fut, en 1870, membre du gouvernement de la Défense Nationale.

Encadrée d'un côté de hautes maisons à pignons pointus,

de l'autre par la grosse tour de la Cathédrale au pied de laquelle fut, par les chouans, fusillé Poulain Corbion, cette place du Martray était, au XVII^e siècle, la plus animée de Saint-Brieuc. C'était le centre du commerce briochin. Il y avait des échoppes dans tous les coins et recoins ; « toileux, filotiers, merciers, drapiers, potiers, poëliers, parcheminiers et sacochiers » étalaient sur la voie publique tous les spécimens de leur industrie.



Coll. Hamonic.

LES SAINTS GUÉRISSEURS DE NOTRE-DAME-DU-HAUT
Près Moncontour.

C'était là également que se déroulaient les fêtes populaires : l'abat du papegault, cet oiseau de bois qu'il fallait descendre à l'arbalète ; la quintaine, curieuse redevance qui obligeait les nouveaux mariés à venir, « montés sur bidets ou bourriquets, s'escrimer avec une lance de bois contre une figure d'homme d'armes ou de grotesque, armé lui-même d'un gourdin ou d'un balai. Ce mannequin mobile pivotait sur son axe ; malheur à celui qui ne le frappait pas au juste milieu ; il recevait aussitôt le coup de balai que lui donnait le bonhomme en pivotant. »

Tout un côté de la rue Es-Eschaudés ou de la Trimerie, aujourd'hui rue Saint-Jacques, ou rue au Beurre, a conservé, lui aussi, ses très anciennes maisons aux étages en encorbellement, dont les poutres sont soutenues par des cariatides sculptées dans le bois ou la pierre. Autrefois, par suite de l'avancement des étages des deux côtés de la rue, les pignons des maisons se touchaient presque. C'était, par excellence, le coin des fricassiers et des taverniers. Cependant, quelques belles maisons s'y élevaient. Deux sont encore debout : celle de la famille de Guy Eder de la Fontenelle, le trop fameux bandit de la Ligue qui, pendant des années, tint en échec les armées royales et, finalement pris, fut écartelé à Paris, sur la place de Grève ; celle des Doublet, premiers imprimeurs de Saint-Brieuc. C'est en montant la côte, qui mène au quartier jadis aristocratique de Fardel, que l'on voit l'Hôtel des Ducs de Bretagne, où logèrent : en 1689, Jacques II Stuart, et, en 1782, le tsar Paul et la tsarine de Russie, voyageant incognito de Paris à Brest, sous le titre de comte et comtesse du Nord. Au haut du glacis de la Corberue-Fardel se trouvait la porte Morlaise qui fermait la ville de ce côté. Au delà apparaissait le Tertre Buette derrière lequel se cachaient les maisons des caquins dont tout le monde s'éloignait avec une sorte de terreur. Les caquins n'avaient le droit d'exercer que des industries dites infamantes : ils étaient cordiers, écorcheurs. On les regardait comme des parias, et on les traitait comme des lépreux. Ils avaient une chapelle et un cimetière particuliers et n'étaient justiciables que de l'évêque.

Faisant en quelque sorte pendant au Tertre Buette, voici le « rocher de Saint-Père en l'Isle », nom ancien du monticule qui sert de socle à la basilique de Notre-Dame d'Espérance. Cette église était, au XIV^e siècle, dédiée à Saint-Pierre. Elle devint, au XVIII^e siècle, la « chapelle de la Confrérie des Marchands et Artisans ». Ces derniers y tenaient leurs assemblées « sous le bon plaisir du seigneur évêque et de Madame la comtesse de Plélo ».

Au pied de cette butte s'élevait, depuis le VI^e siècle, le donjon de Kaerdenwal (l'homme gallois), sorte de bastion avancé de l'enceinte fortifiée du Rouvre.

Derrière le Vieux Martray se trouvait la cohue es soulliers où demeuraient « cordouäniers » et « cavaliers » et, non loin

du chevet polygonal de la cathédrale, s'élevait une élégante construction ovale, le vieux manoir épiscopal, dit pavillon de Bellescize, qui, avec l'ancien bâtiment des justices de paix, formait un bel ensemble, élégant spécimen du style Louis XV. C'est pour protéger contre les eaux l'enclos du manoir épiscopal que fut construite la chaussée des Pavés Neufs. Au Moyen Âge, le manoir formait une véritable forteresse au pied même de la cathédrale, dont les tours massives étaient garnies de mâchicoulis et de barbicanes. L'ensemble de ce que des vieux actes appellent « le chasteau et forteresse de Saint-Brieuc » s'appuyait, d'une part, sur le donjon de Kaerdenwal et, de l'autre, sur les épaisses murailles du vieil Hôtel de Rohan, démoli voici quelque vingt ans et dont la côtale aux massifs corbelets, la haute tourelle, la belle porte et la colonnade intérieure donnaient bien l'idée « d'une maison forte, de l'opulente demeure d'une illustre race ». Là où se voit maintenant l'hôtel des Postes se trouvait l'ancien Séminaire, transformé plus tard en Halles aux grains, car le centre des affaires s'était déplacé depuis le XVI^e siècle. Les marchands s'étaient peu à peu établis dans la rue Saint-Gouéno, la grande rue Es Marchands (rue Houvenagle), pour gagner ensuite la rue Es Charbonniers (rue Charbonnerie) et la grande rue qui aboutissait, au X^e siècle, au très vieux sanctuaire de Notre-Dame-de-la-Porte chargée de protéger la porte percée, en haut du Gouédic, dans les remparts qui occupaient une partie de la place du Guesclin. C'est en mémoire de saint Guillaume Pinchon que la collégiale fut construite au XIV^e siècle. Détruite par la Révolution, on la remplaça par la chapelle néo-gothique actuelle. La collégiale formait la tête d'un triangle dont le couvent des Ursulines, devenu caserne, et le couvent des Cordeliers, devenu lycée, représentaient les autres extrémités. Dans ces diverses rues et venelles plus ou moins courbes et biscornues, où la nuit l'éclairage était inconnu, se balançaient et grinçaient au vent de multiples enseignes. Les noms de quelques-unes subsistent encore : le Croissant, la Croix d'Or, le Dauphin, l'Hermine, la Tête Noire, la Croix Verte, la Croix Blanche, la Croix Rouge, le Cheval Blanc, le Grand Lyon d'Or, le Pélican, l'Écu de France, le Petit Lamballe, le Perroquet Vert, la Mare au Coq, le Mouton Blanc, etc. ; quelques-uns de ces établissements sont

devenus de grands hôtels ; d'autres sont demeurés de modestes débits.

L'église actuelle de Saint-Michel, dont les deux tours carrées encadrent un fronton néo-romain, a été construite de 1837 à 1840 sur l'emplacement de l'ancienne paroisse qui datait du XIV^e siècle. « Sa tour massive à larges éperons, rappelait l'architecture solide de ses sœurs de la cathédrale ». D'ailleurs, comme cette dernière, elle avait, au temps de la Ligue, servi de forteresse. Au sommet de cette tour crénelée, les bourgeois de Saint-Brieuc entretenaient un guetteur chargé de surveiller dans la campagne les mouvements des troupes ligueuses et royales.

La tradition rapporte qu'en « l'an du salut 709, l'archange Saint-Michel apparut à Aubert, évêque de Saint-Brieuc, lui ordonnant de lui bâtir et de lui dédier une église sur le sommet de la hauteur voisine de cité briochine, en Bretagne ».

Des redevances et des droits étaient attachés à cette fondation. Le plus bizarre de ces privilèges était celui que possédaient, au Moyen Age, les sires de Boisboissel. Du haut de la tour, ils lançaient, le lendemain de Noël, une tourte enflamée que les fidèles, pressés sur le parvis et devant le cimetière, se disputaient au milieu des cris et des bousculades.

Le Palais de Justice, si sévère dans sa robe de granit blanc, est contemporain de la nouvelle église Saint-Michel ; l'Auditoire ancien, après s'être abrité sous le toit du Palais Royal des Bourgeois, avait été transporté, à l'époque de la Révolution, dans le bâtiment du Calvaire des Bénédictines, devenu, par la suite, le pensionnat du Sacré-Cœur, « avec son essaim de marquises en herbe et de comtesses en bouton », pour parler comme Jules Simon dans son curieux livre de souvenirs, *Sacs et Parchemins*. Le Séminaire y est maintenant installé. L'ancienne chapelle, dont la flèche s'élançait haut vers le ciel, a été remplacée par un sanctuaire plus moderne. Mais le vieux cloître pseudo-romain du XVII^e siècle est demeuré presque intact.

Jadis, comme de nos jours encore, on se rendait par la vieille rue Saint-Benoît du quartier de Saint-Michel et des Promenades à celui de la Magdeleine, où fut fondé, au début du XVIII^e siècle, « le bureau de charité et marmite des pauvres honteux de la ville », dont le portail s'élevait en face de l'hô-

pital de la Magdeleine, remontant au XIV^e siècle, reconstruit au XVII^e dans les terrains compris entre les rues Saint-Michel, Magdeleine, Glais-Bizoin et Charbonnerie, puis transporté dans le quartier des Capucins...

Les aspects et les mœurs ont bien changé depuis. Certains le déplorent, d'autres s'en réjouissent.

Quoi qu'il en soit, présentement, avec ses maisons, les unes éparpillées sur le plateau granitique partageant les deux vallées profondes du Gouët et du Gouëdic, les autres accrochées au flanc des coteaux qui descendent vers l'Ingouët ; avec ce qui reste de ses vieilles rues bordées de demeures qui évoquent son intéressant et curieux passé ; avec ses monuments qui servirent et servent encore de cadre à une vie intense et mouvementée ; avec ses promenades si bien distribuées qui l'entourent d'une ceinture véritablement enchantée ; avec ses parcs et ses jardins pleins de soleil, de verdure et de fleurs, et dont la mer forme au loin la toile de fond ; avec ses ponts de dentelle, ses boulevards suspendus, qui, en épousant les fantaisies de la vallée, en unissant dans un symbole expressif le travail de la terre et le travail de l'usine, conduisent des champs de Cesson au port du Légué, l'antique Emporium des Romains, le vieux port Favigot du XVI^e siècle, maintenant industrialisé ; avec les nombreux moyens de communication dont elle dispose et qui font d'elle un admirable centre de tourisme ; avec son esprit moderne, ses fêtes, son entrain, le charme de son accueil, Saint-Brieuc est certainement l'une des cités agréables et bien organisées de la côte bretonne. Elle séduit tous ceux qui viennent la voir et s'en fait aimer.

(*La Bretagne Touristique.*)

ANDRÉ SUARÈS

Brest

Brest, sévère et dur, fronce le sourcil au crépuscule.
Un soir d'automne, humide et tiède. Le soleil est descendu

sur le Goulet, comme une orange de feu sur une pente de jade ; et, disparu, sa lueur sous le ciel, à l'Occident, illumine les plumes des nuages : sur le large, c'est un paon décapité, la tête en bas, qui fait la roue sanglante.

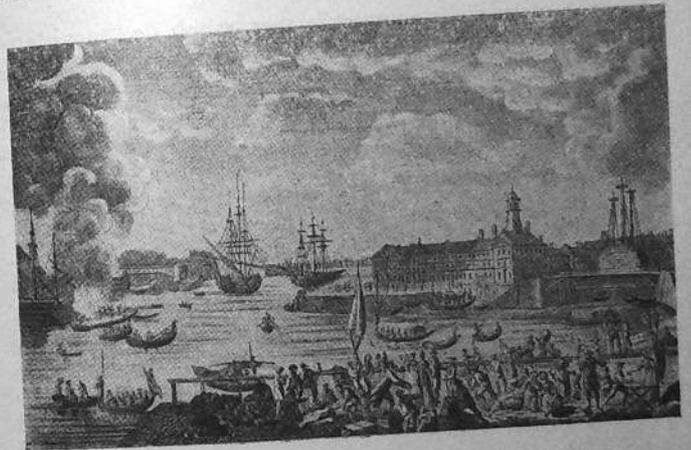
Brest tout entier semble un gigantesque mortier de pierre, pointé pour lancer son obus sur l'Océan. Le cours d'Ajot profile au loin ses arbres alignés, comme les rayures d'une puissante pièce. Les hautes murailles courent roides, corset de la citadelle. Une ville sans âge et dans sa force, vaste, royale et d'un caractère altier, un bastion qui veille, un air d'acier, de roc et de canon.

Dans la rade, les cuirassés pèsent sur l'eau épaisse, beaux comme la force et sombres comme elle. Et parfois, un reflet oblique de la lumière qui meurt, éclaire la gueule noire, l'O d'ombre qu'ouvre un monstrueux canon : il sort de la masse de fer comme le long col de la tortue hors de la carapace. Et les mâts sans voiles se dressent pour trouer le ciel comme des doigts pointus, aux phalanges baguées de hunes. Gris et longs, les croiseurs sont posés sur le flot et brillent étrangement, pareils à d'immenses tranchets sur l'égal de la vague.

Les canots et les baleinières fendent l'eau déjà noire, où s'allongent des lueurs tristes. Les rames claires fauchent en mesure la plaine lourde des vagues ; et quand elles se relèvent, des gerbes de gouttelettes en ruissent ; les matelots courbés font corps avec les avirons, et leurs bras avec les rames se coudent à leurs troncs comme les antennes d'un colossal insecte. Les cols bleus, les tricots et les visages hâlés et imberbes, les canots, tout est net et fort ; l'acier et le cuivre brillent dans la pénombre ; les coups de sifflet brefs percent l'air et les trilles roulent. Les officiers, sur le quai, ont la figure impérieuse ou familière de ceux qui commandent. Les galons d'or, parfois, luisent et s'éclipsent obliquement, comme ces lampes qui vont et viennent brusquement derrière une fenêtre, la nuit... On entend le cliquetis sec des armes... Et, là-bas, le tumulte grinçant des machines, la basse sourde de l'Arsenal.

La ville s'illumine. Les rues sonnent sous les pieds lourds et les bottes. Derrière les vitres suantes, les lumières jaunes s'évalent comme un fruit écrasé ; et les blanches lampes électriques éclairent sinistrement, boules de neige étincelante.

Dans la boue grasse, sous un vent tiède, la foule des marins va et vient pesamment ; les hommes se balançant, hauts parmi les coiffes. Des tavernes qui s'ouvrent ; et des tavernes, dont on pousse la porte, en pesant du genou ; des bouges enfumés, un souffle d'eau-de-vie et de tabac.. Des femmes peintes se montrent aux hommes, et les frôlent en passant, les unes souriant comme des poupées, les autres levant vers les mâles visages des yeux inquiets ou rieurs.



BREST. — VUE DU PORT

Dessiné et gravé par Legrand le Lorrain.

Puis des ruelles sombres où l'on tombe comme dans une cave ; et un fin brouillard bleu tremble aux carrefours. Une senteur de choux, d'égout et de friture. Une femme pleure sous un réverbère, et tient son front entre ses mains ; sa coiffe penchée, on dirait qu'elle prie. Des enfants se serrent sous une porte basse, maigres et mornes ; il y en a deux qui viennent demander l'aumône ; ils ont de doux yeux vides et suppliants. L'un d'eux, une petite fille, suçait ses doigts ; et l'ayant tiré de sa bouche pour tendre la main, son pouce l'ongle mouillé de salive, avait l'odeur moisie des champignons.

Des femmes rient, cependant ; elles courent, poursuivies

par des matelots, la face rouge et luisante d'ivresse. On appelle d'une fenêtre ; un rire éclate encore, étrange et court, telle la fusée d'une amorce. Au-dessus des maisons, dans le canal du ciel, quelques rares étoiles, obscurcies et lointaines, pareilles à des pièces d'or perdues dans le sable.

Et moi, je tourne le dos à la ville en rumeur. Je reviens sur le bord de la rade. L'eau est noire comme du goudron. Ma pensée erre et revient sur elle-même, comme un navire éviscéré sous la poussée muette du jusant.

Je regarde le ciel sombre et la mer, miroir de l'ennui taciturne.

(*Le Livre de l'Émeraude*. Paris, Émile-Paul, éd.)

Pont-l'Abbé

Pont-l'Abbé est charmant. Pont-l'Abbé est fantasque. Pont-l'Abbé ne ressemble à rien. On s'y dirait à la fois, qui sait comment ? en Sicile, en Irlande et en Suède. C'est une petite ville à souhait, pour en faire la capitale d'une principauté paysanne et chimérique. Elle est rustique ; elle est gaie jusqu'à la folie ; et tout de même elle prend un air tragique, selon les jours. Les armes de l'ancienne baronnie, qu'on rencontre à chaque pas, ont des couleurs assez parlantes : « d'or au lion de gueules », qui rappellent, en leur langue héraldique, la lumière et le sang. Et la devise du Pont : *Hep chang*, qui est à dire : SANS CHANGER, par bonheur ne ment pas encore.

Pont-l'Abbé a d'immenses places et de petites rues étroites. Tantôt il y a foule à Pont-l'Abbé, et tantôt Pont-l'Abbé est vide. Parfois la ville paraît grande ; et parfois il semble qu'on en ait fait le tour d'un seul coup d'œil. On y a le sentiment exquis de l'immuable et du caprice ; et l'on sourit au paradoxe de les goûter ensemble.

On peut, ici, ne pas entendre un mot de français si l'on veut. Pendant les fêtes de la Tréminou, qui durent trois jours, la ville est fille folle ; mais son délire de plaisir n'est point pareil aux autres ; il reporte l'esprit à des temps très anciens ; cette folle est paysanne et bretonne : on dirait que cette ville en fête ne compte pas un bourgeois. Elle a les lèvres barbouillées



BRODEUSE DE PONT-L'ABBÉ, par Quillivic.
(*La Bretagne Touristique*.)

des Ménades, et leur rire de pourpre : elle bondit, et l'Orgie puissante de la nature, l'âme païenne de l'instinct font le rythme et la danse. On a la sensation si rare de vivre un moment dans un royaume inconnu : et c'est à Pont-l'Abbé, comme en certaines bourgades d'Ombrie ou de Toscane, que l'on pense avec délices trouver ce qu'on ne trouve pas ailleurs et que bientôt on ne trouvera plus.

Les hommes ont un costume qu'on ne rencontre nulle part, brillant et bizarre. Les femmes portent trois jupes en étages, et une coiffe pointue qui rappelle les symboles et les cultes orgiaques de la vieille Asie. Les broderies jaunes, la coiffure, les mœurs, tout ici est singulier et semble plus ancien que la Bretagne elle-même, si parfumée d'ancienneté. Ici, le peuple est rieur, ou morne, violent, mystique et sensuel : ces paysans doux et polis, à l'ordinaire, sont quelquefois maîtres en railleries ; capables de souffrir bien des maux, le plaisir les déchaîne. Les femmes ont, dans toute la Bretagne, et surtout à Komper, la réputation de folles amoureuses. Les Bigoudens sont à ce point particuliers parmi le reste des Bretons qu'on leur prête une origine différente, presque fabuleuse : les uns les font descendre des Phéniciens : Tyr aurait envoyé une colonie sur ce point de la côte ; les autres les rangent au nombre des Mongols. D'autres, encore plus incroyables, prétendent voir dans la Phénicie une colonie bretonne, et se demandent si, par hasard, Jésus-Christ n'était point de sang breton : sainte Anne d'Auray en serait sans doute bien contente. Rêveries, où il faut voir pourtant le caractère singulier de ce petit peuple au milieu de la race. Mais quoi ? les clans bretons diffèrent entre eux, à l'infini.

Le climat de cette terre est délicieux ; et, comme à Roscoff en Léon, il n'est rien ici que l'on n'obtienne de la culture. C'est l'île de Wight de la France et sous la cloche du ciel marin, chargé des vapeurs atlantiques, le sol garde presque en tout temps la tiédeur d'une serre. La violence de l'Océan y aidant, voilà qui explique l'ardeur des passions. A Penmarc'h, aux bouches mêmes de l'ouragan, quelqu'un a eu l'idée non commune de planter le roc en vignoble.

En Pont-l'Abbé les masures sont moins propres, sans doute, que les fermes de Hollande, et non moins sales que les fermes en Ecosse ; mais quoi, est-il rien de si sordide que les bouges

où vivent, l'hiver, les pauvres des grandes villes ? Les bêtes, du moins, ne couchent pas, dit-on, à Paris ni à Londres avec les gens. Est-ce si sûr ? Il n'y a pas que les animaux domestiques. Il est aussi des hyènes, voire des pourceaux à deux pattes.

Sur l'espace de quelques lieues carrées, l'on trouve presque toutes les sortes de nature : la campagne bretonne, si verte et si sérieuse, les cultures et les landes tournent à l'entour de la petite capitale, comme l'idylle autour d'un plus grave sujet. De tous côtés, beaucoup de vieilles murailles, à l'air ardent et passionné ; et des ruines tragiques. La mer de Loc-Tudy semble une calme et voluptueuse lagune d'Océanie, sous un ciel tendre ; et l'océan de Penmarc'h est le roi des épouvantements ; là règne la fureur ; les rocs sombres paraissent figés, roidis dans la terreur que leur cause le combat éternel d'un ciel gros de menaces et des vagues sinistres. Plus terrible encore la désolation de Plovan, où se penche l'œil vide de la mort, la grève de Saint-Vic et le désert anxieux qui miroite le long de la baie d'Audierne : en quel lieu le ciel a-t-il plus souvent la triste féerie que peuvent seuls connaître les pays d'eaux stagnantes, et dans les sables les yeux hagards des mares rêveuses ?

Certes, une terre semblable est faite pour les poètes : car ce sont des poèmes, tous les vrais paysages, ceux où l'ordre des émotions est ménagé par un divin artiste, qu'elles soient humbles ou grandioses, discrètes ou splendides, depuis l'accord froid du matin jusques aux chaudes harmonies du soir. Il n'est donc pas étonnant que le pays de Pont-l'Abbé ait encouru le mépris des médecins : la réprobation des docteurs en économie pèse sur les œuvres naïves de l'artiste divin, il faut en prendre son parti. Ils l'ont condamné au nom de la science, du progrès, de la banque et de l'hygiène, cette femelle de Moloch et plus impitoyable que lui. Les apothicaires de la raison se sont grandement indignés contre Pont-l'Abbé : car toute beauté est déraisonnable.

Mais quoi ? Le soleil y rit ; et côte à côte avec la joie violente, sous une teinte grise la mélancolie y demeure.

(Le Livre de l'Émeraude. Paris, Émile-Paul, éd.)

JACQUES CAMBRY (1)

Quimper en 1794

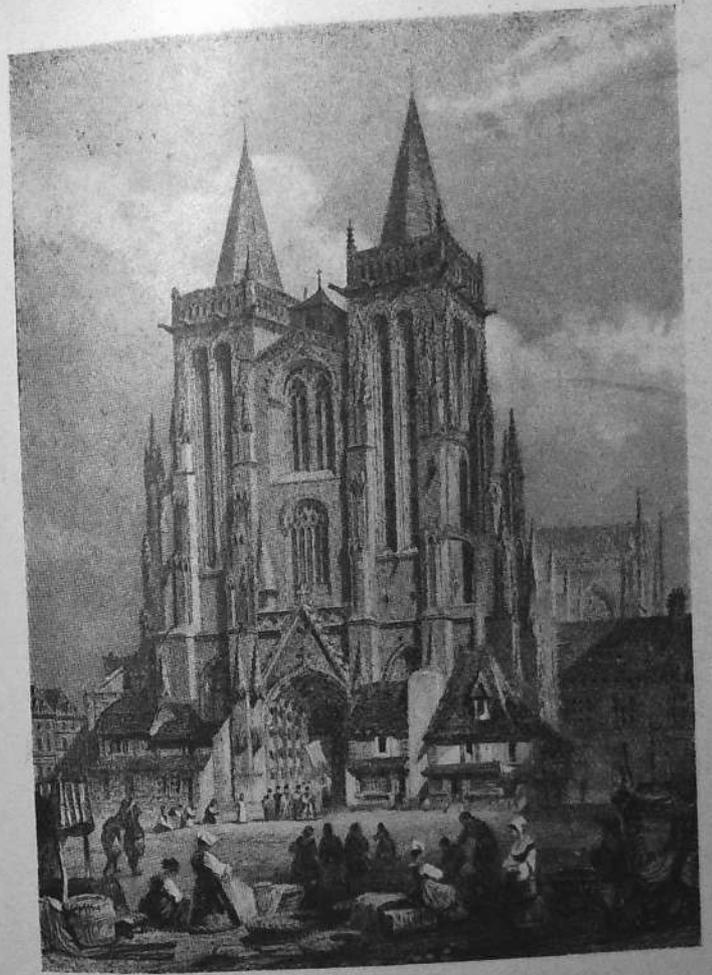
Les fables du pays parlent d'un fondateur de Quimper, nommé Chorinaeus, échappé des ruines de Troyes.

César la nomme Curiosolitum ; elle fut la capitale du pays de Cornouaille, et le siège d'un évêque.

Le collège de Quimper avait de la célébrité ; Vannes et cette ville se partageaient tous les étudiants de la Basse-Bretagne. Sa situation est agréable. La plus ancienne partie de la cité, entourée de murailles flanquées de tourelles, surmontées d'arbres et d'arbrisseaux, est établie sur l'angle formé par la réunion des rivières. Les coteaux, sur la droite, sont couverts de maisons qui se dominant en amphithéâtre ; sur la gauche s'élève une montagne de cinq ou six cents pieds de hauteur, masse de rochers couverts de bois et de bruyères. De son sommet, on suit le cours de la rivière ; l'œil s'arrête sur de beaux lointains, sur des montagnes ornées de chênes, de sapins, de peupliers ; le quai dont les maisons antiques frappent par leur forme gothique, leur irrégularité ; la promenade du Pinity, les Capucins, le collège, l'hôpital, la maison commune et surtout la masse et les tours de la cathédrale sont les objets marquants au milieu de l'amas de maisons sans ordre, qui forment la ville de Quimper.

Le clergé qui la peuplait, les nobles qui communément y passaient une partie de l'année, l'amirauté, les écoles, le présidial établi par Henri II, la rendaient florissante ; on y jouissait de la paix et de l'abondance. Ses environs, ornés d'une multitude de maisons de campagne où régnait une honnête aisance et la fortune quelquefois, offraient, dans les jours d'été, des asiles frais, délicieux, à ceux qui voulaient échapper à la chaleur, à la contrainte de la ville. La ligne de démarca-

(1) Jacques CAMBRY, né à Lorient, en 1749, mort à Arcueil-Cachan, près Paris, en 1807. Esprit très cultivé, a publié un certain nombre d'ouvrages dont l'un des plus consultés, pour sa valeur documentaire, fut et reste le *Voyage dans le Finistère* (1794).



QUIMPER. — LA CATHÉDRALE

D'après une gravure de Rouargue frères.

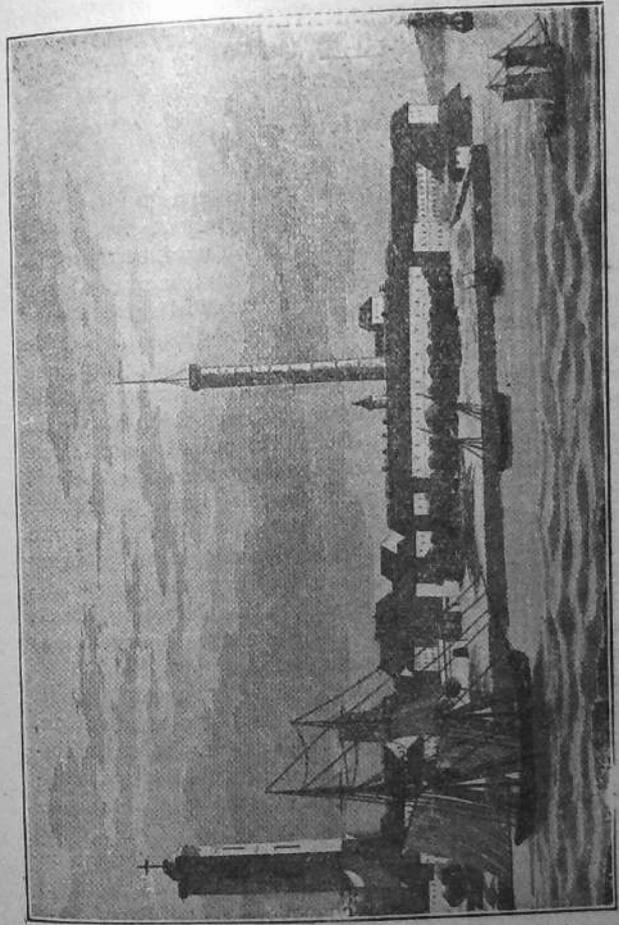
tion, qui séparait la noblesse des autres états, était ici moins sensible qu'ailleurs ; il y régnait plus de lumières, plus de politesse. L'usage du monde, que de fréquents voyages à Paris rendait plus commun, le jeu qui réunit toutes les classes, les mœurs douces des habitants en général, établissaient dans la société plus d'égalité que dans les autres villes de Bretagne.

A l'extrémité de la promenade du Pinity, près de l'ancienne ville de Loc-Maria, plus vieille, dit-on, que Quimper (1), et qui n'est, à présent, qu'un village, on voit une manufacture de toute espèce de faïence, de poterie, dont les travaux n'ont pas entièrement cessé depuis la Révolution ; on devrait l'encourager et la soutenir. Depuis l'interruption du commerce, elle fournit au Finistère la grosse poterie, dont, sans elle, il eût été forcé de se passer ; ses travaux autrefois étaient plus recherchés, quoiqu'elle n'employât que de mauvais modèles, si j'en juge par d'anciens moules et par quelques pièces non vendues et cassées que j'ai vus dans le magasin. Le gouverneur devrait faire passer dans toutes les manufactures de la République des modèles de ces beaux vases apportés d'Italie par Denon.

C'est par ces soins que les arts se perfectionnent. Un vase régulier, parfait, élégant, comme ceux de Volterre et d'Arezzo, ne coûte pas plus au manœuvre qui l'exécute que ces pots lourds, uniformes et grossiers des manufactures de France.

(Voyage dans le Finistère, 1794.)

(1) Le bourg de Locmaria, où se voit une fort ancienne église, est désigné dans d'anciennes chroniques sous le nom de « Civitas Aquilæ », ce qui, joint avec quelques débris de constructions romaines trouvés aux environs, porte à croire avec vraisemblance que les Romains, qui pénétrèrent en Cornouaille avec le général Litorius, au milieu du ve siècle, y avaient établi un poste. (F.)



PORT DE LORIENT EN 1823
(La Bretagne Touristique.)

JEAN SANNIER

Lorient

Des quatre chefs-lieux dont les arrondissements forment le pittoresque département du Morbihan, Lorient est le seul dont l'origine ne soit pas très ancienne. En vain, certains historiographes raconteront, d'après un vieux manuscrit qui aurait existé au couvent des Capucins de Morlaix, que dans des temps assez lointains, presque légendaires, un Sire de Mériadec céda à l'un de ses fils, nommé Yan ou Jean, une lande rocheuse, sur les bords bleus du Scorff, pour y construire un château fort qu'on appela bientôt Loch-Roch-Yan (lieu de la Roche de Jean). Cayot-Délandre, qui rappelle le fait dans *Le Morbihan, son histoire et ses monuments*, n'ose pas s'en porter garant. Il avoue même n'avoir jamais pu trouver la trace du manuscrit précité. Il y a donc tout lieu de croire que le nom de Lorient n'a aucune étymologie bretonne ou celte et que M. Olivier de Courson a pleinement raison d'affirmer qu'il a été donné au port créé à l'embouchure du Blavet, dans la seconde moitié du XVII^e siècle, à cause de ses relations commerciales avec les pays orientaux.

Lorient, comme Saint-Nazaire depuis, à l'exemple, mais en moins rapide, des cités américaines ou des ports coloniaux, a donc surgi soudainement du sol sous la poussée des nécessités commerciales. Des compagnies de marchands qui trafiquaient avec les Indes avaient trouvé propice à l'établissement de dépôts pour leurs marchandises le petit village de Blavet, devenu par la suite Port-Louis. Ce n'était alors qu'un modeste hameau composé de quelques cabanes de pêcheurs groupées autour de la petite chapelle de Loc Péran, sur l'éperon rocheux qui s'avance comme une digue naturelle au milieu de la rade de Lorient et semble, avec la pointe de Gâvres, former l'articulation d'une pince immense toujours prête à se refermer.

L'association de commerçants bretons qui bâtit ses premiers hangars à Blavet ne songeait nullement, à cette époque, à

concurrer Le Havre ou Nantes, qui, à eux seuls, monopolisaient les vastes arrivages de la Chine et du Sénégal. Mais, peu à peu, les établissements grandirent ; et bientôt, ils devinrent même insuffisants. C'est à ce moment (1664), qu'à la demande de Colbert, Louis XIV, par lettres patentes, autorisa sur une plus grande échelle la création d'une nouvelle Compagnie des Indes qui, dans l'impossibilité de réaliser ses projets à Blavet même, transporta ses magasins à l'embouchure du Scorff.

Aucune ville n'existait encore en dehors des docks et de quelques maisons habitées par le personnel. Nous en trouvons la preuve dans le passage suivant d'une lettre que M^{me} de Sévigné adresse d'Auray, le 13 août 1689, à M^{me} de Grignan, pour lui conter son voyage dans le pays vannetais :

« Nous avons fait depuis trois jours le plus joli voyage du monde au Port-Louis, qui est une très belle place dont la situation vous est connue. Toujours cette belle pleine mer devant les yeux... »

« Nous allâmes le lendemain dans un lieu qu'on appelle Lorient, à une lieue de la mer ; c'est là qu'on reçoit les marchands et les marchandises qui viennent de l'Orient. Un M. Le Bret qui arrive de Siam, et qui a soin de ce commerce, et sa femme qui arrive de Paris et qui est plus magnifique qu'à Versailles, nous y donnèrent à dîner. Nous fîmes bien conter au mari son voyage, qui est fort divertissant. Nous vîmes bien des marchandises, des porcelaines et des étoffes ; cela plaît assez. Si vous n'étiez point la reine de la Méditerranée, je vous aurais cherché une jolie étoffe pour robe de chambre ; mais j'eusse cru vous faire tort. Nous revînmes le soir, avec le flux de la mer, coucher à Hennebont par un temps délicieux... »

A côté des docks, un important chantier de constructions navales a été créé. Cependant le nouveau port, toujours handicapé par Le Havre et Nantes pour la vente des marchandises importées, ne se développe pas aussi vite qu'on l'avait espéré les premières années. Mais, tout à coup, à partir de 1709, la prospérité attendue se produit. Un édit du roi autorise la construction d'un hôpital pour les invalides de la marine.

On élève les beaux et vastes édifices de la Cour des Ventes qui, plus tard, deviendront des casernes, l'Hôtel des Directeurs qui sera longtemps préfecture maritime.

Law vient fonder la Banque Royale. Ses idées en matière de crédit prévalent dans toute la France. Il est puissant, estimé. Ses succès inspirent la plus totale confiance. Nous voyons alors la nouvelle Compagnie des Indes se fonder avec les Compagnies d'Occident, de la Chine, du Sénégal, pour devenir, en 1719, la Compagnie perpétuelle des Indes, avec Lorient comme principal établissement. La nouvelle Compagnie jouit de privilèges nombreux. Elle détient le monopole des tabacs et celui des loteries. Ses entrepôts seront vastes. Elle achète la lande de Loch-Roch-Yann et charge ses ingénieurs et ses officiers d'y tracer les plans et d'y bâtir la ville qu'elle désire digne de ses hautes destinées. Des hôtels nouveaux se construisent. La cité naît, grandit, se développe. On l'entoure de remparts qui lui permettront toutes les résistances. Le port est creusé et son chenal d'accès balisé à l'intérieur de l'estuaire du Blavet. Le président du conseil des syndics de la Compagnie, le duc de Duras, baptise solennellement la ville nouvelle : Lorient. Des vaisseaux de haut bord, des frégates rapides et bien armées fréquentent ses eaux. A leur mâture flotte le pavillon de la Compagnie où sont brodées ses armes : un globe d'azur chargé d'une fleur de lis d'or, et la devise : *Florebo quocumque ferar*.

Sur l'emplacement supposé de l'ancien donjon de Loch-Roch-Yann s'élève, en 1737, la tour de la Découverte qui n'a pas depuis changé d'aspect. L'année suivante, un édit royal érige la ville en commune, lui confirme son nom de Lorient et lui accorde le droit de députer aux États de Bretagne. Elle approche de son apogée. Elle est devenue, comme autrefois Gênes ou Venise, une véritable puissance maritime : elle a ses lois, ses règlements, son pavillon, son sceau, ses bureaux, un corps d'officiers de valeur parmi lesquels la marine royale recrute souvent les meilleurs des siens. Elle est en rapport avec Dupleix et Mahé de Bourdonnais qui aident à sa fortune en lui envoyant, le premier, de Pondichéry, de Patan, de la côte Arabique, le second, des îles de France et de Bourbon, les plus riches produits.

* * *

Mais l'Angleterre s'est inquiétée de ces brillants résultats. Elle songe bientôt à abattre cette Compagnie des Indes qui risque de causer sa ruine. La Bourdonnais ne vient-il pas de délivrer Dupleix, bloqué dans Pondichéry, de battre la flotte de lord Peyton et de disperser, devant Madras, l'escadre de Branel ? De ces échecs, Albion prendra sa revanche en s'attaquant à l'entrepôt même de la Compagnie. Dans les derniers jours de septembre 1746, l'amiral Lestock, à la tête d'une flotte importante, se présente devant Lorient. La ville est trop défendue pour être attaquée par mer. Lestock le comprend. Il fait virer ses vaisseaux et quitte la rade. Les Lorientais se croient délivrés de leur ennemi. Celui-ci, au lieu de gagner le large, cherche un point de la côte qui lui permettra un débarquement. Il le trouve dans la baie du Pouldu, entre l'embouchure de la Laïta, dont la « paix fut troublée ce jour-là », et la pointe de Kergun, près de l'étang de Landt-Nen-nonck (Laneneq) et de la curieuse chapelle de Saint-Adrien où, dans un rétable fixé au mur, sous les pieds du Christ, trônent les treize apôtres... y compris l'Isariote.

Et le 1^{er} octobre, cinq mille hommes de troupes et deux mille marins munis d'artillerie, malgré les garde-côtes et quelques détachements de cavalerie accourus en hâte, se mettent en marche vers Lorient sous le commandement du général Synclair.

Tout d'abord, les Anglais s'emparent de Laneneq et de son prieuré, édifié sur l'emplacement du monastère fondé au v^e siècle par sainte Nennock, fille du roi d'Irlande, venue en ces lieux après avoir refusé les offres de mariage du « fils aîné d'un roitelet d'Ecosse ». Puis, tour à tour, le château de Coëtdor, le bourg de Guidel, celui de Ploemeur tombent aux mains des assiégeants qui ne tardent pas à menacer la ville. Celle-ci, quoique ses remparts ne soient pas achevés, dispose de nombreux moyens de défense. Elle possède une importante garnison et quatre-vingt-trois bouches à feu. Synclair n'en est pas intimidé, bien qu'il n'ait à sa disposition que... quatre pièces de canon et un mortier. Dès qu'il se trouve en

vue de la ville, jouant d'audace, il fait, par un parlementaire, porter au gouverneur l'ultimatum suivant :

« Etant descendu avec une partie de mes troupes près le port de Lorient, de la part du roi de Grande-Bretagne, mon maître, ayant examiné de très près que cette place n'était pas en mesure de soutenir un siège, ni de faire une longue défense, je vous écris cette lettre, Monsieur, pour que vous ayez à m'envoyer d'abord les députés avec les clefs de la ville, sans quoi je la brûlerai et ferai passer les habitants au fil de l'épée.

» Jacques de Synclair. »

Le major de Villeneuve qui, en l'absence du maréchal de Volvire, commande la place, pour toute réponse, met en batterie ses quatre-vingt-trois bouches à feu. Le tocsin sonne aussitôt dans toutes les paroisses environnantes. Les cloches de Notre-Dame du Paradis de Hennebont, de Notre-Dame de Kervignac, des Templiers de Merlevenez, de Nostang, de Landevant, répondent aux cloches de la chapelle de la Congrégation et de l'ancienne église et, à leur tour, inclinent au branle leurs sœurs de Notre-Dame des Orties et de Saint-Fiacre, de Pluvigner, de Saint-Nicodème de Baud, de Saint-Colomban de Loc-Miné, de Sainte-Barbe du Faouët, et ainsi, de proche en proche, jusqu'à Saint-Patern de Vannes, Notre-Dame-de-la-Joie de Pontivy et Sainte-Anne d'Auray... Plus de douze mille hommes, paysans en bragou-braz et armés de faux, garde-côtes, marins, pêcheurs, entrent en ville, conduits par les plus vaillants gentilshommes de la Cornouaille et du Vannetais, les de Tinténiac, de Couëssin, de Kersalaun, de Laran Rochefort...

Bien qu'il ait été témoin de cette levée en masse, Synclair donne l'ordre de canonner la place. Ses quatre pièces et son mortier s'y emploient de leur mieux. Quelques boulets tombent sur la ville. L'un d'eux va même se loger dans la façade de la chapelle de la Congrégation. Il y est demeuré depuis, comme une attestation de la vanité du bombardement des Anglais.

La défense fut plus meurtrière que l'attaque. Dans une seule journée plus de neuf cents assiégeants passent de vie à trépas. Et comme le tocsin continue de sonner et les défen-



PORT-LOUIS. (Dessin de Cl. Dervenn.)

(*La Bretagne Touristique.*)

seurs d'accourir, Synclair prend le parti de se retirer. Il lève le siège dans la nuit du 7 au 8 octobre et regagne les bords de la mer en incendiant sur son passage les villages qu'il rencontre.

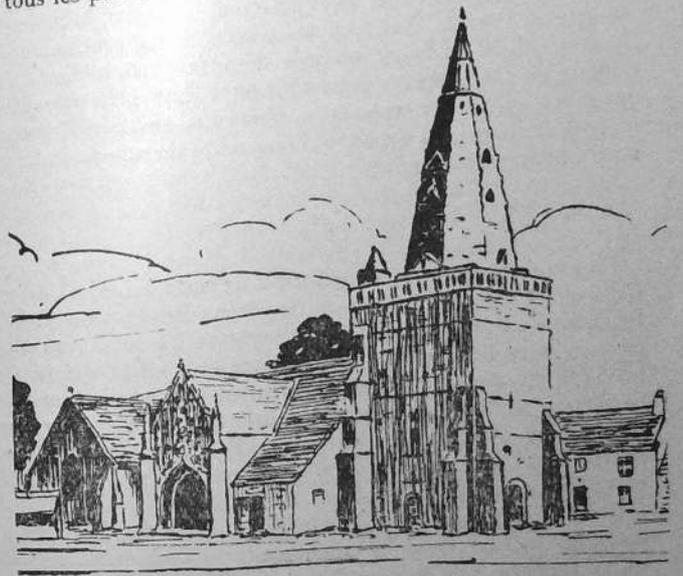
Avec les défenseurs, le maréchal de Volvire est rentré dans la place et en a repris le commandement. Il critique toutes les dispositions prises par de Villeneuve et déclare que l'offre de

Synclair est raisonnable, qu'il vaut mieux, pour éviter l'effusion du sang et le pillage, traiter de la reddition de la place. Par la menace, autour de lui, le gouverneur fait prévaloir son opinion et décide que « la ville serait livrée à la discrétion des Anglais, mais qu'on prierait le général de l'épargner ». Les officiers ont beau protester, les habitants faire valoir qu'on sacrifie la ville à ses ennemis, alors que ses murs n'ont subi aucun dommage, ils doivent se résigner à subir cette « indigne capitulation ». Mais, dit un écrivain contemporain, l'abbé Hervouët, « le Seigneur, par sa grâce et sagesse, confondit les mauvais conseils et l'orgueil des Anglais... Les députés arrivèrent sur les lieux vers les neuf heures du soir ; le drapeau fut arboré, la chamade battue, mais personne des ennemis ne se présenta. M. de l'Hôpital, le chef de la députation, sortit environ cent pas hors de la portée du moulin, envoya un tambour rappeler ; aucun Anglais ne parut. Il s'imagina (l'Hôpital) que c'était une ruse ; la frayeur le prit ; on battit la générale et les troupes restèrent toute la nuit sous les armes jusqu'à la pointe du jour, qu'il fut vérifié que les ennemis avaient abandonné leurs quatre canons et leur mortier, le tout encloué... »

En apprenant l'aventure, Volvire cria victoire et, dans une lettre adressée au roi, il assura que ce beau succès lui était dû. Le roi le crut sur parole et, pour le récompenser, le nomma lieutenant-général de ses armées...

Pendant ce temps, Lestock et sa flotte essayaient de gagner le large. Des vents contraires poussèrent ses navires jusqu'en vue de l'île de Groix, dans la Basse des Bretons. L'amiral, affirme une tradition, n'ayant pu prendre Lorient, pensa soudain s'emparer de Groix. La chose lui sembla d'autant plus facile qu'il voyait au loin les barques grésillonnes occupées à pêcher et qu'il ne devait rester que des femmes dans l'île. Ses navires s'approchèrent, ils arrivèrent bientôt entre la Basse de Groix et la Basse de Grognon. L'amiral, avec sa lorgnette, examina toute la côte nord de l'île, depuis la pointe de Pen-Mer jusqu'à celle de Grognon. Soudain, comme quinze jours plus tôt devant Lorient, il donna l'ordre à son escadre de virer. Ne venait-il pas d'apercevoir, dans tous les rochers de la côte, la gueule de nombreux canons braqués sur lui et prêts à cracher mitraille ? Il n'était pas de taille à résister

et mieux valait, pour lui, filer tout droit en Angleterre... Ce n'est que très longtemps après qu'il apprit que c'étaient des barattes à beurre qu'il avait pris pour des mortiers, les Grésillonnes, sur les conseils du recteur, les ayant placées sur tous les points culminants de l'île.



LARMOR. — L'ÉGLISE. (Dessin d'Yves Le Bayon.)
(*La Bretagne Touristique.*)

Sans qu'ils s'en doutassent, malgré leurs échecs, les Anglais, servis par l'heureux concours des circonstances, étaient arrivés à leurs fins. Une rivalité, dont les suites devaient avoir de si pénibles conséquences pour la France, avait dressé l'un contre l'autre Duplex et de la Bourdonnais. Ce dernier, rentré en France, avait été emprisonné à la Bastille. Duplex, seul aux Indes, tenait tête à l'Angleterre avec l'appui de quelques souverains indigènes. Après le traité d'Aix-la-Chapelle, qui

mit fin à la guerre de succession d'Autriche, les difficultés commencèrent pour lui. Il en eût eu raison, si la Compagnie des Indes, pour obtenir de sa rivale anglaise le maintien de la paix, ne l'avait indignement sacrifié. Elle en fut presque aussitôt châtiée. L'Angleterre, devenue plus forte, lui porta un dernier coup et ruina tous ses comptoirs par la prise de Bengale en 1753. L'État français essaya en vain de sauver la situation. Il y engloutit en peu d'années 376 millions. La Compagnie fut supprimée en 1769 et l'État prit possession des ports, comptoirs, vaisseaux, magasins, tant en Bretagne qu'hors Bretagne, en échange d'une rente de 1.200.000 livres au profit des actionnaires.

*
*
*

De son demi-siècle de splendeur, il ne resta à Lorient qu'un siège d'intendance maritime et une franchise de port qui lui fut octroyée en même temps qu'à Bayonne, à la suite du traité de commerce de 1778 entre la France et les États-Unis. Ce privilège ne parvint jamais à compenser complètement la disparition de la Compagnie des Indes, à faire renaître les beaux jours d'antan. La ville se vida d'une partie de ses habitants et quand éclata la Révolution, l'herbe croissait entre les pavés des rues.

Dans *Clubs et Clubistes du Morbihan*, M. René Kerviler a donné de curieux renseignements sur le Club, puis sur le « Club régénéré » ou Société Populaire Lorientaise. Cette dernière déclara non seulement la guerre aux nobles et aux aristocrates, mais encore à tous les négociants, tous les riches qui avaient pris leur place, à « tous les égoïstes avarés, refusant à la patrie le contingent des secours qu'elle réclame de tous ses enfants »... Et pour s'en débarrasser plus sûrement, la Société demanda à Carrier le secret de ses bateaux-soupapes. Elle édita un *Catéchisme républicain à l'usage des Sans-culottes* où elle recommandait de piller les églises et de dénoncer les suspects. Il est vrai qu'après le 9 thermidor, parut à Lorient une réponse à ce catéchisme : *la Giganto-Jacobinomachie*, qui est un pamphlet en vers des plus amusants. L'auteur, malheureusement, n'en est pas connu.

L'Empire fit de Lorient un port militaire. La Restauration

lui maintint cette prérogative. La ville recommença de s'animer. D'importants travaux furent exécutés : des cales, des bassins de carénage, des ateliers de mâture, des chantiers de constructions navales, des forges, des fonderies, furent tour à tour créés.

Les chantiers de Caudan prirent, notamment sous l'impulsion de Dupuy de Lôme, un développement considérable. Lorient comptait 28.000 âmes en 1865. Depuis, les faubourgs de Kerentrec'h et de Merville ont été réunis à la ville, dont le dernier recensement a porté le nombre des habitants à près de 45.000.

Lorient moderne a bel aspect. Elle donne l'impression, à première vue, d'être encore plus importante qu'elle ne l'est en réalité. Son cours Chazelle, son cours des Quais, son nouveau boulevard de la Rade, sont de vastes proportions et bien plantés. Ses places de la Bove, du Morbihan, d'Alsace-Lorraine, de la République, Bisson, sa rue des Fontaines, sont animées à toute heure du jour. D'ici, de là, des squares et des ronds-points forment des oasis de verdure. Les remparts eux-mêmes sont devenus jardins depuis que les nécessités de la circulation ont obligé la municipalité à démolir la porte du Morbihan. Des statues évoquent le souvenir des Lorientais de marque : Victor Massé, le compositeur des *Noces de Jeannette* ; Bodélio, médecin et philanthrope ; Jules Simon, dont je relisais l'autre jour avec plaisir *Sacs et Parchemins* ; Bisson, exemple d'héroïsme et de sacrifice qui n'hésita pas à se faire sauter sur le brick qu'il commandait comme enseigne, plutôt que de le rendre aux pirates grecs ; Nail, récemment inauguré, et enfin Auguste Brizeux, le grand poète de la Bretagne, le chantre de Marie et des Bretons, qui dort dans le cimetière voisin sous sa tombe de marbre à la croix tréflée, ombragée par un chêne.

Mais le grand attrait de Lorient, Brizeux l'a dit

...C'est l'arsenal avec ses noirs canons,
Et les boulets ramés, et les bombes énormes,
Mille engins dont la mort aime et connaît les noms...

l'Arsenal et le Port militaire que précède la Place d'Armes, avec, à droite, la Préfecture maritime, les deux pavillons de

la Compagnie des Indes où s'entassent les archives, à gauche, la statue de Dupuy de Lôme, et, dominant le tout, la Découverte.

La gracieuse tour, svelte comme un fuseau.

C'est là que dorment, au voisinage des cuirassés modernes, les anciennes frégates et les vieux vaisseaux dont les acrotyles sont rangées dans le Musée Maritime, auprès des modèles de navires les plus divers...

Telle qu'elle se présente, la ville de Lorient, de par la création du port de pêche de Kéroman, est appelée à connaître la prospérité que rêvaient pour elle les anciens fermiers de la Compagnie perpétuelle des Indes. Ce port est maintenant le second de la côte Atlantique. Quand ses quais, ses bassins seront terminés et munis de tout l'outillage perfectionné qu'ils réclament, avec son frigorifique installé d'après les données les plus récentes des spécialistes de l'industrie que créa Tellier, il pourra égaler Boulogne-sur-Mer et rivaliser avec les ports de pêche anglais.

Trouvant dans la région même les hardis pêcheurs dont ils ont besoin, ses chalutiers, avec leurs filets nouveaux à extenseur, leurs soutes pleines de glace, se livreront en toute sécurité à la pêche hauturière et fructueuse, puisqu'elle se pratiquera dans ces « champs de l'Océan superbes et libres » dont les fonds poissonneux sont parmi les plus riches et les moins exploités.

...Alors, chaque jour, des trains rapides, uniquement composés de wagons isothermiques, quitteront le quai de marée et répartiront les produits frais de la pêche sur les marchés les plus lointains. Ainsi Lorient, comme Boulogne, selon le vœu exprimé par M. Rio, permettra à toute la France de manger du poisson.

(*La Bretagne Touristique.*)

Vannes

Vannes (*Dariorigum*) est l'une des plus anciennes villes de Bretagne. Il est à peu près impossible de fixer son âge qui se

perd dans la nuit des temps. Tout à l'entour de ce merveilleux golfe

...du Morbihan, qui renferme plus d'îles
Que les autres cantons n'ont de bourgs et de villes,

vivait, en effet, aux premiers siècles du monde, une population toujours prête à braver sur ses barques de chêne aux voiles de cuir roux la fureur des éléments et les dangers des traversées hasardeuses.

Strabon assure que les Vénètes étaient les frères des Vénitiens et que, maîtres du commerce de la Bretagne, ils avaient, de bonne heure, pris leurs dispositions pour empêcher les Romains de passer dans l'île de Bretagne, notamment dans la Cambrie ou Vénédotie, qu'ils avaient colonisée, si l'on en croit Bède et l'*Itinerarium*.

A cette époque, le territoire vénétique devait s'étendre de l'embouchure de la Loire au goulet de Brest, ou, peut-être, seulement (c'est l'opinion de La Borderie) jusqu'à la hauteur de l'île de Sein. Nous nous garderons bien de rechercher ce qu'il y a de fondé dans les diverses hypothèses qui ont été émises et discutées à ce sujet. Nous nous garderons tout autant de fixer l'emplacement exact de Brivates Portus où César battit définitivement, en l'an 56 avant notre ère, la flotte des Venètes. Si, nous appuyant sur plusieurs savants, nous pensons que cette rencontre eut lieu aux environs de Saint-Nazaire ou dans la baie du Croisic, nous éviterons d'affirmer qu'elle ne se fit pas, comme le veulent quelques auteurs, tout aussi bien dans le golfe même, entre Locmariaquer et les Îles, qu'à l'extérieur, entre Saint-Gildas de Ruys et la presqu'île de Quiberon.

Si l'on s'en rapporte aux *Commentaires* de César et aux traditions orales qui sont venues jusqu'à nous, cette bataille de Brivates Portus constitue la plus formidable des rencontres maritimes dont l'antiquité ait été le témoin.

La flotte des Vénètes comptait environ deux cents vaisseaux grossièrement construits en bois de chêne. Les voiles étaient formées d'un assemblage de peaux corroyées, souples et maniables. Les navires romains étaient plus légers. Un choc à l'abordage les eût brisés, mais ils étaient faciles à gouverner. Les Romains s'étaient munis de faux emmanchées de longs

bâtons. Dès qu'ils eurent rejoint les vaisseaux armoricains, ils en accrochèrent et coupèrent les cordages. Les voiles tombèrent, ensevelissant les combattants sous leur pesant lin-cueil. Il n'en échappa qu'un très petit nombre, qui se réfugia dans les anfractuosités de la côte, à la faveur des ombres de la nuit.

Et c'est là ce qui a inspiré le passage suivant de la célèbre pièce des *Séries*, recueillie par de la Villemarqué :

— Dix vaisseaux ennemis ont été vus
venant de Nantes : Malheur à vous !
Malheur à eux ! hommes de Vannes...

— Onze Belek armés, venant de Vannes
avec leurs épées brisées, et leurs
robes ensanglantées et des béquilles de
coudrier ; de trois cents, il n'en reste
que onze...

Les vaincus n'eurent d'autre ressource que d'implorer la clémence du vainqueur. Ils l'implorèrent en vain, car ils furent atrocement châtiés. César voulait faire un exemple. Les membres du Sénat furent massacrés ; les habitants se virent confisquer leurs biens, réduits à l'esclavage et vendus à l'encan.

Les Venètes ne disparurent cependant pas d'une façon complète. Quatre ans plus tard, ils envoyaient à Vercingétorix un contingent de six mille hommes et, si l'on s'en rapporte à Tacite, quelques-uns de leurs descendants allèrent siéger au Sénat de Rome.

Ce n'est qu'après la conquête définitive de la Gaule que les Romains s'établirent à Diarorigum. Ils l'entourèrent de murailles et la mirent en communication, par de grandes voies, avec les cités des Osismes, des Curiosolites, des Redhons et des Nanètes. On voit encore dans certains endroits des constructions de la vieille enceinte demeurées intactes. De nombreux objets : briques, médailles, armes, statues, conservées au Musée archéologique, témoignent de l'importance que pouvait avoir Vannes, que protégeaient son oppidum et ses soldats, dits Maures Venètes, sous le gouvernement d'un préfet d'empire.

*
*
*

Vers la fin du VI^e siècle, au moment où les Bretons insulaires arrivaient nombreux sur le continent, les Bretons reprirent possession des cités gallo-romaines, notamment de Rennes, Nantes et Vannes. Mais peu de temps après, la lutte commence entre eux et les Gallo-Franks. Les Bretons avaient à leur tête Guerech, comte du Bas-Vannetais. Ils battirent les milices et les généraux de Chilpéric et ce dernier traita presque aussitôt. D'ailleurs Guerech lui promit fidélité. Mais il ne tarda pas à réclamer de nouveau l'indépendance de la Venetie. Une puissante armée franke, ayant à sa tête des généraux renommés, notamment Beppolen, franchit la Vilaine et marcha sur Vannes. Guerech sentit le danger qui le menaçait. Il agit alors de ruse et attira Beppolen dans les marais de l'Ouest. Beppolen y périt ainsi qu'une partie de son armée. C'est ce Guerech qui a, par la suite, donné son nom à la contrée illustrée par sa vaillance.

Sous Charlemagne, Vannes passa successivement et à plusieurs reprises des mains des Franks aux mains des Bretons. Voulant en finir avec ces derniers, qui avaient élu roi Morvan-Lez-Breiz, comte de Léon et de Cornouaille, prince aussi courageux que chevaleresque, Louis le Débonnaire, en 818, rassembla sous les murs du vieil oppidum une puissante armée. Ernold Le Noir, ce religieux frank qui accompagnait le fils de Charlemagne dans sa campagne de Bretagne, a, dans un poème où il chante la victoire de son maître et la défaite de Lez-Breiz, fait de Vannes une description animée.

Quelques années plus tard, en 826, Louis le Débonnaire nommait Nominoë son lieutenant en Bretagne. Il lui donna la ville de Vannes, qui devenait le chef-lieu du pays. On sait qu'en 841, à la mort du souverain, Nominoë proclama de nouveau l'indépendance de la Bretagne et qu'il battit, en 843, les Franks à Ballon. Ce fut le début du duché de Bretagne.

Vannes eut encore à souffrir des invasions normandes, mais défendue vaillamment, tant par Erispoë que par Alain Barbe-Torte, elle ne tarda pas à connaître la paix et à redevenir un centre important. Au XII^e siècle, a dit d'elle l'Arabe Edrisi,

c'était « une ville agréable et peuplée, située sur un cap (l'opidum), avec un port et des constructions navales ».

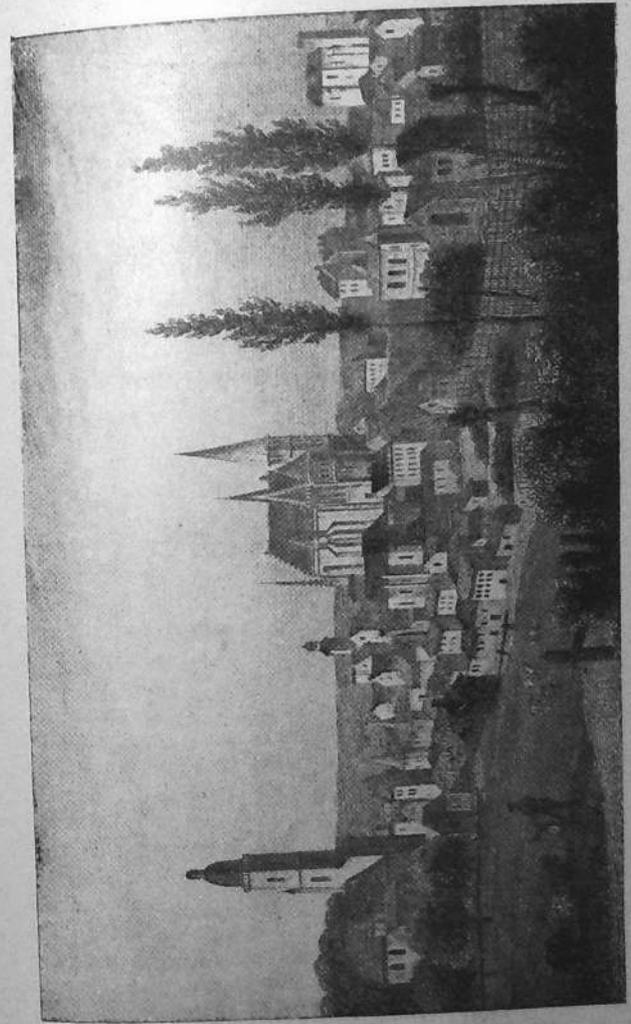
Pendant plus de deux cents ans, Vannes ne joue plus dans l'histoire qu'un rôle effacé. Cependant les ducs de Bretagne aiment son séjour et les États Généraux s'y réunissent en plusieurs circonstances. Quand Jean I^{er} eut fait bâtir le château fort de Succinio, Vannes redevint la cité ducale. Sa prospérité attira les seigneurs et les marchands. Il fallut la guerre de la succession de Bretagne pour ramener la douleur et la misère dans ses murs.

Cette lutte de Blois et de Montfort fut bien la plus terrible des guerres civiles qui aient désolé la Bretagne. Nous ne nous arrêterons pas à en conter les détails, à dire comment elle se poursuivit pendant plus de vingt ans entre les deux ducs rivaux et se termina, après la bataille d'Auray et la mort de Charles de Blois, par la victoire de Jean IV de Montfort, dit le Conquérant, proclamé duc de Bretagne.

Vannes fut assiégée tour à tour par les deux partis et de nombreux combats se livrèrent sous ses murs. Il n'y eut guère que Guingamp, capitale du duché de Penthièvre et de Charles de Blois, à souffrir autant.

Après le traité de Guérande qui mettait fin aux hostilités, Jean IV résida à Vannes. Malheureusement, sa politique ne fut pas tout d'abord acceptée par les seigneurs et barons bretons demeurés fidèles à Charles de Blois et qui lui reprochaient ses alliances envers et contre tous avec les Anglais. Une armée française, commandée par du Guesclin, vint prêter secours aux barons révoltés. La ville de Vannes, sommée de se rendre par le connétable, lui ouvrit ses portes et toutes les forteresses du pays, Succinio excepté, suivirent le même exemple. Le roi de France, Charles V, se méprenant sur le sens de cette soumission, pensa le moment venu de s'emparer du duché de Bretagne et de le réunir à la couronne de France. Cette menace refit l'union entre les Bretons : Jeanne de Penthièvre donna elle-même l'exemple de l'oubli du passé en face du danger national.

Jean IV poursuivit dès lors son règne d'une façon assez paisible. Il embellit Vannes et fit notamment construire le château de l'Hermine dont demeurent encore debout de très imposants vestiges. Cependant, un homme portait ombrage



VANNES EN 1830
(La Bretagne Touristique.)

à Jean IV ; c'était le connétable Olivier de Clisson, dont la fille avait épousé l'héritier de Penthievre. Jean IV déclarait hautement « haïr rien » tant que lui. Dans le but de se défaire de son rival, il décida d'assembler à Vannes un grand Parlement de barons et de chevaliers de Bretagne. Olivier de Clisson fut spécialement, « affectueusement » prié d'y venir. Il s'y rendit sans défiance. Après le repas, le duc Jean lui demanda de visiter le château de l'Hermine et de lui donner son avis sur la construction d'une des tours, celle qu'on a, depuis, appelée la Tour du Connétable. Olivier accepta la mission qu'on lui confiait. Il entra et monta les degrés de la tour. Quand il eut passé le premier étage, dit Froissard, « il y avait des gens en embuche en une chambre qui ouvrirent un huys ; les aucuns vinrent fermer l'huys du dehors... Là fut le Connétable de France enclos et pris de eux et tiré en une chambre et enferré de trois paires de fer. Et lui dirent ceux qui le prirent et l'enfermèrent : « Pardonnez-nous, Monseigneur, ce que nous faisons, car il nous le faut faire. »

« Quand le Duc fut retiré en son logis, — ajoute d'Argentré, — il envoya quérir messire Jehan de Bavalan au château de l'Hermine ; il le tira à part et lui dit :

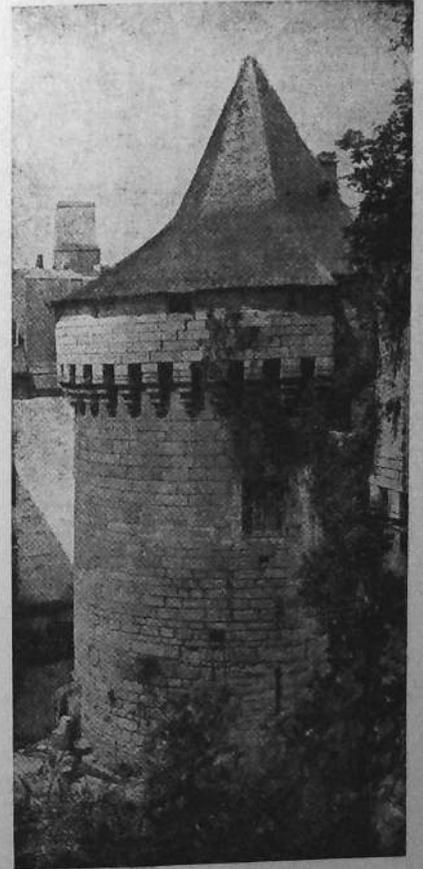
« — Messire Jehan, je vous commande sur tout ce que vous me debtez que, cette nuit, environ la minuyt, vous faictes noyer le Connétable, car je n'en veulx plus estre ennuyé, et le faictes faire le plus secrètement que vous pourrez.

« Mais Jehan de Bavalan pensa que le duc ne tarderait pas à regretter sa mauvaise action et qu'il ne serait alors plus temps d'y porter remède. Dût-il encourir la colère de Jean IV, il résolut de sauver le Connétable. Bien lui en prit. Le lendemain matin, le Duc, plein de remords, envoya quérir de nouveau, cette fois en diligence, Messire Jehan de Bavalan. Dès que celui-ci fut en sa présence, il lui demanda s'il avait exécuté ses ordres ; de Bavalan répondit : « Monseigneur, cette nuit après minuyt, il a été noyé, et ai fait mettre le corps en terre en un jardin. » Le Duc soupira profondément et fit montre d'un réel désespoir. Ce que voyant, de Bavalan le rassura : « Monseigneur, réjouissez-vous... car je vous avertis que Monsieur le Connétable, que vous me baillastes hyer en garde, est encore en vie ! »

* * *

Sous le règne de Jean V, la ville de Vannes connut une ère de véritable prospérité. Elle devint pendant de nombreuses années le lieu le plus brillant et le plus animé du Duché. Ce fut à cette époque, en 1417, qu'arriva saint Vincent Ferrier, dominicain espagnol, considéré comme le plus grand prédicateur de son temps. De toutes les parties de la Bretagne, paysans, bourgeois, gentilshommes, accoururent pour entendre la parole du missionnaire. On avait préparé un palais pour le recevoir. Il préféra descendre dans la maison d'un humble bourgeois. Quand il mourut, on lui fit des obsèques solennelles et on l'enterra dans la cathédrale Saint-Pierre où son tombeau se voit encore.

Vannes continua d'être le séjour de prédilection des ducs de Bretagne : François I^{er}, Pierre II, son frère, y résidèrent avec joie. François II préféra Nantes, où le retenait son favori Pierre Landais. Vannes, en décadence, était devenue l'asile



VANNES. — LA TOUR TROMPETTE

(La Bretagne Touristique.)

d'un grand nombre de réfugiés anglais partisans du comte de Richemont, celui-là même dont la statue s'élève devant la mairie.

En 1487, Anne de Beaujeu, fille de Louis XI, sous prétexte de faire cesser les intrigues du duc d'Orléans et de ses complices réfugiés auprès de François II, vint mettre le siège devant Vannes. Elle espérait s'emparer du duc, mais celui-ci, prévenu à temps, put s'embarquer pour Nantes. L'année suivante, la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier mettait fin aux destinées de la Bretagne autonome en ajoutant une province nouvelle à la France agrandie. En 1491, Charles VIII épousait Anne de Bretagne. En 1515, le 25 juillet, Louis XII décidait que le Parlement de Bretagne tiendrait toujours ses séances en la ville de Vannes, qui se trouvait au centre du duché. C'est encore à Vannes que se réunit, en 1532, l'assemblée qui prononça l'union définitive de la Bretagne à la France.

Les guerres de la Ligue désolèrent ensuite la région. Aucun événement de réelle importance ne se déroula cependant à Vannes, en dehors d'un combat dans une lande voisine, entre les troupes du prince de Dombes et celles de Mercœur. En revanche, au milieu de ces luttes religieuses, les plaisirs allaient bon train dans la ville. On y courait souvent la bague et la danse n'était pas non plus négligée.

À la fin du XVI^e siècle, Vannes retrouva son calme. C'est à ce moment que René d'Arradon fonda le collège Saint-Yves, qui devint, par la suite, le collège Jules Simon, en souvenir du grand écrivain qui y fit ses premières classes.

Vannes était alors le centre intellectuel de la Bretagne. On s'y rendait de loin pour y compléter ses études. Celles-ci y étaient en si grand honneur qu'on disait en forme de proverbe : « Bon Breton du Leon, bon Français de Vannes. » Le Sage, l'auteur de *Gil Blas* et du *Diable Boiteux*, dont le buste est érigé sur la promenade de la Rabine, fut élevé au collège Saint-Yves.

* * *

Au moment de la tourmente révolutionnaire, le Morbihan fut particulièrement agité. Vannes adopta sans grand enthousiasme les idées nouvelles. Cependant il s'y forma un club de patriotes qui fit quelque bruit.

Mais le drame qui causa à Vannes la plus profonde émotion fut l'exécution des prisonniers de Quiberon. On sait qu'à la suite de la défaite des émigrés et des troupes royalistes par l'armée de Hoche, le 28 juillet 1795, une commission militaire fut instituée à Auray, afin de juger les émigrés, sous la présidence du chef de bataillon Laprade. Cette commission se déclara incompétente et fut remplacée par une autre qui siégea à Vannes : vingt-deux émigrés, parmi lesquels se trouvaient MM. de Sombreuil, de Broglie, de la Landelle, de Hercé, évêque de Dol, furent condamnés à mort. Les chasseurs de la 19^e brigade, qui étaient commandés pour l'exécution, refusèrent d'obéir. Mais des volontaires se chargèrent de la fusillade. Celle-ci eut lieu sur la Garenne. D'autres prisonniers, au nombre de cent cinquante, furent exécutés au lieu dit depuis la pointe des Emigrés, sur la rive droite de la baie de l'Armor.

Telles sont les grandes lignes de l'histoire de Vannes. Elles aident à expliquer les multiples transformations de son aspect, depuis l'époque romaine jusqu'à nos jours. Quand on fait le tour de ses remparts et de ses fossés, s'évoquent, comme les traits effacés d'un palimpseste qu'on ferait revivre, les différentes phases de son passé, de sa grandeur et de sa renommée.

* * *

Cependant, comme toutes les villes de Bretagne, Vannes s'est transformée depuis un demi-siècle. Des quartiers nouveaux se sont créés en dehors de l'ancienne enceinte. Les vieilles places ont été agrandies, notamment celle où s'élève l'Hôtel de Ville, bel édifice inspiré de la Renaissance. Cette place est bordée, d'une part, de maisons modernes, et, de l'autre, par le collège Jules Simon, reconstruit en 1885, en mitoyenneté avec sa chapelle, de style jésuite, édifiée au milieu du XVII^e siècle grâce à la générosité de Catherine de Francheville.

Mais en dépit de ses rues plus animées, qui ceinturent en quelque sorte ses murailles et forment alentour comme un chemin de ronde, Vannes garde le charme mélancolique et pénétrant qui lui vient de son passé. Si, en descendant la

rue du Mené, artère principale, pleine de façades et de beaux magasins, on est tenté d'oublier l'ancienneté de la ville, de nombreuses visions de tours, de poternes, d'échauguettes, de créneaux, d'encorbellements viennent rapidement vous le rappeler. Les murs des cours et même des habitations sont parfois les massifs remparts romains. Ici et là, des vieilles maisons, aux hautes toitures, aux pignons pointus, marquent les entrées des rues. Certaines de celles-ci semblent avoir été forées comme un tunnel à travers les courtines de l'enceinte. Elles sont étroites, tortueuses, cahoteuses et souvent très courtes. Elles escaladent ou dévalent un sol tourmenté donnant l'impression de mettre en communication des quartiers en contre-bas les uns des autres. Cette sensation est surtout marquée entre la partie de la ville qui avoisine le port et celle qui remonte vers la Garenne, devenue un joli jardin public.

Parfois, comme à l'angle de la place Henri IV, les encorbellements se chevauchent et les toits se rejoignent. Cependant les maisons, d'une façon générale, n'ont pas de façades architecturales et enjolivées, ainsi qu'on en rencontre à Josselin ou à Auray. On ne trouve en tout que quelques figures assez curieusement sculptées, comme celles de Vannes et sa femme, ou bien des inscriptions semblables à celle qui se lit en lettres rouges sur une maison du port :

ANNO DE DIEV, DIEV SOYT EN MES AFFAIRES.
YVES LEKME ET PIERRINE LE BAR SA COPAIGNE
ONT FAIT FAIRE CE LOGIS EN HUGN 1565 IV.

Contrastant avec la vieille ville, ses remparts, ses tours, ses fossés, dans un parc plein de charme et de fraîcheur, s'élève la préfecture. Peu de représentants du gouvernement ont une habitation aussi somptueuse. C'est un véritable palais, inspiré du style Louis XIII. Si l'on en croit la tradition, il serait dû à la galanterie de l'empereur Napoléon III pour sa cousine, la princesse Bacciochi, qui, habitant les environs de Vannes, manifesta à son impérial parent le désir d'avoir près de sa résidence un palais où le préfet pût la recevoir dignement.

— Vannes, nous disait dernièrement M. de Camas, président du syndicat d'initiative, est surtout la clef de cette mer-

veille unique au monde, le golfe du Morbihan, que M. le sénateur Hugues Le Roux a si justement baptisé : « Le Reposoir de l'Ame. »

« Toutes les personnes qui le visitent en gardent un impé-
rissable souvenir. C'est d'abord l'ensemble du décor admi-
rable de Vannes qui vous frappe ; puis ce sont les riants co-
teaux, couronnés de petits bois qui encadrent les rivages de
la « Petite Mer ». Et les îles, aussi nombreuses que les jours
de l'année, se succèdent. Vous en connaissez les plus impor-
tantes : Conleau, promenade préférée des Vannetais, Boédic,
Bouët, Arz, l'Île aux Moines avec son bois d'Amour, Berder,
Gav'rinis où se trouve l'un des tumulus les plus curieux de
Bretagne. Au delà, c'est Port-Navalo, la presqu'île de Rhuys,
Locmariaquer et enfin la pleine mer.

« Le golfe, voyez-vous, on peut l'aimer ou ne pas l'aimer,
mais on est obligé de reconnaître que rien au monde ne lui
ressemble. Il plaît par ses contrastes, par la douceur de ses
lignes, par la beauté de son caractère, par la diversité de ses
aspects, plaisants dès que le soleil les inonde de sa lumière,
mélancoliques lorsque s'épand sur lui le gris si particulier du
ciel breton. Et quand, parmi les rochers et les îlots couverts
de verdure, filent des voiles de pêche, l'ensemble du tableau
est d'une féerique splendeur... »

Et M. de Camas, qui est poète lui aussi, d'ajouter avec
Brizeux :

Des îles, des menhirs, voilà le Mor-Bihan,
Et le grand Saint-Gildas est roi de l'Océan...

(*La Bretagne Touristique.*)

LOUIS HAMON (1)

Josselin et ses environs

Ce pays est charmant et rappelle d'émouvants souvenirs.
Je décrirai l'un, noterai les autres.

(1) Louis HAMON, né à Rennes, le 1^{er} mars 1834, mort à Paris,
le 15 juillet 1902, a publié deux volumes, rares aujourd'hui, d'études,
récits et souvenirs : *Légende-Histoire* (1891) et *Trente ans après*.

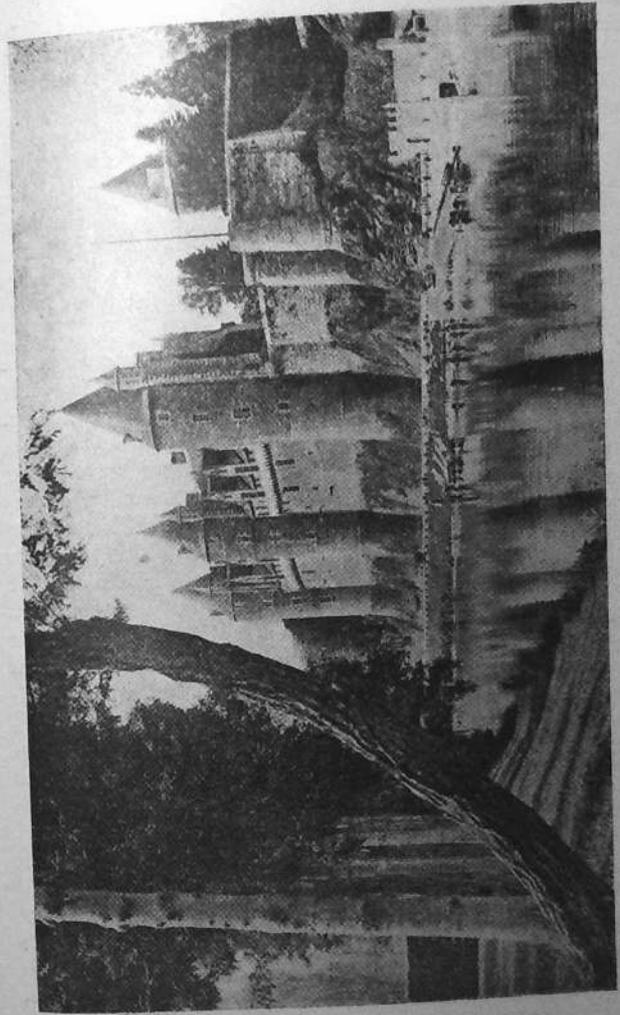
Le chef-lieu d'arrondissement est Ploërmel, ancienne ville forte, célèbre au Moyen Age par les sièges qu'elle eut à soutenir. Elle a de très beaux restes de ses anciens remparts et une église du xv^e siècle, dite des Ursulines, à la façade ornée de très curieuses sculptures. J'ai dit qu'elle n'a pas de Pardon. Cela est vrai, du moins dans le sens exact du mot dont on désigne, en Bretagne, ces réunions, où viennent en foule les habitants de toute une contrée dans leur costume national, fêtes domestiques et religieuses qui durent plusieurs semaines, fertiles en indulgences et en plantureuses agapes, et dont le Pardon de Sainte-Anne-d'Auray est le type parfait.

Bien plus remarquable est Josselin, située à douze kilomètres, sur l'Oust. Un fier château la domine. Olivier de Clisson, connétable de France, y est mort en 1407. Son père, Olivier III, avait été décapité par ordre de Philippe VI de Valois, comme partisan de Jean de Montfort, allié des Anglais, et sous prétexte qu'il entretenait des relations avec eux. Quoique élevé en Angleterre, le connétable porta toujours à ce pays une haine mortelle. Il fut frère d'armes de du Guesclin. C'était un terrible compagnon. Par ses cruautés, il avait mérité le surnom de Boucher. Dans l'église de Josselin est sa statue, en marbre blanc, avec celle de sa femme. Toutes deux sont couchées sur une table de marbre noir.

La ville est dans un site pittoresque. Assise au pied d'une éminence et partagée naturellement en deux, elle a une partie haute, l'autre basse. Le château est dans la seconde. Il domine le cours de l'Oust, au bord duquel il est situé. Ce castel, bien conservé, a subi, il y a une quarantaine d'années, d'importantes restaurations, grâce auxquelles il a vraiment un magnifique aspect.

Flanqué de quatre vastes tours, il a une cour intérieure, qui était l'ancienne place d'armes, et sur laquelle s'ouvrent un grand nombre de salles spacieuses, maintenant désertes ; elles étaient désignées autrefois sous les dénominations de salle des gardes, des armures ou des chevaliers, des bannières, etc. C'est le rez-de-chaussée, très élevé, par suite de l'altitude du sol.

Au premier étage étaient l'habitation du seigneur et celle de ses principaux officiers. A l'époque de mon voyage, le château appartenait à la famille de Rohan. Sur le fronton de la



LE CHATEAU DE JOSSELIN

porte d'entrée est gravée dans la pierre, en caractères gothiques, la fière devise : « Roi ne puis, prince ne daigne, Rohan suis. » On le laisse visiter par les touristes, qui sont nombreux surtout à l'époque des fêtes de la Pentecôte.

Du sommet des tours on a une superbe vue. Le regard embrasse toute la vallée, charmante par ses sinuosités. La rivière a un courant rapide. Son onde est claire, mais l'ombre des grands arbres abritant ses bords lui donne une couleur sombre, principalement aux abords de l'antique forteresse. Sombre aussi devait être celle-ci aux jours néfastes des guerres où elle défendait l'honneur national contre les Anglais, l'ennemi séculaire.

On ne saurait le nier, la vue des châteaux historiques attire et charme le lettré ; cela se conçoit aisément : son souvenir les repeuple involontairement des personnages qui y ont vécu. Il entrevoit par la pensée la châtelaine accoudée le soir à la fenêtre de sa tourelle favorite et attendant, inquiète, le retour du suzerain. Il lui semble entendre le rire grossier des gardes réunis dans les salles basses, le qui vive ! sonore des archers en vigie sur les tours, la fanfare joyeuse annonçant le retour du seigneur, le hennissement des coursiers franchissant le pont-levis, les éclats de la joie commune, enfin le bruit du festin et le murmure du vent dans les chênes entourant le manoir endormi, et cette agitation disparue, opposée au silence morne des vieilles murailles, emplit l'âme d'une indéfinissable mélancolie.

Josselin, comme la plupart des petites villes de Basse-Bretagne, est triste, mais originale. Elle contient beaucoup de maisons d'architecture moyen âge avec leurs pignons triangulaires dominant la rue et percés, au milieu, d'une unique et large fenêtre. Les habitants sont hospitaliers, mais légèrement méfiants.

L'église, située dans la basse ville, est remarquable par son portail gothique orné, sur les côtés, de statuettes de pierre, sa nef ogivale à laquelle pendent une quantité considérable d'ex-voto, témoignages enrubannés de la piété des fidèles.

Un bourg, qui fut aussi jadis une place forte, est situé sur l'Oust, en amont de cette ville, et, près des limites des Côtes-du-Nord, c'est Rohan, qui a donné son nom à l'une des plus

puissantes familles de France. Il ne reste plus rien des vestiges de l'ancien château seigneurial.

(Légende-Histoire.)

MARCEL GIRAUD-MANGIN (1)

Nantes

Nantes se présente allongée le long du fleuve, étendant ses bras chaque jour plus avant vers l'Ouest maritime et vers le Sud, terre de la Vendée féconde, et vers l'Est, où elle élève d'immenses usines près des chemins de fer. Elle s'accroche aux derniers mamelons du Sillon de Bretagne, étale, au ras du fleuve, les maisons des riches marchands du XVIII^e siècle, ou se soulève sur les escarpements de petits coteaux, ce qui lui donne un aspect accidenté, tourmenté, décousu. Elle est faite de pièces et de morceaux, au hasard de ses développements successifs, et l'on peut suivre son histoire à travers la toile d'araignée de ses rues étroites et sinueuses.

D'abord simple *vicus* gaulois campé sur la motte Saint-Pierre, la cité nantaise s'étend jusqu'à l'Erdre, puis déborde sur Saint-Nicolas et Saint-Similien, monte la rue du Calvaire, se prolonge sur la Fosse, s'installe sur le quartier Graslin, bâtit ses usines autour des Salorges, escalade l'avenue de Launay, pose ses hôtels dans la campagne des Dervallières et fonde sur une périphérie immense de cinq kilomètres de diamètre une multitude de nouveaux essaims. Entre temps, elle a conquis les îles qui la séparent de la terre poitevine. Et enfin, elle ne fait qu'une bouchée des communes de Chantenay et

(1) Marcel GIRAUD-MANGIN, né à Nantes en 1872, conservateur de la Bibliothèque Municipale de cette ville depuis 1908, a fondé *La Revue Nantaise*, qui parut de 1897 à 1903, a publié d'importantes études sur l'histoire locale de la période révolutionnaire, un bel album sur *l'Architecture à Nantes sous Louis XV*, une étude sur *les Architectes nantais du XVI^e au XIX^e siècle*, etc.

de Doulon, qu'elle annexe à sa destinée, en attendant que le même sort arrive à Rezé et à Saint-Sébastien. Ses 184.000 habitants, ses 40.000 ouvriers ne lui suffisent pas, et dans l'aurore des temps meilleurs, Nantes entrevoit une importance encore accrue.

Dans son immense développement, malgré ses rues étroites et la banalité de la plupart de ses maisons, le séjour de la grande ville plaît aux étrangers. « Nantes a je ne sais quoi de si charmant qu'on n'en peut sortir », disait, déjà, en 1672, le voyageur Jouvin, de Rochefort. Le charme de la ville tient au grand fleuve qui la traverse et à ses affluents, l'Erdre et la Sèvre. Ce qu'on lui prête de beauté pittoresque est dû à cette Loire, qui fait sa richesse et sa ruine, qui lui apporte de tous les pays les matières premières, mais dont les courants capricieux l'obligent à de coûteux travaux pour entretenir sa navigabilité.

En rubans d'argent au clair de lune, en coulées d'or au couchant, la Loire se montre d'une splendeur inoubliable, quand on la contemple du haut de l'escalier monumental de Sainte-Anne. En hiver, sur les eaux limoneuses, lourdes ou torrentielles, qui s'étalent au loin, les nuages font une course gigantesque à travers le ciel. Les terres, les maisons, paraissent écrasées sous leurs efforts. C'est Nantes la Grise, toute embrumée de pluie. Mais vienne une éclaircie, tout le décor prend une vigueur de ton exceptionnelle ; les cheminées découpent leur profil net, les toits de tuiles rougeoient, les fumées traînent leurs écharpes blanches ou argentées au caprice de la brise.

L'été, la vallée se creuse plus profondément, les sables percent les eaux basses de rubans jaunes. Et sur l'horizon d'une limpidité extraordinaire, monte comme un voile de gaze transparente, aux tons pâles et bleutés, buée exhalée du fleuve. C'est un enchantement pour les yeux, qui est dû, je crois, au mélange de l'air venu d'amont et du souffle marin. La Basse-Loire est le pays des demi-teintes et des nuances exquis. Cette vêtue de fée donne à la cité laborieuse ce charme pénétrant qu'a si bien senti et exprimé dans une de ses meilleures œuvres : *De toute son âme*, le grand romancier René Bazin.

Sous son ciel aux incessants changements, Nantes allonge,

à travers la Loire, les arches de ses ponts qui ne sont pas une de ses moindres curiosités. Le fleuve se divise en six bras inégaux que franchissent onze ponts sur deux lignes à peu près parallèles. Le dernier, qu'on démolit en ce moment, pour le remplacer par une construction plus utilitaire, est le pont de Pirmil, si pittoresque avec ses vieilles voûtes de pierre et ses



NANTES. — LE CHATEAU ET LA CATHÉDRALE
Dessiné et gravé par Rouargue frères.

pires massives, avec les ruines de sa forteresse qui datait du XIV^e siècle.

Un autre pont, d'une hardiesse et d'une sveltesse toute moderne, est le pont transbordeur, chef-d'œuvre de métallurgie, qui relie les quais de la Fosse aux chantiers de la Loire et à la gare de l'État.

L'eau est de tous les côtés : sur la rive droite, l'Erdre vient finir son cours paresseux, sur la rive gauche se jette la Sèvre.

Les rives se joignent par des ponts, encore des ponts. Nantes donne l'impression d'être un assemblage d'îles, une sorte de Venise de l'Atlantique, battue par les vents, et sans azur.

Si Nantes ne peut se targuer de grandes richesses archéologiques et monumentales, comme Bourges, Rouen, Troyes ou Dijon, elle compte néanmoins quelques coins curieux subsistant de son passé de gloire. Les parties anciennes se retrouvent dans les quartiers Saint-Pierre et Sainte-Croix. D'abord, elle a son château des Ducs, la plus belle construction militaire que l'on puisse voir en Bretagne, en Anjou ou en Poitou, avec ses logis, construits au xv^e siècle dans un style élégant et fleuri qui sont une merveille de décoration.

Elle a sa vieille cathédrale gothique, aux portails à voussures couvertes de ciselures de pierre, à la nef immense, où le tombeau de François II et de Marguerite de Foix, chef-d'œuvre de Michel Colombe, voisine avec le tombeau de Lamoricière, chef-d'œuvre de Paul Dubois. La porte Saint-Pierre la flanque à gauche, tandis qu'à droite, au fond de l'impasse Saint-Laurent, se dresse la tourelle de la Psalette, délicieux petit monument du xv^e siècle, digne d'être restauré.

Quelques vieilles maisons du Moyen Age subsistent ici et là, notamment dans les ruelles avoisinant l'église Sainte-Croix. L'élégance du xviii^e siècle se reconnaît dans les beaux hôtels construits par les riches armateurs, sur la Fosse et l'île Feydeau, dans les bâtiments de la Préfecture et dans l'admirable perspective des Cours Saint-Pierre et Saint-André, de même que l'utilitarisme impérial s'affirme dans les sévères constructions de la place Royale, de la rue Crébillon et de la place Graslin.

Les usines couvrent une partie des rives de la Loire, s'étendent de plus en plus vers la mer et occupent une immense superficie de terrain. L'industrie des conserves, des biscuits, des phosphates, des constructions maritimes, occupe une population ouvrière que l'on peut évaluer à 40.000 travailleurs.

•••

■ Il fait bon vivre à Nantes, en dépit de son climat humide, pas davantage pluvieux, certes, que dans les autres villes de l'Ouest et peut-être moins. Les habitants sont de bonne com-

pagnie, d'accueil aimable et honnêtes en affaires. Parole de Nantais vaut une signature. Et cette réputation date de loin ; dès le Moyen Age, elle a valu une estime particulière à nos marchands, et leur rapporta même une véritable alliance commerciale avec les exportateurs de Bilbao, à la fin du xvi^e siècle. La probité est à Nantes une qualité ouvrière



NANTES. — LE CHATEAU DES DUCS DE BRETAGNE
(*La Bretagne Touristique.*)

autant que bourgeoise ; les statistiques démontrent qu'il y a relativement peu de condamnations pour vol.

La population est laborieuse et souriante. Elle aime le plaisir et les fêtes : son carnaval lui est cher. Il est l'occasion, chaque année, de magnifiques défilés à travers les rues : chars, voitures fleuries, costumes étincelants, masques de toutes sortes, c'est au Mardi-Gras et à la Mi-Carême une débauche de joie populaire qui fait retentir ses cris et ses rires jus-

qu'après minuit. La cité se décore de guirlandes et de feuillages ; les serpentins tendent leurs fragiles rubans de papier à travers les rues, d'un balcon à l'autre. Derrière le cortège des chars et des travestis, la foule se rue et se bouscule dans une presse extraordinaire : les lazzis, les chansons font une infernale rumeur, cependant que des orphéons entraînent sur les places publiques les danseurs aux sons d'un jazz-band effréné.

De tous les environs, on accourt pour voir le spectacle et participer à cette kermesse. Nantes est, après Nice, la seule ville de France où se maintienne dignement cette tradition.

Au touriste, Nantes offre un séjour des plus agréables : de confortables hôtels, une cuisine excellente, des excursions variées. C'est un centre d'où, pendant plus d'une semaine, on peut rayonner vers les bords de la Loire, de la Sèvre, de l'Erdre, vers les sites pittoresques du Bocage vendéen, ou le lac de Grandlieu, et, enfin, vers les plages qui s'étalent le long des côtes maritimes, depuis les Moutiers, la Bernerie, Pornic, etc., au sud, en remontant par la presqu'île Guérandaise, jusqu'à la Vilaine.

Dans les environs immédiats, voici sur les bords du fleuve : Mauves ; Oudon, à la tour moyen-âgeuse ; Champtoceaux, de l'autre côté ; Le Cellier, cher aux pêcheurs ; Varades ; Ancenis, dominant le pays natal de Joachim du Bellay. Sur l'Erdre, qui baigne des parcs enchanteurs, voici La Chapelle, Gâché, Sucé ; sur la Sèvre, Vertou, Clisson. Voici Château-Thébaud, voici Goulaine et son château. Dans tous ces endroits se trouvent d'excellentes auberges, où l'on déguste le plat préféré des Nantais, ce fameux « beurre blanc », qu'on arrose largement du muscadet du pays. Oh ! ce muscadet, vin léger, fruité, c'est lui qui donne aux Nantais leur allure de bons vivants, et, peut-être aussi, la verdeur de leur langage.

Ville heureuse par son travail, tenace dans ses projets, résistante dans l'adversité, Nantes est fière de son passé ; elle peut regretter le temps où, au commencement du XVIII^e siècle, elle était le premier port de France ; son commerce, depuis la fin de la guerre, qui lui a coûté sept mille de ses enfants, se ressent de la crise générale ; mais elle a confiance dans l'avenir ; elle se recueille pour mieux repartir, et son activité reste grande. Elle est mouvementée, bien

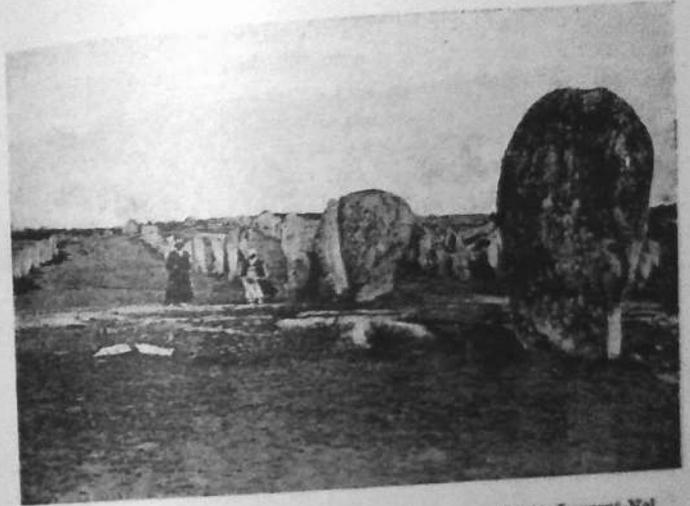


Photo Laurent-Nel.

CARNAC. — ALIGNEMENTS DU MÉNEC

vivante, emplie des mille bruits de ses industries. Quand vient le soir, à la sortie des ateliers, c'est un formidable remuement qui fait retentir sur les pavés de granit le claquement d'innombrables pas... Nantes, ville heureuse !

(*La Bretagne Touristique*, 1923.)

AMIRAL RÉVEILLÈRE (1)

Carnac

Quand de la ferme de Méneac on contemple les longues files des alignements de Carnac, elles se perdent au loin, par un effet de perspective, dans une foule pétrifiée. Ces aligne-

(1) L'Amiral RÉVEILLÈRE, mort à Brest en 1908, est l'auteur d'un certain nombre d'ouvrages d'archéologie, de morale et d'imagination, que ceux qui les ont lus tiennent en haute estime.

ments se déployaient sur un tapis de gazon serré, mais si court que les moutons ont peine à le brouter. Ce moelleux tapis, digne d'une mosquée, se prêtait merveilleusement à la marche lente et solennelle des longues théories de bardes, de prêtres et de guerriers. Par un effort d'imagination, on voit cheminer le corps sacerdotal vêtu de lin, couronné de chêne, portant à la main le gui sacré. Devant eux les bardes ouvrent la marche avec des harpes dont les cordes aboutissent à des caisses en bois creusé, recouvert de peaux tendues. Derrière eux des guerriers, aux cheveux ramassés au sommet de la tête, aux corps peints et vêtus de peaux de fauves, brandissent de lourdes sagaies, portant au côté la hache de pierre et le poignard en silex. Les chants sacrés montent vers le ciel, mais nul ne traduira jamais ces chants.

Quand le vent hurle sur la côte ou gémit dans les tristes bruyères, les lignes de Carnac offrent un tableau de grandeur étrange. Les menhirs se dressent comme de grands fantômes d'un passé mystérieux, debout depuis des siècles et des siècles, défiant le temps sur des horizons mornes.

C'est bien autour de ces monuments que les Mégalithes s'assemblaient pour célébrer leurs fêtes religieuses ou leurs cérémonies publiques. La foule se pressait dans ces allées de pierres, tandis que les prêtres officiaient dans le cromlec'h d'où émanait une terreur sacrée.

(*La Terre bretonne.*)



Photo *La Bretagne à Paris.*

COSTUMES DE PLOUGASTEL-DAOULAS

MŒURS ET COUTUMES

CHARLES GÉNIAUX (1)

La vie bretonne

JE voudrais évoquer, dans ces pages, non pas l'Armorique parcourue circulairement chaque année par des milliers de touristes, mais la vieille terre de Gaël conservant opiniâtrement, à travers les siècles, son âme traditionnelle et ses coutumes ancestrales dans le travail ou dans les fêtes. Cette vie intime est encore assez peu connue. Quelques auteurs pari-

(1) Charles GÉNIAUX, romancier et conteur, titulaire du premier « Prix de Rome de Littérature » avec *l'Homme de paille*, et de plusieurs hautes distinctions de l'Académie française, a donné encore : *Les Faucons*, *L'Océan*, *La Passion d'Arnelle Louanais*, *Le Choix des Races*, *Les Musulmans*, *Les Faux qui s'éteignent*, etc.

siens ont écrit, tour à tour, et suivant leur humeur, que les Bretons sont des sauvages ou bien des hommes primitifs, mais admirables d'honnêteté et de droiture.

Nos compatriotes ne méritent ni cet excès d'honneur ni cette indignité. Nous aimerions, par la simple description de leur existence, prouver qu'ils sont toujours intéressants, alors même qu'ils se trompent. Par ces temps de banalisation à outrance, il nous plaît d'appartenir à une race qui ne soit pas encore complètement assurée que le progrès industriel, c'est le bonheur.

Beaucoup de Bretons, Dieu merci ! rechignent à croire que le fait de porter un horrible complet, d'habiter une maison à sept étages, de travailler parmi les trois mille ouvriers d'une usine, de prendre des apéritifs sur le zinc, de lire un journal et d'aller au « beuglant », constitue la supériorité des hommes civilisés. Le routinier paysan armoricain s'enorgueillit encore de ses beaux habits, de ses pardons, de ses églises et de ses châteaux.

Eloignés plusieurs années de leur village, nos marins ou nos soldats tombent malades en songeant à leur chaumière lointaine. Les officiers qui ont commandé les stationnaires en Extrême-Orient pourraient vous raconter les morts extraordinaires de pauvres garçons consumés comme des plantes arrachées de leur terroir et incapables de fleurir sous d'autres cieux. Presque toutes les tentatives de colonisation en Afrique, par des Bretons, ont sombré, parce que les cultivateurs transportés en terre d'Islam dépérissent, victimes de leur nostalgie.

Un tel peuple — les cinq départements bretons comptent trois millions trois cent mille habitants, exactement le douzième de la population de la France — mérite par son attachement à son sol quelque respect.

* * *

La Bretagne est vénérable par son antiquité même. Sa presqu'île granitique émergea de l'Océan avant que le sol de la France fût constitué. Les premiers hommes qui l'habitèrent édifièrent des monuments immortels gravés quelquefois de signes mystérieux : dolmens, menhirs, peulvens, galgals.

Plantés sur l'Armorique comme les balises du passé, ils dirigent invinciblement notre pensée vers les âges fabuleux.

Maintenant, si vous observez les manifestations de la vie bretonne, vous trouverez la même impression d'éternité. Les villages granitiques avec leurs maisons aux toits de chaumê, aux portes basses, aux fenêtres étroites ; les champs aux cultures primitives ; les paysans vêtus comme au Moyen Age et dont l'esprit ne diffère guère des vilains du xv^e siècle, vous transportent très loin en arrière. En les contemplant, on perd la notion du temps et l'on est surpris lorsque, par hasard, une automobile traverse ces bourgs vétustes ordinairement parcourus par des chars à ridelles tirés au pas de leurs bœufs lents.

Pour bien apprécier le caractère de la vie bretonne, il faut pénétrer au cœur même de sa presqu'île, dans les régions montagneuses que les chemins de fer ne parcourent pas encore.

Visitions par exemple quelques villages morbihannais les plus typiques et les plus évocateurs du passé.

Un chemin creusé par les pluies nous y amène. Les talus dépassent notre hauteur et sont plantés de chênes têtards, pleins de bosses et de verrues. Leurs racines écartent la terre du remblai ; des aubépines et des houx forment une voûte de verdure agressive au-dessus de notre tête. Sous nos pieds, des ornières profondes sinuent et des rocs émergent. Le village se compose d'une rue ou d'une place bordée de pauvres maisons. Ces demeures paysannes sont construites en pierres grossièrement appareillées. Elles sont formées d'un rez-de-chaussée et d'un grenier auquel on accède soit par un escalier en pierre, soit par une échelle. Le toit de chaume est enfoncé comme un bonnet sur les petits yeux des fenêtres. Comme ces habitations rurales ont presque toujours plusieurs siècles, les portes, à la manière gothique, sont cintrées et, parfois, les meneaux écussonnés. Une inscription nous renseigne généralement sur la date de la construction. Nous poussons la porte : après avoir descendu deux ou trois marches, nous trouvons dans une salle noircie par la fumée et très peu éclairée. Le plafond est formé de grosses poutres assez mal équarries et auxquelles sont accrochés les pains, les salaisons, les chapelets d'oignons et le moulin à cuillers. La cheminée de granit moulurée est quelquefois sculptée, lorsque la ferme

est une ancienne gentilhommière. Elle abrite sous son manteau des bancs sur lesquels les vieillards s'assoient pendant la veillée. De chaque côté du foyer sont disposés les lits et les armoires menuisiers par les artisans villageois qui continuent les traditions d'art des huchiers gothiques.

Certaines fermes ne manquent pas d'allure avec leur grand portail, leur tourelle, leurs fenêtres et leurs portes écussonnées. Dans la salle, la cheminée monumentale en granit est décorée de lions et de chimères héraldiques. Nous nous trouvons alors en présence d'anciens manoirs accommodés en maisons de laboureurs par leurs propriétaires. Sous l'ancien régime, les petits nobles cultivaient eux-mêmes leurs terres et menaient une vie assez semblable à celle des fermiers dont ils étaient issus. Ils affirmaient seulement leur noblesse en accolant à leur maison la tourelle, le pigeonnier et le portail. Malheureusement ces gentilhommières mal entretenues tombent en ruine. Des artistes ou des propriétaires de goût auraient intérêt à les restaurer afin de les habiter et nos campagnes bretonnes ne perdraient pas ces petites demeures posées sur leurs coteaux comme les reliquaires en vieil argent du souvenir.

Dans la journée, la ferme se vide. Les hommes et les femmes valides sont égaillés aux champs. Seuls, les vieillards et les petits enfants restent à la maison, au coin de l'âtre, s'il pleut. Fait-il soleil, ils vont au fourtil, sorte de petit jardin potager où les légumes s'associent aux fleurs rustiques. Les repas réunissent la famille et les serviteurs autour de la table. Rien ne rompt l'extrême monotonie des aliments. Le matin, on satisfait sa faim avec une *gigourdene* de lait et de méteil. A midi, l'on mange une soupe de lard et de légumes. Le morceau de lard est divisé en tranches minces que chaque convive mange du bout du couteau, sur le pouce, avec un gros chateau de pain noir. Le soir, même soupe, ou bien, chez les paysans plus pauvres, une bouillie de blé noir ou des galettes trempées dans du vin aigre. L'été, les laitages et le beurre occupent une grande place dans les menus. La viande est un luxe à peu près inconnu sur la table de nos paysans. Ils y goûtent seulement dans les grandes occasions, aux noces par exemple. De même, ils préfèrent vendre leurs volailles et les œufs. La boisson ordinaire des Bretons est le cidre. Dans les années de mauvaise récolte, ils

boivent une sorte de piquette au miel, médiocre hypocras. Les paysans apportent à la table la même gravité qu'au travail. Manger est, pour eux, une chose sacrée et ils sont pleins de respect pour le pain et la chair qu'ils mangent lentement. Devant les tourtes de méteil ils se souviennent des angoisses et des fatigues que leur ont coûtées le blé ou le sarrasin. Le paysan, d'une façon générale, est très sobre de nourriture. Il mange peu, mais souvent. L'été, après la *mariénée*, comme l'on dit dans le pays gallo, c'est-à-dire la sieste de l'après-midi, il casse la croûte et l'arrose copieusement de cidre. Six et sept repas sont nécessaires à des ouvriers levés à quatre heures du matin et couchés à dix heures du soir. Pendant les moissons, nos paysans se reposent à peine six heures par nuit.

C'est l'époque des grands travaux faits en commun et, malgré d'incroyables fatigues, ils sont joyeux d'être réunis nombreux autour des gerbes d'or dressées devant chaque ferme comme des tours orgueilleuses. En considérant, dans les champs, ces paysans vêtus de toile bise et de housseaux, on éprouve la même impression d'antiquité que devant leurs villages, que nous venons de décrire. Les machines agricoles : faucheuses, batteuses, moissonneuses-lieuses, concasseurs, charriées à vapeur, etc., sont inconnues dans ces régions demeurées moyen-âgeuses. C'est avec une faux que les hommes coupent l'herbe des prés. C'est avec un faucillon qu'ils abattent les gerbes de seigle et de blé. Au mois de juillet et d'août, par des chaleurs torrides, courbés péniblement, ils mettent huit jours à couper ce qu'une machine abattrait en deux jours. Comme, en Bretagne, la pluie est fréquente, le foin et le froment reçoivent des averses avant qu'on ait eu le temps de les rentrer.

Plusieurs fois nous avons prouvé à nos voisins qu'ils auraient économie de temps et d'argent à faucher ou à battre à la machine. Ils n'ont point été ébranlés pour cela. Ils nous opposent cet argument : le blé coupé au faucillon fournit une paille bien supérieure à celui coupé à la mécanique. Cet amour du « bel ouvrage » a sa grandeur.

Dans les petites fermes, aussi incroyable que cela paraisse, on bat encore le blé et le seigle au fléau. Huit personnes, hommes et femmes, disposés comme pour un quadrille, sont armés d'un fléau, instrument primitif, sorte de fouet en bois,

dont les deux parties, le manche et le battant, sont reliés par une charnière souple et pivotante en peau de porc. Les deux groupes de quatre travailleurs marchent à la rencontre l'un de l'autre, tout en frappant, à temps alternés et avec un rythme de plus en plus fort, les javelles étendues sur l'aire, appelée « rûe ». Presque toujours ces batteries s'accompagnent de chants dont la cadence s'harmonise aux mouvements réguliers de leurs bras. Dans les métairies moyennes on se sert d'une mécanique, assez fruste, mise en action au moyen d'un manège de chevaux ou de bœufs. Au milieu de ce manège, sur une plate-forme, un homme, armé d'un fouet, surveille la marche des animaux et les stimule de la voix et du geste. Une sorte d'arbre de couche denté transmet le mouvement à la batteuse et, comme presque tous les engrenages sont exposés à l'air libre, quelques paysans, chaque année, sont broyés par ces outils. Oliveu, un fermier de notre voisinage, s'estima trop heureux d'être déculotté tout vif — ainsi s'exprima-t-il — par les terribles roues dentées. La mauvaise qualité du tissu de son pantalon lui vaut de vivre encore, solide et courageux.

Dans ces batteries, les hommes et les femmes se partagent le travail suivant leurs capacités. Les jeunes « servants », grimpés au sommet des meulons, lancent les gerbes aux femmes qui les reçoivent au bout de leurs fourches. Les hommes sérieux les enfournent dans la batteuse. Les vieillards repoussent le grain au râteau. Les vieilles femmes le criblent. Les filles ont retroussé leur cotte et enveloppent leur coiffe d'un fichu afin de préserver leurs cheveux de la poussière blonde. Elles chassent la paille battue. La chaleur rougit leurs faces. Les gars font pleuvoir sur elles de grosses plaisanteries qu'elles accueillent par des rires sonores. Il règne, ces jours-là, une gaieté et une liberté d'allures que l'on ne retrouve plus dans les autres circonstances de la vie bretonne, généralement réservée et muette. Pendant tout le mois d'août, la campagne devient une immense ruche remplie du bourdonnement incessant des machines à battre. Le soir, les travailleurs s'en reviennent par bandes. Ils frappent le sol de leurs gros sabots et ils chantent ces chants alternés, venus du fond de leur race et empreints d'une grandeur et d'une poésie véritables dans le silence auguste des nuits d'été.

En novembre commencent les veillées. Les labours et les semailles sont finis. C'est la saison du repos pour les paysans. Le soir, après dîner, ils se réunissent à tour de rôle dans une ferme pour travailler et pour causer. Les « anciens », au coin du feu, somnolent ou prononcent de temps à autre quelque phrase sentencieuse afin d'affirmer leur expérience et leur sagesse. Les femmes filent le chanvre récemment tillé ou la laine de leurs moutons et nous admirons comment une grossière paysanne devient belle d'attitude en tournant son rouet. Les hommes tissent les licous et des liens pour les gerbes, ébougent des châtaignes et fument en crachant la salive du coin de leurs lèvres rasées.

Sur la table, les pichets de cidre incitent les veilleurs à boire en mangeant des châtaignes bouillies que l'on écrase dans le lait doux. Quand les estomacs se sont apaisés, le plus « savant »



Phot. Le Pen.

JEUNE FILLE DE PLUMÉLIAU
(Communiqué par la Bretagne à Paris.)

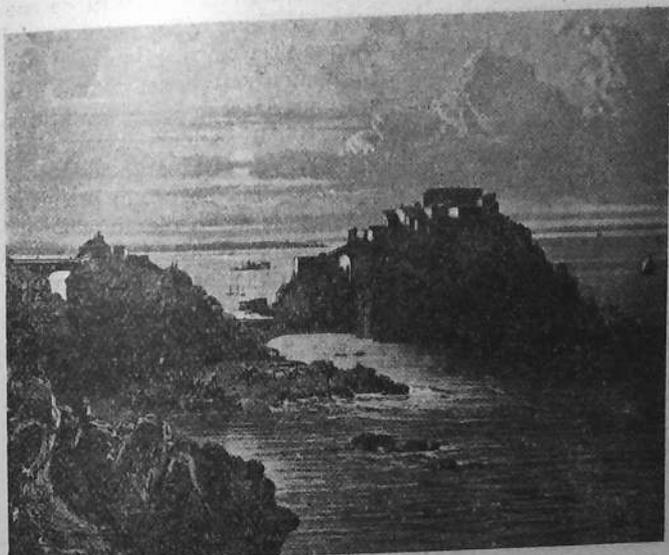
de l'assistance raconte des histoires de l'ancien temps, des histoires qu'il a recueillies de la bouche de sa grand'mère, laquelle les tenait... enfin des histoires, si vieilles, qu'on ne sait pas où et quand elles sont nées.

Ces récits, presque toujours fantastiques, terrifient ou transportent les plus naïfs. Il s'agit de trésors trouvés dans les ruines ou bien de revenants, car tous ont vu, au moins une fois dans leur vie, des fantômes. A minuit, les landes sont peuplées de ces revenants. Beaucoup de veilleurs ont été les victimes de « Kabino », le diable terrible et facétieux du pays gallo.

Pendant les veillées s'ébauchent aussi les idylles campagnardes. Assis à l'écart, sur un banc-de-lit, les galants, la « douce » et son « aimable », causent à voix basse ou bien se regardent sans rien dire, leurs petits doigts enlacés (or, le petit doigt est celui du cœur). Jadis ces veillées étaient une des manifestations les plus charmantes de la vie sociale dans les villages. Elles tendent à disparaître. Les fermiers prennent l'égoïste habitude de rester chez eux. Les jeunes gens, au retour de leur service militaire, n'éprouvent plus de plaisir à ces veillées et ils ne comprennent plus la naïveté et la forme souvent très poétique des vieux contes. Ils se croient supérieurs à leurs pères parce qu'ils boivent davantage et sont brutaux avec les filles... Quoi qu'il en soit, on veille surtout dans les bourgs du centre de la Bretagne et « l'Ankou » (le génie annonciateur de la mort) et « Kabino » (le démon) et tous les esprits de l'air et des bois feront frémir longtemps encore des paysans superstitieux.

Commencées pendant les veillées, les idylles d'hiver se terminent presque toujours, l'été venu, par des mariages. C'est alors grande réjouissance dans les hameaux conviés aux nocés. Le cortège des paysans en beaux costumes ornés de velours s'en va à travers les champs, précédé des joueurs de biniou et de bombarde. Ces instruments primitifs ressemblent aux cabrétaires des Auvergnats et à la « nouba » des Arabes. Il s'en exhale des sons aigus, tour à tour joyeux et mélancoliques. Les sonneurs gonflent leurs joues à la grosseur des poches de leurs instruments et soufflent avec une force qui nous rassure sur la robustesse de leurs poumons. Ils s'interrompent pour boire du cidre. Un bon sonneur de biniou peut boire huit litres de ce liquide dans sa journée.

Le repas de noce a lieu en plein air, car aucune salle ne pourrait contenir les centaines de convives. Comme les sièges et les tables manquent, on dresse dans une prairie des échelles sur lesquelles on s'assied. Des planches posées sur l'herbe remplacent les tables et reçoivent les assiettes et les verres. Le père de la mariée a tué un bœuf et plusieurs moutons : les ragoûts succèdent aux fricassées. Le fumet des viandes attire,



FORT BERTHEAUME

Dessin de F. Benoist, lithographie de Sabatier.

de très loin, les mendiants qui ne sont pas oubliés en ces jours de fête. Le dîner terminé, les danses commencent : hommes et femmes se trémoussent en cadence avec une ardeur infatigable. Les gavottes, les ridées, les bals à quatre, les menuets, les balancées, sont dansés à la perfection. Le spectacle d'une ridée morbihannaise sautée par trois cents paysans atteint à la grandeur. Leur ronde évoque le cercle de l'éternité, la chaîne sans fin du monde, gravée sur les dolmens. En effet, n'est-ce

pas l'image de la vie éternelle que cette vieillesse et cette jeunesse vivaces et gaillardes, associées dans leur joie ?

* * *

La population du littoral s'occupe surtout des choses de la mer. Les pêcheurs ont un certain mépris pour les terriens. En fait, ils ont une supériorité incontestable au point de vue de l'intelligence et de la propreté. Leurs villages soigneusement blanchis à la chaux, chaque printemps, réjouissent par leur aspect coquet. Leurs intérieurs sont tenus comme des navires de guerre. Passionnés pour la mer et ses aventures héroïques, les marins racontent volontiers leurs voyages. Ils n'ont point la routine du paysan et sont, par conséquent, moins traditionalistes. Leur temps fini, beaucoup prennent du service dans la marine marchande et les plus intelligents deviennent capitaines au cabotage. La majorité arme des embarcations pour la pêche du thon et de la sardine. Cette population misère les années où la pêche est mauvaise. Les sardi- niers de Concarneau, de Douarnenez et de Camaret connaissent, depuis plusieurs années, la disette. Ces hommes ont une endurance et une intrépidité extraordinaire. Malheureusement, du samedi soir jusqu'au moment de l'embarcation, ils demandent à l'ivresse l'oubli de leurs souffrances. Le dimanche, leur état d'abrutissement atteint à l'épique. Leurs femmes doivent les arracher au cabaret et les jeter dans leurs barques. L'on voit partir des centaines de bateaux de pêche montés par des hommes ivres. A la barre, les mousses, seuls êtres lucides, conduisent ces milliers d'ivrognes, à travers la nuit, sur la mer instable.

L'industrie de la sardine à l'huile emploie une bonne partie de la population féminine de la côte, depuis la Turballe jusqu'à Audierne. Les jeunes filles et les femmes occupées dans les friteries gagnent un salaire insuffisant pour leur travail pénible.

Il nous faut signaler des industries, sinon plus lucratives, au moins plus séduisantes. La population « bigoudène » vit en partie des broderies bretonnes. A Pont-l'Abbé, hommes et femmes travaillent à broder des gilets et des corsages de soie d'un coloris admirable : orange et jaune. Les brodeurs

répètent à l'infini des dessins mystérieux assez semblables aux signes rupestres des pierres druidiques. L'origine de ces Bigoudens est presque aussi difficile à établir que celle de leurs broderies. Demeurés païens longtemps après la conversion de l'Armorique par les apôtres irlandais, ils sont un peu



LE CROISIC. — MARAIS SALANTS
(Archives du Touring-Club de France.)

tenus en suspicion par leurs voisins, malgré ou à cause de leur intelligence supérieure à celle des autres Cornouaillais. Dans les bourgs, il existe encore des artisans dont la mentalité et la façon de travailler n'a presque pas changé depuis le Moyen Age. Ils habitent des maisons antiques et ils possèdent, le plus souvent, un pré où quelques vaches vont paître. Quelques-uns vivent comme les nomades bédouins : ainsi les sabo-

tiers. Ceux-ci abondent dans la région forestière de Paimpont et de Camors. Ils établissent leurs chantiers dans les hêtraies. Au premier abord, leurs huttes rappellent les gourbis des Berbères africains. Fabriquées en boue séchée, ces cabanes sont recouvertes d'un large toit de chaume ou de brindilles. Aucune cheminée ne conduit la fumée, qui s'échappe par une ouverture pratiquée dans la toiture.

Un patron sabotier emploie deux ou trois ouvriers sous ses ordres. Ils se partagent la besogne : l'un dégrossit les blocs de hêtre, l'autre, avec la tarière, évide le sabot et le troisième le polit, le parachève et le sculpte à la gouge. Bien que les Bretons fassent une consommation formidable de sabots, cette petite industrie nourrit mal son homme. Les sabotiers sont malheureusement obligés d'avoir recours aux intermédiaires, les marchands des bourgs et des petites villes. Quand la hêtraie sur laquelle ils travaillent est consommée, ils se déplacent, démolissent leurs huttes, emportent les matériaux transportables et vont camper ailleurs.

Il faudrait encore parler des potiers et des décorateurs de faïences. Dès le xv^e siècle, les poteries bretonnes se répandirent hors de cette province et furent appréciées. Mais la décoration sur émail cru ou émail cuit ne date que du xvii^e siècle. Cinquante années après, les vaisseliers paysans étaient chargés de faïences multicolores d'un goût très sûr. Aujourd'hui encore, Quimper fournit des services amusants. Mais là, comme partout, le progrès a corrompu l'art spontané des peintres. Sur les assiettes de fabrication récente des bonshommes en bragoubraz et des femmes en vertugadin remplacent les oiseaux, les fleurettes et les coqs jadis stylisés avec goût.

Comment conclure cette esquisse de la vie bretonne ? Après y avoir réfléchi, nous pensons que l'existence de notre vieille province offre surtout de l'originalité par son encadrement, ses sites, son littoral, sa faune et sa flore. En elle-même, l'Armor moderne perpétue, au xx^e siècle, la vie d'une vieille province française. Les gens d'Auvergne et du Limousin nous ressemblent, et leur traditionalisme n'est pas très éloigné

gné du nôtre. Jadis les mobiliers de la vieille France se copiaient. On trouve nos lits-clos dans la Savoie.

Les pardons bretons, ces fêtes à la fois religieuses et profanes, évoquent encore le Moyen Age tout à la fois mystique et sensuel, dévot et braillard, respectueux et frondeur.

Nous croyons pourtant une originalité certaine aux Bretons. Ils la doivent à la nature de leur sol. Ne sont-ils pas pétris de ses rocs et de sa glèbe ? Une centralisation à ou-



Photo La Bretagne à Paris.

[PALUDIERS DU BOURG-DE-BATZ
avec leurs femmes en croupe.

trance n'amènera jamais la race de nos vaches piennoires à devenir quelque chose de semblable aux bestiaux du Cotentin. Quoi qu'on fasse, et pas davantage, la mentalité d'un Armoricaïn ne s'approchera de celle d'un Montmartrois. Si l'on envoyait des citoyens de Belleville sur les landes morbihannaises, en trois générations ils deviendraient des Bretons fatalistes, mélancoliques et lents à concevoir.

La vraie force de l'homme lui vient de son terroir. En Armor il est planté dessus comme un chêne et il vit de sa substance.

Ainsi donc, même quand la civilisation glorieuse que nous subissons aura conquis nos derniers signes extérieurs de personnalité, « l'âme bretonne » persistera, et, longtemps encore, nos compatriotes penseront et vivront comme des Armoricains.

Quand je considère les populations ivrognes et arriérées de certains cantons des Côtes-du-Nord, acquises au chapeau noir et à la redingote, et lorsque je me retourne vers les riches et intelligents habitants de Plougastel-Daoulas et de Pont-l'Abbé, aux costumes versicolores et charmants, je pense qu'un écrivain breton doit souhaiter à sa province une longue vie de beauté et de pittoresque.

(*La Bretagne vivante*, Paris, Champion, éd.)

HERSART DE LA VILLEMARQUÉ

La Poésie populaire en Bretagne

Les réunions qu'on fréquente le plus en Bretagne pour entendre les chanteurs, sont les fêtes des noces et de l'agriculture, les foires, les nuits funèbres où l'on veille et prie autour d'un lit de mort, les linadek, où l'on tire le lin, qui, dit-on, deviendrait étoupe si l'on n'y chantait pas, mais surtout les fileries du soir.

Les habitants des campagnes se rassemblent principalement l'hiver à l'occasion de ces fileries. Réunis, dès six heures du soir, en un cercle devant un large foyer dont la flamme éclaire la chaumière, vieillards et jeunes gens, filles et garçons, chantent et content tour à tour. Quelquefois un poète ambulancier, qui va chantant de ferme en ferme, comme allaient ses aïeux de manoir en manoir, vient frapper à la porte au milieu de la nuit et paye en chansons à ses hôtes l'hospitalité qu'on lui donne.

Mais aux foires, aux fêtes de lin et aux fileries on ne chante guère que des ballades ; aux fêtes des noces et de l'agriculture, que des chansons d'amour, que des cantiques aux veillées

funèbres ; aux assemblées religieuses connues sous le nom de pardons, qu'ils portaient déjà du temps où vivait Dante, on chante et des chants historiques, et des chants d'amour, et des cantiques, et des légendes.



MAISON DE MÉZARNOU (Dessin de L. Le Guennec.)

(*La Bretagne Touristique*.)

Les grandes réunions nationales chez tous les peuples anciens doivent leur origine à la religion. Les Gaulois s'assemblaient sous les ordres de leurs druides, dans un lieu consacré. Les vieilles lois Moelmutiennes, qui font mention de réunions semblables dans l'île de Bretagne, antérieurement au x^e siècle, les appellent des « Synodes privilégiés de fraternité et d'union »,

et les disent présidées par les bardes. Le christianisme leur fit perdre leur caractère païen, mais il ne paraît pas avoir changé ni leur institution fondamentale, ni leurs cérémonies, ni leurs usages, ni le temps, ni le lieu des réunions ; fidèle à sa prudente manière d'agir avec les barbares, il n'abattit pas le temple, il le purifia : le menhir est toujours debout, mais la croix le domine.

C'était aux solstices qu'avaient lieu, en Cambrie, comme les assemblées druidiques, les plus grandes réunions chrétiennes ; c'était dans les lieux consacrés par la religion des ancêtres, au sommet des tumulus, parmi les dolmens, au bord des fontaines, qu'on se réunissait ; c'était à l'occasion des fêtes qu'on y célébrait que revenaient périodiquement ces espèces de jeux olympiques, où les bardes, en présence d'un concours immense, tenaient leurs séances solennelles et disputaient le prix de la harpe et de la poésie ; où les athlètes entraient en lice et faisaient assaut de courage, d'adresse ou de vitesse, à l'escrime, à la lutte, à la course et à vingt autres exercices semblables dont parlent les anciens auteurs ; c'était à ces fêtes que la foule trouvait dans la danse et la musique une diversion passagère aux soucis journaliers de sa misérable existence. Les sectaires intolérants qui divisent et dépeuplent le pays de Galles leur ont enlevé tout caractère religieux ; et il n'en reste que des débris sauvés à grand-peine par les associations bardiques, ces gardiennes de la nationalité galloise, qui désormais ne s'appuie plus que sur les mœurs, la langue et les traditions. En Bretagne, elles ont conservé leur génie primitif, et la religion a continué d'être l'âme de touchantes solennités qui promettent encore à nos vieux usages, à nos croyances vénérables, à notre langue, à notre littérature rustique, de longues années d'existence.

Chaque grand pardon dure au moins trois jours. Dès la veille toutes les cloches sont en branle ; le peuple s'occupe de parer la chapelle ; les autels sont ornés de guirlandes et chargés de vases de fleurs ; on revêt les statues des saints du costume national ; le patron ou la patronne du lieu se distinguent comme des fiancés, l'un à un gros bouquet noué de rubans flottants aux couleurs éclatantes, l'autre à mille petits miroirs qui scintillent sur sa coiffe blanche. Vers la chute du jour, on balaye la chapelle, et l'on en jette les saintes

poussières au vent, pour qu'il soit favorable aux habitants des îles qui doivent venir le lendemain ; chacun étale ensuite, dans le lieu le plus apparent de la nef, les offrandes qu'il fait au pardon. Ce sont généralement des sacs de blé, des écheveaux de lin, des toisons vierges, des pains de cire, ou d'autres produits de l'agriculture, comme aux anciens jours ; puis des danses se forment au son du biniou national, de la bombarde et du tambourin, sur le tertre de la chapelle, au bord de la fontaine patronale, où quelquefois un dolmen en ruines, couvert d'un tapis de mousse, sert de siège aux ménétriers. Il y a moins d'un siècle que l'on dansait dans la chapelle même, pour honorer le saint du lieu. On souffrait en quantité d'endroits, dit l'auteur de la *Vie de Michel le Nobletz*, que les jeunes gens des deux sexes y dansaient durant une partie de la nuit, et l'on eût presque cru commettre quelque sorte d'impiété que de les empêcher de célébrer les fêtes des saints d'une manière si profane.

En certaines occasions, on allume encore la nuit des feux de joie dans un but semblable, sur le tertre de la chapelle et sur les collines voisines. Au moment où la flamme, comme un long serpent, déroule, en montant, ses anneaux autour de la pyramide de genêts et d'ajoncs qu'on lui a donnée à dévorer et s'élançe sur le bouquet qui s'élève à la cime, on fait douze fois processionnellement le tour du bûcher, en récitant des prières ; les vieillards l'environnent d'un cercle de pierres et placent au centre une chaudière, où l'on faisait cuire jadis des viandes pour les prêtres ; aujourd'hui, les enfants remplissent cette chaudière d'eau et de pièces de métal, et fixant quelques brins de jonc à ses deux parois opposées, ils en tirent des sons d'une harmonie selon leur goût, tandis que les mendiants, à genoux à l'entour, la tête nue, et s'appuyant sur leurs bâtons, chantent en chœur les légendes du saint patron. Ainsi les anciens bardes chantaient, à la clarté de la lune, des hymnes en l'honneur de leurs dieux, en présence du bassin magique dressé au milieu du cercle de pierres et dans lequel on apprêtait le repas des braves.

Le lendemain, au moment où l'aurore se lève, on voit arriver de toutes les directions, de toutes les parties de la Basse-Bretagne, des pays de Léon, de Tréguier, de Goëlo, de Cornouaille et de Vannes, des bandes de pèlerins qui

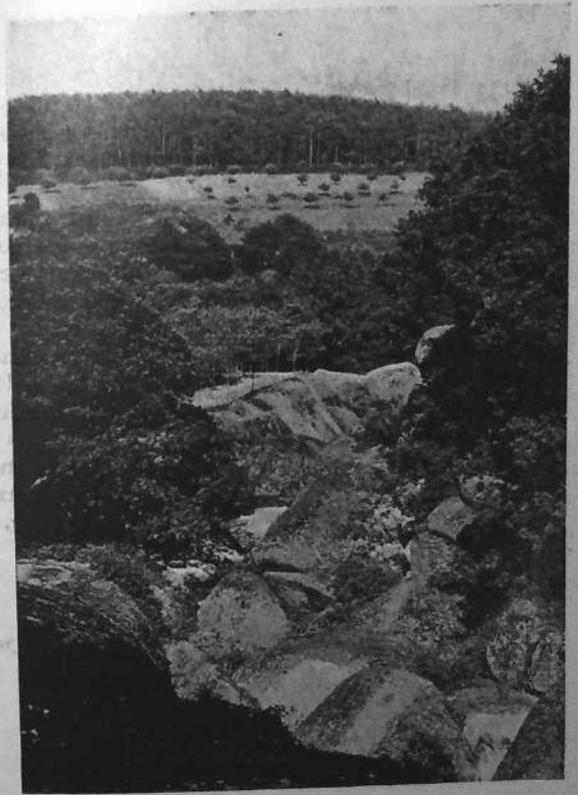
chantent en cheminant. D'aussi loin qu'ils aperçoivent le clocher de l'église, ils ôtent leurs larges chapeaux et s'agenouillent, en faisant le signe de la croix. La mer se couvre aussi de mille barques d'où partent des cantiques dont la cadence solennelle se règle sur celle des rames. Il y a des cantons entiers qui arrivent sous leurs bannières paroissiales et conduits par leurs recteurs. D'aussi loin qu'on les aperçoit, le clergé du pardon s'avance pour les recevoir ; les croix, les bannières, les statues des saints se saluent en s'inclinant, au moment où ils vont se joindre, tandis que les cloches joyeuses se répondent à travers les airs.

A l'issue des vêpres sort la procession. Les pèlerins s'y rangent par dialectes. On reconnaît les paysans de Léon à leur taille élevée, à leur costume noir, vert ou brun, à leurs jambes nues et basanées. Les Trégorrois, dont les vêtements gris n'ont rien d'original, se font remarquer, entre tous, par leurs voix harmonieuses ; les Cornouaillais, par la richesse et l'élégance de leurs habits bleus ou violets ornés de broderies, leurs braies bouffantes et leurs cheveux flottants ; les Vannetais, au contraire, se distinguent par la couleur sombre de leurs vêtements. A l'air calme et froid de ces derniers, on ne devinerait jamais les âmes énergiques dont ni César ni les armées républicaines ne purent briser la volonté. Mais il ne faut pas les juger sur les apparences : « Corps de fer, cœurs d'acier », disait d'eux Napoléon.

Quand le cortège se développe, rien de plus curieux à observer que ces rangs serrés de paysans aux costumes variés et bizarres, le front découvert, les yeux baissés, le chapelet à la main ; rien de touchant comme ces bandes de rudes matelots, qui viennent, nu-pieds et en chemise, pour accomplir le vœu qui les a sauvés du naufrage, portant sur leurs épaules les débris de leur navire fracassé ; rien de majestueux comme cette multitude innombrable, précédée par la croix, qui s'avance en priant le long des grèves, et dont les chants se mêlent aux roulements de l'Océan.

Il est certaines paroisses où, avant de rentrer dans l'église, le cortège s'arrête dans le cimetière ; là, parmi les tombeaux des ancêtres, le paysan le plus respectable et l'ancien seigneur du canton, la jeune paysanne la plus sage et l'une des demoiselles du manoir, debout sur les degrés les plus élevés de la

croix, renouvellent solennellement, au nom de la foule prosternée, en étendant la main sur le livre des Évangiles, les saintes promesses du baptême. Ainsi, la religion confond



HUELGOAT. — LE CHAOS ET LE MÉNAGE DE LA VIERGE
(*La Bretagne Touristique.*)

tous les âges, tous les rangs, toutes les conditions, dans ces pieuses assemblées qui pourraient s'appeler encore des « synodes privilégiés de fraternité et d'union ».

Des tentes sont dressées dans la plaine ; les pèlerins y passent la nuit ; on veille fort tard, on reste pour écouter les cantiques que vont chantant d'une tente à l'autre les bardes populaires. Ce jour est tout entier consacré à la religion. Les plaisirs profanes renaissent avec l'aurore et les sons du haut-bois.

A midi, la lice s'ouvre ; l'arbre des prix, portant ses fruits comme le pommier ses pommes, ainsi que cela se dit, s'élève triomphalement au centre ; à ses pieds mugit la génisse, gage principal du combat, les cornes ornées de rubans. Les jeunes filles et les jeunes femmes, juges influents des joutes, apparaissent montées sur les arbres environnants, à demi-cachées, comme des fleurs dans le feuillage ; la foule des hommes reflue autour de l'enceinte ; mille concurrents se présentent. Des luttes, des assauts de vigueur ou d'adresse, des courses, des danses sans repos ni trêve remplissent la soirée.

La veille et l'avant-veille ont appartenu aux mendiants et aux autres chanteurs accourus de tous les cantons de la Bretagne ; cette nuit appartient aux *kloer*. C'est le dernier soir du pardon qu'ils chantent, pour les jeunes filles, leurs chansons d'amour les plus nouvelles et les plus douces, réunis par groupes sous de grands chênes, à travers les rameaux desquels un rayon de lune, qui glisse sur leur tête blonde, vient éclairer leur pâle et mélancolique visage.

Telles sont les racines profondes qu'a jetées la poésie dans les mœurs de ce peuple.

(*Barzaz-Breiz*, Introduction. Paris, Perrin et C^{ie}, éd.)

PAUL-YVES SÉBILLOT

Coutumes de mariage en Basse-Bretagne

J'ai eu la bonne fortune d'assister, en plein pays bretonnant, à un mariage de paysans ; je l'ai suivi d'un œil attentif et curieux, et j'ai pu saisir sur le vif les divers usages qui se sont pratiqués devant moi.

Ces observations d'après nature, auxquelles j'en ai joint quelques autres qui m'ont été rapportées de vive voix, m'ont permis de retracer les coutumes matrimoniales d'un coin de Basse-Bretagne, depuis le moment où les futurs époux font la connaissance l'un de l'autre jusqu'au surlendemain de la noce.

Avant même d'avoir l'idée de faire un choix, les jeunes gens et les jeunes filles ont recours, comme en bien d'autres pays en France, à des consultations augurales. Ainsi, pour savoir ce que sera *celui* ou *celle* qu'ils sont destinés à épouser, ils prennent une feuille de houx et en comptent les « picots » en prononçant sur chacun un mot transmis par la tradition. Celui qui tombe sur la dernière pointe indique la qualité dominante de *celui* ou de *celle* qu'ils épouseront. *Il* ou *elle* sera : *Koant* : Joli ou jolie ; *Kaer* : Beau ou belle ; *Fripou* : Espiègle ; *Dogan* : Trompé ou trompée ; *Laer* : Voleur ou voleuse.

Une autre consultation est celle qu'on appelle : *Boul'ch an dors vara* (couper le premier croûton de pain). Si une jeune fille ou un jeune homme coupent bien droit le premier morceau de pain en étant placé sous la poutre, ils se marieront dans l'année.

Si, quand on entend le *Koukougen* (coucou) pour la première fois, on a une pièce de deux sous dans sa poche, on en aura une pendant toute l'année, ou l'on se mariera avant un an révolu.

Les jeunes filles vont aussi jeter des épingles dans l'eau des fontaines consacrées aux bienheureux : si l'épingle surnage, elles sont assurées de se marier dans l'année.

A Ploumanac'h, sur un rocher au bord de la grève, se trouve l'oratoire de *Zant Gwirek* (Saint Guirec). C'est une toute petite construction au milieu de laquelle on voit une statue en bois représentant ce saint. Les jeunes filles désireuses de se marier allaient autrefois piquer une épingle dans le nez du saint.

Il y a quelques années, la statue en bois pourrissant, le clergé fit une quête et la remplaça par une statue de pierre du même saint Guirec ; et telle est la vitalité et la persistance du culte des jeunes filles du pays pour le Saint, que les dévotions ont continué : mais, comme elles ne peuvent plus piquer leurs épingles dans un nez de pierre, elles les enfouissent entre la statue et le piédestal.

Dans toute la Bretagne, c'est dans les pardons et les assemblées populaires que se créent les premières relations entre les jeunes gens et les filles à marier. Les uns et les autres s'y rendent séparément, par petites bandes. Les galanteries ne commencent qu'après l'arrivée au lieu de la fête. Les jeunes gens remarquent les jeunes filles qui leur plaisent et vont, d'habitude, à deux ou trois, demander à un même nombre de jeunes filles d'*ober eun dro Bardô* : (faire un tour de Pardon). La jeune fille accepte toujours, car c'est faire une grande injure à un jeune homme que de refuser. S'il ne lui plaît pas, elle doit accorder au moins un tour pendant lequel elle lui fait comprendre que ses avances sont inutiles, ou bien elle s'arrange de façon à le quitter. Dès que la jeune fille a consenti, le galant prend son parapluie et le lui porte ; il ne lui donne le bras que s'il la connaît beaucoup.

Après deux ou trois tours au milieu de la fête, il lui propose de lui *offrir sa part de Pardon*. Elle y consent volontiers et il lui mène choisir des fruits et des bonbons aux petites boutiques en plein vent dressées aux alentours du lieu de réunion. Les jeunes filles qui plaisent le plus aux garçons en ont leurs poches bourrées quand elles reviennent à la maison. Là elles vident les poches de leurs tabliers et donnent des friandises, comme c'est l'usage, à ceux qui n'ont pas pu se rendre au pardon. Le *dro Bardôn* (tour de Pardon) s'appelle, suivant les cantons, *Chinadec* ou *Jenalec*.

En général les jeunes filles qui se respectent ne vont pas boire dans les auberges avec leurs galants.

Quand une jeune fille n'accepte pas de se promener avec le jeune homme qui le lui demande, cela s'appelle *rei ar gabestr hen* (lui donner le licol).

Les jeunes filles, pour obéir à l'usage, doivent être rentrées dès que l'angélus a sonné. Leurs galants vont les rejoindre chez elles. Presque toujours les parents de la jeune fille retiennent le garçon à souper. Quand les deux jeunes gens se font la cour depuis un certain temps, on les laisse, après le repas, seuls dans une chambre voisine pour qu'ils puissent causer librement. C'est pour obéir à une coutume que l'on respecte, car ils ont eu, pendant toute la journée, le loisir de se faire leurs confidences.

Si au bourg on danse le soir, le galant demande aux parents

la permission d'y emmener la jeune fille ; on la lui accorde généralement. Il lui paie son entrée au bal et la fait danser ; là elle peut, sans faire parler d'elle, accepter les rafraîchissements qu'il lui offre. Quand il y a eu un deuil récent dans



Photo La Bretagne à Paris.

GAVOTTE
Costumes de Pont-Aven.

leur famille, les jeunes filles peuvent aller au bal, mais elles ne prennent point part aux danses.

Le premier mai, les jeunes gens qui courtisent une jeune fille vont pendant la nuit poser près de la fenêtre la plus proche de son lit un énorme bouquet de bouleau orné de fleurs. La jeune fille guette, afin de voir qui le lui a apporté, et elle cache le bouquet dès qu'elle s'aperçoit qu'il a été posé. Il y a parfois

des disputes : lorsqu'un garçon venant mettre un bouquet à la fenêtre d'une jeune fille en trouve déjà un autre, il l'enlève et l'emporte au loin : cela occasionne des batailles, car le jeune homme qui a apporté le premier bouquet de bouleau reste caché aux environs pour connaître ses rivaux et veiller à ce qu'ils ne fassent pas disparaître son présent.

Aux fileries, les jeunes filles ne manquent pas de mettre un mouchoir dans chacune des poches de leur tablier, en laissant dépasser un coin ; ainsi les garçons qui viennent les voir peuvent, comme dans le pays gallo, faire une de leurs farces favorites qui consiste à dérober le mouchoir de la jeune fille que l'on courtise, ce qui fait qu'elle cherche à le reprendre de force ou tout au moins supplie le ravisseur de le lui rendre.

Mont d'ar c'hogn. Aller causer aux veillées seul à seul avec une jeune fille dans un coin, c'est signe qu'on la courtise.

Le galant qui fait la cour à une jeune fille s'efforce de montrer ses connaissances agricoles devant les parents et il les conduit parfois dans sa propre ferme pour leur faire apprécier ses travaux et le soin qu'il a pris des arbres.

Il y a un proverbe relatif au danger des promenades dans les bois :

*Pa ret daou da gramca
A deuer tri d'ar guer.*

Lorsque l'on va deux cueillir des noisettes
On revient trois à la maison.

Lorsqu'un jeune homme est bien décidé à épouser la fille à laquelle il fait la cour, il se rend à la maison de ses parents vers onze heures du soir, alors que tout le monde est couché. Il se fait accompagner par son père ou, à défaut de celui-ci, par son plus proche parent. Ils frappent à la porte et se nomment ; alors les gens de la maison se lèvent et on va leur ouvrir. A ce moment commence la cérémonie de *ar goulenadec* (la demande), appelée aussi *ar gwinn ardant* (l'eau-de-vie), car le jeune homme en apporte toujours une bouteille dans un panier.

Quand ils sont entrés, on les prie de s'asseoir, et chacun prend un siège autour du foyer, le maître de la maison à sa place habituelle dans le coin droit de l'âtre, sous le manteau de la large cheminée. Se on les règles de la politesse locale, on

ne leur adresse aucune question et on les laisse causer ; il est toutefois d'usage de leur offrir du lard ou du bœuf salé. On cause d'abord des choses les plus diverses, de tout, excepté du mariage ; à la fin, cependant, le père (ou le proche parent venu avec le jeune homme) fait la demande aux parents de la jeune fille. A cet instant, le galant sort du panier la bouteille d'eau-de-vie (dans le pays de Lannion c'est une bouteille de vin blanc) et en offre aux personnes présentes, sauf aux petits enfants qu'on n'a pas réveillés.

Si le jeune homme est agréé, la réponse des parents est franchement affirmative ; s'il y a des hésitations, elle est moins nette. Peu après qu'elle a été faite, les demandeurs prennent congé des gens de la maison.

Si le jeune homme ne plaît pas à la jeune fille ou aux parents, lorsqu'il revient, on lui sert une assiette pleine de soupe au lait. Sans qu'il soit besoin de le lui dire, il comprend que sa demande est rejetée. Pour parler d'un galant éconduit, on dit souvent : « Il s'est fait servir la soupe au lait. »

Quand le refus a pour motif une préférence des parents et de la jeune fille pour un autre soupissant, les amis de celui-ci se font un malin plaisir d'aller, la nuit, accrocher sur sa maison ou, non loin de là, dans un endroit bien en vue, un bouquet, un chiffon ou un vieux journal qu'on appelle *garlantez* (guirlande). Les passants, en voyant la *garlantez*, riront du prétendant évincé, mais il aura soin d'enlever l'objet dès qu'il l'apercevra ; aussi les amis du rival emploient-ils souvent un moyen plus durable d'apprendre la mésaventure aux gens qui passent : ils sèment de la balle d'orge (*elez*) devant la maison ou dans le chemin qui y mène ; il est impossible d'enlever les milliers de paillettes répandues sur le sol et de cacher ce signe traditionnel de l'évincement.

Reprenons maintenant le cas plus souhaitable : le jeune homme est agréé. Quelques temps après la cérémonie de *goulenadec*, un samedi, vers six heures, le fiancé et la fiancée, le garçon et la fille d'honneur choisis par eux, s'en vont au presbytère donner leurs noms au recteur pour que l'annonce du mariage soit bannie les deux dimanches suivants. Cela s'appelle *lakaat an hano* (donner le nom).

C'est l'usage ordinaire dans les familles pauvres ; dans celles qui sont très aisées, les parents de la fiancée invitent

chez eux à un repas (*Koan*) leurs proches parents, ceux du fiancé et le fiancé lui-même ainsi que le recteur et le vicaire. On tue une bête à cette occasion et, à la fin du dîner, le recteur « prend les noms ».

Le seul cadeau que le fiancé fasse à sa future (à part l'anneau de noces que seule elle porte au doigt) est un manteau de deuil, en étoffe noire avec un capuchon : c'est pour le cas où il y aurait un décès dans la famille. Il est à remarquer que seules les femmes mariées se revêtent de ces manteaux quand elles sont en deuil.

Les deux fiancés ne doivent jamais assister à la messe pendant laquelle on publiera leurs bans.

Les achats destinés à la noce sont faits par les fiancés et leurs parents, le samedi d'avant, jour du marché.

Le mariage a presque toujours lieu le mardi. Les invités se rendent chez la future qui a revêtu le costume traditionnel : la grande coiffe de cérémonie, le long châle en belle étoffe et le petit tablier de soie. Elle se laisse embrasser par tous dès qu'ils arrivent.

Dans les familles aisées, le jeune homme, les parents et les invités de marque envoient, comme partout ailleurs, des cadeaux. Dans les familles pauvres il n'est pas d'usage de faire de présents.

Très souvent, les parents de la jeune fille portent de grandes « moches » de beurre, ornées de dessins faits avec le bout d'une cuiller, au propriétaire de la ferme et aux parents qui demeurent au loin.

Lorsque la distance est grande entre la maison de la fiancée et le bourg, la noce s'y rend en voiture. Quand elle y va à pied, l'ordre du cortège est le suivant : en tête, la fiancée au bras de son père ou de son plus proche parent, puis le garçon et la fille d'honneur, les parents et invités, les jeunes d'abord, par rang d'âge, viennent ensuite, et, le dernier, le fiancé donnant le bras à sa mère ou à sa plus proche parente. On ne choisit pas sa cavalière, on prend celle que l'on vous désigne.

Des violons, parfois encore des binious et des bombardes, précèdent le cortège qui, si la noce est importante et que les vieux costumes soient toujours en usage dans le pays, présente le plus pittoresque effet.

À la mairie, le mariage se fait en langue française, mais quand

la majorité des assistants ne comprend pas cette langue, la cérémonie a lieu en breton.

Quand elle est terminée, le cortège, dans le même ordre, se rend à l'église. La messe dite, chacun va écrire son nom ou, s'il ne sait pas, faire une croix sur le registre de la sacristie.

En sortant, le marié donne le bras à sa femme, puis, sur la place du bourg, le cortège se disloque ; on reste à causer, on s'offre des « tournées » dans les auberges voisines, ou bien on va jouer aux boules, le jeu le plus en vogue du pays. Les jeunes filles, d'ordinaire, vont se promener par bandes sur la grand'route, pendant que les mariés reçoivent les invités qui, venant souvent de loin, n'ont pu arriver plus tôt. On s'arrête à faire des emplettes aux marchandes de bonbons, de noix et de fruits, qui ne manquent pas de venir quand il y a une noce ; mais si le repas doit se faire à la campagne et non dans une auberge du bourg, on se rend tout de suite à la ferme où il a lieu. Les mariés s'en vont ensemble les premiers, précédés toutefois par les musiciens, joueurs de biniou ou de violon.

Souvent, pour les grandes noces, quand les invités sont au nombre de plusieurs centaines, à la belle saison, le repas a lieu en plein air. Des échelles disposées horizontalement au sol et solidement fixées, forment des bancs immenses et ingénieux. Le couvert est alors dressé par terre, entre deux rangées d'échelles.

D'autres fois aussi, l'on creuse deux longs fossés parallèles sur les rebords extérieurs desquels s'assoient les convives ; l'espace réservé dans le milieu se trouve ainsi former une « table » de bonne hauteur.

En général, le repas dure de une heure de l'après-midi à cinq. Comme le service languit souvent, entre deux plats, les hommes, suivant l'usage, fument une pipée, et parfois un garçon passe parmi les convives et leur verse à boire de l'eau-de-vie.

Dans les familles peu aisées, le repas a lieu dans la salle ou dans la cour d'une auberge.

Aux petites noces, le marié et le garçon d'honneur dépouillent leurs vestes et versent à boire, et, tout en servant, font le tour des tables en disant à chacun un mot aimable ou une plaisanterie.

À la fin du dîner, on fait passer un plat dans lequel on a

placé des os. Il est recouvert d'une serviette. Ceux qui ne sont pas au courant des usages du pays soulèvent la serviette et aperçoivent les os, aux grands éclats de rire de tous ceux qui assistent au repas.

Souvent, après le dîner ou même avant, quand les gens de la noce se promènent par les chemins, ils sont arrêtés par des ficelles auxquelles sont attachées des épines et que des gamins ont tendues au travers de la route. On leur donne quelques sous pour payer le droit de passage. Cela s'appelle *an Drezen*.

Dans les familles peu aisées, à la fin du repas, un personnage important de la noce passe parmi les convives en tenant un linge tendu sur une assiette. Chacun y dépose son obole ; le montant en est annoncé par le porteur de l'assiette, qui en double toujours le total ; il est suivi par un autre invité qui porte une bouteille d'eau-de-vie, et, sitôt après l'offrande, le premier lui crie : « *Disken eur weren braz d'an otrou X...rag meritel a ra* » (Donnez un grand verre à M. X... car il l'a mérité), si l'obole est généreuse ou convenable ; si le convive a été pingre, il commande de lui en verser seulement un tout petit peu. Cette somme est destinée à payer les frais du dîner.

Sur la côte, après le repas, on va faire une promenade au bord de la mer, puis on va souper dans une auberge où chacun paie son écot.

Ar souben laez (la soupe au lait). — Dans la campagne, après le dîner et avant les danses, le mari, sa femme et un proche parent de celle-ci s'enferment dans une salle. Pendant ce temps, un invité notoire fait chauffer une soupe au lait préparée à l'avance ; elle est toujours très bonne et il la fait goûter à tous les parents en commençant par les plus proches, les appelant par leurs noms et indiquant leur degré de parenté. Souvent, les morceaux de pain qui trempent dans le potage sont réunis entre eux par une longue ficelle. L'homme qui tient la soupière va frapper à la porte de la pièce où sont les mariés ; le parent qui est enfermé avec eux lui répond, et alors une dispute improvisée en breton, rimée ou assonancée, s'engage entre lui et le porteur de la soupière qui, à la fin, parvient à se faire ouvrir, et les mariés mangent la soupe. Quand les mariés sont couchés, on leur apporte parfois une soupe de lait pleine de chapelets de morceaux de pain enfilés.

Les invités restent à danser une partie de la nuit, sauf

quant un deuil a eu lieu récemment dans une des deux familles. A la campagne, les nouveaux mariés passent les trois premières nuits dans la demeure de la jeune fille ; souvent ils trouvent les draps du lit dérangés, ou parsemés de miettes de pain, de cheveux ou de crins.

Si une veuve se remarie, pendant toute la nuit de ses noces les voisins lui font un charivari en frappant sur des chaudrons. Si elle est divorcée, le charivari dure parfois huit nuits consécutives.

Le lendemain de la noce, tout le monde se lève de bonne heure ; les plus proches parents et les invités vont à une messe que l'on fait dire pour les défunts des deux familles. En Bretagne, même au milieu des réjouissances, on oublie rarement les trépassés.

Dans les familles pauvres, on fait un nouveau repas avec les reliefs du dîner de la veille.

Le surlendemain, dans les familles aisées, on invite les journaliers, les petits voisins, les parents des domestiques et les indigents à un repas. Le troisième jour après la noce, un nouveau repas de cérémonie a lieu ; on y invite les proches parents, le curé et ses vicaires, le maire et le notaire.

Le quatrième jour seulement, ou parfois plus tard encore, le mari emmène sa femme chez lui. Il y a, chez les parents de la mariée qui va les quitter, un repas intime avant le départ, après lequel les nouveaux mariés s'en vont vivre à leur ménage. Souvent la jeune femme pleure en quittant ses parents qui, eux aussi, versent souvent des larmes, d'où le nom d'*ar oueladen* (la pleurade) donné à cette dernière cérémonie.

(*La Bretagne Pittoresque et Légendaire.*)

AUGUSTE DUPOUY (1)

Pardons

Les villes ont des fêtes d'hiver. Non pas les champs. Du moins tous les saints de Bretagne se sont-ils donné le mot

(1) Auguste DUPOUY, né en 1872 à Concarneau, a consacré à la

pour n'être fêtés qu'à la belle saison. Ils y gagnent ceci, eux et leurs fidèles, que la fête commence plus tôt et finit plus tard, encore qu'il y ait des pardons de nuit, si j'ose dire, comme celui de Rumengol. Mais les pardons sont-ils encore ce qu'ils étaient il y a vingt-cinq ans ou trente ans, quand Anatole Le Braz présentait dans un livre célèbre les plus caractéristiques d'entre eux ? Ils demeurent : conservent-ils bien leur vieux sens ? Les pèlerins y apportent-ils toujours la même foi, le même esprit ? Je me borne à poser la question, ne voulant pas hasarder une réponse sur quelques impressions peut-être sans consistance. J'étais, cette année encore, au pardon de Notre-Dame de la Joie. Bien des lecteurs de la *Bretagne Touristique* connaissent probablement et la solennité et le site. Ils revoient, isolée sur sa palud, comme d'autres dans leur bouquet d'arbres, la chapelle trapue, à clocher fortifié, à murs bas, à grande toiture se prolongeant au nord, sur le bas-côté unique — disposition bien bretonne, — à portail donnant sur le midi et non sur l'ouest : car il est sage de ne point braver une mer aussi rude en ses offensives que celle de Penmarc'h, qui vient battre, deux fois le jour, le rempart cyclopéen édifié au pied de la façade close. Le déroulement de la procession à travers un large pan de la plaine nue, sous une prodigieuse lumière d'août et dans la fougue habituelle de l'air marin, avec le vent dans les bannières, le soleil sur les croix et la mer pour fond de tableau, est un des spectacles les plus grandioses en leur simplicité que puisse offrir la Bretagne traditionaliste, même sur cette côte de la baie d'Audierne qui possède encore Notre-Dame de Penhors, et Notre-Dame de Bon Voyage, et Tronoën, et Saint-Tugen. Le spectacle était plus rutilant avant la guerre, quand les poitrines bigoudenn étaient cuirassées de soie verte, jaune et orange et que claquaient au vent les « cocardes » et les tabliers multicolores des femmes. N'était la tache claire des châles kerityens, et, sur quelques gilets paysans, le souvenir des barbares somptuosités d'hier, c'est une foule noire et blanche —

Bretagne maternelle la meilleure part de son talent. On a de lui : *Partances*, poèmes, *Pêcheurs Bretons*, *Brest et Lorient* (collection des *Grands Ports*), *l'Affligé*, *le Chemin de Ronde*, *la Croix des Champs*, etc.



GUIMILIAU. — LE CALVAIRE
(*La Bretagne Touristique.*)

blanc des coiffes, noir des draperies et des velours — qui, aujourd'hui, défile, s'agenouille et regarde.

Que de monde ! Que de monde ! En vérité, on n'en a jamais tant vu. Il convient aussi d'apprécier la belle ordonnance de la cérémonie, particulièrement méritoire en ce pays bigoudenn,

où la piété n'a jamais empêché les bousculades. L'auto malencontreuse qui est venue stopper sur le chemin même de la procession et où grimpe (dois-je en croire mes yeux ?) un prêtre jovial et photographe — mais visiblement étranger — ne dérange qu'à peine la marche bien réglée des porteurs de saints et de navires, des porteuses de saintes et de cierges.

Les cierges abondent. Une mouvante forêt de cire blanche. Ah ! voilà un pardon qui ne sent pas la décadence... Qu'est-ce qui lui manque pourtant ? Des hommes, peut-être. Oui, il me semble qu'il y en avait davantage, autrefois, derrière les bannières flottantes. Et puis, il était bien rare qu'on ne vit pas un équipage de pêcheurs, tête nue, pieds nus, chemise blanche et pantalon blanc, suivre la dernière croix. Ainsi s'acquittaient-ils d'un vœu à « Madame Marie », patronne des marins, fait à la minute du péril suprême. Et il était bien difficile, en les voyant passer, de garder les yeux secs. Est-ce qu'il n'y a plus de danger, depuis deux ou trois ans, pour les pêcheurs de Penmarc'h ? Plus de naufrages ? Si oui, réjouissons-nous. A moins qu'ils aient cessé, simplement, d'invoquer « Madame Marie ».

* * *

J'ai vu bien des pardons, j'aime encore à leur demander des émotions et des enseignements. Ils sont, pour qui a le goût d'observer, des témoins précieux de l'évolution bretonne. Quant à les raconter, il n'y faut pas songer après le livre de Le Braz, qui est, lui aussi, un émouvant témoignage et un monument robuste en sa délicatesse. C'est pour l'avoir longuement admiré que des amis et moi, nous allâmes jadis confronter notre propre vision avec celle de l'écrivain sur le ménez de Locronan et dans le vallon de Rumengol.

Locronan ! Je revois notre arrivée devant le vieux bourg aux façons de ville, un matin de juillet — c'était en 1899 — vers quatre heures ; sur un fond d'aurore pourpre, le sommet de la tour, apparue derrière une hauteur et surmontée d'un drapeau, semblait un minaret et faisait penser à des nuits de Ramadan : image brusque et inoubliable. Je n'ai pas oublié non plus le spectacle de la mer de brume, glacée d'or pâle, qui couvrait la vallée de l'Aulne et d'où émergeaient des

cimes, ni les chapelles minuscules qui jalonnaient le chemin des troménieurs, ni les troménieurs eux-mêmes, presque tous des *glazik*, avec leur chapelet à grains d'os, ni la montagne couverte d'ajoncs et de bruyère, à peine décorée de quelques pins, ni le vieux qui geignait sous le soleil ardent à mi-route du faite et qui s'arrêtait pour nous dire : « Le pire pour moi, c'est la courte haleine. » L'ancienne Bretagne était là — bra-



Photo La Bretagne à Paris.

PROCESSION DE NOTRE-DAME LANRIOT
à Moëlan (Finistère.)

gou blancs ou bruns, tabliers de droguet et grandes coiffes passées de mode. Mais la minute suprême, c'était celle de l'ascension de Plaz ar C'Horn par la procession. Elle montait à la chaleur du jour, bannières et tambours en tête, elle montait en chantant et battant la charge, soufflante et vaillante, à l'assaut des merveilles dont la promesse emplissait tous les yeux. Et, le chauve sommet une fois conquis, les

bannières frissonnaient d'un frisson de gloire sous l'immense azur, sous le grand ciel muet qui ne décevait personne.

Rumengol ! J'en retrouve le souvenir à travers des odeurs de fougère et d'aubépine. Nous avons débarqué, le soir, à la gare de Quimerc'h. La route monte vers le bourg neuf. Je me sentais entrer dans une Cornouaille différente de la mienne, plus sévère, schisteuse et sombre. Tout à coup, nous découvrimmes un merveilleux horizon : devant nous, perdue au loin comme un bras de mer dans le vaste pays, la rade de Brest, lamée de rose par les dernières lueurs du couchant ; à gauche, la masse du Ménez-Hom ; à droite, l'Arz ; et, par delà l'île Ronde et Brest invisible, la côte bleue, aérienne du Porzic. A nos pieds, le pays silencieux, presque sans maisons et sans habitants, dévalait vers Le Faou et Landévennec, vers le secret, la retraite, l'oubli. Oublier le monde parmi les futaies frissonnantes de la vallée, ah ! que c'eût été facile, et comme je comprenais que des moines eussent pu l'oublier, au fond de cette anse, là-bas, séparés de lui par toutes ces collines, distraits même des rêves d'essor et de liberté que donne la vue de la mer par cette falaise lointaine qui fait barrière !

Dans ce grand pays où nous cheminions à trois, sans rencontrer presque personne, quel charme d'entendre sonner, vers les neuf heures, à la chapelle de Rumengol, entrevue de l'autre côté du vallon, les cloches de quelque salut ! Notes cristallines, d'une pureté ineffable dans l'air du soir. Nous savions que le lendemain, nous entendrions de près ces cloches. Nous verrions les sonneurs dans la tour les faire sonner à toute volée, et leur sonnerie serait une sonnerie de fête, un hosanna triomphal, un peu brutal comme tous les triomphes. Il devait y avoir foule autour du clocher, et l'on devait y préparer des festins d'ogres, car nous apercevions de grands feux. Mais nous ne voulions qu'entendre ce tintement adouci par la distance, élargi par le silence du soir. Le ciel était comme une cloche de cristal posée sur cette terre, et un ange y frappait du doigt, et la terre se taisait pour écouter, et nous qui marchions sur cette terre, nous sentions chaque vibration de l'immense cloche se propager jusqu'au fond de notre âme.

Où menait au juste notre chemin, et pourquoi le suivions-nous ? Assise depuis des siècles au bord de son estuaire perdu,



ORATOIRE DE CADELAC
(*La Bretagne Touristique.*)

la petite ville du Faou nous montra ses maisons à encorbellements, ses ruelles peuplées de groupes vagues, et, dans le mur d'enceinte de son église, deux dalles funéraires dont je ne pus déchiffrer les inscriptions. Raison suffisante pour leur prêter un sens mystérieux. Depuis j'ai lu dans Nietzsche : « Schopenhauer indique nettement, comme le signe distinctif

de l'aptitude philosophique, la faculté pour certains de se représenter parfois les hommes et toutes les choses comme de purs fantômes, des formes de rêve. » Si cela est, que de Bretons philosophes, non par la logique dont ils n'ont pas trop cure, mais par cette faculté hallucinatoire qui fait du monde réel un rêve, et du rêve un monde réel !

Toute cette mysticité eut peine à tenir, je l'avoue, dès l'arrivée à Rumengol. Pour être sacrées, les agapes du pardon n'en étaient pas moins pantagruéliques. Il y avait, autour de la chapelle, toute sombre dans une poudre lumineuse, des baraques, des éventaires, des tentes pour manger, boire et dormir, d'énormes marmites sur des brasiers, des auberges où l'on n'était pas très vertueux, quelques fermes par les fenêtres desquelles on voyait les gens s'empiffrer et chanter, et puis, à tous les coins, de louches faces de voyous italiotes, venus à la curée avec leurs femmes, chargées de pendeloques et de crasse.

Mais à l'intérieur de l'église, le spectacle était saisissant sous la lumière des cierges : une foule de paysannes de toute coiffe, un murmure d'oraisons échappées de toutes les lèvres : l'autel, au fond, éblouissant de lumières, paré avec la piété des pèlerins. Je me rappelle encore, avec saisissement, les pénitents qui, dans l'ombre du cimetière, faisaient, en égrenant leur chaplet, le tour de l'église, s'arrêtaient devant le porche et repartaient. Une femme faisait ce tour à genoux. Mais ce que je me rappelle le mieux, c'est ceci. J'étais entré dans la nef l'après-midi du lendemain. Un mouvement de foule vers un pilier. Je m'approche ; on mettait des sous dans un tronc et l'on baisait une Vierge d'argent — une statuette de six pouces — portant l'Enfant Jésus. Une fillette y colla ses lèvres, quand son tour vint, avec une expression d'amour indicible. Elle allait partir. Une force invincible la retourna, la pencha à nouveau sur la statuette, l'y appuya. Voilà de ces baisers qu'on ne donne qu'aux dieux. Il y a quelque fierté à se savoir de la race qui est capable de pareilles ivresses.

(La Bretagne Touristique)

LOUIS TIERCELIN (1)

Au pays de saint Yves

C'est bien le pays de saint Yves, tout ce pays de Tréguier. Depuis le milieu du XIV^e siècle, Yves de Kermartin y règne par sa sainteté et son règne n'est pas près de finir. Il suffit, pour s'en convaincre, d'avoir vu l'empressement de nos Bretons autour du monument qu'ils appellent : le Tombeau nouveau, *Be neve*, dans ces jours du Grand Pardon. Il suffit de les avoir entendus chanter le fameux cantique du Roitelet de saint Yves :

N'en euz ket en Breiz, n'en euz ket unan,
N'en euz ket eur zant evel sant Ervoan.

Je crois bien que ce perpétuel *N'en euz ket* forme, à cette heure et en ce pays, tout le fond de la langue bretonne. Il n'y a pas un saint comme saint Yves ; il n'y a pas un tombeau comme son tombeau ; il n'y a pas de fêtes comme ses fêtes ; il n'y a pas de Bretons comme ses enfants de Tréguier ! *N'en euz ket ! N'en euz ket !*

Il n'y a pas de sonnerie non plus comme celle de sa cathédrale. C'est aux accords de ses cinq cloches, jetant sur nous lourdement tonique, seconde, tierce, sous-dominante, pendant que s'envolent, légères, de troublantes harmoniques,

(1) Louis TIERCELIN, né à Rennes, en 1849, décédé à Paramé le 31 mai 1915, fut « Le Poète de la Renaissance bretonne ». Il a créé et dirigé, pendant de longues années, la belle revue *L'Hermine*. Parmi ses principales œuvres, citons des recueils de poèmes : *Les Asphodèles*, *L'Oasis*, *Les Cloches*, *Le Livre Blanc*, *La Bretagne qui chante*, *Sur la Harpe*, *Sous les Brumes du Temps*, *La Chanson des vieilles choses* ; des comédies et drames en prose et en vers, dont plusieurs représentés avec succès sur de grandes scènes parisiennes : *Un voyage de noces*, *Fethlène*, *Le Grand Ferré*, *Pêcheurs d'Islande*, *Keruzel*, *Le Cilice*, *Le Sacrement de Judas*, *Nominoë*, etc. ; des romans : *La Comtesse Gendelestre*, *Le Cloarec* ; des études : *La Bretagne qui croit*, *Bretons de Lettres*, etc.

c'est aux accords de ces cinq cloches et au bruit du canon que nous nous éveillons dans la ville de saint Yves.

Il y a déjà foule aux portes de l'église qu'on ouvre. Des pèlerins sont venus de loin ; cette femme, pieds nus, marche depuis Lannion vers le tombeau du Saint.

Il est comme une fleur lumineuse, ce tombeau blanc dans la cathédrale grise ! Elle a fleuri miraculeusement, la pierre sur laquelle l'austère recteur de Louannec reposait sa tête en son sommeil humain ; elle lui fait maintenant, délicatement ouvragée pour le divin repos, un radieux tabernacle (1).

L'église de Saint-Tudual (il faut bien le nommer une fois, le vieux saint, l'Évêque-Pape, quoiqu'il soit bien détrôné par le nouveau patron de la cathédrale), l'église resplendit de bannières et d'armoiries et de pieuses devises proclamant les mérites de thaumaturge ; des blasons multicolores, sur les murs de la nef, témoignent du zèle des familles dévouées au seigneur de Kermartin. Au fond du chœur, au-dessus de l'autel, les armes de saint Yves ; à droite, celles de Bretagne ; à gauche, celles de Tréguier ; sur les piliers aux longues colonnettes du transept, celles des évêques.

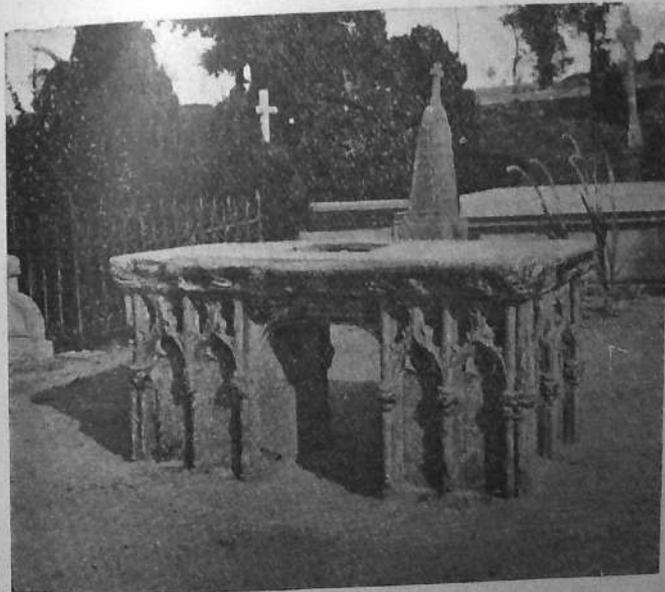
Dans la chapelle du Duc, au milieu des fleurs et des verdures, sur un coussin d'hermine, repose un reliquaire d'or où le chef vénéré du Saint rayonne, tout noir, sommé d'une couronne d'étincelantes pierreries. Autour, agenouillés, les fidèles prient.

A l'heure des messes pontificales, la cathédrale a peine à contenir la foule. A l'heure des panégyriques, la foule est plus grande encore.

La procession du mardi, par les rues de la ville, se déploie dans une pompe incomparable : au chant de *Iste confessor*, les évêques ont béni le tombeau et le cortège sort de la cathédrale ; ce sont des bannières et des oriflammes blanches et rouges entourant la croix paroissiale de Tréguier ; puis des religieuses sur deux longues files, en robes blanches, brunes, grises et noires ; puis des Frères et des religieux chantant des

(1) Il faut lire l'intéressante notice sur le tombeau par notre savant maître, M. Arthur de la Borderie, membre de l'Institut. Ce tombeau est son œuvre par la pensée artistique bretonne qui s'en dégage et dont l'inspiration lui appartient.

cantiques bretons, voix graves auxquelles répondent les voix frêles des religieuses. Voici le défilé des croix d'or et d'argent et des bannières des paroisses : Penvenan, Camlez, Coatreven, Langoat, Plouguiel et Plougrescant ; d'autres encore sont là. Quelques croix ont des clochettes qui tintent. A côté des riches bannières neuves, où les Saints flamboient et les Saintes



TRÉGUIER. — TOMBEAU DE SAINT YVES
(La Bretagne Touristique.)

sur des draps d'or et d'argent, de vieilles bannières sont portées, pareilles à des drapeaux ternis et troués, plus vénérables. Celle du Minihy est de celles-là.

Des musiques mêlent leur fanfare au chant des litanies.

Et voici la longue suite des prêtres en surplis, des chanoines en camail, des curés en chasuble. Maintenant, ce sont de nouvelles bannières et de jeunes pages : oriflammes, bannières et pages mi-partie jaune et noir, les couleurs de saint Yves.

Et c'est le Chef très vénéré, que des prêtres, vêtus de somptueuses dalmatiques, portent sur leurs épaules et que les avocats en robe noire escortent. Le peuple s'agenouille. C'est son Maître, son Roi, son Saint ! C'est son Dieu dont la relique passe au-dessus des têtes courbées !

Après de moi, un pauvre enfant sans mains essaie de tendre ses bras mutilés comme pour une oraison à Celui qui, s'il le voulait, pourrait lui rendre ses deux petites mains perdues. Mais les orbites sans regard ne s'abaissent pas vers lui. Le précieux Chef, tout noir, sommé d'une couronne d'étrincelantes pierreries, dans son reliquaire d'or, sur le coussin d'hermine, porté par les prêtres vêtus de somptueuses dalmatiques, gardés par les hommes noirs, passe...

Les prélats s'avancent dans leurs capes de soie violette ; puis les évêques couverts de lourdes chapes, coiffés de mitres radieuses, la crosse en main ; puis le Cardinal, courbé sous le poids de la pourpre romaine que, loin derrière lui, soutiennent encore trois enfants de chœur. Enfin les dévots ferment le cortège, priant, chantant, égrenant le chapelet, tête nue...

Sur la place, au retour, c'est un spectacle inoubliable, quand du haut de l'estrade, au-dessus de la foule prosternée, la bénédiction des sept évêques, vers l'ouest, vers le nord et vers le midi, plane : Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit !

Non, la foi religieuse n'est pas morte en ce pays ; l'Idéal céleste vit encore sur les vulgarités et les hontes de la vie réelle. Au delà de tout ce qui obsède basement les âmes, au-dessus de tout ce qui tyrannise odieusement les corps, saint Yves est victorieux et règne.

Le lundi soir, sur la place éclairée à giorno, quelques prêtres, quelques amis et moi, nous chantions les beaux cantiques bretons du Roitelet de saint Yves ; et tout le peuple chantait avec nous. Les hommes étaient groupés autour de l'estrade, la tête levée, les yeux ardents, la bouche béante, écoutant la louange du Saint incomparable que disait le couplet et, tous, criant le refrain, d'une seule voix, d'une seule âme. Au delà du cercle d'arbres auxquels pendaient des verres et des lanternes de couleur, sur le cordon de pierre qui limite la place plantée, les femmes étaient assises, faisant comme une guirlande lumineuse de coiffes blanches dans la nuit. Les heures

sonnaient et nous chantions toujours ! Quand nous voulions partir, on nous arrêta pour nous demander un nouveau cantique et nous le chantions encore. Nous aurions pu passer la nuit sur la place sans lasser les fortes voix de ces dévots de saint Yves ; mais nos voix étaient moins solides, et, n'en pouvant plus, nous nous retirâmes après avoir promis de revenir, le lendemain, chanter des cantiques encore et crier avec nos amis le cri qui est comme l'Amen de ces pieuses mélodies : Vive saint Yves !

Dans l'église, alors ouverte toute cette nuit, c'était un spectacle unique. Les mendiants, les estropiés, tous ceux qui n'avaient pas d'asile, s'étaient réfugiés là et dormaient près des balustrades des chapelles, sur les marches des autels, auprès du Tombeau, au pied même du trône de la Relique. Une immense pitié planait sur tous ces pauvres à qui la maison de saint Yves offrait le repos d'une nuit. Un bon sommeil, avec quels rêves d'espoir peut-être ! a dû les envelopper, et, pendant quelques heures, dans cette cathédrale merveilleuse, ils ont oublié, sans doute, la réalité de leur misérable vie. Et ce bonheur doit les soutenir désormais !

Et nous aussi, tous ceux à qui les Asiles de la Vie Banale sont fermés, Mendiants d'Idéal, Blessés du Rêve, ce ne sera pas vainement que nous aurons vécu ces trois divines journées, à l'ombre de la cathédrale, aux lueurs de ce tombeau. Un souvenir impérissable illumine nos âmes !

(*La Bretagne qui croit.* Paris, A. Lemerre, éd.)

PAUL-YVES SÉBILLOT

Le baptême des bateaux

Les marins bretons entourent le lancement d'un navire de multiples précautions et tirent de nombreux présages des circonstances qui président à cette opération. L'affaire est grave en effet. N'est-ce pas sur ces quelques planches assemblées qu'ils vont pendant de longs mois risquer leur vie, braver les

tempêtes, gagner leur pain de chaque jour et celui de leur famille ?

Que le navire ait quelque défectuosité dans sa construction ou paraisse voué à la mauvaise chance, il tiendra mal la mer, il ne pourra pas bien se comporter aux jours de gros temps, et si le « mauvais œil » s'est attaché à lui, le poisson, insensible à l'appât que lui jetteront les pêcheurs, fuira les filets qu'ils lui tendent. Quelque jour un coup de vent soudain fera chavirer la barque, ou des écueils cachés feront dans sa carène un trou impossible à boucher, par lequel l'eau, entrant à gros bouillons, fera en quelques secondes couler le bateau, et il y aura quelques noms à ajouter à la liste déjà bien longue des « péris en mer ».

Les marins font attention aux diverses circonstances qui se produisent quand la coque du nouveau bâtiment est encore sur le chantier et ils en tirent des présages. Ainsi, lorsqu'on est obligé d'en modifier certaines parties, on peut être sûr qu'il y aura plus tard des discussions entre ceux qui le monteront.

Quand le bateau est terminé, qu'il est prêt à prendre la mer, on a grand soin d'observer toute une cérémonie, mélange de paganisme et de christianisme, dont on se garde bien d'omettre, même quand on n'en comprend plus le sens, les détails traditionnels.

D'abord le bateau neuf est orné d'un drapeau tricolore qui flotte sur le plus haut de ses mâts ; autour du manche de l'étendard national, on a placé un bouquet de fleurs du terroir, cueillies dans le jardin du patron du nouveau bâtiment. Les mâts, avec leurs voiles neuves, ne sont pas les seules parties du vaisseau qui présentent, le jour du lancement, un aspect de fête. La coque est luisante de goudron et le beau vernis noir s'irise sous le soleil ; tous les cuivres sont polis, les planches soigneusement lavées. Tout est en ordre, propre et coquet, qu'il s'agisse d'un simple bateau de pêche côtière ou d'une goélette à deux mâts destinée à la pêche lointaine, dans les parages de l'Islande ou de l'autre côté du monde, sur les bancs, trop souvent brumeux, de Terre-Neuve.

Avant le baptême religieux, donné par le curé du village, le bateau, sitôt la coque terminée, est l'objet d'une première cérémonie, survivance de la lustration antique. Le maître



PAIMPOL. — PROCESSION DES ISLANDAIS
(La Bretagne Touristique.)

charpentier l'arrose avec de l'eau de mer en prononçant un dicton traditionnel : l'esquif devient ainsi une sorte de personne capable de raisonner, de profiter d'un conseil comme un novice, comme un débutant auquel on fait des recommandations utiles et sages. Voici ce dicton :

Bateau, n'aie pas peur de cette eau,
Plonge dedans comme un oiseau
Et te relève aussitôt ;
Mais crains et fuis les rochers,
Car si tu vas les trouver,
Sois sûr d'être brisé !

Quand le prêtre est venu bénir le bateau et lui donner le nom que le patron, après de nombreuses hésitations, a choisi entre tous, la cérémonie chrétienne est finie et c'est alors qu'on pratique un grand nombre de rites et d'observances, de coutumes et de superstitions, dont beaucoup sont vraisemblablement bien antérieurs au christianisme.

Les pêcheurs attachaient autre fois une importance capitale à la bénédiction. Si l'on lançait à la mer une barque de pêche sans la bénir, le patron était sûr d'être noyé, la pêche serait assurément mauvaise, les filets s'embrouilleraient, sans compter bien d'autres menus inconvénients.

On raconte même que nombre de navires, partis au large sans avoir reçu le baptême traditionnel, ont si complètement disparu que depuis on n'en a jamais entendu parler et qu'on n'a même pas trouvé sur la côte les cadavres des matelots qui les montaient, non plus que des épaves du bois ayant servi à leur construction. Le recrutement de l'équipage était d'ailleurs des plus difficiles pour les bateaux non baptisés, car, suivant un proverbe courant :

Tout bateau qui n'est pas baptisé
Est conduit par Satan et va sur les rochers.

Pendant la cérémonie du baptême religieux, on distribue du pain bénit aux assistants.

Le nouveau baptisé a, comme l'enfant qui reçoit le baptême, son parrain et sa marraine.

Ils s'appellent réciproquement « commère de bois » et « compère de bois » parce que celui qu'ils ont « nommé » est en bois et non en chair et en os.

Aux environs de Paimpol, le prêtre, assisté du sacristain et des choristes, chante le *Te Deum*, puis le parrain et la marraine se livrent à une pratique étrange et probablement très ancienne :

En haut de l'étrave (pièce de bois qui limite le navire à l'avant et va de la quille au mât d'avant), disposés en forme de croix, cinq trous dans lesquels ils placent du pain bénit, puis ils enfoncez dans chaque trou une cheville de bois. Le chant de l'*Ave Maris Stella*, qui suit cette opération, la christianise en quelque sorte, et c'est à ce moment que le compère et la commère « de bois » distribuent à tous des morceaux d'un gâteau sucré, fabriqué spécialement pour cette cérémonie. Le dessus de ces gâteaux forme un damier, et chaque personne reçoit un petit carré découpé par le parrain.

Autrefois, le patron du nouveau navire se livrait à un véritable sacrifice païen : il se procurait un coq noir et l'égorgeait



POINTE SAINT-MATHIEU.
MONUMENT AUX MARINS, par Quillivic.
(*La Bretagne Touristique.*)

sur le pont. Son sang, dont le bateau neuf était aspergé, était destiné à lui porter chance, comme à terre il préservait du malheur les maisons nouvellement construites. Plus récemment cette coutume se perpétuait encore, mais atténuée, sous une forme aussi symbolique, mais moins barbare. Une bouteille de vin remplaçait le coq et le patron la brisait sur le bateau.

Le vin, dont la couleur rappelle le sang, tachait, comme lui, le bois d'une empreinte rouge... Le patron se signait ensuite et écrasait du biscuit dans le liquide répandu en prononçant une formule rituelle :

Biscuit et bouteille de vin,
Fais que sur mon bateau ne manque jamais le pain.

* * *

Voilà le bateau baptisé chrétiennement et païennement. Ce n'est pas tout, et la fête n'est pas encore terminée.

Jadis, aussitôt après ces différents baptêmes, le patron descendait sur le quai ; sa femme lui passait un licol autour de la tête et le conduisait à la maison ; il la suivait docilement comme un mouton ; il ne devait pas manger ce soir-là et se couchait sans souper. Vous vous demandez peut-être, aimable lectrice ou cher lecteur, quel pouvait bien être le sens de cette coutume étrange ; il est très symbolique : il signifie que si le patron est maître souverain à son bord, c'est la femme qui est maîtresse à terre... C'est elle qui « tient la bourse », veille au logis, répare les filets, cultive le jardin et le petit champ près de la maison, et se charge souvent de la vente du poisson que son mari a rapporté de la pêche.

* * *

En plusieurs pays, quand le nouveau bateau va à la pêche pour la première fois, il laisse partir toute la flottille avant de hisser ses voiles ; l'équipage, au retour, paye à boire à celui des pêcheurs du bord qui a pris le plus de poisson ; un joyeux repas termine presque toujours cette première sortie. Parfois aussi on verse dans le ventre d'un poisson un peu

de vin et on le rejette à la mer. C'est une manière d'attirer les autres poissons, car les matelots espèrent qu'ils sentiront le vin et viendront autour du bateau.



PROCESSION DE MINIHY
(*La Bretagne Touristique.*)

Enfin, pour éloigner la sorcière jeteuse de maléfices, il est une pratique fort simple qui, autrefois, était jugée indispensable : il faut clouer au mât un fer à cheval trouvé par hasard sur une route.

Comme on le voit, les précautions à prendre pour assurer

la chance à l'embarcation étaient nombreuses ; la plupart, à présent, tombent en désuétude. Toutefois, le baptême chrétien des nouveaux bateaux se pratique toujours, même dans les pays où les croyances religieuses sont fort atténuées.

Certains rites païens sont encore observés plus ou moins secrètement. Mais l'usage de boire à la santé du nouveau navire ne souffre pas d'exception.

(*La Bretagne pittoresque et légendaire*. Paris, Dargaud, éd.)

CHARLES LE GOFFIC

Les feux de la Saint-Jean

C'était le soir, sur la place d'une petite ville ou bien à la campagne, sur une hauteur dominant les paysages. Un bûcher d'ajoncs ou de brindilles, tordus en cône autour d'une grande perche et surmontés d'un bouquet et de l'étendard de Saint-Jean, attendaient les « processionnaires ». M. le curé venait en tête, suivi du maire et des adjoints. La pieuse théorie faisait le tour du bûcher. Après quoi, M. le maire abaissait son cierge, allumait lui-même le *tantad*. La flamme montait dans un joyeux crépitement. Une lueur rouge baignait le ciel, et, la procession repartie, des danses se nouaient, cadencées et vives, autour du brasier agonisant. Quelques gars, plus hardis, s'amusaient même à le traverser d'un bond.

J'ai assisté à l'une de ces scènes en Bretagne, au hameau de Saint-Jean-du-Doigt, qui possède une église merveilleuse et un bijou de fontaine, renommée pour son eau miraculeuse. Le *tantad* était dressé devant l'église... Un ange descendait sur un fil de fer et, du cierge qu'il tenait à la main, allumait le bûcher. On aurait pu craindre que le voisinage de l'église ne créât un danger d'incendie, et c'eût été mal connaître les Bretons. Ils savent, de notion certaine, que le soir de la Saint-Jean le vent tourne toujours au nord-est, de façon à porter les flammes dans la direction opposée. Ce changement de vent

est l'indice de la présence du saint. *Aru an aotrou sant Yan en he pardon*. « Voici Monsieur Saint-Jean qui arrive à son pardon », disent les bonnes gens.

Il n'y a plus guère de feux de la Saint-Jean qu'en Bretagne, en Vendée et dans quelques cantons du Midi. A Bordeaux, on en allume encore sur les places publiques de certains quartiers populaires. Tel apporte un fagot, telle une vieille futaille hors d'usage, tel une caisse ou un panier défoncé. Des rondes se forment, les enfants tirent des pétards, les femmes fredonnent des chansons, quelquefois un ménétrier mène le branle. Bordeaux est, vraisemblablement, avec Brest, la seule grande ville de France qui ait conservé l'usage des feux de la Saint-Jean. Encore, à Brest, les bûchers sont-ils remplacés par des torches promenées sur les glacis, qu'on lance en l'air et qui retombent en secouant une poussière lumineuse. En Poitou, la coutume est de prendre une roue de charrette dont on entoure le cercle et les jantes d'un fort bourrelet de paille. La roue, allumée au moyen d'un cierge bénit, est promenée dans la campagne que ses étincelles doivent fertiliser. Il n'est point malaisé de voir là le souvenir d'une pratique païenne : la roue symbolise le soleil à son entrée dans le solstice. Et l'on sait, du reste, que les Celtes, le 24 juin, célébraient la fête du renouveau, de la jeunesse ressuscitée du monde. Leurs druides, suivant une tradition rapportée par M. Jules Perrin, faisaient cette nuit-là le recensement des enfants nés dans l'année et allumaient sur toutes les hauteurs des bûchers en l'honneur de Teutatès, père du feu. L'exquis auteur de *Brocéliande* put se croire rajeuni de deux mille ans, certain soir de juin qu'aux environs de Ploërmel il assista, stupéfait et ravi, à l'embrasement de l'horizon.

« Un à un, dit-il, tous les village s'allumaient. A la flamme de Taupont répondait celle de La Touche, et la lumière gagnait l'autre côté de la vallée, revenait vers Ploërmel par la Ville-Bernier, la Ville-Réhel ; lentement les fumées ondu-laient dans l'air, s'effaçaient et se perdaient sous l'ardent rayonnement des brasiers, et bientôt les flammes dégagées montèrent, hautes et droites, vers le ciel, perpétuant le souffle des vieux cultes consécrateurs du feu qui est la source première de la vie universelle. »

Cette survivance de traditions millénaires ne laisse pas

en effet de surprendre un peu au premier abord. Mais pour qui connaît l'âme bretonne et qui sait combien elle s'est peu modifiée à travers les âges, le phénomène paraît banal. En quelques paroisses de la Haute-Cornouaille, la cérémonie recevait d'ailleurs une conclusion funèbre : quand les danses avaient cessé et que le feu était près de s'éteindre, on l'entourait de grandes pierres plates destinées, dans la pensée des assistants, à servir de siège aux *anaon*, aux mânes grelottants des pauvres morts de l'année, avides de se reposer quelques heures en tendant leurs mains débiles vers les cendres...

Croyances puériles, sans doute, et qui témoignent d'une âme singulièrement naïve, agitée plus qu'aucune autre par le frisson du surnaturel. Mais la vérité est que les Bretons, en même temps que les plus superstitieux, sont les plus traditionnels des hommes. Où qu'ils aillent, ils apportent avec eux les coutumes de leur pays. C'est ainsi que dans la nuit sacrée du 24 juin, tandis que la Bretagne lointaine, là-bas, derrière l'horizon, s'étoile de points d'or et danse autour de ses *tantads*, la mer d'Islande, à son exemple, se fleurit de soudaines constellations.

Un baril, depuis le matin, sur la goélette, oscille lourdement à l'extrémité de la grande vergue. On y a empilé d'antiques défroques, — mouflés, « cirages », vareuses, — préalablement trempées dans le goudron et l'huile de foie de morue. Comme en Bretagne de son fagot, chacun y est allé de sa contribution personnelle de vieux chiffons. L'équipage, vers huit heures, a formé le cercle au pied du mât. Il ne fait pas nuit « à » Islande, du 1^{er} mai au 1^{er} octobre. Est-ce le jour pourtant ce crépuscule perpétuel, ces limbes blafards, où grelotte un soleil chlorotique ?... Le novice grimpe dans les enfléchures, boute le feu au baril. Et voici que, dans un tourbillon d'opaque fumée noire, la flamme éclate, bondit, se propage, dirait-on, de bord en bord. Phénomène explicable, toutes les goélettes bretonnes ayant leur fouée traditionnelle, leur *tantad* aérien suspendu à l'extrémité de la grande vergue et qui déchaîne, dans l'instant qu'il s'allume, les acclamations frénétiques de l'équipage. Le tumulte s'apaise pour la récitation de la prière. Puis le capitaine descend dans le poste payer « la double » à ses hommes.

Et, ce soir-là, les « Islandais » s'endorment en rêvant de la Bretagne.

(Fêtes et Coutumes populaires. Paris, Armand Colin, éd.)

CAMILLE VALLAUX (1)

La Bretagne économique

Les conditions naturelles ne se contentent pas d'isoler la terre basse-bretonne, elles lui imposent aussi des divisions dont chacune forme un tout. La vie, relativement facile sur certains points, a longtemps été dure dans la masse du pays, soit à l'intérieur, soit sur la côte.

À l'intérieur du pays, les grès et les granits infertiles, les eaux mal aménagées, la brousse des bois et des landes rendaient l'exploitation malaisée. Comme les hommes ne pouvaient se grouper sous peine de famine, ils durent se disperser. Aidés, pour cultiver la terre, sur la côte, par les engrais marins, ils n'avaient aucun secours semblable à l'intérieur, où l'exploitation du sol est demeurée longtemps rudimentaire jusqu'à l'extension de l'élevage.

L'industrie a été encore moins heureuse que la culture. Toutes les industries d'extraction ne se sont pas développées parce que les gisements étaient médiocres et disséminés. La côte est la seule zone industrielle, mais sa prospérité dépend d'abord des pêches côtières, toujours incertaines, comme le prouve la pêche à la sardine.

Une surabondance de population accompagne la lenteur du développement économique ; aussi beaucoup de campagnards s'en vont pour un temps ou pour toujours hors des frontières de la Basse-Bretagne.

(1) Camille VALLAUX, agrégé de l'Université, fut, pendant de longues années, professeur d'histoire à l'École Navale de Brest. C'est à cette époque qu'il publia l'intéressante monographie sur *La Basse-Bretagne*, à laquelle nous empruntons la page qu'on va lire.

La Basse-Bretagne est la seule région agricole qui ait une grande masse de prolétaires. Il faut que cette masse arrive peu à peu à la propriété sous quelque forme que ce soit. L'avenir social et intellectuel du pays se confond avec son avenir économique.

On ne peut guère entrevoir pour la Basse-Bretagne, malgré les espérances qui se font jour quelquefois, la perspective de devenir un grand entrepôt commercial pour les deux mondes. D'abord, la matière commerciale y manque. Le Bas-Breton, en général, n'aime pas le négoce. On ne peut pas espérer davantage une transformation industrielle. Par ses ressources propres, la Basse-Bretagne est incapable d'opérer une transformation semblable. Elle ne doit donc compter, dans l'avenir, que sur son sol et sur ses pêcheries.

Ces ressources sont loin d'être à dédaigner, car ni le sol, ni les pêcheries ne donnent aujourd'hui ce qu'ils devraient donner. Par les méthodes modernes, le sol de Basse-Bretagne, malgré la stérilité de quelques-unes de ses parties, est presque partout appropriable et transformable, soit pour l'élevage, soit pour la culture. Les rapides progrès de l'élevage et des transactions agricoles, le succès des engrais marins sur la côte et des phosphates à l'intérieur, le prouvent d'une manière évidente. Quant aux pêcheries, elles seront capables d'une très grande extension dès que les marins voudront faire leur profit des méthodes rationnelles d'exploitation de la mer déjà employées en Angleterre. Ils devront organiser l'exploitation au large au lieu de demeurer fixés à leurs côtes. Déjà des tentatives faites dans cette voie permettent de bien augurer de l'avenir.

En tenant compte des horizons qui s'ouvrent et qui s'étendent d'année en année, on est en droit de dire que la population, si dense pour une région agricole et maritime, ne sera pas trop nombreuse le jour où le sol et la mer seront exploités comme ils doivent l'être. Tout compte fait, la Basse-Bretagne est un pays riche d'avenir et de forces jusqu'ici inemployées ou mal employées.

(*La Basse-Bretagne, Etude de géographie humaine*
Paris, Rieder, éd.)

AUGUSTE DUPOUY

Les sauveteurs bretons

Nos marins bretons sont de magnifiques sauveteurs. Les annales de nos côtes difficiles sont remplies de leurs prouesses.



LE MUR DES « PÉRIS EN MER »
au cimetière de Ploubazlanec, près Paimpol.

(Coll. E. Hamonic.)

Au fort de la guerre navale, selon la formule allemande, la grande solidarité qui unit les gens de mer n'avait, ici, que trop d'occasions de s'exercer. Un matin de février, à deux milles et demi environ de la pointe de Penmarc'h, un vapeur était canonné. Quel était l'agresseur ? Les guetteurs du sémaphore ne virent rien d'abord. Puis un sous-marin émergea

et envoya des hommes placer des bombes à bord du vapeur. Le bateau de sauvetage fut requis d'aller recueillir les naufragés. Le vent du sud-est soufflait en tempête, et il faisait un froid exceptionnel qui mettait sur les roches une couche de glace. A ce moment arrivait à Saint-Guénolé, en corps de chemise, tête et pieds nus, soufflant et suant malgré le froid, un « vieux de la vieille ». « Vite ! vite ! criait-il, vous ne voyez donc pas le drapeau rouge au sémaphore ? » Le drapeau rouge est le signal du danger. On ouvre l'abri du canot de sauvetage. D'équipage régulier, il n'y en a plus : les uns sont au front, d'autres sur mer, partout où la guerre les appelle et les retient. Alors on vit venir de tous les coins du village des vétérans, des retraités, des « vieilles barbes ». Tranquillement, sans un mot, ils montèrent à bord, passèrent les ceintures de liège. D'autres marins, des femmes, des enfants s'étaient attelés au chariot. La mer était basse et, faute de pente, il fallait le traîner longtemps. Entrer dans l'eau jusqu'à la ceinture, par ce froid ! On hésitait. Cependant, le vapeur, derrière l'île Nona, s'enveloppait d'un flot de fumée noire. Quelqu'un cria : « Il y a là-bas des hommes en perdition, allons-y ! » Et tous, tirant sur les cordes, entrèrent dans l'eau glacée.

(*Pêcheurs Bretons*. Paris, E. de Boccard, éd.)

CURNONSKY ET MARCEL ROUFF (1)

Le Paradis des Ichtyophages, des Piscivores, des Ostréivores et des Conchyliophages

Il est à peine besoin d'insinuer que la Bretagne l'emporte sur tous les pays du monde par la prodigieuse variété de

(1) CURNONSKY, pseudonyme de Maurice-Edmond SAILLAND, né à Angers, le 12 octobre 1872, chroniqueur et romancier, auteur de : *Demi-veuve* ; *Le Métier d'amant*, etc. — Marcel ROUFF, né à Genève, le 4 mai 1977. Œuvres : *Les Hautaines* ; *Voyage au mont à l'envers* ; *Ce qui plane sur la ville* ; *les Mines de charbon en France au XVIII^e siècle*, etc.

poissons qui fréquentent son littoral, sans compter ceux que l'on peut pêcher au large.

Les énumérer tous ce serait entrer en concurrence déloyale avec le Dictionnaire Larousse et H. de Lacépède lui-même y aurait perdu son français !

Promenez-vous sur la jetée d'un petit port breton, à l'heure



PAYSANS A LA FOIRE
D'après L.-G. Hamon-Trémur.
(*La Bretagne Touristique*.)

de la rentrée des bateaux, quand les pêcheurs débarquent leur cargaison : c'est un grouillement inextricable où se mêlent et s'enchevêtrent toutes les formes de la faune aquatique, un entrelacement de pinces, de nageoires, de queues qui battent l'air éperdument ; et un étincellement d'écaillés nacrées, aux nuances délicates et mouvantes, dont les irisations enchantent les yeux du peintre — et du gastronome.

Emile Zola eût consacré cent pages à décrire les jeux de la lumière sur ces carapaces, sur ces valves, sur ces coques, sur ces peaux frémissantes. Nous nous contenterons de consacrer quelques lignes à l'énumération rapide des maquereaux, des thons, des sardines, des congres, des raies, des plies, des soles, des merlans, des turbots, des barbués, des dorades, des rougets, des vives, des « lieux », des « vieilles », des limandes. Et tout pour la tripe !! comme dit le bon maître Rabelais... Car tout cela se mange ! Les poissons savent unir à la variété de leurs formes et à la beauté de leurs couleurs l'éminent avantage d'être comestibles. Et entre les animaux domestiques et les animaux comestibles l'estomac, sinon le cœur du gastronome ne saurait hésiter : la chair du poisson est, comme chacun sait, l'aliment le plus délicat et le plus substantiel à la fois — le plus intellectuel aussi et le plus cérébral puisqu'il contient du phosphore.

Et il y a encore beaucoup de poisson en Bretagne ! N'ajoutez pas une foi aveugle aux dires des esprits subversifs qui prétendent qu'aussitôt sortis de la mer tous les poissons prennent le train de marée et vont se faire accommoder, griller, frire et bouillir dans toutes les villes de l'intérieur.

Sans doute nous pourrions citer en Bretagne, comme en Normandie, quelques hôtels où l'on mange parfois du poisson retour de Paris. Mais enfin ce sont là de rares exceptions. Et l'illustre Vatel ne se serait certes pas suicidé, faute de marée, si le Roy avait reçu ses invités à Douarnenez ou à Concarneau.

Les amateurs de poisson (piscivores ou ichtyophages) connaissent donc, en Bretagne, d'appréciables voluptés gastronomiques.

Les conchyliophages aussi... les cinquante Français qui savent encore un peu de grec comprendront que nous désignons ainsi les amateurs de crustacés et de mollusques. Ils sont innombrables. Qui donc ne se délecte pas à la dégustation des homards, des langoustes, des crabes, des tourteaux, des crevettes, des moules, des palourdes, des praires et de tous ces savoureux coquillages ?

Et la coquille Saint-Jacques ! Et l'huître surtout ! Or, la Bretagne produit les meilleures huîtres qu'il y ait au monde, les incomparables « Armoricaïnes » et les délicieuses huîtres de Bélon.

Poissons d'eau douce.

C'est un des charmes de la Bretagne et qui n'appartient qu'à elle seule que ce réseau de jolies rivières qui, dédaignant la situation d'affluents, vont se jeter directement dans la grande mer, comme si elles avaient la passion du grand large : le Trieux, l'Elorn, la rivière de Morlaix, le Bélon, l'Aven, l'Odet, le Blavet, le Penfeld, la Létha et l'Hella, la rivière d'Étel, le Loch, le Scorff, etc.

Toutes ces rivières abondent en poissons qui ont tout juste le temps de se faire pêcher avant d'arriver à la mer.

Le Homard à l'Armoricaïne.

L'impartialité, le sentiment de justice immanente, les droits imprescriptibles de l'Histoire, le souci de l'exactitude unis aux suggestions d'un patriotisme éclairé, les plus hautes raisons enfin commandent de consacrer une courte monographie à ce plat succulent et délicieux dont la renommée a fait le tour du monde, sous l'appellation usurpée de Homard à l'Américaine.

Comment diable voulez-vous que le pays du régime sec, du lait concentré, de la viande comprimée et frigorifiée, du corned beef, du poulet en cubes, des sauces thermo-chimiques et de la cuisson « scientifique » ait pu inventer un mets aussi délicat et aussi savoureux ?

L'univers gastronomique n'a pas le droit d'ignorer que le homard improprement dit à l'américaine... est né à Paris, dans un grand restaurant, de l'invention d'un gérant... et d'une faute d'impression sur un menu. Le homard à l'américaine est un bâtard de la typographie !

Nous tenons donc à lui restituer avec éclat son nom authentique de Homard à l'Armoricaïne, et la gloire de son origine bretonne.

Nous ne prétendons pas pour cela avoir découvert l'Armorique !

Mais les grands plats locaux sont assez rares en Bretagne, pour qu'on restitue à ce pays l'honneur d'avoir au moins inventé celui-là.

La Cotriade.

Dans le paradis des ichtyophages et des piscivores, la cotriade représente le nectar et l'ambrosie, le régal des dieux. C'est un grand plat, et, par exception, un plat essentiellement breton.

Mais vous n'en mangerez pas souvent ni partout. Car la Bretagne, qui est certes le moins mercantile de tous les pays touristiques, dédaigne de tirer parti de ses propres merveilles et nous ne trouveron la cotriade que dans quelques auberges de la côte.

La cotriade peut s'appeler bouillabaisse de l'Armorique : c'est une soupe de poissons, faite par les pêcheurs dans leurs bateaux.

Au fond de la barque on dispose trois pierres plates sur lesquelles on prépare le feu, cependant que le mousse arrose les planches pour que le bateau ne brûle pas. Utile et sage précaution !... Au-dessus du feu on place une chaudière qui consent à se maintenir en équilibre instable. Et l'on commence à travailler.

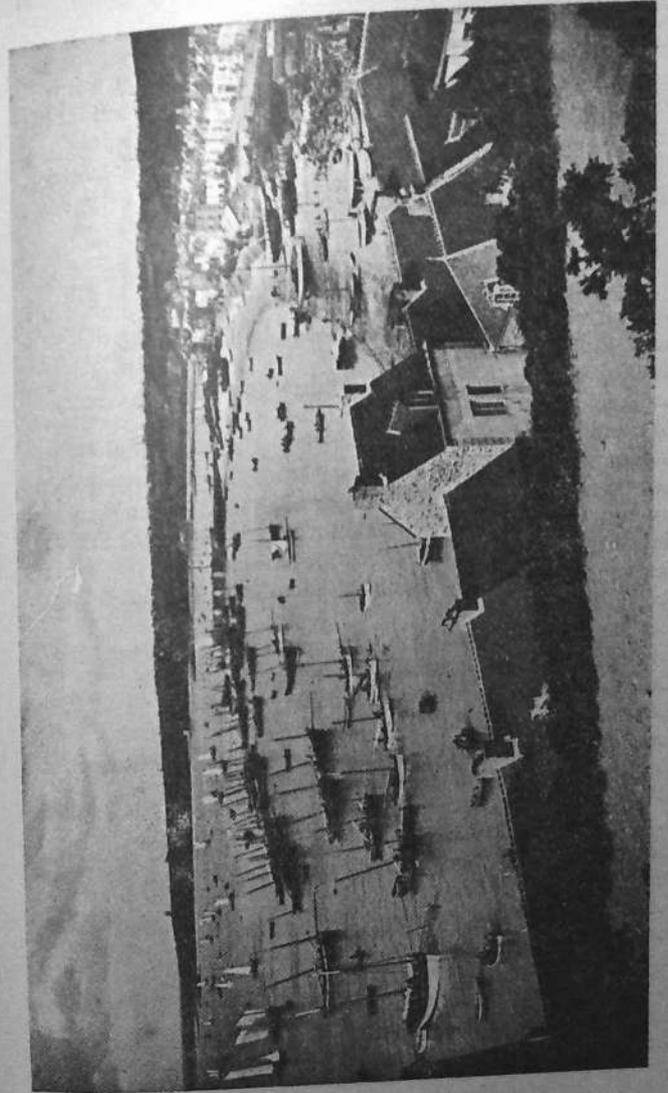
L'élément essentiel de la cotriade... c'est, bien entendu, la pêche du bateau. De là naît la diversité des cotriades qui sont célèbres selon les lieux de pêche et la nature des poissons.

Parmi les cotriades les plus goûtées et les plus fines, citons surtout la cotriade des petits prêtres (sorte d'éperlans), la cotriade de merlans, la cotriade d'aiguillettes, la cotriade de sardines.

La cotriade de maquereaux est moins délicate peut-être, mais elle a bien son charme.

La cotriade la plus commune est celle du bateau qui pêche « à tout venant ». De ce fait, elle comporte un mélange de tous les poissons (lieux, vieilles, congres, tacots, etc.) ; c'est elle que vous trouverez dans les rares auberges de la côte où l'on sache la préparer. Elle a, d'ailleurs, un goût prononcé de marée qui, pour les fervents, lui ajoute un charme de plus (tout comme le goût de la queue de cochon un peu rance dans la garbure, prisée par les vieux Béarnais).

L'élément gras de la cotriade est fourni, suivant les régions, par le beurre ou le pain de graisse salé : ce dernier a la préférence des délicats



CANCALE
(La Bretagne Touristique.)

Comme la bouillabaisse, la cotriade comporte un élément d'équation personnelle et l'on peut dire qu'il y a autant de cotriades que de cuisiniers. Toute maîtresse de maison qui veut servir à ses invités ce plat unique, possède sa recette et son secret de cotriade... qui diffère de la cotriade type et, d'ailleurs, la rend moins bonne.

Spécialités

- Le beurre de Rennes, les beurres de la Prévalaye.
- Le lait et la crème, partout.
- Le lard nantais (beefsteack de lard grillé dans la sauce).
- Le jambon de Morlaix.
- Les andouilles de Guéméné.
- Les moutons de Pré-Salé.
- Les pommes de terre, partout excellentes... et les pommes, les pommes tout court, qui ne donnent pas seulement le cidre, mais sont encore un fruit exquis et savoureux.
- Sur toute la côte de l'Océan, et surtout de Lorient à Brest, la cotriade.
- Les sardines de Nantes, de Douarnenez, de Lorient.
- Les truites et les saumons de Châteaulin.
- Les huîtres de Bélon et de Cancale.
- Les palourdes des Iles des Glénans.
- Les homards et les langoustes de Quiberon, de Roscoff.
- Les pralines de Rennes.
- L'angélique de Chateaubriant.
- Les macarons de Châteaulin.
- Les crêpes de Quimper, de Vannes, de Morlaix, de Pont-Aven, du Faouët.
- Le pain d'avoine à la crème de Quintin.
- Les galettes de blé noir un peu partout.
- Les galettes du Pavillon, à Auray.
- Les gâteaux bretons, à Lorient.
- Les gâteaux des Rois (sorte de brioche), à Morlaix.
- Les fouaces et les guyarrés, de Nantes.

(*La France gastronomique, — Bretagne.*
Paris, F. Rouff, éd.)

Une recette du Pays de Loire

Le « Beurre blanc à la Nantaise ».

Cette sauce est le triomphe du pays nantais. En voici la recette, pour huit personnes, telle que l'a donnée, en 1927, *La Pêche illustrée*, le très intéressant magazine du « Fishing Club de France ».

Un brochet de Loire bien fait, de 4 à 5 livres; l'avoir vivant, vers 9 heures; écailler, nettoyer, vider avec le plus grand soin; couper les nageoires et la queue; laver abondamment, essuyer, saupoudrer de sel fin et laisser ainsi environ un quart d'heure; laver à nouveau; poser vers 10 heures dans la poissonnière, entouré de persil frais coupé; deux beaux oignons en rouelles; deux échalotes en quatre; deux gousses d'ail; huit à dix cives ou le vert d'un beau poireau; une branche de thym frais; une petite feuille de laurier, quelques rondelles de carotte; sel fin, poivre moulu. Bien garnir l'intérieur, couvrir de persil et baigner entièrement de gros-plant; vin blanc sec de l'année, frais tiré et bien net de goût. Laisser mariner ainsi une heure.

Profiter de cet instant pour aller faire une « comparaison » bien gagnée dans le cellier d'un ami qu'on ramène pour déjeuner (supérieur à n'importe quel apéritif et n'excluant pas d'ailleurs l'export de l'amitié).

Environ trois quarts d'heure avant le service, poser votre poissonnière sur un feu vif; au premier frémissement, écarter et tenez presque bouillant.

LA SAUCE. — Mettez dans une casserole une cuillerée à bouche d'échalotes grises hachées, forte pincée de poivre blanc frais moulu et un bon verre d'excellent vinaigre de vin blanc (très important) et non pas de vinaigre quelconque d'alcool commercial à saveur brutale; laissez réduire doucement les trois quarts; morcelez deux larges livres d'excellent beurre frais, parfaitement délaité (important), de ce bon beurre baratté dans les fermes si propres et si soignées de la vallée de la Loire.

Passez la réduction de vinaigre, mettez-la dans une forte casserole de cuivre, avec une cuillerée à bouche d'échalotes grises hachées très fin et légèrement écrasées avec la lame

du couteau, quelques morceaux de beurre et posez franchement sur un joli feu clair, tournez sans cesse à la spatule de bois, ajoutez par morceaux les deux tiers du beurre. Sitôt qu'une légère mousse blanche va se former, retirez du feu vif, sans cesser de tourner, ajoutez le reste du beurre, tournez jusqu'à ce qu'il soit fondu et tenez au chaud simplement sans laisser bouillir ; assaisonner à point, votre beurre doit être crémeux.

LE DRESSAGE. — Sitôt cuit, enlevez le brochet, nettoyez, égouttez quelques secondes sur linge, posez dans un plat long creux, bien chaud ; vivement, avec la lame d'un couteau, fendez le milieu du flanc, de la tête à la queue, en suivant la ligne des chairs, détachez de chaque côté promptement et proprement, et enlevez d'un seul coup l'arête principale, en prenant de la main gauche la tête énorme et désormais inutile. Refermez le poisson ; deux tours de spatule à votre beurre blanc pour bien mélanger les échalotes, nappez votre brochet, servez-le et dégustez immédiatement dans un silence gourmand et égoïste, sur une assiette bien chaude.

Puis tenez-vous le palais en joie avec un joli muscadet bien frais et parfumé, tiré, si l'époque le permet, à la barrique de choix, désignée après bien des comparaisons pour la mise en bouteille.

CUISINE RÉGIONALE

A consulter

Austin de CROZE : *Les vrais plats régionaux et leurs recettes* (Editions Montaigne, Paris, 1928).



Photo Laurent-Nel.

CAP FRÉHEL. — LE FORT LA LATTE

ART ET ARCHÉOLOGIE

MAURICE FACY (1)

Les arts appliqués en Bretagne

ENVISAGÉE à ce point de vue spécial, la Bretagne offre d'abondantes ressources et d'admirables modèles ; l'inventaire en est fait depuis longtemps ; il serait superflu de le recommencer. Je voudrais seulement noter, dans

(1) Maurice FACY est le plus averti de nos critiques d'art bretons. Il a consacré à ces questions maintes études remarquablement documentées dont plusieurs ont été éditées, notamment celle à laquelle sont empruntées ces pages : *Les Arts appliqués en Bretagne* (1920).

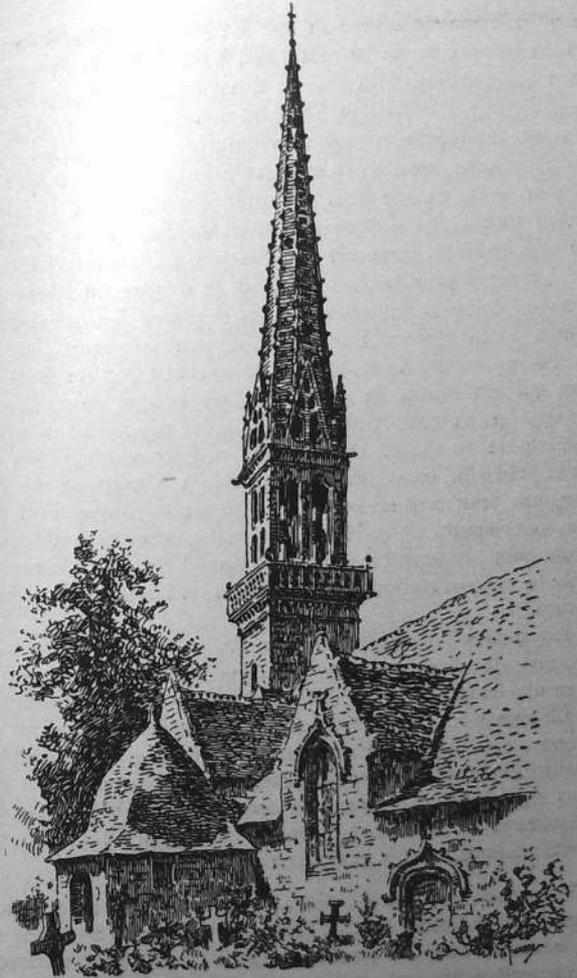
l'art rustique de cette province, quelles sont les branches susceptibles d'une rénovation industrielle.

Architecture

Le premier des arts appliqués est l'architecture, puisqu'il les contient tous. En Bretagne, les monuments caractéristiques à cet égard sont : les églises, les calvaires et les manoirs, et la plus noble époque de cet art s'étend de la fin du XVI^e à la fin du XVII^e siècle. Le Moyen Age et la Renaissance avaient certes déterminé, dans ses grandes lignes, le style de nos monuments, comme, d'ailleurs, dans les régions de France. Mais durant la période rappelée plus haut, l'art breton s'affirme dans des œuvres impérissables où l'originalité éclate, soit dans l'ornementation des monuments, soit dans l'emploi judicieux des matériaux et l'agencement des diverses parties de l'édifice. A cette époque, surgissent les types vraiment classiques, ceux vers lesquels iront directement les artistes, avides de saisir l'âme d'un peuple dans l'expression la plus vive de son art.

EGLISES. — Les églises bretonnes se distinguent surtout par l'originalité de leurs clochers en granit ajouré, dont le style varie suivant la région, clochers à tourelles du Morbihan, clochers finement ciselés du Finistère et des Côtes-du-Nord. Citons, comme types achevés, dans ce genre d'édifices, le clocher de Ploaré aux élégantes proportions et qui offre un contraste extrêmement heureux de larges nus et de parties richement décorées ; le célèbre « Kreisker » de Saint-Pol-de-Léon dont les lignes sont d'une pureté et d'une sobriété remarquables. En dehors des églises à clochers ajourés qui constituent le type le plus répandu, les maîtres-maçons et imagiers bretons ont édifié, dans une région bien déterminée, la vallée de l'Elorn, une série de merveilles architecturales où se combinent le style gothique et le style renaissance. A quelques kilomètres l'un de l'autre, dans un décor de vallons nus et de collines rocheuses, s'érigent, au tournant de la route et sur les éminences, les admirables ensembles de la Roche Maurice, Guimiliau, Saint-Thégonnec, Pleyben.

Dans cette région, l'église est à elle seule comme une cité



TREGOUREZ. — L'ÉGLISE
Dessin de L. Le Guennec
(*La Bretagne Touristique.*)

qui absorbe le pauvre village autour d'elle. Un arc de triomphe, exquis de formes et de proportions, s'ouvre dans la grande enceinte qui contient à la fois le cimetière, l'ossuaire, le calvaire et l'église. C'est ici le pays du Léon, où l'austérité des mœurs est demeurée presque inchangée, pays où les vêtements populaires sont noirs et sans parure, où les traditions religieuses sont encore très vivaces et où, selon l'expression d'un auteur, les visages vivent en dedans, d'une vie intérieure très ardente, dominée tout entière par la hantise de la mort. Le mystère aidant, c'est tout le drame de l'âme que les artistes léonards ont traduit dans la pierre des monuments religieux de la région. Par un contraste saisissant, sur les murs des ossuaires, dont le toit est soutenu par de fines colonnes corinthiennes, se déroulent, en langue bretonne ou française, des sentences rudes et imagées rappelant la toute-puissance de la mort. Dans un demi-jour voulu, sous des vitraux décorés, dans un coin reculé, à l'intérieur de l'ossuaire, on peut contempler une mise au tombeau d'un réalisme surprenant, dont les personnages, grandeur naturelle, en bois peint et sculpté, semblent, pour l'éternité, donner au peuple la représentation la plus exacte de l'épilogue du grand mystère.

Nous aurons l'occasion, en traitant de l'architecture civile bretonne, de signaler d'intéressantes réalisations modernes. En ce qui concerne les églises, mentionnons les initiatives de M. Chaussepied, architecte des monuments historiques à Quimper, qui, dans de récentes constructions, s'est efforcé de concilier les traditions du passé avec des conceptions plus libres et, cependant, toujours en rapport avec l'esprit régional (chapiteaux de l'église de Concarneau ornés d'éléments empruntés à la flore et à la faune marines).

CALVAIRES. — Les calvaires de la vallée de l'Elorn sont groupés dans l'enceinte de l'église ; il en est d'autres qui ont été bâtis au coin des routes, sur le parcours des pèlerinages et qui révèlent les qualités de la statuaire bretonne du *xvii*^e siècle éparses dans des œuvres disparates, mais dont la valeur est très grande. Les personnages des scènes de certains calvaires, comme celui de Tronoën, par exemple, sont d'une simplicité et d'une expression qui touchent au grand art ; il en est de

même des statues du porche de la chapelle de Saint-Tugen, entre Audierne et Penmarc'h.

ARCHITECTURE CIVILE. — Les types classiques de ce genre en Bretagne sont les grands châteaux (Kerjean, Kergoadès), les manoirs, dont quelques-uns bien conservés donnent l'impression d'harmonie et de sobriété, les maisons de ville à pans de bois, comme celles qu'on peut admirer dans le quartier avoisinant la cathédrale de Quimper, et les types spéciaux de Landerneau et Guerlesquin (sénéchaussée, réveille-matin, etc.). Mentionnons aussi de petits édifices adjoints aux manoirs ou épars dans la campagne, lavoirs, fontaines, colombiers, auxquels nos architectes peuvent emprunter d'excellentes inspirations.

Les architectes modernes commencent un peu partout à édifier des constructions rationnelles, appropriées au climat de la région et bâties avec les matériaux du pays. Or, en Bretagne, d'excellents éléments sont fournis par le sol même (granit, ardoise) et le décor impose un type d'habitation d'un aspect particulier. M. Lionel Heuzé, architecte à Morlaix, dans une intéressante brochure, vient précisément de rappeler ces faits et nous expose ses conceptions en la matière. D'autres artistes ont voulu réagir contre la banalité des constructions dans les villes bretonnes et sur les plages ; ils ont créé des habitations rationnelles, agencées pour les besoins de la vie moderne. M. Trubert a édifié à Quiberon une grande villa en pierre du pays, dont les entrées, la cour et même le puits rappellent les anciennes fermes morbihannaises et qui, cependant, se prête à toutes les utilisations d'une habitation d'agrément (studio, fumoir, hall, etc.). Une pléiade d'architectes établis en Bretagne s'attache avec ténacité à modifier, dans le sens désiré, le style de l'habitation en Bretagne. Citons : MM. Lefort, à Guingamp ; Laloy et Le Ray, à Rennes ; Chabal, à Brest.

Céramique.

L'industrie de la faïence bretonne, aujourd'hui représentée par deux maisons à Quimper, a connu jadis des destinées florissantes. De 1742, date de sa fondation, jusqu'à 1872,

elle devint véritablement une industrie d'art régional. Les pièces du genre Nevers et Rouen étaient certes recherchées par la clientèle des villes, mais la faïence commune, dès son apparition, acquit la plus grande vogue dans les campagnes. Cette fabrication comprenait une notable variété de pièces (plats, assiettes, saladiers, pichets, moques à cidre, statuettes de saints et de vierges, etc.).

Le décor de la faïence de Quimper est essentiellement rustique. Les éléments en sont empruntés à la nature. Ce sont, en général, des fleurs (primevères, roses, tulipes) et des oiseaux peints de couleurs vives. On y trouve aussi des motifs géométriques. Dès le début de la fabrication, les décorateurs faïenciers de Quimper ornent les plats et les assiettes de bordures aux tons bleus et verts. Vers 1875, un décorateur s'avisa de peindre un personnage populaire sur une assiette ; c'était la silhouette d'un « pillaoer », ou chiffonnier des montagnes d'Arez ; une fois lancés dans cette voie, les décorateurs ne s'arrêtèrent plus et reproduisirent des poncifs d'un goût contestable, costumes locaux, scènes villageoises, etc.

Plus tard, M. Henriot, un des fabricants à qui on doit d'excellentes initiatives en matière d'art breton, utilisa la flore locale, ajonc, bruyère, gui, pour le décor des assiettes.

Les décorateurs faïenciers de Quimper sont des jeunes gens et jeunes filles qui entrent à la fabrique au sortir de l'école, c'est-à-dire à treize ou quatorze ans. Une grande partie de leurs décors se font par traditions, les apprentis les apprennent de leurs aînés. Mais le décorateur n'est pas condamné à une reproduction servile. On lui laisse une entière initiative. Il peut — et nous tenons ce renseignement de M. Henriot lui-même — exécuter le dessin qu'il désire ; on lui demande de varier ses décors le plus possible et les modèles anciens n'existent qu'à titre d'indication. Au bout de quelques semaines, l'apprenti en sait assez pour s'essayer à la décoration d'une assiette ; les traits seuls manquent de régularité. Les assiettes de Quimper ornent encore les bahuts et dressoirs de beaucoup de fermes bretonnes, mais on les emploie peu pour l'usage quotidien. La vaisselle ordinaire est aujourd'hui en faïence blanche. En faïence blanche également sont les bols à lait ou à cidre. On ne trouve plus guère aujourd'hui, en Bretagne, ces bols en terre rouge et ces tasses à anses, décorées d'un

filet bleu ou rouge qui, avec le pichet, constituaient, dans les régions cidricoles, l'appareil des buveurs.

Depuis la guerre, on constate de nombreuses demandes du produit de Quimper. Dans la ville même, depuis une année surtout, on remarque, dans les cafés, les restaurants et les hôtels, un emploi très fréquent de la faïence locale, tasses à café, soucoupes à beurre, assiettes à dessert, et un goût marqué pour le décor rustique, fleurs et agréments, sans personnages. En y apportant toute la variété que permettent les éléments naturels, c'est à ce décor, ainsi qu'au décor noir et jaune des belles poteries vernissées de Loc-Maria, que devra s'en tenir la fabrication de Quimper, si elle tient à conserver son cachet pur d'art local, et il nous est permis d'espérer que les jeunes artistes bretons soumettront à M. Henriot, toujours ami des belles initiatives, des modèles aux formes nouvelles et aux décors rajeunis, tout en gardant la note vive et franche des couleurs qui séduit tant l'amateur de faïence.

Broderies et dentelles.

On ne connaissait, autrefois, sous le nom de broderies bretonnes, que les broderies en soie de couleur exécutées sur drap noir ou bleu dans certaines régions du Finistère et dont s'ornait le vêtement des hommes et des femmes. A Quimper et à Pont-l'Abbé, toute une population de brodeurs vivait de ce travail ; les dessins de leurs compositions rappellent certaines broderies orientales. A côté de formes végétales comme le « raden » (fougère), on y trouvait des motifs celtiques traditionnels, comme les cercles concentriques et à spirale. Ces divers éléments se trouvaient disposés dans des compositions d'un art prenant souvent très variées. Tant que dura la vogue des vêtements brodés, ces artisans prospérèrent. Mais bientôt le costume finistérien devint plus sobre ; des bandes de velours noir remplacèrent les somptueuses broderies de jadis et c'est pourquoi les brodeurs bretons, résolus à vivre quand même de leur métier, se décidèrent à pratiquer l'article d'exportation. Pendant une dizaine d'années, on vendit de la sorte, un peu dans toute la France, des articles de broderies bretonnes : pantoufles, gilets et tapis brodés. Puis la mode

cessa et, avec elle, disparurent presque totalement les brodeurs bretons sur drap. Ces broderies sont cependant d'une telle valeur décorative que la production en a été reprise à Quimper et à Pont-l'Abbé, exclusivement pour la clientèle des touristes. Il y a là une industrie des plus intéressantes à développer pour l'avenir, dans des ateliers où la production serait à la fois soignée, régulière et abondante. On imagine sans peine ce que pourrait produire un atelier moderne, exécutant non plus ces modèles périmés (plastrons, pantoufles, essuie-plume), mais des modèles destinés à l'usage logique d'un intérieur : coussins de formes modernes, tentures de portières, tapis de table, conçus dans la même matière, avec les mêmes couleurs fondamentales et dont le décor, sans abandonner le style traditionnel, serait d'une composition plus libre et surtout plus adaptée à l'ensemble du mobilier dont la broderie n'est qu'un des éléments.

La broderie de couleur en Bretagne se rénove déjà, du moins dans le choix des ornements. Dès la fin de la guerre, un artiste breton dont il faut retenir le nom, M. Henri Quilgars, a ouvert à Rennes un atelier pour la confection d'objets appliqués aux modes féminines bretonnes, plastrons, cravates, cocardes de chapeaux, ou aux objets d'intérieur (couvertures de théières, napperons, couvertures de livres, etc.). M. Quilgars, avec une patience et un souci d'érudition incontestables, a recueilli, dans la presqu'île de Guérande, de curieux motifs de broderies sur perles et, dans les diverses parties de la Bretagne, d'autres motifs empruntés à la décoration des missels, des monuments religieux ou du costume populaire. Le public parisien a pu constater combien cette tentative était originale en voyant une série d'échantillons dans la vitrine d'art breton qui figurait à la dernière exposition d'Art décoratif moderne du Musée Galliéra.

L'industrie de la dentelle, au contraire, est restée prospère. Elle trouve à la fois ses débouchés à l'étranger et dans le pays même, puisque les coiffes, guimpes et devants de corsages et manches brodées font encore partie du costume paysan... Un long article ne suffirait pas pour décrire la variété et le caractère artistique des coiffures de Bretagne. Qu'il nous suffise de dire que la plupart des coiffes de Basse-Bretagne sont brodées et que les dessins de ces broderies reproduisent



CALICE DE SAINT-JEAN-DU-DOIGT
(*La Bretagne Touristique.*)

généralement des motifs anciens empruntés à la flore du pays.

Tandis que la clientèle rurale, à quelques exceptions près, demeure fidèle aux motifs anciens, la clientèle des villes et de l'étranger, pour laquelle travaillent de nombreuses ouvrières bretonnes, impose des modèles de Bruges ou d'Irlande. Certaines régions sont mises en coupe réglée par des intermédiaires qui développent à outrance la main-d'œuvre féminine et se préoccupent surtout de faire exécuter du travail abondant et à bon marché.

Certains ateliers du pays réagissent heureusement contre ce dangereux courant qui tendait à faire d'eux de simples offices de copies d'après des modèles étrangers au pays. Si les ouvrières acceptent, elles aussi, des commandes pour Paris, du moins ne fournissent-elles que du point breton. Enfin, ces mêmes maisons désirent sincèrement varier leurs modèles et leur technique ; il ne leur manque parfois qu'un juste discernement dans les nouveaux dessins qui leur sont proposés. Citons, dans le Finistère, la maison Pichavant, de Pont-l'Abbé, qui expose à Paris, de temps à autre, des ouvrages remarquables par leur exécution parfaite et leur inspiration nouvelle ; les ateliers de M^{lle} de Lontay, à Lanriec, et quelques ateliers de Quimper, notamment celui de la maison Jacob, qui s'efforce avec succès de combiner pour les usages modernes les motifs des broderies populaires de Ploaré et Pont-l'Abbé.

Plusieurs de ces maisons ont exécuté récemment des modèles conçus dans une note moderne, par des élèves de l'École des Beaux-Arts de Nantes (nappes et napperons, rideaux, tentures, stores, robes et corsages) où l'on remarquait, à côté des types traditionnels, de nouveaux éléments décoratifs (algues, gui, etc.). Signalons enfin l'apparition de la broderie blanche ou écru sur toile bise, qui emprunte ses décors aux broderies de Pont-l'Abbé et peut se prêter à des applications nombreuses (linge de table et décoration d'ameublement).

Parmi les travaux à l'aiguille, l'ouvrage breton par excellence est la dentelle sur tulle, surtout pratiquée dans le Morbihan ; on lui reproche son aspect grêle et un peu pauvre ; pourtant les décors de fleurs, bien conçus et exécutés avec soin, donnent de bons effets dans cette matière... La broderie

sur tulle est surtout employée pour les collerettes et les guimpes ; elle est d'essence rustique et c'est pourquoi nous la préférons au filet, très pratiqué dans le Finistère, mais dont on trouve des variantes dans d'autres contrées.

Mobilier.

Le meuble constitue encore une des parties les plus importantes des arts industriels du pays. Malheureusement, l'industrie du meuble breton, qui a fourni dans le passé des œuvres si variées, est celle dont la déchéance est la plus profonde. A côté du meuble rustique, recherché par les antiquaires, pour les amateurs de l'étranger, nous avons vu, depuis cinquante ans, se débiter, pour le touriste peu connaisseur, une déplorable production, aussi mal construite que laidement décorée, qui peut, à elle seule, ridiculiser pour longtemps un pays dont les beautés avaient mille autres moyens de s'exprimer. Il faut donc oublier, quand on recherche les éléments de rénovation du meuble breton, toute la production, trop prospère, hélas ! d'une centaine de fabricants établis dans les principales villes de Bretagne et qui s'entêtent à mélanger le style Henri II et le décor gothique à des guirlandes de fleurs de pommier et à des joueurs de biniou.

Il faut remonter dans le passé, vers le mobilier du XVII^e siècle, celui des châteaux et des manoirs, puis s'arrêter longuement aux modèles des meubles de fermes que les menuisiers des bourgs exécutaient encore il y a quelque dix ans. Tous ces meubles révèlent un art à la fois raffiné et naïf, d'une qualité profondément originale. Les panneaux des coffres du XVI^e et du XVII^e siècle reproduisent, avec plus de cent ans de retard, des motifs gothiques interprétés à la manière bretonne ; on y retrouve ces entrelacs et ces arabesques extraordinaires, si chers au goût celtique et dont les traces accusent une ressemblance parfaite avec les ornements des missels irlandais du X^e siècle. Quant au meuble de ferme, il apparaît fruste et solide, orné, selon la région, ou de sculptures abondantes ou de fuseaux tournés à la main, dont la disposition imprévue et charmante rappelle que, dans cette province, les artistes inconscients étaient légion. Ne peut-on pas leur

donner ce nom, à ces sculpteurs ignorés qui savaient rehausser d'une fleur profondément tracée, ou d'un cœur aux quatre coins d'un panneau, les moulures simples d'un pan d'armoire, qui déroulaient sur un devant de lit clos un rameau de vigne piqué de raisins et d'oiseaux, et terminé aux extrémités par deux spirales, à ces menuisiers du Morbihan, qui, après avoir tourné dans le buis un millier de petits fuseaux, composaient uniquement la décoration d'un meuble en exécutant des roues à trois ou quatre rangs de fuseaux imitant les verrières des églises, à ces patients ouvriers qui, au lieu de sculpter les panneaux, les ornaient seulement de marqueteries curieuses découpées dans des racines de chêne?... Le meuble rustique, si riche de décor et si ferme de lignes, ne peut plus être fabriqué dans les mêmes conditions ; mais pour nos besoins modernes, n'aimerions-nous pas dans nos intérieurs ce banc fortement menuisé, aux lignes simples, et dont l'ornement, moins chargé, rappellerait pourtant, par l'interprétation d'un seul motif, le style de la région ?

Ne peut-on concevoir des formes moins élémentaires pour toutes les pièces du mobilier, des lignes plus souples, un décor plus varié emprunté à la flore locale, et faire naître ainsi tout un nouvel art, issu des anciens modèles, dont il ne se différencierait que par l'aspect général, et qui conviendrait à notre sensibilité d'aujourd'hui, sans trahir la qualité intime de son origine ?

Dans certains bourgs du Morbihan, du Finistère et des Côtes-du-Nord, la tradition du meuble rustique s'est perpétuée jusqu'à ces dernières années. Des menuisiers sculpteurs s'étaient acquis une grande renommée dans cette fabrication et, si le mot n'était pas trop ambitieux, nous pourrions dire qu'il y avait ainsi des écoles d'art campagnard ayant chacune sa formule et dont la guerre a sans doute dispersé les obscurs représentants ; c'étaient, dans le Haut-Morbihan, les menuisiers de Meslan, Le Faouët et Gourin, dont les chefs-d'œuvre étaient les lits clos à trois mille fuseaux décorés de charmantes marqueteries, admirablement bâtis, et qui sortaient de l'atelier après de longs mois d'ouvrage, entièrement exécutés à la main. C'étaient encore les artistes de Scaër et de Rostrenen, surtout sculpteurs, à l'imagination riche, qui, dédaignant l'austérité du meuble morbihannais, façonnaient

des lits ouverts, des armoires et des vaisseliers couverts d'arabesques, d'entrelacs, de fleurs et d'oiseaux, le tout rehaussé par des clous de cuivre. Ces artisans ne sauraient plus, aujourd'hui, contenter la clientèle des campagnes, car celle-ci, il faut le dire clairement, ne désire acquérir que le mobilier « à la mode », c'est-à-dire, le mobilier ridicule et disparate vendu par les marchands de la ville. Contre cette tendance, il sera fort difficile de lutter, car, ne l'oublions pas, tout concourt à la favoriser, la désertion des petits métiers, la crise de l'apprentissage et surtout l'inexistence d'un véritable goût public en matière artistique qui paralyse, dans nos plus belles villes de province, toute initiative pratique et régénératrice.

On se trouve alors réduit à admirer et à regretter la disparition d'apôtres isolés, de missionnaires tenaces dont le nom subsiste dans les provinces, mais dont les œuvres se dispersent et dont les préceptes s'évanouissent, parce que leurs compatriotes n'ont pu ou voulu soutenir et amplifier leur action. Un de ces précurseurs fut Ely-Monbet, sculpteur à Caurel (Côtes-du-Nord), qui a exécuté une série de mobiliers, issus de la véritable tradition bretonne, tout en révélant une conception originale et un style personnel. Ely-Monbet, capitaine d'infanterie, est mort en héros au début de la guerre ; il laisse, au sein de l'élite intellectuelle bretonne, le souvenir impérissable d'un artiste probe, épris de sa petite patrie et qui voulut, dans ses œuvres, en exprimer l'âme profonde.

Fer forgé. Dinanderie. Bijouterie.

Les forgerons de village ont imaginé jadis, en Bretagne, des grilles de portes, appuis de balcons et entourages de puits dont l'exécution est intéressante. Cependant aucun type vraiment original n'existe dans cette branche d'industrie.

Les intérieurs bretons ne comportaient guère d'objets en métal, en dehors des bassines, marmites et cuillers. Quant à la bijouterie populaire, il en existe quelques rares exemplaires, remontant à un demi-siècle, et dont le mérite principal était d'avoir été exécutés par un bijoutier du pays. M. Rivaud, un de nos meilleurs joailliers modernes, décédé

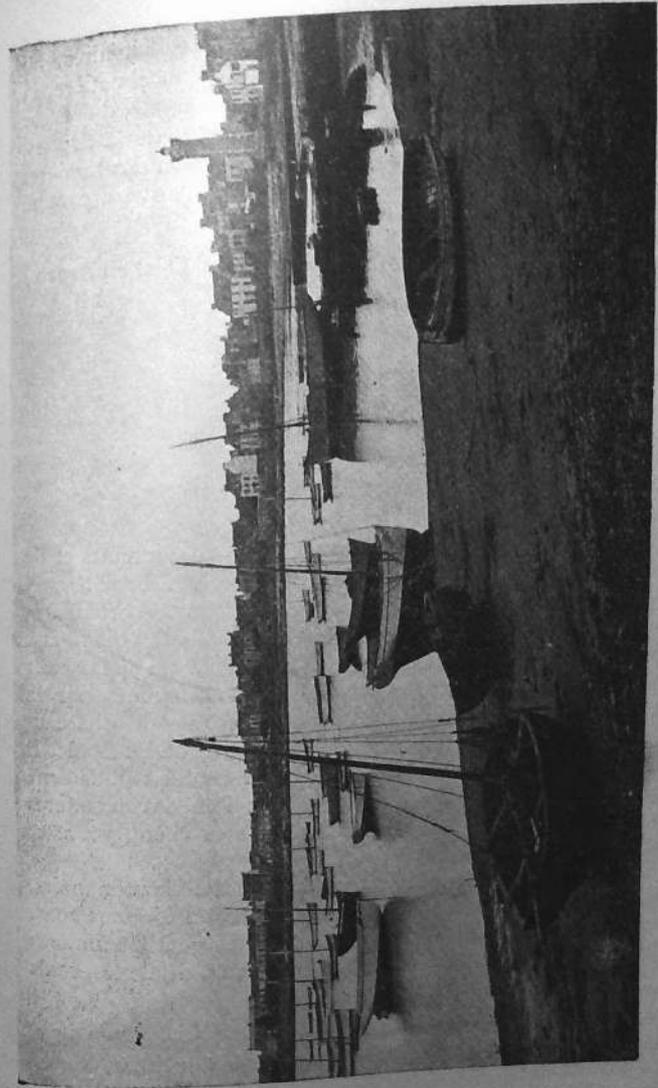
récemment, s'était appliqué à retrouver ces modèles ; il songeait depuis longtemps à enseigner, par la méthode directe, dans un atelier local, sur cette côte du golfe de Morbihan où il séjournait depuis de longues années, l'art du bijou et de la médaille aux gens du pays. Il y aurait, en effet, en Bretagne, pays des pardons et des grandes fêtes religieuses, un parti très intéressant à tirer de cette industrie d'art encore inexistante.

* * *

Quelles sont maintenant les perspectives ouvertes à l'art breton appliqué et quelles méthodes convient-il d'employer pour en activer la rénovation ?

Les perspectives sont nombreuses et très proches. Nous en avons noté quelques-unes, en traitant de l'architecture, de la bijouterie, du meuble. Le goût français du jour, instable, et le goût du public étranger, plus durable, réclament tous les produits d'art de nos provinces, pourvu qu'ils soient originaux et adaptés aux besoins actuels ; donc, le mobilier, la céramique, la broderie, la dentelle ne cesseront d'être demandés sur le marché industriel ; il ne faut pas qu'un pays comme la Bretagne où le bois abonde, où la main-d'œuvre peut être facilement recrutée, laisse prendre la première place par la Bavière ou la Bohême qui, avant la guerre, fabriquaient, pour l'exportation, des produits d'art nombreux et d'un souci artistique incontestable. Il est impossible que la Bretagne, si riche en traditions et en beautés de tout ordre, si riche d'âme aussi, ne puisse apporter sa contribution à l'élan artistique moderne.

Les moyens d'expression les plus directs de l'âme bretonne, aux yeux du public, sont la peinture décorative et la sculpture, et immédiatement deux noms de purs et nobles artistes nous viennent aux lèvres : Lemordant, dont les fresques de l'Hôtel de l'Épée, à Quimper, sont des œuvres fortes et belles, et Quillivic, dont les sculptures, frustes, mais émouvantes, incarnent des types d'humanité en même temps que des types admirablement représentatifs d'une région. Quillivic est l'héritier direct de ces sculpteurs bretons, imagiers de la pierre, dont les œuvres robustes, bien vivantes, mais dispersées au



KOSCOFF
(La Bretagne Touristique.)

cours des siècles, attestent, sur le front des calvaires, au porche d'une chapelle, ou dans l'enceinte d'un cimetière, la grandeur de l'art primitif, dédaigneux des fleurons, du décor et des fioritures, qui, dans la seule ordonnance des attitudes, par des plans larges et par la franche opposition des lumières et des ombres, dresse encore aujourd'hui ses statues, comme des symboles de la beauté immortelle.

(*L'Art français moderne*, n° 3. Paris, Crès, éd., 1920.)

LOUIS LE GUENNEC (1)

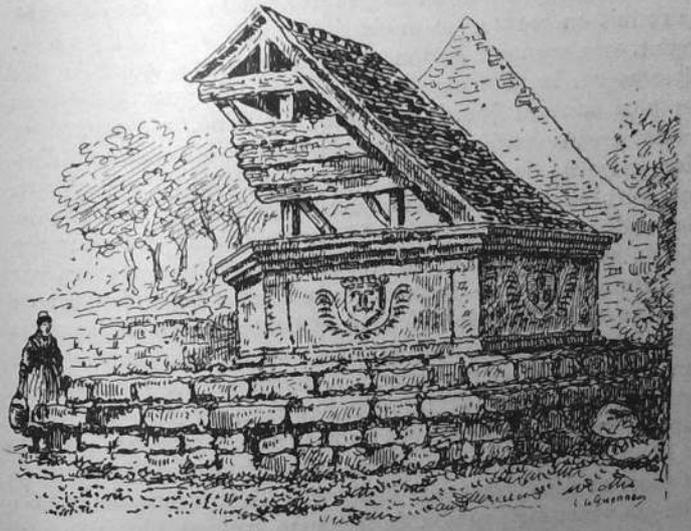
Au pays des vieux manoirs

La Basse-Bretagne est tour à tour, au gré des amants et de ses poètes, le pays des ajoncs d'or, des bruyères d'améthyste, des clochers de granit, des menhirs, des korrigans, du brouillard, de la mer tumultueuse, des pardons, des blondes filles aux jupes de velours, aux coiffes de fine dentelle... On se lasserait à vouloir cataloguer tous les qualificatifs attribués par la littérature contemporaine à la province natale de Chateaubriand, de Souvestre, de Luzel, de Le Braz et de Le Goffic. Il en est un pourtant qu'on ne lui a jamais, semble-t-il, décerné jusqu'ici, et qui fixerait d'un seul trait l'un des caractères les mieux accusés, les plus attachants de sa chère, grave et multiple physionomie.

La Bretagne est aussi et surtout la terre des vieux manoirs. Nulle part ailleurs, on ne reste frappé d'un tel foisonnement, d'une abondance si surprenante de petites gentilhommières vétustes, presque toutes déchuës, appauvries, délabrées, mais

(1) Louis LE GUENNEC, né à Morlaix, conservateur de la bibliothèque de Quimper, érudit, archéologue, dessinateur habile, auquel rien n'est étranger de ce qui concerne l'histoire du Léon et de la Cornouaille, a publié de nombreuses études dans les publications bretonnes.

encore hantées de l'esprit des anciens âges, touchantes dans leur dénuement, vénérables comme des aïeules qui ont beaucoup vécu, beaucoup éprouvé, beaucoup souffert. Si nombreuses apparaissent-elles en certains cantons, qu'on croirait volontiers que, par là, tout le monde était noble, et, de fait, Albert I^{er} le Grand parle d'un affranchissement collectif des habitants de Saint-Jean-du-Doigt, trêve de la grande paroisse de



PUITS DE GUENGAT. (Dessin de L. Le Guennec.)
(*La Bretagne Touristique*.)

Plougasnou, où, selon Cambry, on comptait, avant la Révolution, plus de deux cents maisons seigneuriales.

Dans cette région occidentale du Trégor, qui constituait l'ancien archidiaconé de Plougastel, les « noblesses » (*noblanc-zou*) converties en fermes se rencontrent à chaque pas. Entre Lanmeur et Locquirec, quatre croupes de collines, séparées seulement par un carrefour de ces jolis vallonnets bretons si riants et si frais, portent chacune son vieux manoir, encore flanqué, qui de son portail à créneaux, qui de sa tourelle en

poivrière, qui de son robuste colombier chevelu d'herbes folles, qui de son puits rond coiffé d'un dôme, tandis qu'à leur pied, tapis au long des vives eaux bruissantes, dans une pâle lumière d'émeraude, deux autres manoirs croulants, où des écussons sculptés et des statues de granit gisent pêle-mêle parmi les décombres, semblent épier d'en bas les confidences qu'échangent leurs vétustes voisins par-dessus les vallées.

Malgré l'unité relative de la construction qu'ils doivent aux conditions climatiques de la péninsule, à la nature des matériaux mis en œuvre, au mode de vie des gens qui les habitent, nos manoirs bretons n'en offrent pas moins la plus pittoresque, la plus expressive variété de type et d'aspect. Le plus souvent lourds et rudes de mine, ramassés, sans hauteur, sans hardiesse, leurs murailles trapues, faites d'assises inégales, de pierres de taille bizarrement emboîtées, de moellons informes aux tons chauds, sertis d'un mortier mêlé de paille et d'argile, s'ouvrent sur le monde extérieur par d'étroites portes aux architraves arrondies et moulurées, par des fenêtres barrées de meneaux en croix ou découpées en petits carreaux verdâtres à fond de bouteille, par des lucarnes abritées sous une visière d'ardoises ou un fronton de granit en hémicycle, et elles soutiennent de grands toits inclinés sur lesquels les lichens et les mousses marines ont brodé, en argent vert ou en or fauve, les plus capricieuses arabesques.

Toutefois, à qui sait chercher, voir et comprendre, de vrais trésors se découvrent que dissimulait l'apparence renfrognée de ces vieux logis ruraux de Bretagne, comparables à la race qui les édificia, et qui revêt fréquemment d'une âpre écorce d'innombrables délicatesses de cœur. C'est ici qu'il importe de ne point se laisser rebuter par un prime abord morose, mais que l'on doit fouiller, scruter, dépasser le maussade mur d'enclos, contourner le pignon recrépi, franchir l'entrée modernisée, interroger patiemment êtres et choses.

Cent trouvailles imprévues, et d'autant plus charmantes, récompenseront à l'envi un peu de constance. Là ce sera une porte gothique délicatement ciselée, fleurie comme un porche de chapelle ; plus loin, un portail Renaissance d'une belle ligne classique, au tympan armorié, aux vantaux d'ancienne menuiserie ; puis une svelte lucarne sommée d'un fleuron épanoui, ou bien une lourde gerbière au riche fronton courbé.

accosté de volutes et amorti par une urne godronnée, ou bien encore une immense cheminée à hotte et frise végétale, soutenue de consoles au galbe vigoureux ou d'étranges cariatides païennes.

Ailleurs, les degrés monolithes d'un escalier tournant vous conduiront à des paliers curieusement voûtés, à des chambres nues où flotte une odeur triste de passé, entre des murs moisissés, où s'effacent d'antiques fresques d'une gaucherie barbare, à de grands combles obscurs où l'on a sculpté jusqu'aux tirants et aux poinçons. Très souvent, une note militaire et martiale, évocatrice d'époques troublées : portail flanqué de barbicanes ou dentelé de créneaux, échauguette de veilleur formant nid d'hirondelle, batterie d'embrasures, pavillon couronné de mâchicoulis. Même les cours closes, pavées de petits galets luisants, recèlent parfois de beaux vieux puits couverts de dômes à colonnettes, de vasques montées sur piédouche, où l'eau jaillissante ne pleure plus son tintant et monotone refrain, des ruines d'oratoires domestiques avec leur béante fenêtre de chevet, enchâssant des morceaux d'azur dans les lobes mi-rompus de son réseau gothique.

A tout le moins, l'on peut goûter partout la saveur de quelque amusant détail : bonhomme cynique formant console, lansquenet Henri III drôlement accroupi sur la pente d'une chevronnière, blason aux étranges supports. Là où, par extraordinaire, l'archéologue n'aurait rien à glaner, l'artiste peut encore trouver amplement son compte. Que d'intérieurs d'une note admirablement archaïque et bretonne, sous les solives noircies d'une patine séculaire, quand la flambée de l'âtre rougeoie aux boiseries cirées des lits clos et qu'un furtif rai de soleil vient toucher les bassines de cuivre sur leur crédence ! Et, si l'on n'ose s'attaquer à de tels tableaux tout composés, que de croquis, de notations pittoresques, de jolies pages d'album, on cueille à son gré, du bout d'un crayon rapide, en explorant les plus humbles d'entre nos vieux manoirs : agencement fantaisiste de constructions s'épaulant l'une l'autre avec d'étonnants effets d'ombres portées ; enchevêtrement de toits gondolés et tortus, d'où émerge la souche d'une longue cheminée cantonnée de boules de pierre ; galerie aux gros piliers ronds supportant de leurs frustes tailloirs des ardoises mordorées, fleuries de valériane et de joubarbe ;

puits creusé dans la muraille d'une grange, sous une arcade armoriée : fontaine à l'édicule tout rongé de mousse ; porte cintrée encadrant de ses rudes moulures la grâce fraîche d'une jeune paysanne au franc regard.

Tel est encore, en dépit des démolisseurs et des vandales, l'aspect matériel de nos vieux manoirs. Quant à vouloir scruter leur âme, y réveiller les échos d'autrefois, retenir tant de légendes, de récits terribles, fantastiques ou malicieux, on ne saurait y prétendre que l'histoire de Bretagne à la main, car, depuis la fin du Moyen Age, elle est inscrite tout entière, en caractères de granit, sur ces vénérables logis où notre race abrita, des siècles durant, le meilleur d'elle-même : gentils-hommes de terroir conquérant leur noblesse à la pointe de l'épée, bourgeois enrichis par une vie d'aventureux négoce, d'intègre judicature, d'épargne et d'ordre, dignes paysans aisés siégeant aux « corps politiques » des paroisses. De ces manoirs sont partis les « archers en brigantine » que les canons de Doria fauchèrent à Saint-Aubin-du-Cormier, les soldats-matelots qui s'engloutirent avec Porsmoguer sur la *Cordelière*, les pauvres cavaliers dont se moquait Vauban et qui pourtant, à Camaret et à Saint-Cast, surent rejeter à la mer l'envahisseur. Fauconneaux et coulevrines ont besogné, pendant la Ligue, par ces meurtrières que l'herbe obture aujourd'hui, et l'ombre sanglante de Fontenelle hante encore ces salles dévastées qui le virent torturer si savamment ses victimes.

Là vivaient plus tard ces minces « gentilshommes à lièvre », ces « épées de fer », nobles en sabots, en veste de futaine, qui quittaient une fois leurs chats-huanteries pour aller aux tenues des États et y défendre, avec une opiniâtreté rageuse, les privilèges sacrés de la province, contre le Roi et ses intendants, lieutenants-généraux et gouverneurs. Là, de vieux murs sont toujours roussis des flammes de la révolte du Papier Timbré ; ils se souviennent d'avoir vu glisser dans l'ombre, errant et fugitif devant les dragons du Régent, le marquis de Pontcallec, d'avoir été criblés par la mousqueterie des « Bleus », répondant aux balles des chouans de Boishardy, d'Amphernet ou de Kerstrat. Là, les pavés des cours vibrent encore du martellement des danses chantées que menait toute la nuit, autour des feux de bivouac et des faisceaux de fusils, le barde guerrier Guillou ar Véry...

Il n'est pas jusqu'aux manoirs convertis en fermes ou en métairies dès le temps de Louis XIV par le hasard des partages, l'éloignement ou l'extinction des familles, qui n'exigent aussi notre intérêt et notre vénération. Ce furent les demeures de ces « honorables hommes », de père en fils, syndics, procureurs terriens et marguilliers de leurs paroisses, de ces clercs, poètes anonymes qui ont rimé laborieusement tant de mystères bretons aux massifs alexandrins, qui ont laissé s'envoler de leur cœur blessé tant de chansons et de sônes plaintifs ; de ces jeunes filles, héroïnes d'élégie, aussi fières, aussi belles que les demoiselles nobles, dont elles tenaient la place, et sachant, comme elles, souffrir d'amour jusqu'à la mort.

(*La Bretagne Touristique.*)

O.-L. AUBERT

Le château de Kerjean

Musée de l'Art Breton.

C'est au milieu de la cour d'honneur qu'il faut se placer pour admirer les lignes et l'ensemble de ce qui est demeuré intact de l'ancien château construit pour l'agrément de ses habitants, mais auquel ceux-ci voulurent donner, sans doute pour satisfaire aux goûts de l'époque, une apparence de forteresse.

Précédé de son perron couvert, le pavillon central a fière allure avec ses quatre étages, son pignon élancé, son haut comble d'ardoises sur lequel se détachent de belles fenêtres ornementées. Il fait dignement pendant à la galerie, dont les arcades harmonieuses semblent les voûtes d'un aqueduc créé par la fantaisie d'un munificent fermier général.

Dans l'angle, s'élève le puits vraiment curieux avec ses trois colonnes de granit qui soutiennent un dôme de pierre. Toute la partie droite du bâtiment principal a été ravagée par le feu, voilà de cela plus de deux siècles. Au sommet des

murs lézardés sont seuls restés debout les cadres de pierre des fenêtres qui se détachent tristement sur l'infini du ciel.

« Kerjean, nous dit M. Le Bras, son dévoué conservateur, forme avec les châteaux de Kergournadec'h, Tréflaouénan, et de Kérouzéré, qui est en Sibiril, une véritable triade, mais il l'emporte en splendeur sur les deux autres. D'ailleurs, de Kergournadec'h il ne reste plus que des pans de mur et des cheminées. Il fut incendié par la marquise de Molac elle-même qui désirait avoir, auprès de son mari, qui guerroyait au loin et voulait qu'elle demeurât chez elle, un prétexte de quitter Tréflaouénan et de se rendre à la cour.

« Pour son bel ensemble architectural », certains ont surnommé Kerjean le « Versailles breton ». Mais quand on regarde le savant projet de reconstitution établi par M. Chaussepied, on est de son avis : qu'il vaudrait mieux évoquer, en parlant de Kerjean, le château d'Anet, qu'Henri II fit bâtir, non loin de Dreux, pour Diane de Poitiers. Kerjean a d'ailleurs été construit avant Versailles, puisqu'il date, croit-on, de 1560, tandis qu'il est contemporain d'Anet, qui, lui, est de 1552 ; et il n'y a pas de doute que son architecte se soit inspiré du plan de Philibert Delorme. Aussi, est-ce l'un des spécimens les plus heureux que nous ayons en Bretagne du château à la française, caractérisé « par son corps de logis principal placé au fond, ses deux ailes et sa clôture d'entrée formant une cour d'honneur où se passait toute la vie intérieure des châtelains et de leurs gens ».

« Pour mieux affirmer la ressemblance avec Versailles, on a dit également que le parc qui entoure Kerjean a été dessiné par Le Nôtre. Rien ne le prouve, car si Le Nôtre avait dû tracer tous les jardins à la française qu'on lui prête, il n'eût pas suffi à la tâche. On a simplement voulu faire remarquer, en la circonstance, que le parc de Kerjean, qui s'étend sur plus de trois hectares, est digne de son château avec ses parterres, ses pelouses, ses allées, ses hautes futaies, son étang où l'eau coule d'une fontaine, qui évoque en petit la fontaine de Médicis, orgueil du Luxembourg parisien.

« Les travaux furent commencés par la chapelle et se continuèrent par les communs dont une partie a été détruite et bien mal reconstruite. Ces travaux durèrent assez longtemps et c'est ce qui explique la diversité des styles : le portique

Henri III, les campaniles Henri IV et le corps du logis qui est presque du Louis XIII. Ce château appartenait à la famille Barbier qui, bien que n'étant pas originaire du Leon, s'y était fixée, retenue par ses fonctions auprès des Rohan. C'est au xv^e siècle qu'Yves Barbier, seigneur de Lestorhan, acquit, par voie d'échange, le domaine de Kerjean, dont le possesseur était tributaire du comte de Maillé auquel il devait, tous les ans, porter à titre d'hommage « un œuf, placé sur un chariot traîné par quatre bœufs ».

« Kerjean n'était alors qu'un modeste manoir entouré de quelques bonnes terres. Yves Barbier eut de sa femme, Marguerite de Kersulguen, plusieurs enfants. Les deux aînés se nommaient Jean et Hamon. Hamon entra dans les ordres et devint chanoine de Leon, Nantes et Cornouaille, puis abbé commendataire de Saint-Mathieu-Fin-de-Terre. Il s'arrangea, dit M. Charles Le Goffic, pour accaparer les plus beaux bénéfices de Bretagne : il n'en laissait aucun qui ne fût supérieur à trois cents livres. Il capitalisa tellement, comme on dirait de nos jours, que, si l'on en croit l'abbé Manet, à son décès, « le pape se demanda si tous les abbés de Bretagne étaient morts le même jour ».

« Hamon Barbier, en thésaurisant comme il le faisait, n'avait qu'un but : mettre son neveu, Louis Barbier, fils de Jean, à même de construire « un château aussi vaste que magnifique ».

« Il eut cette grande joie de voir la réalisation de son rêve. Quand il mourut, les murs de l'enceinte, la chapelle, la galerie aux pilastres doriques et les beaux pavillons d'angle aux campaniles superposés étaient déjà édifiés.

« A l'intérieur on avait prévu des pièces immenses, des cheminées gigantesques, un escalier monumental, et aussi des réduits obscurs, des portes à hauteur d'estomac et un curieux escalier à double révolution descendant les caves, véritable casse-cou pour ceux qui voudraient s'y aventurer sans le bien connaître. Les propriétaires, on le voit, étaient dominés par cette double préoccupation : établir une demeure de plaisance fastueuse et assurer, en même temps, des moyens de défense intérieure. Ce n'était pas là une mesure inutile, car, pendant la Ligue et, plus tard, sous la Révolution, les cachettes et les réduits de Kerjean ne demeurèrent pas sans servir.

« Entre temps, les Barbier avaient fait établir leur noblesse. Ce n'est pas sans peine qu'ils y étaient parvenus. Les commissaires de la réformation des fiefs prétendaient qu'ils n'avaient aucun droit à se dire nobles. Mais, grâce à leur fortune, ils purent soutenir un procès long et onéreux, dont le jugement définitif leur donna gain de cause. »

* * *

Tout en nous documentant, M. Le Bras nous a conduit dans une salle du premier étage. Imaginez un caveau voûté, construit tout en granit, avec une seule fenêtre grillée par d'énormes barreaux de fer forgé et une cheminée carrée au large foyer, par lequel il semble devoir venir, même quand le feu est allumé, plus de vent que de chaleur. Les murs sont froids et nus et la porte qui donne accès dans la pièce est en cœur de chêne cuirassé d'appliches de fer. Nous avons l'impression d'être dans une prison. M. Le Bras, qui attendait notre question, nous répondit aussitôt :

— C'est la pièce où Françoise de Quélen, femme de René Barbier, en attendant le retour de son mari, enferma de trop empressés galants.

— Barberine ?

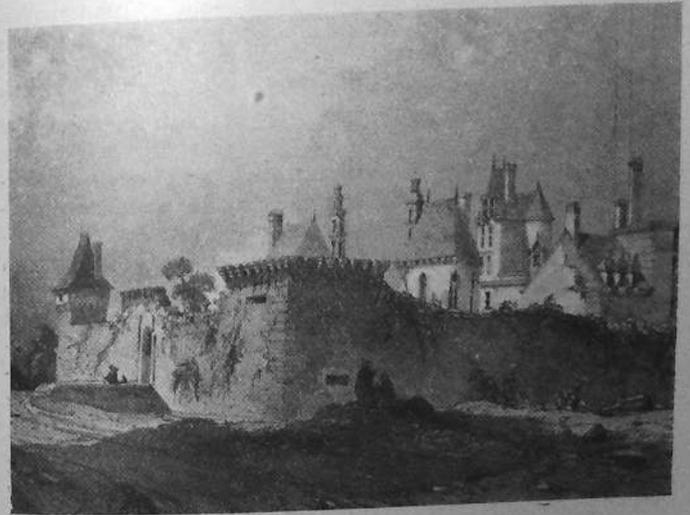
— Eh oui, la Barberine bretonne. Vous connaissez certainement son histoire qui a inspiré Musset. Je me demande, par exemple, pourquoi celui-ci a situé ses trois actes en Bohême et a transformé Catherine de Médicis en reine de Hongrie ? Il eût été beaucoup plus simple de placer l'aventure dans son véritable cadre, comme l'eût fait Emile Souvestre ou Charles Le Goffic...

« René Barbier s'était trouvé dans l'obligation de se rendre à la cour pour présenter ses hommages à la reine régente. Redoutant pour sa femme Françoise les longueurs du voyage, tous deux avaient, d'un commun accord, décidé que René seul s'en irait à Paris. Au Louvre, le seigneur breton fut reçu avec tous les honneurs dus à son rang, mais quand il vit dans quel milieu il se trouvait, parmi les aventuriers italiens et les cadets de Gascogne, il se réjouit fort de n'avoir pas exposé sa douce et fidèle Françoise à subir les libertés et les licences qui régnaient alors à la cour de France. Cependant, l'orgueilleuse

Catherine ayant appris que René était marié, lui demanda pourquoi sa femme ne l'accompagnait pas. Était-elle laide, difforme, ou craignait-il qu'elle ne lui fût enlevée ?

« Piqué au vif, René déclara que Françoise ne le cédaient rien en beauté aux plus jolies femmes de Paris et que sa vertu était à l'abri de toute entreprise.

« Les muguets et les fanfarons éclatèrent de rire devant l'affirmation de René. S'il avait autant confiance dans la



LE CHATEAU DE KERJEAN EN 1832
Dessin de Mayer, lith. de E. Cicéri.

fidélité de sa femme, c'est, pensaient-ils, que celle-ci n'avait pas besoin de beaucoup se défendre contre les galants ou qu'elle était bien gardée par des verrous solidement fermés. Parmi le groupe des rieurs, se trouvaient quatre gentilshommes connus de tout Paris pour l'audace souvent couronnée de succès dont ils faisaient montre vis-à-vis des femmes. Ils se nommaient de Belz, Bruc, Saint-Phar et Bombelles. Tous quatre déclarèrent avec fatuité qu'ils se chargeaient, en moins d'un mois, de venir à bout de la vertu de Françoise.

« — Je veux bien me prêter à l'expérience, leur répliqua René. Partez pour Kerjean et, dans un mois, je vous y retrouverai. Nous verrons alors, Messieurs, si vous avez aussi bien réussi que vous l'espérez. Dans la mesure compatible avec ma dignité, je favoriserai même votre entreprise, en donnant à chacun de vous une lettre qui lui assurera, chez moi, l'accueil que l'on réserve ordinairement à des amis.

« Aussitôt, les paris s'engagèrent pour ou contre la fin heureuse de l'aventure. De Belz paria son plus beau cheval, Bruc un diamant de grand prix, Saint-Phar tout le vin de sa dernière récolte et Bombelles mille écus.

« — Quant à moi, s'écria René Barbier, je suis prêt à mettre tout mon bien dans l'enjeu, tant je suis certain de ne point le perdre.

« Les quatre jeunes gens prirent en chœur la route de Morlaix, mais, dans cette ville, ils décidèrent de se rendre séparément chez Françoise Barbier. Quelques jours après, Bombelles envoyait au Louvre un messenger porteur d'un ruban bleu qui était celui dont Françoise se nouait les cheveux ; la semaine suivante, un autre courrier apportait, de la part de Saint-Phar, une épingle d'or, que René reconnaissait immédiatement pour être celle dont sa femme se servait pour attacher sa guimpe ; huit jours plus tard, de Bruc envoyait à la cour une boucle des cheveux de Françoise et, à la veille de la fin du mois, un sachet adressé par de Belz arrivait, contenant l'alliance de la jeune femme, où étaient gravés, à l'intérieur, les chiffres enlacés des époux.

« René avait accueilli les trois premiers envois sans sourciller, expliquant même leur venue par de plausibles raisons de confiance. Quand il vit la bague, il pâlit et trembla, non qu'il soupçonnât sa femme, mais parce qu'il redoutait qu'elle ne fût morte.

« Cependant, tout le monde se demandait ce qu'étaient devenus les quatre muguets, et René, pensant bien qu'il ne connaîtrait la clé de l'énigme qu'en rentrant chez lui, obtint de la reine, le mois écoulé, le droit de regagner Kerjean.

« La route de Paris à Bodilis lui parut à la fois bien longue et bien courte, car il se sentait le cœur en proie aux pires conjectures. Enfin, il arriva au bas de l'avenue et, bientôt, à la porte de son château. Il jeta les rênes de son cheval à l'un de

ses hommes, gravit rapidement le perron et gagna la grande salle du premier étage où Françoise, en l'attendant, comme chaque jour, tournait son rouet en récitant son chapelet.

« La jeune femme eut un cri de joie en apercevant René. Lui se garda de répondre par un cri semblable. Fronçant les sourcils, il demanda au contraire à sa dame d'expliquer les différents dons qu'elle avait pu faire à ses visiteurs successifs.



RETOUR DU MARCHÉ
(La Bretagne Touristique.)

« — Oh ! c'est très simple, répondit Françoise. Ces messieurs se sont présentés à moi, recommandés par vous, comme étant de vos amis. Dans votre lettre, vous me disiez de leur accorder tout ce que l'honnêteté permettait de ne pas leur refuser. Je leur ai donné, pour ne pas vous désobliger, tout ce que je croyais possible dans la limite des concessions permises. Quand ils ont eu obtenu, l'un mon ruban, l'autre mon épingle, le

troisième ma boucle de cheveux, — qui, je m'en doutais, irait vers vous, — ils m'ont demandé de leur accorder un rendez-vous. J'ai encore consenti et je leur ai remis la clé d'une certaine chambre bien voûtée, avec une fenêtre fortement grillée, dans laquelle on ne pénètre que par une lourde porte qui ne s'ouvre que du dehors. Tous quatre sont encore enfermés dans ce caveau et, pour occuper leurs instants et rattrapper le temps qu'ils m'ont fait perdre, je les emploie à filer de l'étope. Ils ont beau faire et beau dire, je les ai prévenus qu'ils ne recouvreraient leur liberté que le jour où vous voudriez bien la leur rendre.

« Ce disant, Françoise conduisit René vers les quatre larrons d'honneur, qui, en le voyant, le saluèrent comme un sauveur et de bonne grâce le reconnurent pour le vainqueur du pari qu'ils avaient eu la fatuité de lui tenir.

« Quand elle fut connue, l'aventure obtint à Paris le plus vif succès et valut à René Barbier d'être créé chevalier de l'Ordre et gentilhomme de la cour, puis, en 1618, par lettre patente, élevé au marquisat.

« Ce fut l'apogée de la gloire des Barbier. Les descendants de René et de la vertueuse Françoise ne leur ressemblèrent pas. Ils ne tardèrent pas à gaspiller, non seulement leurs revenus, mais encore à entamer leurs biens. »

En sortant de la pièce où la Barberine bretonne avait claquemuré ceux dont on a dit depuis :

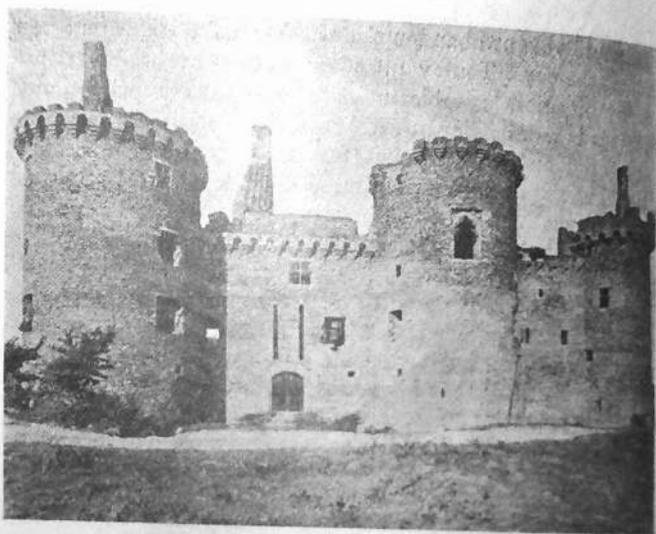
Ar c'hoent euz en incardeuret
A zo bet e Kerian savet,

M. Le Bras nous conduisit près de la grande cuisine et nous montra, à l'entrée de l'escalier casse-cou dont nous avons déjà parlé, un petit réduit secret, si bien dissimulé qu'il échapperait au flair des plus fins limiers. C'est là, sous la Révolution, que se cachèrent un jour et que furent découvertes, par la trahison d'une servante, les dernières descendantes des marquis de Kerjean, Suzanne de Coastancour et sa sœur, qui, conduites à Brest par Jean Bon Saint-André et condamnées à mort, périrent sur l'échafaud sans se départir une seule minute de leur morgue aristocratique.

Demeuré vide et abandonné, le château fut mis à mal par les gens du pays. Tout y fut saccagé, le vieux mobilier, les riches tapisseries, les tableaux et les vaisselles de prix furent emportés par des pillards. Kerjean, dont le Directoire avait d'abord ordonné la démolition, fut mis en vente comme bien national et acquis par un notaire, M. Le Tersac, qui le fit plus tard restituer à la famille Chrétien de Trévénéuc, dont les droits à la succession de la famille Coastancour furent établis et reconnus.

Devenu, par suite de divers mariages, propriété de la famille de Coatgoureden, Kerjean allait être vendu à des étrangers, quand, en 1911, M. Dujardin-Baumetz, sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts, l'acheta pour le compte de l'État. Et maintenant, en attendant sa restauration définitive, — et il serait à souhaiter, sur ce point, que le projet si bien compris de M. Chaussepied fût réalisé bien vite, — Kerjean est devenu le musée de l'art breton. Réjouissons-nous donc très sincèrement des nouvelles destinées de ce grand château « que les seigneurs Barbier, firent élever » et qui deviendra, grâce aux Amis de Kerjean, ce que M. Dujardin-Baumetz rêvait qu'il fût : « un autel patriotique élevé à la mémoire de la Bretagne ancienne et moderne. »

(*La Bretagne Touristique.*)



CHATEAU DE SUCINIO (façade sud)
(Archives du Touring-Club de France.)

CE QU'IL FAUT VOIR EN BRETAGNE

MONUMENTS ET CURIOSITÉS. — EXCURSIONS.

ABER-WRAC'H (L') (Fin.). — Petit port de pêche, à 36 kil. de Brest (voie ferrée); stat. baln. simple, dans un site sauvage. C'est dans l'estuaire de l'Aber-Wrac'h qu'il est question d'installer une usine maréomotrice.

Monument. — Ancien couvent de N.-D. des Anges (actuellement hôtel), fondé par Anne de Bretagne en 1507.

Excursions. — Lannilis; phare de l'île Vierge, le plus haut du monde (75 m.).

ANCENIS (Loire-Inf.). — Ch.-l. d'arr. de 3.492 h., sur la rive dr. de la Loire, à 298 k. de Paris (par voie ferrée).

Monuments et curiosités. — Eglise des xv^e et xvi^e siècles;

halles, surmontées d'un petit beffroi et adossées à l'hôtel de ville; ancien château, en partie des xv^e, xvi^e et xvii^e siècles; statue de Joachim du Bellay par Léofanti; Ancien couvent de la Davrays, transformé en caserne (xviii^e s.); Collège; Maisons anciennes; Pont suspendu de 500 m. de long.

Excursions. — Ingrandes; Montrelais; Varades; Saint-Florent-le-Vieil; Champtoceaux; Oudon; Clermont-sur-Loire; et, en général, toute la vallée de la Loire.

ARGOL (Fin.). — Bourg de 1.311 h., à 20 k. N. O. de Châteaulin.

Monuments et curiosités. — Eglise gothique et Renaissance; Arc de triomphe (1659) avec statue équestre du roi Grallon; croix à personnages; ossuaire (1665).

ARZANO (Fin.). — Ch.-l. de c. de 1.839 h., à 9 k. de Quimperlé, entre les vallées de l'Ellé et du Scorff. Brizeux, élevé au presbytère d'Arzano, a placé dans cette région les divers épisodes de son beau poème de Marie.

Monuments et curiosités. — Eglise (maître-autel du xvi^e s.); dans la vallée du Scorff, près du pont de Kerlo, médaillon de Brizeux, enchâssé dans un bloc de granit.

À consulter. — BRIZEUX: Choix de Poésies (Vald. Rasmussen, édit. Paris).

AUDIERNE (Fin.). — Port

de pêche très animé, à 25 k. de Quimper; commune de 4.196 h.; station balnéaire et touristique, à l'embouchure du Goyen; site pittoresque. Terminus du chemin de fer d'intérêt local et point de départ de nombreux services d'autos et de voitures pour la Pointe du Raz (à 15 k.). Pêche et conserves de sardines.

Monuments et curiosités. — Ancienne église (xv^e s.); Ossuaire gothique; Maisons du xvi^e s.

Excursions. — Ruines des châteaux de Kernabon et du Petit Ménez; Pointe de Lervily (2 k.); Anse du Cabestan (3 k.); Eglise de Saint-Tugean du xvi^e s. (5 k.); Pardon de Saint-Tugean, le dimanche précédant le 24 juin; Pointe du Raz (15 k.), le « Gœboœum Promotorium » de Ptolémée, une des merveilles naturelles de la Bretagne, puissant éperon rocheux dans un site d'une sauvagerie impressionnante. A droite, la Baie des Trépassés. Au large, l'île de Sein et le phare d'Ar-Men; Pointe du Van; Pointe de Kastel-Meur, etc.

AURAY (Morb.). — Ch.-l. de canton de 7.154 h., à 585 k. de Paris, 19 k. de Vannes. Petite ville pittoresque, sur la rivière le Loch qu'elle domine du haut d'un coteau escarpé. Sur l'autre rive, le petit port de Saint-Goustan. Centre important d'ostréiculture; 300 parcs au long de la rivière d'Auray, qui va se jeter dans la Mor-Bihann (petite mer). C'est aux envi-

rons d'Auray qu'eut lieu, en 1364, la bataille décisive de la guerre de succession de Bretagne, entre Jean IV et Charles de Blois. Plus tard, un millier d'émigrés, faits prisonniers par Hoche à Quiberon, en 1795, devaient être fusillés au même endroit (Champ des Martyrs).

Monuments et curiosités.

— *Belvédère de la promenade du Loch* (1727), d'où l'on découvre un splendide panorama ; *Eglise Saint-Gildas*, gothique et Renaissance ; *Eglise Saint-Goustan* (XV^e et XVI^e s.) ; ancienne *Eglise du Saint-Esprit* ; *Hôtel de ville* du XVIII^e s. ; *Chapelle du Père Eternel* ; *Maisons du XV^e s.*, au faubourg Saint-Goustan.

Excursions. — *Chartreuse d'Auray* (Mausolée des Emigrés) ; *Champ des Martyrs* (chapelle expiatoire) ; *Kerléano* (mausolée de Georges Cadoudal, né à cet endroit en 1769) ; *Sainte-Anne d'Auray*, à 7 k. (voir ce nom) ; *Vallée du Loch* ; *Plougoumen* (dolmen du Rocher, mon. hist.) ; *Locmariaquer*, à 13 k. (voir ce nom) ; *Carnac* ; *Quiberon* ; *Le Bono* ; *La Morbihan* et ses îles ; *Vannes*, etc.

BATZ (île de) (Fin.).

— A 3 k. de Roscoff (voilier ou vedette automobile), longue de 4 k., large de 1 k. ; 2.520 h. Du sommet du phare, vue admirable.

Monuments et curiosités.

— *Eglise* (à voir *l'étoile de Saint-Pol*) ; *chapelle romane du Pénity*.

BAULE (La) (Loire-Inf.).

— Station balnéaire réputée de la presqu'île guérandaise (Côte d'Amour), à 16 k. de Saint-Nazaire ; 3.133 h. Beaux bois de pins. Grande plage de sable fin s'étendant sur plusieurs km. vers Pornichet et le Pouliguen.

Monuments et curiosités.

— *Menhir* (mon. hist.) près du bourg d'Escoublac.

Excursions.

— *Bois d'Amour* ; *Château de Careil* ; *Pornichet* ; *Guérande* ; *Le Croisic* ; *Le Pouliguen* ; *Batz* ; *la Grande Brière*.

A consulter.

— A. DE CHATEAUBRIANT ; *La Brière*, roman.

BEG-MEIL (Fin.).

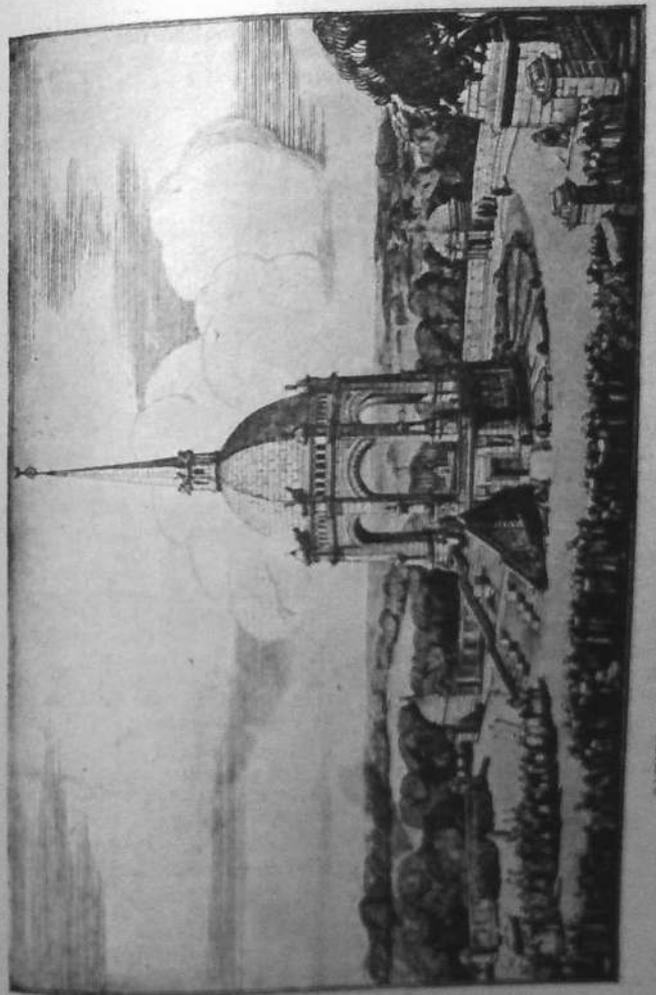
— Station balnéaire très fréquentée à 21 k. de Quimper ; plage de sable fin.

Excursions.

— *Pointe de Moustierlin* ; *Bénodet* ; *Couarnou*.

BELLE-ISLE-EN-MER

(Morb.). — A 15 k. de Quiberon (45 min. par vapeur, service quotidien). Services réguliers de Lorient, Auray, Vannes, Le Croisic, Le Pouliguen, Saint-Nazaire et Nantes. La plus importante des îles bretonnes, longue de 17 k., avec une largeur variant de 5 à 9 k. Haut plateau schisteux, d'une élévation moyenne de 40 m., altitude maxima de 63 m. Population de 6.673 h., 4 communes (Le Palais, Sauzon, Bangor, Locmaria), 130 hameaux. Jolis vallons, bien abrités, avec une végétation abondante et



SAINTE-ANNE D'AURAY. — MONUMENT AUX MORTS BRETONS
(La Bretagne Touristique.)

méridionale. Falaises grandioses, déchiquetés par la mer.

Monuments et curiosités. — Citadelle du Palais (1572); Porte Vauban et Porte de Bangor, au Palais; Château Fouquet; Fort et château de Sarah-Bernhardt, à la Pointe des Poulains; Grand Phare.

Excursions. — Pointe de Taillefer; Pointe des Poulains; Côte Sauvage; Grottes de l'Apothicaire, du Talud, des Cormorans; Port Donant; Port Coton, Port de Goulphar; Pointe de Saint-Marc; plages de Bordadoué, des Grands-Sables, etc.

A consulter. — FLAUBERT: *Par les champs et par les grèves.*

BÉNODET (Fin.). — Petit port sur l'estuaire de l'Odé; 1.346 h.; station balnéaire; plage de sable fin.

Monuments et curiosités. — Dans l'église moderne, *chœur* du XIII^e s.

Excursions. — Mer Blanche; Pointe de Moustierlin; Fouesnant; Locudy.

BINIÉ (C.-du-N.). — Port de pêche de 2.223 h., à l'embouchure de l'ic; station balnéaire familiale, à 1¼ k. de Saint-Brieuc.

Excursions. — Vallée de l'ic; chapelle N.-D. de la Cour (xv^e s.); chapelle de Saint-Pabu (xv^e s.).

BODILIS (Fin.). — A 6 k. de Landivisiau; 1.661 h.

Monuments et curiosités. — Eglise gothique des xvi^e et xvii^e s. (rétables avec personnages et bas-reliefs; stalles sculptées).

Excursions. — Comme pour Landivisiau.

BOURG-DE-BATZ (LE) (Loire-Inf.). — Bourg de 1.982 h., à 3 k. du Croisic station balnéaire fréquentée.

Monuments et curiosités. — Eglise Saint-Générolé (xv^e s., restaurée), tour de 60 m. (vue très étendue); Musée de costumes et intérieurs de paludiers; ruines de la chapelle N.-D. du Mârier (xv^e s.).

Excursions. — Les mêmes que pour le Croisic.

BRÉHAT (C.-du-N.). — Ile pittoresque, au large de Paimpol. (Services de vedettes). L'île mesure 3 km. 5 du N. au S.; 980 h. Climat très doux. Pêche du homard et de la langouste.

Monuments et curiosités. — Eglise ancienne, remaniée aux xvii^e et xviii^e s.; Phare du Paon.

Excursions. — Anse de la Corderie; visite de l'île.

BREST (Fin.). — Ch.-d'arr. du Finistère et du 2^e arr. maritime, à 623 k. de Paris. 67.861 h. Port de guerre et du commerce de première importance, à l'embouchure de la Penfeld, sur une rade sûre et abritée, encadrée de hauteurs décou-

pées et pittoresques. Centre d'excursions.

Monuments et curiosités. — Château de Brest, un des plus remarquables du genre, où toutes les époques se sont superposées depuis le primitif castellum romain dont on retrouve les assises; Eglise Saint-Louis (xvii^e-xviii^e s.); Pont Tournant (1861); Port militaire et Arsenal; Cours d'Azot; Musée; Promenade des remparts. En rade, visiter l'escadre.

Excursions. — Plages de Saint-Marc (3 k.) et Sainte-Anne du Portsic (5 k.); Saint-Renan (17 k.); Pointe Saint-Mathieu; Le Conquet (23 k.); Pointe de Corsen; Lanildut; Porspoller; Ploudalmézeau; Portsall; Lannilis; L'Aber-Wrac'h; Plougastel-Daoulas; Morgat et la Presqu'île de Crozon; Iles Molène et d'Ouessant, etc.

A consulter. — G. FLAUBERT: *Par les champs et par les grèves*; P. LEVOT: *Brest sous la Terreur*; A. DU CHATELLIER: *Brest et le Finistère sous la Terreur*.

BRIGNOGAN (Fin.). — Station balnéaire fréquentée, à 30 k. de Landerneau (ch. de fer du Finistère). Rochers pittoresques.

Monuments et curiosités. — Le Men-Marz (pierre du Miracle), beau menhir haut de 8 m. (à 1 k.); chapelle Pol, observatoire, calvaire du xvi^e s. (à 2 k.).

Excursions. — Lannilis; L'Aber-Wrac'h; Plouguerneau, pointe de Kelerdut.

CAMARET (Fin.). — Port de pêche, 3.528 h., à 9 k. de Crozon (ligne de Châteaulin à Camaret); station balnéaire dans un site pittoresque; belles falaises; rocs sauvages; jetée naturelle ou Sillon de Camaret.

Monuments et curiosités. — A l'extrémité du Sillon de Camaret, château de Vauban et chapelle N.-D. de Roc'h-Amadour (bâtie en 1512, incendiée en 1910, reconstruite dans son aspect ancien); église du xviii^e s.

Excursions. — Pointe, fort et grotte de Toulguet, Pointe de Pen-Hir et Tas-de-Pois; pointe des Espagnols (2 k. N.-E.).

CANCALE (I.-et-V.), ch.-l. de c. de 6.340 h., à 15 k. de Saint-Malo. Petit port de pêche célèbre par ses huitres et par son « Rocher ». Falaises élevées d'où l'on découvre toute la baie du Mont Saint-Michel. Port pittoresque. Plages de Port-Briac, Port-Pican et Port Mer.

Monuments et curiosités. — Ancienne église en ruines.

Excursions. — Pointe de la Chaîne, Pointe du Grouin, Mont-Saint-Michel; Saint-Malo; Dinard; Dinan; la Rance, etc.

CARANTEC (Fin.). — Bourg de 2.105 h.; station balnéaire familiale, à 13 k. de Morlaix.

Excursions. — Château du Taureau (xvi^e s.), construit sur un rocher à fleur d'eau, à l'embouchure de la rivière de Mor-

laix (2 k. 5 N.-E.) ; *Ile de Callot* (chapelle Notre-Dame) ; bois et pointe de *Pen-Lan* ; *Trégastel-Primel* (24 k.) ; *Saint-Pol-de-Leon* (13 k.).

CARHAIX (Fin.). — Ch.-l. de c. de 4.115 h., à 141 m. d'alt. Très vieille ville datant de l'époque gauloise, capitale des *Osismii*, connue et fortement occupée par les Romains sous le nom de *Vorgium*. Sept voies romaines y convergeaient. Belle vue sur les Montagnes Noires. Centre d'excursions.

Monuments et curiosités. — Nombreux vestiges romains : restes d'un *aqueduc*, etc. ; *Eglise de Plouguer* (XII^e s.) ; *Eglise St-Trémeur* (XVI^e s.) ; *Statue de La Tour d'Auvergne*, par Marochetti ; *Monument aux Morts*, par Quillivic ; *Pont Gaulois* (2 k. 5).

Excursions. — *Le Huelgoat* (voir ce nom) ; *St-Herbot* ; *Poullaouen* (mines) ; *Maël-Carhaix* ; *Rostrenen* ; *Forêt de Laz* ; *Gourin* ; *Châteauneuf-du-Faou* ; *Pleyben* (calvaire et église remarquables) ; Site des *Kragou* ; *Roc'h Trévèzel* ; *Mont St-Michel d'Arez* (point culminant de la Basse-Bretagne, splendide panorama), etc.

A consulter. — LA TOUR D'AUVERGNE : *Histoire de Carhaix* ; P. HÉMON : *Carhaix et son district pendant la Révolution*.

CARNAC (Morb.). — Commune de 3.041 h., célèbre par ses monuments mégalithiques qui ont depuis longtemps

exercé les facultés imaginatives des archéologues.

Monuments et curiosités. — *Tumulus St-Michel* (cryptes souterraines, vue admirable du sommet) ; *Alignements de menhirs du Ménéac*, du *Petit Ménéac*, de *Kermario*, de *Kerlescan*, etc. ; *Dolmens de Keriavel*, *Mané-Kerioned*, *Runesto*, *Rondossecc*, *Kergavat*, etc. ; *Eglise et fontaine St-Cornély* (XVII^e s.) ; *Musée Miln*.

Excursions. — *Plouharnel-Carnac* ; *Erdeven* (monuments mégal.) ; *Rivière d'Étel* ; *Quiberon* (voir ce nom) ; *La Trinité-sur-Mer* ; *Locmariaquer* ; *Auray* ; *Lorient* ; *Vannes*.

A consulter. — FLAUBERT : *Par les Champs et par les Grèves*.

CHATEAUBRIANT (Loire-Inf.). — Ch.-l. d'arr. de 7.989 h., à 356 k. de Paris, dans la jolie vallée de la Chère.

Monuments et curiosités. — *Ruines du Vieux Château* (XI^e s.) et *Château-Neuf*, Renaissance, de 1525 (mon. hist.) ; *Ancienne porte de ville et vestiges de l'enceinte* ; *Maisons des XV^e-XVI^e s.* ; *Eglise St-Jean de Béré* (1114) ; *Eglise St-Nicolas*, gothique moderne.

Excursions. — *Pouancé* ; *Étang et Château de St-Aubin* ; *Soudan* ; *Rougé* ; *Forêt de Teillay* ; *Landes d'Ercé* ; *Bain-de-Bretagne* ; *Maure-de-Bretagne*.

CHATEAULIN (Fin.). — Ch.-l. d'arr. de 3.766 h., à 31 k. au N. de Quimper, dans la pitto-

resque vallée de l'Aulne (canal de Nantes à Brest). Centre d'excursions.

Monuments et curiosités. — *Ruines d'un château* ; *Chapelle Notre-Dame* (XV^e s.) ; *Croix de pierre à personnages*, dans le cimetière entourant cette chapelle ; sur la vallée, beau viaduc du chemin de fer.

Excursions. — *Chapelle de Kergoat* (12 k.) ; *Locronan*, à 16 k. (église intéressante, célèbre pardon, dit « Troménie ») ; le *Menez-Hom*, à 13 k., un des points culminants de la région (splendide panorama) ; *Ste-Anne-la-Palud* (grand pardon, le dernier dimanche d'août) ; *Châteauneuf-du-Faou* ; *Pleyben* ; *Mont St-Michel d'Arez* et *marais de Braspartz* ; *Rumengol* ; *Forêt du Craïou* ; *Abbaye de Daoulas* (mon. hist.) ; *Abbaye de Landévennec* ; *Presqu'île de Crozon*.

A consulter. — A. LE BRAZ : *Au Pays des Pardons*.

CHATEAUNEUF-DU-FAOU (Fin.). — Ch.-l. de c. de 3.988 h., à 28 k. de Carhaix, bâti sur une colline de la rive droite de l'Aulne (vue magnifique sur les Montagnes Noires). Centre d'excursions. Pardon, dernier dimanche d'août.

Monuments et curiosités. — *Eglise* (moderne) ; *chapelle N.-D.-des-Portes* (moderne), but de pèlerinages.

Excursions. — *Forêt de Laz* et *Montagnes Noires* ; *Monts d'Arrée* ; *Spézet* (chapelle N.-D. du *Cran*, XVI^e s., beaux vitraux).

CHATELAUDREN (C.-du-N.). — Ch.-l. de c. de 1.182 h., à 17 k. O.-N.-O. de Saint-Brieuc.

Monuments et curiosités. — *Chapelle N.-D. du Tertre* (XIV^e-XVI^e s.) ; *église Saint-Magloire* (rétable d'autel sculpté par Corlay, mort à Châteaudren en 1776).

Excursions. — *Plouagat* (menhir avec inscription) ; *Goudelin* (Chapelle N.-D. de l'Isle).

CLÉDEN-POHER (Fin.). — A 10 k. de Carhaix ; 1.754 h.

Monuments et curiosités. — *Eglise* (XV^e-XVI^e s.) ; *Chapelle-ossuaire* du XVI^e s. ; *calvaire* à personnages (1575).

Excursions. — *Spézet* ; *Châteauneuf-du-Faou* ; *Pleyben*.

CLISSON (Loire-Inf.). — Ch.-l. de c. de 2.777 h., à 27 k. de Nantes, bourg agreste au confluent de la Maine et de la Sèvre Nantaise. Jolies vallées, aux eaux claires dominées par d'imposantes ruines féodales.

Monuments et curiosités. — *Ruines du château* (mon. hist.) ; *Garenne Lemot*, parsemée d'objets d'art ; *Garenne Valentin* ; *Eglise Notre-Dame* (roman moderne) ; *Eglise de la Trinité*, romane et ogivale.

Excursions. — *Vallées de la Sèvre et de la Moine* ; *Château et marais de Goulaine* ; *Château de Tiffauges* ; *Lac de Grandlieu* ; *Forêt de Mache-coul*.

A consulter. — FLAUBERT : *Par les Champs et par les Grèves*.

COMBOURG (I.-et-V.). — Ch.-l. de c. de 4.619 h., à 419 k. de Paris, 17 k. de Dol, célèbre par son château, des XVI^e-XV^e s., qui mire ses tours crénelées dans un vaste étang, et par le souvenir de Chateaubriand qui y passa son enfance.

Monuments et curiosités. — Château; Maisons du XVI^e s.

Excursions. — Etang et château de Trémigon; Ruines de la Roche-Montbourcher; Dolmen de la « Roche-aux-Fées », en Tressé.

A consulter. — CHATEAUBRIAND : *Mémoires d'Outre-Tombe*; FLAUBERT : *Par les Champs et par les Grèves*.

CONQUET (LE) (Fin.). — Port de pêche, 1.972 h., à 23 k. O. de Brest (tram électr.); station balnéaire fréquentée.

Excursions. — Presqu'île de Kermorvan; pointe de Saint-Mathieu (4 k. 5); Lanildut; l'Aberildut; Porspoder; Port-sall-Kersaint; Ploudalmézeau; île Molène; île d'Ouessant.

CONCARNEAU (Fin.). — Ch.-l. de c. de 5.995 h. Port de pêche important, sur la baie de la Forêt. Conserves de sardines et de thon.

Monuments et curiosités. — Ville Close, entourée de remparts des XIV^e-XVII^e siècles (mon. hist.); Eglise St-Guénolé (1830).

Excursions. — Musée du château de Kerioulet (1 h. 5); La Forêt; Fouesnant; Beg-Meil; Bénodet; Iles Glénans; Pont-Aven; Rosporden; Quimperlé;

Quimper; Pont-T'Abbé; Penmarc'h.

CROISIC (LE) (Loire-Inf.). — Ch.-l. de c. de 2.368 h., à 25 k. de St-Nazaire. Port de pêche et de commerce.

Monuments et curiosités. — Anciennes chapelles St-Goustan (mon. hist.) et du Crucifix; Maisons anciennes; Eglise N.-D. de Pitié (mon. hist.).

Excursions. — Mont-Lenigo; Presqu'île de Bats; Guérande; La Baule; Savenay; La « Brière »; Plage de Port-Lin; Grande Côte; Hôpital Maritime de Pen-Bron; Belle-Ile-en-Mer.

CROZON (Fin.). — Ch.-l. de c. de 7.454 h. et principale commune de la presqu'île du même nom. 34 k. de Châteaulin, 5 k. du Fret où abordent les bateaux de Brest. Centre d'excursions.

Monuments et curiosités. — Rétable de 1602 dans l'église; Maisons du XVII^e s.; aux environs, Alignements de Ti-ar-C'Hure (mon. hist.).

Excursions. — Grottes de Morgat; Sanctuaires druidiques de Kercoelleoc'h (mon. hist.) et de Landaoudec; Camp retranché de Kellern; « Tombeau d'Artus »; Pointes de Roscanvel, du Toulanguet, de la Chèvre; falaises et « château » de Dinant; Landévennec.

DAOULAS (Fin.). — Ch.-l. de c. de 995 h., à 32 k. S.-E. de Brest, au fond de l'estuaire de la rivière de Daoulas.

Monuments et curiosités. — Eglise romane (XII^e s.); dans cimetièrre, porche du XVI^e s. surmonté d'un clocher; cloître du XII^e s.; oratoire de N.-D. des Fontaines.

Excursions. — Plougastel-Daoulas; Irvillac; Pointe et îlots du Binde; Runléo (menhir); L'Hôpital-Camfrout; Dirinon (église goth., chapelle et tombeau de Sainte-Nonne).

DINAN (C.-du-N.). — Ch.-l. d'arr. de 10.002 h., à 450 k. de Paris; anc. ville fortifiée, close d'une belle ceinture de remparts dominant la Rance de 75 m. Sites remarquables. Centre d'excursions.

Monuments et curiosités. — Promenade des remparts; Château (converti en musée); Eglises St-Malo (1490) et St-Sauveur (XII^e et XV^e s.); Couvent des Cordeliers; Tour de l'Horloge (mon. hist.); Vieilles maisons; Jerzual, etc.

Excursions. — Vallée de la Rance; Lehon; Vallon de l'Argentel; La Chênaie (anc. résidence de La Mennais); Manoirs de la Coninnais; Ruines de la Garaye et de Montafilant; Corseul (ruines romaines); Château et forêt de Coëtquen; Château de Combou; Dinard et St-Malo, par la Rance, etc.

DINARD (I.-et-V.). — Ch.-l. de c. de 8.895 h., à 482 k. de Paris, sur la rive gauche et à l'embouchure de la Rance, en face Saint-Malo et Saint-Servan. Ville balnéaire la plus mondaine de Bretagne. La

« Perle de la Côte d'Emeraude ». Site admirable. Climat d'une douceur exceptionnelle, « le plus égal d'Europe ». Station d'été et d'hiver. Importante colonie d'hivernants britanniques. Casinos. Balnéum. Sports. Centre de tourisme.

Monuments et curiosités. — Maison du Prince Noir; Manoir du Prieuré (restauré).

Excursions. — La Vicomté (2 k.); Saint-Malo; Saint-Servan (Aleth); Saint-Lunaire; Saint-Briac; Le Guildo; Saint-Cast; Sables d'Or; Cap Fréhel; Erquy; Val-André; Josselin; Vallée de la Rance; Dinan; Dol; Combou; Mont Saint-Michel; Jersey, etc. (Nombreux services, en été, pour toutes ces excursions).

DOL (I.-et-V.). — Ch.-l. de c. de 4.527 h., à 433 k. de Paris; vieille cité pittoresque, ancien évêché jusqu'à la Révolution (métropole archiépiscopale et primatiale, sous Nominé, roi de Bretagne, et ses successeurs).

Monuments et curiosités. — Cathédrale St-Samson, du XIII^e s. (mon. hist.); vieilles maisons.

Excursions. — Mont-Dol et Marais de Dol; Menhir du Champ-Dolent; Château et Etang de Beaufort; Château de Landal; Mont Saint-Michel; Cancale; Saint-Malo; Dinard; Dinan.

DOUARNENEZ (Fin.). — Ch.-l. de c. de 11.290 h., à 24 k. de Quimper; principal port sardinier de la région, sur une baie admirable, bordée

au N. et à l'E. par les falaises de la presqu'île de Crozon et les contreforts des Montagnes Noires. Centre de tourisme.

Monuments et curiosités. — *Eglise Sainte-Hélène*, du XVI^es. (remaniée).

Excursions. — *Ile Tristan*; *Tréboul*; *les Sables-Blancs*; *Ploaré*; *plage du Riz*; *Audierne*; *Pointe du Raz*; *Ménez-Hom*; *Pardons de Sainte-Anne-la-Palud*; *Rumengol*; *Le Juch*; *Locronan*; *Chapelle de Kergoët*.

A consulter. — A. LE BRAZ: *Au Pays des Pardons*.

ELVEN (Morb.). — Ch.-l. de c. de 3.432 h., à 555 k. de Paris et 11 k. de Vannes (voie ferrée).

Monuments et curiosités. — *Tour d'Elven* ou *forteresse de Largoët* (mon. hist.); *Manoir de Kerlo*, ancienne résidence du philosophe Descartes.

Excursions. — *La Vraie-Croix*; *Saint-Nolff* (chapelle Sainte-Anne, du XV^e s.); *Trédion*; *château de Callac*.

ERQUY (C.-du-N.), petit port de 2.991 h., à 27 k. de Lamballe; station balnéaire modeste.

Excursions. — *Camp de César*; *C.-p. d'Erquy* (3 k. N.-O.); *Plage de Lourtoué*; *Grotte de Galimoux*; *Bois et plage du Guen ou de Lanruen* (3 k. N.-E.); *Sables-d'Or* (6 k. 5).

ÉTABLES (C.-du-N.). — Ch.-l. de c. de 1.996 h.; station

balnéaire familiale, à 19 k. de Saint-Brieuc (ch. de f. des Côtes-du-Nord).

Excursions. — Voir: *Saint-Quay-Portrieux*.

FAOU (LE) (Fin.). — Ch.-l. de c. de 1.112 h., à 19 k. N.-N.O. de Châteaulin, à l'extrémité de la rade de Brest.

Monuments et curiosités. — *Eglise* du XVI^e s.; *Chapelle St-Joseph* (1541); *maisons anciennes*.

Excursions. — *Landevennec*; *Rumengol*.

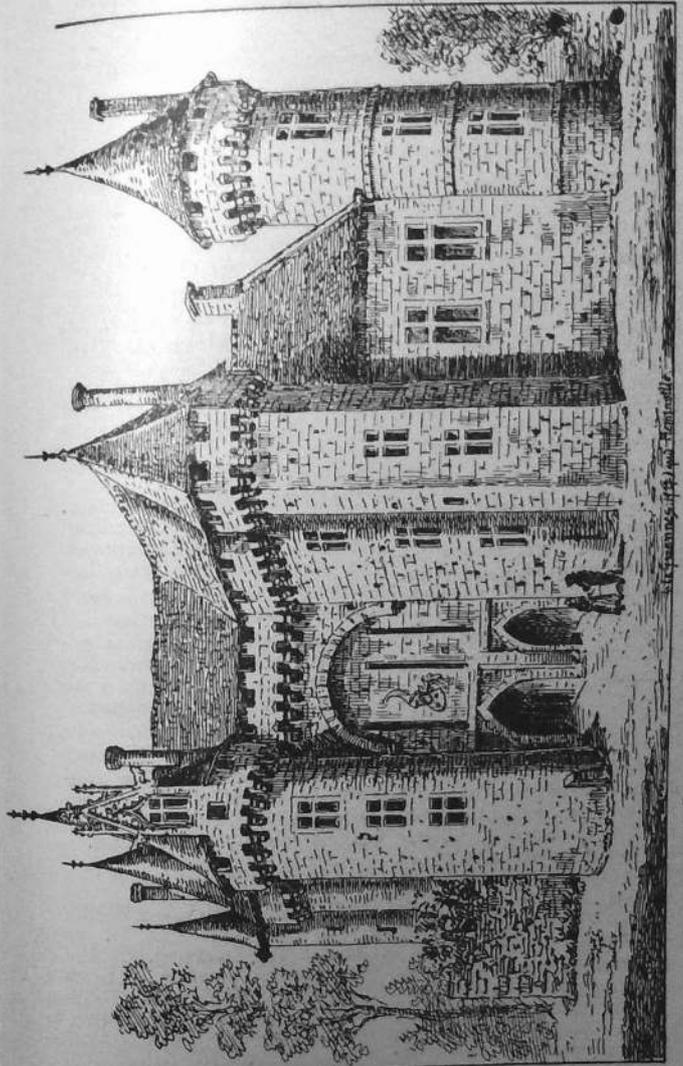
FAOUET(LE) (Mob.). — Chef. l. de c., à 50 k. au N.-O. de Lorient, 25 k. N. de Quimperlé. 3.760 h. Sites très pittoresques. Pardon de Sainte-Barbe, dernier dimanche de juin.

Monuments et curiosités. — *Vieilles halles* (XVI^e s.); *Chapelle Sainte-Barbe*, de 1489 (mon. hist.); *Chapelle de Saint-Fiacre*, de 1480 (mon. hist.), à 2 k. à pied.

Excursions. — *Chapelle Saint-Sébastien*; *Chapelle de Kernascléden*; *Abbaye de Langonnet*, *Chapelle Saint-Nicolas* (23 k. N.-E.); *Quimperlé*; *Scaër* (pardon et luttes); *Gourin*; *Pontcallec*; *Guéméné-sur-Scorff*; *Plouay*; *Gourin*.

FOLGOËT (LE) (Fin.). — Commune de 1.148 h., à 16 k. N. de Landerneau, célèbre par sa basilique et son pardon (le 8 sept.).

Monuments. — *Basilique Notre-Dame* (mon. hist., de 1422); *Doyenné* (mon. hist.).



MANOIR DE KERDANIEL. Dessin de L. Le Guennec, d'après Frémenville.
(La Bretagne Touristique.)

Excursions. — *Lezouven*; *Guissény*; *Kerlouan*; *Brignogan*; *Château de Kerjean* (mon. hist., musée).

FOUESNANT (Fin.). — Ch.-l. de c. de 3.453 h., à 15 k. S.-E. de Quimper.

Monuments. — *Eglise romane* (XI^e-XII^e s.), extérieur remanié au XVIII^e s.; monument aux Morts de 1914-1928, par Quillivic; tombeau de Jos Parkez, peintre et poète.

Excursions. — *Cap Coz*; *la Forêt* (église du XVI^e s.); *Beg-Meil* (5 k. 5).

FOUGÈRES (I.-et-V.). — Chef-lieu d'arrondissement, à 37 k. N. de Vitry, 21.061 h., vieille ville couronnée, à 136 m. d'altitude, d'une belle enceinte fortifiée et d'un château féodal qui constitue l'un des plus vastes ensembles d'architecture militaire du Moyen Age. Immense horizon de campagnes boisées. Centre de tourisme.

Monuments et curiosités. — *Château de Fougères*, des XII^e et XV^e s. (mon. hist.); *Promenade des remparts*; *Eglise Saint-Sulpice*, fondée au X^e s.; *Eglise Saint-Léonard* (XV^e s.); *Tour du Beffroi* (XIV^e s.); *Vieilles maisons*; *Anc. Hôtel de la Belinaye* (Tribunal).

Excursions. — *Forêt de Fougères* (3 k.); *Le Châtelier* (9 k.); *Mont-Saint-Michel* (42 k.); *Champ de bataille de Saint-Aubin-du-Cormier*, tombeau de l'indépendance bretonne.

A consulter. — V. HUGO :

Quatre-vingt-treize; *BALZAC Les Chouans.*

GOUAREC (C.-du-N.). — Commune de 687 h., au confluent du canal de Nantes à Brest et du Blavet, dans une vallée très pittoresque. Pays de tourisme, de chasse et de pêche.

Excursions. — *Forêt de Quénécan*; *Abbaye de Bon-Repos*; *Vallée du Blavet*; *Rostrenen*; *Guéméné-sur-Scorff*; *Toul-Goulic*; *Saint-Nicolas-du-Pélem*; *Corlay*.

GOULVEN (Fin.). — A 25 k. de Landerneau (voie ferrée), petite station balnéaire de 757 h.; immense grève de sable qui assèche à 5 k. à marée basse.

Monuments. — *Eglise gothique*, restaurée, avec clocher du XVI^e s.; chapelle de 1709 contre mur O. du cimetière; *Maison ancienne* (1560); *dolmen de Tréguel'hier*.

Excursions. — *Allée couverte de Créac'h-Gallic*; *Chapelle de Pont-Christ*, avec calvaire de 1676; *Plouescat*.

GOURIN (Morb.). — Ch.-l. de c. de 5.522 h., à 21 k. de Carhaix (voie ferrée). Centre d'excursions. Pardon, dernier dimanche de septembre (courses de chevaux, luttes bretonnes).

Monuments et curiosités. — *Eglise* (XVI^e-XVII^e s.); *Chapelle N.-D.-des-Victoires* (XVI^e s., restaurée).

Excursions. — *Montagnes Noires*; *roc de Toulæron*; *Saint-Hervé* (chapelle du XVI^e s.); *Spézet*; *Châteauneuf-du-Faou*.

GRANDLIEU (Lac de), à 20 k. 8 de Nantes. Excursion fort intéressante à faire en bateau, du village de l'Etier (gare de Bouaye).

GROIX (Ile de) (Morb.). — Sur la côte du Morbihan, au large de Lorient d'où l'on accède par un service régulier de vapeurs. 5.334 h.

Monuments et curiosités. — Plusieurs dolmens, menhirs et tumulus.

Excursions. — *Trou de l'Enfer*; *Grotte du Mouton*; *Pointes Saint-Nicolas*, de la *Croix*, de *Pen-Men*.

GUÉRANDE (L.-I.). — Ch.-l. de c. de 6.082 h., vieille cité fortifiée, avec sa ceinture de remparts dominant de vastes étendues de marais salants.

Monuments et curiosité. — *Remparts* (1431); *Porte Saint-Michel*; *Eglise Saint-Aubin* (XII^e s.); *Chapelle N. D. la Blanche*, de 1348 (restaurée).

Excursions. — *La Baule*; *Le Croisic*; *Bourg-de-Batz*; *Saint-Nazaire*; *la Grande Brière*; *La Roche-Bernard*.

GUIMILIAU (Fin.). — A 18 k. S.-O. de Morlaix et à 4 k. de Lampaul-Guimiliau. 1.156 h.

Monuments et curiosités. — *Calvaire à personnages* (1581-1588), le plus curieux de Bretagne; *église* (XVII^e s.), style Renaissance bretonne.

Excursions. — *Saint-Thégonnec*; *Lampaul-Guimiliau*; *Landivisiau*.

GUINGAMP (C.-du-N.). — Ch.-l. d'arr. de 8.175 h., à 505 k. de Paris, 32 k. de Saint-Brieuc. Petite ville agréablement située dans la vallée du Trieux.

Monuments et curiosités. — *Eglise N.-D. de Bon Secours* (XIV^e), lieu de pèlerinage célèbre; *Fontaine du Duc Pierre* (Renaissance); *Château du XV^e s.*; *chapelle de l'ancien Hôtel-Dieu* (mon. hist.).

Excursions. — *Ruines de l'abbaye de Sainte-Croix* (3 k. S.); *Chapelle de Runvarec* et du *Folgoat* (5 k. N.); *Ménez-Bré*, à 12 k. (203 m. d'alt. immense panorama); *Plouha*; *Paimpol*; *Tréguier*; *Perros-Guirec*; *Lannion*.

HENNEBONT (Morb.). — A 10 k. de Lorient; 8.297 h., vieille ville pittoresque, au fond de la vallée du Blavet. Forges et établissements industriels, en amont de la rivière. Pardon, dernier dimanche de septembre.

Monuments et curiosités. — *Vestiges des anciens remparts de la Ville Close*; *Eglise Notre-Dame du Paradis* (XVI^e s.); *Porte du Bro-Werec'h*; *Tour Saint-Nicolas* (XVI^e s.); *vieilles maisons*; *viaduc*.

Excursions. — Vallée du Blavet; Abbaye de la Joie; Lorient; Pont-Scorff; Plouay; Rivière d'Étel; Plouhinet (mégalithes).

HUELGOAT (LE) (Fin.). — Ch.-l. de c. de 2.207 h., à 29 k. S. de Morlaix et 19 k. N.-O. de Carhaix, site merveilleux, à 200 m. d'alt., dans le Monts d'Arez. C'est le « Fontenaibleau breton ».

Monuments et curiosités. — Chaos du Moulin; chapelle N.-D.-des-Cieux (xvi^e s.); Eglise (xvi^e s.).

Excursions. — Pierre tremblante; Ménage de la Vierge; Mare aux Sangliers; Grotte d'Artus; le Gouffre; Chapelle et Cascade de Saint-Herbot; Château et Moulin du Rusquec; Rochers du Kra-gou; Carhaix; La Feuillée.

ILE-TUDY (L') (Fin.). — Com. de 900 h., dans l'estuaire de Pont-l'Abbé; plage de sable fin.

Excursions. — Loctudy (0 k. 5, par bac à voile); île Chevalier (1 k.); Pont-l'Abbé (4 k.).

JOSSELIN (Morb.). — Ch.-l. de c. de 2.238 h. Ancienne capitale du comté de Porhoët, à 11 k. de Ploërmel, cette petite ville, pittoresquement située au bord de l'Oust, est célèbre par son château, l'un des plus remarquables spécimens féodaux qui soient en Bretagne, et par son pardon de N.-D. du Roncier (8 septembre).

Monuments et curiosités. — Château de Josselin (xi^e-xii^e s.); Eglise N. D. du Roncier (xii^e-xvi^e s.), mon. hist. contenant le tombeau d'Olivier de Clisson et de sa femme, Marguerite de Rohan; Eglise Sainte-Croix (xi^e s.); vieilles maisons.

Excursions. — Promenade de l'Oust; Lande de Mi-Voie et Pyramide commémorative du Combat des Trente (5 k. 5 E.); Plœrmel (11 k.); Paimpont; Rochefort-en-Terre; Elven (ruines célèbres); Vannes; Locminé; Lanvaux; Pontivy; Forêt de Lanouée; Guéhenno (remarquable calvaire à personnages).

JUGON (C.-du-N.). — Ch.-l. de c. de 446 h., à 22 k. S.-O. de Dinan, et à 418 k. de Paris; sur l'Arguenon, à l'extrémité N. d'un étang très poissonneux de 4 k. de long.

Monuments et curiosités. — Eglise moderne avec clocher pyramidal du viii^e s.; maisons anciennes des xiv^e et xv^e s.; maison Sevoy (xiv^e s.), avec tourelle octogonale.

Excursion. — Château de la Moussaye (xvi^e s.).

LAMBALLE (C.-du-N.). — Ch.-l. de c. de 4.708 h., à 455 k. de Paris, 20 k. de Saint-Brieuc, 47 k. de Dinard. Sur la r. droite du Gouëssen, la ville est dominée par la colline Saint-Sauveur et l'église Notre-Dame qui la couronne.

Monuments et curiosités. — Eglise Notre-Dame, xiii^e s., restaurée (mon. hist.); Pro-

menade du Château; Eglise Saint-Martin (mon. hist.); Orléans. Petit port sur l'Elorn. Centre de tourisme.

Excursions. — Châteaux de la Hunaudaye, de la Moussaye, etc.; Jugon; Corseul; Dinan; Dinard; Le Guildo; Cap Fréhel; Erquy; Sables d'Or; Val André; Saint-Brieuc; Moncontour; Collinée; Broons.

LAMPAUL - GUIMILIAU (Fin.). — A 22 k. S.-O. de Morlaix; 1.719 h.

Monuments et curiosités. — Chapelle-ossuaire (xvii^e s.); calvaire (xvii^e s.); église (xvi^e xvii^e s.).

Excursions. — Guimiliau; Saint-Thégonnec; Landivisiau.

LANCIEUX (C.-d.-N.). — Bourg de 772 h., à 13 k. 5 de Dinard, situé sur une presqu'île, entre la baie de Lancieux et la baie de Saint-Brieuc; petite station balnéaire; belle plage de sable.

Monuments et curiosités. — Eglise (moderne), style gothique breton; dans cimetièrre, petit clocher (xviii^e s.).

Excursions. — Ruines du château de Pontbriand; moulin de Rochegoude (2 k.); Saint-Briac (4 k. 5); Saint-Lunaire; Dinard.

LANDERNEAU (Fin.). — Ch.-l. de c. de 7.424 h., à 43 k. de Morlaix, 606 k. de Paris, 17 k. de Brest, au raccourcissement des grandes lignes Paris-Brest des Cies Etat et

Monuments et curiosités. — Eglise Saint-Thomas de Cantorbéry (xvi^e s.); Eglise Saint-Houardon (xvi^e s.).

Excursions. — Colline et église de Pencran (2 k. S.-E.); Eglise et ruines de La Roche (4 k. N.-E.); La Martyre (7 k.); Sizun (17 k.); Landivisiau; calvaires de Guimiliau et Saint-Thégonnec; Le Folgoët (16 k. N.-O.); Château de Kerjean; Mont Saint-Michel d'Arez; Eglise Saint-Divy (7 k. N.-O.); Forêt de Landerneau; vestiges du Château de Joyeuse-Garde; Plougastel-Daoulas (12 k. S.-O.) et son célèbre calvaire de 1602; Brest.

LANDIVISIAU (Fin.). — Ch.-l. de c. de 4.544 h., à 58 k. de Paris (voie ferrée). Centre de tourisme.

Monuments et curiosités. — Eglise Saint-Thuriaff (en breton Thivisiau), avec portail de 1554; fontaine de Saint-Thivisiau (xv^e s.); chapelle-ossuaire (xvii^e s.).

Excursions. — Château de Coatmeur; Bodilis; château de Kerjean; château de Kergournadec'h; Lambader (chapelle du xv^e s.); Sizun.

LANMEUR (Fin.). — Ch.-l. de c. de 2.118 h., à 14 k. N.-E. de Morlaix, sur l'emplacement de l'ancienne ville de Kerfeunteun, détruite par les Normands.

Monuments et curiosités. —

Eglise; crypte romane (mon. hist.); chapelle de Kernitron.

Excursions. — Locquirec; Plestin-les-Grèves.

LANNION (C.-du-N.). — Ch.-l. d'arr. de 6.274 h., petit port sur le Léguer, dans un pays très pittoresque, à proximité de la Côte de Granit, qu'on ne manquera pas de visiter.

Monuments et curiosités. — Eglise Saint-Jean du Baly, mon. hist. (xvi^e s.); Escalier et église de Brélévenez (xii-xv^e s.); Vieilles maisons et manoirs des xv^e-xvi^e s.; Anciens Couvents des Augustines (hôpital) et des Ursulines (collège).

Excursions. — Châteaux de Coatfrec, Tonquédec, Kergrist, Runfau, Kerozern, etc.; chapelle de Kerfons; Vallée du Léguer; Le Yeodet; Coat-Trédrez; Saint-Michel-en-Grève; Roc'h-al-Laz; Saint-Efflam; Trébeurden; La Clarté (église de 1530, pardon); Trégastel; Ploumanac'h (beaux rochers); Perros Guirec; Plougrescant; Port-Blanc; Tréguier.

LARMOR (Morb.). — Pet. station balnéaire, à 6 k. de Lorient; 1.670 h.; plage de sable fin d'où la vue est belle sur Port-Louis, la presqu'île de Gâvres et l'île de Groix. Bénédiction de la Mer (24 juin).

Monuments et curiosités. — Eglise (xvi^e s.), tour carrée surmontée d'un clocher pyramidal (1615).

Excursions. — Les mêmes que pour Lorient.

LESNEVEN (Fin.). — Ch.-l. de c. de 3.969 h., à 17 k. de Landerneau (ch. de fer du Finistère).

Monuments. — Eglise du xviii^e avec porche de la Renaissance; maisons anciennes; statue du général Le Flô (1804-1878), né à Lesneven, ministre de la guerre en 1871.

Excursions. — Le Folgôt; Louharneau (église du xv^e s., chapelle funéraire Renaissance); Plouider (manoir de Morizur); Goulven.

LOCMARIAQUER (Morb.), — Petit port, à 15 k. d'Auray, célèbre par ses monuments mégalithiques (mon. hist.). Ancien Diadorigum des Vénètes, cité dans les Commentaires de César.

Monuments et curiosités. — Mané-Lud, Men-er-'Hroec'h, Mané-Rutual, Taol-er-Marc hadourien, beaux mégalithes classés; Eglise (xii^e s.); jetée gallo-romaine; Tombeau de Zénaïde Fleuriot.

Excursions. — Auray et sa rivière; Carnac; Quiberon; Îles de la Mor-Bihan; Presqu'île de Rhuys (Château de Sucinio); Vannes.

LOCRONAN (Fin.). — Commune de 749 h., à 10 k. E. de Douarnenez, remarquable par son église et son arc-de-triomphe, du xv^e s. (mon. hist.), ses maisons Renaissance

et ses célèbres pardons (Troménie, le 2^e dim. de juillet, et Grande Troménie, tous les sept ans).

Excursions. — Montagne de Locronan (289 m. d'alt., magnifique panorama sur la baie de Douarnenez et les Montagnes Noires); Douarnenez; Audierne; Le Raz; Quimper; Châteaulin; Menez-Hom; Presqu'île de Crozon; Pardons de Sainte-Anne-la-Palud, Rumengol, etc.

A consulter. — A. LE BRAZ: Au Pays des Pardons.

LOCTUDY (Fin.). — Petite station balnéaire de 3.036 h., à 6 k. S.-E. de Pont-l'Abbé (autobus); plage de sable fin; port faisant exportation des pommes de terre pour l'Angleterre.

Monuments et curiosités. — A Loctudy-bourg, Eglise romane (xi^e ou xii^e s.; façade du xviii^e s.); Chapelle N.-D. de Portzbihan (xv^e-xvi^e s.).

LORIENT (Morb.). — Ch.-l. d'arr. de 41.592 h., port militaire sur l'estuaire du Scorff et du Blavet; ville moderne, créée aux xvii^e et xviii^e s. par la Cie des Indes. Constructions navales. Centre de tourisme.

Monuments et curiosités. — Port militaire; Musée; Pont de Kerentrec'h; Chapelle Saint-Christophe; Tour de Tréjaven (xv^e s.); Tombeau et statue de Brizeux.

Excursions. — Par mer: Port-Louis; Larmor; Groix; Belle-Isle. — Par terre:

Vallées du Blavet et du Scorff; Rivière d'Étel; Quiberon; Carnac; Locmariaquer; Auray; Sainte-Anne; Hennebont; Plouay; Pont-Scorff; Quimperlé; Le Faouet; Plœmeur; Fort-Bloqué.

LOUDÉAC (C.-du-N.). — Ch.-l. d'arr. de 5.443 h., à 49 k. de Saint-Brieuc. Petite ville sans intérêt par elle-même, mais centre de tourisme.

Excursions. — Forêts de Loudéac, de Lorges et de Québécois; Vallées de l'Oust et du Blavet; Pontivy; Mûr-de-Bretagne; Gouarec; Saint-Nicolas du Pélem; Barrage de Guerlédan; Toul-Goulit; Vallée de Poulancré; Abbaye de Bon Repos; Quintin; Moncontour.

MALESTROIT (Morb.). — 16 k. de Ploërmel, ch.-l. de c. de 1.895 h., sur l'Oust.

Monuments et curiosités. — Eglise Saint-Gilles (xii^e-xv^e s.); vieilles maisons (la plus curieuse, place de Bouffay); ruines de la Chapelle de la Madeleine.

Excursions. — Chapelle et calvaire de Saint-Marc (beau panorama); Saint-Guyomard; Château de Brignac; Sérent (église des xv^e-xvi^e s.); rocher de la Contentaine; Châteaux de Rohéan et de Tromeur; vallée de l'Oust.

MONCONTOUR (C.-du N.). — Ch.-l. de c. de 929 h., à 24 k. S.-E. de Saint-Brieuc. Pardon à la Pentecôte.

Monuments et curiosités. — *Eglise Saint-Mathurin* (XVI^e s.); *Château des Granges*; restes des anciens remparts.

Excursions. — *Chapelle N.-D. du Haut* (statues des saints guérisseurs; Saint-Mamer guérit les maux de ventre; saint Méen, la folie; saint Livertin, les maux de tête; saint Houarniaule, la peur); par- don le 15 août.

MONTFORT (I.-et-V.). — 396 k. de Paris, 22 k. de Rennes, ch.-l. d'arr. de 2.253 h., au confluent du Meu et du Garun.

Monuments et curiosités. — *Tour des anc. fortifications* (XV^e s.).

Excursions. — *Abbaye de Saint-Jacques* (église du XIV^e s.); *Iffendic*; *La Nonaye*; *Forêt de Paimpont*; *Caulnes*; *Bécherel* (Château de Caradeuc); *Hédé* (vieux château ruiné); *Les Ifs*; *Château de Montmuran*; *Rennes*.

MONT SAINT-MICHEL. — A 365 k. de Paris, dans la baie du même nom. La « Merveille de l'Occident », bien que faisant partie administrative- ment du département de la Manche et bien que

Le Couesnon, en sa folie, Ait mis le Mont en Normandie, se rattache, tant par son histoire que par sa situation géographique et touristique, à la Côte d'Émeraude bretonne. Le Mont Saint-Michel, flot granitique surmonté de son illustre abbaye, constitue une

curiosité monumentale et pittoresque unique.

Principales curiosités. — *Promenade des remparts*; *Vieilles maisons* des XV^e-XVI^e s.; *Les « Michelettes »*; *Eglise paroissiale* (XI^e s.); *Logis Tiphayne*; *Musée*; *Chapelle Saint-Auber* (XIII^e s.); *Bois abbatial*; enfin et surtout *l'Abbaye* (XIII-XV^e s.).

Excursions. — *Les Grèves*; *Tombelaine*; *Genêts*; *Avanches*; *Dol*; *Cancale*; *Saint-Malo*; *Dinard*; *Dinan*.

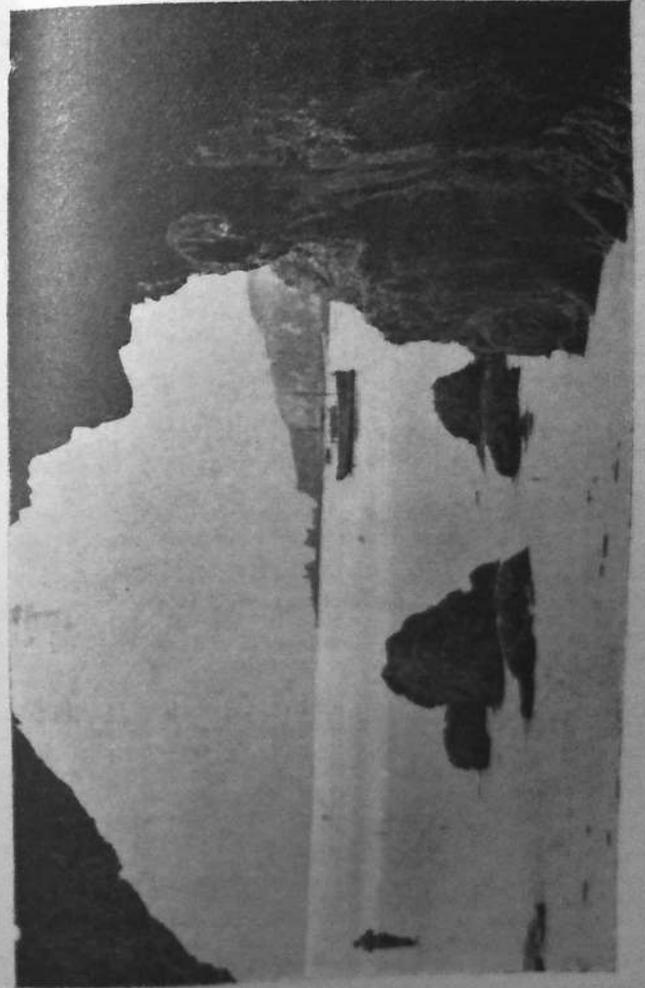
A consulter. — FLAUBERT : *Par les champs et par les grèves*; ETIENNE DUPONT : *La Bastille des Mers* et plusieurs autres ouvrages; PAUL GOUT : *Le Mont Saint-Michel*; CAMILLE MAUCLAIR : *Le Mont Saint-Michel*.

MOR-BIHAN (LA). — Petite mer intérieure de 100 k. carrés, parsemée d'îles dont les principales sont :

Île d'Arz, longue de 3 k.; 1.240 h.; (église du XIII^e s.; 2 menhirs et allée renversée, dite *maison des Poulpiquets*).

Île aux Molnes, la plus importante; 1.698 h.; petite station balnéaire (Église des XII^e-XVII^e s.; *Chapelle du XVIII^e s.*; *Château du Gueric*; *Bois d'Amour*; *Bois des Soupirs*; *Moulin Neuf*, point de vue sur tout le golfe; au hameau de *Kergouan, cromlech, dolmens*).

Île de Gavrinis ou île de la Chèvre (tumulus incomparable, renfermant une chambre mortuaire).



MORGAT. — UNE GROTTTE
(La Bretagne Touristique.)

MORGAT (Fin.). — Station balnéaire très fréquentée, à 2 k. S.-O. de Crozon; vaste plage de sable fin; petit port sardinier, dans un des plus beaux sites de Bretagne.

Curiosités. — *Pointe de Gador*; *Grottes de Morgat* (petites grottes: grottes de Roméo, des Oiseaux, des Eléphants; grandes grottes: grotte de l'Autel (la plus belle), grotte du Foyer, grottes de Sainte-Marine, des Normands, des Cormorans, l'Entonnoir ou Cheminée du Diable.)

Excursions. — *Cap de la Chèvre*; *Falaises et « château » de Dinant*; *bois de la Palue*; *Ménez-Hom*.

MORLAIX (Fin.). — Ch.-l. d'arr. de 13.959 h., à 563 k. de Paris, dans une vallée profonde traversée par un immense viaduc de granit, dû à l'ingénieur Fénoux. Ville pittoresque et très vivante. Manufacture de tabacs. Centre de tourisme.

Monuments et curiosités. — *Eglise Saint-Martin-des-Champs* (XVIII^e s.); *Eglise Saint-Mathieu* (XVI^e s.); *Eglise Saint-Melaine* (XV^e s.); *Ancien couvent des Dominicains* (XVII^e s.); *Couvent des Carmélites* (débris d'une chapelle du XV^e s.); *Musée*; *Maison de la Duchesse Anne*; nombreuses maisons anciennes. Beaux manoirs aux environs de la ville.

Excursions. — *Saint-Efflam* (« Lieue de Grève »); *Saint-Jean-du-Doigt* (pardon célebre); *Pointe de Primel*; *Carantec* (fort du Taureau);

Saint-Pol-de-Leon; *Roscoff*; *Ile de Bats*; *Saint-Thégonnec et Guimiliau* (églises et calvaires remarquables); *Le Hueigoat*; *Rochers des Kragou* (Monts d'Arez).

NANTES (Loire-Inf.). — Chef-lieu du dép. de la Loire-Inférieure, ancienne capitale du Duché de Bretagne, aujourd'hui la plus importante ville de la région bretonne (184.509 h.), au confluent de la Loire et de quatre rivières, sixième port de commerce de France, en voie de développement constant, grande ville industrielle en même temps que ville historique et ville d'art.

Monuments et curiosités. — *Cathédrale Saint-Pierre* (XV^e s.) contenant les tombeaux de François II, par Michel Colombe, et du général Lamoricière; *Eglises Saint-Nicolas* (moderne), *Sainte-Croix*, *Saint-Jacques* (XV^e s.), *N.-D. de Bon-Port* (moderne), *de l'Immaculée Conception* (XV^e s.), *Saint-Clément*, *Saint-Similien*, *Sainte-Anne*, etc.; *Château des Ducs de Bretagne*, fondé au IX^e s., reconstruit par François II en 1416, magnifique forteresse gothique et Renaissance, aujourd'hui musée; *Manoir de Jean V* (XV^e s.); *Palais Dobrée* (musée important); *Musée municipal des Beaux-Arts et Bibliothèque*; *Muséum d'histoire naturelle*; *Jardin des Plantes*; *Porte Saint-Pierre*; *Place Louis XVI* (colonne); *Grand Théâtre* (1788); *La Bourse* (1792); *Fontaine de la Place Royale*; *Cours de la Répu-*

bligue; *Cours Saint-André*; *Saint-Gildas, Pornic*; *Ile de Cours Saint-Pierre*; *le Port Noirmouvier*. — A l'intérieur, (quais, pont transbordeur, Lac de Grandlieu. chantiers animés); *Pont de Pirmil*, etc.

Excursions. — *Promenades en Loire*, *Sèvre Nantaise*, *Erdré*, etc. (services réguliers, jolies escales); *Vertou* (7 k.); *Clisson* (27 k.); *Le Pallet*, patrie d'Abélard (19 k.); *Ruines de la Galissonnière*, près du Pallet; *Château de Goulaine* (9 k.); *Lac de Grandlieu* (21 k.); *Le Pellerin*; *Carquejou*, etc.

OUessant (Ile d'). — 2.586 h., petite île de 8 k. de long sur 3 de large, rattachée au Finistère, à 19 k. de Brest; c'est l'*Uxantos* des géographes romains. Elle présente des sites grandioses dans leur sauvagerie: pointes de *Kreac'h*, de *Bougouglas*, de *Pen-ar-Lan*; baie et port du *Stiff*.

A consulter. — ANDRE SAVIGNON: *Filles de la Pluie*.

PAIMBOEUF (Loire-Inf.). — Ch.-l. d'arr. de 2.634 h. (8.000 avant la Révolution), sur l'estuaire de la Loire, à 64 k. de Nantes; port jadis prospère avant le développement de Saint-Nazaire.

Excursions. — Par la Loire: *Donges* (bac); *Saint-Nazaire*; *Guérande*; *la Brière*. On visitera aussi le littoral et les plages, de l'embouchure de la Loire à la baie de Bourgneuf: *Saint-Brévin-les-Pins*, *Saint-Brévin-l'Océan*, *Saint-Michel-Chef-Chef*, *Préfaillles*, *la Pointe*

PAIMPOL (C.-du-N.). — Ch.-l. de c. de 2.690 h., port de pêche et d'armement pour l'Islande, au fond d'une baie profonde. Petite ville trégoroise popularisée par le roman de Loti, *Pêcheurs d'Islande*, et par la fameuse *Paimpolaise* de Botrel.

Monuments et curiosités. — *Clocher de l'ancienne église* (1768); *Nouvelle église* (gothique moderne); *le port*.

Excursions. — *Tour de la Découverte* (2 k.); *Plage de Guilben* (1 k. 5); *Kerity* (2 k. 5); *Etang et Abbaye de Beauport* (mon. hist., XIII^e s.); *Plouézec* (6 k.); *Chapelle et landes de Lancerf* (5 k. 5 S.-O.); *Plouha*; *Lanleff* (temple, mon. hist.); *Pontrieux*; *Château de la Roche-Jagu*; *La Roche-Derrien*; *Loguivy* (5 k. N.-O.); *Estuaire du Trieux*; *Pointe de l'Arcouest*; *Ploubaslanec* (Ossuaire et Mur des « Péris en Mer »); *Chapelle de Perros-Hamon*; *Porz-Even*; *Pointe de la Trinité*; *Ile Bréhat*; *Pont de Lézardrieux*; *Lanmodez*; *Sillon de Talbert*; *Pleubian*; *Tréguier*.

PAIMPONT (I.-et-V.). — Petite commune dans la forêt du même nom. Cette forêt c'est la mystérieuse « Brocéliande » celtique des romans de chevalerie. 6.070 hectares, 14 étangs. Sites admirables.

Monuments et curiosités. — *Eglise du XVI^e s.* au bourg;

à 3 k., *les Forges* (XVII^e s.); XVIII^e s., grosse tour carrée en aux environs : *Châteaux de Comper* et de *Trécesson*; *Fontaine de Barenton*.

Excursions. — *Haute-Forêt*; *Val sans-Retour*; *Tréhorenteuc*; *Camp de Coëtquidan*; *Ploërmel*.

A consulter. — X. DE BELLEVUE : *Paimpont*.

PARAMÉ (I.-et-V.). — Commune de 6.506 h., stat. baln. mondaine, à 3 k. de Saint-Malo; vaste plage de sable fin.

Excursions. — Les mêmes que pour Saint-Malo.

PENMARC'H (Fin.). — A 15 k. de Pont-l'Abbé, com. de 6.877 h. qui englobe les ports sardiniens de Kéridy et Saint-Guénolé.

Monuments et curiosités. — *Eglise Sainte-Nonna* (XVI^e s.); *Monument aux Morts* de 1914-1918 (statue de femme Bigouden, par Pierre Lenoir); *Eglise Sainte-Thumelle* (à Kéridy).

Excursions. — *Pointe de Penmarc'h*, *phare d'Ekmiühl*; *rochers de Saint-Guénolé*; *pointe de la Torche*; *chapelle et calvaire de Tronoen*.

PERROS-GUIREC (C.-du-N.). — Ch.-l. de c. de 4.078 h., à 13 k. de Lannion; port de pêche; stat. baln. très fréquentée; plages de Trestrignel et de Trestraou.

Monuments et curiosités. — *Eglise* (mon. hist.), nef romane du XII^e s., chœur du

XVII^e s., grosse tour carrée en granit rose avec galerie et dôme (1608).

Excursions. — *N.-D. de la Clarté* (chapelle en granit rose, XVI^e s.); *Ploumanac'h*, ses rochers, son phare; *chapelle et oratoire de Saint-Guirec*; les *Sept-Iles*; *Trégastel*.

PIRIAC (Loire-Infér.). — Bourg de 1.166 h.; stat. baln. familiale, petit port de pêche. Vieilles maisons.

Excursions. — *Pointe du Castelli* (20 min.); *île Dumet* (6 k. 5).

PLESTIN - LES - GREVES (C.-du-N.). — A 16 k. S.-O. de Lannion; ch.-l. de c. de 3.305 h.; à 2 k. 5 de la mer.

Monuments et curiosités. — *Eglise* du XVI^e s. (à l'intérieur, tombeau de Saint-Efflam); *château gothique* de Lesmaës; *chapelle Saint-Roch* (à 0 k. 5 E.).

Excursions. — *Pointe de Plestin*; *Toul-an-Héry* (trou de l'Enfer); vieux manoirs de la *Tour d'Argent* et de *Kergadiou*; *Locquirec*; *Lanmeur*.

PLEYBEN (Fin.). — Ch.-l. de c. de 5012 h., à 42 k. de Carhaix (voie ferrée). Pardon le premier dimanche d'août.

Monuments et curiosités. — *Porte monumentale* (1725) de l'ancien cimetière; *ossuaire*; *calvaire* (1632); *église* (XVI^e s.).

Excursions. — *Château-neuf-du-Faou* (14 k.); *Château-lin*.

PLOËRMEL (M.). — Ch.-l. d'arr. de 5.436 h.; vieille ville dans un pays pittoresque et boisé. Centre d'excursions.

Monuments et curiosités. — *Eglise Saint-Armel*, mon. hist. (XVI^e s.); *Maison Bigarré* (XVII^e s.); *Maison des Marmousets* (1586); *Hôtel des Ducs de Bretagne* (XIII^e s.); *vieilles halles*; *tours de l'enceinte fortifiée*; *Cloître de l'ancien couvent des Carmes*; *Château de Ker-ar-Beg* (Renaissance moderne).

Excursions. — *Fontaine Saint-Armel*; *chapelle Saint-Antoine*; *Croix de Marfaraud*; *Rochers de la Ville-Bouquais*; *Bois de Malville*; *Augan*; *Tréhorenteuc* (allée couverte de Saint-Maur); *châteaux de Trécesson* et de *Comper*; *Forêt de Paimpont*; *Lande de Mi-Voie* (combat des Trente); *Josselin*; *Elven*; *Rochefort-en-Terre*.

PLOUARET (C.-du-N.). — Ch.-l. de c. de 2.525 h., à 16 k. S. de Lannion.

Monuments et curiosités. — *Eglise* du XVI^e s., gothique flamboyant, avec clocher Renaissance; *chapelle Sainte-Barbe* (XVI^e s.); statue de l'écrivain F.-M. Luzel.

Excursions. — *Vieux-Marché* (église du XV^e s.); *chapelle des Sept Saints*, bâtie sur un dolmen; *château de Tonquédec*; *chapelle de Saint-Carré* (pardon les dimanche et lundi de la Pentecôte); *chapelle de Keramanac'h*; *Loguivy-Plougras*.

PLOUGASNOU (Fin.). — A 16 k. N. de Morlaix et à 800 m. de la mer; 3.767 h.

Monuments. — *Eglise* gothique flamboyant et Renaissance, avec belle flèche pyramidale; *chapelle funéraire*.

Excursions. — *Saint-Jean-du-Doigt*; *Primel-Trégastel*.

PLOUGASTEL - DAULAS (Fin.). — A 10 k. 5 E. de Brest; 6.965 h. Pardons intéressants (lundi de Pâques, 29 juin ou premier dimanche de juillet, premiers dimanches de septembre et d'octobre).

Monuments et curiosités. — *Calvaire* élevé de 1602 à 1604 (restauré), le plus célèbre de Bretagne, comptant plus de 150 personnages; *église* moderne (du clocher, belle vue sur rade de Brest et presque île de Crozon); *Pont* sur l'Elorn.

Excursions. — *Chapelle de la Fontaine-Blanche*; *chapelle Saint-Claude*; *Kéroumen* (mégalithes); *pointe de l'Armorique*; *anse de l'Auberlach*; *chapelle Saint-Adrien*.

PLOUHA (C.-du-N.). — Ch.-l. de c. de 4.310 h., à 24 k. N. O. de Saint-Brieuc et à 479 k. de Paris (voie ferrée); est, à l'Est, la première ville de langue bretonne.

Environs. — *Grève de Port-Moguer* (3 k.); *chapelle Ker-Maria-an-Isquit* (Maison de Marie qui rend la santé) (à l'intérieur. *Danse macabre* du XVI^e s.)

PONT-AVEN (F.). — Ch.-l. de c. de 1.792 h., à 21 k. de Quimperlé, dans la délicieuse vallée de l'Aven. Villégiature appréciée des artistes par son charme agreste et la variété de ses sites. — Tombeau de Botrel.

Excursions. — *Le Bois d'Amour; Quimperlé; Arzano; Le Faouët; Pont-Scorff; Lorient; Forêt de Clohars-Carneët; Le Poulâu; Riec-sur-Bélon; Port-Mane'h; Concarneau; Rosporden; Château du Hénan (xv^e s.), de Rustéphan (xv^e s.), de Keriolet (musée).*

PONT-CROIX (Fin.). — Ch.-l. de c. de 2.587 h., à 75 k. d'Audierne, sur la rive droite du Goyen.

Monuments et curiosités. — *Eglise N.-D. de Rescudon (intérieur roman, extérieur gothique flamboyant); vieilles maisons.*

Excursions. — *Comfort (église du xvi^e s.; calvaire); Audierne.*

PONTIVY (Morb.). — Ch.-l. d'arr. de 9.440 h., sur le Blavet, au cœur de la magnifique Bretagne intérieure. Centre de tourisme.

Monuments et curiosités. — *Château de Pontivy, bâti en 1485 par Jean II de Rohan; Maison du Sénéchal; Hôpital, xvi^e-xvii^e s., enclavant une des anciennes portes d'enceinte; vieilles maisons de la pl. du Martray, de la rue du Pont; Eglise N.-D. de la Joie (xv^e s.); Monuments de la Fédération Bretonne - Ange-*

vine, du général de Lourmel, de Leperdit; tumulus gaulois de Nillizien.

Excursions. — *Stival; chapelle Saint-Mériadec; Noyal-Pontivy; Sainte-Noyale; chapelle Saint-Nicodème; N.-D. de Quelven; vallée du Blavet; Mûr-de-Bretagne; Gouarec; Forêt de Quéntan; Guéméné-sur-Scorff; Le Faouët; Plouay; Baud; Locminé; Josselin; Rohan; Loudéac.*

PONT-L'ABBÉ (Fin.). — Ch.-l. de c. de 6.724 h., à 22 k. S. de Quimper, petite ville très vivante, au fond d'un estuaire, à 5 k. de la mer. Capitale du pays « bigouden », aux pittoresques costumes. Industrie : broderie, dentelle. Pardon de Saint Tréminou (4^e dimanche de sept.).

Monuments et curiosités. — *Tour du château (xv^e s.); Hôtels Renaissance; Eglise (xv^e s.); Clocher de Lambour (mon. hist.).*

Excursions. — *Vallée de l'Odét depuis Quimper; Rivière de Pont-l'Abbé; château de Kernuz (musée archéologique); chapelle et calvaire de Tronoën; Bénodet (par le bac); Pointe de Penmarc'h (site remarquable de sauvagerie); chapelle de N.-D. de la Joie (pardon le 15 août); Musée archéologique de Penmarc'h.*

A consulter. — **ANDRÉ SUARÈS** : *Le Livre de l'Émeraude*; **F. MÉNEZ** : *Aux Jardins enchantés de Cornouaille*

PONTRIEUX (C.-du-N.). — A 18 k. N. de Guingamp et à 500 k. de Paris; ch.-l. de c. de 1.174 h., sur le Trieux.

Excursions. — *Château de la Roche-Jagu (5 k. N.), du xv^e s.; Lézardrieux; Loguivy; île Bréhat; Le Faouët; temple de Lanleff (xii^e s.); Yvias (tumulus de Dosten-an-Run.); château de Boisgelin; chapelle Saint-Jacques; château de Coatmen.*

PORNIC (Loire-Inf.). — Ch.-l. de c. de 2.001 h., à 62 k. de Nantes; stat. baln. fréquentée, au fond d'une baie profonde. Site pittoresque.

Monuments. — *Château féodal du xiii^e s., restauré, dans un beau parc, à l'entrée du port.*

Excursions. — *Île de Noirmoutier (14 k. 5, par bateau à vapeur, en été seulement); Préfaïlles (12 k.); Paimbœuf (40 k.).*

PORNICHET (Loire-Inf.). — A 12 k. de Saint-Nazaire (par voie ferrée); stat. baln. fréquentée; 2.407 h.

Excursions. — *Bois d'Amour; La Baule; Le Pouliguen; Bourg-de-Batz; le Croisic; pointe de Chemoulin.*

PORT-BLANC (C.-du-N.). — A 7 k. de Tréguier (station de Penvénan), petit port et stat. baln. simple.

Monuments et curiosités. — *Chapelle de N.-D. de Port-Blanc (xvi^e s.) (pardon le 8 sept.)*

Excursions. — *Île Saint-Gildas; île aux Levrettes; île d'Illiec; île aux Femmes; île du Château; Lannion (18 k.).*

PORT-LOUIS (Morb.). — Ch.-l. de c. de 3.511 h., port de pêche, à 4 k. 5 de Lorient (par bateau à vapeur ou vedette automobile); station balnéaire fréquentée par les Lorientais.

Monuments et curiosité. — *Citadelle et remparts (xvii^e s.).*

Excursions. — Les mêmes que pour Lorient.

PORT-NAVALO (Morb.). — Station balnéaire simple, à l'extrémité de la presqu'île de Rhuys (à 27 k. de Vannes en bateau); commune d'Argon.

Excursions. — *Pointe de Monténo; pointe d'Ormiledec; pointe et tumulus du Petit-Mont; butte de Thumiac; la Mor-Bihan et ses îles; Locmariaquer; Quiberon; Belle-Île.*

PORTSALL - KERSAINT (Fin.). — A 35 k. de Brest (ch. de f. du Finistère); petite station balnéaire familiale.

Monuments et curiosités. — *Chapelle de N.-D. de Bon-Secours (xvi^e s.), restaurée; ruines du château de Trémazan.*

Excursions. — *Ploudalmézeau; l'Aberwrac'h; Porspoder.*

POULDU (LE) (Fin.). — Station familiale, à 12 k 5 de

Quimperlé (autobus) petit port de pêche.

Excursions. — *Fort-Isaqué; Moëlan* (chapelle Saint-Philibert, calvaire); *forêt de Clohars-Carnoët; Pont-Aven.*

POULIGUEN (LE) (Loire-Inf.). — Port de pêche, à 19 k. de Saint-Nazaire (voie ferrée); 2 013 h., station balnéaire très fréquentée; plage de sable fin.

Excursions. — *La Baule; pointe de Pen-Château* (grottes); *Bourg-de-Batz; marais salants; Guérande; Belle-Ile-en-Mer.*

PRÉFAILLES (Loire-Inf.). — A 12 k. de Pornic; 473 h., petite station balnéaire; plage de sable; source ferrugineuse.

Excursions. — *Pointe de Saint-Gildas; Le Cormier; Saint-Michel-Chef-Chef; Saint-Brévin-l'Océan; Mindin* (embouchure de la Loire); *Saint-Nazaire.*

PRIMEL - TRÉGASTEL (Fin.). — A 19 k. 5 de Morlaix par la route et à 22 k. par voie ferrée; station balnéaire simple, entre la baie de Trégastel et la plage de Primel.

Excursions. — *Pointe de Primel; Tromelin* (ruines d'un manoir gothique); *Plougasnou.*

QUIBERON (Morb.). — Ch.-l. de c. de 3,556 h., port de pêche et station balnéaire fréquentée, à l'extrémité de

la presqu'île du même nom. C'est là qu'eut lieu, en 1795, le débarquement désastreux des Émigrés.

Excursions. — *Pointe de Conguel; La Côte Sauvage; Beg-ar-Goalenneh; Port-Barra; Port-Blanc; Saint-Pierre-Quiberon; Fort Penthièvre; Carnac; Locmariaquer; Auray; Etel; Belle-Ile-en-Mer; Iles Houat et Hédic.*

QUIMPER (Fin.). — Ch.-l. du dép. du Finistère, capitale de la Cornouaille, siège d'un évêché, Quimper est une charmante ville de 18.686 h.; à 556 k. de Paris par route, 685 k. par voie ferrée, au confluent de l'Odet et du Steir, dominée par les hauteurs boisées du Mont-Frugy. *Civitas Aquilonia* des Romains, elle a une histoire des plus intéressantes. Ses poteries de Locmaria sont célèbres. Quimper est un des centres de tourisme les plus riches de la Basse-Bretagne.

Monuments et curiosités. — *Cathédrale Saint-Corentin* (construite de 1239 à 1515), la plus complète et la plus belle des églises gothiques de Bretagne, spécimen remarquable du style breton à ses diverses époques; *Musée Archéologique*, dans l'ancien Evêché (XVII^e s.); *Musée des Beaux-Arts et Bibliothèque*; *Reste de l'enceinte du XV^e s.* (sur le Steir; *Vieilles maisons de la rue Kereon, de la place Terre-au-Duc, etc.*; *Anc. Séminaire*, auj. Hôpital (1680); *Eglise de Kerfeunteun* et *monument funéraire du poète Fr.*

Le Guyader; Eglise (mon. hist.) et *faïenceries de Locmaria*; promenade du *Mont-Frugy.*

Excursions. — *Le Stangala* (6 k. N.-E.); *Vallée de l'Odet* jusqu'à Bénodet (par vedette); *Fouesnant; Beg-Meil; Loctudy; Pont-l'Abbé; Pointe de Penmarc'h; Pont-Croix; Audierne; Pointe du Ras; Douarnenez; Locronan, Sainte-Anne-la-Palud et Rumengol* (célèbres pardons); *Châteaulin; Pleyben; Châteauneuf-du-Faou; Scaër* (pardon et luttes); *Rosporden; Quimperlé; Pont-Aven; Concarneau.*

A consulter. — **CAMBRY**: *Voyage dans le Finistère en 1794*; **F. MÉNEZ**: *Aux Jardins enchantés de Cornouaille.*

QUIMPERLÉ (Fin.). — Ch.-l. d'arr. de 8,969 h., à 640 k. de Paris par ch. de fer, 608 k. par route, au confluent de l'Issole et de l'Ellé qui, réunies, forment la Leita. Quimperlé est au cœur de cette Cornouaille sylvestre qu'on a appelée « l'Arcadie bretonne ». On distingue la Ville Haute et la Ville Basse. Centre d'excursions.

Monuments et curiosités. — *Eglise Sainte-Croix*, mon. hist. (XVI^e s.); *Eglise Saint-Michel* (XIV^e s.); *Ruines de l'Eglise Saint-Colomban*; *Anc. Abbaye de Sainte-Croix* (auj. Mairie); *chapelle Saint-David* (XVI^e s.); *Cloître des Ursulines* (1652).

Excursions. — *Forêt de Clohars-Carnoët; Le Pouldu; Pont-Aven; Concarneau; Ros-*

porden; Scaër; Le Faouët; Arzano; Plouay; Pont-Scorff; Hennebont; Lorient.

QUINTIN (C.-du-N.). — Ch.-l. de c. de 2,300 h., à 20 k. S.-O. de Saint-Brieuc; pet. ville dans une situation pittoresque, sur le Gouët, qui y forme un étang. Vieilles maisons.

Monuments et curiosités. — *Château; église Notre-Dame; porte Neuve* (XIV^e-XV^e s.); *chapelle N.-D. de la Porte; menhir de Pierre-Longue.*

Excursions. — *Château de Robien* (XVIII^e s.); *Corlay* (château et église), célèbre par sa race chevaline.

REDON (I.-et-V.). — Ch.-l. d'arr. de 6,719 h., à 512 k. de Paris, au confluent de la Vilaine et du canal de Nantes à Brest, au milieu de vastes marais, en partie asséchés pendant l'été.

Monuments et curiosités. — *Clocher isolé* (XIV^e s.) de l'anc. *église Saint-Sauveur*; *Eglise Saint-Sauveur*, remaniée, mon. hist. (XII^e-XV^e s.); *Anc. Abbaye Saint-Sauveur*, auj. Collège (XVII^e s.); *Vieilles maisons.*

Excursions. — *La Roche-Bernard; Presqu'île de Rhuy; Vannes; Ploërmel; Rochefort-en-Terre; Landes de Lanvaux; La Gacilly; Vallée de la Vilaine; Guéméné-Penfao; Forêts du Gâvre et de la Bretonne; Pont-Clâteau; La Grande Brière; Presqu'île Guérandaise.*

RENNES (I.-et-V.). — Ville de 83.418 h., la troisième de Bretagne comme population (après Nantes et Brest). Fut, avec Nantes, l'une des deux capitales du Duché. Auj. ch.-l. du dép. d'Ille-et-Vilaine, grand centre universitaire et siège de l'archevêché. Au confluent de l'Ille et de la Vilaine. Rennes est une ville relativement neuve, ayant été en grande partie rebâtie après le formidable incendie de 1720.

Monuments et curiosités. — Anc. Palais du Parlement de Bretagne (Palais de Justice), commencé en 1618, mon. hist.; *Cathédrale Saint-Pierre* (xviii^e s.); *Eglise Notre-Dame* (des xii-xviii^e s.); *Eglise Saint-Aubin* (moderne); *Eglise Saint-Germain* (xv^e s.); *Eglise de Toussaints* (xvii^e s.); *Eglise Saint-Sauveur* (1728); *Eglise Saint-Etienne* (xviii^e s.); *Eglise Saint-Hélier* (xv^e s.); *Anc. Chapelle Saint-Yves* (xv^e s.); *Anc. Prieuré de Saint-Cyr*; *Anc. Eglise du vieux Saint-Etienne* (xvi^e s.); *Anc. Eglise Bonne Nouvelle*; *Hôtel-de-Ville* (1734); *Théâtre*; *Palais du Commerce*; *Palais des Facultés*; *Musée des Beaux-Arts*; *Ecole des Beaux-Arts*; *Porte Mordelaise* (xv^e s.); *Maison Du Guesclin*; autres *vieilles maisons des xv^e et xvi^e s.*; *Hôtels de Cuillé, de Molac, de Montbourcher*; *Hôtel-Dieu*; *Hôpital Militaire*; *Promenade du Thabor* et *Jardin des Plantes*.

Excursions. — *Forêt de Rennes*; *Manoir de la Prévalaye* (xvi^e s.); *Cesson*; *Bords de la Vilaine, du Meu,*

de la Seiche; *Les Ifs*; *Hédé*; *château histor. de Montmuran*; *château de Caradec* (en Bêcherel); *Saint-Aubin du Cormier*; *Fougères*; *Dinan*; *Dinard*; *Saint-Malo*; *Mont Saint-Michel*; *Vitré*; *Château-giron*; *Mordelles*; *Paimpont*.

A consulter. — AD. ORAIN : *Au Pays de Rennes*; L. HAMON : *30 ans après*; M. BIGOT : *Rennes à travers les âges*.

ROCHEFORT-EN-TERRE (Morb.). — Ch.-l. de c. de 604 h., dans un site remarquable, commandant les vallées encaissées de trois petits cours d'eau, à la lisière S. des Landes de Lanvaux.

Monuments et curiosités. — *Eglise N.-D. de la Tronchaye*; *Calvaire*; *Porte des anc. remparts*; *Ruines de l'anc. château*.

Excursions. — *Landes de Lanvaux* (collines rocheuses, mégalithes) s'étendant sur 60 k. de longueur; *château de Talhouet* (4 k. N.-O.); *Ploërmel*; *Josselin*; *Elven*; *Vannes*; *Presqu'île de Rhuys*; *Muzillac*; *La Roche-Bernard*; *Redon*; *La Gacilly*.

ROSAIRES (LES) (C.-du-N.). — A 8 k. N. de Saint-Brieuc (service d'auto); stat. baln. fréquentée; belle plage de sable fin; hautes falaises boisées.

Excursions. — Voir : Saint-Brieuc.

ROSCOFF (Fin.). — Petit port et station balnéaire, à 29 k. N.-O. de Morlaix.

4.318 h. Climat renommé pour sa douceur. Grandes cultures de primeurs. Laboratoire biologique (fondation Lacaze-Duthiers).

Monuments et curiosités. — *Eglise N.-D. de Kroaz-Baz* (mon. hist.); *Ruines de la chapelle Saint-Ninien*; *Maison et Tourelle de Marie Stuart*; *vieilles maisons du xvi^e s.*; *Institut Biologique* (laboratoires et aquarium).

Excursions. — *Ile de Batz*; *Ile de Sieck*; *Saint-Pol-de-Léon*; *Morlaix*; *Saint-Thégonnec*; *Guimiliau*; *Lampaul*; *Landivisiau*; *château de Kerjean*; *Plouescat*.

ROTHÉNEUF (I.-et-V.). — A 6 k. de Saint-Malo; stat. baln. simple; magnifiques falaises, beaux rochers.

Curiosités. — Rochers sculptés par l'abbé Fouré.

Excursions. — Voir : Saint-Malo.

ROSTRENEF (C.-du-N.). — Ch.-l. de c. de 2.456 h., à 50 k. de Loudéac (ligne de Loudéac à Carhaix). Vieilles maisons.

Monuments et curiosités. — *Eglise N.-D. du Roncier* (xiii^e s.); *fontaine* (xvi^e s.); *chapelle Saint-Jacques* (au cimetière).

Excursions. — *Glomél* (église des xv^e-xvi^e s.); *tranchée du Canal*; *étang de Corron*; *Kergrist-Moëlou* (église gothique); *gorges de Toul-Goulic* ou *perle du Blavet*, un des plus beaux sites de Bretagne.

RUMENGOL (Fin.). — A 40 k. S.-E. de Brest, village de 548 h., célèbre par ses pardons qui ont lieu le 25 mars, le dimanche de la Trinité (le plus important), le 15 août et le 8 sept.

Monuments et curiosités. — *Eglise N.-D.-de-Tout-Remède* (Remedholl), bâtie en 1536.

Excursions. — *Forêt du Cranou*; *source de Lec'h Houarn*; *source et chapelle de Saint-Conval*; *Le Faou*.

SABLES-D'OR-LES-PINS (C.-du-N.). — A 34 k. de Lamballe (par la route); stat. balnéaire en voie de développement; plage de sable fin.

Excursions. — *Erquy*; *Cap Fréhel*; *Saint-Cast*; *Dinard*.

SAINT-BRÉVIN-L'OCEAN (Loire-Inf.). — A 23 k. de Pornic (voie ferrée); station balnéaire fréquentée; belle plage de sable fin.

Excursions. — *Saint-Michel-Chef-Chef*; *Saint-Brévin-les-Pins*; *Mindin* (embouchure de la Loire); *Saint-Nazaire* (par bac à vapeur de Mindin).

SAINT-BRÉVIN-LES-PINS (Loire-Inf.). — A 25 k. de Pornic; station balnéaire simple; 2.760 h.

Excursions. — Les mêmes que pour Saint-Brévin-l'Océan.

SAINT-BRIAC (I.-et-V.). — A 8 k. de Dinard (cars)

bourg de 1.970 h., à l'embouchure du Frémur; station balnéaire simple.

Monuments et curiosités. — Eglise, moderne, avec clocher à balustres du XVI^e s.; *Croix des Marins* (belle vue sur la presqu'île de Lancieux, l'île des Ebihens, Saint-Cast et le Cap Fréhel).

Excursions. — Les mêmes que pour Lancieux.

SAINT-BRIEUC (C.-du-N.).

— Ch.-l. du dép. des Côtes-du-Nord, évêché, 26.043, h., à 475 k. de Paris, 5 k. de la mer. Vieille ville fondée au v^e s., par le moine Briuc, venu de l'île de Bretagne, sur un plateau dominant les pittoresques vallées du Gouët et du Gouëdic. Centre d'excursions.

Monuments et curiosités. — *Cathédrale Saint-Etienne* (mon. hist., XIII^e s.); *Ancien Palais épiscopal*; *Hôtel de Ville* (moderne); *Musée*; *Hôtel des Ducs de Bretagne* (mon. hist.); *Vieilles maisons*; *Monuments de Poulain-Corbion*, *Villiers de l'Île-Adam*, *Anatole Le Bras*, etc.

Excursions. — *Promenade des Vallées*; *Le Légé*; *Les Rosaires*; *Lamballe*; *Val-André*; *Erquy*; *Sables-d'Or*; *Cap Fréhel*; *Saint-Cast*; *Le Guildo*; *Dinard*; *Dinan*; *Corseul*; *Jugon*; *Collinée*; *N.-D. de Bel-Air*; *Moncontour*; *Forêt de Larges*; *Quintin*; *Camp d'Éran*; *Guingamp*; *Saint-Ouay-Portrieux*; *Plouha*; *Paimpol*.

SAINT-CAST (C.-du-N.). — A 25 k. 5 de Dinard (par la route); station balnéaire très fréquentée, 2.166 h., composée de trois agglomérations: l'Isle Saint-Cast, la Garde Saint-Cast, Saint-Cast-Bourg; belle plage de sable fin. Colonne commémorative de la bataille de 1758.

Excursions. — *Pointe de Saint-Cast* (panorama de la pointe de Cancale au Cap Fréhel); *île des Ebihens*; *Le Guildo*; *ruines de la Hunaudaye*; *Cap Fréhel*; *Fort la Latte*.

SAINT-EFFLAM (C.-du-N.).

— A 16 k. de Lannion (voie ferrée), petite station balnéaire; vaste plage de sable fin, à l'extrémité ouest de la baie de Michel-en-Grève.

Excursions. — *Saint-Michel-en-Grève*; *Toul-an-Héry* (Trou de l'Enfer); *pointe de Plestin*; *pointe de l'Armorique*; *Lanmeur*; *Loqueffret*.

SAINT-ENOGAT (I.-et-V.).

— Station balnéaire, aujourd'hui englobée dans la commune de Dinard.

SAINT-HERBOT (Fin.).

— Hameau dépendant de la com. de Loqueffret, à 7 k. S.-O. de Huelgoat.

Monument. — *Chapelle de Saint-Herbot*, de style gothique flamboyant (XV^e-XVI^e s.), avec belle tour carrée surmontée d'une balustrade à jour.

Excursions. — *Château et moulin du Rusquec*; *cascares de Saint-Herbot*.

SAINT-JACUT-DE-LA-MER (C.-du-N.). — A 17 k. S.-O. de Dinard; petit port de pêche de 1.114 h., entre la baie de Lancieux et la baie de l'Arguenon; station balnéaire très simple.

Excursions. — *Île des Ebihens*; *Lancieux*; *Saint-Briac*; *Dinard*.

SAINT-JEAN-DOIGT (Fin.).

— A 17 k. de Morlaix; à 800 m. de la mer; 1.031 h.; pet. stat. baln. fréquentée par les artistes. Pardon (23 et 24 juin) qui réunit une foule d'estropiés et de malades des yeux.

Monuments et curiosités. — *Eglise gothique flamboyant*, XV^e-XVI^e s. (clocher détruit par la foudre en 1925) (à l'intérieur, rétable monumental du XVII^e s.); *fontaine de Saint-Jean-Baptiste*; *trésor*, composé de pièces importantes, dont un reliquaire renfermant un fragment de doigt de Saint-Jean-Baptiste; *cimetière*; *fontaine* du XVII^e s.; *Chapelle funéraire* du XVI^e s.

Excursions. — *Oratoire de Pont-an-Gler*; *Plougasmou*; *Chapelle de Saint-Mélar*; *grottes de Kerdren et de Bog-an-Fri*; *Primel-Trégastel*.

SAINT-LUNAIRE (I.-et-V.).

— A 5 k. de Dinard (cars), com. de 1.551 h.; station balnéaire mondaine; deux belles plages de sable fin; de la *pointe du Décollé*, entre les deux plages, vue splendide du Cap Fréhel à Saint-Malo.

Monuments et curiosités. — *Ancienne église* (tombeau de Saint-Lunaire, XIV^e s.); dans cimetière, *croix de pierre* à personnalités (XV^e-XVI^e s.).

Excursions. — Les mêmes que pour Dinard.

SAINT-MALO (I.-et-V.).

— Ch.-l. d'arr. de 13.137 h., à l'embouchure de la Rance (rive droite); important port de commerce et d'armement pour Terre-Neuve. Ville d'histoire, ceinte de remparts et flanquée d'un imposant château médiéval. Ancien évêché (jusqu'à la Révolution). Patrie d'un grand nombre d'hommes illustres: Jacques Cartier, Duguay-Trouin, La Barbinais, La Bourdonnais, Surcouf, Maudperruis, La Mettrie, Broussais, Chateaubriand, La Mennais etc. Centre de tourisme.

Monuments et curiosités. — *Cathédrale Saint-Vincent* (XII^e-XVI^e s., mon. hist.); *Musée*; *Maison de Duguay-Trouin*; *Château des Bigorneaux*; *Vieilles maisons* de diverses époques; beaux *hôtels des armateurs et corsaires* du XVII^e s.; *Château* (XV^e s.); *Remparts*; *Grand-Bé* (tombeau de Chateaubriand); *Petit-Bé*; *Fort National*; *Tombeau* du poète Louis Tiercelin.

Excursions. — *Saint-Servan*; *Paramé*; *Rothéneuf* (rochers sculptés); *Cancale*; *Dol*; *Mont Saint-Michel*; *Château de Combourg*; *Dinan*; *Dinard*; *Saint-Lunaire*; *Saint-Briac*; *Le Guildo*; *Saint-Cast*; *Cap Fréhel*; *Île Cézembre*; *Îles Chausey*; *Jersey*; *Guernsey*. — Tête de ligne pour Southampton.

A consulter. — CHATEAUBRIAND : *Mémoires d'Outre-Tombe*; CLAUDE FARRERE : *Thomas l'Agnelet*; C. LE MERCIER D'ERM : *Les Saints Bretons de la Côte d'Emeraude*. Coats-Trédrez, du xv^e s.); *pointe de Séhar*; *le Yeodet*; *Saint-Efflam*; *Plestin*; *vallées de Pont-ar-Yar* et de *Roscoat*.

SAINT-MARC (Loire-Inf.). — Jolie station balnéaire, à 6 k. de Saint-Nazaire; plage de sable fin.

Excursions. — Voir Saint-Nazaire.

SAINT-MÉEN-LE-GRAND (I.-et-V.). — Ch.-l. d. c. de 2.601 k., à 40 k. O. de Rennes.

Monuments et curiosités. — Ruines de l'abbaye (xii^e-xiii^e s.); *Eglise* surmontée d'une tour carrée du xii^e s. (à l'intérieur, tombeaux de Saint-Méen et de l'abbé Robert de Coëtlogon); croix de l'abbaye avec figurines.

Excursions. — *Chapelle et fontaine de Saint-Méen* (2 k. N.-E.); Château de Belair (2 k. 800).

SAINT-MICHEL-EN-GHÈVE (C.-du-N.). — A 12 k. de Lannion (ch. de f. des Côtes-du-Nord), bourg de 448 h.; station balnéaire, au bord de la baie de Saint-Michel; grève de Saint-Michel ou *Lieue de Grève*, vaste demi-cercle de 5 k.

Monuments et curiosités. — *Eglise* (xvi^e-xviii^e s.).

Excursions. — Bois de *Kerroparz*; *pointe et rochers de Beg-an-Fourn* (grotte de Toul-ar-Rougel); *Trédrez* (église du xvi^e s., restaurée; manoir de

SAINT-NAZAIRE (Loire-Inf.). — Ch.-l. d'arr. de 39.441 h., à 495 k. de Paris, 64 k. de Nantes. Grand port commercial et industriel, à l'embouchure de la Loire (rive dr.), tête de plusieurs lignes transatlantiques, en voie de développement constant; chantiers de constructions navales.

Monuments et curiosités. — *Dolmen*, dans un square; *Monument commémoratif du débarquement des forces américaines*; *Musée*; *Bassins de Saint-Nazaire et de Penhoët*.

Excursions. — Par la Loire, jusqu'à Nantes; *Saint-Brévin-les-Pins* et les plages du pays de Retz. — Par la route: *Por-nichet*, *La Baule*, *Le Pouliguen*, *Batz*, *Le Croisic*, *Guérande*, *Herbignac*, *la Brière*.

SAINT-NICOLAS-LES-EAUX (Morb.). — Sur le Blavet, hameau à 15 k. de Pontivy (voie ferrée); commune de Pluméliau.

Monuments et curiosités. — *Chapelle Saint-Nicolas* (xvi^e s.); *Chapelle Saint-Nicodème*, du xvi^e s. (à 2 k. 5), célèbre par son pardon (premier dimanche d'août); *Chapelle Sainte-Anne* (xvi^e s.).

Excursions. — *Pluméliau*; *grotte de Saint-Gildas*; *Montagne de Castennec*; *Bieuzy*. *Calvaire de Melrand*.

SAINT-POL-DE-LEON (Fin.). — Ch.-l. d. c. de 7.844 h., à 22 k. N.-O. de Morlaix. Ancien Evêché. Eglises remarquables. Culture de primeurs.

Monuments et curiosités. — *Eglise du Kreizker* (xv^e s.); *Cathédrale* (xiii^e au xv^e s.). Ces deux édifices comptent parmi les plus beaux spécimens de l'architecture religieuse en Bretagne. *Vieilles maisons*; *jardin public*.

Excursions. — Voir celles de Roscoff.

SAINT-QUAY-PORTRIEUX (C.-du-N.). — Com. de 2.991 h., à 22 k. de Saint-Brieuc (ch. de f. des Côtes-du-Nord); station balnéaire familiale; nombreuses plages; petit port de pêche et de cabotage de Portrieux.

Excursions. — *Pointe de Saint-Quay* et sémaphore (vue de l'île Bréhat à Erquy et au Cap Fréhel); hameau de *Kertugal* (chapelle ronde de N.-D.-de-la-Garde, moderne; manoir du Tertre, xvi^e s.); ruines de la *ferme fortifiée de la Ville-Mario*; *calvaire de la Rue Louais* (xv^e s.); *vallon de Gâcon*; *château du Bois de la Salle*; *anse de Saint-Marc*; *Trévenec*; *pointe du Bec-de-Vir*.

SAINT-SERVAN (I.-et-V.). — Ch.-l. d. c. de 12.510 h., port et station balnéaire sur la rive dr. de la Rance, en face Saint-Malo. Ebénisterie bretonne. Etablissement militaire de la Marine.

Monuments et curiosités. — *Presqu'île de la Cité*, empla-

cement de l'antique cité gallo-romaine d'*Alethum* (vestiges de l'enceinte), aujourd'hui couronnée de fortifications à la Vauban; *Fort du Naye*; *Tour Solidor* (mon. hist. d'origine romaine, reconstruit par Jean IV en 1382); *Chapelle Saint-Pierre* (chœur du xi^e s.); *Ar-senal*; *Parc des Corbières*; plusieurs *vieilles maisons*.

Excursions. — Les mêmes que pour Saint-Malo.

SAINT-THÛGONNEC (Fin.). — Ch.-l. d. c. de 2.977 h., à 551 k. de Paris et à 10 k. S.-O. de Morlaix. Pardon le 2^e dimanche de septembre.

Monuments et curiosités. — *Porte monumentale du cimetière* (1587); *ossuaire* (1676); *calvaire* (1610); *Eglise*, avec clocher Renaissance (à l'intérieur, chaire, boiserie et rétables remarquables).

Excursions. — *Guimiliau*; *Lampaul-Guimiliau*; *Landivisiau*.

SAINTE-ANNE D'AURAY (Morb.). — A 7 k. d'Auray. Cette localité doit son existence au célèbre pèlerinage qui s'y déroule à différentes époques de l'année, principalement les 25 et 26 juillet.

Monuments et curiosités. — *Basilique* (1866-1873); *Ans*; *Couvent des Carmes* (xvii^e s.); *Maison de Nicolaïe* (musée privé); *Théâtre Breton*, dit « l'Oberammergau breton »; *Fontaine Miraculeuse*; *Monument des Bretons morts à la guerre*; *Scala Sancta*; *Monument du Comte de Chambard*.

Excursions. — Comme pour Auray.

SAINTE - MARGUERITE (Loire-Inf.). — A 3 k. de Pornichet ; station balnéaire mondaine ; jolie plage de sable fin.

Excursions. — Celles de Pornichet.

SAINTE - MARIE (Loire-Inf.). — A 6 k. de Pornic ; petite station balnéaire de 1.652 h.

Excursions. — Celles de Pornic.

SARZEAU (Morb.). — Ch.-l. de c. de 3.969 h., principale ville de la presqu'île de Rhuys qui enserre la « Mor-Bihan », ou « Petite Mer » intérieure, qui a donné son nom au département. Climat doux permettant la culture de la vigne (vins et « Fine de Rhuys »).

Monuments et curiosités. — *Maison natale de Le Sage*, l'auteur de *Gil-Blas* ; *Hôpital* (1723).

Excursions. — *Clâteau de Sucinio* (mon. hist.) ; *Saint-Gildas de Rhuys* ; *Butte de Thumiac* ; *Arzon* ; *Port-Navalo* ; *Iles de la Mor-Bihan* ; *Locmariaquer*, *Carnac*, *Quiberon* ; *Auray* ; *Vannes*.

SEIN (Ile de). — Au large de la pointe du Raz, c'est la *Sena* de Pomponius Méla, l'*Ile des Sept Sommeils* des Bretons (*Enez-Sizun*), autrefois sanctuaire druidique. Terre de désolation, à ras des flots, longue de 2 k., peuplée de 2.248 h.

Monuments et curiosités. — *Ruines de l'ancienne église* ; *Nouvelle église*, bâtie par les femmes de l'île ; les deux menhirs dits « *Fistillerien* » (les causeurs) ; *Dolmens* de la pointe du Méneil et de Men-Kognok ; *Rochers de Gador*. — Au large, les écueils de la *Chaussée de Sein* et le phare d'*Ar-Men*, haut de 28 m.

SIZUN (Fin.). — Ch.-l. d. c. de 3.123 h., à 577 k. de Paris et à 30 k. S.-O. de Morlaix. Centre d'excursions.

Monuments et curiosités. — *Arc de triomphe* du XVI^e s. ; *Chapelle-ossuaire* (1585-1588) ; *Eglise* (XVII^e s.), avec clocher du XVIII^e s.

Excursions. — *Moulin de Conan-Hoat* ; *Castel-Doun* (camp romain) ; *Landivistiau* (14 k.).

TONQUEDEC (C.-du-N.). — A 10 k. S.-E. de Lannion, com. de 1.457 h.

Monuments. — Ruines imposantes du *château* (XV^e-XVI^e s.) ; *Eglise* du XV^e s., avec tour de 1773.

TRÉBOUL (Fin.). — Petit port sardinier en face de Douarnenez ; 5.007 h. ; *Plage des Sables-Blancs* ; petite station balnéaire familiale.

Excursions. — Comme pour Douarnenez.

TRÉBEURDEN (C.-du-N.). — Petit port de pêche, à 11 k. de Lannion (par la route) ;



CHATEAU DU RUSQUEC. (Dessin de L. Le Guennec.)
(La Bretagne Touristique.)

2.118 h.; station balnéaire très fréquentée, dans un site magnifique; plages de Trozoul et de Tresmeur (sable fin).

Excursions. — *Ile Molène*; *île Grande*; *Trégastel*; *Perros-Guirec*.

TRÉGASTEL (C.-du-N.). — A 10 k. de Lannion (route); 1.467 h.; à 2 k. 5 du bourg, *Trégastel-Plage*, station balnéaire de plus en plus fréquentée; plage de sable rouge de Coz-Pors; chaos de rochers fantastiques; vue splendide.

Monuments et curiosités. — *Calvaire moderne* (procession à la Saint-Jean); *Eglise* (XII^e-XIII^e s.); *ossuaire* (XVII^e s.).

Excursions. — *La Grève-Blanche*; *étangs de Coz-Stanhou*; *Sainte-Anne* (statue du « Sauveur » ou « le Père Eternel »); *pointe de Bringuiller*; *Perros-Guirec*, par la *Corniche bretonne*; *Trébeurden*.

TRÉGUIER (C.-du-N.). — Vieille ville épiscopale, aujourd'hui déchuée, dominant pittoresquement un large estuaire formé par la réunion du Jaudy et du Guindy, 535 k. de Paris; 3.019 h. Patrie de Saint-Yves, dont on célèbre le pardon le 19 mai, et d'Ernest Renan (1823-1892).

Monuments et curiosités. — *Cathédrale* remarquable (commencée en 1339, mon. hist.) et son *Cloître* (mon. hist.); dans la cathédrale, *mausolées de Saint-Yves et de Jean V.*; *Maison natale et statue de Renan*; *Tombeau d'Anatole Le Bras*, par Armel Beaufils,

dans les jardins de l'ancien Evêché; *Vieilles maisons*.

Excursions. — *Le Minihiy* (église du xv^e s.; manoir et tombeau de Saint-Yves); *Plouguiel*; *Plougrescant*; *Port-Blanc*; *Perros-Guirec* et la *Côte de Granit*; *Lannion*; *La Roche-Derrien*; *Guingamp*; *Pontrieux*; *Lésardrieux*; *Paimpol*.

A consulter. — RENAN: *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*.

TREZ-HIR (LE) (Fin.). — A 17 k. de Brest (tram), dans l'anse de Bertheaume; belle plage de sable fin; vue sur l'entrée de la rade de Brest et sur la presqu'île de Camaret.

Excursions. — *Pointe de Saint-Mathieu*; *Pointe de Créac'h Meur*; *Le Conquet* (6 k.).

TRINITÉ-SUR-MER (LA) (Morb.). — A 4 k. de Carnac; petit port de 1.573 h., à l'embouchure de la rivière du Crach; station balnéaire familiale.

Excursions. — *Carnac*; *Locmariaquer* (7 k. 5).

VAL-ANDRÉ (LE). (C.-du-N.). — à 16 k. de Lamballe (route); commune de Pléneuf; station balnéaire familiale, très fréquentée; vaste plage abritée par le promontoire de Dahouët et la pointe de Pléneuf.

Excursions. — *Dahouët*; *Pléneuf*; *Hameau de la Ville-Pichard*; *Château de Nantois*;

tumulus de la Motte-Meurdel; *Navalo et Locmariaquer*; *Pres-Château de Bienassis* (xvi^e s.); *vallon de la Flora*; *Erquy*.

VANNES (Morb.). — Ch.-l. du dép. du Morbihan, à 457 k. de Paris, par route, 566 k. par voie ferrée, 22.089 h., évêché, très vieille ville qui fut autrefois la capitale des Vénètes dont la flotte faillit vaincre celle de César. Petit port sans trafic. Centre d'excursions.

Monuments et curiosités. — *Anc. remparts* (tours et portes remarquables); *cathédrale St-Pierre* (XII^e-XVI^e s.); *Maison du Parlement* (mon. hist.), contenant le *Musée archéologique*; *Anc. Chapelle du Présidial* (XIII^e s.); *Vieilles maisons* (« Vannes et sa femme »); *Eglise Saint-Patru* (XVIII^e s.); *Collège Saint-François Xavier* (XVII^e s.); *Ponon des de la Garenne et de la R. bine*

Excursions. — *Camp de Villeneuve*; *Conleau*; *la Morbihan* et les Iles jusqu'à *Port-*

VITRÉ (I.-et-V.). — Ch.-l. d'arr. de 8.363 h., à 317 k. de Paris (par route). Vieille ville féodale, avec son remarquable château, encore entier, et sa ceinture des remparts.

Monuments et curiosités. — *Château*, mon. hist. (XI^e-XV^e s.), renfermant divers services: musée, bibliothèque, etc.; *Eglise Notre-Dame*, mon. hist. (XV^e s.); *Hôtel Hardy* (Renaissance); *Maison de Pierre Landais*; *Hôtel Sévigné*; *Chapelle Saint-Nicolas* (XV^e s.); *Promenade des remparts*.

Excursions. — *Château des Rochers*, ancienne résidence de M^{me} de Sévigné; *Champeaux*; *Argentré-du-Plessis*; *La Guerche*; *Fougères*; *Rennes*.

BIBLIOGRAPHIE

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE GÉNÉRALES. — A. DE LA BORDERIE et B. POCQUET : *Histoire de Bretagne* (6 vol., Plihon et Hommay, Rennes, 1896-1914). — C. DANIO : *Histoire de notre Bretagne* (Ed. de l'Hermine, Dinard, 1921). — PITRE-CHEVALIER : *La Bretagne ancienne et La Bretagne moderne* (Coquebert, Paris, 1844). — P. LEVOT : *Biographie bretonne* (2 vol., Cauderan, Vannes, 1852). — R. KERVILER : *Répertoire général de Bio-Bibliographie bretonne* (Plihon et Hommay, Rennes). — OGÉE : *Dictionnaire historique et géographique de la Province de Bretagne* (4 vol., Vatar, Rennes, 1778-1780 ; rééd. par Marteville et Varin, chez Molliex, Rennes, 2 vol. 1843-1853). — DOM LOBINEAU : *Histoire de Bretagne* (2 vol. Paris, 1707). — DOM MORICE : *Histoire ecclésiastique et civile de Bretagne* (2 vol., et 3 vol. de Preuves, Paris, 1742-1756). — P. DE ROUTOUX : *Histoire des Rois et des Ducs de Bretagne* (4 vol., Paris, 1839). — P. POTIER DE COURCY : *Nobiliaire et Armorial de Bretagne* (3 vol. Rennes). — A. DE LA BORDERIE : *Cours d'histoire de Bretagne* (4 vol. Plihon et Hervé, Rennes, 1892). — L. GALLOUÉDEC : *La Bretagne* (Hachette, Paris, 1917). — ALAIN BOUCHART : *Les Grandes Chroniques de Bretagne* (1514, rééd. par H. Caillière, Rennes, 1886). — G. DOTTIN : *Manuel pour servir à l'étude de l'antiquité celtique* (Champion, Paris, 1906). — J. JANIN : *La Bretagne* (E. Bourdin, Paris, 1844). — PIERRE LE BAUD : *Histoire de Bretagne* (Paris, 1638). — G. LE JEAN : *La Bretagne, son histoire et ses historiens* (Guéraud, Nantes et Hachette, Paris, 1850). — BERTRAND ROBIDOU : *Histoire et Panorama d'un beau pays* (Dinan, 1852). — BERTRAND D'ARGENTRÉ : *Histoire de Bretagne* (Paris, 1852).

HAGIOGRAPHIE. — ABBÉ F. DUÏNE : *Catalogue des sources hagiographiques de l'histoire de Bretagne*. — Le P. AUGUSTIN DU PAZ : *Histoire de l'Eglise Britannique (bretonne), c'est-à-dire les Vies et les Gestes des Saints et la succession des évêques de cette province (XVIII^e siècle)*. — Le Fr. ALBERT LE GRAND : *Les Vies, gestes, mort et miracles des Saints de la Bretagne-Armorique* (Nantes, 1636, réédité en 1659, 1680, 1837 et 1906). — DOM LOBINEAU : *Les vies des Saints de Bretagne* (Rennes, 1725). — ARTHUR DE LA BORDERIE : *Sur le rôle historique des Saints en Bretagne* (Paris, 1848). — ARTHUR DE LA BORDERIE : *Du rôle historique des Saints de Bretagne dans l'établissement de la nation bretonne-armoricaine* (Rennes, 1873). —

HERSART DE LA VILLEMARQUÉ : *La légende celtique et la poésie des cloîtres* (Saint-Brieuc, 1859 et 1886). — ANATOLE LE BRAZ : *Au Pays des Pardons* (Rennes, 1894 ; Calmann-Lévy, éd., Paris). — LOUIS TIERCELIN : *La Bretagne qui croit* (Lemerre, Paris, 1894). — PAUL SÉBILLOT : *Petite Légende dorée de la Haute-Bretagne* (Nantes, 1897). — PAUL GRUYER : *Les Saints bretons*, monographie illustrée (H. Laurens, éd., Paris, 1923). — CAMILLE LE MERCIER D'ERM : *Les Saints Bretons de la Côte d'Emeraude*, leur vie historique et légendaire (Ed. de l'Hermine, Dinard, 1927.)

ARCHÉOLOGIE. — H. WAQUET : *Vieilles pierres bretonnes* (1920). — R. GRAND : *Mélanges d'archéologie bretonne* (1921). — Z. LE ROUZIC : *Les monuments mégalithiques de Carnac et de Locmariaquer*. — Chanoine J. MAHÉ : *Essai sur les Antiquités du Morbihan* (Galles, Vannes, 1825). — P. DU CHATELLIER : *Études préhistoriques et gauloises dans le Finistère* (1907). — L. ROSENZWEIG : *Répertoire archéologique du Morbihan* (1863). — GAULTIER DU MOTTAY : *Répertoire archéologique des Côtes-du-Nord* (1885).

VOYAGES, TOURISME. — CAMBRY : *Voyage dans le Finistère en 1794-1795*. — ARDOUIN-DUMAZET : *Voyages en France* (3^e, 4^e, 5^e, 51^e, 52^e, 53^e, séries, Berger-Levrault, éd., Paris). — C. VALLAUX : *La Basse-Bretagne* (Cornély, Paris, 1906). — GUSTAVE GEFFROY : *La Bretagne* (Hachette, Paris, 1905). — André HALLAYS : *De Bretagne en Saintonge* (Perrin, Paris). — ANDRÉ SUARÈS : *Le Livre de l'Émeraude* (Emile Paul, Paris, 1900). — ANDRÉ CHEVRILLON : *La Bretagne d'hier* (2 vol., Plon, Paris, 1925). — GUSTAVE FLAUBERT : *Par les champs et par les grèves* (1847) (Fasquelle, Paris). — STENDHAL : *Mémoires d'un Touriste* (1837). — P. MÉRIMÉE : *Notes d'un voyage dans l'ouest de la France* (Paris, 1836). — A. ROBIDA : *Bretagne* (textes et dessins). — FR. MÉNEZ : *Aux Jardins enchantés de Cornouaille* (Plon, Paris, 1927). — *Ille-et-Vilaine, Loire-Inférieure, Côtes-du-Nord, Morbihan, Finistère*, dans la collection des monographies départementales de l'*Illustration Economique et Financière* (1925-1928). — M. MONMARCHÉ : *La Bretagne*, dans la collection des « Guide Bleus » (Hachette). — Collection de la *Bretagne Touristique*. revue mensuelle fondée en 1922, par O.-L. Aubert (Saint-Brieuc).

ÉTUDES, ESSAIS. — CH. LE GOFFIC : *L'Ame bretonne* (4 vol. Champion, Paris, 1900-1924) ; *Sur la côte* (Flammarion, Paris). — A. LE BRAZ : *La Terre du Passé* (Calmann-Lévy, Paris 1902). — EM. SOUVESTRE : *Les Derniers Bretons* (2. vol., Michel Lévy, Paris, 1854) ; *En Bretagne* (Michel Lévy, Paris) ; *La Bretagne contemporaine* (3 vol., Charpentier, Nantes, 1855). — CH. GÉNIAUX : *La Bretagne vivante* (Champion, Paris, 1912). — E. RENAN : *La Poésie des Races celtiques* (1854, réédité dans *Essais de Morale et de Critique*, Calmann-Lévy, Paris). — EUG. HERPIN : *La Côte d'Emeraude* (2 vol. Caillière, Rennes, 1894, et Haize, Saint-Servan). — P. Yves Sébilot : *La Bretagne pittoresque et légendaire* (Daragon, Paris, 1921).

LITTÉRATURE GÉNÉRALE. — A. LE BRAZ : *Le Théâtre Celtique* (Calmann-Lévy, Paris, 1904). — C. LE MERCIER D'ERM : *Les*

Bardes et Poètes nationaux de la Bretagne armoricaine, anthologie de la poésie bretonne au XIX^e siècle, avec notices bio-bibliographiques et critiques (Plihon et Hommay, Rennes, et Sansot, Paris, 1918). — C. LE MERCIER D'ERM : *Les Hymnes nationaux des peuples celtiques*, Irlande, Écosse, Galles, Bretagne, avec notices et musique (Ed. de l'Hermine, Dinard, 1918). — L. TIERCELIN et J. GUY ROPARTZ : *Le Parnasse Breton*, anthologie (Lemerre, Paris, et Caillière, Rennes, 1889). — L. TIERCELIN : *Bretons de lettres* (Champion, Paris, 1905). — J. JAFFRENOU : *Breizis*, anthologie des écrivains bretonnants (du XIX^e siècle) (« Ar Bobl », Carhaix, 1911). — JOSEPH ROUSSE : *La Poésie bretonne au XIX^e siècle* (Lethielleux, Paris, 1895).

CONTES, LÉGENDES, TRADITIONS, PROVERBES. — A. LE BRAZ : *La Légende de la mort chez les Bretons armoricains* (2 vol. Champion, Paris, 1892). — F. LUZEL : *Traditions orales des Bretons armoricains* (F. Guyon, Saint-Brieuc, 1874); *Veillées bretonnes* (Mauger, Morlaix, 1879); *Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne* (2 vol., Maisonneuve, Paris, 1887); *Contes populaires de la Basse-Bretagne* (3 vol. Maisonneuve, 1887). — FR. CADIC : *Contes et Légendes de Bretagne* (4 vol., Maison du Peuple breton, Paris, 1922). — AD. ORAIN : *Contes du Pays Gallo* (Champion, Paris, 1904). — PAUL SÉBILLOT : *Littératures orales de la Haute-Bretagne* (Maisonneuve, Paris, 1881); *Traditions et superstitions de la Haute-Bretagne* (Maisonneuve, 1882); *Coutumes populaires de la Haute-Bretagne* (Maisonneuve, 1883). — BRIZEUX : *Furnes Breiz* (Lorient, 1844). — EM. SOUVESTRE : *Le Foyer breton* (2 vol., Michel Lévy, Paris). — PAUL FÉVAL : *Contes de Bretagne*. — JULES HAIZE : *Le Légendaire de la Rance* (Saint-Servan). — ALFRED FOUQUET : *Légendes, Contes et Chansons populaires du Morbihan* (Cauderan, Vannes, 1857). — L. F. SAUVÉ : *Proverbes et Dictons de la Basse-Bretagne* (1878).

POÉSIE POPULAIRE. — HERSART DE LA VILLEMARQUÉ : *Barzaz Breiz* (Paris, 1838 : actuellement 11^e édition, Perrin, Paris). — F. LUZEL : *Gwerziou Breiz-Izel* (2 vol. Corfat, Lorient, 1868-1874). — LUZEL et LE BRAZ : *Soniou Breiz-Izel* (2 vol. Bouillon, Champion, Paris, 1890). — LATERRÉ et GOURVIL : *Kanaouennou Breiz-Vihan* (Champion, Paris, 1911). — L. DECOMBE : *Chansons populaires recueillies en Ille-et-Vilaine* (Caillière, Rennes, 1884). — N. QUELLIEN : *Chansons et Danses des Bretons*, textes et musique (Maisonneuve et Leclerc, Paris, 1889). — AD. ORAIN : *Chansons populaires de la Haute-Bretagne* (Caillière, Rennes, 1902). — GUILLERM et HERRIEU : *Recueil de mélodies bretonnes* (David, éd., Quimper, 1907). — L. HERRIEU et M. DUHAMEL : *Guerzennou ha Sonnenneu Bro-Guened* (3 séries, « Dihunamb », Lorient, et Rouart-Lerolle, Paris, 1911-1914).

LINGUISTIQUE. — LE GONIDEC : *Dictionnaire Français-Breton : Grammaire bretonne et Dictionnaire Breton-Français* (éd. Villemarqué, Saint-Brieuc, 1847-1850). — LE GONIDEC : *Grammaire Cello-Bretonne* (Paris, 1807 et 1839). — F. VALLÉE : *La langue bretonne en 40 leçons* (Prudhomme, Saint-Brieuc, 1909). — F. VALLÉE : *Vocabulaire français-breton* (Prudhomme, 1919). — GUILLEVIC et LE GOFF :

Grammaire Vannetaise (Lafolye, Vannes). — Père GRÉGOIRE de ROSTRENE : *Dictionnaire français-celtique ou français-breton* (Vatar, Rennes, 1732, et Jollivet, Guingamp, 1834). — Abbé LE CLERC : *Grammaire bretonne du dialecte de Tréguier* (Prudhomme, Saint-Brieuc, 1911). — PIERRE DE CHALONS : *Dictionnaire Breton-Français du Dialecte de Vannes* (1723, rééd. par J. Loth, Rennes, 1895). — Père GRÉGOIRE de ROSTRENE : *Grammaire française-celtique ou française-bretonne* (Rennes, 1738). — H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE : *Eléments de la Grammaire Celtique*. — E. ERNAULT : *Glossaire moyen-breton* (2 vol. Bouillon, Paris, 1895-1896); *Petite Grammaire bretonne*, avec notions sur l'histoire de la langue et sur la versification (Prudhomme, Saint-Brieuc, 1897). — J. LOTH : *Chrestomathie bretonne* (1890); *Vocabulaire vieux-breton* (1884). — G. DOTTIN : *Les Littératures celtiques*, Irlande, Écosse, Galles, Bretagne (Payot, Paris, 1924). — L. HERRIEU : *Le Breton usuel du dialecte de Vannes* (« Dihunamb », Lorient, 1912). — H. COULABIN : *Dictionnaire des Locutions populaires de Haute-Bretagne* (Caillière, Rennes, 1891). — V. TOURNEUR : *Esquisse d'une histoire des études celtiques* (Liège, 1905).

ART, ARCHITECTURE. — P. GRUYER : *Les Calvaires bretons* (H. Laurens, Paris, 1925); *Les Fontaines bretonnes* (H. Laurens, Paris, 1926). — MAURICE FACY : *Les Arts appliqués en Bretagne (L'Art moderne, n° 3, Crès, Paris, 1920)*. — Chanoine ABGRALL : *Le Livre d'or des Églises de Bretagne* (Rennes, 1896). — OL. PERRIN : *Breiz-Izel ou vie des Bretons dans l'Armorique* (Paris, 1825 : rééd. par Salaün, Quimper, 1918). — *Maisons et Meubles bretons*, n° spécial de *La Vie à la Campagne* (Hachette, 15 déc. 1922). — PH. DE LASCASES : *L'Art rustique. La Bretagne* (Albin Michel, Paris, 1927).

MUSIQUE. — BOURGAULT-DUCOUDRAY : *Mélodies bretonnes*. — MAURICE DUHAMEL : *Musiques bretonnes*, airs et variantes mélodiques des « Gwerziou Breiz-Izel » et « Soniou Breiz-Izel », publiés par Luzel et Le Braz (Rouart et Lerolle, Paris, 1913). — N. QUELLIEN : *Chansons et Danses des Bretons* (Maisonneuve et Le Clerc, Paris, 1889).

RECUEILS BIBLIOGRAPHIQUES. — FR. SACHER : *Bibliographie de la Bretagne* (Plihon, Rennes, 1881). — J. COUPEL : *Bibliographie d'articles de périodiques concernant la Bretagne, de 1789 à 1900* (Plihon et Hommay, Rennes 1911). — R. KERVILER : *Essai d'une Bibliographie des publications périodiques de la Bretagne* (5 fascicules, Plihon et Hervé, Rennes, 1891-1898). — R. KERVILER : *Répertoire général de Bio-Bibliographie bretonne* (Plihon et Hommay, Rennes).

RÉGIONALISME, CELTISME. — Comte de LANTIVY-TRÉDION : *La Question bretonne* (Nouvelle Librairie Nationale, Paris, 1909). — Comte de LANTIVY-TRÉDION : *Vers une Bretagne organisée* (Nouvelle Librairie Nationale, 1911). — F. JAFFRENOU-TALDIR : *La Genèse d'un mouvement* (« Ar Bobl », Carhaix, 1912). — Marquis DE

L'ESTOURBEILLON : *Les Celtes à Quimper* (Bouteloup, Redon, 1924). — CH. DE GAULLE : *Les Celtes au XIX^e siècle*, suivi de *Le Réveil de la Race*, par JEAN LE FUSTEC (Le Dault, Paris 1903). — C. LE MERCIER D'ERM : *Les Origines du Nationalisme Breton ; Le Nationalisme Breton et l'Action Française ; La Bretagne libertaire*, etc.

PÉRIODIQUES

Collections des principaux périodiques bretons des XIX^e et XX^e siècles : *Revue de l'Armorique*, *Lycée Armoricaïn*, *Revue de Bretagne*, *Revue Celtique*, *Annales de Bretagne*, *L'Herminette*, *Bulletin de l'Union Régionaliste Bretonne*, *Clocher Breton*, *Pays Breton*, *Terroir Breton*, *Pays d'Arvor*, *Fureteur Breton*, *Réveil Breton*, *Pensée Bretonne*, *Bretagne Touristique*, *Consortium Breton*, *Breton de Paris*, *Bretagne à Paris*, *Patrie Bretonne*, *Foi et Frétagne*, *Ar Bobl*, *Ar Vro*, *Dihunamb*, *Feiz ha Breiz*, *Buhez Breiz*, *Breiz Dishual*, *Brittia*, *Breiz Atao*, etc.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.....	5
LITTÉRATURE ET TRADITIONS POPULAIRES	
<i>La Légende de saint Renan</i> , par ERNEST RENAN.....	9
<i>Tristan et Iseut</i> : La voix du rossignol, par J. BÉDIER.....	13
— La mort de Tristan et Iseult.....	15
<i>La Groac'h de l'île du Lok</i> , par E. SOUVESTRE.....	17
<i>Le Pont Kerlô</i> , par A. BRIZEUX.....	29
<i>La Légende du Chêne-Vert</i> , par J. HAIZE.....	31
<i>La Chanson du vent de mer</i> , par A. LE BRAZ.....	36
<i>Quimper</i> , par A. LE BRAZ.....	39
<i>Printemps de Bretagne</i> , par CH. LE GOFFIC.....	40
<i>Chez Chateaubriand</i> , par G. FLAUBERT.....	41
<i>Chez La Mennais</i> , par Y. LE FEBVRE.....	49
<i>Chez Renan</i> , par CH. LE GOFFIC.....	52
<i>La Bretagne inspiratrice</i> , par C. LE MERCIER D'ERM.....	56
<i>Origine de la Langue bretonne</i> , par LA VILLEMARQUÉ.....	77
<i>Les Littératures celtiques et la Littérature bretonne</i> , par G. DOTTIN.....	80
CHANSONS ET POÉSIES POPULAIRES	
<i>Le Tribut de Noménoë</i> , gwerz recueillie par LA VILLEMARQUÉ.....	87
<i>Les Conscrits de Plô-Meur</i> , gwerz d'A. BRIZEUX.....	91
<i>La Promenade d'Ahès</i> , gwerz de N. QUELLIEN.....	93
<i>Marguerite la jolie</i> , sône recueilli par LUZEL et LE BRAZ.....	96
<i>Marguerite de Kevonar</i> , sône adapté par CH. LE GOFFIC.....	98
<i>Retour d'Islande</i> , par TH. BOTREL.....	100
<i>An Hini-Goz</i> (avec musique).....	103
<i>La Vieille</i> (traduction).....	106
<i>Koush Breiz-Izel</i> , sône de J. LE MARÉCHAL (avec musique).....	108
— <i>Dors, ô Eryagne</i> (traduction).....	110
<i>Bro Goz ma Zadou</i> , par TALDIR-JAFFRENNOU.....	111
— <i>Vieux pays de mes pères I</i> (traduction).....	112
<i>La Chanson populaire en Bretagne</i> , par G. DOTTIN.....	114
<i>Iannik Coquart</i>	114
<i>Le Testament de la Chèvre</i>	117
<i>Chanson de Monsieur de Kerjean et de François Simon</i>	118

A TRAVERS LE PAYS

<i>En Bretagne</i> , par CHATEAUBRIAND.....	122
<i>Le Printemps breton</i> , par CHATEAUBRIAND.....	124
<i>La Côte bretonne</i> , par MICHELET.....	125
<i>Pour « voir » ce pays</i> , par CH. LE GOFFIC.....	127
<i>Debout à l'Ouest...</i> , par PIERRE GUEGUEN.....	130
<i>La Haute-Bretagne</i> , par P.-Y. SÉBILLOT.....	132
<i>Le Patois gallo</i> , par P.-Y. SÉBILLOT.....	138
<i>Le Costume en Haute-Bretagne</i> , par P.-Y. SÉBILLOT.....	138
<i>La Haute-Bretagne celtique</i> , par P.-Y. SÉBILLOT.....	139
<i>La Vallée du Comenon</i> , par BALZAC.....	141
<i>La Côte d'Émeraude</i> , par LOUIS BOIVIN.....	144
<i>Le Pays de Rance</i> , par J.-J. THARAUD.....	150
<i>Le Trégor</i> , par E. SOUVESTRE.....	154
<i>Le pays de Lem</i> , par E. SOUVESTRE.....	160
<i>Au Pays du Kreisker</i> , par PIERRE LOTI.....	165
<i>Les Iles bretonnes</i> , par CH. LE GOFFIC.....	166
<i>La Région de Morlaix</i> , par F. GOURVIL.....	168
<i>Chez les « Filles de la Pluie »</i> , par A. SAVIGNON.....	175
<i>Aux Jardins de Cornouaille</i> , par F. MENEZ.....	181
<i>Par les routes</i> , par A. CHEVRILLON.....	195
<i>Terre d'Émeraude</i> , par ANDRÉ SUARÈS.....	199
<i>La Nation bretonne</i> , par A. DE LA BORDERIE.....	203
<i>La Chouannerie bretonne</i> , par GEORGES DE CADOUAL.....	214
<i>Vitré, porte de Bretagne</i> , par ÉMILE CLOUARD.....	215
<i>Rennes</i> , par MAURICE BIGOT.....	223
<i>Dinan</i> , par O.-L. AUBERT.....	229
<i>Saint-Malo en 1856</i> , par G. FLAUBERT.....	240
<i>Saint-Malo en 1918</i> , par ERWAN MAREC.....	251
<i>Saint-Brieuc au temps jadis</i> , par O.-L. AUBERT.....	254
<i>Brest</i> , par ANDRÉ SUARÈS.....	263
<i>Pont-l'Abbé</i> , par ANDRÉ SUARÈS.....	266
<i>Quimper en 1794</i> , par J. CMBRY.....	270
<i>Lorient</i> , par J. SANNIER.....	274
<i>Vannes</i> , par J. SANNIER.....	284
<i>Josselin et ses environs</i> , par L. HAMON.....	295
<i>Nantes</i> , par M. GIRAUD-MANGIN.....	299
<i>Carna</i> , par l'amiral RÉVEILLÈRE.....	305

MŒURS ET COUTUMES

<i>La Vie bretonne</i> , par CH. GÉNIAUX.....	307
<i>La Poésie populaire en Bretagne</i> , par LA VILLEMARQUÉ.....	320
<i>Coutumes de mariage en Basse-Bretagne</i> , par P.-Y. SÉBILLOT.....	326
<i>Pardons</i> , par A. DUPOUY.....	335
<i>Au Pays de saint Yves</i> , par L. TIERCELIN.....	343
<i>Le Bûtième des bateaux</i> , par P.-Y. SÉBILLOT.....	347
<i>Les Feux de la Saint-Jean</i> , par CH. LE GOFFIC.....	354
<i>La Bretagne économique</i> , par CH. VALIAUX.....	357

<i>Le Paradis des Ichtyophages, des Piscivores, des Ostréivores et des Conchyliophages</i> , par CURNONSKY et M. ROUFF.....	360
<i>Poissons d'eau douce</i> , par CURNONSKY et M. ROUFF.....	363
<i>Le Homard à l'Armoricaine</i> , par CURNONSKY et M. ROUFF.....	393
<i>Spécialités</i> , par CURNONSKY et M. ROUFF.....	366
<i>Une Recette du pays de Loire: le « Beurre blanc à la Nantaise »</i> ..	367

ART ET ARCHÉOLOGIE

<i>Les Arts appliqués en Bretagne</i> , par MAURICE FACY.....	369
<i>Au Pays des vieux manoirs</i> , par LOUIS LE GUENNEC.....	384
<i>Le Château de Kerjean</i> , par O.-L. AUBERT.....	389

<i>CE QU'IL FAUT VOIR EN BRETAGNE</i>	398
---------------------------------------------	-----

<i>BIBLIOGRAPHIE</i>	436
----------------------------	-----

<i>Table des gravures</i>	444
---------------------------------	-----

TABLE DES ILLUSTRATIONS

<i>Le « baz-vilan », d'après P. de Saint-Germain</i>	9
<i>Tréguier : La Maison natale de Renan</i>	11
<i>L'Arrivée d'Iseult, d'après une miniature</i>	15
<i>Forêt de Paimpont : Étang des Forges</i>	19
<i>Nantes en 1833</i>	25
<i>Château de la Garaye, près Dinan</i>	33
<i>Anatole Le Braz, portrait par W. van den Arend</i>	37
<i>Tombe celtique d'A. Le Braz, par Armel Beauvils</i>	39
<i>Chateaubriand</i>	43
<i>Combourg : Le Château</i>	48
<i>La Mennais, par Ch. Rousseau</i>	51
<i>Renan, d'après le tableau de Bonnat</i>	53
<i>La Penheres de Plougastel, par Armel Beauvils</i>	57
<i>Le Sage</i>	61
<i>Brizeux, statue, par Pierre Ogé</i>	65
<i>Villiers de l'Isle-Adam, par Guth</i>	67
<i>Locronan : L'Église et la Place, d'après Ch. Corcuff</i>	73
<i>Saint-Thégonnec</i>	75
<i>Costume d'Auray</i>	79
<i>Fougères, d'après F. Benoist</i>	81
<i>Joueurs de biniou et de bombarde</i>	87
<i>L'Île aux Moines (Mor-bihan)</i>	89
<i>Quimper : Statue du roi Grallon</i>	95
<i>Guérande : Les Remparts, dessin de Cl. Dervenn</i>	97
<i>Landerneau, d'après un dessin de La Pylaie</i>	101
<i>Saint-Jean-du-Doigt : L'Église, dessin de G. Toscer</i>	105
<i>Sizun : Arc de triomphe</i>	113
<i>Fontaine du Folgoët, d'après A. et G. Toudouze</i>	120
<i>La Brière : Fédrun</i>	122
<i>Huelgoat : Vallée des Violettes</i>	123
<i>Pointe du Raz</i>	127
<i>Lannion : Place du Centre</i>	129
<i>Koz-Yeodet : La Baie, d'après Maurice Léonard</i>	131
<i>Carte linguistique de la Bretagne</i>	135
<i>La Vierge du Yeodet</i>	137

TABLE DES ILLUSTRATIONS

445

<i>Saint-Herbot : La Cascade</i>	143
<i>Dinard : « Bric-à-Brac »</i>	145
<i>Saint-Servan : La Tour Solidor</i>	151
<i>Tréguier : Le Cloître</i>	153
<i>Lannion : Maison du Chapelier, dessin de Dubouchet</i>	157
<i>Saint-Pol-de-Leon : Le Kreisker, d'après E. Clec'h</i>	161
<i>Belle-Isle-en-Mer : La Grotte de l'Apothicaire</i>	167
<i>Morlaix : Le Pavé, d'après Rouargue</i>	169
— <i>Intérieur de maison, d'après P. de Saint-Germain</i>	173
<i>Peulven de Kerprigent, dessin de L. Le Guennec</i>	177
<i>Guingamp : Fontaine de la Place du Centre</i>	183
<i>Concarneau : Château de Kerioulet</i>	185
<i>Sainte-Barbe du Faouet, par S. Michel</i>	189
<i>Plougastel : Le Calvaire</i>	193
<i>Locronan : La Troménié</i>	197
<i>Les Trois Pêcheurs, par J.-J. Lemordant</i>	201
<i>Menhir de Porspoder</i>	205
<i>Château de Clisson, d'après Rouargue frères</i>	207
<i>Anne de Bretagne, d'après Paul Ponce</i>	210
<i>Quiberon : La Côte sauvage</i>	213
<i>Vitré : Le Château</i>	217
<i>Château des Rochers</i>	221
<i>Rennes : Le Quai de La Prévalaye</i>	225
— <i>La Cathédrale</i>	227
<i>Du Guesclin, d'après Féron</i>	233
<i>Dinan, d'après Benoist</i>	237
<i>Saint-Malo : gravure romantique</i>	241
— <i>Cheminée de l'Hôtel du Fresne</i>	245
— <i>Tombeau de Chateaubriand</i>	249
— <i>vu du Grand-Bé</i>	253
<i>Saint-Brieuc : La Vallée du Gouëdic</i>	257
<i>Moncontour : Les saints guérisseurs de N.-D. du-Haut</i>	259
<i>Brest : Vue du port, d'après Légrand le Lorrain</i>	265
<i>Brodeuse de Pont-l'Abbé, par Quillivic</i>	267
<i>Quimper : La Cathédrale, d'après Rouargue</i>	271
<i>Port de Lorient en 1823</i>	273
<i>Port-Louis, dessin de Cl. Dervenn</i>	279
<i>Larmor, dessin d'Yves Le Bayon</i>	281
<i>Vannes en 1830</i>	289
— <i>La Tour Trompette</i>	291
<i>Josselin : Le Château</i>	297
<i>Nantes : Le Château et la Cathédrale, d'après Rouargue</i>	301
— <i>Le Château</i>	303
<i>Carnac : Alignements du Ménéac</i>	305
<i>Costumes de Plougastel-Daoulas</i>	307
<i>Jeune fille de Pluméliau</i>	313
<i>Fort Bertheaume, d'après F. Benoist</i>	315
<i>Le Croisic : Marais salants</i>	317
<i>Paludiers de Bourg-de-Batz</i>	319
<i>Mansoir de Mézarnou, dessin de L. Le Guennec</i>	321
<i>Huelgoat : Le Chaos et le Ménage de la Vierge</i>	323

<i>Gavotte</i> : Costumes de Pont-Aven	329
<i>Guimiliau</i> : Le Calvaire	337
<i>Procession de Notre-Dame Lanriot</i>	339
<i>Oratoire de Cadelac</i>	341
<i>Tréguier</i> : Ancien Tombeau de saint Yves.....	345
<i>Paimpol</i> : Procession des Islandais	349
<i>Monument aux Marins</i> , par Quillivic	351
<i>Procession du Minihy</i>	353
<i>Le Mur des « péris en mer »</i>	359
<i>Paysans à la foire</i> , d'après L.-G. Hamon-Trémeur	361
<i>Cancalle</i>	365
<i>Cap Fréhel</i> : Le Fort la Latte.....	369
<i>Trégourez</i> : L'Église, dessin de L. Le Guennec	371
<i>Calice de Saint-Jean-du-Doigt</i>	377
<i>Roscoff</i>	383
<i>Puits de Guengat</i> , dessin de L. Le Guennec	385
<i>Le Château de Kerjean en 1832</i> , dessin de Mayer.....	393
<i>Retour du marché</i>	395
<i>Château de Sucinio</i>	398
<i>Sainte-Anne d'Aray</i> : Monument aux Morts bretons.....	401
<i>Manoir de Kerdaniel</i> , par Le Guennec, d'après Fréminville.....	409
<i>Morgat</i> : Une grotte	417
<i>Château du Rusouec</i> , dessin de L. Le Guennec	437



CARTE DE LA BRETAGNE

dressée pour
VALD. RASMUSSEN, EDITEUR
PARIS

- LÉGENDE**
- PREFECTURES**
 - SOUS-PREFECTURES**
 - Villes et sites remarquables**
 - Autres villes**
 - Limites de la Province et des Départements**
 - Routes Nationales**
 - id. Départementales**
 - Circons de Fer**
 - Chemins de Fer**
 - Autres réseaux**
 - Rivières**
 - Canaux**

Echelle
 0 10 20 30 40 Kilomètres

